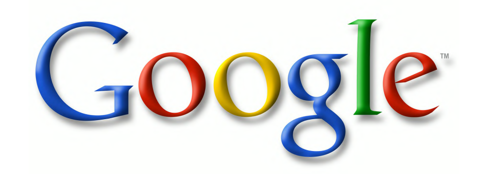





AIRIE
HUTZ
amartine
RIS —


VE RI
TAS

LES JUIFS

D'EUROPE ET DE PALESTINE.



PARIS. — IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET COMP., RUE DE SEINE, 32.



Les douze Tribus.

Ascer	1.	*Ruben*	-
Nephtali	2.	*Ephraïm*	8
Manassé (demi tribu de)	3.	*Benjamin*	9
Zabulon	4.	*Juda*	10.
Issachar	5.	*Dan*	11.
Gad	6.	*Siméon*	12.

LES JUIFS

D'EUROPE ET DE PALESTINE

VOYAGE DE MM. KEITH, BLACK, BONAR ET MAC CHEYNE

ENVOYÉS PAR L'ÉGLISE D'ÉCOSSE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LE TRADUCTEUR DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE J. NEWTON ET DES PENSÉES DE THOMAS ADAM.

Avec une carte de la Judée et un plan de Jérusalem.

PARIS

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE

2, RUE TRONCHET.

1844

INTRODUCTION.

Dans cette histoire des Juifs « où tout est miracle, » ce n'est sûrement pas l'un des moins frappants que cette indifférence et cet oubli qui ont succédé, dans bien des pays, à de si longues et si cruelles persécutions. Les efforts tentés, depuis quelques années, pour réparer les torts de tant de siècles étaient, naguère encore, si peu connus en France qu'en préparant cette traduction nous sentions la nécessité de la faire précéder de quelques informations sur les travaux des sociétés qui ont devancé l'Eglise d'Ecosse dans ce beau champ de missions ; mais tout nous manquait pour accomplir cette tâche : la connaissance exacte des faits, et le talent nécessaire pour les présenter de manière à produire une impression salutaire et efficace. Dans un ouvrage purement historique ou descriptif, avoir réussi à instruire et à intéresser, c'est avoir atteint le but ; ici ce ne pouvait être qu'un moyen : le but ne pouvait être atteint que lorsque le lecteur, déplorant le long aveuglement des chrétiens par rapport aux Juifs, se sentirait pressé par sa conscience d'apporter à la grande et sainte cause de l'évangélisation des Juifs l'humble tribut de ses dons, de ses efforts, et surtout de ses prières.

C'est donc avec un profond sentiment de joie et de reconnaissance que nous avons vu paraître le beau discours de M. Gaussen

sur les Juifs, qui forme une introduction si naturelle à ce voyage des ministres d'Ecosse, que, regrettant de ne pouvoir l'imprimer ici tout entier, nous croyons pouvoir nous permettre d'en donner un extrait et de longues citations. Les traducteurs sont gens accoutumés à vivre du bien d'autrui, et puis nous connaissons si bien M. Gaussen que nous sommes persuadé qu'il nous saura bon gré de lui fournir une nouvelle occasion de faire du bien, et qu'il tiendra à honneur et à plaisir de nous aider à introduire convenablement nos respectables pasteurs écossais dans le cercle des chrétiens de France et de Suisse.

Avant d'entrer dans l'examen des motifs qui « crient aux Eglises chrétiennes de porter l'Evangile aux Juifs, et de raconter ce qu'on a fait depuis trente-cinq ans pour accomplir ce devoir, » l'auteur jette un coup d'œil rapide sur cette œuvre dont on peut bien dire que « le champ, c'est le monde. » Les Juifs, qui forment, réunis, une population de sept millions d'hommes, couvrent la terre entière; on les trouve dans nos villes comme au centre de l'Afrique, en Chine et dans les Indes; « ils foulent à cette heure de leur pied inquiet les neiges de la Sibérie comme les sables brûlants du désert.... On peut poursuivre cette mission chez soi, à ses portes, ou, si l'on veut encore, aux extrémités de la terre. »

« Le premier motif qui recommande les Juifs aux travaux de la charité des chrétiens plus que tous les autres peuples de la terre, c'est la COMPASSION, la plus juste compassion pour le plus outragé, le plus opprimé, le plus malheureux des peuples.... Spoliations, outrages, violentes transplantations, enlèvement de leurs enfants, supplices atroces, massacres impitoyables, voilà leur histoire en tout pays! » Nous voudrions pouvoir citer en son entier le tableau saisissant dont ces lignes présentent le déplorable sommaire.

« Un autre motif pour porter l'Evangile à ce peuple, c'est LA RECONNAISSANCE. Y a-t-on réfléchi? Quel est ce peuple qu'on hait, qu'on méprise, qu'on navre sur toute la terre? C'est le peuple auquel nous devons tout. Qui adorons-nous comme le seul nom donné aux hommes pour être sauvés, comme le seul Médiateur entre Dieu et nous? C'est Jésus-Christ homme.... Quel est ce second Adam qui a souffert pour nous, pleuré pour nous, versé son sang pour nous? C'est un sauveur juif. Qui attendons-nous du ciel? Un homme juif, Jésus de Nazareth, qui reviendra comme fils

de l'homme, accompagné des anges de sa puissance, et qui s'assiéra sur le trône de sa gloire. »

Mais, sans remonter si haut, « pensons seulement aux premières missions qui nous ont apporté l'Evangile. Par qui furent-elles entreprises? par des hommes juifs. Pourquoi y a-t-il consolation pour nous auprès d'un lit de mort, ou sur un lit de mort? Pourquoi avons-nous pu, alors que ce monde ne nous apparaissait plus qu'à travers un crêpe, sentir cependant nos cœurs battre d'espérance et nos yeux verser des larmes de joie?... En un mot, pourquoi sommes-nous chrétiens?... Ah! c'est parce que des missionnaires juifs, brûlant de charité, vinrent jusque dans notre Europe, pour nous annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, en se disant : « Je souffrirai volontiers toutes choses pour l'amour des élus. » S'il est au monde une dette sacrée, la voilà... Nous devons tout au peuple des Juifs. « Le salut vient des Juifs, a dit Jésus-Christ » : civilisation, patrie, éducation, joies domestiques, consolations dans la vie, espérance dans la mort, qu'aurions-nous de tout cela sans le Christianisme, et qu'aurions-nous du Christianisme sans les Juifs... Ce peuple nous a donné l'Evangile, il faut le lui rendre. »

« Un troisième motif tout spécial pour nous occuper des Juifs, ce sont LES ORDRES DE JÉSUS-CHRIST. Il a bien dit sans doute : « Allez par tout le monde, et annoncez la bonne nouvelle à toute créature, » mais il a ordonné que l'on commençât par Jérusalem. Ce double commandement fut compris par les apôtres, et fidèlement obéi pendant tout le cours de leur ministère; mais, après leur mort, l'Eglise, qui se souvint de la première partie de l'ordre de Jésus-Christ, oublia la dernière.... Ne pourrait-on pas croire, en lisant leurs annales, que les chrétiens avaient reçu pour maxime d'aimer Jésus-Christ et de haïr Israël? Hélas! il le fallait ainsi peut-être pour accomplir les prophéties; mais cette considération n'excuse en rien l'Eglise. »

Un autre motif bien puissant aussi, c'est LE MIRACLE DE LEUR EXISTENCE. « Trop souvent, quand nous entendons parler d'envoyer des missionnaires à quelque nation païenne, notre incrédulité naturelle objecte en secret la faiblesse des moyens et la grandeur des obstacles.... Encore si nous étions au temps des miracles!

« Nous sommes au temps des miracles. Avec le peuple des Juifs sous les yeux, nous nageons dans le miracle. Tout est à croire quand il est question des Juifs; car ce qui est promis n'est pas plus étonnant que ce qui se voit, et ce qui doit se faire l'est moins que ce qui s'est fait. Tout est miracle chez ce peuple incomparable, qu'aucune puissance humaine n'a pu, depuis tant de siècles, ni détruire, ni rassembler, ni rétablir, ni convertir, ni séparer de sa Bible, ni soumettre à sa Bible, ni séparer de Moïse, ni donner à Jésus-Christ.

« Tout est miracle : son histoire, son origine, sa ruine, sa dispersion, ses châtiments, ses humiliations, sa conservation, son long exil, ses exterminations si souvent consommées et si constamment réparées, son étonnante multitude, son unité, son opiniâtreté, son impérissable nationalité, son ubiquité sur le globe, son infusibilité parmi les autres races; ses synagogues, où il relit chaque sabbat, depuis 3300 ans, les prédictions qui le condamnent ; ses richesses extraordinaires, sans cesse ravies et sans cesse renaissantes; son respect pour les Ecritures (dont il a compté toutes les lettres) et sa résistance à ces mêmes Ecritures; la désolation de son pays, le plus riche de la terre par sa nature, et le plus inculte depuis 1800 ans; l'interruption de ses sacrifices sanglants depuis le sacrifice de Jésus-Christ, parce que, tandis qu'on le voit disséminé sous tous les cieux, le seul lieu sur le globe qui lui soit interdit, la colline de Morija, est aussi le seul où il lui fût permis d'immoler des victimes; le mépris même dont l'abreuvent des peuples qui cependant tiennent tout de lui, qui connaissent la gloire de son passé et la gloire plus grande encore de son avenir, et qui vont jusqu'à croire que Jéhovah s'est manifesté en chair dans la personne d'un Juif. Tous ces traits, quand même ils ne seraient pas prédits, présenteraient déjà un vaste ensemble de prodiges. Mais que dire de tous ces traits, déjà si prodigieux par eux-mêmes, quand on lit dans les Ecritures qu'ils ont été écrits à l'avance; quand on les voit prédits dans ces mêmes Ecritures que les Juifs, dès avant la guerre de Troie, lisaient chaque sabbat dans leurs innombrables synagogues?

« Mais encore un autre motif pour envoyer aux Juifs des missionnaires, ce sont LES PROPHÉTIES DE L'ÉCRITURE. Ces prophéties nous donnent l'assurance de leur conversion future et de leur

rétablissement dans Jérusalem. « Quand la plénitude des Gentils sera entrée (dit saint Paul aux Romains), alors tout Israël sera sauvé. » Mais comment sauvés s'ils ne croient? et comment croire s'ils n'entendent? et comment entendre si on ne leur prêche ? et comment leur prêcher s'il n'y a des missionnaires ? C'est le raisonnement de saint Paul. »

A la suite de l'explication des chapitres XXXVI et XXXVII d'Ezéchiel, et en particulier du magnifique emblème des os secs, nous trouvons ce tableau si frappant du retour des Juifs dans la Terre-Sainte. « Quel événement en effet que ce retour, après deux mille ans d'exil et d'abjection! Quelle émotion, sur toute la terre, quand on viendra nous dire, et que les gazettes de la semaine viendront nous apprendre, par exemple, que les Juifs de la Russie traversent le Caucase pour aller rencontrer à Jérusalem les Juifs qui quitteront Carouge, et ceux qui partiront ou de la Chine, ou des bords de l'Indus ou de ceux du Niger? Qui ne voudra, parmi nous, les aider et leur tendre la main? Il est écrit que toutes les nations qui craignent Dieu les assisteront, et que des peuples puissants sur la mer les ramèneront sur beaucoup de navires aux rives de la Judée. C'est par là que finit Esaïe. Esaïe LX, 8, 9, et LXVI, 19, 20.

« Et quelle prédication que la leur! N'ont-ils pas appris dans leur malheur toutes les langues qui se parlent sous le ciel? Quels hommes pour être les missionnaires du monde entier!... Qu'on juge des transports de toute cette famille quand elle contemplera sur le trône son céleste frère, ce Joseph qu'elle avait vendu ; quand elle recevra ses pardons, quand elle comprendra son amour! »

« Mais il est encore un autre motif pour nous mettre à l'œuvre et pour nous y hâter : ce sont LES SIGNES DU TEMPS. 1er Signe, un accroissement extraordinaire de la population israélite ; 2e signe, changement inouï, depuis la fin du siècle dernier, dans la condition civile des Juifs et dans la disposition des gouvernements chez presque tous les peuples européens ; 3e signe, la charité toute nouvelle des Eglises protestantes évangéliques à l'égard des Juifs ; 4e signe, la disposition toute nouvelle des Juifs à prêter l'oreille aux chrétiens évangéliques ; 5e signe, le réveil de la littérature et des bonnes études chez les Juifs ; 6e signe, l'attente générale du peuple juif ; 7e signe, les nombreuses conversions qui ont lieu parmi les Juifs ; 8e signe, l'attention du monde entier reportée

vers Jérusalem ; 9e signe, la résurrection de l'hébreu qui, de langue morte, redevient une langue vivante ; 10e signe, le commencement d'une nationalité juive chrétienne. »

Dans l'impossibilité de tout citer, nous renvoyons nos lecteurs au discours de M. Gaussen pour le développement de ces signes des temps, et nous nous hâtons d'exposer rapidement, dans les termes qu'il a lui-même employés, ce qu'on a fait depuis trente-cinq ans pour commencer à remplir ce devoir si positif et si longtemps négligé de l'évangélisation du peuple juif.

« Les origines de cette œuvre furent si modestes qu'elles purent sembler fortuites. Il en devait être ainsi, parce qu'elle était de Dieu.

« C'était en 1808, alors que Junot entrait dans Lisbonne, Miollis dans Rome, Murat dans Madrid, et qu'on ne parlait que de Napoléon. Louis Way, riche gentilhomme anglais, se promenait à cheval dans le comté de Devon avec un de ses amis, et, comme il passait devant une maison de campagne, il en admira les arbres. « Savez-vous la condition bizarre à laquelle ils sont soumis? lui dit son compagnon. Une dame, qui possédait autrefois ce parc, a défendu, dans son testament, que personne en coupât les arbres avant les jours où les Juifs seront rentrés dans la possession de Jérusalem ! » Cet incident a créé la Société de Londres, et par là toutes les grandes entreprises auxquelles elle a donné naissance. Louis Way, frappé de cette pensée de foi, voulut, à son retour chez lui, examiner de plus près si les Écritures nous autorisent à attendre un rétablissement prochain du peuple d'Israël, et cette recherche laissa bientôt dans son âme l'impression la plus profonde de respect et d'intérêt pour le peuple des Juifs. Dès ce moment, il déploya pour leur cause toutes les ressources de sa grande fortune et d'une haute intelligence, et il lui fut donné d'exciter chez plusieurs autres hommes éminents une charité et des résolutions conformes aux siennes.

« Israël, dans les siècles à venir, répétera avec reconnaissance les noms qui s'associèrent au sien pour fonder et pour soutenir la Société de Londres, surtout celui du vénérable docteur Siméon de Cambridge, du docteur Marsh de Birmingham, du pasteur Legh Richmond, et du pieux duc de Kent, père de la reine Victoria.

« Cette société, qu'ils fondèrent en 1808 pour la propagation du Christianisme parmi les Juifs, porta dès ses premiers pas la marque ordinaire de toutes les institutions vraiment chrétiennes; le monde éleva violemment sa voix contre elle, mais ne put l'arrêter. Elle s'occupa d'abord des Juifs de Londres; elle en amena plusieurs à la justice; elle bâtit une chapelle et y commença un culte pour les Juifs convertis. »

Voici une esquisse rapide des fruits qu'a déjà portés cette pieuse association: « Premier fruit : d'importants ouvrages ont été publiés et d'utiles institutions fondées.

« La plus précieuse, sans contredit, des publications de la Société de Londres, est la traduction du Nouveau-Testament en langue hébraïque. « Avec l'hébreu, écrivait un missionnaire, on se fait toujours accueillir. La Société a fait paraître en hébreu une liturgie et d'autres écrits. »

« D'après un rapport fait il y a deux ans par M. Hule (dans son Histoire des Juifs), elle avait déjà vingt-trois stations de mission en Europe, en Asie et en Afrique; elle entretenait quarante-neuf missionnaires, dont vingt-trois étaient des Juifs convertis; ses revenus de 1841 se sont élevés à 575,000 francs; ceux de 1842 à 620,000 francs; quarante-deux prosélytes juifs ont été baptisés à Londres l'an dernier. Elle avait fondé à Londres un collége hébreu dont le savant Mac-Caul est aujourd'hui directeur, et où se forment deux classes de missionnaires, l'une de prosélytes juifs déjà versés dans la science rabbinique, qu'on dresse à la doctrine de la foi, l'autre de chrétiens qu'on exerce à la connaissance de la langue et des coutumes des Juifs.

« Parmi la multitude immense des habitants de Londres, disait le docteur Barth à son retour d'Angleterre, il en est bien peu sans doute qui connaissent le miracle opéré au milieu d'eux. Savent-ils qu'à l'extrémité occidentale de cette grande cité il existe une place de la Palestine (Palestina Place), et savent-ils ce qui s'y passe? La place, entourée d'un mur, ressemble à une petite ville entièrement séparée de la grande cité dont elle fait partie. Au fond, c'est l'église, avec le bâtiment de l'école; à droite et à gauche, de jolies maisons et de petits jardins. De loin, vous croiriez voir une maison de campagne. Une inscription hébraïque sur le frontispice du temple vous annonce qu'il est destiné au

culte israélite. On y prêche en anglais et en hébreu, et l'on y chante les psaumes dans la langue sacrée, comme autrefois sur Morija. Dans l'école des garçons, je vis cinquante enfants chez qui je pus remarquer les douces influences de l'Evangile; dans l'école destinée à l'autre sexe, trente jeunes filles, chez qui j'aperçus bientôt que c'est le cœur et non la tête seulement qu'on y cultive. Dans un autre bâtiment destiné aux prosélytes, je vis quinze ou vingt de ces nouveaux chrétiens occupés à divers travaux; il y en avait de Maroc et de Tunis. Dans un quatrième établissement, c'étaient les élèves missionnaires : ils étaient alors au nombre de six. Dans d'autres bâtiments encore habitaient les prédicateurs et les ouvriers de cette admirable institution.

« Autre fait : de nombreux voyages entrepris en Europe, sur les côtes d'Afrique et en Asie, pour apprendre aux Juifs l'amour qu'on leur porte, pour les engager à l'étude des Ecritures etpour préparer ainsi les voies à des missions stables. Nous ne saurions ne pas vous parler ici de cet homme extraordinaire qu'on pourrait nommer le Juif errant, et qui pendant douze ans a parcouru les quatre parties du monde pour avertir les enfants d'Israël que leur temps marqué est accompli, et que leur iniquité est tenue pour acquittée : Joseph Wolff, Juif bavarois, converti.

« Autres fruits des travaux de la Société de Londres: des institutions semblables à elle se sont élevées dans presque toutes les églises fidèles de la Réformation.

« En 1820 se formait à Francfort-sur-le-Mein, pour la conversion des Juifs, une société qui déploya une charité très-active et baptisa plusieurs Israélites. Elle s'est réunie, en 1837, à la Société évangélique de la même ville. La même année se formait également à Bâle une association qui (depuis 1831) a pris le titre de Société des Amis d'Israël, et qui fait élever des enfants juifs, provoque en divers lieux de la Suisse et du Wurtemberg des réunions de prières en faveur d'Israël, et fait publier en allemand et en français la feuille intéressante connue sous le nom d'*Ami d'Israël*. En 1822 fut fondée la société de Berlin, qui envoie des missionnaires, publie des ouvrages savants sur l'Ancien-Testament, répand les Ecritures, tandis que de nombreuses sociétés auxiliaires la secondent à Breslau, à Kœnigsberg, à Posen, à Detmold, à Stettin, à Dantzig, à Francfort, à Oleszko

et ailleurs. D'autres associations, indépendantes les unes des autres, se constituèrent encore : à Elberfeld en 1822, à Dresde en 1823, à Toulouse en 1831, à Neuchâtel en 1834, à Strasbourg en 1835, à Brême en 1841. Le nombre des sociétés-branches s'est accru en proportion. En Amérique aussi s'est fondée la société de Boston et celle de New-York en 1820, et le Bureau des missions étrangères a (dès 1819) envoyé plusieurs missionnaires distingués aux Juifs de Syrie. Dans les Indes Orientales même s'est formé une Société pour la conversion des Juifs de la Perse, de l'Arabie et de l'Indoustan. Son principal agent (Juif converti) a déjà répandu l'Evangile pendant douze ans chez ses frères dispersés dans ces lointaines contrées.

« Enfin l'Eglise d'Ecosse vient d'entrer avec ardeur dans cette œuvre sacrée. En 1838 son assemblée générale décréta qu'elle prendrait en main, comme Eglise, la cause d'Israël, et qu'elle nommerait solennellement un comité permanent pour l'évangélisation de ce peuple. En 1839, elle décida d'envoyer en Palestine, pour s'enquérir de *leur état,* une députation composée de quatre *de ses ministres* les plus éminents. »

A la suite d'une esquisse rapide du voyage des ministres écossais, l'auteur ajoute : « Dès lors l'Eglise d'Ecosse n'a pas perdu son temps; ses députés ayant représenté que, d'après l'examen qu'ils en avaient fait, il leur semblait convenable d'établir des stations missionnaires à Saffet en Galilée, à Jassy en Moldavie, à Pesth en Hongrie, à Posen, à Smyrne, à Constantinople, à Livourne et à Gibraltar, déjà, au 21 mars 1841, l'Eglise d'Ecosse consacrait M. Edouard pour l'envoyer à Jassy avec M. Philippe (Juif converti); elle mettait à part M. Duncan (l'un des pasteurs de Glascow, et l'un des orientalistes vivants les plus distingués) pour l'envoyer à Pesth avec deux étudiants écossais; et nous apprenons que bien d'autres personnes, en Ecosse, se préparent à s'en aller chercher les brebis perdues de la maison d'Israël, et qu'en particulier un riche négociant de Glascow vient de renoncer à de brillantes perspectives pour se dévouer à cette œuvre sainte.

« Un autre fruit, dont j'ai déjà parlé, ce sont les nombreuses conversions qui ont lieu partout où l'on évangélise les Juifs.

« Les progrès de l'Evangile au milieu de l'ancien peuple de

Dieu (écrivait déjà en 1839 le pasteur Kuntze de Berlin) sont extraordinaires, et l'opposition des rabbins, malgré toutes ses ruses, ne peut plus en arrêter le cours. » Et qu'on veuille bien remarquer que, si les prosélytes sont nombreux, plusieurs d'entre eux sont des hommes de talent et de science; car on en compte déjà huit en Angleterre qui honorent par leur caractère et leurs talents les rangs du clergé épiscopal, où ils sont entrés. Plusieurs des professeurs des universités allemandes sont des Israélites convertis. A Breslau (par exemple) ils occupent les trois chaires de philosophie, de philologie et de chimie; à Halle, il n'y en a pas moins de cinq. Le plus célèbre des convertis allemands est sans contredit le docteur Auguste Neander, professeur d'histoire ecclésiastique à Berlin, et réputé l'une des colonnes de la foi évangélique en Allemagne. Tous nos lecteurs ont entendu parler des deux conversions qui ont fait tant de bruit en Allemagne et en Hollande, celle du docteur Cappadose et celle du poëte Da Costa qui appartiennent tous deux aux familles les plus distinguées des Juifs portugais réfugiés en Hollande.

« Un autre fruit des missions israélites, c'est le discrédit croissant des traditions rabbiniques et du Talmud. » On en trouvera de nombreuses preuves dans le voyage des ministres d'Ecosse. Nous indiquerons seulement ici le dernier fruit des missions israélites, la mission de Jérusalem et l'établissement d'un évêque protestant, envoyé de concert par la reine d'Angleterre et le roi de Prusse dans cette Jérusalem, qui, comme le dit M. Gaussen, « est le point central du monde, non-seulement dans la pensée des populations de l'Orient, mais dans les habitudes du gouvernement de Dieu et dans les décrets de la prophétie. »

Que pourrions-nous ajouter à des motifs et à des encouragements qui nous appellent d'une manière si pressante à prier et à travailler pour la paix de Jérusalem, et à nous efforcer d'avoir part aux bénédictions promises à ceux qui béniront les enfants d'Abraham? Nous n'avons pas besoin d'engager nos lecteurs à lire le discours de M. Gaussen dans son entier, car cet effet ne peut manquer d'être produit par les citations que nous venons de faire.

Il nous a semblé que ce serait aussi faciliter à nos lecteurs la parfaite intelligence de l'ouvrage que nous avons traduit que de

leur offrir ici quelques informations sur ce Talmud et cette Cabbale dont il est si souvent question dans les entretiens des missionnaires avec les Juifs. *Le Semeur* est venu sur ce point au secours de notre ignorance, et nous nous permettrons sans scrupule de citer une partie d'un article remarquable sur le livre de M. Franck, intitulé : « la Cabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux. »

« Le retour de la captivité ne s'accomplit pas en une fois, mais en plusieurs expéditions successives ; beaucoup de Juifs restèrent même à l'étranger ; Babylone eut ses synagogues et ses écoles, et la Palestine demeura en communication active avec cette terre de l'exil. On comprend que la route se trouvait toute ouverte pour la propagation, au sein même du mosaïsme, des systèmes religieux de l'Orient. Or, c'est précisément vers l'époque du retour des Juifs dans leur patrie que Zoroastre, fécondant et transformant des dogmes anciens, fonda ce brillant dualisme dont le Zend-Avesta renferme les documents. En présence de la propagation rapide de ce système dans l'empire persan et de l'influence générale de l'exil sur les mœurs et les idées des Juifs, il est impossible de ne pas supposer que le parsisme ait exercé une action profonde sur ces derniers. Mais la supposition devient certitude lorsqu'on compare les doctrines de Zoroastre avec celles de la Cabbale, et l'on reste convaincu, malgré des différences importantes, expliquées d'ailleurs par le génie du judaïsme, malgré certains développements originaux, que la philosophie cabbalistique est un emprunt fait à l'orientalisme, une inspiration du système persan, et que, conformément à cette origine, sa date remonte jusqu'aux relations établies, dès le VI[e] siècle avant notre ère, entre Babylone et Jérusalem.

« De ces deux périodes de l'histoire juive, ainsi partagées par la captivité, la première, sous le point de vue de la littérature sacrée, est celle de la production, de l'inspiration ; la seconde est celle du commentaire et de la tradition. Il s'établit au sein du judaïsme à cet égard la même relation à peu près que celle de la tradition patristique et des écrits apostoliques au sein du catholicisme. Cette tradition judaïque s'appliquait à toutes les parties de l'enseignement religieux, et, la loi civile étant étroitement unie à la loi religieuse, l'enseignement juridique s'y trouvait na-

turellement mêlé. Ce qui distinguait tout particulièrement d'ailleurs cette doctrine traditionnelle, c'était son caractère strictement oral; elle ne devait point être écrite; toutefois, à la longue, le précepte ne pouvait manquer d'être enfreint : les mémoires ne suffirent plus à conserver le dépôt des autorités rabbiniques, les circonstances devinrent moins favorables à la propagation continue des leçons transmises par les pères, et c'est ainsi que les différentes parties de la tradition furent successivement recueillies et fixées, la Cabbale ou la tradition secrète et théosophique, le Talmud ou la tradition théologique et juridique, et la Masore ou la tradition relative au texte des livres sacrés.

« Les résultats de la critique masoréthique ne furent écrits que du VII[e] au X[e] siècle. Le Talmud se compose de divers recueils, la Mischna, rédigée vers la fin du II[e] siècle de notre ère, et la Guemara ou les deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone, dont le premier date du III[e] ou IV[e] siècle, et le second du V[e] ou VI[e] siècle. Quant à la Cabbale, il nous en reste deux monuments: *le Livre de la Création*, qui paraît avoir été écrit dans cet espace d'un siècle et demi qui précède et suit la naissance de Jésus-Christ, et le Zohar ou *Livre de la Lumière*, qui se compose de fragments dus à divers auteurs et à diverses époques. C'est qu'en effet il en arriva de cette tradition comme des autres: fixée en partie, elle n'en continua pas moins de se transmettre oralement, de se développer même; à une première rédaction vinrent s'ajouter des additions et des commentaires; la formation de la doctrine et sa fixation par écrit ne coïncident point, et le recueil ainsi produit par voie de compilations successives ne peut avoir d'unité. Le Zohar est donc une collection d'enseignements écrits, non par les maîtres eux-mêmes, non de leur temps, mais par quelques disciples postérieurs, échos éloignés d'une parole longtemps répétée de bouche en bouche. Il va sans dire que la valeur des différentes parties n'est point la même. Dans l'absence de tout chiffre précis et de toute donnée certaine, on peut assigner les sept premiers siècles de l'ère chrétienne à la rédaction des fragments dont se compose ce livre. L'enseignement oral, que fixe cette rédaction, ne remonte pas plus haut; mais il est permis de croire, ou plutôt il est nécessaire d'admettre que les docteurs représentés dans le Zohar comme ses premiers interprètes l'a-

vaient déjà reçu d'une longue suite de révélateurs secrets. Ajoutons que ce recueil cabbalistique ne pénétra en Europe qu'au XIII[e] siècle (1).

« Le Livre de la Création et le Zohar diffèrent sous plusieurs rapports. L'un est un traité complet et homogène, et l'ouvrage d'un seul auteur ; l'autre est un recueil de fragments dus à plusieurs mains ; l'un est en un certain sens systématique, l'autre a la forme d'un commentaire sur le Pentateuque. La méthode théologique du premier est analytique et inductive, s'élevant de la diversité des choses à l'unité divine : la méthode du second part, au contraire, de l'unité absolue, elle est synthétique et déductive. En résumé, le Zohar, par son étendue et son caractère, a le plus d'importance. La doctrine du Livre de la Création consiste dans un certain mysticisme symbolique pour lequel les nombres et les lettres de l'alphabet représentent les formes générales des choses, avec cette distinction que les nombres regardent plutôt la substance de l'univers, et en sont ou en représentent les catégories essentielles ou les éléments ; tandis que les lettres regardent plutôt la forme et sont à peu près comme les idées de Platon, les formes abstraites des objets. Il y a dans ce système une sorte de confusion ou d'identification du nom et de la chose nommée, de telle sorte que le signe représentatif, nombre ou lettre, est considéré comme un élément même de l'objet ; il devient plus que symbole, il est quelque chose de substantiel. De là cette cabbale pratique, ces jeux allégoriques avec les caractères du texte sacré, et enfin cet art magique au moyen de ces mêmes caractères, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire postérieure de la doctrine. Quant au Zohar, son rapport avec le Livre de la Création est celui d'un développement, quelquefois même d'une

(1) Aux différentes phases de la littérature juive depuis la captivité correspondent plusieurs phases dans l'histoire de la langue. Après le retour de Babylone, nous voyons coexister le chaldéen, devenu le dialecte populaire, et l'ancien hébreu, devenu langue savante, sinon morte, mais employée encore par les derniers prophètes ; la *Mischna* elle-même est rédigée en hébreu assez pur. Plus tard, tandis que le syro-chaldaïque faisait place au grec dans la bouche du peuple, il se forma dans les écoles un chaldéen rabbinique, dit dialecte de Jérusalem ; c'est la langue de la Guemara et du Zohar. Depuis le VI[e] siècle, l'ancien hébreu, cultivé comme langue morte, redevint l'idiome littéraire.

transformation, et tandis que la doctrine de celui-ci est un système assez grossièrement symbolique, qui ne sait point dégager l'idée du signe, le Zohar s'élève jusqu'à la notion philosophique, bien que d'ailleurs, sous l'enveloppe d'une espèce de mythologie métaphysique et dans un accommodement extrêmement arbitraire et fantasque à la lettre de l'Ancien-Testament. » (*Semeur*, 1er novembre 1843.)

Ce que nous venons de citer suffit pour notre but, et nous renverrons à l'article du *Semeur* ceux de nos lecteurs qui désireraient suivre l'auteur jusqu'au bout dans le développement intéressant de ces systèmes si compliqués et si subtils, dont l'étude a remplacé pendant si longtemps pour les Juifs celle de la Parole de Dieu « qui donne la sagesse aux simples. » Le Talmud perd tous les jours de son crédit et de son autorité ; mais les Juifs s'étant malheureusement accoutumés à le placer à peu près sur la même ligne que la Bible, il est à craindre, et il arrive en effet trop souvent, qu'en abandonnant le Talmud ils sont portés à douter aussi de la divine inspiration de l'Ancien-Testament et à tomber dans l'incrédulité. C'est au zèle des chrétiens qu'il appartient de combattre cette dangereuse disposition, en leur annonçant l'Evangile. Dieu veuille que ce devoir soit de plus en plus compris et fidèlement accompli par tous ceux qui ont été éclairés par le Saint-Esprit pour croire que le nom de Jésus est « le seul qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. »

Nous ne croyons pas devoir terminer cette introduction sans dire un mot du système que nous avons suivi dans la traduction que nous offrons au public. S'il s'agissait d'un livre d'art et de littérature, nous nous croirions obligé de nous excuser auprès des auteurs d'avoir pris la liberté d'abréger un peu leur ouvrage; mais nous ne pensons pas qu'il en doive être de même lorsqu'il est question d'un ouvrage d'instruction religieuse et d'édification. En tous pays le but des chrétiens est le même, mais pour atteindre ce but ils sont souvent appelés à employer des moyens differents. Ainsi les ministres écossais ont cru devoir à l'Eglise qui les avait envoyés chercher des informations sur les Juifs, le récit le plus circonstancié de tous les incidents de leur voyage : ils connaissaient assez le public auquel leur livre était destiné pour savoir que plus il contiendrait de détails sur la manière dont ils s'étaient

acquittés de leur mission, plus il serait favorablement accueilli. Ils ont donc publié deux beaux volumes in-8°, imprimés avec luxe (1). Ils avaient bien jugé de l'empressement de leur public, car l'ouvrage en est déjà à la seconde édition. S'ensuit-il de là que le traducteur dût agir exactement de même ? Nous ne le pensons pas. Notre public est malheureusement bien loin d'être aussi nombreux, aussi patient, aussi riche que celui auquel s'adressent en Angleterre les livres religieux; et nous sommes persuadé qu'en publiant, à Paris, un ouvrage sur les Juifs, aussi volumineux et aussi cher que l'original anglais, nous aurions perdu en grande partie notre temps et nos frais, et, ce qui serait bien plus fâcheux, nous aurions restreint à un bien petit nombre de personnes le bien que peut faire ce livre, et nous aurions privé l'œuvre de l'évangélisation des Juifs du précieux secours qu'il peut lui apporter. Nous sommes donc bien sûr que nos excellents voyageurs, bien loin de regretter les libertés qne nous avons prises avec leur livre, nous approuveront d'avoir employé les moyens qui nous ont semblé les meilleurs pour le répandre, et pour lui faire porter parmi nous des fruits semblables à ceux qu'il a déjà portés dans leur patrie. Nous les prions de se joindre à nous, et à tous ceux qui désirent voir le Seigneur Jésus-Christ reconnu pour le Messie par tous les enfants d'Abraham, pour implorer sur cette traduction la bénédiction de celui qui peut seul « donner l'accroissement. »

(1) On se tromperait beaucoup si l'on concluait, de ce que l'original a deux volumes, tandis que la traduction n'en a qu'un, que nous avons abrégé l'original de moitié. Les deux volumes anglais ont ensemble 725 pages, le nôtre en a près de 500; notre impression est plus compacte, et de nombreuses illustrations, dispersées dans le texte anglais, le diminuent considérablement. Nous avons dû rejeter ces ornements trop dispendieux, et nous nous sommes borné à offrir à nos lecteurs ce qui est vraiment utile pour l'intelligence du texte, une carte de la Judée et un plan de Jérusalem.

EXPLICATION DE CERTAINS MOTS

QUI REVIENNENT SOUVENT DANS CE LIVRE.

Ashkenazim, Sephardim. — On appelle dans l'Orient Ashkenazim les Juifs d'Europe qui ne sont point nés sujets de la Porte; et Sephardim, les Juifs qui sont nés dans les pays soumis au Sultan; ces derniers sont presque tous Espagnols d'origine. On dit que le nom d'Ashkenazim vient d'Askenas, fils de Gomer, fils de Japhet (Gen. X, 3), et celui de Sephardim, de Sepharad, cité dans le prophète Abdias, 20.

Les Chasidim composent une secte de Juifs très-attachés aux rabbins et aux traditions, et qui ont plusieurs rapports avec les anciens Pharisiens.

Les tephillins, ou philactères, sont de petites bandes de parchemin sur lesquelles sont écrits certains passages de la loi. On les attache avec des cordons de cuir sur le front et sur la main gauche, pendant le temps de la prière.

Le mezuzah est une bande de parchemin sur laquelle on écrit une portion de la loi; le nom de Dieu est écrit sur le revers, en lettres transposées. Cette bande est pliée et clouée obliquement sur le linteau de la porte des maisons juives.

Ces deux superstitions viennent d'une fausse interprétation d'un passage de l'Exode : « Ceci te sera pour un signe sur ta main et pour des fronteaux entre tes yeux, que l'Éternel nous a retirés d'Égypte par main-forte (Exode XIII, 16). » Le cœur de l'homme naturel est toujours porté à substituer des obser-

vances extérieures au culte spirituel. Le Seigneur disait des Pharisiens : « Ils font toutes leurs actions afin que les hommes les voient; car ils portent de larges philactères, et ils ont de plus longues franges à leurs habits. » (Math. XXIII, 5.)

Le tallith est un châle de laine blanche, rayé de bleu sur les bords ; il y a aux quatre coins des franges blanches, appelées *tsitzith.* Les Juifs portent ce châle sur leur tête pendant la prière, et tiennent dans leurs mains les franges, qu'ils baisent souvent. Ils font cela pour obéir à ce commandement : « Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur qu'ils se fassent, d'âge en âge, des bandes aux pans de leurs vêtements, » et qu'ils mettent sur les bandes des pans de leurs vêtements un cordon de couleur d'hyacinthe. (Nombres XX, 38, 39.) On met souvent une bande brodée en argent sur la partie du tallith qui vient sur le front.

TABLE DES CHAPITRES.

LES JUIFS

D'EUROPE ET DE PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

FRANCE. — ITALIE. — MALTE. — GRÈCE.

Il n'y avait encore que peu de temps que l'attention des fidèles de l'Eglise d'Ecosse s'était portée sur les Juifs, lorsque plusieurs indications remarquables de la Providence suggérèrent l'idée d'envoyer une députation en Palestine. Le comité nommé par l'assemblée générale, pour examiner comment on devait préparer une mission parmi les Juifs, fut amené à adopter ce plan à la suite de sérieuses délibérations et après beaucoup de prières. De la part de l'Eglise, « la chose se fit promptement, » mais l'on vit bientôt d'une manière évidente que « Dieu avait disposé le peuple (1). » Nous pouvons emprunter des paroles à Néhémie pour exprimer quels étaient les résultats que nous espérions. Nous pensions que, si le Seigneur nous ramenait en paix, bien des gens « s'enquerraient de nous touchant les Juifs réchappés, qui étaient de reste de la captivité, et touchant Jérusalem ; » et que notre

(1) II Chron. XXIX, 36.

récit pourrait en amener un grand nombre « à pleurer, à jeûner et à faire une prière devant le Dieu des cieux pour Israël (1). » Nous avons lieu de penser que notre espérance a été réalisée, du moins par rapport à l'Ecosse. « Le Seigneur a ordonné un plus grand nombre de gardes sur les murailles de Jérusalem (2); » il a suscité parmi nous des hommes animés de l'esprit de Néhémie, qui tiennent leurs yeux fixés sur ses ruines, et « qui ne se tairont point, ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce que le Seigneur rétablisse Jérusalem et la remette en un état renommé sur la terre. »

On accepta dès le commencement, comme un heureux présage, l'offre que fit le docteur Black, professeur de théologie à Aberdeen, et le docteur Keith, si connu par son ouvrage sur les prophéties, de faire partie de cette députation. On leur adjoignit deux ministres plus jeunes, le révérend Mac-Cheyne, ministre de Saint-Pierre, Dundee, et le révérend Andrew Bonar, ministre de Collace, Perthshire. Animés du même esprit à l'égard du peuple d'Israël, ils désiraient tous ardemment la prospérité de Sion, et quelques semaines suffirent pour les préparatifs du départ.

Dans les villes d'Ecosse que nous traversâmes (disent les membres de la députation, que nous laisserons parler désormais), les fidèles de notre Eglise nous recommandèrent au Seigneur, et nous reçûmes à Londres l'accueil le plus fraternel de la Société formée pour la conversion des Juifs, et d'autres amis pieux. La Société des Traités religieux nous donna une provision de traités en plusieurs langues, et nous fûmes accompagnés d'un grand nombre de prières que le Seigneur daigna exaucer.

Nous nous embarquâmes à Douvres le 12 avril 1839,

(1) Néhémie I, 2, 4. — (2) Ésaïe LXII, 6, 7.

et, trois heures après, nous débarquâmes à Boulogne. Au moment où nous vîmes disparaître les côtes d'Albion, nous sentîmes vivement que nous avions besoin de cette foi qui soutenait Abraham, lorsque Dieu lui dit : « Va dans le pays que je te montrerai (1); » car nous ignorions quel devait être le résultat de notre pèlerinage vers la postérité d'Israël.

Nous aurions voulu repartir le même soir pour Paris, mais la diligence ne partait que le lendemain ; et nous sentîmes ensuite que la Providence nous avait retenus quelques heures à Boulogne pour nous accorder, dès le début de notre voyage, un précieux encouragement. Nous reçumes dans la soirée la visite d'un Juif dont les manières annonçaient une éducation soignée, et qui parlait l'anglais avec beaucoup de facilité. Il nous raconta qu'il avait visité l'Amérique septentrionale pour examiner si les Indiens qui l'habitent sont les descendants des dix tribus. Il avait vécu un an au milieu de plusieurs tribus d'Indiens, avait appris le langage des Iroquois et des Onéidas, et s'était conformé à leurs usages ; et il n'hésitait pas à déclarer que ces tribus n'appartenaient pas à la race d'Israël. Il menait alors une vie très-retirée, et se préparait, par son économie, les ressources nécessaires pour entreprendre de nouveaux voyages, et, en particulier, pour visiter la Palestine. Il avait entendu dire que nous nous dirigions vers cette contrée, et c'était là ce qui l'avait engagé à venir nous voir. Dans le cours de la conversation, le docteur Keith peignit avec beaucoup de force l'état d'abandon du peuple d'Israël, insista sur ce qu'il semblait porter la peine de quelque grand péché anciennement commis, et pressa le Juif d'examiner quel pouvait être ce péché. Celui-ci ne répondit pas, et se borna à

(1) Genèse XII, 1.

parler d'une manière générale de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Nous cherchâmes ensuite à lui faire comprendre quel est le moyen d'obtenir son pardon et d'être réconcilié avec Dieu, et il parut très-ému, surtout, comme il nous le dit ensuite, par la bienveillance que nous manifestions pour son peuple et pour lui. « Je voudrais, ajouta-t-il, qu'il y eût un plus grand nombre de missionnaires écossais ; non pas, » dit-il en se reprenant aussitôt, « que je puisse désirer que vous réussissiez à convertir mes frères, mais je sens bien que, si l'on peut jamais arriver à ce but, ce ne sera que par la bienveillance et l'affection. » Il avait longtemps cherché la vérité et il la cherchait encore, mais il n'était pas convaincu que nous la possédassions. Il soutenait que la loi avait été donnée aux Juifs « *pour toujours*, » mais il n'eut rien à répondre lorsque nous lui rappelâmes la nouvelle alliance promise dans Jérémie (1). Il convint qu'il y avait quelque chose de très-remarquable dans la personne et dans les actions de Jésus-Christ, et il ajouta que, si le Christianisme s'était établi dans le monde d'une manière si rapide, cela devait venir de ce que Dieu le destinait à alléger la misère des peuples ; car on ne pouvait penser sans frémir à ce qu'auraient souffert les hommes si le Christianisme n'avait pas existé. Nous lui répondîmes que, si Jésus-Christ était réellement un homme excellent, comme il en convenait lui-même, il n'aurait certainement pas déclaré qu'il était le Fils de Dieu si ce n'eût pas été la vérité. Il eut l'air embarrassé et ne sut que répondre. Il avait entendu parler de l'ouvrage du docteur Keith sur les prophéties ; il parut très-satisfait de voir l'auteur de ce livre, et le pria d'écrire son nom sur l'exemplaire qu'il lui offrit ; ce fut avec beaucoup d'émotion qu'il reçut un Nouveau-Testa-

(1) Jérémie XXXI, 31.

ment hébraïque, sur lequel nous avions écrit que nous prierions souvent Dieu de lui donner la vraie lumière et la paix; et, en nous quittant, il nous dit, en appuyant sur chaque mot : « Si vous désirez gagner un Juif, traitez-le comme un frère. »

Nous apprîmes qu'il n'y avait à Boulogne que huit familles juives, et que les enfants de l'une de ces familles fréquentaient une école chrétienne. Ainsi se passa notre première soirée sur cette terre étrangère; il nous sembla que le Seigneur avait voulu se hâter de nous donner un gage de sa présence, et nous montrer qu'il approuvait les efforts que nous voulions faire pour ramener à lui les brebis égarées de la maison d'Israël; et nous nous sentîmes fortifiés et encouragés.

Le voyage des *députés* de l'Église d'Écosse à travers la France étant peu intéressant pour des Français, nous nous contenterons de donner en quelques lignes leur itinéraire. De Paris ils se rendirent à Dijon; ils visitèrent le rabbin de cette ville et apprirent qu'elle contenait environ quatre cents Juifs. Un jeune Juif qui leur servait de guide montra d'abord une vive opposition à ce qu'on lui disait sur la religion, mais ensuite il parut écouter avec intérêt, reçut volontiers quelques Traités, et refusa le payement qu'on lui offrit. Au moment de leur départ, ces messieurs eurent aussi l'occasion de donner un Nouveau-Testament français et la vie de M. Cappadoce, Juif hollandais converti, à un vieux Juif et à son fils, qui reçurent ces livres avec beaucoup de joie et de reconnaissance. Dans le même moment un autre homme s'avança et demanda un Traité en hébreu. C'était un Juif qui se rendait à Lyon; mais il penchait vers le scepticisme, comme la plupart des Juifs qui habitent la France. Ces messieurs causèrent

plusieurs fois avec lui pendant le voyage, et lui remirent, en le quittant, la vie de Cappadoce.

A Châlons, nos voyageurs s'embarquèrent sur la Saône jusqu'à Lyon. Ils trouvèrent dans cette ville un homme pieux qui avait accompagné M. Oster, missionnaire pour les Juifs, dans les visites qu'il avait faites aux familles juives de Lyon; ils en avaient trouvé environ cinquante, mais là aussi le scepticisme dominait. Il ne connaissait qu'un seul Juif converti au Christianisme, et c'était un jeune homme qui était allé faire le commerce à Montélimart. On voit pourtant quelques enfants juifs dans les écoles protestantes.

Les voyageurs s'embarquèrent sur le Rhône et arrivèrent à Marseille. Ils visitèrent le rabbin, qui leur apprit qu'il y avait dans la ville environ mille Juifs.

Ayant appris qu'il se passerait dix jours avant le départ d'un bateau à vapeur pour Malte, nous nous décidâmes à visiter une partie de l'Italie. Nous nous embarquâmes pour Livourne, et, le temps étant beau et la mer tranquille, nous suivîmes la côte, qui est très-escarpée. Nous vîmes d'assez près Toulon, dont le port entouré de collines est très-bien fortifié. Nous passâmes ensuite près des îles d'Hyères, dont le climat doux attire un grand nombre de malades.

Le lendemain matin nous étions sur la côte d'Italie. Elle est parsemée de jolis villages derrière lesquels s'élèvent les Alpes couvertes d'oliviers. Vers midi nous entrâmes dans la magnifique baie de Gênes. La ville présente le plus bel aspect du côté de la mer; on ne voit que palais de marbre, tours fantastiques et beaux clochers, restes des anciens temps. Gênes est entourée de montagnes escarpées et bien fortifiée de tous les côtés. Les

rues sont très-étroites; jadis les voitures ne pouvaient pas y circuler, mais on en a élargi plusieurs. La plupart des maisons ont des portiques de marbre blanc. Il y a des peintures sur les murailles extérieures des maisons et dans les portiques. Le portrait que l'on retrouve le plus souvent est celui d'André Doria.

Le vice-consul nous mit en relation avec un Juif de Gibraltar qui connaît bien sa nation. Sa barbe était négligée, et il s'excusa sur ce qu'il portait le deuil de sa femme, morte depuis peu de temps. Il nous apprit qu'il y avait à Gênes une synagogue et environ cinquante familles de Juifs qui étaient généralement pauvres et peu instruits. Ils sont exclus des *casinos* (ou cercles) dans lesquels ils étaient jadis admis, et cette mesure a été désapprouvée d'un grand nombre de Génois.

D'après les autres renseignements qu'il voulut bien nous donner, nous sûmes qu'il n'y a pas de Juifs à Civita-Vecchia. Le roi de Naples leur a fermé l'entrée de ses États. Il n'y en a pas non plus dans la Sardaigne, parce que cette île faisait jadis partie du royaume d'Aragon, dont tous les Juifs sont exclus. Un Juif nommé Israël se rendit, il y quelque temps, déguisé dans cette île, mais il fut forcé de s'enfuir. Il n'y a pas de Juifs en Corse; les Français ne les repoussent pas, mais la population les verrait de mauvais œil. A Milan il y a quinze cents Juifs, et quelques-uns d'entre eux possèdent des terres. On en trouve un assez grand nombre à Vérone, à Pavie, à Padoue, à Parme et à Venise. Il y en a quelques-uns à Florence et à Modène, ainsi qu'à Pise; mais ce sont principalement des familles venues de Livourne. A Ferrare on en compte près de quatre mille. A Turin il y a cinquante Juifs espagnols et quinze cents Juifs allemands; les derniers ont une belle synagogue, et leur liturgie n'est pas

la même que celle des Juifs d'Espagne. A Nice il y en a quatre ou cinq cents ; la plupart viennent d'Angleterre. Il y a quelques mois on avait donné l'ordre de les mettre en *ghetto* (de leur assigner un quartier séparé), mais le consul de Prusse, qui était Juif, fit des remontrances, et le projet fut abandonné. Les Juifs ne peuvent pas s'établir à Lucques, mais ils peuvent y séjourner un certain temps, à la condition d'obtenir de trois en trois mois une nouvelle permission. Ils jouissent d'une assez grande liberté dans tout le Piémont. L'on trouve des Juifs à Trieste, à Asti, à Alexandrie et dans quelques autres villes. A Rome il y en a cinq ou six mille, mais ils vivent en *ghetto ;* ils y sont très-opprimés et y restent cependant, parce qu'ils y gagnent de l'argent. Il y avait autrefois six mille familles juives à Gibraltar, maintenant il n'y en a guère plus de deux mille. Il y en a un assez grand nombre à Corfou et quelques-unes à Athènes.

Un jeune marchand d'Ancône nous donna plusieurs renseignements sur les Juifs de cette ville ; il croit qu'il y en a environ quatre mille, sur une population de vingt-quatre mille âmes. Ils s'abstiennent scrupuleusement de tout travail le jour du sabbat, et font le commerce aussi loyalement que les autres habitants de la ville. Ils sont obligés de s'enfermer dans leurs maisons pendant le carême et le vendredi saint, et le quartier de la ville qu'ils habitent s'appelle le *ghetto*, comme à Rome. Ils supportent toutes ces mesures oppressives parce qu'ils gagnent beaucoup d'argent, les habitants d'Ancône étant généralement indolents. Il ne leur est pas permis de fréquenter les *casinos*, ni d'acheter des terres, mais plusieurs d'entre eux ont de petites maisons de campagne. La plupart des jeunes gens sont déistes et absorbés par l'amour du monde.

26 *avril.* — Nous jetâmes l'ancre le matin dans le port

de Livourne; nous remontâmes par un canal jusqu'au centre de la ville, et nous fûmes bientôt agréablement établis dans l'hôtel de Saint-Marc, tenu par D. Thomson, Écossais qui était déjà connu de nous par les soins affectueux dont il avait entouré notre compatriote M. Martin, l'un des pasteurs d'Édimbourg, dans sa dernière maladie; il nous reçut avec beaucoup de cordialité et nous nous trouvâmes vraiment chez nous. Comme nous avions entendu dire que Livourne était un *port franc*, nous crûmes qu'il pouvait être ouvert à l'Évangile, et nous donnâmes ouvertement des Traités à chacun des huit hommes qui avaient porté notre bagage, et à quelques-unes des personnes qui se trouvaient là. Une heure s'était à peine écoulée lorsque nous vîmes arriver un officier qui nous demanda si nous étions les personnes qui avaient distribué ces livres. On scella aussitôt notre caisse de livres et de Traités, on les emporta, et les deux plus âgés d'entre nous furent sommés de comparaître sans retard devant le commissaire de police. Après un long interrogatoire, on décida que les livres et les Traités seraient envoyés au censeur de Florence, et l'on nous engagea à nous retirer, nous promettant de nous avertir lorsque le rapport serait fait.

M. Thomson nous donna des détails intéressants sur M. Martin. Le dimanche avant sa mort, quelqu'un lui rappelant que c'était le jour du Seigneur, il dit : « Oui, c'est la journée que l'Éternel a faite; » et se tournant vers M. Thomson : « C'est aujourd'hui jour de communion; vous me répéterez ce soir ce que vous aurez entendu. » Le lendemain, après que M. Thomson lui eut lu, à sa demande, le chapitre XIV de saint Jean, il lui dit : « Qu'est-ce qu'un *port franc?* » Et lorsqu'on le lui eut expliqué, il ajouta : « Y aurait-il donc quelque diffi-

culté à débarquer ici cent Bibles? » Ce fut une des dernières paroles qu'il prononça, et son vœu a été accompli. Il est encore arrivé ici un autre fait intéressant : Un jeune homme de Glascow, qui voyageait pour sa santé, avait visité Rome avec un ami qui était aussi léger et aussi mondain que lui, et qui fut cependant amené à lui dire en le quittant : « Maintenant vous feriez mieux de vous tourner vers votre Bible. » Ce conseil le conduisit à étudier les Écritures. Lorsqu'il arriva à Livourne, il parut recevoir un cœur entièrement nouveau, et il mourut plein de paix et de joie.

Le jour suivant nous visitâmes le cimetière des Anglais. On y voit un grand nombre de beaux monuments de marbre qui sont entourés de rosiers, de cyprès et de saules pleureurs. Nous nous arrêtâmes auprès des tombeaux de Smollet et de Horner, et un peu plus loin, près d'un palmier, nous trouvâmes celui de M. Martin; il est couvert d'un simple marbre sur lequel est gravée une inscription écrite par le docteur Chalmers. On lit sur le tombeau de J. Wentworth Murray, qui est mort à Florence en 1821, cette simple inscription si consolante pour les amis qui lui survivent : « Je t'ai abandonné pour un peu de temps, mais je te rassemblerai par mes grandes compassions (1). »

Nous employâmes le sabbat des Juifs à faire connaissance avec quelques Juifs intelligents dont nous espérions recevoir des renseignements utiles. Le dimanche nous assistâmes au service divin dans la chapelle anglaise. Le soir, le docteur Black prêcha dans la grande salle de notre hôtel, auprès de la chambre dans laquelle M. Martin est mort, à un nombreux auditoire presque entièrement composé d'Écossais. Le vendredi soir, et plu-

(1) Esaïe LIV, 7.

sieurs fois pendant notre séjour, nous visitâmes la synagogue, qui passe pour la plus belle de toute l'Europe, après celle d'Amsterdam. La place où est l'arche est pavée de marbre de différentes couleurs; sur la porte est un rideau de velours noir parsemé de fleurs d'argent, sur lequel on a brodé un passage des Psaumes. La chaire du lecteur est de marbre; le tapis de velours qui la couvre porte ce texte : « La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme. » Il y avait environ cinq cents Juifs présents. Près de l'arche se tenaient deux hommes vénérables qui avaient de longues barbes grises; ils portaient le costume de l'Orient et étaient arrivés depuis peu de Jérusalem. Plusieurs Juifs allaient leur baiser la main et les priaient de la poser sur leurs têtes. Près de ces deux Orientaux se tenait un autre personnage distingué de Thessalonique. Un Juif anglais nous dit que l'on voyait souvent à Livourne des Juifs de la Grèce, de la Barbarie, de la Turquie, de la Syrie et de l'Arabie. Nous remarquâmes un tronc qui portait cette inscription en hébreu : « Pour le pays d'Israël. Puisse le temple être promptement bâti de notre temps! »

En 1835 il n'y avait dans toute la Toscane que six mille cinq cents Juifs; on en compte aujourd'hui dix mille dans la seule ville de Livourne. Cet accroissement remarquable vient de ce que les Juifs, persécutés à Rome, ont cherché un refuge en Toscane. On avait voulu d'abord établir une colonie de Juifs cultivateurs, mais ce projet n'a pas réussi.

C'est en vain qu'on cherche à planter Israël en quelque lieu que ce soit, jusqu'à ce que Dieu lui-même le plante une seconde fois sur sa terre (1). De temps en temps quelques Juifs se convertissent au catholicisme;

(1) Amos IX, 15.

il y a environ trois ans on a vu une conversion assez remarquable : un Juif instruit, et qui jouissait d'une grande considération, déclara qu'il avait été amené à embrasser le Christianisme à peu près de la même manière que le docteur Cappadoce. Il renonça aussitôt au monde, et il est maintenant à Sienne dans un couvent, où il prêche quelquefois.

Le lundi nous allâmes chez un rabbin de l'Orient, nommé Bolaffi, avec lequel nous avions fait connaissance le samedi précédent. Il était assis sur un sofa et vêtu comme les Orientaux : sa physionomie avait quelque chose d'imposant ; il paraissait ouvert, intelligent et instruit, et s'exprimait très-bien. Nous nous aperçûmes bien qu'il préférait éviter de s'entretenir de religion, mais il finit cependant par accepter la discussion. Nous parlâmes du Messie : Bolaffi dit qu'il devait être roi et prophète, mais non pas sacrificateur. Nous lui citâmes le psaume CX : il nia que ces paroles s'appliquassent au Messie, et prétendit qu'elles se rapportaient à David. Nous insistâmes sur la divinité du Messie, et entre autres passages nous citâmes Esaïe IX, 5. Il admit que l'hébreu pouvait se rendre « le Dieu fort, le puissant ; » mais il éluda l'application en nous faisant remarquer que le prophète disait seulement : « On l'*appellera* ainsi. » Quant au moyen d'obtenir le pardon, il prétendit qu'il ne fallait autre chose que la repentance, citant le passage du livre de Samuel dans lequel David ayant dit : « J'ai péché, » Nathan lui répondit : « L'Eternel a fait passer ton péché (1). » Il avait lu le Nouveau-Testament, et pensait que Christ n'était pas le prince de paix, parce qu'il avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » Il soutenait que l'on devait observer le sabbat avec une

(1) 2 Samuel XII, 13.

telle exactitude que, même en Sibérie, on ne devait pas allumer de feu ce jour-là. Lorsque nous le quittâmes, il nous dit: « Les chrétiens nous excluent du Paradis, mais nous pensons que tous ceux qui font de bonnes œuvres y entreront, qu'ils soient catholiques, mahométants ou protestants. »

Nous le quittâmes pour aller voir la bibliothèque des Juifs : plusieurs volumes étaient ouverts sur la table. Ceux qui étaient présents s'empressèrent de nous montrer des ouvrages en hébreu sur la géographie, les mathématiques et les sciences. Ils nous présentèrent un exemplaire hébreu d'Euclide, et une traduction de Philon en hébreu; ils nous dirent qu'ils possédaient aussi Josèphe traduit en hébreu. Ils nous menèrent ensuite à leur école, qui est un bâtiment vaste et commode : on y suit la méthode de Lancastre, et l'on monte par des degrés réguliers de la classe où l'on apprend les lettres et le son des points-voyelles à celle où l'on traduit l'hébreu en italien. On y enseigne le dessin, la musique, l'écriture, l'histoire, la géographie, et même l'anglais et le français dans les classes les plus élevées. L'école est gratuite; nous y trouvâmes cent quatre-vingts garçons et quatre-vingts filles. Les élèves les plus avancés traduisirent devant nous l'italien en hébreu et *vice versâ*, avec une grande facilité. Les jeunes gens qui étudiaient le Talmud lurent et traduisirent le premier chapitre d'Esaïe avec le commentaire de Ben-Ezra.

Nous fîmes le lendemain une seconde visite au rabbin Bolaffi, et nous le trouvâmes toujours le même, sophiste subtil dans la discussion, profondément versé dans la littérature des Juifs, mais d'ailleurs tellement ignorant qu'il estimait sa nation, maintenant dispersée sur toute la terre, à trente millions d'âmes. Il nous apprit qu'il existait

encore des Juifs qui possédaient leur généalogie, et comme nous lui demandâmes si l'on connaissait encore des descendants de David, il nous répondit avec beaucoup de dignité : « Je le suis moi-même. » Nous lui fîmes nos adieux et nous lui envoyâmes ensuite plusieurs Traités, la *Vie de Cappadoce* et une traduction italienne de l'ouvrage du docteur Keith sur les prophéties.

Nous vîmes à la bibliothèque un jeune rabbin très-aimable, qui nous montra un exemplaire d'Elias Levita, daté de 1541, et Zemach David. Il nous fit aussi voir une encyclopédie en hébreu, en cinq volumes, dont il avait lui-même écrit plusieurs articles. Les Juifs ont trois presses à Livourne.

Dans le cours de la conversation nous parlâmes d'Esaïe LIII et de Daniel IX. Ses réponses furent très-courtes, il se contenta le plus souvent de nous renvoyer à un ouvrage hébreu intitulé : « *Défense de la foi.* » Il croit qu'Israël sera rétabli dans la Terre promise.

Nous visitâmes le lendemain le cimetière des Juifs, « la maison des vivants, » comme cela était écrit en hébreu sur la porte. Il est vaste, et cela est nécessaire, puisqu'ils ne croient pas permis de déposer deux cadavres dans le même tombeau. On n'y voit point de cyprès ; quelques chèvres erraient sur le gazon. La loi oblige les Juifs à enterrer leurs morts de grand matin ou le soir avec des torches. Dans la partie la plus ancienne on voit beaucoup d'inscriptions en espagnol, les Juifs de Livourne étant venus d'Espagne dans l'origine. Ce n'est pas sans un sentiment d'orgueil qu'ils font remarquer plusieurs couronnes sculptées, qui leur semblent indiquer que les Juifs auxquels on a élevé ces monuments étaient des nobles d'Espagne. Sur quelques tombeaux sont sculptées des mains étendues pour donner la bénédiction, ce

qui indique la sépulture d'un sacrificateur; sur d'autres, une main qui tient un vase et verse de l'eau indique celle d'un lévite. A la tête de presque tous les tombeaux il est écrit en hébreu : « Que son âme soit recueillie dans le faisceau de la vie. »

Le chancelier Uzzielli vint nous voir, et nous donna des renseignements intéressants sur les affaires civiles des Juifs. Quelques-uns d'entre eux possèdent les plus grandes fortunes du pays, et ils y ont une telle importance que leurs fêtes sont indiquées sur l'almanach, et que, si l'échéance d'un billet tombe sur une de ces fêtes, ils ne sont pas requis de le payer ce jour-là. Ils sont gouvernés par une corporation de quarante chefs de famille, appelés « anciens, » qui *répartissent* avec équité, parmi leurs frères, les *contributions exigées par le gouvernement*; *ce sont eux* aussi qui prononcent sur *les cas de divorce*, qui sont fort rares. L'office d'ancien est héréditaire dans certaines familles, et lorsqu'il arrive une vacance, ils présentent deux noms au grand-duc afin qu'il fasse son choix.

Les Juifs de Livourne envoient tous les ans environ 800 livres sterling aux quatre villes saintes, Jérusalem, Hébron, Saffet et Tibériade; quelquefois cette somme est confiée à des individus qui se rendent en Palestine, mais le plus souvent elle est adressée, par lettres de change, à l'agence établie à Constantinople pour recueillir les sommes envoyées pour cet objet de toutes les parties du monde. Les Juifs de Livourne croient que leur nation sera rétablie dans la Terre-Sainte; mais, ajouta le chancelier, « c'est plutôt une opinion de l'esprit qu'un désir du cœur. »

Le Juif qui nous avait servi de guide nous demanda un Nouveau-Testament hébraïque, que nous lui donnâmes volontiers, ainsi que quelques Traités Nous lui achetâmes

quelques livres, entre autres *Abarbinel,* sur la pâque, qui contient une carte juive de la Palestine, et quelques gravures sur bois assez singulières.

Nous devions nous embarquer le lendemain pour Malte, lorsque nous fûmes sommés de comparaître pour apprendre ce qu'on avait décidé de nous et de nos livres. Le censeur avait examiné et condamné nos livres. On ordonna aux deux plus âgés d'entre nous, et l'on recommanda aux deux plus jeunes, que l'on supposait sous leur direction, de quitter la Toscane sans délai. On nous rendit quelques-uns de nos Traités, mais l'on garda tous les exemplaires du livre du docteur Keith sur les prophéties, parce qu'il contenait des interprétatious opposées à celles de l'Église de Rome. Nous apprîmes plus tard que l'on avait prononcé contre nous tous une sentence de bannissement perpétuel de la Toscane, sentence à laquelle nous nous résignâmes facilement, mais qui prouve que l'Église de Rome *est toujours animée du même esprit.*

Les Juifs prirent un vif intérêt à cette affaire; et le but de la Providence était peut-être de leur montrer que l'Eglise de Rome est également opposée au protestantisme et au judaïsme.

Le vendredi 3 mai, nous nous embarquâmes sur *le Lycurgue*, pour nous rendre à Malte. Il n'y avait pas seulement sur ce bâtiment des Français, des Anglais et des Italiens; nous y trouvâmes encore un Américain, un Allemand et un jeune Grec, qu'on reconnaissait à sa moustache horizontale et au vêtement fantastique des montagnards de la Grèce; il montrait une grande vivacité et parlait avec orgueil de la délivrance de sa patrie. Nous avions aussi parmi nous l'évêque, nouvellement nommé à Tripoli, pour l'Église grecque-romaine de

Syrie. Il avait une physionomie très-agréable, de beaux cheveux longs, une grande barbe et des moustaches; ses traits étaient assez prononcés, et cependant il avait l'air doux et bienveillant. Il portait une robe rouge, un manteau brun, une ceinture violette, une chaîne d'or et une croix; il était accompagné de deux prêtres plus jeunes. Il y avait encore à bord plusieurs soldats, un prêtre catholique, quelques moines et trois religieuses voilées, qui se rendaient d'Espagne à Rome.

La mer était calme, et, laissant derrière nous la petite île de Gorgona, nous côtoyâmes l'île d'Elbe, qui n'était jadis connue que par ses mines de fer, et qui est devenue célèbre par le séjour qu'y a fait Napoléon.

Nous eûmes une discussion en latin avec un *Hollandais* qui se rendait en pèlerinage à Rome. L'évêque et sa suite parlaient arabe et très-peu italien, de sorte que *notre* conversation avec eux fut intéressante, mais peu prolongée. L'évêque accepta un petit Nouveau-Testament en italien, et parut fort étonné que ce livre pût tenir en entier dans un si petit format. Le jeune Grec causa beaucoup avec nous en italien; dans son pays, il sert de guide aux voyageurs et leur indique les lieux célèbres dans l'histoire ancienne; jusqu'à ce que la nuit fût venue, il ne cessa de chanter ou de décrire les scènes romantiques de la Grèce : jamais nous n'avions vu une semblable vivacité.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à Civita-Vecchia. La ville nous parut très-misérable; les rues sont tristes et sombres, et les environs sont incultes et désolés. Nous perdîmes bientôt de vue les côtes d'Italie. Le lendemain était le dimanche, mais il nous parut triste, éloignés, comme nous l'étions, des assemblées des fidèles.

Le lundi 6, nous vîmes de loin la Sicile, et nous passâmes près de l'île de Gozzo, qui est rocailleuse et escarpée. En contemplant cette vaste mer qui nous entourait, nous pensâmes à saint Paul ; car c'était sûrement là, vers l'entrée de la mer Adriatique, que le vaisseau qui le portait fut si longtemps ballotté par la tempête.

Vers dix heures du soir nous entrâmes dans le magnifique port de Valette. Nous jetâmes l'ancre près de quelques vaisseaux de guerre. On envoya un petit bateau pour nous demander si nous étions tous « en pratique, » c'est-à-dire exempts de la peste, si nous apportions des nouvelles, et s'il y avait à bord des personnes de haut rang.

Assis sur le pont, et remplis de joie et de reconnaissance d'avoir été conduits jusque-là en sûreté, nous nous rappelâmes que l'hymne de la reconnaissance s'était déjà élevée vers le ciel de cette île, lorsque Paul, Luc et Aristarque rendirent grâces à Dieu de leur délivrance. Il est difficile de décider si le lieu qu'on désigne aux voyageurs de l'autre côté de l'île est véritablement l'endroit où saint Paul a fait naufrage ; mais il y a certainement plusieurs baies (entre autres le port de Valette) qui s'accordent avec la courte description que donne le livre des Actes XXVII, 39.

Valette est singulièrement bâtie ; plusieurs des rues ne sont guères que des escaliers roides et glissants, et cependant les mules du pays les escaladent très-facilement ; c'est un lieu de rendez-vous pour toutes les nations.

Il y a très-peu de Juifs à Malte, et en général ils n'y sont que pour un temps. Quelques-uns d'entre eux sont riches, mais les autres sont presque tous dans une profonde misère. Un Juif converti travaille dans l'impri-

merie de la société des Missions de l'Eglise anglicane.

Nous allâmes voir M. Schlienz, missionnaire de cette société, qui nous donna plusieurs renseignements très-utiles. Nous vîmes aussi M. Freemantle, ministre de l'Église anglicane, qui revenait de Palestine avec sa femme.

Le soir nous allâmes à Saint-Julien, village à quelques milles de Valette, voir le docteur Clarke, ancien missionnaire parmi les Juifs. Le chemin que nous parcourûmes est très-sinueux, les bords de l'île étant en quelque sorte dentelés de petites baies dont il faut faire le tour. La route est souvent étroite et escarpée, et en plusieurs endroits on marche sur le roc vif. Nous reconnûmes que c'était avec raison que l'on vante la beauté des couchers de soleil dans cette île; ce soir-là il fut magnifique : la teinte brillante et dorée qui colorait les édifices et les rochers répandait un nouveau charme sur tous les objets.

Le lendemain matin nous nous embarquâmes pour Alexandrie. En quelques heures Malte avait disparu, et le reste du jour nous ne vîmes que la mer la plus unie. Le jour suivant, au lever du soleil, nous découvrîmes la Grèce. Après avoir traversé le golfe de Coron, nous doublâmes lentement le cap Matapan, l'ancien Ténare, qui est le point le plus méridional de l'Europe. Le jeune Grec nous montra avec orgueil le Taygète comme le séjour des invincibles Mainotes; plus loin, au fond du golfe, était jadis Sparte. La neige couvrait le sommet de plusieurs de ces montagnes. Les nuages du matin enveloppaient les hauteurs du Ténare, dont la base touchait au rivage. Nos lunettes d'approche nous firent découvrir plusieurs villages, ainsi que des champs et des jardins en terrasses.

Lorsque nous eûmes laissé derrière nous l'île de Cérigo (l'ancienne Cythère), nous entrâmes dans la mer Egée, et nous passâmes en revue les nombreuses îles de l'Archipel. L'aspect de ces belles îles, sous un ciel si brillant, nous fit comprendre le langage du poëte latin, *nitentes Cyclades* (1). Nous reconnûmes aussi l'exactitude de la description que fait Virgile de cette mer, *crebris freta consita terris* (2).

Notre vaisseau se dirigeait alors au nord-est vers l'île de Syra. On nous montra de loin Spezzia, et Hydra si célèbre dans la lutte des Grecs. Nous passâmes près de Melos, grande île, qui a un beau port, et que deux montagnes élevées annoncent de loin, et d'Antimelos, formée de rochers escarpés qui bordent la mer. Vers le soir nous aperçûmes Seriphos. Le soleil parut se coucher derrière Falconero, rocher inhabité, et laissa le ciel teint d'un rouge éclatant.

Le 11 mai, à deux heures du matin, nous jetâmes l'ancre devant Syra; la côte de l'île forme un port naturel. La ville commence sur le rivage, puis elle s'élève et couvre presque en entier la colline, de forme conique, sur laquelle elle est bâtie; sur le sommet, le fort ou Acropolis protége la ville. Toutes les maisons sont d'une blancheur éclatante, et les collines voisines sont couvertes d'oliviers. La principale ville de Syra s'appelait autrefois Hermopolis; elle avait peu d'importance avant que ceux des habitants de Scio qui avaient échappé au massacre fussent venus s'y fixer; mais depuis quinze ans environ elle a pris un accroissement très-rapide.

Les bateaux à vapeur français et autrichiens ont choisi Syra pour station, et l'on y trouve des vaisseaux prêts à transporter les voyageurs à Athènes, en Egypte et à Con-

(1) Horace, ode 1. — (2) Enéide, III.

stantinople. Il y avait une grande activité dans le port; nous comptâmes treize petits vaisseaux en construction dans le chantier. La ville a une population de vingt mille âmes. Nous allâmes nous loger à l'hôtel de la Grèce, assez misérable auberge où l'on nous servit avec beaucoup d'empressement, et où l'on nous apporta du miel de Grèce à la place de beurre.

En parcourant la ville, nous remarquâmes les enseignes : il était assez curieux de voir l'ancien grec approprié à des inventions modernes. Nous vîmes avec joie dans une boutique la Bible grecque en vente; à côté se trouvaient les merveilleuses aventures de Robinson Crusoé, appuyées d'une recommandation de deux de nos compatriotes, les savants Chalmers et Taylor. Des verres remplis d'une eau limpide et fraîche étaient exposés en vente sur des tablettes de marbre, et nous pensâmes que dans un semblable climat un verre d'eau froide a bien son prix.

Nous visitâmes M. Hildner, missionnaire de la société de l'Eglise anglicane. Il est allemand, ainsi que sa femme, et ils sont à Syra depuis neuf ans. Miss Wilcox est venue les joindre plus tard; elle enseigne aux jeunes filles grecques l'anglais, la couture, le chant et les ouvrages à l'aiguille. Jusqu'à présent ils n'ont recueilli que peu de fruits de conversion; mais ils attendent patiemment que Dieu donne l'accroissement. Ils se sont principalement occupés de l'instruction des enfants, et ont adopté le système de Lancastre. Nous trouvâmes dans les salles d'école, qui sont bien situées, tout l'appareil nécessaire à une école et à une salle d'asile. Nous y vîmes trois cents garçons et trois cents filles; leurs belles figures grecques exprimaient le contentement et l'activité. Les garçons lisaient la Cyropédie en grec ancien, et la traduisaient en

romaïque. Les filles formaient les lettres grecques avec élégance; plusieurs d'entre elles apprennent l'anglais. Les jeunes Grecs ont beaucoup de facilité et de désir d'apprendre ; malheureusement, ils manquent de persévérance. Ils lisent tous les jours le Nouveau-Testament, et presque tous les enfants en possèdent un exemplaire. Le dimanche, lorsqu'ils sont revenus de l'église grecque avec leurs parents, ils se réunissent pendant deux heures dans l'école; ils apprennent quelques versets de la Bible; le missionnaire les leur explique et leur adresse une exhortation. Mais les parents de plusieurs de ces enfants négligent de les envoyer à cette leçon, parce qu'ils ne pensent qu'aux avantages temporels et n'ont d'autre désir que de les voir bien instruits selon le monde. Les missionnaires américains établis à Athènes ont une école sur le même modèle que celle de Syra, et quelques membres inférieurs du clergé, qui paraissent animés d'une vraie piété, s'intéressent à sa prospérité. La société de Londres soutient une école semblable à Corfou. Cette visite à Syra nous inspira un intérêt encore plus vif pour la Grèce.

Nous partîmes le même jour pour Alexandrie sur un autre vaisseau français, *le Léonidas*. En quittant le port, nous vîmes les collines de l'île de Nègrepont (l'ancienne Eubée) à l'ouest; près de nous, sur la gauche, était Tenos; devant nous, Delos et Miconi; et, à notre droite, Andros et Xiphos. Nous pouvions distinguer l'aspect général de ces îles.

Nous trouvâmes à bord de nouveaux compagnons de voyage, entre autres quatre Juifs de l'Orient, et un Albanais vigoureux et de haute taille, qui ne parlait que romaïque, mais dont les gestes étaient aussi significatifs que ses paroles.

Nous passâmes près de Naxos ; la ville qui porte le même nom est blanche comme le marbre. De l'autre côté sont Paros et Aros. Nous aurions voulu apercevoir cette Patmos, lieu d'exil du disciple bien-aimé du Seigneur, qui y fut consolé par une si glorieuse vision ; mais nous ne vîmes que les vagues qui couraient se briser contre son rivage rocailleux.

Vers le coucher du soleil, nous nous rapprochâmes des quatre Juifs, qui terminaient leurs prières du jour du sabbat ; l'un d'entre eux lisait dans ce moment le psaume LXXXV, 1, 2 : « Eternel, tu t'es apaisé envers ta terre ; tu as ramené et mis en repos les prisonniers de Jacob, etc. » Ils nous apprirent qu'ils venaient des Dardanelles, et qu'ils allaient en pèlerinage à Jérusalem, avec l'intention de revenir chez eux au bout de trois mois. Deux d'entre eux paraissaient très-instruits, et tous savaient bien l'hébreu ; ils parlaient espagnol entre eux, mais ils comprenaient l'italien. Ils nous apprirent que Jacob Baal Turim, célèbre commentateur juif, était enterré dans l'île de Scio. Afin d'attirer leur attention et de gagner leur confiance, l'un de nous apporta le livre d'Abarbinel sur la pâque et leur montra la carte et les gravures ; au bas d'une de ces gravures se trouvaient quelques abréviations en hébreu que nous expliquâmes, à leur grande surprise, et l'un de nous ayant ajouté en hébreu : « Et nous aussi nous prononçons le mot *amen*, » ils se regardèrent en souriant. La liaison était faite ; et, ouvrant nos bibles hébraïques, nous commençâmes à nous entretenir avec eux. Nous priâmes l'un d'entre eux de lire tout haut le chapitre LIII d'Ésaïe ; ensuite ils écoutèrent l'explication que nous en donnâmes, l'appliquant à un sauveur qui est la propitiation pour le péché. Un peu plus tard, nous nous assîmes auprès d'eux sur le pont ; nous ouvrî-

mes une carte de leur pays, et nous leur indiquâmes les lieux les plus remarquables en les nommant en hébreu. Nous avions entre les mains un ouvrage publié par la société des Traités religieux et intitulé : *Mœurs et coutumes des Juifs ;* en leur expliquant quelques-unes des gravures, nous eûmes occasion de leur apprendre que nous n'étions pas catholiques romains, et qu'il n'y avait pas d'images dans nos églises. Là-dessus ils se parlèrent entre eux. Un peu après, ouvrant un Nouveau-Testament italien, nous lûmes la citation d'Esaïe dans Matth. IV, 15, 16 : « Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, etc. » et nous ajoutâmes : « La grande lumière, c'est le Messie. » L'un d'eux nous dit : « C'est aussi là ce que nous croyons. » Ils continuèrent à regarder les gravures du livre dont nous avons parlé, jusqu'à ce que, arrivant à celle qui représente Paul prêchant aux Juifs du haut de l'escalier du temple, ils nous demandèrent une explication (1). Nous prîmes le Nouveau-Testament italien, et nous leur lûmes le discours de Paul. Tout dans ce passage était propre à exciter leur attention : ce que Paul dit de la loi, des études qu'il avait faites aux pieds de Gamaliel, et des traditions des pères, le peuple faisant silence parce qu'il parlait hébreu, et enfin le récit de la vie qu'il avait menée dans sa jeunesse et de sa conversion. Il semblait que ce fût un message qui leur était directement adressé par le Seigneur, et ils écoutèrent avec une profonde attention. Mais aussitôt que nous eûmes fini, celui qui paraissait le plus instruit et un autre se levèrent et s'éloignèrent d'un air un peu fâché ; les deux autres continuèrent à examiner les gravures, et entre autres celles qui se rapportaient à la fête des Tabernacles et au déluge, qui nous fournirent l'occasion de

(1) Act. XXII.

quelques remarques. Comme ils regardaient celle qui représente Pierre et Jean guérissant l'homme impotent placé près de la belle porte du temple, l'un de nous dit que c'était la porte *Nicanor*, et ils se regardèrent. Après cela nous leur lûmes le récit de ce miracle (1) ; durant cet entretien, ils parurent très-satisfaits de nous entendre dire en hébreu : « Vous êtes quatre et nous aussi, et nous voyageons tous vers Jérusalem ; nous sommes frères. »

Notre capitaine nous dit qu'entre novembre et février il avait souvent à bord jusqu'à soixante ou soixante-dix Juifs allant en pèlerinage à Jérusalem. En général, ils ne sont pas riches, et reviennent chez eux au bout de quelques mois.

Durant la nuit, le vent se leva, et, en voyant la mer violemment agitée, nous nous rappelâmes que nous étions alors sur la mer Carpathienne. Le lendemain matin, qui était un dimanche, nous passâmes à la pointe orientale de Crète, vis-à-vis le cap Sidro, jadis appelé *Samonium* ou *Salmone* (2). Le rivage était bordé de rochers, et le pays paraissait très-montagneux. Le pic qui s'élevait au-dessus de tous les autres était probablement l'Ida. Environ une heure après, nous vîmes une partie de la côte méridionale de l'île sur laquelle était, dans le temps de Paul, « le lieu appelé Beaux-Ports, près duquel est la ville de Lasée. » Les souvenirs de l'histoire sainte nous étaient mille fois plus doux que tous nos souvenirs classiques. Nous lûmes avec une nouvelle satisfaction l'épître à Tite, qui avait été « laissé en Crète, afin de régler les choses qui restaient à régler, et d'établir des pasteurs dans chaque ville. » Paul devait avoir visité souvent cette île, et il avait navigué sur cette même mer que nous traversions ; Apollos aussi s'était

(1) Act. III. — (2) Act. XXVII, 7.

arrêté en Crète lorsqu'il se rendait dans sa patrie, cette ville d'Alexandrie vers laquelle nous nous dirigions alors (1), accompagné de Zénas, docteur de la loi.

Le jour suivant, la mer était calme, et nous pûmes causer avec les passagers. Nous offrîmes un traité italien à un pauvre moine qui allait en pèlerinage au Saint-Sépulcre ; mais il le refusa poliment en disant « qu'il souffrait de maux de tête dès qu'il essayait de lire. » Un jeune médecin français, attaché au service du bateau, nous inspira un vif intérêt. Le soir précédent, deux d'entre nous avaient eu une longue conversation avec lui sur son espérance pour l'éternité. Le vaisseau roulait pesamment ; mais il s'étendit sur le plancher de notre cabine, et, lui parlant mauvais anglais et nous mauvais français, nous nous entretînmes des choses de Dieu jusqu'à minuit passé. La conversation fut reprise le lendemain matin. Le docteur nous dit qu'il n'y avait presque plus de religion en France ; que les erreurs du catholicisme avaient entraîné les hommes éclairés à mépriser toute espèce de religion, mais qu'il croyait qu'il y avait plus de moralité maintenant que jadis. Il pensait que le devoir consiste dans la pratique des vertus qui contribuent au bien public, la fidélité dans le mariage, et la charité envers les pauvres. Il n'avait aucune idée que l'obéissance à la volonté de Dieu fût pour l'homme la règle du devoir, et il avouait franchement qu'il n'avait pas le moindre sentiment de péché. « La philosophie, » disait-il, « m'a enseigné tout ce qu'il est nécessaire à l'homme de savoir. Cependant, » ajoutait-il, « je ne suis pas heureux : je mange, je bois, je dors, je me lève chaque matin pour accomplir mon travail de la journée, mais je ne ne suis pas aussi heureux que je désirerais de l'être. » Nous

(1) Tite. III, 13.

lui répondîmes que nous avions trouvé le bonheur et que nous pouvions lui indiquer la source à laquelle on le puise, et nous le pressâmes d'accepter la promesse que Dieu a faite aux hommes par son Fils : « Venez à moi, et vous trouverez le repos de vos âmes. » — « Mais je ne puis pas prier avant de croire. » — « Si vous refusez de tourner les yeux de votre intelligence vers l'objet de la foi, pouvez-vous raisonnablement vous attendre à trouver la vérité? » — « Un homme n'est pas plus blâmable d'avoir un cœur endurci qu'un membre paralysé, et je ne puis comprendre que l'homme soit coupable parce qu'il est né dans le péché et que son cœur est éloigné de Dieu. » Nous lui montrâmes alors les solennelles déclarations de la parole de Dieu sur la culpabilité de l'homme, et l'offre gratuite qu'elle contient de donner au pécheur son pardon et un cœur nouveau. Ce jeune homme était aimable et sensible ; il paraissait sincère, et cependant, comme le jeune homme de l'Évangile, il éprouvait une répugnance invincible pour ce que la parole de Dieu exigeait de lui. Nous lui donnâmes une Bible française, après avoir écrit sur la page blanche son nom, et les vœux que nous faisions pour son bonheur éternel. Il la reçut avec reconnaissance et « s'en alla tout triste. »

La chaleur était très-forte, et dans le milieu du jour notre cabine était comme un four. Vers deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes l'Égypte. La côte est très-basse, et, aussi loin que la vue peut s'étendre, le pays est plat et sablonneux. Lorsque nous eûmes dépassé l'ancienne Pharos, qui n'est plus une île, nous entrâmes dans le port. Nous comptâmes douze vaisseaux de ligne qui faisaient partie de la flotte du pacha, et qui reposaient majestueusement sur les eaux. Ils paraissaient très-bien équipés, et les marins avaient très-bon air avec

leurs vêtements de coton blanc, leurs ceintures rouges et leurs armes brillantes; une musique martiale se faisait entendre sur chaque vaisseau. Le croissant et l'étoile qu'on voyait sur chaque pavillon rouge nous rappelèrent que nous étions au milieu des sectateurs du faux prophète. Nous nous tournâmes du côté du rivage, et nos regards se reposèrent avec intérêt sur les gracieux palmiers, sur les chameaux qui marchaient lentement sur la grève, et sur tous les autres objets qui nous annonçaient l'Orient.

CHAPITRE II.

ÉGYPTE. — LE DÉSERT. — PALESTINE MÉRIDIONALE.

Au moment où nous allions débarquer, nous apprîmes que la peste avait éclaté ce jour-là à Alexandrie. C'était pour nous une fâcheuse nouvelle, car il y avait toute probabilité que nous serions soumis à une quarantaine avant d'entrer en Palestine. Cependant, comme il ne nous restait pas d'autre alternative, nous débarquâmes. Le quai était couvert d'hommes à demi nus et de jeunes Arabes qui conduisaient, les uns des ânes, les autres des chameaux, et qui se disputaient le bagage des voyageurs; nous montâmes chacun sur un âne, et, guidés par un jeune garçon, nous traversâmes un bazar étroit et nous nous rendîmes à l'autre extrémité de la ville, dans une auberge tenue par un Français et située sur une place assez agréable.

Cette terre d'Égypte, sur laquelle nous venions de mettre le pied, nous rappelait une foule de scènes intéressantes. C'est dans ce pays que Jacob et Joseph avaient séjourné, et que les Israélites avaient gémi si longtemps dans la servitude; il avait été témoin des miracles opérés par Moïse, et, bien des siècles plus tard, il avait servi de refuge au saint enfant Jésus. L'Égypte était donc tout à la fois le berceau du peuple d'Israël et le berceau du Sauveur d'Israël, selon qu'il est écrit: « J'ai appelé mon Fils hors d'Égypte (1). »

(1) Matth. II, 15.

Cette ville d'Alexandrie était la patrie d'Apollos, et aussi la ville d'Athanase, et la scène des travaux des traducteurs de la version des Septante. Alexandre-le-Grand, César, Cléopâtre et beaucoup d'autres noms illustres s'associent dans l'histoire au nom de cette ville, jadis si célèbre. Nous méditions avec un intérêt encore plus profond sur le destin futur de l'Égypte, tel qu'il est annoncé dans les prophéties, et nous demandions à Dieu de hâter le temps où « elle étendra ses mains vers lui, où l'Eternel se fera connaître à l'Egypte, et guérira les Égyptiens après les avoir frappés, et dira : Bénie soit l'Egypte qui est mon peuple (1). »

Toutes les villes d'Orient sont infestées de chiens qui parcourent les rues en cherchant de la nourriture ; leurs hurlements ne cessèrent pas durant la nuit, et ils nous rappelèrent ce que dit David de ses ennemis : « Ils vont et viennent sur le soir, ils aboient comme des chiens et ils font le tour de la ville. » Avant le déjeuner, deux d'entre nous allèrent voir la colonne de Pompée ; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est que le fût est d'une seule pierre, masse solide de granit rouge, qui a quatre-vingt-dix pieds de long et neuf pieds de diamètre. Les femmes que nous rencontrâmes étaient couvertes d'un voile qui ne laissait voir que leurs yeux. Quelques-unes portaient sur leurs têtes des cruches de terre d'une manière très-gracieuse ; d'autres portaient leurs enfants sur leurs épaules, selon ce que dit le prophète du retour d'Israël dans son pays : « On se chargera de tes filles sur les épaules (2). » D'autres encore les portaient d'une manière plus singulière, sur le côté, usage auquel le prophète fait aussi allusion : « Vous serez portés sur le côté (3). »

(1) Es. XIX, 21, 22, 25. — (2) Es. XLIX, 22. — (3) Es. LXVI, 12.

Le soir, nous visitâmes la synagogue des Francs; nous arrivâmes par un passage étroit et mal éclairé dans une salle assez petite. Il ne s'y trouvait que dix personnes; trois d'entre elles étaient nées en Egypte et portaient le costume oriental; les autres étaient de Livourne, de Trieste et d'autres villes commerçantes de l'Europe. Ce qui nous frappa le plus fut un grand tableau suspendu contre le mur, qui contenait ces paroles en hébreu : « Que le Dieu miséricordieux rétablisse le service de la maison du sanctuaire dans son lieu, promptement, de nos jours. » Il nous sembla entendre un des gémissements que poussait Israël dans « la maison de servitude, » pour obtenir sa délivrance.

Aussitôt que le service fut terminé, les Juifs vinrent à nous; ils ouvrirent l'arche et nous montrèrent les exemplaires de la loi. Nous en déployâmes un sur le pupitre, et nous leur parlâmes, d'après leurs propres écritures, du péché et de l'expiation. Nous leur dîmes que nous avions quitté l'Écosse pour les visiter, par amour pour leurs âmes; nous leur parlâmes du Messie, leur disant qu'il était venu une première fois mourir pour le péché, et qu'il viendrait une seconde fois pour régner dans la gloire. Il y a environ cent familles de Juifs européens à Alexandrie, qui n'ont qu'une seule synagogue, et environ trois cents familles indigènes qui en ont deux, qu'on appelle les synagogues arabes. D'après les renseignements que nous donnèrent des Anglais qui habitent le pays, on compte environ mille Juifs à Alexandrie, et deux mille au Caire. La plupart des Juifs d'Alexandrie sont des négociants de la troisième classe; les plus riches d'entre eux sont tous *sarâfs* ou changeurs.

Le lendemain, nous employâmes la matinée à nous préparer à notre voyage à travers le désert. La peste

ayant éclaté à Alexandrie, nous n'aurions pu débarquer à Jaffa ou à Beyrout sans nous soumettre à une longue et pénible quarantaine ; nous résolûmes donc de pénétrer en Palestine par El Arish, et de partir sans retard, dans la crainte qu'on n'y établît bientôt une quarantaine. Le janissaire affidé du consul, nommé Mustapha, s'occupa activement de nous procurer tout ce qui nous était nécessaire. Nous avions déjà acheté des vêtements légers à Marseille, et des chapeaux de paille à Livourne. Nous achetâmes, dans le bazar, des tapis qui devaient nous servir de lits, et des couvertures épaisses pour nous envelopper. Nous nous procurâmes ensuite, avec un peu de peine, deux tentes, et nous eûmes à bon compte les ustensiles de cuisine et le reste des provisions d'un Hindou qui venait d'arriver à Alexandrie. Mustapha nous procura deux domestiques arabes, Ibrahim et Ahmed ; le premier parlait italien et anglais, et le second seulement italien. Ils avaient déjà voyagé en Syrie, et Ibrahim y avait accompagné, peu de temps auparavant, le professeur Robinson, des États-Unis d'Amérique. Lorsqu'ils furent arrêtés, M. Todd leur dit, en nous montrant, selon l'usage de l'Orient : « Je suis comme eux ; qui les offense m'offense. » Ils répondirent : « Nous répondons de leur sûreté sur nos têtes. » Mustapha ajouta : « S'ils ne se conduisent pas bien, ils ne boiront plus d'eau à Alexandrie. »

Dans l'après-midi nous fîmes l'essai des bains turcs, que nous trouvâmes assez agréables. Avant le dîner nous allâmes à cheval voir les jardins du gouverneur, qui sont à un mille de la ville. Nous remarquâmes que tous les hommes qui passaient la porte pour sortir de la ville montraient leur main droite à la sentinelle. On veut prévenir ainsi la désertion, chaque soldat portant la

marque du pacha sur sa main droite. Nous traversâmes un bosquet de palmiers, et nous vîmes aussi, sur notre route, des grenadiers en fleurs, des figuiers, des tamarins et des bananiers. Les jardins sont plantés en allées droites, selon l'usage des Egyptiens ; il y a de beaux ceps de vigne, et les orangers en fleurs répandaient une odeur délicieuse. En revenant à la ville, nous visitâmes le lac Maréotis, qui est maintenant à sec, et le cimetière des Mahométans. Puis, traversant les vastes ruines de l'ancienne ville, nous arrivâmes auprès des aiguilles de Cléopâtre, deux beaux obélisques, dont l'un est couché par terre, à demi enfoncé dans le sable, l'autre est encore debout ; tous deux sont couverts d'hiéroglyphes. Auprès du couvent des Cophtes nous examinâmes avec beaucoup d'intérêt le site et les vestiges de l'église du grand Athanase, qui était évêque à Alexandrie, A. D. 326, et qui rendit témoignage à la vérité de Dieu en présence de beaucoup de peuples et de rois. Il ne reste plus que quelques colonnes brisées, et quelques fragments des fondations. Près de là est l'ancien cimetière des Juifs ; mais ils sont maintenant obligés d'enterrer leurs morts hors des murailles de la ville.

Dans le cours de notre promenade, un de nos amis, qui habite l'Egypte depuis longtemps, nous signala un accomplissement remarquable des prophéties. On ne voit plus sur les bords du Nil aucun de ces roseaux si fameux jadis. Le lotus, en particulier, a si complétement disparu qu'il est presque inconnu, et le papyrus est très-rare. Voici les paroles d'Esaïe : « Les eaux de la mer manqueront, et le fleuve séchera et tarira. » Ceci s'est accompli littéralement. Dans le temps où vivait le prophète, le Nil avait sept embouchures ; il n'en a plus aujourd'hui que deux, les autres ont séché et tari. Mais

Esaïe ajoute : « On fera détourner les fleuves, les ruisseaux des digues s'abaisseront et se sécheront, les roseaux et les joncs seront coupés. Le papyrus qui est auprès des ruisseaux et sur l'embouchure du fleuve, et tout ce qui aura été semé vers les ruisseaux, sèchera, et sera jeté loin et ne sera plus (1). » Ces paroles ont été accomplies; tandis que l'Egypte est encore fameuse, comme au temps de Moïse, pour ses melons, ses concombres, ses oignons et ses aulx, la parole de Dieu s'est prononcée contre les roseaux, et ils ont séché; les autres plantes contre lesquelles elle n'a fait entendre aucune menace subsistent encore. Les bords se sont fort élevés, à cause des dépôts de limon que laisse constamment le fleuve sur ses rives.

Nous rentrâmes dans la ville au coucher du soleil, l'une des heures de prière des Mahométans, et nous vîmes pour la première fois les Mahométans s'incliner pour prier sur le pont des vaisseaux, dans les endroits retirés, et même dans les rues. Le même soir nous rencontrâmes dans le bazar deux des Juifs qui étaient venus avec nous à Alexandrie; ils parurent très-contents de nous retrouver, et nous dirent qu'ils allaient s'embarquer pour Beyrout.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés avant le jour par l'arrivée des ânes qui devaient nous porter à Damiette, le sable du désert étant assez ferme jusque-là pour les pieds de ces animaux. Nous montâmes sur nos ânes, nos tapis nous servant de selles, et nous sortîmes d'Alexandrie par la porte de Rosette. Nous avions seize ânes; nos domestiques, Ibrahim et Ahmed, trottaient à côté de nous, et dix jeunes Egyptiens couraient à côté des ânes qui portaient notre bagage.

(1) Es. XIX, 5, 6, 7.

Nous traversâmes une partie de l'ancien lac Maréotis, et quelques autres lacs salés, maintenant à sec. Une croûte de sel blanchâtre couvrait souvent le sable endurci. Nous vîmes dans l'éloignement le phénomène bien connu du *mirage*, auquel le prophète Esaïe fait probablement allusion, lorsqu'il dit : « Les lieux qui étaient secs deviendront (réellement) des étangs, » car le mot employé dans ce passage, et rendu par « lieux secs, » est exactement le nom arabe du mirage, *serab* (1). Nous vîmes d'abord ce qui nous semblait une rivière coulant paisiblement, et réfléchissant sur sa surface unie des arbres qui croissaient sur ses bords, tandis que quelque objet plus éloigné faisait l'effet d'une belle maison entourée d'arbres. Puis cette vue se transforma en châteaux entourés de palmiers, sur le bord d'un beau lac qui s'étendait de notre côté. Ce changement continuel d'aspect, ainsi que la vapeur répandue dans l'atmosphère, sert à faire reconnaître l'illusion du mirage.

Bientôt nous arrivâmes à la baie d'Aboukir, et nous fûmes rafraîchis par la brise de mer. C'était là que se déchargeait jadis dans la mer l'embouchure du Nil appelée *Canopique*.

Nous nous arrêtâmes vers une heure pour prendre un peu de repos, et en voyant nos Arabes ouvrir leurs sacs pour faire manger les ânes, nous pensâmes aux fils de Jacob (2). Nous suivîmes ensuite le rivage de la mer jusque vers le soir. Le chemin était indiqué par des monceaux de briques placés de distance en distance, et qui sont bien utiles aux voyageurs ; car il serait aussi facile de trouver son chemin sur une vaste plaine couverte d'une neige épaisse que dans ce désert de sable. Le prophète fait sûrement allusion à des piliers de ce

(1) Es. XXXV, 7. — (2) Gen. XLII, 27.

genre, lorsqu'il dit : « Dresse-toi des signaux, mets-toi des monceaux de pierres (en hébreu des obélisques ou colonnes) (1). »

Nous aperçûmes Rosette à l'extrémité d'une longue vallée de sable, environ deux heures avant d'y arriver. Les rayons du soleil couchant donnaient une teinte rougeâtre à la surface du désert, et nous entrâmes dans la ville en traversant un beau bosquet de palmiers qui croissaient sur des monticules de sable. Ces arbres semblent souvent sortir immédiatement du sable, mais leur racine doit être nourrie par quelque humidité invisible. Le Psalmiste avait peut-être en vue cette circonstance, lorsqu'il disait : « Le juste croîtra comme la palme (2) ; » dans tous les cas il faisait certainement allusion à la croissance régulière et constante de cet arbre, marquée d'année en année par un nouveau cercle sur l'écorce. En remarquant le bel effet que faisaient ces branches élégantes, agitées par le vent, nous comprîmes pourquoi on faisait si habituellement usage de palmes dans les triomphes, et nous pensâmes à ce passage de l'Apocalypse : « Les rachetés se tenaient devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et ils avaient des palmes à la main (3). » En parcourant les rues silencieuses de Rosette, nous nous sentîmes véritablement en Orient. Les maisons ressemblaient à de hautes murailles de briques ou de granit rouge. On ne voyait point de lumière, et l'on aurait pu croire la ville déserte, si l'on n'avait entrevu de temps en temps une tête couverte d'un turban à travers les fenêtres étroites de ces sombres demeures.

Nous allâmes loger dans le couvent des Latins, qui a été bâti, il y a environ trente-cinq ans, en grande par-

(1) Jérémie XXXI, 21. — Ps. XCII, 12. — Apoc. VII, 9.

tie pour servir d'asile aux voyageurs. C'est un grand bâtiment carré, construit en briques, avec une cour au milieu, comme toutes les maisons de l'Orient. On nous conduisit avec une lanterne à l'étage le plus élevé, et, bien que les appartements destinés aux étrangers ne fussent ni bien aérés ni bien propres, nous nous y reposâmes avec plaisir, après avoir fait trente ou quarante milles en neuf heures, dans le désert. A l'époque de notre visite, le supérieur était à Jérusalem, et il ne se trouvait dans le couvent qu'un aimable moine italien, et un jeune Egyptien qui le servait.

Nous bûmes un verre d'eau du Nil pour nous rafraîchir ; elle est remarquablement douce et agréable, et nous fit un double plaisir après une journée de fatigue et de chaleur. Jérémie rappelle certainement les qualités particulières de l'eau du Nil, lorsqu'il dit : « Et maintenant qu'as-tu à faire d'aller en Egypte, pour y boire de l'eau de Scihor ? » A peine étions-nous assis que nous entendîmes au dehors de la musique et des sons joyeux, et, nous mettant à la fenêtre, nous vîmes la rue éclairée par des gens qui portaient des torches. On nous dit que c'était « la voix de l'époux et la voix de l'épouse, » et nous descendîmes pour voir un mariage en Orient. L'époux se rendait à la maison de l'épouse ; selon l'usage le cortége traversa plusieurs rues de la ville ; il était formé d'une nombreuse troupe d'amis, revêtus de leurs plus beaux habits. La marche s'ouvrait par des gens qui portaient des torches ; deux d'entre eux se tenaient auprès de l'époux, de sorte que nous le vîmes très-bien. Il était suivi d'un homme qui jouait d'un instrument qui ressemblait à notre cornemuse, tandis que d'autres avaient des tambours, et l'on faisait de temps en temps des décharges de mousqueterie. Il y avait de grandes

démonstrations de joie dans toute cette foule, surtout lorsque la procession s'arrêtait, ce qui arrivait très-souvent. Nous pensâmes à cette parole de Jean-Baptiste · « L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux (1). » On arriva enfin à l'entrée de la rue où demeurait l'épouse. Nous entendîmes plusieurs voix de femmes, et nous vîmes, à la clarté des torches, une troupe d'amies de l'épouse voilées qui attendaient sur le balcon pour annoncer l'arrivée de l'époux. Dès qu'elles aperçurent le cortége, elles se précipitèrent dans la maison, et l'on entendit aussitôt les chants et la musique. L'époux entra, et « la porte fut fermée. » Nous restâmes dans la rue, « dans les ténèbres du dehors. » Dans la parabole du Seigneur, les dix vierges sortent au-devant de l'époux, leurs lampes à la main; mais ici elles avaient seulement attendu son arrivée dans la maison (2). Dans les Indes et dans d'autres contrées de l'Orient, les amies de l'épouse ont encore l'usage d'aller au-devant du cortége de l'époux.

Il y a quelques Juifs à Rosette, mais point de synagogue. La population de la ville se compose de six mille habitants et d'environ trois mille soldats. L'ancienne Canope était près de l'emplacement de la ville; mais on croit que Rosette est l'ancienne Bolbithine, et la branche du Nil qui coule au delà de Rosette est la branche bolbithine.

Le moine italien qui habitait le couvent fut très-affable; il était Franciscain, et n'avait jamais lu le Nouveau-Testament qu'en latin; mais lorsque nous le lui présentâmes en italien, il le reçut avec un sourire de plaisir. Un moment après il revint nous demander si nous avions

(1) Jean III, 29. — (2) Matth. XXV.

réellement l'intention de lui donner ce livre; puis il nous pria d'écrire notre nom sur la page blanche, et d'ajouter que c'était un présent que nous lui avions fait. Nous laissâmes aussi quelques traités italiens dans sa bibliothèque. Notre Dieu fera peut-être germer ces semences de la vérité dans son cœur, comme elles ont jadis germé dans le cœur de Luther, enfermé dans les murs d'un couvent.

Il y avait dans notre chambre une petite bibliothèque qui contenait quelques volumes en latin, des missels en abondance, mais pas une seule Bible.

Le lendemain matin, en nous levant, nous contemplâmes pour la première fois le Nil. Nous allâmes ensuite nous promener sur ses rives et nous bûmes « des eaux de Scihor; » ces eaux qui furent jadis changées en sang. Le cas que les Egyptiens faisaient de ces eaux, si agréables à boire, rendait encore plus frappant pour eux le miracle de Moïse, et donnait une singulière force à ces paroles : « Les Egyptiens auront horreur de boire de l'eau de la rivière (1). » Les Turcs prétendent encore aujourd'hui que, si Mahomet avait goûté de l'eau du Nil, il aurait prié Dieu de lui accorder l'immortalité sur la terre, afin de pouvoir en jouir toujours.

Nous visitâmes un moulin à riz en construction; les principaux ouvriers étaient quatre Américains employés par le pacha. Ils parurent très-heureux de nous voir, nous engagèrent à entrer chez eux, et nous prièrent de leur laisser quelques livres anglais, parce qu'ils avaient lu et relu tous ceux qu'ils avaient. Ils nous dirent qu'ils observaient exactement le dimanche, le pacha leur ayant dit, en les engageant, qu'ils pourraient se reposer à leur choix le dimanche ou le vendredi (jour de repos des

(1) Exode VII, 18.

Mahométans). Nous allâmes ensuite au bazar ; les boutiques étaient mal fournies; on n'y voyait en abondance que des concombres. Il serait difficile d'imaginer un plus triste spectacle de misère et de saleté que celui que présentaient des vieillards presque aveugles, et de pauvres enfants perchés sur les épaules de leurs mères, avec des yeux malades et des visages à demi dévorés par les mouches. Les femmes portent tous les fardeaux, même les plus légers, sur la tête. On porte généralement l'eau dans des outres, ou peaux d'animaux cousues, auxquelles on donne la forme de grandes bouteilles.

A midi, le muezzin, monté sur le minaret de la mosquée, appela le peuple à la prière, comme cela se fait à de certaines heures dans toutes les villes habitées par des Musulmans. En établissant cet usage, Mahomet pensait-il aux paroles du Psalmiste : « Le soir, le matin et à midi je parlerai et je crierai, et il entendra ma voix (1) ! » Comme c'était le vendredi, toutes les mosquées étaient ouvertes. En regardant par la porte, nous vîmes dans une de ces mosquées une rangée de Mahométans qui se mirent tous à genoux en même temps, et dans une autre un homme, placé dans une espèce de chaire, qui exhortait les auditeurs assis en rangs sur le plancher, les yeux fixés sur le prédicateur. Les attitudes de la dévotion sont remarquablement belles en Orient.

En revenant au couvent, nous eûmes l'occasion de voir la procession qui se fait pour la cérémonie de la circoncision. A l'imitation de leur ancêtre Ismaël, les Arabes font circoncire leurs fils à l'âge de treize ans, ce qui a lieu avec une grande pompe. Le jeune garçon qu'on devait circoncire était vêtu avec élégance ; il avait une guirlande de fleurs sur la tête, et était monté sur un che-

(1) Ps. LV, 18.

val blanc. Le cortége s'arrêtait de temps en temps, et il y avait de la musique et des décharges de mousqueterie, comme à la procession du mariage. Des femmes voilées s'asseyaient par terre et chantaient d'une voix perçante : de temps en temps elles répandaient une eau parfumée sur le jeune garçon. Nous eûmes l'occasion de voir de plus près les bracelets des femmes, les ornements qu'elles portent sur le front, et leurs yeux peints avec du stibium, ainsi que les ornements en argent que les enfants portent aux chevilles.

Dans l'après-midi, nous prîmes congé de notre aimable moine, et en sortant de Rosette nous traversâmes le Nil, qui a en cet endroit dix-huit cents pieds de largeur. Nous avions un bateau pour nous et pour nos domestiques, un second pour notre bagage, et un troisième pour nos ânes. Nous débarquâmes auprès d'un champ de riz qui était couvert d'eau. Un homme labourait avec une charrue qui n'était guère qu'un morceau de bois, façonné de manière à pouvoir entrer dans la terre.

Nous suivîmes le bord du Nil, au milieu de jardins de melons et de concombres, plantés de figuiers, de mûriers et des plus beaux palmiers que nous eussions encore vus. Nous étions continuellement obligés de traverser de petits canaux d'irrigation que l'on remplissait d'eau tirée du Nil au moyen de roues que faisaient tourner des bœufs.

Les villages sont misérables; les habitants sont sales, à demi-nus et presque tous âgés. Rien n'est plus rare que de rencontrer des jeunes gens robustes ; tous étant obligés d'entrer dans l'armée, il ne reste que des femmes et des vieillards pour cultiver les terres. L'Egypte est encore aujourd'hui une « maison de servitude. » Dieu accomplit

sur elle cette humiliante prophétie : « L'Egypte sera le plus bas des royaumes. » Si Dieu accomplit aussi exactement ses menaces contre les ennemis d'Israël, n'accomplira-t-il pas aussi les bénédictions qu'il a promises aux amis d'Israël ? et n'a t-il pas dit : « Quiconque te bénit sera béni. »

Vers le coucher du soleil, nous quittâmes les rives fertiles du Nil pour rentrer dans le désert, et nous suivîmes ensuite de si près le bord de la mer que l'eau venait baigner les pieds de nos ânes. Nos Arabes, fatigués, auraient voulu s'arrêter à un certain endroit et y camper pour la nuit ; mais Ibrahim nous conseilla d'aller un peu plus loin. Les jeunes Arabes se remirent en chemin sans murmurer, et, pour égayer la route, ils commencèrent un chant accompagné de danse, selon la mode de leur pays. L'un d'eux s'avança de quelques pas et commença à chanter en dansant ; les autres le suivirent en imitant ses mouvements, et se joignirent au chœur à des intervalles réguliers, tous marquant la mesure en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Ils chantèrent ainsi plusieurs chansons arabes, se répondant l'un à l'autre, et dansant sur le sable ferme du rivage, par un beau clair de lune. Ces réponses, ces danses, ces mains frappées l'une contre l'autre, tout cela nous rappela plusieurs passages de la Bible. Nous nous souvînmes du cantique de Marie sur le bord de la mer Rouge, lorsque « toutes les femmes sortirent après elle avec des tambours et des flûtes, et que Marie leur répondait ; » c'est-à-dire qu'elles chantaient en se répondant l'une à l'autre (1). Nous pensâmes aussi au chant des femmes d'Israël après la victoire de David sur Goliath : « Les femmes qui jouaient des instruments s'entre-répondaient, et disaient : Saül en a frappé ses

(1) Exode XV, 20.

mille, et David ses dix mille (1). » Le Psalmiste dit aussi : « Peuples, frappez tous des mains, poussez des cris de joie à Dieu avec une voix de triomphe (2). » Et encore : « Que les fleuves frappent des mains, que les montagnes chantent aussi de joie (3). » Cette scène nous fit mieux comprendre la forme du psaume CXXXVI et de quelques autres dans lesquels plusieurs interlocuteurs se répondent évidemment les uns aux autres.

Nous campâmes sur le bord de la mer, et en dressant nos tentes nous commençâmes à mieux saisir tout ce qui se rapporte à ce genre de vie si nouveau pour nous. Nous apprîmes à « élargir le lieu de la tente en étendant les rideaux. » Nous vîmes qu'en allongeant les cordages nous agrandissions la couverture de la tente; et lorsque nous enfonçâmes nos pieux dans le sable, nous sentîmes qu'il était nécessaire de les bien affermir, pour qu'ils pussent supporter le poids de la couverture et résister au vent (4). Israël doit encore demeurer au large, mais ce ne sera pas sous une tente qu'on enlève au matin; Jérusalem doit être « un tabernacle qui ne sera point transporté, duquel les pieux ne seront jamais ôtés, et dont pas un des cordeaux ne sera rompu (5). » Dans ce passage de la seconde épître aux Corinthiens : « Nous savons que si notre demeure terrestre dans cette tente est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui vient de Dieu, » le mot qu'on a rendu par *détruite* veut plutôt dire : « *Détachée, enlevée.* » De même le verset 4 signifie : « Nous qui sommes dans cette tente nous gémissons, désirant non d'être laissés sans tente, mais de voir la gloire envelopper notre tente, de lui voir une seconde couverture bien plus glorieuse (6). »

(1) Sam. XVIII, 6, 7. — (2) Ps. XLVII, 1. (3) Ps. XCVIII, 8.
(4) Es. LIV, 2. — (5) Es. XXXIII, 20. — (6) 2 Cor. V, 1, 4.

Le lendemain nous nous mîmes en route de bonne heure ; nous comprîmes alors ces paroles qui nous semblèrent si naturelles : « Prends ton lit et marche, » car il ne fallut qu'un moment pour relever nos tapis et les placer en guise de selles sur le dos de nos ânes.

Vers une heure, nous arrivâmes sur les bords du lac Bourlos ; c'est là que la branche sébennitique du Nil se déchargeait autrefois dans la Méditerranée. C'est une belle étendue d'eau qui communique avec la mer par un canal étroit. Nous le traversâmes, et nous nous amusâmes à regarder une multitude de grandes tortues qui poursuivaient de petits poissons. Nous remarquâmes le filet dont se servaient les pêcheurs qui étaient sur le bord du lac : ce filet était circulaire et les poids étaient placés autour de la circonférence ; le pêcheur le tient par le centre, le ramasse dans sa main et le jette à l'eau : il le retire ensuite lentement au rivage par une ligne attachée au centre. Nous retrouvâmes plus tard ce même filet sur les bords du lac de Tibériade, et c'est probablement celui dont se servaient les disciples (1).

Nous traversâmes ensuite une agréable solitude plantée de beaux palmiers. En passant auprès d'une plantation de melons et de concombres, nous vîmes vers le milieu la loge du gardien : quatre perches qui soutenaient un toit de branches d'arbres et de feuillage. Comme l'avait annoncé le prophète, c'est à cette triste condition qu'est réduite la fille de Sion : « La fille de Sion restera comme une loge dans un champ de concombres (2). » Au bout de deux heures, nous arrivâmes à un misérable village ; les maisons, qui ressemblaient à des masses de briques ou de terre, formaient des carrés occupés par plusieurs familles, et les fenêtres donnaient toutes sur la

(1) Matth. IV, 18. — (2) Es. I, 8.

cour intérieure. Nos guides refusèrent d'aller plus loin, l'eau ne se trouvant plus qu'à quatre heures de distance et les chemins étant mauvais. Nous n'étions d'ailleurs pas fâchés de nous reposer ; la journée avait été très-chaude, et deux d'entre nous avaient la figure gercée par le vent et la réverbération du sable brûlant. A peine étions-nous assis à la porte de nos tentes pour jouir de l'air frais du soir que nous entendîmes les cris d'un de nos jeunes Arabes, et nous nous précipitâmes pour l'arracher des mains du principal guide, qui lui donnait des coups de bâton sur la tête pour le punir de quelque légère désobéissance. Ibrahim mit du café sur sa blessure, dont le sang coulait, tout en riant de ses cris lamentables. Nous sentîmes que les compassions de ceux qui ne croient pas sont cruelles.

Le 19 mai était un dimanche, et nous nous reposâmes, selon le commandement de Dieu. Après avoir servi Dieu tous ensemble, nous passâmes l'après-midi à l'ombre des figuiers et des tamarins. Devant nous, des hommes battaient le blé avec un instrument qui paraît très-commun dans l'Orient : c'est une planche plate sous laquelle sont plantées des rangées de pierres pointues ; un homme s'assied à l'une des extrémités de cette planche, et les bœufs qui y sont attelés la font passer à plusieurs reprises sur le blé. Nous nous rappelâmes ce passage d'Ésaïe : « On ne fait pas tourner la roue du chariot sur le cumin, » et « il l'écrase avec la roue de son chariot (1). »

Une vingtaine de paysans à demi nus se réunirent autour de nous et parurent regarder avec curiosité nos vêtements ; nous regrettâmes vivement de ne pouvoir leur dire en leur propre langue un seul mot du salut qui est en Christ, et nous nous écriâmes avec encore plus d'ar-

(1) Es. XXVIII, 27, 28.

deur : « Ton règne vienne ! » Ils nous offrirent de l'ail frais, et voulurent nous faire fumer dans leurs longues pipes. L'un d'eux, qui nous avait apporté un vase plein d'eau, but le premier pour nous inspirer plus de confiance. Le scheik, ou gouverneur du village, vint à notre tente vers le soir, accompagné de son secrétaire, qui était un Arabe chrétien, et d'un homme qui portait sa pipe. Ils parurent prendre plaisir à boire du thé et à manger du sucre ; ils acceptèrent avec reconnaissance un porte-crayon et un couteau, et promirent au docteur Keith de lire les traités arabes qu'il voudrait bien leur envoyer. On nous amena le frère du gouverneur, qui était aveugle, afin que nous le guérissions; mais il avait une cataracte, et nous fûmes obligés de nous déclarer complétement incapables d'opérer une pareille cure.

Nos guides étaient tellement impatients de nous voir en route qu'ils enlevèrent nos tentes à minuit. Il faisait un beau clair de lune, et nous voyageâmes pendant quelques heures dans un pays beaucoup plus fertile et plus ondulé que celui que nous avions traversé jusqu'alors. Les palmiers et les autres arbres du désert embellissaient le paysage, et le croassement des grenouilles nous apprenait que l'eau était abondante. Nous avions beaucoup de peine à nous tenir éveillés, et nous tombâmes plus d'une fois sur le sable, au grand amusement de nos jeunes Égyptiens; nous étions souvent réveillés par les éclairs brillants qui sillonnaient les sombres nuages qui planaient sur la mer.

Après avoir voyagé ainsi dix heures, nous arrivâmes à Assoum, village qui n'est composé que de quelques misérables huttes et dont l'eau est très-mauvaise. Pour gagner du temps on ne dressa pas nos tentes; nous mourions de sommeil et de fatigue ; nous nous jetâmes

sur nos tapis et nous essayâmes de trouver un peu de repos, en nous faisant de nos couvertures un abri contre un soleil ardent. Nous comprenions facilement à cette heure les murmures des enfants d'Israël dans le désert; car la chaleur, la soif et un long voyage sur des sables brûlants nous inspiraient un sentiment de misère que nous n'avions jamais éprouvé jusqu'alors. Après deux heures de repos, un bain de mer et un frugal repas de riz et de dattes, nous nous remîmes en route, désirant vivement d'arriver le même soir à Damiette. Vers trois heures, au moment où nous quittions les bords de la mer, nous aperçûmes de loin, à l'horizon, les minarets de la ville. Nous traversâmes péniblement des collines de sable très-basses. Il faisait une chaleur qui ressemblait à celle d'un four. Nous passâmes près d'un puits; nos guides y coururent pour étancher leur soif: mais ce ne fut pour nous qu'une épreuve de patience, car l'eau était tellement bourbeuse que nous ne pûmes pas boire. Peu de temps après nous arrivâmes à Senana, village sur la rive occidentale de cette branche du Nil, où le pacha a fait construire des barraques pour quelques milliers de soldats; ils étaient alors occupés à différents exercices; ils étaient vêtus de toile de coton blanche, avec une ceinture d'un rouge foncé, et nous ne leur trouvâmes pas l'air très-belliqueux. A cet endroit, le Nil a huit cents pieds de largeur; c'était jadis la branche phatmétique. Nous nous assîmes sur les bords du fleuve, et l'eau que nous bûmes, après l'avoir fait passer à travers un filtre, nous parut délicieuse. Un officier égyptien nous apporta des chaises, et s'assit avec nous à l'ombre de sa maison; il parlait de Méhémet-Ali avec une grande admiration, et nous raconta plusieurs anecdotes qui prouvaient son infatigable activité.

Les maisons et les mosquées de Damiette, vues au coucher du soleil, sur le bord opposé de la rivière, faisaient un effet très-agréable, triste contraste avec l'aspect de misère, de saleté et de vice que nous présenta l'intérieur de la ville. Sa position est belle, et elle est entourée de terres bien cultivées. Nous envoyâmes Ibrahim annoncer notre arrivée au vice-consul d'Angleterre ; il revint avec une invitation du vice-consul d'aller dans sa maison. Nous nous embarquâmes aussitôt, et, après avoir traversé le fleuve, nous remontâmes un des canaux, et nous débarquâmes devant le jardin du consul. Nous fûmes reçus dans une vaste salle dont le fond était occupé par un large divan ; le vice-consul était assis dans le coin, qui est la place d'honneur. C'était un Egyptien à l'air fin, vêtu d'un habit grec d'un vert sombre. Il nous reçut d'un air très-gracieux, nous fit asseoir à côté de lui sur le divan, et nous fit apporter de longues pipes très-ornées. Le consul nous présenta son frère et son neveu, qui parlait facilement l'italien. Il fit ensuite venir un vieux scheik bédouin qui nous promit de faire tout ce qu'il pourrait pour nous procurer des chameaux pour traverser le désert. Au bout de deux heures qui, fatigués et endormis comme nous l'étions, nous parurent bien longues, on servit un repas à l'anglaise. Lorsque le repas fut achevé, un janissaire qui portait une lanterne de soie nous conduisit, à travers les rues sombres de Damiette, vers les chambres qui appartenaient au consulat d'Angleterre. On étendit nos tapis sur le plancher, et nous dormîmes du sommeil le plus profond, en dépit des moustiques qui nous harcelaient. C'était un véritable appartement oriental : la portion de la chambre où l'on devait étendre les lits était d'un pied plus élevée que le reste du plancher, et nous comprîmes cette parole du Psalmiste :

«Si je monte vers le lit où je me couche (1).» Les fenêtres étaient fermées à l'extérieur par un treillis de bois; cet usage est général en Egypte; on lit dans le cantique de Salomon : «Il se montre à travers les treillis (2).»

Le lendemain, le janissaire du consul vint nous inviter au repas du matin, et nous apprîmes qu'il était d'usage dans l'Orient d'envoyer dire aux conviés lorsque le festin est préparé : «Venez, car tout est prêt (3).» Nous trouvâmes le consul assis sur son divan avec quelques amis égyptiens, et, entre autres, le gouverneur de la province. Il avait l'air assez rude, la barbe grise et le regard pénétrant; il nous montra beaucoup de bienveillance, et examina nos vêtements et jusqu'à nos poches avec curiosité. Le repas était servi à l'anglaise à cause de nous, et le gouverneur essaya pour la première fois, comme il nous le dit, de se servir d'un couteau et d'une fourchette. Après le repas, le domestique du consul fit le tour du cercle en tenant d'une main un bassin de métal, et de l'autre un vase plein d'eau; il versa de l'eau sur les mains des conviés, et il nous rappela Elisée versant de l'eau sur les mains d'Elie.

Nous retournâmes dans la grande salle, et, lorsque nous eûmes repris nos places sur le divan, on apporta le café dans de très-petites tasses entourées d'un grillage d'argent. Six domestiques apportèrent ensuite de longues pipes; chacun d'eux se tint à une distance respectueuse, les yeux fixés sur les mains de la personne qu'il servait, pour épier ses plus légers mouvements. Nous nous rappelâmes alors cette parole du Psalmiste : «Comme les yeux des serviteurs regardent à la main de leurs maîtres (4).» Quelques moments après, un vieillard s'appro-

(1) Ps. CXXXII, 3. — (2) Cant. II, 9. — (3) Luc XIV, 17.
(4) Ps. CXXIII, 2.

cha du gouverneur, une pétition à la main, après avoir ôté ses souliers (1); le gouverneur jeta sur le papier un coup d'œil rapide, puis il fronça le sourcil sans dire une parole, et le pauvre vieillard se retira tout confus.

Nous fûmes invités à revenir pour le repas du soir, et le secrétaire du consul, jeune Italien très-intelligent, vint nous avertir que son maître dînait ordinairement une demi-heure après le coucher du soleil, ce qui se trouva ce jour-là à sept heures et demie. Nous trouvâmes à la porte du consul des pauvres et des malades qui se tenaient là dans l'espérance d'obtenir quelques aumônes des gens qui le visitaient, et nous nous souvînmes de Lazare couché à la porte du riche. Pendant le dîner nous remarquâmes avec intérêt une des coutumes du pays. Dans la salle où nous étions, outre le divan sur lequel nous étions assis, il y avait des siéges autour de la salle, contre les murs; plusieurs personnes qui n'étaient point invitées entrèrent librement, s'assirent sur ces siéges et se mirent à causer, avec notre hôte et avec ceux qui étaient à table, des affaires du pays et des nouvelles du jour. Cette scène me fit comprendre celle qui s'était passée dans la maison de Simon, à Béthanie, lorsque, Jésus étant assis à souper, Marie entra et répandit du parfum sur ses pieds (2), et aussi ce qui était arrivé dans la maison du pharisien qui avait invité Jésus, lorsque la femme qui avait été une femme de mauvaise vie entra dans la salle sans être invitée ni repoussée, et arrosa ses pieds de ses larmes (3). Nous retrouvâmes plus tard la même coutume à Jérusalem. Le plat principal était un pilau de riz très-épicé. Le consul nous pressa beaucoup de goûter d'un autre mets particulier à l'Égypte et fait avec une herbe qui ressemble au trèfle et qu'on appelle

(1) Exode III, 5. — (2) Jean XII, 1-3. — (3) Luc VII, 36-38.

meluhieh. Elle a un goût salé, comme son nom arabe l'indique. Nous étions servis par plusieurs Arabes armés, mais le domestique favori du consul était un nommé Hassan, qu'il appelait en criant « Oua-Hassan, » et en frappant fortement une main contre l'autre.

Le mercredi, profitant de la fraîcheur du matin, nous imitâmes Pierre (1), et nous priâmes comme lui sur le toit plat de notre maison. Au-dessous de notre chambre était la chapelle grecque-romaine. Deux prêtres étaient à l'autel, deux moines lisaient le service en arabe, et deux jeunes garçons servaient à l'autel, mais nous étions les seuls auditeurs. La moitié des habitants de Damiette fait profession de Christianisme, mais la plupart d'entre eux appartiennent à l'Eglise grecque. Nous visitâmes deux écoles; les enfants se balançaient en avant et en arrière à chaque mot qu'ils répétaient; ils parlaient tous ensemble, et c'était à qui parlerait le plus vite et le plus haut.

Nous allâmes faire nos adieux au consul. La salutation ordinaire, en arrivant et en partant, se fait en posant la main sur la poitrine et puis sur les lèvres, pour dire que ce que la bouche prononce le cœur le sent.

Tous nos arrangements pour traverser le désert étant finis, nous partîmes dans l'après-midi pour le lac Menzaleh, situé à un mille environ de Damiette. Nous vîmes sur la route beaucoup de gens qui préparaient de la paille hachée mêlée à du fumier de chameau pour s'en servir comme de combustible; usage qui explique ce qu'on lit dans Ézéchiel, chap. IV, 14, 15. Plusieurs enfants étaient complétement nus. Nous traversâmes dans un grand bateau le lac Menzaleh. Il a généralement quatre ou cinq pieds de profondeur. Le fond paraissait être un sol d'alluvion très-fertile, et si ce lac était des-

(1) Act. X, 9.

séché il formerait une très-belle plaine. Les bords sont couverts de rizières. Nous naviguions si lentement que nous pûmes prendre un bain qui nous fut très-agréable, la chaleur étant étouffante. Nous passâmes devant deux petites villes qui sont très-près l'une de l'autre, *Ugbieh* ou *Menzaleh*, et *Maturieh*. Toutes deux présentaient un aspect plus animé, et annonçaient plus d'industrie qu'aucune des autres villes d'Égypte que nous eussions vues jusqu'alors. Vers le soir nous remarquâmes que le rivage était couvert de grands roseaux qui avaient de dix à vingt pieds de haut. Il y avait quelque chose de très-solennel dans le calme complet de cette belle soirée, et, après avoir chanté les psaumes XXIII et CXXI, nous nous étendîmes dans le fond du bateau.

Le 23 mai, nous fûmes réveillés avant le lever du soleil. Notre bateau était arrivé à une langue de terre étroite qui sépare les deux portions du lac. Celle que nous avions traversée était anciennement la branche mendésienne du Nil, et nous allions entrer dans la branche tanétique ou saïtique, appelée aujourd'hui Moes. Cet endroit, nommé *Sid*, était peut-être l'emplacement de l'ancienne *Saïs*.

Nos Arabes transportèrent notre bagage à travers l'isthme étroit, et, lorsque nous recommençâmes à naviguer, nous vîmes les deux rives du lac couvertes de champs de très-gros oignons. Ces champs sont arrosés par le travail de l'homme; un Egyptien à demi nu se tenait debout auprès d'un puits et plongeait dedans un seau attaché à une barre de bois posée transversalement sur le haut d'un grand poteau. Au moyen d'un poids attaché à l'autre bout de la barre, le seau était facilement relevé et vidé dans une rigole qui la conduisait à travers les champs. Il est probablement question d'une manière

d'arroser à peu près semblable à celle-là dans ce passage du Deutéronome : « Ce pays n'est pas comme le pays d'Egypte, où tu semais ta semence et où tu l'arrosais avec le pied comme un jardin d'herbes (1). » On voyait aussi « beaucoup d'écluses et de viviers pour le poisson, » tels que ceux auxquels le prophète Esaïe fait allusion (2), et qui étaient jadis en grand nombre auprès de toutes les branches du Nil.

Vers dix heures du matin, nous débarquâmes au village de San, jadis appelé *Tanis*, et dans l'Écriture Tsohan, une des plus anciennes villes du monde (3). La belle plaine qui l'entourait était ce « territoire de Tsohan (4) » sur lequel Dieu avait fait des œuvres merveilleuses aux jours de Moïse, et il est probable que le pays de Goscen était dans la même région (5). Nous fîmes dresser nos tentes sur le bord du lac pour nous mettre à l'abri des rayons d'un soleil presque vertical, et pendant ce temps les Arabes nous entourèrent pour examiner les étrangers, et nous offrirent de vieilles pièces de monnaie et de petites images à acheter. Vers le soir, nous nous séparâmes pour méditer en nous promenant, et l'un de nous trouva des élévations de terre d'alluvion pleines de fragments de poterie, et plus loin des monceaux de grandes pierres qui, lorsqu'il les examina de plus près, se trouvèrent être des obélisques brisés et des ruines de ce qui pouvait avoir été d'anciens temples, les restes d'une gloire éclipsée. Mais l'obscurité l'obligea bientôt de revenir vers les tentes. Il faisait un beau clair de lune, et nous trouvâmes une grande douceur à nous unir pour prier et chanter des psaumes au milieu d'Arabes sauvages, dans le lieu même où Dieu avait jadis

(1) Deut. XI, 10. — (2) Es. XIX, 10. — (3) Nomb. XIII, 22.
(4) Ps .LXXVIII, 12. — (5) Gen. XLVI, 29.

opéré tant de merveilles. Nous lûmes dans nos tentes le chapitre XIX d'Esaïe, « la prophétie contre l'Egypte. » Le pauvre village de San et ses misérables habitants mettaient sous nos yeux l'accomplissement le plus frappant de cette prophétie. « Certainement les principaux de Tsohan sont fous; les sages d'entre les conseillers de Pharaon sont un conseil abruti. Où sont-ils? où sont tes sages ? » « Les principaux de Tsohan ont perdu le sens (1). » Les habitants de San sont très-sales, très-ignorants, et ont une assez mauvaise réputation; de sorte que nos gens insistèrent pour faire une ou deux décharges d'armes à feu, afin de leur inspirer une crainte salutaire. Ils firent aussi le guet toute la nuit autour de nos tentes; l'un d'eux portait suspendu à son côté un sabre qui brillait à la clarté de la lune, et ils chantèrent des chansons arabes pour se tenir éveillés.

Au lever du soleil, nous allâmes examiner tout ce qui reste de l'ancienne Tsohan. Les élévations de terre d'alluvion qui couvrent les ruines de briques et de poterie s'étendent à environ deux milles de l'est à l'ouest, et à un mille et demi du nord au sud. Tout le pays nous parut couvert, non de sable, mais d'une terre qui aurait pu être très-fertile si l'on avait eu de l'eau pour l'arroser. Nous trouvâmes à l'extrémité occidentale des monceaux immenses de blocs de granit rouge. Tous avaient été taillés, quelques-uns sculptés, et d'autres étaient encore placés d'une manière régulière les uns sur les autres. C'est probablement là qu'était le plus grand temple de Tsohan, et il paraît qu'il était entouré d'une cour carrée. Il est évident qu'un courant d'eau traversait jadis la ville, car on distingue encore le lit desséché d'un torrent. Vers le nord, nous trouvâmes dix ou douze

(1) Es. XIX, 11, 12, 13.

obélisques tombés, et deux sphinx brisés et à moitié enterrés. Le plus beau des obélisques avait trente pieds de long; la pointe n'était pas brisée, et les sculptures n'avaient point souffert. Tous étaient couverts d'hiéroglyphes; plusieurs portaient les symboles d'Ibis, d'autres ceux d'Anubis et d'Osiris. L'un des sphinx, qui avait treize pieds de long, était bien conservé; l'autre n'était qu'un fragment.

Vers le midi, nous trouvâmes les restes de deux colonnes qui avaient des chapiteaux corinthiens, sur lesquels on pouvait cependant discerner une imitation de la feuille du lotus. Nous retrouvâmes des traces d'édifices construits en briques, des restes de poterie, une innombrable quantité de vases de forme antique, brisés. La plupart portaient des marques évidentes de l'action du feu, et prouvaient que Dieu avait littéralement accompli la parole du prophète : « Je mettrai le feu à Tsohan (1). »

Lorsque nous retournâmes à nos tentes, nous trouvâmes huit chameaux qui nous attendaient; chacun d'eux était conduit par un Bédouin. Nous allions essayer pour la première fois « du vaisseau du désert. » C'est une chose assez curieuse que de voir charger le chameau. A la voix de son conducteur il se baisse sur le sable, en ramassant tous ses membres sous lui : on attache sur la partie la plus élevée du dos une espèce de cadre de bois auquel on ajoute communément une sorte de filet de cordes dans lequel on enferme le bagage; puis on pose au-dessus votre tapis et votre couverture, qui forment une selle sur laquelle on se place à califourchon, ou de côté, sans bride et sans étrier, et l'on conserve l'équilibre de son mieux en se balançant. Souvent le chameau gémit tris-

(1) Ezéch. XXX, 14.

tement pendant que l'on monte sur son dos, et quelquefois il essaie de mordre. Lorsqu'il se relève, on court le danger d'être jeté par-dessus sa tête, et ensuite d'être jeté en arrière. Les Arabes ne sont pas fort soigneux de vous avertir, parce qu'ils prétendent qu'une chute de chameau ne fait jamais mal à personne. Tout étant prêt, nous partîmes, et nous fîmes un peu moins de trois milles à l'heure. Le pas allongé du chameau cause un balancement monotone qui fatigue beaucoup au commencement, et les nôtres mirent notre patience à l'épreuve en baissant continuellement leurs longs cous pour brouter l'herbe sèche et épineuse du désert. Le scheik nous présenta quelques concombres frais pour nous préserver de la soif, et nous écoutâmes le chant plaintif des Bédouins qui se répondaient l'un à l'autre en excitant leurs chameaux. Nous passâmes devant une petite hutte, et les Arabes firent entendre un son bizarre qui exprimait leur respect superstitieux pour le derviche qui résidait dans cette masure. Plus loin, nous vîmes deux hommes qui écorchaient la carcasse d'un chameau pour avoir sa chair et sa peau. Notre guide nous dit que son poil servait à faire des manteaux grossiers pour les Bédouins. C'est sûrement parce qu'ils portaient des vêtements de ce genre qu'il est dit d'Élie qu'il était vêtu de poil, et de Jean-Baptiste qu'il avait un habit de poils de chameau (1). Tous les Arabes portent aussi une large « ceinture de cuir autour de leurs reins. »

Nous eûmes souvent l'occasion d'admirer la justesse d'une des comparaisons qu'emploie le prophète Esaïe (2). Vers le milieu du jour, au moment où la chaleur était accablante, un petit nuage, à peine visible, passait sur le disque du soleil. Aussitôt la chaleur diminuait, un

(1) 2 Rois I, 8, et Matth. III, 4. — (2) Es. XXV, 5.

vent doux se levait, et nous nous sentions rafraîchis. « Tu rabaisseras la tempête éclatante des étrangers (des ennemis), comme le hâle dans un lieu aride (un désert de sable) est rabaissé par l'*ombre d'une nuée;* il abattra les branches (les palmes de la victoire) des hommes terribles. » Le soulagement immédiat qui nous était accordé par l'intervention d'un nuage presque imperceptible nous enseigna la leçon du prophète; nous comprîmes avec quelle promptitude et quelle facilité le Seigneur peut soulager son Eglise opprimée, et abaisser ses ennemis les plus orgueilleux.

Nous arrivâmes à Menaghee, misérable village dont toutes les maisons sont en terre; mais tout auprès était un bosquet de beaux palmiers et trois fontaines d'eau très-bonne; de sorte que nous dressâmes là nos tentes en pensant à Elim (1). La soirée était agréable, et nous nous baignâmes dans une partie de l'ancienne branche pélusiaque du Nil; elle ne va plus jusqu'à la mer, et ses bords ne sont plus couverts de roseaux. Nous pensâmes que nous devions être près de Sin, ou Péluse, clef de l'Egypte dans les temps anciens. En parlant à Ibrahim des Bédouins, nous lui demandâmes si le scheik arabe savait lire : « Non, non, répondit Ibrahim; le Bédouin est exactement comme un âne sauvage. » Ce brusque témoignage nous rappela vivement ce que dit la parole de Dieu d'Ismaël : « Il sera semblable à un âne sauvage (2). »

25 *mai, samedi.* — Nous montâmes sur nos chameaux au lever du soleil, et nous prîmes congé du vieux scheik et de son noir compagnon, qui nous remit au soin des Bédouins. Les rayons du soleil, qui dardaient sur la surface unie du désert, nous brûlaient les mains et le visage, car nous allions vers l'orient. La chaleur augmen-

(1) Exode XV. — (2) Gen. XVI, 12.

tait d'heure en heure, et le mouvement lent et balancé du chameau nous donnait souvent une envie de dormir irrésistible, sentiment extrêmement pénible dans une semblable position. Vers neuf heures, le guide poussa un cri ; le docteur Black était tombé de son chameau sur le sable. Nous glissâmes de dessus nos chameaux et nous courûmes vers lui. Il demeura quelque temps insensible, mais nous employâmes les cordiaux que nous avions, et il se remit peu à peu. Nous n'oublierons jamais cette scène, loin de notre pays, dans cette vaste solitude, n'ayant autour de nous que notre petite troupe d'Arabes, ne sachant pas jusqu'à quel point notre ami pouvait s'être blessé ; nous sentîmes profondément que notre vie était entre les mains de Dieu. Les Arabes s'empressèrent de dresser la tente, et, quoique l'eau des outres fût précieuse et en petite quantité, ils en aspergèrent la tente pour donner un peu de fraîcheur, car le thermomètre de Fahrenheit était à 89° à l'ombre. Les chameaux se couchèrent sur le sable au soleil, et chacun de nos Bédouins se fit une petite tente de son manteau. Bientôt nous pûmes nous remettre en route, et nous en rendîmes grâces à Dieu. Le désert ne présentait plus qu'une vaste étendue de sable qui n'avait d'autres bornes que l'horizon, et qui n'était diversifiée que par quelques petites collines de sable, sur lesquelles croissait une plante épineuse, « la bruyère du désert » dont parle Jérémie (1). Le soleil se coucha comme en mer, et fut suivi d'un brillant clair de lune. Nous arrivâmes bien fatigués à Gomatter vers dix heures du soir. Un petit fort, ou maison de poste du pacha, et un puits profond étaient les seuls objets intéressants dans ce lieu désolé, où nous dressâmes nos tentes pour y passer le jour du repos.

(1) Jérém. XVII, 6.

Le dimanche la chaleur était excessive; nous nous reposâmes dans nos tentes, et nous lûmes ensemble quelques psaumes, et entre autres le LXIIIe, qui fit sur nous une impression toute nouvelle.

Le docteur Keith s'approcha de la maison de poste, et, se voyant bien accueilli par le maître de la maison, il s'assit auprès de lui à l'ombre de la maison. Nos Bédouins s'assirent autour d'eux, et il leur lut plusieurs passages de la Bible qu'Ibrahim leur traduisit. Ils écoutèrent avec une grande attention, et firent de temps en temps des signes d'approbation. Dans la soirée nous invitâmes le gouverneur à venir dans notre tente, et nous le fîmes asseoir dans l'angle qui est la place d'honneur, sur notre meilleur tapis ; les Bédouins se rassemblèrent devant la porte de la tente. Le docteur Black était assez bien remis pour adresser quelques paroles à cette petite assemblée. Il lut et expliqua plusieurs récits de la Bible, et finit par lire une portion du chapitre III de saint Jean. Il parlait italien, et Ibrahim interprétait, mais ce n'était évidemment pas aussi volontiers que le matin. Les auditeurs disaient souvent « taib, » bon, ou « saheia, » très-juste, mais il est à craindre que la politesse n'y fût pour beaucoup. Lorsque les autres se furent retirés, Ibrahim et Ahmed nous exposèrent leurs objections, qui venaient surtout de l'incrédulité et de la conduite immorale des chrétiens qu'ils avaient connus. Nous leur expliquâmes la différence qui existe entre les vrais chrétiens et ceux qui n'en ont que le nom, et Ibrahim ajouta qu'il avait en effet connu des chrétiens très-respectables, tels que le professeur Robinson d'Amérique et le missionnaire Joseph Wolff.

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls, nous fûmes amenés à méditer sur l'heureux temps où Israël « se

lèvera et sera illuminé, » et où les fils d'Ismaël, ces ânes sauvages qui errent dans le désert, participeront à ces bénédictions. « Une foule de chameaux te couvrira; les dromadaires de Madian et de Hépha, et tous ceux de Scéba viendront; ils apporteront de l'or et de l'encens, et publieront les louanges de l'Eternel (1). »

Ibrahim nous dit que nous n'étions qu'à quelques journées de distance du mont Sinaï, et il ajouta que le désert de Sinaï différait beaucoup de celui que nous traversions, et que l'on y trouvait quelques arbres. Nous étions alors à l'extrémité de ce désert de Sçur dans lequel errait Agar, et l'on y voit encore des arbrisseaux épineux. Près de là étaient jadis Taphnès et Migdol, où les Juifs rebelles, que les Assyriens avaient laissés en Judée, après la prise de Jérusalem, emmenèrent le prophète Jérémie (2). Nous vîmes dans le lointain, sur la gauche, les ruines d'une ville. La parole infaillible de Dieu a été accomplie : « On ne verra goutte à Taphnès; une nuée la couvrira, et les villes de son ressort iront en captivité (3). »

Nous rencontrâmes la poste aux dromadaires du pacha, qui fait six à sept milles à l'heure. On nous dit que, lorsque le courrier est en retard de quelques heures, il court le risque de perdre la tête. Quelques moments après nous rencontrâmes des Bédouins qui voyageaient à pied. Nos guides les reconnurent, et ils se baisèrent les uns les autres plusieurs fois avec une grande affection. Cela nous rappela l'entrevue de Jacob et d'Esaü (4). Avant le milieu du jour nous arrivâmes à un lieu de repos, appelé Duadahr, c'est-à-dire « le guerrier, » et nos chameaux s'agenouillèrent auprès d'un puits dont on tire l'eau au moyen d'une grande roue. Ce repos auprès

(1) Es. LX, 6, 7. — (2) Jér. XLIII, 7. — (3) Ezéch. XXX, 18.
(4) Gen. XXXIII, 4.

d'un puits nous rappela plusieurs scènes de l'histoire sainte. C'est auprès d'un puits que Jacob vit pour la première fois Rachel, et Moïse Séphora (1). C'était aussi auprès d'un puits d'eau qu'Eliézer, serviteur d'Abraham, « fit reposer les chameaux sur les genoux, sur le soir (2). »

Lorsque nous nous remîmes en route, le désert n'avait plus le même aspect. Au lieu d'une plaine unie, nous eûmes à traverser des collines de sable entrecoupées de larges vallées. Les rayons du soleil couchant répandaient un charme particulier sur quelques hauteurs couronnées de palmiers. Nous approchions de la montagne qu'on appelait anciennement le mont Casius. La lune se leva dans tout son éclat, et il nous semblait souvent que nous marchions sur une neige épaisse. Nous arrivâmes enfin à Catieh, très-fatigués, ayant passé près de douze heures sur le dos de nos chameaux.

Catieh est l'ancienne Casius, et n'est pas loin de la mer; comme à Elim, il y a là plusieurs sources d'eau et beaucoup de palmiers; nous trouvâmes cet endroit très-agréable. Quelques commentateurs pensent que plusieurs des stations des Israélites se trouvaient sur cette route; ils disent que Rissa était probablement El Arish; s'il en est ainsi, Kéhélath ne devait pas en être bien éloigné.

Le 28 mai, pendant que nous déjeunions, le maître de poste, Osman Effendi, vint à notre tente. Il but du thé avec plaisir, et nous en demanda un peu en présent pour sa femme, qui avait appris, disait-il, à faire du thé. Voyant que notre pain était très-ancien, il en envoya chercher du frais chez lui et nous le présenta. Il nous donna aussi du lait salé que nous ne pûmes pas boire. Nous allâmes ensuite lui rendre sa visite, et nous le trouvâmes assis par terre, au milieu de quelques-uns de

(1) Gen. XXIX, 2; Exode II, 15. — (2) Gen. XXIV, 11.

ses plus jeunes serviteurs, leur apprenant à lire. Tout en lui nous rappelait le patriarche du désert. Il s'informa avec bonté de la chute du docteur Black, et nous demanda si nous voulions qu'il fît donner la bastonnade au Bédouin. Lorsque nous lui eûmes répondu que rien n'était plus loin de notre désir, et que notre ami était bien remis de cet accident, il nous dit qu'il ferait bien de donner quelque chose aux pauvres, par reconnaissance envers Dieu, et sans le dire à personne, dans la première ville où il arriverait. Tandis que nous causions ainsi avec lui, il avait ordonné à sa femme de nous faire de très-bons gâteaux qu'il nous présenta avec du café, d'une manière vraiment patriarcale. Cela nous rappela Sara faisant des gâteaux pour ses trois hôtes (1). Il nous dit qu'il recevait du pacha douze dollars par mois, ainsi que les provisions qui lui étaient nécessaires. Sa maison était misérable, elle n'avait d'autre plancher que le sable, mais il était agréable d'avoir l'ombre fraîche des murs de pierre. Nous n'avions jamais si bien compris ces paroles d'Esaïe : « L'ombre d'un gros rocher dans un pays altéré (2). »

Près de là sont deux monuments élevés sur les tombeaux de deux scheiks marabouts. Le corps du saint est déposé dans un caveau creusé dans la terre, et l'on a élevé au-dessus un petit édifice à jour, surmonté d'une coupole blanche ; les amis du défunt s'y réunissent souvent pour prier. Ce sont là ces « sépulcres blanchis qui paraissent beaux par dehors, mais qui en dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture (3). » Il ne reste d'autres traces des édifices antiques qu'une colonne de marbre brisée, et quelques monceaux de briques. Les vastes ruines de Tel Fahramah

(1) Gen. XVIII, 6. — (2) Es. XXXII, 2. — (3) Matth. XXIII, 27.

sont à environ trois journées de chemin de cette station, et près du lac salé. Nous remarquâmes que la plupart des places de verdure que l'on voyait çà et là dans le sable étaient produites par l'industrie d'un scarabée; avec des efforts étonnants, cet animal tire des parcelles de fiente de chameau jusque vers son trou dans le sable, et il se forme ainsi peu à peu un sol fertile propre à recevoir les semences des plantes. C'est probablement à ce petit insecte que l'on doit la plus grande partie de la verdure du désert.

Nous nous étions reposés toute la matinée pour rétablir nos forces. En partant nous aperçûmes notre ami Osman Effendi agenouillé sur le sable, près des tombeaux, et priant, le visage tourné vers la Mecque.

On trouvait toujours plus de verdure dans le désert, et de nombreux troupeaux de chèvres broutaient le long du chemin; nous en vîmes quelques-uns dans lesquels les brebis étaient presque aussi nombreuses que les chèvres. Il en est ainsi dans la parabole du Seigneur. Maintenant les hypocrites et les mondains sont mêlés aux enfants de Dieu dans les pâturages du désert de ce monde; mais le jour viendra où il séparera les justes des méchants, « comme un berger sépare les brebis d'avec des boucs (1). » Le poil long et bouclé des chèvres était d'un beau noir, très-brillant, ce qui nous fit comprendre la justesse de la description qui se lit dans le cantique de Salomon. « Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres de la montagne de Galaad qu'on a tondues (2). » Nous parcourions quelquefois » une terre salée et inhabitable (3). » Le désert était tellement couvert d'incrustations de sel qu'il en était tout blanc. Cela explique l'ex-

(1) Matth. XXV, 32. — (2) Cant. IV, 1. — (3) Jérém. XVII, 6.

pression : « Il change la terre fertile en terre salée (1). »

Le 29 mai, nous vîmes dans l'éloignement une chaîne de montagnes, appelée par les Arabes Djebel Khalil ; elle fait partie des montagnes de Séhir. Après tant de journées passées à errer dans le désert sur de vastes plaines de sable, l'aspect de ces montagnes éloignées reposa nos yeux, et nous pûmes nous faire quelque faible idée du sentiment qui faisait dire à Moïse, qui venait de passer quarante ans dans le désert : « Que je passe, je te prie, et que je voie ce bon pays qui est au delà du Jourdain, et cette bonne montagne, et le Liban (2). »

Avant midi nous aperçûmes le fameux lac Sirbonite, et la mer au delà. Le lac communique avec la mer, mais le sable qui s'y amoncèle en fait un marais sablonneux. Il était assez profond en cet endroit, et nous y prîmes un bain d'eau tiède ; lorsque nous en sortîmes, le sel paraissait sur nos corps sous la forme d'une croûte épaisse.

En revenant vers nos tentes nous cueillîmes quelques fleurs du désert, et nous remarquâmes que le sol était couvert de lézards et de scarabées. Pendant que nous prenions notre repas, nous vîmes venir d'un autre point du désert une troupe de gens montés sur des chameaux. Un homme courut vers nous ; son visage était gercé par le soleil ; sa bouche était desséchée, et il n'avait qu'un cri : « *Moie*, *moie* (de l'eau, de l'eau) ! »

Le lendemain matin, le gazouillement des oiseaux répandait la joie dans le désert : une seule note d'un chant agréable suffit souvent pour ranimer un cœur triste, et il semble que la Providence ait placé le chant des oiseaux dans un lieu aussi désolé pour réjouir le voyageur fatigué.

Jamais la chaleur n'avait été aussi accablante ; notre

(1) Ps. CVII, 34. — (2) Deut. III, 25.

guide nous conduisit par un chemin un peu plus court que celui qui longeait le bord de la mer. Il nous fallut traverser bien des collines de sable, et nous vîmes que le chemin montait graduellement, et qu'ainsi cette parole de l'Ecriture était d'une exactitude parfaite : « Un chariot remontait d'Égypte (1), » ainsi que cette autre : « Qui est celle-ci qui monte du désert (2) ? » De même les voyageurs avec lesquels nous nous croisions « descendaient en Egypte » comme les frères de Joseph. C'était peut-être par ce chemin que Joseph et Marie conduisirent en Egypte l'enfant Jésus (3). Les souffrances du Sauveur ont commencé dès son enfance ; il dit par la bouche de David : « Je suis affligé et comme rendant l'âme dès ma jeunesse. » Il est probable que ce soleil brûlant avait frappé son jeune front, et que ce vent chargé de sable avait desséché ses lèvres délicates ; il avait appris ainsi dès son enfance à devenir un homme de douleurs pour nous sauver.

Pendant toute la journée nos guides ne voulurent pas nous permettre de dresser nos tentes. Ils désiraient atteindre avant la nuit la frontière de Syrie, et, nos provisions touchant à leur fin, Ibrahim nous pressait d'avancer, malgré la chaleur et la fatigue. Nous ne nous reposâmes qu'une demi-heure sous quelques buissons du désert ; nos Bédouins eux-mêmes nous priaient de leur prêter des mouchoirs pour garantir leur visage de l'ardeur du soleil, et souvent ils couraient en avant pour s'abriter quelques minutes sous un buisson. Que nous comprenions bien en ce moment ces paroles du prophète : « Il y aura de jour une cabane pour l'ombrage contre la chaleur, » et « Un homme sera comme un gros rocher dans un pays altéré (4) ! »

(1) 1 Rois X, 29. — (2) Cant. VIII, 5. — (3) Matth. II, 14.
(4) Es. IV, 6, et XXXII, 2.

Dans l'après-midi nous vîmes de loin trois puits dans une vallée solitaire. Nous nous hâtâmes d'arriver à cet endroit; les chameaux eux-mêmes entourèrent les puits en manifestant leur impatience d'avoir de l'eau. Mais nous ne pûmes boire de cette eau, qui était bourbeuse et amère; les Bédouins ne se montrèrent pas aussi difficiles que nous; ils burent avec avidité de cette eau. Les Israélites n'avaient pu boire les eaux de *Mara* parce qu'elles étaient amères (1).

Le terrain sablonneux que nous traversâmes ensuite était rempli de petites coquilles et d'amas de pierres qui paraissaient être les ruines d'anciens édifices. C'était près de là qu'était jadis une ancienne ville nommée Ostracine, à cause des coquilles qui couvrent le sol. Le soleil se couchait au moment où nous aperçûmes cette ville d'El-Arish, située sur la frontière de la Syrie et de l'Egypte, à laquelle nous avions si vivement désiré d'arriver avant que la quarantaine y fût établie. Nous passâmes auprès des restes d'une ancienne ville dont les fondements étaient faciles à distinguer et qui devait être Rinocolura, et peu de moments après nos chameaux s'agenouillèrent à la porte d'El-Arish. Nous campâmes sous un arbre auprès d'un bouquet de palmiers. La ville est située sur la pente d'une colline sablonneuse, à deux milles environ de la mer; le fort, qui est carré et qui n'a rien de très-formidable, domine la ville, qui ne doit guère avoir plus de six cents habitants. Un grand nombre de personnes prenaient alors le frais sur les toits plats de leurs maisons. La quarantaine établie en ce lieu pour tous ceux qui descendent de Syrie en Egypte est un grand obstacle aux progrès du commerce. On nous dit qu'El-Arish était jadis entourée de beaux jardins; mais le sable a tout

(1) Exode XV, 23.

envahi, et il ne reste d'autre trace de fertilité qu'un bosquet de jeunes palmiers qui abritent la ville du côté de l'orient. Nous apprîmes avec joie que la quarantaine n'était pas encore établie pour ceux qui allaient en Syrie; et nous nous sentîmes d'autant plus appelés à louer Dieu et à lui rendre grâces, que nous étions arrivés près de la Terre promise et que nos regards se reposaient sur quelques-unes des montagnes données à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Nous étions hors de la ville, mais nous entendîmes appeler les habitants à la prière du haut du minaret de la mosquée, qui s'élève au-dessus des autres bâtiments. Le cri du muezzin était ce soir-là plus fort et plus prolongé qu'à l'ordinaire, parce que c'était le jeudi et que le sabbat commençait; car les Mahométans commencent leur journée comme les Juifs, à six heures du soir; mais c'est le vendredi, et non le samedi, qui est leur jour de repos. L'appel à la prière est certainement un des actes les plus solennels du culte des Mahométans, mais il ne paraît pas produire beaucoup d'impression sur eux; leur culte ne paraît trop souvent qu'une forme vide : il y a des gestes et des paroles, mais le cœur semble demeurer indifférent.

Il se fait maintenant si peu de commerce entre l'Egypte et la Syrie, et il y a si peu d'abondance sur les limites de la Terre promise, que nous ne pûmes d'abord nous procurer autre chose dans la ville que du lait et du pain arabe; un peu plus tard, on vint nous offrir un mouton à acheter; il nous coûta environ 5 schellings de notre monnaie.

Nous nous trouvâmes alors dans un grand embarras : nos Bédouins, qui avaient fidèlement accompli leur promesse de nous conduire à El-Arish, refusaient d'al-

ler plus loin, et nous ne pouvions parvenir à nous procurer d'autres chameaux. Sur ces entrefaites, on nous annonça la visite du gouverneur de la ville. Il vint en effet, monté sur un cheval arabe, petit, mais rapide à la course et richement caparaçonné; plusieurs Arabes à cheval accompagnaient le gouverneur; ils étaient élégamment vêtus à l'orientale, et se plaisaient à montrer leur habileté en faisant galoper leurs chevaux et en les arrêtant tout à coup, ce qui faisait voler le sable autour d'eux dans toutes les directions. Lorsque le gouverneur fut établi dans le coin de la tente, sur notre tapis, il chercha à nous montrer son importance et son autorité, et à nous tirer de l'argent en prétextant des motifs de retard; il finit cependant par nous promettre qu'il déciderait le guide qui nous avait conduits jusque-là à nous conduire à Gaza pour 600 piastres, prix double de celui que nous aurions dû payer, mais qui devait dédommager nos guides de la quarantaine qu'ils seraient obligés de faire à leur retour. Le gouverneur nous envoya ensuite une cruche d'eau pure et fraîche en présent, et un verre d'eau froide est en effet un vrai présent dans ce pays. Il nous fit dire plus tard que les Bédouins refusaient de nous conduire, mais qu'il nous fournirait des chameaux le lendemain. Nous soupçonnâmes quelque fraude, mais il fallait se soumettre.

Un des Bédouins nous témoigna beaucoup d'affection; en nous disant adieu, tous nous baisèrent la main et traitèrent Ibrahim selon l'usage oriental, en le baisant sur la joue une demi-douzaine de fois. La vue de ces pauvres Arabes plongés dans l'ignorance nous avait souvent inspiré un sentiment de compassion pour eux, et d'étonnement et de reconnaissance envers notre Dieu, dont la seule grâce avait établi une différence entre eux et nous.

Notre voyage à travers le désert nous avait pris beaucoup de temps, et cependant nous sentions que c'était par une miséricordieuse direction de la Providence que nous avions été conduits par ce chemin au pays d'Israël. Nous apprîmes ainsi à sympathiser beaucoup plus que nous ne l'avions fait jusqu'alors avec les épreuves des Israélites dans le désert, et nous comprîmes mieux comment ils étaient si souvent découragés à cause du chemin et se laissaient entraîner à murmurer contre Dieu.

Quelle immense bénédiction devait être pour eux « la colonne de nuée ! » En planant au-dessus du camp elle devait répandre une ombre délicieuse sur le sable brûlant qui l'entourait. Mais elle était surtout pour eux un gage précieux que leur guide céleste les conduirait, par le droit chemin, au lieu du repos. Nous savions maintenant ce que voulait dire « être étranger comme était Abraham dans la terre qui lui avait été promise et habiter sous des tentes(1). » C'est là une vie de dépendance et de foi ; lorsqu'on enlève sa tente le matin, on ne sait jamais en quel endroit on la dressera au milieu du jour ou le soir, si ce sera auprès des sources d'eau, à l'ombre des palmiers, ou sur le sable aride. La description du bonheur des rachetés, dans l'Apocalypse, semble faire allusion à une semblable vie : ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, le soleil ne frappera plus sur leur tête, mais l'Agneau demeurera au milieu d'eux et les conduira aux sources d'eaux vives, dans des pâturages ombragés (2) ; car ils sont arrivés à la terre promise, et pour eux a fini la vie du désert.

Lorsqu'on envoie paître les chameaux, ils s'égarent souvent fort loin ; ce fut le motif qu'on nous donna pour remettre notre départ au jour suivant. On avait envoyé un homme monté sur un dromadaire pour les chercher,

(1) Héb. XI, 9. — (2) Apoc. VII, 16, 17.

mais il ne put découvrir de quel côté ils étaient allés. Cette circonstance nous rappela Saül allant chercher les ânesses de son père, dans un temps où les bestiaux pouvaient également errer en liberté dans les vastes pâturages d'Israël.

La soirée était superbe. Nous venions de voir s'écouler une suite de jours brillants, tels que nous n'en voyons guère qu'un ou deux chaque année dans notre patrie. Les flots de lumière que répandait un ciel sans nuage nous rappelaient les dernières paroles de David, dans lesquelles il compare le règne du Sauveur à « un matin sans nuages (1). »

En nous promenant autour de la ville, nous remarquâmes deux puits très-profonds surmontés d'une voûte, qui les mettait à l'abri du soleil et du sable. Nous vîmes çà et là des débris de colonnes de marbre de l'ordre dorique. A l'est était une espèce de jardin, planté de palmiers, d'aloès et de melons, qui semblait disputer son terrain au sable qui l'envahissait de toutes parts. Dans la ville, plusieurs femmes portaient à la cheville « l'ornement des sonnettes (2), » et nous en entendions le son en passant auprès d'elles. La plupart des enfants portaient des pièces de monnaie sur leur tête, en guise d'ornement. L'enfant de l'effendi, que l'on portait sur le côté, avait six ou huit pièces d'or, appelées *harieh*, attachées sur le devant de son bonnet. La plupart des maisons sont bâties en terre; à présent cette terre est aussi sèche et aussi dure que la pierre; mais il est facile de comprendre que « la pluie débordée et le vent de la tempête » les détruiraient facilement (3). Les toits des maisons sont plats et communiquent ensemble. On les fait souvent de branches de palmiers et d'autres arbres,

(1) 2 Sam. XXIII, 4. — (2) Es. III, 18. — (3) Ezéch. XIII, 10.

auxquelles on laisse les feuilles et qu'on couvre de terre. Si le toit de la maison dont il est parlé dans l'évangile de saint Marc, II, était fait de cette manière, il n'avait pas été bien difficile de le percer pour descendre le paralytique. Dans la cour d'une des maisons (car toutes les maisons ont une cour), nous examinâmes le four arabe, qui est très-simple. Il est d'argile comme les maisons, et il a deux ouvertures : la plus basse est pour le combustible, un peu de charbon à demi réduit en cendre, ou des pierres chauffées. Au-dessus est un plancher d'argile, sur lequel on pose la pâte, qu'on fait entrer par l'ouverture supérieure, lorsqu'on l'a pétrie et divisée en gâteaux. Le haut, entouré d'un parapet, sert à déposer le pain pour le faire refroidir. On pétrit la pâte dans un grand vase de bois, qui ressemble assez à celui dont on se sert en Écosse.

Au milieu de la ville est un beau puits, dont on tire l'eau au moyen d'une roue. Il faut avoir erré dans ces lieux arides pour se faire une juste idée du sentiment délicieux que fait éprouver « un verre d'eau froide à une âme altérée (1). » Lorsque nous traversâmes plus tard les collines de sable qui entourent El-Arish, nous arrivâmes à l'ancien lit, entièrement desséché, d'une large rivière, à un demi-mille environ, à l'est de la ville. Lorsque l'eau abondait dans les rivières de Juda, ce devait être un fleuve majestueux, digne de marquer la frontière du pays, et il est très-probable que c'était là en effet le fleuve d'Égypte, dont il est parlé si souvent dans la Bible comme formant la limite d'Israël au midi (2).

Le lendemain matin les chameaux n'étaient pas encore arrivés ; nous visitâmes le fort, et nous allâmes ensuite chercher un peu de fraîcheur à la porte de la ville.

(1) Prov. XXV, 25. — (2) Gen. XV, 18.

Son large toit voûté met à l'ombre en tout temps, et un vent frais se fait souvent sentir en ce lieu; c'est probablement là ce qui a décidé les habitants de la ville à en faire la place du marché (1). Nous comprîmes comment la porte était aussi devenue le lieu où se prononçaient les jugements (2), lorsque nous y vîmes arriver le gouverneur avec son effendi. Ses serviteurs ayant étendu une natte et un tapis par-dessus, et ayant placé un coussin à chaque coin, il s'assit et nous invita à prendre place auprès de lui; nous ôtâmes nos souliers et nous nous assîmes. Comme notre interprète, Ibrahim, ne se trouvait pas là, la conversation ne fut pas fort animée, mais nous prîmes le café avec lui. Le gouverneur interrogea un chrétien cophte qui se tenait debout à une certaine distance, et qui nous dit qu'il se réjouissait de nous voir, parce que, étant presque seul chrétien dans cette ville, il y était fort méprisé. Il portait « un cornet d'écrivain sur les reins (3), » ce qui indique un homme au-dessus du commun, qui sait lire et écrire. Le cornet a une longue gaîne qui contient les roseaux dont on se sert pour écrire, et il est placé dans la ceinture, l'endroit où se met l'encre formant la tête à l'un des bouts. A notre demande, le cophte tira ses roseaux et écrivit avec beaucoup d'élégance. Il nous montra, sur un de ses bras, l'image du Christ sur la croix et de la Vierge Marie, qui paraissaient marquées avec de la poudre ou avec la couleur appelée *henné*. C'est un reste de l'ancienne coutume, que l'on retrouve encore parmi les païens, qui montrent ainsi le désir d'avoir toujours présent à la pensée un objet chéri. C'est sans doute à cet usage que font allusions ces belles paroles: « Voici, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains; tes murs sont continuelle-

(1) Ruth IV, 1, 11. — (2) Amos V, 15. — (3) Ezéch. IX, 2.

ment devant moi (1); » et cet autre passage du même prophète : « L'autre écrira de sa main (ou plus littéralement sur sa main) : je suis à l'Éternel (2); » paroles qui expriment avec tant de force l'abandon complet que fait le fidèle de son âme et de son corps au Seigneur qui l'a racheté.

Nous eûmes ce jour-là l'occasion de voir l'effet que produit le vent sur le sable. Le vent n'était pas très-fort, mais le sable était si fin qu'il pénétrait partout ; nos vêtements, nos aliments, l'eau que nous buvions, tout en était rempli. A la fin, nos huit chameaux arrivèrent, et nous nous dirigeâmes vers le lazaret, qui est sur le bord de la mer. Le gouverneur du lazaret vint causer avec nous, et nous échangeâmes les chameaux qui nous avaient amenés jusque-là contre sept chameaux et un dromadaire qui appartenaient à la quarantaine. Le chameau et le dromadaire se ressemblent beaucoup, et la différence qui existe entre eux ne consiste pas, comme on le croit généralement, en ce que l'un a deux bosses sur le dos, tandis que l'autre n'en a qu'une ; car le chameau et le dromadaire d'Arabie n'ont l'un et l'autre qu'une seule bosse, mais en ce que le dromadaire est beaucoup plus léger et plus vif dans tous ses mouvements. Il paraît cependant que, dans la Bactriane et dans quelques autres contrées, les chameaux ont deux bosses. Sous la conduite de Mustapha, d'un autre Bédouin, qui avait une belle figure orientale, de Mahomet et d'un jeune garçon, nous traversâmes le lit desséché de la rivière d'Égypte, et, montant sur la rive opposée, nous saluâmes avec joie la Terre promise.

Le pays était bien différent du désert que nous avions traversé. Nous étions séparés de la mer par une rangée

(1) Es. XLIX, 16. — (2) Es. XLIV, 5.

de petites collines de sable; mais la vallée que nous suivions était couverte de verts pâturages, et s'ouvrait dans d'autres vallées du même genre. Nous vîmes un grand nombre de trous qu'on nous dit faits par la gerboise. Nous arrivâmes à Sheikjuide, où il y avait jadis un village, et où l'on ne voit plus aujourd'hui que le tombeau blanc d'un saint mahométan. Il y a un bon puits, quelques champs de tabac et plusieurs palmiers. Nous fîmes dresser notre tente sous un arbre qui ressemblait au platane, et nous sentîmes que rien n'était plus naturel que ces expressions de la Bible : « Débora se tenait sous un palmier (1); Saül se tenait sous un grenadier (2), et Abraham, après avoir reçu les trois anges dans sa tente, se tenait auprès d'eux sous l'arbre (3). »

Le lendemain, 2 juin, était un dimanche, et, en nous éveillant, nous eûmes un sentiment solennel de ce privilége qui nous était accordé, de passer un jour de sabbat dans le pays d'Israël. Nous célébrâmes notre culte dans notre tente, et nous chantâmes avec des cœurs joyeux le cantique qui commence ainsi :

In Judah's land God is well known,
His name's in Israel great.

Dieu est bien connu dans la terre de Juda ; son nom est grand en Israël.

Nous eûmes le loisir de méditer sur les portions de l'Écriture qui se rapportent aux merveilles que Dieu a opérées dans ces lieux. Nous avions lieu de croire que, entre l'endroit où nous étions et les montagnes que nous voyions à l'est, se trouvait la vallée de Guérar, qu'Abraham avait habitée, dans laquelle Isaac sema et recueillit la même année, et où il creusa plusieurs puits (4). C'é-

(1) Juges IV, 5. — (2) 1 Sam. XIV, 2. — (3) Gen. XVIII, 8.
(4) Gen. XXVI, 12, 18.

tait aussi dans cette région qu'avaient demeuré les Haviens, qui avaient été détruits par les Caphthorins, ancêtres des Philistins, qui cédèrent la place à leur tour à Siméon et à Juda (1). C'était le grand chemin par lequel on descendait en Egypte; par là avaient passé le jeune Joseph, emmené pour être vendu comme esclave, et, plus tard, son père Jacob et sa nombreuse famille, montée sur les chariots qu'avait envoyés Joseph. Nous étions dans l'ancienne portion de Siméon, qui contenait jadis dix-sept villes avec leurs villages (2). Où sont-elles maintenant? On trouve la réponse dans ces paroles de Jérémie (3): « Ah! épée de l'Éternel, jusques à quand ne cesseras-tu point? Rentre en ton fourreau, apaise-toi et te tiens en repos. Comment cesserais-tu? L'Eternel lui a commandé, il l'a assignée contre Asçkélon et contre le rivage de la mer. »

La journée était très-chaude, mais ce n'était plus ce vent sec et brûlant, qui est si accablant au milieu des sables du désert. L'on avait coupé l'orge dans plusieurs champs, et dix ou vingt tiges semblaient partir de la même racine; il paraît que l'on sème souvent l'orge en faisant des trous dans lesquels on place plusieurs grains à la fois.

En nous dirigeant vers Gaza, nous ne suivîmes pas une grande route faite d'avance, mais un chemin tracé par les pieds des animaux; comme les chameaux marchent généralement à la suite les uns des autres, l'on voyait plusieurs sentiers étroits qui étaient tantôt séparés et tantôt confondus sur un chemin qui avait quelquefois près de cent pieds de largeur. Entre ces sentiers croissaient de l'herbe et des genêts que nos chameaux broutaient en passant. Si nous avons noté cette remarque,

(1) Deut. II, 23. — (2) Josué XIX, 1-9. — (3) Jér. XLVII, 6, 7.

c'est parce que nous avons cru trouver là l'éclaircissement de plusieurs passages de la Bible. David dit : « Tu as affermi mes pas dans tes sentiers (1). » « Il me mène par des sentiers unis (2). » Et si le Seigneur nous déclare que « le chemin qui mène à la perdition est large, » nous savons qu'il contient plusieurs sentiers (3). Nous traversâmes ce jour-là de vastes plaines couvertes de pâturages. De temps en temps nous trouvions aussi des champs labourés, et ces signes de culture étaient agréables aux yeux de gens qui venaient du désert.

Nos guides nous indiquèrent le site de Rapha, l'ancienne Raphia ; elle était à notre gauche, près de la mer, mais les collines de sable nous empêchèrent de la voir. Au milieu du jour nous arrivâmes à Khanounes, l'ancienne Jenysus ; nous avions espéré y goûter un peu de repos, mais un vent violent nous envoya le sable dans la figure pendant près d'une heure. Il était inutile de vouloir dresser la tente ; de sorte que nous fûmes obligés de nous mettre à l'abri contre la chaleur et contre le Sirocco en nous enveloppant dans nos tapis et en nous couchant au pied de quelques grands sycomores, jusqu'à ce que la violence de la tempête se fût apaisée. Nous pensâmes à cette parole d'Ésaïe : « Un homme sera comme un lieu où l'on se met à couvert du vent, et comme une retraite contre la tempête (4). » Khanounes est entouré d'arbres, surtout d'une espèce de sycomores dont les feuilles ressemblent à celles du mûrier et le fruit à des figues. Nous parcourûmes le village ; nous nous assîmes à l'ombre, auprès du bazar. Tous les habitants se rassemblèrent autour de nous ; nous ne pouvions leur parler, mais nous les laissâmes examiner nos voiles, nos chapeaux

(1) Ps. XVII, 5. — (2) Ps. XXIII, 3. — (3) Matth. VII, 13.
(4) Es. XXXII, 2.

de paille et nos montres, qui excitèrent vivement leur curiosité. Un homme s'approcha de nous en nous montrant son cou malade, pour nous faire comprendre qu'il désirait être guéri. Nous pensâmes avec émotion au Seigneur Jésus et aux merveilles de puissance et d'amour qu'il se plaisait à accomplir pendant son passage sur la terre. Ibrahim avait cherché inutilement quelques provisions ; il ne put même pas nous procurer du pain. On lui offrit de l'orge en grains, et les gens du pays n'auraient pas été embarrassés de le convertir en farine, au moyen de leur moulin à bras ; car nous avons appris par expérience que dans l'Orient on a l'usage de moudre le matin ou le soir le blé dont on a besoin pour la journée. De là vient la nécessité de cette loi : « On ne prendra pas pour gage les deux meules, non pas même la meule de dessus, parce qu'on prendrait pour gage la vie de son prochain (1). » Nous vîmes aussi que ce pays n'est plus ce qu'il était jadis : « Un pays où l'on mange son pain sans craindre la disette, et où l'on ne manque de rien (2). » Dans le marché on se servait comme autrefois de pierres au lieu de poids. A l'entrée de la ville est l'objet le plus intéressant, le puits public, dont nous trouvâmes l'eau délicieuse ; un chameau tournait la roue, et l'eau montait dans de petites jarres de terre qui se vidaient dans une auge ; c'est ce qu'on appelle la roue persanne. Le puits est évidemment le rendez-vous des oisifs, qui y viennent causer comme au marché.

Après avoir mangé un peu de riz et quelques abricots mûrs, nous nous remîmes en marche vers six heures du soir. Nous traversâmes une vaste plaine très-unie et très-verte pour la saison. La tempête avait entièrement cessé ; le soleil, qui descendait vers l'horizon, répandait une

(1) Deut. XXIV, 6. — (2) Deut. VIII, 9.

douce lumière, et la brise du soir était fraîche et vivifiante. Nous rencontrâmes des bergers bédouins montés sur des ânes, qui chassaient devant eux leurs vaches, leurs moutons et leurs chèvres. Dans toute cette contrée on fait rentrer les troupeaux le soir, à cause des loups, qui sont très-nombreux. La prophétie a été accomplie : « La contrée maritime ne sera plus que des cabanes, que des loges de bergers et des parcs de brebis (1). » Quelque temps après, nous entendîmes pour la première fois les hurlements des loups. Nous aperçûmes à notre gauche un village appelé Dair ou Adair, qui, d'après quelques auteurs, doit être l'Adar de l'Ecriture (2) ; mais il faisait déjà nuit, et nous ne pûmes le voir.

Nous avions déjà traversé les lits desséchés de deux torrents, et nous arrivâmes à un troisième plus large que les deux autres, mais aussi sec, que l'on appelle Ouady-Salga. C'est peut-être le torrent de Bésor, dont il est dit dans l'histoire de David que là s'arrêtèrent deux cents des six cents hommes avec lesquels David poursuivait les Hamalékites qui avaient brûlé Tsiklag (3). L'aspect du pays nous parut s'accorder avec cette conjecture. Ainsi il est dit des Hamalékites qu'ils étaient dispersés sur toute la terre, et nous étions entourés de vastes plaines. Quelques heures après, nous trouvâmes le lit d'un autre torrent, que les Arabes appelèrent Ouady-Gaza. En trouvant tant de torrents à sec dans le sud de la Terre-Sainte, nous nous rappelâmes cette prière d'Israël : « O Eternel, ramène nos prisonniers comme les courants des eaux au pays du midi (4). »

Nous campâmes à minuit, sur une colline de sable, à une demi-heure de Gaza. Le lendemain matin, nous apprîmes que la peste ravageait Gaza, et qu'il était mort

(1) Soph. II, 6. — (2) Jos. XV, 3. — (3) 1 Sam. XXX, 10. — (4) Ps. CXXVI, 4.

quinze personnes dans la semaine. Les conducteurs de nos chameaux refusèrent de nous conduire plus loin, et, comme on ne pouvait se procurer ni chameaux ni mules à Gaza, la peste ayant interrompu les relations de commerce, nous envoyâmes Ibrahim au gouverneur pour le prier de nous tirer d'embarras. Le gouverneur regretta d'abord que nous n'eussions pas de firman du pacha d'Egypte, ce qui l'aurait autorisé à forcer nos conducteurs à nous mener plus loin; mais, comme il vit que c'était l'unique moyen de nous tirer de peine, il prit sur lui d'ordonner à nos conducteurs de s'arranger avec nous, et de partir le lendemain.

Nous parcourûmes la colline de sable sur laquelle nous avions planté nos tentes pour voir la ville et ses environs. Au-dessous de nous, au nord-ouest, était le grand chemin de Gaza, le même que celui des anciens temps; mais il était solitaire, et nous n'y vîmes que quelques bergers qui menaient paître leurs troupeaux. « La terre est dans le deuil, elle est déchue; peu de gens y sont demeurés de reste (1). » Nous pensâmes à l'Ethiopien, officier de la reine Candace; c'était peut-être pendant que son chariot traversait cette route sablonneuse que Philippe avait eu l'occasion de courir à lui et de lui annoncer les paroles de la vie éternelle (2). Nous nous assîmes dans un lieu élevé pour contempler la ville moderne de Gaza. Le soleil du soir éclairait de beaux jardins plantés de figuiers et de sycomores; les minarets s'élevaient au-dessus des arbres, et nous entendions le chant plaintif des tourterelles et les voix des enfants qui jouaient. On nous dit que cette ville avait trois mille habitants, mais d'autres personnes prétendaient qu'elle en avait dix mille.

(1) Es. XXIV, 4, 6. — (2) Act. VIII, 26.

Nous avions de la peine à nous représenter les châtiments de Dieu reposant sur cette ville, qui offrait un aspect et si agréable et si paisible (1). Nous ne pouvions discerner l'accomplissement de ces prédictions si claires : « Gaza sera abandonnée (2) » et « Gaza est devenue chauve (3) ; » mais, lorsque nous eûmes examiné les choses de plus près, nous vîmes qu'il n'était pas tombé à terre une seule de ces paroles.

Nous nous séparâmes pour examiner sous différents points de vue ce lieu intéressant. Le docteur Black continua à parcourir les collines de sable. Le docteur Keith se dirigea vers la mer, qui est à environ trois milles de distance de la ville moderne ; car il lui vint à l'esprit que les monceaux de sable sur lesquels nous avions planté nos tentes couvraient les ruines de l'ancienne Gaza, la ville ancienne devant être beaucoup plus près de la mer. Les deux autres se dirigèrent vers la colline élevée qui dominait la ville moderne. Après avoir traversé le lit sec d'un torrent, ils grimpèrent vers la colline ; elle est couverte de thym qui embaume l'air, et sur le sommet est le tombcau d'un saint mahométan. De ce point, la ville paraissait beaucoup plus misérable qu'on ne l'aurait d'abord supposé. Les maisons semblaient toutes bâties en terre. On y remarquait quatre mosquées, les ruines d'une ancienne église, et quelques autres édifices entourés de beaux arbres. A l'est, on voyait un pays légèrement ondulé, couvert de pâturages, tandis qu'au nord des jardins et des plantations d'oliviers s'étendaient au loin vers la vallée d'Escol. Nous pensâmes que ce devait être sur cette colline que Samson avait emporté les portes de la ville, les deux poteaux et la barre, monuments du triomphe qu'il avait rem-

(1) Ezéch. XXV, 17. — (2) Soph. II, 4. — (3) Jér. XLVII, 5.

porté, comme chef du peuple d'Israël, au moment même où il portait le joug pesant du péché. Bien que cette colline ne soit pas très-élevée, on peut voir de son sommet les hauteurs qui dominent Hébron, et c'est pour cela qu'elle est appelée « la montagne qui est vis-à-vis de Hébron. » La chaîne de montagnes qu'on voit à l'est est probablement Ramath-Lehi « les hauteurs de Lehi (1). »

En revenant vers nos tentes, nous étions préparés à reconnaître la vérité de la conjecture du docteur Keith, que ces collines de sable sur lesquelles nous avions planté nos tentes couvraient réellement les ruines de l'ancienne Gaza. Chacun de nous avait trouvé des fragments de marbre poli dans les intervalles qui séparaient les collines de sable; ce devaient être là les restes des « palais de Gaza; » et des masses de pierres calcinées prouvaient que Dieu avait « mis le feu à la muraille de Gaza (2). » Nous voyions de nos yeux que Dieu avait accompli cette parole : « Gaza est devenue chauve. » On ne voyait aucune trace de verdure, pas même un seul brin d'herbe, sur ces collines de sable qui recouvraient ses ruines. Un arbre solitaire rendait cet aspect de stérilité encore plus frappant. Cette colline nue et aride était la tête chauve de Gaza. Avec quelle terrible exactitude s'accomplissent les menaces du Tout-Puissant!

Sur toute la côte des Philistins nous avions vu l'accomplissement de ces paroles : « Voici je vais étendre la main sur les Philistins, et j'exterminerai les Kéréthiens, et je ferai périr le reste de leurs ports de mer (3). » Il ne reste plus de descendants de ces guerriers qui s'élançaient de cette côte sur les enfants de Juda. « Il n'y a plus de roi à Gaza ; » elle n'a plus qu'un pauvre gouverneur, dont l'autorité suffit à peine pour procurer

(1) Juges XVI, 3, et XV, 17. — (2) Amos I, 7. — (3) Ezéch. XXV, 16.

des chameaux à des voyageurs. « La contrée maritime n'est plus que des cabanes, que des loges de bergers, et que des parcs de brébis ; » on voit peu de champs cultivés ; les montagnes et les vallées ne sont que des pâturages, et du haut de la montagne nous comptâmes ce soir-là dix grands troupeaux de gros et de menu bétail. Il ne reste plus qu'une prophétie à accomplir : « Cette contrée sera pour les restes de la maison de Juda ; ils paîtront dans ces lieux-là, et le soir ils feront leur gîte dans les maisons d'Asckélon ; car l'Eternel, leur Dieu, les visitera et ramènera leurs captifs (1). » Précieux rayon de lumière au milieu des ténèbres ! puisse la promesse s'accomplir bientôt !

Pendant notre promenade nous avions eu l'occasion de remarquer quelques coutumes intéressantes de l'Orient. Un bon Arabe était sorti de sa tente pour nous demander si nous voulions boire de l'eau. La promesse du Seigneur semble se rapporter à des cas semblables, où, sans attendre une sollicitation, on va au-devant de ceux auxquels on veut témoigner sa bienveillance. Nous arrivâmes ensuite auprès des « tentes de Kédar (2). » Les tentes des Bédouins consistent en quatre pieux, sur lesquels est étendue une étoffe grossière de poils de chameau d'un brun foncé. Quel contraste entre une pareille tente et les « pavillons de Salomon, » qui devaient sans doute, comme ceux d'Assuérus, être composés de tapisseries, de couleur blanche, verte et d'hyacinthe, avec des cordons de fin lin et d'écarlate, qui les rattachaient à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre (3) ! » Nous passâmes devant une hutte composée de branches d'arbres ; toute la famille était assise sur le sable devant la porte. Ces bonnes gens nous saluèrent d'un air ami-

(1) Soph. II, 6, 7. — (2) Cant. I, 5. — (3) Esther I, 6.

cal, en nous offrant du pain tout chaud qu'ils venaient de retirer du four, et ils ne voulurent rien accepter en retour.

Le 5 juin, sept chameaux arrivèrent de Gaza de grand matin, et Mustapha reprit sa place à la tête de notre caravane; mais il fallut nous décider à aller directement à Jérusalem, sans passer par Hébron comme nous en avions d'abord eu le désir, nos conducteurs prétendant qu'on ne nous recevrait pas dans cette ville, à cause de la peste qui ravageait Gaza. Nous marchâmes entre des haies élevées de cactus opuncia qui entouraient des jardins dans lesquels on voyait peu de fleurs, mais une grande quantité de grenadiers, de figuiers et d'oliviers. Plus d'une fois nous vîmes les ceps de vigne s'entrelacer avec les branches du figuier, de sorte que l'on pouvait être littéralement à « l'ombre de la vigne et du figuier. » Nous remarquâmes des lampes suspendues au-dessus de plusieurs tombeaux dans un cimetière peu éloigné de la ville.

Nous entrâmes ensuite dans un bois d'oliviers, et nous fîmes environ trois milles au milieu de ces beaux arbres, plantés avec régularité. Nous rencontrâmes des paysans qui portaient des provisions à la ville, et nous goûtâmes des mûres que nous trouvâmes bien meilleures que celles d'Egypte. L'aspect agréable de ce bosquet d'oliviers, qui ombrageaient un vaste tapis de verdure, nous rappela que cet arbre est souvent l'emblème de la beauté et de la vigueur. Il est dit : « Sa beauté sera comme celle de l'olivier (1). » Jérémie dit du peuple d'Israël : « L'Eternel t'avait appelé un olivier verdoyant, beau, et d'un beau fruit (2), » et le Psalmiste s'écrie : « Je serai comme un olivier verdoyant dans la maison de mon Dieu (3). »

(1) Osée XIV, 6. — (2) Jér. XI, 16. — (3) Ps. LII, 8.

En sortant de ce bosquet, nous entrâmes dans une belle plaine, et nous vîmes un grand nombre de personnes occupées à récolter l'orge. Nous rencontrâmes quatre chameaux chargés de gerbes ; chacun d'eux avait une petite cloche suspendue à son cou. Cet usage devait être très-répandu dans le temps du prophète Zacharie, car il dit : « En ce temps-là, il y aura écrit sur les sonnettes des chevaux : La sainteté à l'Éternel (1) ; » pour indiquer que la sainteté qui règnera dans tout le pays s'étendra jusqu'aux détails les plus ordinaires de la vie.

Nous vîmes bientôt à notre droite un petit village, nommé Bet-Hanoon, situé sur une hauteur, et composé de huttes brunes et carrées, entourées d'arbres. Dans le premier Livre des Rois, chap. IV, 9, il est parlé d'Elon-Beth-Hanan, dans la tribu de Dan ; ce nom ressemble à celui de ce village. Près de là est un torrent qui se dirige vers le nord et se joint à quelques milles de là à un autre courant d'eau que nous supposâmes devoir être le torrent de Sorek, tandis que celui que nous avions sous les yeux devait être le torrent d'Escol. Bien que quelques auteurs placent la vallée d'Escol plus près d'Hébron, nous croyons avoir de justes motifs de croire que nous traversions réellement alors la vallée dans laquelle les espions coupèrent l'énorme grappe de raisin qu'ils rapportèrent à Moïse. Cette vallée spacieuse, qui s'étend à plusieurs milles au nord et au midi, qui est entourée de collines, et qui était arrosée par plusieurs rivières, devait être très-fertile lorsqu'elle était cultivée avec soin. Où sont maintenant les vignes qui la couvraient ? Nous y vîmes de grands champs d'orge, mais pas une seule vigne ; selon cette prophétie : « Je gâterai ses vignobles et ses figuiers, desquels elle a dit : Ce sont là mes salai-

(1) Zach. XIV, 20.

res que ceux que j'aime m'ont donnés; » « Je reprendrai mon vin en sa saison (1). » Tous les voyageurs peuvent rendre témoignage que les paroles de Joël se sont accomplies dans tout le pays : « Les vignes sont sans fruit et les figuiers ont manqué ; les grenadiers et même les palmiers, les pommiers et tous les arbres des champs sont devenus secs (2). » Ne pouvons-nous pas attendre avec la même certitude l'accomplissement de la promesse opposée que contient la Bible : « Je lui donnerai ses vignes. » «Voici les jours viennent, dit l'Éternel, que le laboureur suivra de près le moissonneur, et celui qui foule les raisins, celui qui jette la semence; et le moût dégouttera des montagnes, et tous les coteaux en découleront (3). » Vers midi, nous campâmes auprès du village de Deir-Esnait. Au moment où nous en approchions, notre guide, nous montrant six beaux figuiers, nous cria : « A l'ombre des figuiers. » Nous éprouvâmes en effet que cet ombrage était préférable à tout autre, et nous sentîmes tout ce qu'il y a de consolant dans cette promesse : « En ce jour-là, chacun de vous appellera son prochain sous la vigne et sous le figuier. »

Les beaux arbres sous lesquels nous nous reposâmes pendant un peu de temps annonçaient clairement que ce terrain est encore très-fertile ; mais c'est presque tout ce qui reste aujourd'hui de la beauté de la vallée d'Escol. On voyait un peu plus loin, sur la droite, un petit village entouré d'arbres. Les villages que nous avions vus ne devaient guère avoir plus d'une cinquantaine d'habitants, et pourtant nous étions dans ce pays où « Juda et Israël étaient jadis comme le sable qui est sur le bord de la mer (4). » Mais le prophète Esaïe avait dit : « Jusques à

(1) Osée II, 12, 9. — (2) Joël I, 12. — (3) Amos IX, 13.
(4) 1 Rois IV, 20.

quand, Seigneur? » Et l'Eternel avait répondu : « Jusqu'à ce que les villes et les maisons aient été tellement désolées qu'il n'y ait aucun homme, et que le pays soit mis dans une entière désolation, et que l'Eternel ait éloigné tous les hommes, et que le pays ait été longtemps abandonné (1). » L'accomplissement de cette prophétie frappe encore plus vivement le voyageur lorsqu'il se dit que, parmi les habitants de ces villages désolés, il n'en est pas un seul qui soit Juif.

Nous montâmes sur une des hauteurs voisines, et nous cherchâmes à découvrir vers le nord-ouest les ruines désertes d'Asckélon, mais ce fut inutilement; nous voyions distinctement la mer, mais la ligne de collines de sable qui borde la côte nous empêchait d'apercevoir le rivage. Nous vîmes à l'est un grand nombre de troupeaux de gros et de menu bétail dans les vallées. Plusieurs d'entre eux avaient cherché sous un gros arbre un abri contre la chaleur du milieu du jour. Souvent aussi nous vîmes des troupeaux rassemblés autour d'un puits, et cette vue nous rappela les paroles du cantique de Salomon : «Déclare-moi, ô toi qu'aime mon âme! où tu pais ton troupeau et où tu le fais reposer sur le midi (2). » En voyant les troupeaux qui étaient alors réunis à l'ombre d'un arbre, nous comprîmes le véritable sens d'un autre passage : « Je leur susciterai une plante de renom (3). » Cette plante de renom, c'est sûrement quelque noble et bel arbre renommé pour la fraîcheur de son ombrage, sous lequel les brebis doivent trouver abri, repos et une abondante nourriture. Le grand Rédempteur est ainsi représenté comme mettant d'abord son troupeau à l'abri de l'ardeur dévorante de la colère de Dieu, et le conduisant ensuite dans de paisibles pâtura-

(1) Es. VI, 11, 12. — (2) Cant. I, 7. — (3) Ezéch. XXXIV.

ges. Quand Israël viendra-t-il à cette plante de renom?

Nous retournâmes vers nos chameaux, en traversant des champs dans lesquels quelques paysans coupaient l'orge; d'autres glanaient derrière eux, comme Ruth dans le champ de Booz; et des bœufs foulaient aux pieds l'orge déjà coupé, pour séparer le grain de la paille. En passant dans le village, le bruit de la meule frappa plus d'une fois nos oreilles. C'est un son perçant et gai qui inspire des pensées de paix et de prospérité; il en est parlé plus d'une fois dans l'Ecriture. Dans la cour d'une des maisons on accompagnait d'un chant le bruit de la meule. Les paysans nous offrirent quelques beaux abricots et nous firent boire un peu de leur « hemat, » ou « leban-hemat, » espèce de lait aigre très-rafraîchissant. C'est probablement là ce que Joël avait présenté à Sisera; car le mot de l'original est celui par lequel les Arabes désignent encore aujourd'hui cette boisson. Ils la préparent en laissant du lait pendant un jour dans une cruche de terre. Son goût ressemble à celui du lait de beurre, et elle paraît si agréable à ceux qui sont accablés par la chaleur que les Arabes prétendent qu'elle guérit les malades.

Nous traversâmes ensuite plusieurs champs de tabac, d'orge et de doura, qui est une espèce de millet ou de blé d'Inde; les épis sont grands et forts; ils portent une grande quantité de grains, et on les mange souvent rôtis au lieu de les moudre. Un seul épi fournit quelquefois un repas à un habitant du pays. C'est peut-être là le grain rôti que Booz donna à Ruth, et que David portait à ses frères (1). Nous fîmes une rencontre qui nous fit comprendre la recommandation du prophète Elisée à son serviteur Guéhazi de ne saluer personne en chemin.

(1) Ruth II, 14; et 1 Sam. XVII, 17.

Un Bédouin, que connaissait le conducteur de nos chameaux, s'étant trouvé sur la route, ils se baisèrent l'un l'autre cinq fois sur la joue, s'adressèrent trois ou quatre questions, et ne se séparèrent qu'après avoir achevé toutes ces cérémonies. Si Guéhazi en avait usé de cette manière avec toutes les personnes qu'il aurait rencontrées, il ne serait certainement pas arrivé avant son maître à la maison de la Sunamite (1).

Après avoir traversé plusieurs villages, nous arrivâmes à Doulis, où nous campâmes pour la nuit. Pendant qu'on dressait nos tentes, nous nous assîmes auprès du puits, dont on tirait alors de l'eau d'une manière assez singulière; la corde qui passe sur une poulie est attachée d'un côté à une grosse outre de peau qui sert de seau, tandis que l'autre bout de la corde est attaché à un bœuf qui fait remonter l'outre pleine d'eau en descendant la pente de la colline. Nous remarquâmes çà et là dans ce grand village des fragments de colonnes de marbre, et dans les côtés de la colline des trous profonds qui pouvaient avoir servi jadis à cacher « des réservoirs de froment et d'orge (2). »

Un paysan nous invita, d'un air bienveillant, à entrer dans sa chaumière et à nous asseoir sur son tapis. Il nous montra la clef dont on se sert ordinairement pour ouvrir la porte des maisons, et qui n'est autre chose qu'un morceau de bois dans lequel on a planté des chevilles qui correspondent à autant de petits trous faits dans le verrou de bois placé en dedans. On passe cette clef par un trou fait dans la porte, et elle tire facilement le verrou. On porte ordinairement sa clef à la ceinture; mais on nous dit qu'il arrivait aussi quelquefois qu'on l'attachât à un autre morceau de bois pour la porter sur l'é-

(1) 2 Rois IV, 29. — (2) Jér. XLI, 8.

paule, selon cette parole du prophète : « Je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule. » La large ouverture par laquelle on introduit la clef explique ce passage du cantique de Salomon : « Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte (1). »

Le 6 juin, nous étions montés sur nos chameaux avant cinq heures, Mustapha désirant de passer un certain endroit, qui est infesté de mouches, avant l'heure de la grande chaleur. Si, comme nous le supposions, Doulis est sur le site d'Esçtaol, dont il est parlé dans la vie de Samson, Tsorah, ville dans laquelle il était né, devait être vers le nord ; et nous devions avoir encore plus près de nous le camp de Dan, où l'esprit de l'Eternel commença à l'animer, et les vignes de Timna où il tua le lion (2). Nous vîmes vers le nord, sur une élévation de forme conique, une ville entourée d'arbres ; c'est Shdood, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Asçdod, où Dagon tomba devant l'arche de Dieu (3). Elle était à deux heures et demie de distance.

Au moment où nous comparions le défilé de Dan, que nous suivions, à quelques sites montagneux de l'Ecosse, nous arrivâmes au haut de la montée, et nous fûmes surpris de la beauté du paysage qui s'offrit à nos regards. Une plaine immense s'étendait à nos pieds. On y voyait peu d'arbres, mais elle était couverte de moissons jaunissantes, et l'on y comptait un grand nombre de petites villes, restes des temps anciens. Il y avait aussi beaucoup de terrains incultes. A l'horizon s'élevaient les montagnes de Juda, et le soleil qui se levait alors répandait un torrent de lumière sur la plaine de Sephela.

Nous demandâmes à nos Arabes les noms des villages qui étaient devant nous, et nous les leur fîmes répéter

(1) Cant. V, 4. — (2) Juges XIII, 2, 25 ; XIV, 5. — (3) 1 Sam. V, 3.

soigneusement, afin de ne pas nous tromper. Ils donnèrent le nom de Safeen à trois villages qui étaient droit devant nous. Sur la droite était un autre village dominé par une tour ; il l'appelèrent Karatieh : c'était peut-être l'ancienne Beth-Car. Ils nous en montrèrent plusieurs dont le nom n'avait aucun rapport avec ceux de la Bible, et nous indiquèrent enfin la situation de Bet-Jibrin, que l'on croit être l'ancienne Eleutheropolis. Notre guide Ibrahim l'avait visitée avec le professeur Robinson, et il nous décrivit les ruines curieuses qu'ils y avaient trouvées. Vers le nord, et dans le lointain, était un village considérable, nommé Bet-Daras, et au nord une montagne, de forme conique, qu'ils appelèrent El-Betane. Nous nous arrêtâmes quelques minutes auprès des trois villages de Safeen, qui étaient placés comme les trois angles d'un triangle, et à un quart de mille environ les uns des autres. Nous commençâmes à souffrir de l'inconvénient que nous avait signalé Mustapha; l'air était rempli d'essaims de petites mouches qui nous piquaient tellement que nous nous empressâmes de nous envelopper la figure de notre mieux. Les chameaux, tourmentés par ces insectes, se montrèrent aussi, pour la première fois, très-difficiles à gouverner.

Nous trouvâmes des restes d'antiquité dans le dernier de ces trois villages; près de là était le lit desséché d'un torrent, nommé Ouady-Safeen, qui devait être considérable en hiver. La situation et le nom de ces trois villages nous suggérèrent la pensée que nous étions dans la vallée de Zephathah, dans laquelle le roi Asa vainquit Zeraph l'Ethiopien, qui avait une armée d'un million d'hommes (1). Dans cette vaste plaine, il y avait assez de place pour cette multitude de soldats et pour ses trois cents chariots.

(1) 2 Chron. XIV, 9.

Nous nous rappelâmes aussi que l'arche de Dieu avait été ramenée par de jeunes vaches du pays des Philistins à Beth-Shemesh, à travers cette même plaine, probablement un peu au nord de l'endroit où nous nous trouvions; en levant les yeux vers les montagnes de Juda, nous nous rappelions la visite de la mère de notre Seigneur à sa cousine Elisabeth. Lakis et Libna étaient aussi dans cette plaine.

A neuf heures nous arrivâmes à Kasteen, où nous trouvâmes un puits. Les habitants étendaient des gerbes de blé sur les toits pour les faire sécher, et ils nous rappelèrent Rahab cachant les espions, à Jéricho, sous des chenevottes de lin. Un palmier solitaire s'élève au milieu du village. Une demi-heure après nous nous arrêtâmes à un autre village nommé Mesmieh. Près de là était une aire sur laquelle vingt ou trente paires de bœufs foulaient le blé sous leurs pieds, pour séparer le grain de la paille. La plupart d'entre eux n'étaient pas emmuselés, et nous nous souvînmes du commandement : « Tu n'emmusèleras pas ton bœuf lorsqu'il foule le grain, » et de l'application qu'en fait l'apôtre (1).

Vers le midi, sur une hauteur, on voit un village et une espèce de fort; notre guide l'appela Asenibba. C'est probablement le Nezib de Josué (2), et le Beit-Nuzib qui a été décrit par le professeur Robinson comme ayant une tour ruinée.

Nous trouvâmes, un peu plus loin, une petite rivière appelée Maruba; l'eau était fangeuse, ce qui n'empêcha pas nos Arabes d'en boire et de prendre un bain. C'était la première fois que nous voyions de l'eau courante depuis que nous étions entrés dans ce pays jadis appelé : « Un pays de torrents d'eau, de fontaines et d'abîmes. »

(1) Deut. XXV, 4; 1 Cor. IX, 10. — (2) Jos. XV, 43.

Un jour s'accomplira la parole du prophète Joël : « Les eaux couleront dans toutes les vallées de Juda (1). »

Ce jour-là nous voyageâmes pendant des heures entières dans des champs couverts de ronces, d'épines et de mauvaises herbes de toutes sortes, tellement que nous en comptâmes dix espèces différentes ; jamais nous n'avions rien vu de pareil. Il est écrit : « Les épines et les ronces monteront sur la terre de mon peuple, jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu d'en haut sur nous, et que le désert devienne un Carmel, et que Carmel soit réputé comme une forêt (2) ; » « Les courants d'eau sont taris, et le feu a consumé les pâturages du désert (3) ; » « Les cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous toi sera de fer (4). »

Nous suivîmes quelque temps un petit ruisseau bordé de grands roseaux, au milieu desquels les bestiaux cherchaient un abri contre la chaleur. Une troupe de grands oiseaux, qui avaient le bec et les jambes rouges, le corps blanc et la queue noire, et qui ressemblaient pour la forme à nos hérons, se promenaient dans les endroits marécageux. Les natifs les nomment *abusat*. Vers le soir nous entrâmes dans une chaîne de collines derrière lesquelles s'élevaient les montagnes de Juda. Nous laissâmes à notre gauche Hulda, village ruiné sur une hauteur, et qui devait être anciennement une ville bien fortifiée. Nous rencontrâmes près de là un Africain qui jouait d'une espèce de flûte de berger composée de deux roseaux. C'était la première fois qu'un son joyeux frappait nos oreilles dans ce pays. Nous apprîmes plus tard que les Juifs n'ont ni harpes, ni tambours, ni aucun autre instrument de musique dans la Terre-Sainte. « Toute

(1) Joël III, 18. — (2) Es. XXXII, 13, 15. — (3) Joel I, 20.
(4) Deut. XXVIII, 23.

la joie est tournée en obscurité; l'allégresse du pays s'en est allée. » « Tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent; la joie des tambours a cessé. Le bruit de ceux qui se réjouissent est fini; la joie de la harpe a cessé (1). » Nous n'avons pas encore rencontré un seul enfant d'Abraham dans ce pays qui lui avait été donné. La menace d'Esaïe s'est accomplie : « Les étrangers dévoreront en votre présence votre pays, et cette désolation sera comme une ruine faite par des étrangers (2). »

Le 7 juin nous nous levâmes de grand matin ; nous regardions ce jour comme un des plus intéressants de notre vie, car nous espérions arriver le soir à Jérusalem. Nous étions en route à quatre heures du matin, et la lune brillait encore. Nous traversâmes plusieurs petits ruisseaux, dont les bords étaient couverts de buissons fleuris peuplés d'alouettes et d'autres oiseaux, qui faisaient entendre leur doux ramage. Le Psalmiste a dépeint une scène semblable : « L'Éternel conduit les fontaines par les vallées, et les fait couler entre les montagnes; les oiseaux des cieux font résonner leur voix au milieu des feuilles (3). » Le souvenir de ces chants de David avait un charme tout particulier pour nous, dans ces lieux si voisins de ceux qu'habitait le roi d'Israël. Vers cinq heures nous arrivâmes à l'extrémité de la vallée à l'entrée de laquelle est situé le village de Latroon, sur le haut d'une colline rocailleuse, et nous entrâmes dans un défilé singulier, appelé le passage de Latroon. On suppose que c'est celui qui porte dans la Bible les deux noms de descente et de montée de Beth-Horon. D'autres voyageurs ont trouvé près de là un village nommé Betur. Le soleil se leva sur les sommets des montagnes; la scène était sauvage et romantique. Le sentier est escarpé

(1) Es. XXIV, II, 7, 8. — (2) Es. I, 7. — (3) Ps. CIV, 10, 12.

et rocailleux, et il est surtout difficile pour les chameaux, dont les pieds sont plus adaptés aux sables unis du désert; mais ils escaladèrent avec une admirable persévérance. Les rochers sauvages dont nous étions entourés étaient couverts de la plus riche végétation; le sentier était bordé de grands arbres ou d'arbrisseaux en fleurs, et les vêtements orientaux de Mustapha et de nos autres conducteurs étaient d'accord avec le caractère de cette scène. On trouverait difficilement une retraite plus favorable pour des bandits, et il paraît que l'on en voyait jadis dans ce lieu, et que le nom de Latroon lui a été donné par suite d'une tradition d'après laquelle le défilé aurait été le séjour habituel d'une bande de brigands, dont le larron converti aurait fait partie. A mesure que les montagnes s'ouvraient, nous retrouvions plus distinctement les traces des terrasses dont elles étaient couvertes, et sur lesquelles on cultivait jadis la vigne. Mais nous reconnûmes que, sur un grand nombre de ces montagnes, ces terrasses étaient naturelles, et n'étaient pas le fruit du travail de l'homme, tandis que, dans d'autres endroits, il n'avait fait que suivre les indications de la nature. Dieu lui-même semble avoir formé ces montagnes de telle manière que des bandes naturelles de craie tournent autour en cercles concentriques, et à des intervalles réguliers. Les Israélites avaient planté la vigne et l'olivier sur ces terrasses naturelles; leur Dieu leur avait enseigné à mettre à profit, par leur industrie, jusqu'aux plus petits coins de terre de leur fertile héritage, et à couvrir les rochers eux-mêmes de l'ombrage de leurs vignes et de leurs oliviers.

Nous arrivâmes à une plantation d'oliviers et aux ruines d'un petit fort, qui doit être le Moden de plusieurs voyageurs; il indique le sommet de ce défilé remarqua-

ble, et est à quatre heures et demie de distance de Latroon. De ce point élevé nous aperçûmes Ramla, au nord-ouest, dans la plaine de Saron : on voyait distinctement sa tour, ses minarets et ses principaux bâtiments. On croit que cette ville est la même qu'Arimathée, demeure du riche Joseph, dont le dévouement au Seigneur est rapporté dans tous les Evangiles. Nous étions sur le chemin de Jaffa à Jérusalem ; c'est celui que devait avoir suivi Pierre lorsqu'il était descendu vers les saints qui habitaient à Lydde, près de Ramla ; qu'il avait guéri Enée, et qu'il avait dirigé les yeux de tous les habitants de cette belle plaine vers celui qui avait été annoncé comme la rose de Saron.

Nous descendîmes vers un beau village que les Arabes nommèrent Kuriet, et qui, après avoir été la résidence d'un fameux chef, appartient encore à sa famille. Les maisons sont solidement bâties en pierres, et l'on y voit les ruines d'anciens édifices, et en particulier d'une grande église ou abbaye dans le style gothique, dont on a fait depuis une mosquée. Ce village est entouré d'oliviers, de grenadiers et de très-beaux figuiers ; un palmier s'élève au-dessus de tous ces arbres. Le professeur Robinson pense que ce doit être le site de Kirjath-Jearim, où l'arche de Dieu resta pendant vingt ans (1), et que son nom moderne Kuriet-el-Enab est peut-être une corruption de Kirjath-Abinadab, la ville d'Abinadab, de même qu'on appelle aujourd'hui Béthanie la ville de Lazare.

En descendant au fond de cette délicieuse vallée, nous remarquâmes que les montagnes étaient couvertes de terrasses plus régulières que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Ces montagnes ne présentent pas des pics détachés ; elles ressemblent plutôt à des boules rondes posées les unes à côté des autres. Nous comptâ-

(1) 1 Sam. VII, 1, 2.

quand, Seigneur? » Et l'Eternel avait répondu : « Jusqu'à ce que les villes et les maisons aient été tellement désolées qu'il n'y ait aucun homme, et que le pays soit mis dans une entière désolation, et que l'Eternel ait éloigné tous les hommes, et que le pays ait été longtemps abandonné (1). » L'accomplissement de cette prophétie frappe encore plus vivement le voyageur lorsqu'il se dit que, parmi les habitants de ces villages désolés, il n'en est pas un seul qui soit Juif.

Nous montâmes sur une des hauteurs voisines, et nous cherchâmes à découvrir vers le nord-ouest les ruines désertes d'Asckélon, mais ce fut inutilement; nous voyions distinctement la mer, mais la ligne de collines de sable qui borde la côte nous empêchait d'apercevoir le rivage. Nous vîmes à l'est un grand nombre de troupeaux de gros et de menu bétail dans les vallées. Plusieurs d'entre eux avaient cherché sous un gros arbre un abri contre la chaleur du milieu du jour. Souvent aussi nous vîmes des troupeaux rassemblés autour d'un puits, et cette vue nous rappela les paroles du cantique de Salomon : «Déclare-moi, ô toi qu'aime mon âme! où tu pais ton troupeau et où tu le fais reposer sur le midi (2). » En voyant les troupeaux qui étaient alors réunis à l'ombre d'un arbre, nous comprîmes le véritable sens d'un autre passage : « Je leur susciterai une plante de renom (3). » Cette plante de renom, c'est sûrement quelque noble et bel arbre renommé pour la fraîcheur de son ombrage, sous lequel les brebis doivent trouver abri, repos et une abondante nourriture. Le grand Rédempteur est ainsi représenté comme mettant d'abord son troupeau à l'abri de l'ardeur dévorante de la colère de Dieu, et le conduisant ensuite dans de paisibles pâtura-

(1) Es. VI, 11, 12. — (2) Cant. I, 7. — (3) Ezéch. XXXIV.

ges. Quand Israël viendra-t-il à cette plante de renom?

Nous retournâmes vers nos chameaux, en traversant des champs dans lesquels quelques paysans coupaient l'orge; d'autres glanaient derrière eux, comme Ruth dans le champ de Booz ; et des bœufs foulaient aux pieds l'orge déjà coupé, pour séparer le grain de la paille. En passant dans le village, le bruit de la meule frappa plus d'une fois nos oreilles. C'est un son perçant et gai qui inspire des pensées de paix et de prospérité; il en est parlé plus d'une fois dans l'Ecriture. Dans la cour d'une des maisons on accompagnait d'un chant le bruit de la meule. Les paysans nous offrirent quelques beaux abricots et nous firent boire un peu de leur « hemat, » ou « leban-hemat, » espèce de lait aigre très-rafraîchissant. C'est probablement là ce que Joël avait présenté à Sisera ; car le mot de l'original est celui par lequel les Arabes désignent encore aujourd'hui cette boisson. Ils la préparent en laissant du lait pendant un jour dans une cruche de terre. Son goût ressemble à celui du lait de beurre, et elle paraît si agréable à ceux qui sont accablés par la chaleur que les Arabes prétendent qu'elle guérit les malades.

Nous traversâmes ensuite plusieurs champs de tabac, d'orge et de doura, qui est une espèce de millet ou de blé d'Inde ; les épis sont grands et forts ; ils portent une grande quantité de grains, et on les mange souvent rôtis au lieu de les moudre. Un seul épi fournit quelquefois un repas à un habitant du pays. C'est peut-être là le grain rôti que Booz donna à Ruth, et que David portait à ses frères (1). Nous fîmes une rencontre qui nous fit comprendre la recommandation du prophète Elisée à son serviteur Guéhazi de ne saluer personne en chemin.

(1) Ruth II, 14 ; et 1 Sam. XVII, 17.

Un Bédouin, que connaissait le conducteur de nos chameaux, s'étant trouvé sur la route, ils se baisèrent l'un l'autre cinq fois sur la joue, s'adressèrent trois ou quatre questions, et ne se séparèrent qu'après avoir achevé toutes ces cérémonies. Si Guéhazi en avait usé de cette manière avec toutes les personnes qu'il aurait rencontrées, il ne serait certainement pas arrivé avant son maître à la maison de la Sunamite (1).

Après avoir traversé plusieurs villages, nous arrivâmes à Doulis, où nous campâmes pour la nuit. Pendant qu'on dressait nos tentes, nous nous assîmes auprès du puits, dont on tirait alors de l'eau d'une manière assez singulière ; la corde qui passe sur une poulie est attachée d'un côté à une grosse outre de peau qui sert de seau, tandis que l'autre bout de la corde est attaché à un bœuf qui fait remonter l'outre pleine d'eau en descendant la pente de la colline. Nous remarquâmes çà et là dans ce grand village des fragments de colonnes de marbre, et dans les côtés de la colline des trous profonds qui pouvaient avoir servi jadis à cacher « des réservoirs de froment et d'orge (2). »

Un paysan nous invita, d'un air bienveillant, à entrer dans sa chaumière et à nous asseoir sur son tapis. Il nous montra la clef dont on se sert ordinairement pour ouvrir la porte des maisons, et qui n'est autre chose qu'un morceau de bois dans lequel on a planté des chevilles qui correspondent à autant de petits trous faits dans le verrou de bois placé en dedans. On passe cette clef par un trou fait dans la porte, et elle tire facilement le verrou. On porte ordinairement sa clef à la ceinture ; mais on nous dit qu'il arrivait aussi quelquefois qu'on l'attachât à un autre morceau de bois pour la porter sur l'é-

(1) 2 Rois IV, 29. — (2) Jér. XLI, 8.

paule, selon cette parole du prophète : « Je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule. » La large ouverture par laquelle on introduit la clef explique ce passage du cantique de Salomon : « Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte (1). »

Le 6 juin, nous étions montés sur nos chameaux avant cinq heures, Mustapha désirant de passer un certain endroit, qui est infesté de mouches, avant l'heure de la grande chaleur. Si, comme nous le supposions, Doulis est sur le site d'Esçtaol, dont il est parlé dans la vie de Samson, Tsorah, ville dans laquelle il était né, devait être vers le nord; et nous devions avoir encore plus près de nous le camp de Dan, où l'esprit de l'Eternel commença à l'animer, et les vignes de Timna où il tua le lion (2). Nous vîmes vers le nord, sur une élévation de forme conique, une ville entourée d'arbres; c'est Shdood, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Asçdod, où Dagon tomba devant l'arche de Dieu (3). Elle était à deux heures et demie de distance.

Au moment où nous comparions le défilé de Dan, que nous suivions, à quelques sites montagneux de l'Ecosse, nous arrivâmes au haut de la montée, et nous fûmes surpris de la beauté du paysage qui s'offrit à nos regards. Une plaine immense s'étendait à nos pieds. On y voyait peu d'arbres, mais elle était couverte de moissons jaunissantes, et l'on y comptait un grand nombre de petites villes, restes des temps anciens. Il y avait aussi beaucoup de terrains incultes. A l'horizon s'élevaient les montagnes de Juda, et le soleil qui se levait alors répandait un torrent de lumière sur la plaine de Sephela.

Nous demandâmes à nos Arabes les noms des villages qui étaient devant nous, et nous les leur fîmes répéter

(1) Cant. V, 4. — (2) Juges XIII, 2, 25; XIV, 5. — (3) 1 Sam. V, 3.

soigneusement, afin de ne pas nous tromper. Ils donnèrent le nom de Safeen à trois villages qui étaient droit devant nous. Sur la droite était un autre village dominé par une tour ; il l'appelèrent Karatieh : c'était peut-être l'ancienne Beth-Car. Ils nous en montrèrent plusieurs dont le nom n'avait aucun rapport avec ceux de la Bible, et nous indiquèrent enfin la situation de Bet-Jibrin, que l'on croit être l'ancienne Eleutheropolis. Notre guide Ibrahim l'avait visitée avec le professeur Robinson, et il nous décrivit les ruines curieuses qu'ils y avaient trouvées. Vers le nord, et dans le lointain, était un village considérable, nommé Bet-Daras, et au nord une montagne, de forme conique, qu'ils appelèrent El-Betane. Nous nous arrêtâmes quelques minutes auprès des trois villages de Safeen, qui étaient placés comme les trois angles d'un triangle, et à un quart de mille environ les uns des autres. Nous commençâmes à souffrir de l'inconvénient que nous avait signalé Mustapha ; l'air était rempli d'essaims de petites mouches qui nous piquaient tellement que nous nous empressâmes de nous envelopper la figure de notre mieux. Les chameaux, tourmentés par ces insectes, se montrèrent aussi, pour la première fois, très-difficiles à gouverner.

Nous trouvâmes des restes d'antiquité dans le dernier de ces trois villages ; près de là était le lit desséché d'un torrent, nommé Ouady-Safeen, qui devait être considérable en hiver. La situation et le nom de ces trois villages nous suggérèrent la pensée que nous étions dans la vallée de Zephathah, dans laquelle le roi Asa vainquit Zeraph l'Éthiopien, qui avait une armée d'un million d'hommes (1). Dans cette vaste plaine, il y avait assez de place pour cette multitude de soldats et pour ses trois cents chariots.

(1) 2 Chron. XIV, 9.

Nous nous rappelâmes aussi que l'arche de Dieu avait été ramenée par de jeunes vaches du pays des Philistins à Beth-Shemesh, à travers cette même plaine, probablement un peu au nord de l'endroit où nous nous trouvions; en levant les yeux vers les montagnes de Juda, nous nous rappelions la visite de la mère de notre Seigneur à sa cousine Elisabeth. Lakis et Libna étaient aussi dans cette plaine.

A neuf heures nous arrivâmes à Kasteen, où nous trouvâmes un puits. Les habitants étendaient des gerbes de blé sur les toits pour les faire sécher, et ils nous rappelèrent Rahab cachant les espions, à Jéricho, sous des chenevottes de lin. Un palmier solitaire s'élève au milieu du village. Une demi-heure après nous nous arrêtâmes à un autre village nommé Mesmieh. Près de là était une aire sur laquelle vingt ou trente paires de bœufs foulaient le blé sous leurs pieds, pour séparer le grain de la paille. La plupart d'entre eux n'étaient pas emmuselés, et nous nous souvînmes du commandement : « Tu n'emmusèleras pas ton bœuf lorsqu'il foule le grain, » et de l'application qu'en fait l'apôtre (1).

Vers le midi, sur une hauteur, on voit un village et une espèce de fort; notre guide l'appela Asenibba. C'est probablement le Nezib de Josué (2), et le Beit-Nuzib qui a été décrit par le professeur Robinson comme ayant une tour ruinée.

Nous trouvâmes, un peu plus loin, une petite rivière appelée Maruba; l'eau était fangeuse, ce qui n'empêcha pas nos Arabes d'en boire et de prendre un bain. C'était la première fois que nous voyions de l'eau courante depuis que nous étions entrés dans ce pays jadis appelé : « Un pays de torrents d'eau, de fontaines et d'abîmes. »

(1) Deut. XXV, 4; 1 Cor. IX, 10. — (2) Jos. XV, 43.

Un jour s'accomplira la parole du prophète Joël : « Les eaux couleront dans toutes les vallées de Juda (1). »

Ce jour-là nous voyageâmes pendant des heures entières dans des champs couverts de ronces, d'épines et de mauvaises herbes de toutes sortes, tellement que nous en comptâmes dix espèces différentes; jamais nous n'avions rien vu de pareil. Il est écrit : « Les épines et les ronces monteront sur la terre de mon peuple, jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu d'en haut sur nous, et que le désert devienne un Carmel, et que Carmel soit réputé comme une forêt (2); » « Les courants d'eau sont taris, et le feu a consumé les pâturages du désert (3); » « Les cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous toi sera de fer (4). »

Nous suivîmes quelque temps un petit ruisseau bordé de grands roseaux, au milieu desquels les bestiaux cherchaient un abri contre la chaleur. Une troupe de grands oiseaux, qui avaient le bec et les jambes rouges, le corps blanc et la queue noire, et qui ressemblaient pour la forme à nos hérons, se promenaient dans les endroits marécageux. Les natifs les nomment *abusat*. Vers le soir nous entrâmes dans une chaîne de collines derrière lesquelles s'élevaient les montagnes de Juda. Nous laissâmes à notre gauche Hulda, village ruiné sur une hauteur, et qui devait être anciennement une ville bien fortifiée. Nous rencontrâmes près de là un Africain qui jouait d'une espèce de flûte de berger composée de deux roseaux. C'était la première fois qu'un son joyeux frappait nos oreilles dans ce pays. Nous apprîmes plus tard que les Juifs n'ont ni harpes, ni tambours, ni aucun autre instrument de musique dans la Terre-Sainte. « Toute

(1) Joël III, 18. — (2) Es. XXXII, 13, 15. — (3) Joel I, 20.
(4) Deut. XXVIII, 23.

la joie est tournée en obscurité; l'allégresse du pays s'en est allée. » « Tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent; la joie des tambours a cessé. Le bruit de ceux qui se réjouissent est fini; la joie de la harpe a cessé (1). » Nous n'avons pas encore rencontré un seul enfant d'Abraham dans ce pays qui lui avait été donné. La menace d'Esaïe s'est accomplie : « Les étrangers dévoreront en votre présence votre pays, et cette désolation sera comme une ruine faite par des étrangers (2). »

Le 7 juin nous nous levâmes de grand matin; nous regardions ce jour comme un des plus intéressants de notre vie, car nous espérions arriver le soir à Jérusalem. Nous étions en route à quatre heures du matin, et la lune brillait encore. Nous traversâmes plusieurs petits ruisseaux, dont les bords étaient couverts de buissons fleuris peuplés d'alouettes et d'autres oiseaux, qui faisaient entendre leur doux ramage. Le Psalmiste a dépeint une scène semblable : « L'Éternel conduit les fontaines par les vallées, et les fait couler entre les montagnes; les oiseaux des cieux font résonner leur voix au milieu des feuilles (3). » Le souvenir de ces chants de David avait un charme tout particulier pour nous, dans ces lieux si voisins de ceux qu'habitait le roi d'Israël. Vers cinq heures nous arrivâmes à l'extrémité de la vallée à l'entrée de laquelle est situé le village de Latroon, sur le haut d'une colline rocailleuse, et nous entrâmes dans un défilé singulier, appelé le passage de Latroon. On suppose que c'est celui qui porte dans la Bible les deux noms de descente et de montée de Beth-Horon. D'autres voyageurs ont trouvé près de là un village nommé Betur. Le soleil se leva sur les sommets des montagnes; la scène était sauvage et romantique. Le sentier est escarpé

(1) Es. XXIV, II, 7, 8. — (2) Es. I, 7. — (3) Ps. CIV, 10, 12.

et rocailleux, et il est surtout difficile pour les chameaux, dont les pieds sont plus adaptés aux sables unis du désert; mais ils escaladèrent avec une admirable persévérance. Les rochers sauvages dont nous étions entourés étaient couverts de la plus riche végétation; le sentier était bordé de grands arbres ou d'arbrisseaux en fleurs, et les vêtements orientaux de Mustapha et de nos autres conducteurs étaient d'accord avec le caractère de cette scène. On trouverait difficilement une retraite plus favorable pour des bandits, et il paraît que l'on en voyait jadis dans ce lieu, et que le nom de Latroon lui a été donné par suite d'une tradition d'après laquelle le défilé aurait été le séjour habituel d'une bande de brigands, dont le larron converti aurait fait partie. A mesure que les montagnes s'ouvraient, nous retrouvions plus distinctement les traces des terrasses dont elles étaient couvertes, et sur lesquelles on cultivait jadis la vigne. Mais nous reconnûmes que, sur un grand nombre de ces montagnes, ces terrasses étaient naturelles, et n'étaient pas le fruit du travail de l'homme, tandis que, dans d'autres endroits, il n'avait fait que suivre les indications de la nature. Dieu lui-même semble avoir formé ces montagnes de telle manière que des bandes naturelles de craie tournent autour en cercles concentriques, et à des intervalles réguliers. Les Israélites avaient planté la vigne et l'olivier sur ces terrasses naturelles; leur Dieu leur avait enseigné à mettre à profit, par leur industrie, jusqu'aux plus petits coins de terre de leur fertile héritage, et à couvrir les rochers eux-mêmes de l'ombrage de leurs vignes et de leurs oliviers.

Nous arrivâmes à une plantation d'oliviers et aux ruines d'un petit fort, qui doit être le Moden de plusieurs voyageurs; il indique le sommet de ce défilé remarqua-

ble, et est à quatre heures et demie de distance de Latroon. De ce point élevé nous aperçûmes Ramla, au nord-ouest, dans la plaine de Saron : on voyait distinctement sa tour, ses minarets et ses principaux bâtiments. On croit que cette ville est la même qu'Arimathée, demeure du riche Joseph, dont le dévouement au Seigneur est rapporté dans tous les Evangiles. Nous étions sur le chemin de Jaffa à Jérusalem ; c'est celui que devait avoir suivi Pierre lorsqu'il était descendu vers les saints qui habitaient à Lydde, près de Ramla ; qu'il avait guéri Enée, et qu'il avait dirigé les yeux de tous les habitants de cette belle plaine vers celui qui avait été annoncé comme la rose de Saron.

Nous descendîmes vers un beau village que les Arabes nommèrent Kuriet, et qui, après avoir été la résidence d'un fameux chef, appartient encore à sa famille. Les maisons sont solidement bâties en pierres, et l'on y voit les ruines d'anciens édifices, et en particulier d'une grande église ou abbaye dans le style gothique, dont on a fait depuis une mosquée. Ce village est entouré d'oliviers, de grenadiers et de très-beaux figuiers ; un palmier s'élève au-dessus de tous ces arbres. Le professeur Robinson pense que ce doit être le site de Kirjath-Jearim, où l'arche de Dieu resta pendant vingt ans (1), et que son nom moderne Kuriet-el-Enab est peut-être une corruption de Kirjath-Abinadab, la ville d'Abinadab, de même qu'on appelle aujourd'hui Béthanie la ville de Lazare.

En descendant au fond de cette délicieuse vallée, nous remarquâmes que les montagnes étaient couvertes de terrasses plus régulières que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Ces montagnes ne présentent pas des pics détachés ; elles ressemblent plutôt à des boules rondes posées les unes à côté des autres. Nous comptâ-

(1) 1 Sam. VII, 1, 2.

mes souvent quarante, cinquante, et souvent jusqu'à soixante-dix terrasses depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet des montagnes ; elles devaient ressembler à un jardin délicieux lorsqu'elles étaient revêtues de vignes chargées de raisins. Nous comprîmes alors comment pourront s'accomplir littéralement les paroles de Joël : « Le vin doux dégouttera des montagnes. » Nous vîmes aussi clairement le sens de la promesse qui se trouve dans le prophète Ezéchiel : « Vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos branches et vous porterez votre fruit pour mon peuple d'Israël ; car ils sont prêts à venir (1). » Le Psalmiste fait sûrement allusion à cette manière de cultiver la vigne sur les montagnes, lorsqu'il dit : « Tu avais transporté une vigne hors d'Égypte. Les montagnes étaient couvertes de son ombre (2). »

Après avoir escaladé un autre sentier rocailleux, nous descendîmes dans une vallée agréable, dominée par une tour nommée El-Kustul, nom qui vient du latin *castellum* ; mais on ne connaît pas son histoire. Le sentier était tellement escarpé que nous crûmes plus prudent de descendre à plusieurs reprises de nos chameaux, mais ces fidèles animaux ne bronchèrent pas une seule fois. A notre grande surprise, nous rencontrâmes dans ce défilé un jeune homme vêtu à l'européenne et monté sur une mule, qui nous dit en passant : « Good morning (bonjour). » C'étaient les premiers mots anglais que nous eussions entendu prononcer à des étrangers depuis bien longtemps. Ce jeune homme était M. Bergheim, médecin de la mission de Jérusalem, qui se rendait à Jaffa. Plusieurs terrasses étaient couvertes de figuiers et de vignes, mais nous trouvâmes au fond de la vallée un véritable verger. Les sarments grimpaient autour des figuiers plan-

(1) Ezéch. XXXVI, 8. — (2) Ps. LXXX, 10.

tés en grand nombre dans les vignes, ce qui nous rappela la parabole du Seigneur. Un ruisseau limpide arrosait cette vallée, qui présentait un aspect de paix et de prospérité.

Nous entrâmes alors dans ce que l'on regarde généralement comme la vallée d'Elah. Les Arabes la nomment Ouady-Bet-Hanina; mais tout près de là est une Ouady-Aly qui paraît avoir conservé l'ancien nom. Plusieurs croient que c'est dans ce lieu que David tua Goliath, le champion des Philistins (1) ; quoi qu'il en soit, la vue de cette vallée nous représenta vivement ce mémorable combat. Le ravin qui sépare les deux montagnes est étroit et profond. «Les Philistins étaient sur une montagne du côté de deçà, et les Israélites étaient sur une autre montagne du côté de delà; de sorte que la vallée était entre deux.» Ils ne pouvaient en venir aux mains sans descendre au fond de la vallée, mais ils pouvaient se parler et se défier d'une montagne à l'autre. Cela nous expliqua comment le géant pouvait se présenter et défier les armées du Dieu vivant, tout en étant hors de la portée des armes des Israélites. Mais lorsque David eut accepté son défi, il descendit dans cette étroite vallée, traversa le petit ruisseau, ramassa cinq cailloux bien unis pour sa fronde, et commença à remonter sur la pente opposée. Goliath le regarde, le méprise, et s'avance pour l'accabler; mais David jette la pierre avec sa fronde, et en frappe au front le Philistin. Le géant tombe, et David saisissant sa propre épée sépare sa tête de son corps, et engage les armées d'Israël à traverser le ruisseau et à attaquer les ennemis qui ont blasphémé le nom du Dieu vivant.

Au fond de la vallée était un petit village nommé Caglione ou Kolonie, nom qui vient probablement du latin

(1) 1 Sam. XVII, 2.

Colonia; mais son histoire est inconnue. Nous montâmes sur une montagne stérile par un sentier très-escarpé, mais les chameaux s'en tirèrent merveilleusement. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, il nous sembla que nous avions laissé derrière nous toute culture : un désert de rochers brûlés par le soleil s'étend à droite à perte de vue. Nous nous souvînmes de la description qu'ont faite les voyageurs de ces montagnes, et nous reconnûmes que nous étions près de la sainte cité. Nous nous attendions à chaque moment à voir Jérusalem. Bien que fatigués de sept heures de marche, nous avancions aussi vite que possible. M. Mac cheyne descendit de son chameau et arriva à pied à l'endroit où l'on aperçoit pour la première fois la ville du Seigneur; en un moment nous fûmes tous auprès de lui, silencieux, absorbés dans nos pensées, et contemplant avec avidité la scène merveilleuse des souffrances de notre Dieu Sauveur. Les montagnes éloignées qui sont au delà de la ville nous semblaient si près que, à la première vue, nous les prîmes pour les montagnes qui entourent « la vallée de vision ; » elles étaient pourtant dans le pays de Moab, à l'est de la mer Morte. Cette atmosphère si pure, à laquelle nous n'étions pas encore bien accoutumés, nous trompait souvent sur les distances. Pendant que nos chameaux approchaient lentement de la ville, ses sombres murailles s'élevaient devant nous ; mais ce qui nous faisait le plus d'impression c'était la pensée que nous étions alors au milieu des « montagnes qui environnent Jérusalem (1), » et nous répétions intérieurement : « Nous entrerons dans tes portes, ô Jérusalem. » En nous dirigeant vers la porte de Jaffa nous aperçûmes le mont des Oliviers ; plus nous approchions, plus nous sentions que c'était une chose

(1) Ps. CXXV, 2.

solennelle que de fouler la terre sur laquelle avait marché « Dieu manifesté en chair. »

Ce que nous éprouvions à cette heure ne pouvait pas s'exprimer; nous marchions tous en silence, ou nous nous contentions d'échanger de temps en temps un seul mot. En suivant le sentier qui longe la muraille orientale, et dont l'aspect n'a rien de remarquable, et en entrant par la porte de Jaffa, nous pouvions comprendre et nous étions tout près d'adopter cette exclamation : « Est-ce ici la ville de laquelle on disait : La parfaite en beauté, la joie de toute la terre (1)? » Ses sombres murailles, ses rues étroites et glissantes, ses maisons basses et mal construites, et l'apparence de pauvreté de la population, rien ne rappelait la magnificence des anciens jours. Mais nous devions bientôt apprendre que tous les éléments de la gloire et de la beauté de Jérusalem subsistent encore dans cette merveilleuse situation qui fera encore d'elle au dernier jour « la ville du grand roi. »

(1) Lament. II, 15.

Un jour s'accomplira la parole du prophète Joël : « Les eaux couleront dans toutes les vallées de Juda (1). »

Ce jour-là nous voyageâmes pendant des heures entières dans des champs couverts de ronces, d'épines et de mauvaises herbes de toutes sortes, tellement que nous en comptâmes dix espèces différentes ; jamais nous n'avions rien vu de pareil. Il est écrit : « Les épines et les ronces monteront sur la terre de mon peuple, jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu d'en haut sur nous, et que le désert devienne un Carmel, et que Carmel soit réputé comme une forêt (2) ; » « Les courants d'eau sont taris, et le feu a consumé les pâturages du désert (3) ; » « Les cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous toi sera de fer (4). »

Nous suivîmes quelque temps un petit ruisseau bordé de grands roseaux, au milieu desquels les bestiaux cherchaient un abri contre la chaleur. Une troupe de grands oiseaux, qui avaient le bec et les jambes rouges, le corps blanc et la queue noire, et qui ressemblaient pour la forme à nos hérons, se promenaient dans les endroits marécageux. Les natifs les nomment *abusat*. Vers le soir nous entrâmes dans une chaîne de collines derrière lesquelles s'élevaient les montagnes de Juda. Nous laissâmes à notre gauche Hulda, village ruiné sur une hauteur, et qui devait être anciennement une ville bien fortifiée. Nous rencontrâmes près de là un Africain qui jouait d'une espèce de flûte de berger composée de deux roseaux. C'était la première fois qu'un son joyeux frappait nos oreilles dans ce pays. Nous apprîmes plus tard que les Juifs n'ont ni harpes, ni tambours, ni aucun autre instrument de musique dans la Terre-Sainte. « Toute

(1) Joël III, 18. — (2) Es. XXXII, 13, 15. — (3) Joel I, 20.
(4) Deut. XXVIII, 23.

la joie est tournée en obscurité; l'allégresse du pays s'en est allée. » « Tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent; la joie des tambours a cessé. Le bruit de ceux qui se réjouissent est fini; la joie de la harpe a cessé (1). » Nous n'avons pas encore rencontré un seul enfant d'Abraham dans ce pays qui lui avait été donné. La menace d'Esaïe s'est accomplie : « Les étrangers dévoreront en votre présence votre pays, et cette désolation sera comme une ruine faite par des étrangers (2). »

Le 7 juin nous nous levâmes de grand matin; nous regardions ce jour comme un des plus intéressants de notre vie, car nous espérions arriver le soir à Jérusalem. Nous étions en route à quatre heures du matin, et la lune brillait encore. Nous traversâmes plusieurs petits ruisseaux, dont les bords étaient couverts de buissons fleuris peuplés d'alouettes et d'autres oiseaux, qui faisaient entendre leur doux ramage. Le Psalmiste a dépeint une scène semblable : « L'Éternel conduit les fontaines par les vallées, et les fait couler entre les montagnes; les oiseaux des cieux font résonner leur voix au milieu des feuilles (3). » Le souvenir de ces chants de David avait un charme tout particulier pour nous, dans ces lieux si voisins de ceux qu'habitait le roi d'Israël. Vers cinq heures nous arrivâmes à l'extrémité de la vallée à l'entrée de laquelle est situé le village de Latroon, sur le haut d'une colline rocailleuse, et nous entrâmes dans un défilé singulier, appelé le passage de Latroon. On suppose que c'est celui qui porte dans la Bible les deux noms de descente et de montée de Beth-Horon. D'autres voyageurs ont trouvé près de là un village nommé Betur. Le soleil se leva sur les sommets des montagnes; la scène était sauvage et romantique. Le sentier est escarpé

(1) Es. XXIV, 11, 7, 8. — (2) Es. I, 7. — (3) Ps. CIV, 10, 12.

et rocailleux, et il est surtout difficile pour les chameaux, dont les pieds sont plus adaptés aux sables unis du désert; mais ils escaladèrent avec une admirable persévérance. Les rochers sauvages dont nous étions entourés étaient couverts de la plus riche végétation; le sentier était bordé de grands arbres ou d'arbrisseaux en fleurs, et les vêtements orientaux de Mustapha et de nos autres conducteurs étaient d'accord avec le caractère de cette scène. On trouverait difficilement une retraite plus favorable pour des bandits, et il paraît que l'on en voyait jadis dans ce lieu, et que le nom de Latroon lui a été donné par suite d'une tradition d'après laquelle le défilé aurait été le séjour habituel d'une bande de brigands, dont le larron converti aurait fait partie. A mesure que les montagnes s'ouvraient, nous retrouvions plus distinctement les traces des terrasses dont elles étaient couvertes, et sur lesquelles on cultivait jadis la vigne. Mais nous reconnûmes que, sur un grand nombre de ces montagnes, ces terrasses étaient naturelles, et n'étaient pas le fruit du travail de l'homme, tandis que, dans d'autres endroits, il n'avait fait que suivre les indications de la nature. Dieu lui-même semble avoir formé ces montagnes de telle manière que des bandes naturelles de craie tournent autour en cercles concentriques, et à des intervalles réguliers. Les Israélites avaient planté la vigne et l'olivier sur ces terrasses naturelles; leur Dieu leur avait enseigné à mettre à profit, par leur industrie, jusqu'aux plus petits coins de terre de leur fertile héritage, et à couvrir les rochers eux-mêmes de l'ombrage de leurs vignes et de leurs oliviers.

Nous arrivâmes à une plantation d'oliviers et aux ruines d'un petit fort, qui doit être le Moden de plusieurs voyageurs; il indique le sommet de ce défilé remarqua-

ble, et est à quatre heures et demie de distance de Latroon. De ce point élevé nous aperçûmes Ramla, au nord-ouest, dans la plaine de Saron : on voyait distinctement sa tour, ses minarets et ses principaux bâtiments. On croit que cette ville est la même qu'Arimathée, demeure du riche Joseph, dont le dévouement au Seigneur est rapporté dans tous les Evangiles. Nous étions sur le chemin de Jaffa à Jérusalem ; c'est celui que devait avoir suivi Pierre lorsqu'il était descendu vers les saints qui habitaient à Lydde, près de Ramla ; qu'il avait guéri Enée, et qu'il avait dirigé les yeux de tous les habitants de cette belle plaine vers celui qui avait été annoncé comme la rose de Saron.

Nous descendîmes vers un beau village que les Arabes nommèrent Kuriet, et qui, après avoir été la résidence d'un fameux chef, appartient encore à sa famille. Les maisons sont solidement bâties en pierres, et l'on y voit les ruines d'anciens édifices, et en particulier d'une grande église ou abbaye dans le style gothique, dont on a fait depuis une mosquée. Ce village est entouré d'oliviers, de grenadiers et de très-beaux figuiers ; un palmier s'élève au-dessus de tous ces arbres. Le professeur Robinson pense que ce doit être le site de Kirjath-Jearim, où l'arche de Dieu resta pendant vingt ans (1), et que son nom moderne Kuriet-el-Enab est peut-être une corruption de Kirjath-Abinadab, la ville d'Abinadab, de même qu'on appelle aujourd'hui Béthanie la ville de Lazare.

En descendant au fond de cette délicieuse vallée, nous remarquâmes que les montagnes étaient couvertes de terrasses plus régulières que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Ces montagnes ne présentent pas des pics détachés ; elles ressemblent plutôt à des boules rondes posées les unes à côté des autres. Nous comptâ-

(1) 1 Sam. VII, 1, 2.

mes souvent quarante, cinquante, et souvent jusqu'à soixante-dix terrasses depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet des montagnes ; elles devaient ressembler à un jardin délicieux lorsqu'elles étaient revêtues de vignes chargées de raisins. Nous comprîmes alors comment pourront s'accomplir littéralement les paroles de Joël : « Le vin doux dégouttera des montagnes. » Nous vîmes aussi clairement le sens de la promesse qui se trouve dans le prophète Ezéchiel : « Vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos branches et vous porterez votre fruit pour mon peuple d'Israël ; car ils sont prêts à venir (1). » Le Psalmiste fait sûrement allusion à cette manière de cultiver la vigne sur les montagnes, lorsqu'il dit : « Tu avais transporté une vigne hors d'Égypte. Les montagnes étaient couvertes de son ombre (2). »

Après avoir escaladé un autre sentier rocailleux, nous descendîmes dans une vallée agréable, dominée par une tour nommée El-Kustul, nom qui vient du latin *castellum* ; mais on ne connaît pas son histoire. Le sentier était tellement escarpé que nous crûmes plus prudent de descendre à plusieurs reprises de nos chameaux, mais ces fidèles animaux ne bronchèrent pas une seule fois. A notre grande surprise, nous rencontrâmes dans ce défilé un jeune homme vêtu à l'européenne et monté sur une mule, qui nous dit en passant : « Good morning (bonjour). » C'étaient les premiers mots anglais que nous eussions entendu prononcer à des étrangers depuis bien longtemps. Ce jeune homme était M. Bergheim, médecin de la mission de Jérusalem, qui se rendait à Jaffa. Plusieurs terrasses étaient couvertes de figuiers et de vignes, mais nous trouvâmes au fond de la vallée un véritable verger. Les sarments grimpaient autour des figuiers plan-

(1) Ezéch. XXXVI, 8. — (2) Ps. LXXX, 10.

tés en grand nombre dans les vignes, ce qui nous rappela la parabole du Seigneur. Un ruisseau limpide arrosait cette vallée, qui présentait un aspect de paix et de prospérité.

Nous entrâmes alors dans ce que l'on regarde généralement comme la vallée d'Elah. Les Arabes la nomment Ouady-Bet-Hanina; mais tout près de là est une Ouady-Aly qui paraît avoir conservé l'ancien nom. Plusieurs croient que c'est dans ce lieu que David tua Goliath, le champion des Philistins (1) ; quoi qu'il en soit, la vue de cette vallée nous représenta vivement ce mémorable combat. Le ravin qui sépare les deux montagnes est étroit et profond. «Les Philistins étaient sur une montagne du côté de deçà, et les Israélites étaient sur une autre montagne du côté de delà ; de sorte que la vallée était entre deux.» Ils ne pouvaient en venir aux mains sans descendre au fond de la vallée, mais ils pouvaient se parler et se défier d'une montagne à l'autre. Cela nous expliqua comment le géant pouvait se présenter et défier les armées du Dieu vivant, tout en étant hors de la portée des armes des Israélites. Mais lorsque David eut accepté son défi, il descendit dans cette étroite vallée, traversa le petit ruisseau, ramassa cinq cailloux bien unis pour sa fronde, et commença à remonter sur la pente opposée. Goliath le regarde, le méprise, et s'avance pour l'accabler; mais David jette la pierre avec sa fronde, et en frappe au front le Philistin. Le géant tombe, et David saisissant sa propreépée sépare sa tête de son corps, et engage les armées d'Israël à traverser le ruisseau et à attaquer les ennemis qui ont blasphémé le nom du Dieu vivant.

Au fond de la vallée était un petit village nommé Caglione ou Kolonie, nom qui vient probablement du latin

(1) 1 Sam. XVII, 2.

Colonia; mais son histoire est inconnue. Nous montâmes sur une montagne stérile par un sentier très-escarpé, mais les chameaux s'en tirèrent merveilleusement. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, il nous sembla que nous avions laissé derrière nous toute culture : un désert de rochers brûlés par le soleil s'étend à droite à perte de vue. Nous nous souvînmes de la description qu'ont faite les voyageurs de ces montagnes, et nous reconnûmes que nous étions près de la sainte cité. Nous nous attendions à chaque moment à voir Jérusalem. Bien que fatigués de sept heures de marche, nous avancions aussi vite que possible. M. Mac cheyne descendit de son chameau et arriva à pied à l'endroit où l'on aperçoit pour la première fois la ville du Seigneur; en un moment nous fûmes tous auprès de lui, silencieux, absorbés dans nos pensées, et contemplant avec avidité la scène merveilleuse des souffrances de notre Dieu Sauveur. Les montagnes éloignées qui sont au delà de la ville nous semblaient si près que, à la première vue, nous les prîmes pour les montagnes qui entourent « la vallée de vision; » elles étaient pourtant dans le pays de Moab, à l'est de la mer Morte. Cette atmosphère si pure, à laquelle nous n'étions pas encore bien accoutumés, nous trompait souvent sur les distances. Pendant que nos chameaux approchaient lentement de la ville, ses sombres murailles s'élevaient devant nous; mais ce qui nous faisait le plus d'impression c'était la pensée que nous étions alors au milieu des « montagnes qui environnent Jérusalem (1), » et nous répétions intérieurement : « Nous entrerons dans tes portes, ô Jérusalem. » En nous dirigeant vers la porte de Jaffa nous aperçûmes le mont des Oliviers; plus nous approchions, plus nous sentions que c'était une chose

(1) Ps. CXXV, 2.

solennelle que de fouler la terre sur laquelle avait marché « Dieu manifesté en chair. »

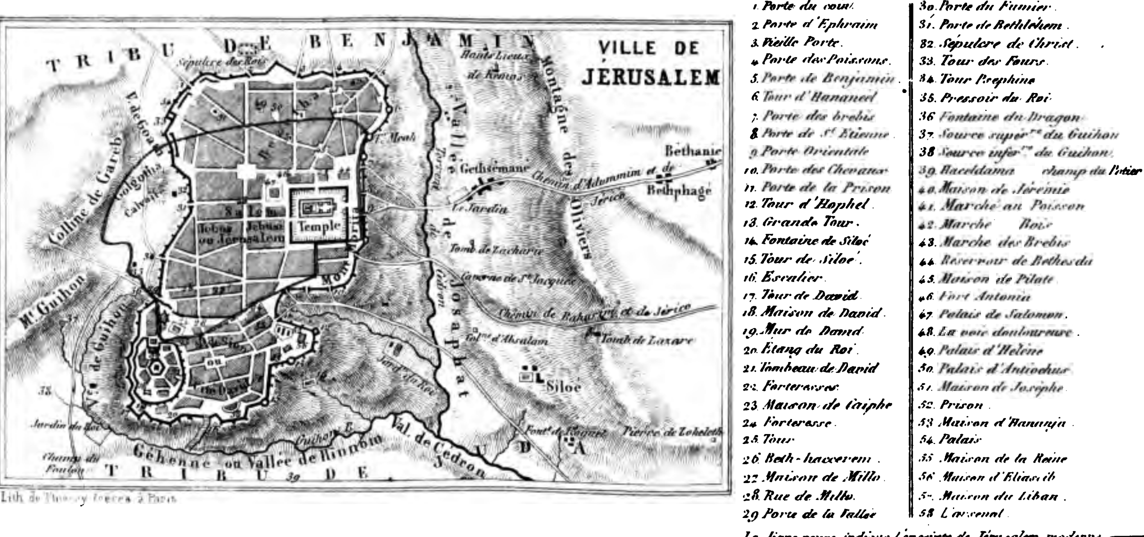
Ce que nous éprouvions à cette heure ne pouvait pas s'exprimer; nous marchions tous en silence, ou nous nous contentions d'échanger de temps en temps un seul mot. En suivant le sentier qui longe la muraille orientale, et dont l'aspect n'a rien de remarquable, et en entrant par la porte de Jaffa, nous pouvions comprendre et nous étions tout près d'adopter cette exclamation : « Est-ce ici la ville de laquelle on disait : La parfaite en beauté, la joie de toute la terre (1)? » Ses sombres murailles, ses rues étroites et glissantes, ses maisons basses et mal construites, et l'apparence de pauvreté de la population, rien ne rappelait la magnificence des anciens jours. Mais nous devions bientôt apprendre que tous les éléments de la gloire et de la beauté de Jérusalem subsistent encore dans cette merveilleuse situation qui fera encore d'elle au dernier jour « la ville du grand roi. »

(1) Lament. II, 15.

CHAPITRE III.

JÉRUSALEM. — HÉBRON. — BETHLÉHEM.

M. Young, le consul anglais, qui nous attendait, et qui devait nous loger près du couvent latin, nous reçut de la manière la plus aimable. Il nous apprit que la peste n'avait pas encore cessé à Jérusalem, mais elle diminuait de jour en jour, et il n'y avait plus de cordon sanitaire autour de la ville. Il nous engagea à ne pas camper sur la montagne des Oliviers, comme nous en avions eu l'intention, mais à vivre dans la ville, en employant les précautions ordinaires de ne toucher personne dans les rues, et de recevoir à travers l'eau tous les articles de nourriture. Il nous présenta ensuite à deux voyageurs qui venaient d'arriver de Petra, par le chemin d'Hébron, lord Claude Hamilton et M. Lyttleton. Le premier ne fut pas peu surpris de rencontrer à Jérusalem le docteur Black, qu'il avait connu jadis comme ministre de la paroisse de Tarvis, dans l'Aberdeenshire. Nous nous empressâmes de nous faire conduire dans le logement qu'on nous avait préparé, afin de reposer nos corps fatigués d'un si long voyage, et de nous remettre des émotions variées de cette dernière journée. On nous donna deux appartements séparés par une terrasse qui unissait les deux toits. Un peu plus tard, M. Nicolayson, missionnaire de la Société de Londres pour la conversion des Juifs, vint nous saluer comme des frères et comme des amis d'Israël, et nous souhaita la bienvenue dans la



1. Porte du coin.
2. Porte d'Ephraïm
3. Vieille Porte.
4. Porte des Poissons.
5. Porte de Benjamin.
6. Tour d'Hananeel
7. Porte des brebis
8. Porte de St. Etienne.
9. Porte Orientale
10. Porte des Chevaux
11. Porte de la Prison
12. Tour d'Hophel.
13. Grande Tour.
14. Fontaine de Siloé
15. Tour de Siloé.
16. Escalier.
17. Tour de David.
18. Maison de David.
19. Mur de David.
20. Etang du Roi.
21. Tombeau de David
22. Forteresses.
23. Maison de Caïphe
24. Forteresse.
25. Tour.
26. Beth-haccerem.
27. Maison de Millo.
28. Rue de Millo.
29. Porte de la Vallée
30. Porte du Fumier.
31. Porte de Bethléhem.
32. Sépulcre de Christ.
33. Tour des Fours.
34. Tour Psephine
35. Pressoir du Roi
36. Fontaine du Dragon
37. Source supérre du Guihon
38. Source infére du Guihon.
39. Haceldama champ du Potier.
40. Maison de Jérémie
41. Marché au Poisson
42. Marché Bois
43. Marché des Brebis
44. Réservoir de Bethesda
45. Maison de Pilate.
46. Fort Antonia
47. Palais de Salomon.
48. La voie douloureuse.
49. Palais d'Hélène
50. Palais d'Antiochus
51. Maison de Joseph.
52. Prison.
53. Maison d'Hananja.
54. Palais
55. Maison de la Reine
56. Maison d'Eliasib
57. Maison du Liban.
58. L'arsenal.

La ligne rouge indique l'enceinte de Jérusalem moderne.

sainte cité. Il resta longtemps à causer de notre voyage, de ses travaux et de ses espérances de succès. Le lieu dans lequel nous nous trouvions réunis ajoutait encore à l'intérêt de cette conversation. Le soir, nous entendîmes les lamentations de ceux qui pleuraient la mort d'un ami ; ce son, toujours profondément mélancolique, l'est encore doublement dans un lieu où sévit la peste. Nous n'entendîmes pas une seule fois des sons joyeux dans les rues de Jérusalem ; le prophète a prononcé cette parole : « Je ferai cesser toute sa joie (1). »

Ce fut avec des sentiments qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire qu'avant de nous livrer pour la première fois au sommeil, dans les portes de Jérusalem, nous nous remîmes nous-mêmes, et tous ceux qui nous étaient chers, notre Église et la sainte cause qu'elle nous avait confiée, aux soins de celui qui est assis comme roi sur la sainte montagne de Sion. Nous n'avons pas connaissance qu'aucun ministre de l'Église d'Écosse eût jamais eu, avant nous, le privilége de visiter la sainte cité; et la bonne main de notre Dieu ayant été sur nous pour en amener quatre d'entre nous jusque-là, nous avions la confiance que c'était un heureux présage, et peut-être l'aurore d'un jour plus brillant pour notre Église bien-aimée, d'un jour d'efforts généreux et dévoués en faveur d'Israël qui est dispersé, et d'un monde qui périt dans l'incrédulité.

Nous avions étendu nos nattes sur le pavé de pierre, et nous espérions reposer tranquillement ; nous passâmes, au contraire, une nuit très-pénible, parce que nos chambres étaient infestées d'insectes. C'est une épreuve à laquelle doivent se soumettre ceux qui voyagent dans l'Orient. Le point du jour mit fin à notre tourment. Nous

(1) Osée II, 11.

nous levâmes de bonne heure, et trouvant notre chemin jusqu'à la porte de Jaffa, nous sortîmes de la ville, et nous nous assîmes sous un olivier. Nous lûmes le psaume XLVIII : « L'Éternel est grand et digne d'être loué dans la ville de notre Dieu, et dans la montagne de sa sainteté. Le plus beau lieu du pays, la joie de toute la terre, c'est la montagne de Sion, au fond du septentrion ; c'est la ville du grand Roi. Dieu est connu dans ses palais pour une haute retraite. » Pendant que nous lisions ces paroles, les yeux fixés sur Jérusalem, les événements des anciens jours semblaient se lever en foule devant nous. Nous nous représentions les saints prophètes et les hommes de Dieu qui parcouraient jadis les campagnes et les rues de la ville. Les souvenirs amassés dans les heures employées à l'étude de la Bible, et la vue de la scène de tous ces événements nous présentaient Jérusalem comme une ville dans laquelle nous avions jadis vécu avec des amis chéris et respectés, dont l'absence répandait maintenant sur tout cet ensemble un sentiment de tristesse. Nous lûmes une partie des Lamentations de Jérémie, et nous pûmes sympathiser avec le prophète, lorsqu'il s'écrie : « Comment le Seigneur a-t-il couvert de sa colère la fille de Sion comme d'une nuée ! Comment a-t-il jeté des cieux en terre l'ornement d'Israël ! Il a abîmé Israël ; il a abîmé tous ses palais (1). »

Dans l'après-midi, M. Nicolayson insista avec beaucoup de bonté pour que nous vinssions habiter une des maisons de la mission, sur le sommet septentrional du mont de Sion. M. Pieritz et le docteur Gerstmann, médecin missionnaire, étaient absents, et on nous mit en possession de leurs logements. Dans cette maison, une de nos fenêtres s'ouvrait sur l'est, et nous voyions de là le dôme

(1) Lam. II, 1. 5.

de la mosquée d'Omar, construite sur l'emplacement du temple de Salomon, et plus loin le mont des Oliviers. Cette montagne, à jamais mémorable, avec ses trois sommets et les rochers blancs qui se font voir çà et là au milieu des oliviers dont elle est encore parsemée, était le premier objet sur lequel se portaient nos regards le matin. Vers l'occident nous apercevions un palmier solitaire qui croissait au milieu d'un amas de décombres.

On creusait alors les fondations de l'église hébraïque, tout près de la maison de M. Nicolayson, et nous voyions les chameaux apporter les pierres d'une carrière située à quelques milles de Jérusalem, près du village d'Anata, l'ancienne Anathoth, patrie de Jérémie. On avait déjà creusé à une profondeur d'environ quarante pieds, et l'on n'avait pas encore atteint le roc. Nous avons appris depuis qu'on était arrivé à l'ancien fondement à cinquante pieds. On a enlevé monceau après monceau de décombres et d'anciennes pierres. C'est un fait remarquable, et qui doit frapper les voyageurs, que, non-seulement sur le mont de Sion, mais dans plusieurs parties de Jérusalem, la ville moderne est littéralement bâtie sur les ruines de la ville ancienne. Les prophètes ont parlé avec une divine exactitude lorsqu'ils ont dit : « Jérusalem sera réduite en monceaux (1), » et « Je réduirai Jérusalem en monceaux de ruines (2). » Les prophéties qu'ont prononcées les mêmes lèvres sur la restauration future d'Israël ne s'accompliront-elles pas aussi complétement ? La profondeur de ces décombres nous suggéra la pensée de l'interprétation littérale de ces paroles de Jérémie : « Les portes sont enfoncées en terre (3). » On ne trouve plus les anciennes portes dont parle Jérémie, et il est très-possible que plu-

(1) Michée III, 12. — (2) Jér. IX, 11. — (3) Lam. II, 9.

sieurs de ces portes soient réellement enterrées sous les pieds du voyageur qui les cherche.

Pendant la journée nous commençâmes à nous informer de l'état des Juifs dans leur pays. On nous dit que c'était dans le quartier qu'ils habitaient que la peste faisait le plus grand nombre de victimes, et qu'il fallait user de beaucoup de prudence pour visiter leurs maisons. M. Nicolayson nous donna toutes les informations que nous pouvions désirer. La conversion des Juifs rencontre plus d'obstacles en Palestine que partout ailleurs ; voici les principaux : Jérusalem est la forteresse du rabbinisme, et les Juifs qui l'habitent sont extrêmement superstitieux ; un missionnaire a moins de points de contact avec les Juifs dans ce pays que dans tous les autres ; il ne peut arriver jusqu'à eux par la presse, ni s'adresser à eux dans de grandes assemblées ; son œuvre ne peut s'accomplir que par des rapports personnels, et c'est là arracher en quelque sorte une à une les pierres d'un édifice. Un Juif qui cherche la vérité ou qui se convertit rencontre une opposition beaucoup plus forte ici que partout ailleurs ; car on regarde comme une terrible calamité qu'un Juif devienne apostat dans la ville sainte. Tous les Juifs de la Terre-Sainte sont plus ou moins soutenus par les secours pécuniaires qu'on envoie annuellement d'Europe ; mais dès qu'on sait qu'un Juif s'occupe de la religion chrétienne, il perd sa part de ce fonds, et se trouve sans ressource.

On n'a jamais établi à Jérusalem d'écoles pour les enfants juifs, et dans l'état actuel des choses elles ne pourraient pas réussir ; il n'y a pas ici, comme en Pologne ou en Allemagne, des attraits temporels qui puissent engager les Juifs à envoyer élever leurs enfants dans de semblables écoles ; car il n'existe ici pour les jeunes gens

aucune perspective de places lucratives ou honorables, qui puissent les tenter de leur faire donner une éducation soignée. La Société de Londres a formé le plan d'instituer des écoles pour les convertis ; on y enseignerait diverses branches de connaissances, et quelques-uns de leurs frères y seraient peut-être attirés de cette manière.

Un Juif converti devient sous plusieurs rapports un meilleur missionnaire qu'un homme qui a toujours porté le nom de chrétien. Il est vrai qu'il rencontre d'abord une plus vive opposition ; mais avec le temps, le fait du changement qui s'est opéré dans ses convictions ne manque jamais de faire impression sur ses frères, pourvu qu'il se montre conséquent dans son caractère et dans sa conduite. Un Juif manifestera, il est vrai, plus de respect pour un missionnaire né parmi les Gentils, et l'écoutera plus volontiers ; mais il fera moins d'attention à ses discours, parce qu'il lui semblera tout simple qu'il parle ainsi. Le Gentil a l'avantage d'arriver plus facilement auprès des Juifs, et d'exciter moins de préventious ; mais un Juif converti exerce une plus grande influence, une fois que la confiance est établie. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est probablement de réunir des missionnaires juifs et gentils dans le même champ de travail.

Il est très-important de bâtir, sur le mont de Sion, une église dans laquelle le culte protestant soit célébré dans toute sa pureté, afin que les Juifs puissent voir ce qu'est réellement le vrai Christianisme. Ils regardent les Eglises grecque et romaine comme des Eglises idolâtres, et ils croyent que les Anglais sont des incrédules qui n'ont aucune religion.

Un grand nombre de Juifs de Palestine nourrissent dans leurs cœurs l'espérance de la venue du Messie ; plusieurs croyaient qu'il viendrait dans l'année 1840,

parce que c'est le terme d'une période indiquée dans le Zohar; et quelques-uns disaient que, si cette année-là finissait sans qu'il fût arrivé, ils deviendraient chrétiens; mais ils ont déjà dit plus d'une fois la même chose, et puis ils ont toujours trouvé quelques motifs qui expliquaient le retard du Messie.

Le fait que la Palestine est la forteresse du rabbinisme est un motif suffisant pour que les chrétiens fassent les plus grands efforts pour envoyér la lumière de l'Evangile parmi les Juifs de ce pays. Il s'est manifesté dernièrement plusieurs symptômes encourageants parmi les Juifs de Jérusalem. Leur misérable condition, dans la ville où régnaient leurs ancêtres, doit exciter vivement la sympathie. Ils sont pauvres et méprisés, et il y a parmi eux de déplorables divisions. Le consul nous parla d'un Juif que le gouverneur avait fait mourir sous le bâton la semaine précédente. On n'avait pas pu prouver qu'il coupable fût du fait dont on l'accusait, et il paraît qu'il en était réellement innocent; mais personne ne se présenta pour plaider sa cause ou pour venger sa mort.

Le soir, lorsqu'il fit un peu plus frais, nous parcourûmes Jérusalem pour la première fois; nous passâmes auprès du couvent des Arméniens, qui nous parut être le plus grand de la ville et qui est entouré d'un assez beau jardin; et, sortant par la porte de Sion, la seule qui soit ouverte du côté du midi, nous arrivâmes sur le sommet découvert du mont de Sion, dont une bonne moitié se trouve maintenant hors des murs. Près de la porte on voit un bâtiment sombre et mal construit, c'est un couvent arménien qui renferme ce que les moines appellent la maison de Caïphe, et plus près du sommet est une petite mosquée qui couvre le sépulcre de David. Les minarets de cette mosquée, ainsi que ceux de la mosquée bâ-

tie sur le mont des Oliviers, ont été détruits, il y a quelques années, par un tremblement de terre. Une tradition qui paraît bien fondée porte que c'est bien le même sépulcre que celui dont Pierre a dit: « Son sépulcre est encore aujourd'hui parmi nous (1). »

Ce sont là les seuls édifices remarquables hors des murs de Sion. Nous les laissâmes sur la gauche et nous errâmes parmi les tombeaux des Grecs et des Latins, qui ne sont autre chose que des pierres plates posées sur la terre. On nous montra les tombes de quelques missionnaires américains, et un petit terrain qu'ils ont acheté et enclos pour en faire un cimetière; mais on nous dit qu'il n'était pas encore bien sûr qu'on leur permît d'enterrer dans cet endroit, parce que les Mahométans avaient découvert qu'à de certaines heures du jour l'ombre de la mosquée de David tombait sur ce point.

Sion est véritablement désolée. Le seul édifice fortifié qui existe encore est la tour d'Hippicus, bâtie sur le site du fort de David, dans l'enceinte des murs, et près de la porte de Jaffa. De sorte que lorsque nous obéîmes à ce commandement : « Faites le tour de Sion, considérez-la de tous côtés, et comptez ses tours (2), » la destruction de ses tours et de ses forteresses nous fit sentir vivement la force de ces paroles: « Ceux qui se confient en l'Eternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée, mais qui subsistera toujours (3). » Les forteresses et les palais ont été balayés de dessus le sol, et n'ont pas laissé de trace; mais la colline subsiste; de même l'appui des créatures peut nous manquer, mais la confiance en l'Eternel nous donne une paix que rien ne peut ébranler.

En approchant du sommet de Sion, nous nous trou-

(1) Act. II, 29. — (2) Ps. XLVIII, 12. — (3) Ps. CXXV, 1.

vâmes au milieu d'un vaste champ d'orge. Les tiges étaient basses et clairsemées; mais ce spectacle avait un grand intérêt pour nous, et nous cueillîmes quelques épis pour les emporter en Ecosse, comme des preuves visibles que Dieu a accompli fidèlement sa parole: « C'est pourquoi, à cause de vous, Sion sera labourée comme un champ (1). » Les palais, les tours, tout a cédé devant la parole du Seigneur, et le vent fait ondoyer une moisson d'orge dans le même lieu où il agitait jadis les bannières des guerriers. Nous vîmes à nos pieds la vallée de Hinnom, qu'on appelle encore aujourd'hui Ouady-Jehennam; elle nous parut très-profonde, la pente opposée est escarpée et rocailleuse, et le fond de la vallée est couvert d'oliviers. C'est là que Manassé fit passer ses fils par le feu en l'honneur de Moloch, et que Jérémie prononça cette effrayante prophétie: « Ce lieu-ci ne sera plus appelé Tophet, ni la vallée du fils de Hinnom; mais il sera appelé la vallée de tuerie (2). » Cette vallée ombragée présente aujourd'hui un aspect agréable; mais jadis, lorsque les flancs escarpés des montagnes étaient couverts de grands arbres, elle devait être très-sombre. Au lieu de descendre de ce côté, nous tournâmes à l'ouest pour nous rendre dans la vallée du Gihon, et examiner les deux étangs de Gihon. Nous visitâmes d'abord l'étang inférieur, et nous fûmes surpris de l'étendue du bassin qui est de beaucoup le plus vaste réservoir de la sainte cité, mais il est très-dilapidé et complétement à sec. On l'a formé d'une manière très-simple en fermant par un mur très-massif l'extrémité la plus basse de la vallée. Ce mur forme en même temps un pont qu'on traverse pour aller à Bethléhem. Au milieu du pont est une fontaine qui porte une inscription en arabe; mais nous n'y trou-

(1) Michée III, 12. — (2) Jér. XIX, 6.

vâmes pas d'eau. Les pierres de ce mur sont réunies au moyen d'un ciment très-fort, et cet ouvrage est évidemment ancien. On voit aussi les restes de murs à l'extrémité et des deux côtés du bassin ; il n'a d'autre fond que le lit naturel de la vallée, qui est rocailleux. L'étang a environ six cents pieds de longueur, deux cent cinquante de largeur, et quarante de profondeur.

Nous remontâmes ensuite vers l'étang supérieur de Gihon ; ses murailles sont en bien meilleur état que celles de l'étang inférieur ; les degrés par lesquels on descendait des coins de l'étang sont encore presque entiers. Il était à moitié rempli d'une eau pure. C'est là que Salomon fut oint, et ces vallées ont jadis retenti du cri : « Vive le roi Salomon (1) ! » C'est aussi dans ce lieu que vint le prophète Esaïe avec son fils Scéarjasçub. « L'Éternel dit à Esaïe : Sors maintenant au-devant d'Achaz, toi, et Scéarjasçub ton fils, vers le bout du canal de l'eau du Haut-Étang, vers le grand chemin du champ du Foulon (2). » Ce canal est sûrement celui qui conduit maintenant les eaux de l'étang à la ville, dans l'étang d'Ezéchias, grand réservoir qui est sur le mont Acra, et que nous vîmes, plus tard, derrière la maison du consul. Ce fut auprès du lieu où Salomon avait été sacré que le vénérable prophète annonça au peuple d'Israël la venue du roi qui devait les sauver, en disant : « Voici, une Vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel (3). »

Ce fut aussi dans ce lieu que Rabsçaké, général assyrien, vint, à la tête d'une grande armée, insulter le Dieu vivant, et qu'il cria en langue judaïque, aux hommes qui se tenaient sur la muraille, fait qui prouverait que

(1) 1 Rois I, 38, 39. — (2) Es. VII, 3. — (3) Es. VII, 14.

le mur de Jérusalem s'avançait alors vers le nord-ouest bien plus loin qu'aujourd'hui (1).

L'étang supérieur a environ trois cents pieds de long, cent soixante de large et dix-huit de profondeur. D'une élévation voisine, nous vîmes la vallée des Réphaïns, qui est située au sud-ouest de la ville, et qui est encore très-fertile; on nous assura qu'on pouvait y faire trois récoltes par an.

C'est aussi dans cette vallée que David défit deux fois les Philistins; dans le voisinage était Bahal-Pératsim, où se passa la lutte la plus vive, type d'un combat encore plus terrible qui doit se livrer dans les derniers jours, lorsque « l'Éternel se lèvera comme il le fit dans la montagne de Pératsim (2). »

Avec le secours de M. Nicolayson, nous essayâmes de déterminer quelle devait être l'étendue de l'ancienne Jérusalem vers le nord. Il y a un espace suffisant pour une grande ville sur le terrain élevé qui est au nord de la muraille actuelle, et il est très-probable que la Bezetha de Josèphe, qu'Agrippa enferma d'une troisième muraille très-forte, occupait une portion considérable de cette hauteur. On y voit aujourd'hui des champs cultivés et des plantations d'oliviers; mais il y a encore çà et là des vestiges de ruines. Lorsque la muraille de la ville s'étendait ainsi vers le nord et renfermait tout le mont de Sion, au sud, il n'est pas bien difficile de comprendre que Jérusalem pût contenir les millions de Juifs qui s'y réunissaient à l'époque des fêtes. Dans le lointain, vers le nord, nous pouvions voir la colline de Scopus, sur laquelle Titus campa lorsqu'il vint assiéger Jérusalem. « On commença de là à voir la ville, dit Josèphe, et l'on

(1) Es. XXXVI, 2, 13. — (2) 2 Sam. V, 17-25; Es. XXVIII, 21.

fut saisi d'admiration en apercevant le temple (1). » Nous revînmes par la grotte de Jérémie, qui est taillée dans le roc, au nord de la porte de Damas, et qui se trouve sur le chemin d'Anathoth, village dans lequel le prophète était né; d'après la tradition, ce fut dans cette grotte qu'il écrivit le livre des Lamentations. Nous arrivâmes chez nous un peu avant le moment où l'on ferme les portes de la ville pour la nuit.

Nous pensions avec joie au jour du Seigneur qui approchait, et que nous devions célébrer à Jérusalem. C'était à nos yeux un privilége que de pouvoir adorer Dieu dans le lieu même où Emmanuel est mort, et où sa voix s'est si souvent fait entendre pour appeler à lui les pécheurs, avec les accents d'une compassion plus qu'humaine. « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes; et vous ne l'avez pas voulu (2). »

9 *juin*, *dimanche*. — Nous saluâmes avec une joie qui avait quelque chose de solennel ce jour du Seigneur qui se levait pour nous dans Jérusalem. Nous chantâmes à notre culte du matin le psaume LXXXIV, versets 1—4. « Eternel des armées, que tes tabernacles sont aimables! » Nous nous rendîmes, à dix heures, chez M. Young, où se célébrait alors le culte divin. On était réuni dans une chambre haute; c'est à l'étage supérieur que sont généralement, dans l'Orient, les appartements les plus vastes et les plus aérés, et aussi les plus éloignés du bruit et du mouvement de la rue (3). Il y eut là une petite assemblée d'une quinzaine de personnes réunies pour adorer Dieu suivant les Ecritures. Combien nous étions loin du temps où ceux qui croyaient étaient environ cinq mille! Après que M. Nicolayson eut lu la liturgie, le doc-

(1) Josèphe V, 2, 3. — (2) Matth. XXIII, 37. — (3) Marc XIV, 15.

teur Black prêcha sur Esaïe II, 1, 5. Il était très-doux de mêler ainsi nos services, et d'oublier les différences qui distinguent nos Eglises, dans le lieu où Jésus est mort et où le Saint-Esprit a été donné. En retournant à notre logement, il nous fallut traverser une partie du bazar. Tout s'y passait comme les autres jours, ce qui nous rappela avec force « que Jérusalem est foulée par les nations. »

A quatre heures, lorsque la plus grande chaleur fut passée, nous allâmes chez un Juif converti nommé Siméon, et M. Nicolayson lut le service du soir de la liturgie, en allemand, et prêcha sur Hébreux XII, 5, 6. Nous nous rassemblâmes ensuite une seconde fois dans la chambre haute, et le docteur Keith conduisit le service selon notre forme presbytérienne et prêcha sur 1 Rois XVIII, 21. Tous ces services furent solennels et fortifiants; cependant nous sentîmes plusieurs fois, pendant cette journée, que le lieu, quelque sacré qu'il soit, n'a pas en lui-même la puissance d'éclairer et de consoler l'âme d'un pécheur. Entourés comme nous l'étions de tous les côtés des souvenirs de l'œuvre accomplie par le Sauveur, les yeux fixés sur le mont des Oliviers, tandis que nos pieds reposaient sur la sainte montagne de Sion, nous sentions que nous avions un aussi grand besoin que jamais que « l'Esprit prît de ce qui est à Christ et qu'il nous l'annonçât, » comme le disait le Seigneur Jésus lui-même lorsqu'il était assis avec ses disciples dans une chambre haute semblable à celle dans laquelle nous nous trouvions. La gloire de Dieu manifestée en Christ n'est pas un objet que puisse apercevoir l'homme naturel; les associations d'idées qui se rapportent aux temps et aux lieux ne peuvent ouvrir les yeux pour la voir; bien que les objets dont nous étions alors entourés puissent contribuer à incliner les pensées vers

Dieu, et à suggérer le désir de comprendre ce qu'a révélé « Dieu manifesté en chair. »

La température qui régna pendant cette journée ne fut pas très-élevée; nous aurions pu la comparer à une de nos plus chaudes journées d'été. Jérusalem est dans une situation très-élevée, puisqu'elle est sur un plateau qui est à deux mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, et elle est visitée par des brises agréables qui contribuent beaucoup à la salubrité du climat.

Le lendemain lord Hamilton nous donna quelques détails sur Petra et sur le Sinaï. Il croit que la hauteur qu'on désigne comme étant celle sur laquelle Moïse priait, tandis que Josué combattait les Hamalékites dans la vallée, doit être indiquée avec exactitude, car elle domine toute la vallée. Il nous dépeignit comme très-remarquable le rocher duquel on dit que Moïse fit couler de l'eau. Dans la Haute-Egypte il avait vu une plante de moutarde dont il n'aurait pu toucher le haut et dont la tige était plus grosse que son bras; ce qui fait mieux comprendre ce que le Seigneur dit de ces plantes dans sa parabole (1).

Nous vîmes chez le consul un chef bédouin qui devait accompagner lord Hamilton dans le pays des Hammonites, au delà du Jourdain. C'était un vrai fils d'Ismaël; il avait une figure imposante et portait sur sa tête le châle jaune des bédouins, attaché avec une corde de poils de chameau qui faisait deux fois la tour de sa tête. Ses bras étaient nus jusqu'au coude, et ses gestes étaient gracieux et expressifs. Le docteur Keith voulant savoir si l'on trouvait réellement des porcs-épics à Pétra, lui demanda quelle espèce d'animal était le *kangfud*; aussitôt le bédouin imita son cri, et, lorsqu'on lui montra un piquant

(1) Matth. XIII, 31.

de porc-épic, il le reconnut comme appartenant au *kangfud*. Il demandait aux voyageurs 10 livres sterling pour leur donner un sauf-conduit pour le pays des Bédouins.

Il y avait dans la maison du consul une gazelle apprivoisée, douce et timide, dont les yeux étaient noirs et brillants. Les deux petites filles de M. Nicolayson avaient aussi un de ces jolis animaux. « Les filles de Jérusalem les connaissent encore comme aux jours de Salomon. » « Filles de Jérusalem, je vous adjure par les gazelles et par les biches des champs (1). »

Nous visitâmes l'église du Saint-Sépulcre, qu'on regarde généralement comme couvrant le lieu même du Calvaire, sur lequel notre Seigneur fut crucifié et enterré. Cette visite n'excita en nous que des sentiments pénibles. Les descriptions que contiennent les récits des voyageurs sont très-exactes. L'église n'est remarquable ni par l'élégance ni par la beauté, et, à très-peu d'exceptions près, les tableaux sont loin d'être beaux. Au centre se trouve l'édifice de marbre qui contient le sépulcre. Nous y entrâmes, et nous examinâmes le sarcophage de marbre blanc. On nous mena ensuite auprès d'un morceau de marbre rougeâtre qui marque, dit-on, l'endroit où le corps du Sauveur fut enveloppé de linges, avec des drogues aromatiques. On alluma des torches pour nous faire descendre dans un lieu sombre et humide où Hélène trouva les trois croix. Le rocher du Calvaire, que montrent les moines, est à quelques pas seulement du sépulcre. Lorsque nous eûmes monté environ vingt marches, nous arrivâmes dans une petite chapelle, et notre guide, levant une pierre sur laquelle brille une étoile d'or, nous montra ce qu'on appelle le trou du rocher dans lequel

(1) Cant. II, 7.

était plantée la croix. Dans une chapelle qui est au-dessous, et qui n'est éclairée que par une seule lampe, il nous indiqua la fente de rocher bien connue qui doit s'être faite au moment de la mort du Seigneur. Nous n'eûmes pas la patience d'aller voir tous les endroits réputés sacrés sous le toit de l'église du Saint-Sépulcre; la fissure dans le roc, et ce qu'on appelle les tombeaux de Joseph et de Nicodème, qui sont dans une chapelle sombre derrière le sépulcre de marbre, furent les seuls objets qui fixèrent notre attention, parce qu'on ne voit là que le rocher naturel.

Si l'on veut admettre que ce lieu soit réellement le Calvaire, la seule raison plausible que l'on puisse donner pour qu'il soit si près de la ville, c'est que « la place du Crâne » était une espèce de fossé près des murs, dans lequel on exécutait les criminels; mais plus nous prolongeâmes notre séjour dans la sainte cité, plus nous nous convainquîmes que ce n'était pas là le vrai site du Calvaire. Il est dit expressément que « Jésus souffrit hors de la porte (1), » et aussi, que « le lieu où il fut crucifié était près de la ville (2), » tandis que l'église du Saint-Sépulcre est dans l'enceinte des murs de Jérusalem, et l'on a tout lieu de croire que l'ancienne ville, bien loin d'être plus étroite ou plus petite que la ville actuelle, était, au contraire, beaucoup plus étendue. Il n'y a guères que cinq minutes de marche, le long de la Voie Douloureuse, du mur occidental de la mosquée d'Omar à l'église, et ce devrait être là toute la largeur de la ville, si le calvaire actuel se trouvait jadis hors de la porte. Le professeur Robinson nous dit plus tard, à Berlin, qu'il pensait comme nous sur ce sujet; et les arguments tirés de la topographie et de l'histoire de l'église

(1) Héb. XIII, 12. — (2) Jean XIX, 20.

du Saint-Sépulcre, que contiennent son ouvrage, nous paraissent devoir terminer d'une manière décisive cette longue controverse.

Il n'existe aucune tradition qui désigne quelque autre endroit comme le site du Calvaire, et il nous vint à la pensée qu'on aurait dû le chercher parmi les tombeaux qui couvrent la hauteur qui domine l'étang de Gihon. On pourrait alors comprendre comment Jésus, portant sa croix, vint au lieu appelé le Calvaire, « et souffrit hors de la porte. » Il y aurait de la place pour le jardin, et des rochers dans lesquels on aurait pu tailler un sépulcre neuf pour Joseph. Mais c'est avec sagesse qu'il a été ordonné qu'un nuage d'oubli reposerait sur le lieu où Emmanuel est mort, et il est doux de penser que le gazon qui a été teint de son sang n'a pas été profané par une aveugle superstition.

Dans l'après-midi nous entendîmes les lamentations des Arabes sur la mort d'un ami. Salomon a décrit cette scène avec exactitude : « L'homme s'en va à la maison où il demeurera toujours, et ceux qui pleurent font le tour par les rues (1). » Le cri « Allah! Allah! » et d'autres exclamations se mêlaient aux gémissements et au son des instruments de musique. Il est dit dans l'Évangile : « Quand Jésus fut arrivé à la maison des chefs de la synagogue, il vit les joueurs de flûte, et une troupe de gens qui faisait grand bruit (2). »

Le soir, à la fraîcheur, nous nous dirigeâmes vers le mont des Oliviers, montés sur de petits chevaux de Syrie, pleins d'ardeur. Nous sortîmes par la porte de Jaffa, et nous traversâmes la vallée de Gihon; puis, tournant à droite, nous suivîmes le mur septentrional de la ville. On marche tantôt sur le roc nu, tantôt au milieu

(1) Eccles. XII, 7. — (2) Matth. IX, 23.

des pierres; le chemin n'est tracé que par les pieds des chameaux ; il n'existe pas une seule route sur laquelle on puisse aller en voiture dans les environs de Jérusalem. Nous découvrîmes bientôt la vallée de Josaphat, et le mont des Oliviers surpassa notre attente par l'agréable variété que présentent les rochers, les jardins, les plantations d'oliviers, et les petits champs de blé dont il est couvert. Tournant vers le sud, nous suivîmes le mur de la ville, et, avant d'arriver à la porte de Saint-Étienne, nous passâmes auprès d'un petit réservoir à demi plein d'eau ; on ne put nous dire ni son nom ni son histoire. Près de là se trouve le monument de saint Etienne, qui indique le lieu où il fut lapidé ; la tradition ajoute que la porte à laquelle on a donné son nom est celle par laquelle on le fit passer, lorsqu'on « le traîna hors de la ville. » Nous descendîmes le flanc escarpé de Morija par un sentier qui part de la porte de Saint-Etienne, et nous traversâmes le lit sec du Cédron sur un petit pont. Le sentier s'élargit ici considérablement, et un peu après il se sépare en deux ; l'un conduit directement au haut du mont des Oliviers, l'autre tourne doucement autour du sommet méridional de la montagne. Tous deux conduisent à Béthanie, et au milieu d'eux se trouve un terrain carré, entouré d'un mur de pierres sèches. Ce jardin dans lequel on voit huit oliviers très-vieux et très-grands, c'est Gethsémané. Nous nous contentâmes alors d'un coup d'œil, car c'est dans un paisible et solennel silence que ce lieu doit être visité ; et, choisissant le sentier qui conduit directement au haut de la montagne, nous pressâmes nos petits chevaux qui grimpèrent courageusement sur cette pente escarpée. Le mont des Oliviers était loin d'être solitaire ce soir-là. Nous rencontrions à tout moment des hommes coiffés de turbans,

et cette scène devint encore plus intéressante pour nous lorsque nous les reconnûmes à leurs traits pour des Juifs. Nous vîmes plus loin une petite troupe de Juives qui n'étaient pas voilées comme les Musulmanes, et qui étaient parées de leurs plus beaux habits. Tous ces Juifs allaient voir sir Moses Montefiore, de Londres, qui était venu visiter ses frères dans la Terre-Sainte, et qui avait fait dresser sa tente sur un des points élevés de la montagne.

Nous nous retournâmes plus d'une fois pour contempler la ville qui se trouvait à nos pieds, la profonde vallée de Josaphat, et les montagnes voisines. Il n'est pas d'endroit plus favorable pour voir Jérusalem sous son aspect le plus agréable et le plus intéressant. Nous arrivâmes bientôt auprès de la tente de sir Moses Montefiore. Il avait fixé une corde en cercle à une certaine distance de sa tente pour se mettre en quarantaine. En dehors vingt ou trente Juifs étalaient devant lui leurs pétitions. Les uns demandaient de l'argent pour eux, les autres pour leurs amis, quelques-uns pour des objets religieux. Cette scène frappante nous rappelait le temps où les Israélites n'étaient pas étrangers dans leur propre pays. Sir Moses et lady Montefiore nous accueillirent avec beaucoup de bienveillance; ils s'entretinrent librement avec nous de l'état du pays, des misères des Juifs, et de l'accomplissement des prophéties. Sir Moses nous dit qu'il sentait que la Bible était le meilleur guide des voyageurs dans la Terre-Sainte. Il ajouta avec émotion que dans ce lieu, en face du mont Morija, il avait lu et relu la prière de Salomon (1). Il venait de Saffet et de Tibériade, et il nous apprit qu'il y avait quinze cents Juifs dans cette dernière ville, et que leur nombre était encore plus considérable dans la première; mais ils

(1) 1 Rois VIII.

étaient dans l'état le plus misérable; car, après avoir été volés par les Arabes, et avoir beaucoup souffert d'un tremblement de terre, ils étaient pillés par les Druses. Sir Moses reconnut que, comme le disait le docteur Keith, il serait très-utile d'employer les Juifs à faire des chemins; mais il craignait qu'on ne le permît pas. Il semblait prendre un véritable intérêt au bien-être temporel de ses frères, et voulait employer les jeunes gens à cultiver la vigne, les mûriers et les oliviers. Nous lui expliquâmes le but de notre visite dans ce pays, et nous l'assurâmes que l'Eglise d'Ecosse se réjouirait de le voir réussir à améliorer l'état temporel des Juifs.

Nous traversâmes une plantation de figuiers pour arriver au sommet de la montagne; il est environ cent soixante-quinze pieds plus haut que le point le plus élevé de Sion. La vue est magnifique, et présente de tous les côtés les objets les plus intéressants; mais le soleil était près de se coucher, et nous ne pouvions tout regarder. Au nord-ouest on voit Naby-Samuel, que l'on croit être Rama, patrie de Samuel. Cette ville paraît éloignée de cinq ou six milles, et la mosquée qui la couronne attire toujours les yeux. A l'est et au sud-est nous vîmes, au delà d'une chaîne de montagnes stériles et rocailleuses, la mer Morte, dont les eaux sont d'un bleu foncé. L'atmosphère était si pure, et l'on voyait tout si distinctement, qu'il nous sembla d'abord que l'on pourrait y arriver à cheval avant la nuit; et pourtant il fallait réellement une longue et pénible journée de voyage. La haute chaîne d'Habarim et les montagnes brunes et stériles de Moab terminaient la perspective. Une chaîne de montagnes rocailleuses nous séparait de Jéricho; nous pouvions voir au delà la vallée du Jourdain, mais la verdure qui couvre ses rives nous cachait la rivière. Les

sommets d'Habarim forment une ligne presque droite, de sorte que nous ne pouvions distinguer aucun pic particulier, et cependant nous avions devant nous Bethpehor et Pisga, le sommet de Nebo ; c'était sur le premier que se tenait Balaam, lorsqu'il fit le vœu de mourir de la mort des justes, et Moïse était réellement mort de cette bienheureuse mort sur le second (1).

Nous tournâmes vers l'ouest, nous contemplâmes Jérusalem, qui était à nos pieds, avec ses mosquées, ses dômes et ses toits plats. Nous voyions de nos yeux l'exactitude de cette description : « De même que Jérusalem est environnée de montagnes, ainsi l'Éternel est autour de son peuple (2). » Nous dominions complétement le mont Morija, la montagne la plus voisine de nous, et que couvre aujourd'hui le Haram-Sherif ou « noble sanctuaire, » avec ses mosquées mahométanes. C'est là que fut arrêté le bras d'Abraham, au moment où il allait immoler son fils Isaac (3) ; là aussi la prière de David arrêta l'épée de l'ange destructeur (4). Ce lieu fut désigné pour l'emplacement du temple de Salomon, dans lequel Dieu habite entre les chérubins. L'agneau y avait été immolé le matin et le soir pendant plusieurs générations, pour annoncer le sacrifice de l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. Jésus s'était trouvé là le dernier et le grand jour de la fête, et il avait crié : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (5). » Là enfin le voile du temple s'était déchiré du haut en bas au moment où Jésus avait rendu l'esprit, et le chemin du lieu très-saint avait été révélé (6). Mais maintenant la parole de Dieu est accomplie : « Il a renversé violemment

(1) 2 Nomb. XXIII, 16; Deut. XXXIV, 1. — (2) Ps. CXXV, 2. — (3) Gen. XXII, 2, 9. — (4) 1 Chron. XXI, 17. — (5) Jean VII, 37. — (6) Matth. XXVII, 50, 51.

son tabernacle comme la cabane d'un jardin ; il a détruit le lieu de son assemblée ; l'Éternel a fait oublier dans Sion les fêtes solennelles et le sabbat, et il a rejeté, dans l'indignation de sa colère, le roi et le sacrificateur (1). » « La montagne du temple est devenue comme les hauts lieux d'une forêt (2). » La montagne sur laquelle la maison de Dieu était bâtie est littéralement devenue un lieu sur lequel sont bâtis les sanctuaires des païens, tels que ceux qu'on bâtissait aux jours de Michée, dans les bocages et les forêts.

La muraille du Haram-Sherif est presque identique, de trois côtés, avec l'enceinte extérieure du temple de Salomon. La mosquée d'Omar est au centre, et, probablement, sur l'endroit même où étaient le lieu saint et le lieu très-saint. Au midi se trouve la mosquée El-Aksa, et l'on voit plusieurs autres oratoires et édifices sacrés autour des murailles. Le reste de l'espace est agréablement planté de cyprès et d'orangers, et les dames musulmanes s'y promènent dans leurs jours de fête. On ne permet ordinairement à aucun chrétien d'entrer dans cette enceinte. « Les plus méchants des nations peuvent seuls fouler la cour de la sainte maison de Dieu, de sorte que les lieux saints sont profanés (3). » Combien la parole du Seigneur est exacte et fidèle ! Aux jours d'Ezéchias, Michée fut envoyé vers une cité florissante, » le plus beau lieu du pays, la joie de toute la terre. » Il était envoyé pour parcourir Sion, et pour dire, en regardant ses tours et ses fortifications : « Tous ces bâtiments magnifiques seront renversés, et le sol sur lequel ils reposent sera *labouré* comme un champ. » Il devait passer dans les longues rues et s'écrier en présence des palais : « Tout cela « sera réduit en *monceaux*. » Enfin il devait se tenir au

(1) Lament. II, 6. — (2) Mich. III, 12. — (3) Ezéch. VII, 24.

milieu de la cour du temple, de ce temple magnifique dans lequel Dieu habitait véritablement sur la terre, et dire : « La montagne du temple deviendra semblable aux hauts lieux des païens. » Nous étions alors sur le mont des Oliviers, et nos yeux voyaient l'accomplissement de ces prophéties. Voilà ce que le Seigneur a fait. « Tes œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ; tes voies sont justes et véritables, ô Roi des saints ! O Seigneur ! qui ne te craindra, et qui ne glorifiera ton nom ? Car tu es le seul saint ; aussi toutes les nations viendront et t'adoreront, parce que tes jugements ont été manifestés (1). »

Nous passâmes la soirée chez M. Nicolayson, avec un de nos compatriotes qui vit à Jérusalem dans la plus profonde retraite, ne s'unissant extérieurement à aucune Eglise, mais attendant la venue du Fils de l'Homme. Il porte la longue barbe, le turban et le vêtement flottant des Orientaux. C'est un homme très-pieux, mais très-singulier. Son but, en habitant Jérusalem, est d'être « un des hommes qui gémissent et soupirent à cause de toutes les abominations qui se commettent au dedans de la ville sainte (2). » Il attend aussi pour entendre le cri : « Voici l'époux vient, » et pour voir si le Seigneur voudra l'employer dans quelque œuvre utile à son ancien peuple. Il nous dit qu'il y avait dans sa maison un escalier par lequel il pourrait descendre du toit plat dans la rue sans traverser la maison ; et il ajouta qu'il comprenait d'autant mieux cet ordre du Seigneur : « Que celui qui sera sur la maison ne descende point dans la maison, et n'y entre point pour s'arrêter à en emporter quoi que ce soit (3) ; » que sa position ressemblait beaucoup à celle des disciples, quelques années avant la

(1) Apoc. XV, 3, 4. — (2) Ezéch. IX, 4. — (3) Matth. XIII, 15.

ruine de Jérusalem. Nous passâmes une douce soirée à nous entretenir de la parole de Dieu, dans les murs de Jérusalem.

On nous raconta le lendemain que le gouverneur de Jérusalem avait permis à sir Moses Montefiore d'entrer avec sa suite dans le tombeau de David, sur le mont de Sion, et de faire sa prière en ce lieu, privilége qui n'avait été accordé à aucun Juif depuis plusieurs siècles. Le gouverneur avait fait une visite à sir Moses le jour précédent; il lui avait montré beaucoup d'égards, à cause de son titre de citoyen de la Grande-Bretagne, et lui avait envoyé un présent de cinq moutons. M. Nicolayson, qui se trouvait dans ce moment auprès de sir Moses, l'avait accompagné au tombeau de David, et il avait entendu les Juifs réciter une longue prière, et lire les psaumes XV, CXXII, CXXVI, sur la tombe du doux psalmiste d'Israël. Cette scène était solennelle et touchante.

M. Young nous dit qu'il y avait environ dix mille Juifs dans toute la Palestine, cinq ou six mille à Jérusalem, deux cents à Naplouse, sept ou huit cents à Hébron, six ou sept cents à Tibériade, près de deux mille à Saffet, et le reste partagé entre Tyr, Sidon, Jaffa, Acre et les villages de la Galilée. Il est extrêmement difficile de se procurer des renseignements exacts. Les Juifs ne sont pas disposés à les fournir, et leur nombre est souvent réduit par les ravages de la peste. Les Juifs qui viennent en Palestine sont généralement d'un âge avancé, et ils ne laissent pas de famille après eux, de sorte que les nouveaux arrivants ne font guère que remplacer chaque année ceux qui sont retranchés par la mort. Ils sont très-pauvres. Les contributions d'Europe ont diminué depuis quelque temps, et elles apportent avec elles les querelles et les dissensions. On ne voit point « les frères

demeurer unis ensemble dans Jérusalem (1). » Aucun Juif ne se fie à son frère. L'attente du secours annuel d'Europe engage beaucoup de Juifs à vivre dans l'oisiveté. Ainsi il y a cinq cents pauvres, connus pour tels, parmi les Juifs de Jérusalem, et cinq cents autres qui reçoivent des aumônes en secret. La plupart d'entre eux sont si pauvres qu'ils ne pourraient subsister pendant l'hiver, s'ils n'étaient pas soutenus. Quelques Juifs tiennent des boutiques, ou colportent des marchandises ; mais dans toute la Palestine il n'y en a pas un seul qui s'occupe d'agriculture, et qui cultive le pays de ses pères. Une des causes de leur pauvreté, c'est qu'ils sont obligés de payer un loyer plus fort pour leurs maisons que les individus des autres nations, et que leurs rabbins oppriment et trompent souvent ceux qu'ils devraient protéger. Les Juifs sont détestés par le commun peuple, et exposés à des injustices continuelles. Les soldats pénètrent souvent de force dans leurs maisons, et les obligent à leur prêter des objets qu'ils ne leur rendent jamais.

Les chrétiens de profession qui habitent le pays, les Grecs, les Arméniens et les catholiques romains se montrent encore plus hostiles envers les Juifs que les Mahométans, de sorte qu'au jour du danger un Juif se réfugierait plutôt dans la maison d'un Turc que dans celle d'un chrétien, et qu'il n'ose jamais passer devant la porte du saint sépulcre.

Dans l'après-midi nous montâmes sur nos petits chevaux, et, dirigés par M. Nicolayson, nous allâmes visiter quelques lieux intéressants. Nous sortîmes par la porte de Jaffa, et, tournant vers le nord, nous passâmes sur la muraille du bas étang de Gihon, qui sert de pont. On

(1) Ps. CXXXIII.

donne généralement le nom de Hinnom à cette vallée occidentale, aussi bien qu'à la vallée qui est au midi de Sion; mais son véritable nom est probablement la vallée de Gihon, puisque c'est là que sont les deux étangs de Gihon. Nous traversâmes l'aqueduc de Salomon; puis, tournant au sud-est, nous montâmes sur la colline qui est au sud de Sion, dont elle est séparée par la profonde vallée de Hinnom. Cette chaîne est nommée la montagne du Mauvais-Conseil, parce qu'on montre à son sommet une ruine que les moines appellent la maison de campagne de Caïphe; c'est là qu'étaient, dit-on, réunis les sacrificateurs, les scribes et les anciens, pour consulter ensemble comment ils feraient périr Jésus. De là nous vîmes la plaine des Rephaïns, au sud-ouest; elle était alors couverte de moissonneurs. Du côté du midi, l'objet qui attire le plus les regards est une montagne conique, qu'on appelle la colline des Francs, et que quelques personnes considèrent comme devant être Beth-Kérem.

Comme nous regardions, du sommet escarpé de la montagne, la vallée de Hinnom, qui est très-profonde et très-ombragée, nous nous disions que les cris des victimes humaines qu'on sacrifiait jadis à Moloch devaient retentir jusque vers les palais de Sion, si, du moins, ils n'étaient pas entièrement étouffés par le bruit des tambours et des autres instruments destinés à empêcher les cris de douleur de troubler les fêtes du roi. Que devait éprouver Manassé après sa conversion, lorsque, voyant cette vallée du haut des tours de Sion, il se souvenait de ses bocages, de ses idoles, de toutes les horreurs qui accompagnaient ce culte abominable, et enfin de ses propres enfants offerts à Moloch? Il devait détourner de la vallée de Hinnom ses yeux remplis de larmes, pour les fixer sur le temple et sur l'autel de Morija, et

alors, plein de confiance dans l'expiation d'un Sauveur, lui aussi pouvait s'écrier : « Qui est-ce qui condamnera? »

Nous descendîmes du côté de l'est, et nous arrivâmes au lieu qu'on désigne comme étant Haceldama, « le champ du sang, » le champ acheté avec les trente pièces d'argent, et connu de tous les habitants de Jérusalem (1). On y montre un certain arbre qu'on dit être celui sur lequel Judas s'est pendu, tradition évidemment absurde, mais qui montre du moins que la terrible sentence du fils de perdition n'est pas encore oubliée par les habitants de Jérusalem. La vallée de Josaphat se présente très-bien de cet endroit. On y remarque plusieurs terrasses et des jardins arrosés avec l'eau de la fontaine de Siloé. Le village de Siloé est suspendu au-dessus de la vallée, à droite; et sur la gauche est Ophel, et le mont de Sion qui s'abaisse par une pente douce. Elle est assez vaste pour contenir de grandes multitudes, telles que celles que décrit Joël : « Que les nations se réveillent et qu'elles montent à la vallée de Josaphat; peuples, peuples, à la vallée de la destruction! » Cette vallée spacieuse était sûrement sous les yeux du prophète au moment où il prononçait cette prédiction. Il croyait voir ces multitudes armées, et se représentait vivement la grandeur de cette dernière lutte et le moment où la voix du Seigneur se fera entendre pour confondre les ennemis de son peuple : « L'Eternel rugira de Sion et fera ouïr sa voix de Jérusalem (2). »

On distingue aussi de cet endroit le creux, peu profond, qui marque la séparation entre Sion et Morija. Vues de plusieurs autres points, ces deux collines se confondent, mais ici il est très-facile de suivre la ligne de séparation.

(1) Matth. XXVII, 7, 8; Actes I, 19. — (2) Joël III, 12, 14, 16.

C'est le Tyropœon de Josèphe, ou la vallée des marchands de fromage, qui commence près de la porte de Jaffa, et qui se dirige vers l'est jusqu'au mur de la mosquée, et ensuite vers le midi jusqu'à la vallée de Josaphat. Cette vallée était certainement beaucoup plus profonde dans les anciens temps. Elle est remplie des débris des ruines de plusieurs générations. Entre cette petite vallée et celle de Josaphat, hors des murs de la ville, était la tour appelée dans l'Ecriture Ophel. La colline se termine en cet endroit par un rocher de craie solide, qui surplombe le réservoir de Siloé à la hauteur d'environ soixante pieds. A l'est du mont du Mauvais-Conseil, de l'autre côté de la vallée, s'élève la montagne appelée mont du Scandale, sur laquelle on croit que Salomon avait bâti des temples à ses dieux étrangers. Elle est stérile et rocailleuse; c'est une continuation plus basse du mont des Oliviers. Nous crûmes distinguer des ruines près du sommet.

En tournant autour de la montagne nous arrivâmes à la partie la plus basse de la vallée de Josaphat, lieu retiré et planté d'arbres fruitiers. C'est là qu'on voit le puits de Néhémie, ou plutôt, comme on ne peut guère en douter, l'ancienne Hen-Roguel, « la fontaine du Foulon. » Il y a des restes d'anciens bâtiments, et un vaste bassin qui a cent vingt-cinq pieds de profondeur. On tirait jadis l'eau par un puits à roue, tel que celui que nous avions vu à El-Arish et en plusieurs autres endroits; mais alors un vieil Arabe descendit une outre de peau et nous donna à boire. L'eau était délicieuse. C'est près de cette source que se trouvait jadis la limite entre Juda et Benjamin; car il est dit avec une exactitude minutieuse : « La frontière descendait de la vallée des Rephaïns (ou des géants) au bout de la montagne, et descendait à la

vallée de Hinnom, et puis à Hen-Roguel (1). » Dans ce lieu si près de la ville, et cependant si retiré, se tenaient cachés Jonathan et Ahimahats, lors qu'Absalom prit possession de Jérusalem, afin de pouvoir aller porter les nouvelles à David (2). Au milieu de ces arbres fruitiers se trouvait aussi « la pierre de Zohéleth, près de la fontaine de Roguel, » et c'est là qu'Adonija avait fait un festin, lorsqu'il aspirait au trône; mais la joie des convives fut soudainement troublée par les cris de ceux qui proclamaient roi Salomon (3). Le rôle éminent que jouait Joab dans cette scène mémorable est peut-être ce qui a engagé les Arabes à donner à ce puits le nom de Beer-Eyub, « le puits de Job, » ou de Joab.

En revenant vers la ville nous traversâmes un bosquet d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. Une jeune fille vint à nous en courant avec son tablier plein d'abricots mûrs. Sa tête était ornée d'une rangée de pièces d'argent. Plus loin quelques paysans faisaient fouler le grain par les pieds des bœufs ou des ânes, tandis que d'autres vannaient ce qui avait été foulé. Cette scène paisible dans une vallée aussi retirée, et dans le voisinage d'une fontaine, nous expliqua cette parole du prophète qui reprenait Israël de son indolence : « Ephraïm est comme une jeune vache qui est bien dressée, et qui aime à fouler le blé; mais je mettrai un joug sur son cou superbe; je ferai qu'Ephraïm tirera la charrue, Juda labourera, Jacob rompra ses mottes (4). »

En approchant du rocher d'Ophel, que nous avons déjà décrit, nous remarquâmes un vieux mûrier, dont les racines sont soutenues par une terrasse de pierres

(1) Jos. XVIII, 16. — (2) 2 Sam. XVII, 17. — (3) 1 Rois, I, 9, 41.
(4) Osée X, 11.

sèches; elle marque l'endroit où, selon la tradition, Manassé fit scier en deux le prophète Esaïe (1).

Lorsque nous fûmes arrivés auprès du réservoir de Siloé, nous fûmes surpris de le trouver aussi entier, et aussi parfaitement semblable aux gravures que nous avions vues. Il a la forme d'un parallélogramme, et tous les murs sont de pierres de taille. Les degrés par lesquels on descend dans le coin de l'est sont certainement là depuis des siècles. Il y avait un ou deux pieds d'eau. Après avoir grimpé un moment dans une grotte taillée dans le roc, nous descendîmes quelques degrés pour arriver à l'endroit où l'eau coule dans le réservoir. Il communique, par un canal souterrain qui traverse toute la colline, avec la fontaine de la Vierge, ou plus proprement la fontaine de Siloé, dont la source se trouve beaucoup plus haut dans la vallée de Josaphat. L'eau coule doucement à travers ce canal dans le réservoir, non pas, comme on le représente généralement, en versant par-dessus l'ouverture de la grotte, mais en filtrant secrètement par-dessous. On voit sur ses bords une grande abondance de fleurs sauvages. L'eau de ce réservoir coule à travers un petit canal creusé par l'art ou par le temps dans le rocher, et va arroser les jardins qui sont plantés en bas sur des terrasses; ce qui éclaircit l'expression de « fontaine des jardins (2), » car une fontaine ainsi placée peut arroser plusieurs jardins. Ces jardins sont tout ce qui reste du « jardin du Roi » dont parlent Néhémie et Josèphe. Il est dit que la muraille de l'étang qui est vers le jardin du Roi fut rebâtie à l'époque de Néhémie. C'est bien certainement le même étang, et il est très-possible que les murs et les degrés qui subsistent aujourd'hui existassent déjà à l'époque où le Sei-

(1) Héb. XI, 37. — (2) Cant. IV, 15.

gneur était sur la terre. Pendant que nous étions assis sur le bord de ce réservoir, il nous semblait que l'histoire de l'aveugle-né se réalisait devant nous. C'était à un aveugle tel que celui que nous avions rencontré ce jour-là même, dans les rues de Jérusalem, que le Seigneur avait dit : « Va, et te lave au réservoir de Siloé. » Cet homme obéit ; il sort de la porte de la ville, descend la pente douce de Sion, arrive en tâtonnant au bas de ces degrés, cherche l'eau fraîche avec sa main, lave ses yeux couverts de boue. O bonheur ! ils s'ouvrent. Il voit la gloire de Jérusalem, mais surtout il retourne sur ses pas pour voir la face du Fils de Dieu, la lumière du monde, dont la parole a fait briller la lumière sur ses yeux obscurcis, et sur son cœur plongé dans des ténèbres encore plus profondes.

En remontant la vallée de Josaphat, nous avions à notre droite le village de Siloé, qui est littéralement suspendu sur le sommet escarpé du mont du Scandale. Nous arrivâmes bientôt à la source de Siloé ; elle est dans une vaste caverne, taillée en tout ou en partie par la main de l'homme, dans le flanc rocailleux de Morija. Lorsque nous eûmes descendu deux rampes de degrés qui sont devenus aussi unis et aussi blancs que du marbre, nous nous trouvâmes auprès de l'eau. Elle coule si doucement vers le réservoir, à travers le canal souterrain, que ce ne fut qu'en mettant nos mains dans le bassin que nous pûmes distinguer le courant. Cette source ne pouvait être mieux décrite que par les paroles d'Esaïe : « Les eaux de Siloé qui coulent doucement. » Le prophète représente par cette image le contraste qui existe entre le courant doux et silencieux de grâce et de puissance qui découle du trône d'un Dieu réconcilié, avec les promesses bruyantes et pompeuses de Retsin et du

fils de Rémalja (1). L'âme qui croit possède une source secrète et inépuisable de joie qui coule du « saint lieu des tabernacles du Très-Haut, » et qui forme un contraste complet avec la joie bruyante et insensée de ceux qui ne connaissent pas Dieu. Nous bûmes de cette eau; elle nous parut fraîche et agréable au goût, et les pieux et doux souvenirs qu'elle réveillait en nous entrèrent bien certainement pour beaucoup dans le plaisir que nous eûmes à la goûter.

Nous continuâmes à remonter la vallée de Josaphat, et nous vîmes avec intérêt le cimetière juif. Vers la pente du mont des Oliviers, exactement en face de l'endroit où était jadis le temple, la vallée est couverte d'une innombrable quantité de pierres plates et blanches, qui portent des inscriptions en hébreu, généralement très-courtes et assez peu intéressantes. C'est là que les Juifs désirent d'être enterrés, afin d'arriver au ciel sans avoir besoin de tourner sous la terre jusqu'à la vallée de Josaphat, comme les Juifs qui meurent dans d'autres pays. Ils espèrent sortir de ces tombeaux à la résurrection, et être des premiers à voir le Messie. Lorsque nous eûmes traversé le Cédron, nous examinâmes les monuments qu'on désigne sous les noms de tombeaux de Zacharie, de Jacques-le-Juste, de Josaphat, et la colonne d'Absalom. Il est très-possible que cette colonne occupe réellement la place de « la colonne qu'Absalom s'était fait dresser dans la vallée du Roi, et qu'il appela de son nom la place d'Absalom (2). » Les Juifs le pensent ainsi, et ils jettent souvent des pierres contre ce monument, pour manifester leur haine pour Absalom. Il paraît que le pilier original était une masse carrée, taillée dans le roc solide, et qui avait environ seize pieds de haut. Les colonnes et les pilastres qui l'ornent aujourd'hui doivent

(1) Es. VIII, 6. — (2) 2 Samuel XVIII, 18.

être beaucoup plus modernes, et ils n'ont sûrement pas été faits par la main des Juifs.

Nous montâmes sur le mont des Oliviers, à l'endroit où passe le chemin de Jéricho, afin de voir Jérusalem du lieu même où l'on suppose qu'était placé le Sauveur lorsque, « étant proche de la ville, et la voyant, il pleura sur elle (1). » Quand un voyageur qui vient de Jéricho arrive à un certain détour de la route, il aperçoit tout d'un coup la ville tout entière, et l'air est si pur, et la vue si étendue, que ce coup d'œil est réellement magnifique. Jérusalem n'est pas à vos pieds, mais droit devant vous. Après avoir traversé la vallée, le regard se repose sur le temple; on pourrait presque compter de là les rues et les maisons. Jésus contemplait un jour toute cette scène, et il voyait le peuple coupable qui habitait cette ville, et ses larmes rendirent témoignage de son inexprimable amour pour Israël, au moment où sa bouche prononçait sur lui une si terrible sentence. Oh ! si nous pouvions voir maintenant Israël avec la tendre compassion qu'avait pour lui notre Maître ! Après avoir médité quelques moments en silence sur cette scène si solennelle et si intéressante, nous nous dirigeâmes vers Béthanie. Le chemin descend doucement de l'autre côté de la montagne, et l'on perd aussitôt de vue Jérusalem. En remontant un peu plus loin, on voit la ville sous un autre aspect.

Nous quittâmes le chemin de Jéricho, et, après avoir descendu un peu de temps, nous nous trouvâmes tout d'un coup à Béthanie, que les Arabes appellent Azarieh, du nom de Lazare. L'aspect de ce village mémorable répondit à ce que nous avions imaginé; il est presque caché dans une petite vallée du mont des Oliviers, de sorte

(1) Luc XIX, 41.

qu'on ne peut le voir du sommet de la montagne. Il est entouré de figuiers, d'amandiers, d'oliviers et de grenadiers. La vallée est bordée de terrasses couvertes de moissons ou d'arbres fruitiers. Il n'y a peut-être pas plus de vingt maisons qui soient habitées, mais il y a beaucoup de ruines. On nous montra la maison de Lazare, bâtiment massif, qui était probablement autrefois une tour; les gens qui l'ont choisie pour lui donner le nom de maison de Lazare pensaient sûrement qu'il fallait que Lazare fût un des hommes les plus considérables du village, pour avoir été distingué par le Seigneur. Ils ne savaient pas que Christ choisit les pauvres de ce monde, qui sont riches en la foi, pour en faire les héritiers de son royaume. Le sépulcre qu'on appelle le tombeau de Lazare attira davantage notre attention. Nous allumâmes des torches, et nous descendîmes vingt-six marches, taillées dans le rocher, avant d'arriver dans une chambre qui contenait plusieurs niches destinées aux morts. Il est impossible de dire si c'est bien là le sépulcre dans lequel Lazare resta quatre jours, et qui rendit le mort à la parole de Jésus. L'objection que l'on fait d'ordinaire, qu'il est trop profond, nous paraît sans fondement, car il n'est pas un mot du récit qui indique que le sépulcre fût de niveau avec la terre; et il paraît d'ailleurs que ce sépulcre avait une autre entrée vers le bas de la colline. Une objection plus forte, c'est que le sépulcre est tout près du village, ou même actuellement dans le village; mais il est possible que le village moderne ne soit pas exactement sur le même site que l'ancien. Quoi qu'il en soit, c'est bien certainement là « Béthanie, le bourg de Marie et de sa sœur Marthe, à environ quinze stades de Jérusalem (1). » Son aspect

(1) Jean XI, 1-18.

réveilla en nous les associations d'idées les plus douces, et nous eûmes peut-être en ce lieu une jouissance plus complète que partout ailleurs; car il nous sembla que la malédiction qui pèse si visiblement sur le pays reposait plus légèrement sur cet humble village. Sous le rapport de la situation, rien ne pouvait mieux répondre à l'idée que nous nous étions faite du lieu dans lequel Jésus aimait à fuir le soir le bruit de la ville, et les multitudes incrédules dont il était si souvent entouré, en passant par le chemin par lequel nous étions venus, ou peut-être encore plus souvent en venant tout droit par le sentier qui passe au nord de Gethsémané. Quelle scène paisible ! Le Seigneur a souvent passé bien des heures dans une communion intime avec son Père, au milieu de ces arbres et de ces gazons épais, et ce fut aussi lorsqu'il les eut amenés jusqu'à Béthanie que Jésus fit ses derniers adieux à ses disciples, et qu'il remonta auprès de son Père et de notre Père, de son Dieu et de notre Dieu, « les bénissant au moment même où il commença à se séparer d'eux (1). » Les anges vinrent ensuite consoler ses disciples, en leur apportant ce glorieux message : « Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter (2). »

Comme nous avions l'intention de revenir à Béthanie, nous ne nous y arrêtâmes pas très-longtemps, et nous montâmes au sommet du mont des Oliviers. Près de là se trouve le tombeau d'Hulda, la prophétesse ; c'est une grande chambre taillée dans le roc. Nous ne savons pas d'après quelle autorité on lui a donné le nom d'Hulda. Non loin de là nous visitâmes l'église de l'Ascension, bâtie dans l'origine par Hélène, mère de Constantin, en 326,

(1) Luc XXIV, 51. — (2) Act. I, 11.

à l'endroit où l'on prétend que le Seigneur s'éleva vers le ciel; on y montre ce qu'on appelle l'empreinte de son dernier pas sur la terre! Quoique cette tradition soit fort ancienne, elle est directement opposée aux aroles de l'évangéliste. Elle doit évidemment son origine à ce que c'est là le sommet le plus élevé de la montagne, et aussi, peut-être, à la marque qui ressemble à l'empreinte d'un pied dans le rocher de craie. Mais les simples paroles de l'évangéliste tranchent la question : « Il les mena ensuite jusqu'à Béthanie (1). » Il les conduisit au delà du sommet, les fit redescendre de l'autre côté de la montagne, aussi loin que le village retiré de Béthanie, et, dans le lieu où il se séparait si souvent d'eux pour la nuit, il les quitta pour « un peu de temps (2), » jusqu'à ce que l'heure revienne où « il se tiendra debout sur ses pieds sur la montagne des Oliviers (3). »

Nous marchâmes sur le haut de la montagne, nous dirigeant vers le sommet septentrional, et de là descendant dans la vallée du Cédron, nous le traversâmes au nord de la ville pour aller visiter les sépulcres des rois. Nous descendîmes d'abord sur un espace ouvert assez vaste, qui a été taillé dans le roc solide; à l'ouest se trouve l'entrée de la caverne, à laquelle on arrive par une pente qui conduit sous le rocher; le portique est décoré d'un beau morceau de sculpture qui représente une vigne chargée de raisins. Nous entrâmes avec des torches allumées par une ouverture très-basse, qui mène du portique à un appartement intérieur dans lequel sont les entrées des chambres de ces morts jadis si puissants. Nous examinâmes avec intérêt les restes des portes de pierre qui ont été décrites par plusieurs voyageurs; l'une d'elles est presque entière, mais elle gît sur le sol; les

(1) Luc XXIV, 50. — (2) Jean XIV, 19. — (3) Zach. XIV, 4.

panneaux sont taillés dans le roc, ainsi que les gonds, qui s'adaptent à des entailles pratiquées dans le roc qui sert de muraille. C'était à un lieu tel que celui-ci que Job faisait allusion lorsqu'il disait : « Maintenant je serais couché dans le tombeau et je me reposerais ; je dormirais ; dès lors j'aurais été en repos avec les rois et les gouvernants de la terre qui se bâtissent des solitudes(1). » Esaïe dit aussi : « Tous les rois des nations reposent avec gloire chacun dans sa maison (2). » La pente par laquelle on arrive à ces sépulcres nous rappela ce que Jean a dit de lui-même, lorsqu'il vint au sépulcre de Christ : « S'étant baissé, il vit les linges qui étaient à terre (3). »

L'histoire de ces sépulcres remarquables est entourée de ténèbres. Quelques auteurs supposent qu'ils ont été creusés par Hérode et par sa famille ; d'autres disent que c'est le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, qui devint Juive ainsi que son fils, et qui fut enterrée près de Jérusalem.

Comme le soleil allait se coucher, nous retournâmes vers la ville, et, en passant sur une élévation, nous la vîmes sous l'aspect le plus favorable avec ses dômes et ses minarets. Nous rentrâmes par la porte de Damas, et nous passâmes la soirée avec M. Nicolayson ; nous eûmes une nouvelle occasion de remarquer la coutume qui avait attiré notre attention à Damiette, et qui éclaircit plusieurs passages des Evangiles. Tandis que nous soupions, plusieurs personnes, qui n'étaient pas invitées, entrèrent dans la salle, et, s'asseyant le long du mur, elles prirent part à la conversation.

C'est ainsi que se passaient nos journées à Jérusalem ; chacun des objets qui s'offrait à nos regards excitait un

(1) Job. III, 13, 14. — (2) Es. XIV, 18. — (3) Jean XX, 5.

intérêt qui s'augmentait au lieu de diminuer, à mesure que nous l'examinions de plus près. Deux d'entre nous se mirent en marche un matin de bonne heure, pour visiter Gethsémané. Le soleil venait de se lever; il y avait peu de monde sur le chemin, et la vallée de Josaphat était paisible et solitaire. Nous passâmes par-dessus le mur bas qui enferme le vénérable coin de terre qui porte depuis des siècles le nom de Gethsémané; ses huit oliviers sont très-grands et très-vieux, mais leurs branches sont encore fortes et vigoureuses. Quelques-uns de ces arbres sont creusés par le temps, mais ils sont remplis de terre, et presque tous ont leurs racines entourées de monceaux de pierres. Il paraît que cet enclos a été cultivé il y a peu de temps. Dans un coin un pèlerin a érigé une pierre sur laquelle il a gravé les mots latins : « *Et hic tenuerunt eum*, » indiquant cet endroit comme celui où Judas trahit son maître par un baiser. Le chemin de Béthanie passe au bout du jardin, et le petit sentier qui monte vers le sommet de la montagne passe le long du mur qui est au nord. Du côté du Cédron, l'horizon est borné par le sommet escarpé de Morija, et le sombre mur du Haram, au-dessus duquel on voit le haut de la mosquée d'Omar. Le soir, lorsque les portes de Jérusalem sont fermées, on doit être là dans une solitude complète. Notre divin Maître a dû voir distinctement les hommes envoyés pour le saisir descendre de Morija et approcher du jardin, avec leurs lanternes, leurs torches et leurs armes brillantes. Cependant « il ne fut point rebelle, et ne se retira point en arrière (1); » il vit la coupe amère qu'il était appelé à boire, et il dit : « Ne la boirai-je pas (2)? »

Assis dans ce jardin, nous relûmes tous les passages

(1) Es. L, 5. — (2) Jean XVIII, 11.

de l'Écriture qui se rapportent à Gethsémané ; nous ne pûmes nous étonner de la faiblesse des trois disciples qui s'étaient endormis pendant l'agonie du Seigneur, lorsque nous nous souvînmes que, comme les disciples d'aujourd'hui, ils étaient de pauvres pécheurs. Mais combien le contraste rend encore plus merveilleuses la miséricorde et l'inépuisable compassion de Jésus! C'est pour des âmes telles que les nôtres qu'il fit retentir cette vallée de ses gémissements, qu'il humecta ce gazon de sa sueur de sang, et qu'il rendit « sa face semblable à un caillou » pour marcher en avant jusqu'à la croix. « Lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. » Nous nous étions éloignés l'un de l'autre, afin de passer une partie du temps dans des méditations solitaires ; nous nous réunîmes ensuite pour prier, déposant nos péchés dans la coupe que notre Maître a bue dans ce lieu, et plaidant pour nos âmes, pour nos amis dont nous étions séparés, et pour les troupeaux que le grand Berger a confiés à nos soins.

Il est probable que Jésus venait souvent à Gethsémané, non-seulement parce que c'était un endroit retiré, mais aussi parce qu'il présentait un lieu de rendez-vous convenable pour ses disciples, lorsque, après avoir été dispersés dans la ville pendant le jour, ils se réunissaient le soir pour retourner avec lui à Béthanie, en passant par-dessus la montagne : c'est là ce qu'exprime dans l'original ce passage : « Judas connaissait aussi ce lieu-là parce que Jésus s'y était souvent assemblé avec ses disciples. »

En revenant à la ville, nous examinâmes le grand réservoir de Béthesda, qui est maintenant à sec; il a trois cent soixante pieds de long sur cent trente de large, et environ soixante-dix de profondeur. Il est entouré d'un pa-

rapet assez bas formé de grandes pierres; le fond est couvert en partie de décombres, et en partie planté de vieux arbres et de fleurs. A l'extrémité sont deux arches qui forment l'entrée de voûtes sombres qu'on regarde généralement comme les restes des cinq portiques. Le docteur Robinson conjecture que ce bassin si profond faisait partie de la tranchée de la forteresse d'Antonia, qui était au coin nord-ouest de l'ancien temple, et cela paraît en effet très-probable; mais n'est-il pas possible que, lorsqu'on creusa la tranchée d'Antonia, qui séparait ce fort de la colline de Béthesda, on ait profité du réservoir de Béthesda qui existait déjà dans cet endroit? Le ciment dont les côtés sont revêtus indique bien que c'était anciennement un réservoir, et les habitants de Jérusalem lui donnent encore aujourd'hui ce nom. Le réservoir de Béthesda était tout près du temple, et également près des portes de la ville, et, d'après le récit de l'Évangile, il paraît aussi qu'il était vaste et important. Il n'existe maintenant à Jérusalem aucun autre réservoir qui réponde à cette description, de sorte que, bien que le grand bassin ait dû faire partie de la tranchée d'Antonia, il doit être aussi la ruine du réservoir de Béthesda. Tandis qu'appuyés sur le parapet nous méditions sur le passé, quelques jeunes garçons musulmans commencèrent à ramasser des pierres et à les jeter contre nous en criant: Nazaréens. Nous nous étions approchés de la porte de la mosquée plus qu'il n'est permis à des chrétiens de le faire; un soldat égyptien qui était près de là prit notre parti, et nous nous retirâmes tranquillement.

Nous passâmes l'après-midi à nous entretenir avec M. Nicolayson, qui voulut bien nous donner les informations nécessaires pour que nous pussions répondre

aux questions qui nous avaient été posées par le comité de notre Eglise. Nous indiquerons ici ces questions, ainsi que les réponses que nous rapportâmes.

I. *Quel est le nombre des Juifs à Jérusalem et dans la Terre-Sainte?*

Nous ajouterons ici quelques mots à ce que nous avons déjà dit sur ce sujet. Il y a dans Jérusalem mille Juifs qui paient des taxes, et ce sont seulement les hommes au-dessus de treize ans. Comme les Juifs se marient jeunes, si l'on comptait, comme on fait d'ordinaire, cinq personnes par famille, cela ferait cinq mille personnes; mais ce compte serait probablement exagéré, et l'on peut le réduire à environ quatre mille. Il faut y ajouter environ deux mille Juifs étrangers, russes, hongrois, polonais, et autres qui vivent sous la protection des puissances d'Europe, et ne paient pas de taxes.

Le tremblement de terre qui a ravagé Saffet, en 1837, a occasionné la dispersion d'un grand nombre de Juifs qui habitaient cette ville dans tous les pays, et en particulier à Saint-Jean-d'Acre, à Jérusalem, et dans les villes qui bordent la côte. Jadis il n'était pas permis aux Juifs de passer une seule nuit à Tyr; mais le gouvernement du pacha a aboli cette loi, et il y a maintenant dans cette ville une congrégation et un rabbin. Ces Juifs sont venus pour la plupart de la côte de Barbarie. Depuis qu'Alger appartient à la France, les Juifs de la côte réclament la protection de la France, et ils quittent plus facilement leur pays pour faire le commerce. La population juive répandue dans toute la Palestine ne peut dépasser douze mille âmes; c'est l'évaluation la plus haute que nous ayons entendu faire; et, en la comparant aux multitudes qui remplissaient la Palestine dans le

temps de Salomon, on peut bien dire avec Esaïe : « Peu de gens y sont demeurés de reste (1). »

II. *Le nombre des Juifs qui habitent la Palestine va-t-il en croissant?*

Le nombre des Juifs qui habitent la Palestine est allé en croissant pendant les cinq premières années du gouvernement du pacha, c'est-à-dire de 1832 à 1837; dedepuis lors, il est resté stationnaire. Il arrive toujours tous les ans un certain nombre de Juifs dans le pays; mais la mortalité est grande parmi eux. Ce sont généralement des gens d'un âge avancé, et le changement de climat et d'habitudes raccourcit encore leur existence. Il faut ajouter à cela les ravages qu'a faits la peste depuis deux ans, et l'augmentation du prix des denrées. Les motifs qui engagent les Juifs à venir dans la Terre-Sainte sont: 1° la croyance, généralement admise, que tout Juif qui meurt hors de ce pays doit y revenir en roulant sous terre après sa mort, afin de ressusciter dans la vallée de Josaphat; 2° la pensée que le salut de ceux qui meurent dans ce pays est assuré, bien qu'ils ne soient pas exemptés d'être battus dans leurs tombeaux, et de faire onze mois de purgatoire. 3° On croit encore que les Juifs qui sont en Palestine communiquent immédiatement avec le ciel, et que leurs rabbins sont, en quelque sorte, inspirés. 4° Ils y attendent la venue du Messie, et le rétablissement du royaume d'Israël, qui doit en être la conséquence; et comme ils partagent l'opinion, assez répandue dans le monde, qu'une crise approche, cette opinion exerce plus d'influence que jamais. Comme nation, les Juifs de ce pays sont loin d'être incrédules; mais un grand nombre d'entre eux sont presque entièrement absorbés par leurs misères.

(1) Es. XXIV, 6.

III. *Les Juifs de la Palestine sont-ils soutenus par leurs frères qui habitent d'autres pays?*

Généralement parlant, ils sont tous soutenus par une contribution annuelle, faite parmi leurs frères des autres pays. Tous les Juifs étrangers qui habitent la Palestine dépendent entièrement des contributions envoyées d'Europe, à l'exception de ceux qui ont quelque fortune en Europe, et qui sont en petit nombre. Ces derniers apportent avec eux ce qu'ils possèdent, ou le laissent à leurs parents en Europe, à condition qu'ils leur enverront une somme annuelle à la Terre-Sainte, pour les faire vivre. Mais ceux-là même peuvent recevoir leur part; car tout Juif, riche ou pauvre, qui a habité un an le pays, a sa part, qu'il peut réclamer. La somme que reçoit chaque individu est très-petite; leurs divisions et leurs querelles absorbent une partie des contributions, et il en faut prélever une autre partie pour payer l'intérêt de leur dette, qui s'élève aujourd'hui à près de 8,000 livres sterling. Cinq ducats, ou environ 3 livres sterling 10 shellings, sont regardés comme une bonne part des contributions, et elle est encore plus petite que cela dans ce moment. Jadis on envoyait de Jérusalem, dans les différentes villes d'Europe où se faisaient les collectes, des messagers qui rapportaient l'argent en Palestine. Cette méthode était très-onéreuse; car les dépenses des messagers absorbaient près d'un quart de la somme recueillie. Depuis quelques années on fait passer l'argent à un riche négociant juif d'Amsterdam, nommé Hirsh Lehren, auquel on donne le titre de président de la Terre-Sainte, et celui-ci le transmet au consul autrichien à Beyrout, qui le remet aux Juifs, à Jérusalem. On estime généralement ces contributions à 2,800 livres sterling; mais il faut en retrancher quelques petites som-

mes qui sont remises à certains individus, qui sont nommés d'une manière spéciale par les amis d'Europe qui envoient l'argent. Les collectes les plus abondantes viennent d'Amsterdam; la Grande-Bretagne envoie peu de chose.

IV. *Existe-t-il des communications rapides et constantes entre les Juifs qui sont en Palestine et ceux qui sont dispersés dans les autres parties du monde?*

Les rabbins de la Palestine entretiennent des communications habituelles avec leurs frères répandus dans tout le monde. Les Juifs qui sont une fois venus en Palestine ne quittent guère ce pays; mais on peut dire que Jérusalem est le cœur de la nation, et que tout ce qui se passe dans la Terre-Sainte est bientôt connu de tous les Juifs. Lorsqu'il s'y fait des conversions, malgré tout le désir qu'ils auraient de tenir la chose secrète, la nouvelle se répand promptement en tous lieux. Un Juif disait dernièrement à M. Nicolayson qu'il pensait que, si les missionnaires continuaient à travailler avec autant de zèle, on ne permettrait bientôt plus aux jeunes Juifs de venir à la Terre-Sainte, et qu'on n'y laisserait plus aller que de vieux Juifs affermis, qui seraient capables de soutenir la discussion. Cependant les communications ne sont pas ordinairement très-rapides, car elles ne se font que par des messagers. Ce système a de grands inconvénients; les rabbins interceptent quelquefois les lettres des pauvres Juifs, dans la crainte qu'ils ne se plaignent de leur conduite; car ils se permettent trop souvent de les opprimer.

V. *De quels pays sont généralement les Juifs qui viennent habiter la Terre-Sainte?*

Ces Juifs viennent en grand nombre de la Pologne et des États de l'empereur d'Autriche; il en vient aussi de

la Russie, et il en viendrait encore davantage si on ne les en empêchait pas. Il en vient encore de la Valachie et de la Moldavie, quelques-uns de l'Allemagne et de la Hollande, mais presque pas de l'Angleterre. Tous les Juifs qui sont Européens reçoivent le nom d'*Ashkenazim*. Ceux qui sont sujets de la Porte, et qui sont presque tous d'origine espagnole, sont appelés *Sephardim*; ils viennent principalement de la Turquie d'Europe, de Thessalonique, de Constantinople et des Dardanelles. Ceux qui viennent de l'Asie-Mineure sont généralement de Smyrne. Il en vient aussi d'Afrique, et surtout, dans ces dernières années, de Maroc et de la côte de Barbarie, d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Ils viennent avec des passeports français, et sont sous la protection de la France. Quelques-uns sont venus d'Alexandrie et du Caire. M. Nicolayson n'a jamais vu de Juifs venus des Indes, bien que plusieurs de ceux qui sont dans le pays soient allés aux Indes et en soient revenus. Il y a beaucoup de Juifs espagnols et polonais, qui sont ici depuis plusieurs générations, dont les pères et les grands-pères sont morts ici, et qui sont réellement des natifs de la Palestine; mais la plupart d'entre eux se regardent pourtant encore comme des étrangers, et ils s'arrangent pour aller faire un tour en Europe une fois en leur vie.

VI. *Y a-t-il un grand nombre de rabbins en Palestine?*

On se trompe souvent beaucoup sur le rang de ceux qui prennent le titre de rabbins. Le fait est que l'on range dans cette classe tous ceux qui ne sont pas illettrés. Les rabbins formaient jadis une espèce de clergé: on les consacrait par l'imposition des mains; mais il n'existe plus aujourd'hui de semblable distinction. Le rabbin officiel ne préside même pas dans la synagogue,

mais il délègue ce devoir à un autre, l'Hazan, qu'on choisit souvent à cause de la beauté de sa voix. La seule fonction réservée au sacrificateur, c'est celle de prononcer la bénédiction; il n'y a qu'un Cohen, un sacrificateur de la race d'Aaron, qui puisse bénir le peuple. Dans la synagogue, tous les Juifs peuvent être appelés à lire, et cet usage existait déjà à l'époque où le Seigneur était sur la terre (1). La seule distinction que l'on fasse est d'appeler d'abord à lire un Cohen, puis un lévite, puis un Israélite ordinaire. La plupart des Juifs qui habitent la Terre-Sainte passent leur temps à étudier ou à lire; cependant ils sont tellement entassés dans leurs demeures qu'ils ne peuvent facilement avoir la tranquillité nécessaire pour étudier avec fruit, et leurs disputes forment aussi un grand obstacle à leurs progrès. Ils n'étudient que le Talmud, et ils le connaissent beaucoup moins bien que les Juifs d'Europe.

Les *yishvioth*, ou salles d'étude, ne sont pas des établissements scientifiques dirigés par des savants, quoiqu'elles aient été établies pour encourager la science; elles ne présentent guère aujourd'hui que des positions recherchées à cause des avantages pécuniaires qu'elles présentent. Il existe nominativement trente-six de ces bibliothèques ou salles d'étude à Jérusalem; mais on réunit souvent ensemble les livres qui appartiennent à deux ou trois de ces établissements. Elles ont été fondées par des individus qui croyaient travailler ainsi au salut de leurs âmes; ils ont laissé un peu d'argent pour y placer des livres, et pour mettre quelques personnes en état de se consacrer à étudier la loi; car c'est là une œuvre méritoire. On nomme cinq ou six lecteurs ou étudiants pour chacune de ces bibliothèques, afin qu'il y en

(1) Luc IV, 16.

ait toujours un ou deux qui y lisent le Talmud, et chacun d'eux reçoit 100 ou 150 piastres par an pour sa subsistance. On obtient ces places par la faveur et par l'influence des personnes en crédit, et il arrive souvent que ces lieux d'étude sont fort négligés.

VII. *Qu'est-ce qui caractérise particulièrement les Juifs de la Palestine?*

Les Juifs de la Palestine sont des rabbinistes très-stricts, mais en cela ils ne diffèrent guère des Juifs de la Pologne; ils sont aussi extrêmement superstitieux; on peut dire qu'ils sont *l'élite* des Juifs dévots et sévères des autres pays. Ils ont si peu de commerce qu'ils ne peuvent guère manifester que dans les relations qu'ils ont entre eux, leur penchant à l'avidité et à la fraude.

VIII. *Quelles sont les dispositions des Juifs qui habitent la Palestine par rapport au Christianisme?*

IX. *Quel a été le résultat des efforts que l'on a faits jusqu'à ce jour pour leur conversion?*

Ces deux questions ne peuvent être séparées. Le premier agent de la Société de Londres en ce pays a été un ministre suisse nommé Tschudi, qui y est venu en 1820, et qui s'est surtout occupé de distribuer les Écritures aux Juifs. Joseph Wolff a fait ensuite deux visites à Jérusalem et a eu beaucoup de relations personnelles avec les Juifs; il lui a toujours été donné de leur laisser cette impression que les chrétiens désiraient réellement leur conversion, et que hors de Christ il n'y a pas de pardon. Peu de temps après, M. Lewis Way vint en Orient dans le but de former une mission, accompagné de M. Lewis, ministre irlandais, et de plusieurs Juifs convertis. Il loua un ancien couvent à Antoura, avec l'intention d'en faire une espèce de séminaire pour les missionnaires, mais l'état de sa santé le força à re-

tourner en Angleterre. En 1824, M. Dalton, missionnaire et médecin, fut envoyé pour aider M. Lewis à former un établissement à Jérusalem, mais ce dernier repartit pour l'Angleterre la même année. Le docteur Dalton fit alors un arrangement avec deux missionnaires américains qui venaient d'arriver, MM. King et Pliny fiske, et loua un des petits couvents pour les y établir. Cependant Pliny fiske mourut en novembre 1825, avant que leur établissement fût achevé, et M. Dalton se trouva encore seul. On envoya M. Nicolayson à son aide en décembre 1825, mais le docteur Dalton mourut en janvier 1826 d'une maladie qu'il avait prise en allant visiter Bethléhem. M. Nicolayson retourna à Beyrout et employa l'hiver à étudier à fond la langue. La rébellion éclata dans l'été de 1826, de sorte que M. Nicolayson se retira à Saffet, et y vécut jusqu'en juin 1827 ; il y eut beaucoup de relations avec les Juifs et fit une grande impression sur leur esprit, ce qui excita une violente jalousie chez les rabbins. Ils menacèrent d'excommunier l'homme qui lui louait sa maison et la femme qui lavait son linge, de sorte qu'il fut obligé de retourner à Beyrout ; il quitta ensuite le pays, et employa quatre années à voyager sur la côte de Barbarie. Il revint à Beyrout avec sa famille en 1832, au moment où le pacha s'était presque emparé de Saint-Jean-d'Acre ; le pays était alors tout à fait ouvert, de sorte qu'il passa l'été à Sidon, et eut des relations avec les chrétiens et avec les Juifs. Il commençait à s'y bâtir une chaumière lorsque la jalousie des prêtres grecs lui suscita des obstacles. M. Calman, Juif converti, arriva auprès de lui en 1833, et ils visitèrent ensemble les villes saintes. Les manières simples et affectueuses de M. Calman exercèrent une très-grande influence sur les Juifs. Ils visitèrent Tibériade, et eurent

avec les Juifs plusieurs discussions dont les résultats furent souvent encourageants, et ils firent ensuite à Saffet un séjour de quinze jours qui leur causa beaucoup de satisfaction. Lorsqu'ils revinrent à Beyrout, ils y trouvèrent deux missionnaires américains qui désiraient s'établir à Jérusalem pour travailler parmi les chrétiens du pays ; ils résolurent de louer tous ensemble une maison dans la sainte cité. M. Nicolayson et sa famille s'établirent à Jérusalem en 1833, dans la maison qu'ils habitent aujourd'hui, sur le mont de Sion, et ils y passèrent un hiver paisible. M. Thomson, missionnaire américain, arriva au printemps de 1834, et la révolte ayant éclaté vers la même époque, un dimanche matin ils se trouvèrent comme assiégés dans leur maison, les soldats ayant laissé la ville à la merci des paysans. Le tremblement de terre arriva le même jour. Ils restèrent enfermés chez eux jusqu'au vendredi, jour où Ibrahim arriva, mais ils restèrent dans un état de siége pendant cinq ou six semaines, et pendant dix jours ils ne vécurent que de riz. Les maladies vinrent ensuite : madame Thomson, femme du missionnaire américain, mourut d'une fièvre cérébrale ; madame Nicolayson fut malade pendant un mois, et son mari tomba malade peu de temps après, de sorte qu'ils furent obligés de retourner à Beyrout, et qu'ils perdirent ainsi cet été-là. Au printemps de 1835 arrivèrent deux nouveaux missionnaires américains, le docteur Dodge et M. Whiting, mais le docteur Dodge mourut avant la fin de l'année. A dater de cette époque, on peut regarder la mission juive comme établie dans la sainte cité. En 1835, on pensa, en Angleterre, à bâtir sur le mont de Sion une église dans laquelle le service divin se ferait en hébreu, et M. Nicolayson fut appelé en Angleterre en 1836, pour donner son avis sur ce sujet.

Il revint en juillet 1837 et travailla seul pendant un an à Jérusalem. En juillet 1838, on envoya M. Pieritz et M. Levi, Juifs convertis, mais qui n'étaient point consacrés au ministère, pour fortifier la mission, et en décembre arrivèrent le docteur Gerstmann et M. Bergheim, tous deux Juifs convertis et médecins. On a ainsi fait de Jérusalem le centre de la mission pour les Juifs en Palestine; les efforts qu'on a faits jusqu'ici n'ont pas été entièrement infructueux, bien que ce soit encore le temps des petits commencements. Un Juif nommé Siméon fut réveillé, à Bucharest, par la lecture du Nouveau-Testament et de quelques traités qu'il reçut d'un Juif qui ne les comprenait pas; il était convaincu, mais il avait des objections qu'il ne pouvait résoudre. Un Juif converti vint prêcher à Bucharest, et conseilla à Siméon d'aller trouver les missionnaires à Constantinople; il y alla; mais, ne pouvant les trouver, il se rendit à Smyrne, où il trouva un autre Juif animé des mêmes dispositions, nommé Eliézer. M. Nicolayson se trouvait alors à Smyrne, se rendant à Jérusalem; lorsque Siméon apprit qu'il y avait dans la ville un missionnaire de la ville sainte, il alla le trouver et lui ouvrit son cœur. M. Nicolayson le prit à son service et l'emmena à Jérusalem. Pendant l'absence que fit M. Nicolayson en 1836, Siméon fut confié à M. Calman; sa femme, qui déplorait amèrement le changement qui s'était opéré en lui, refusa longtemps de quitter la Valachie pour venir le rejoindre. On finit cependant par lui persuader de venir à Jérusalem; elle reçut une instruction suivie de M. Pieritz, et, à la suite d'une maladie qui lui fit faire de salutaires réflexions, elle donna des preuves de conversion, et elle est maintenant devenue en quelque sorte missionnaire parmi les Juives. Toute la famille, composée de Siméon, de sa

femme, d'un jeune garçon et d'une jeune fille, a été baptisée à Jérusalem à la dernière fête de Pâques. C'est chez eux que nous avons assisté au service allemand, dimanche dernier. Un autre jeune Juif ami de Siméon, nommé Hyman Paul, a été baptisé à la fête de Pentecôte.

Le premier Juif natif de Jérusalem qui ait été converti est le rabbin Joseph, qui fut réveillé en septembre 1838. C'était un jeune homme très-instruit, et les Juifs se montrèrent tellement irrités de sa conversion qu'on fut obligé de l'envoyer à Constantinople avant qu'il fût baptisé. Trois rabbins ont commencé tout dernièrement à chercher la vérité, et ils paraissent décidés à professer le Christianisme.

Lorsque le rabbin Joseph fut réveillé, on prononça dans les synagogues un *herem* ou ban d'excommunication contre les missionnaires et contre tous ceux qui auraient des relations avec eux. Mais lorsque le docteur Gerstmann, médecin, arriva, en décembre, les Juifs passèrent par-dessus la défense. On prononça un autre *herem*, mais ce fut en vain. Personne n'y eut égard, et le rabbin Israël refusa de le prononcer, disant qu'il ne voulait pas empêcher ses pauvres frères malades de se faire guérir. Ce fait intéressant prouve l'immense importance des missionnaires médecins.

La mission a porté d'autres fruits. La distinction entre le vrai et le faux Christianisme a été clairement établie aux yeux des Juifs. On les a forcés à étudier l'Ancien-Testament, de sorte qu'ils ne peuvent plus s'y refuser. La parole de Dieu est devenue de plus en plus l'unique fondement de la controverse. On n'en appelle plus aujourd'hui à l'autorité du Talmud; on ne dispute plus que pour savoir si l'on doit le citer, ou quel est le cas qu'on doit en faire.

Une des principales difficultés pour les missionnaires, c'est de savoir comment soutenir ceux qui cherchent la vérité et ceux qui se convertissent. On a proposé d'établir une imprimerie pour leur fournir une occupation manuelle et intellectuelle. On songe aussi à fonder un hôpital pour les malades.

X. *Quels sont les moyens qu'on a employés?*

On n'emploie d'autre moyen que les relations personnelles. Les missionnaires font souvent des tournées dans d'autres villes, et répandent l'Ancien-Testament. M. Nicolayson a vendu environ cinq mille Bibles hébraïques. Ils ne remettent jamais le Nouveau-Testament qu'à des gens en qui ils ont confiance; car, après avoir distribué cinquante Nouveaux-Testaments reliés avec l'Ancien-Testament, ils ont trouvé le Nouveau-Testament arraché et remplacé par des pages blanches, sur lesquelles on avait copié le commentaire de Jarchi. Les Juifs ne veulent accepter les traités qu'en secret. Plusieurs des Anciens-Testaments qu'ont répandus les missionnaires ont été portés à Bagdad et aux Indes.

XI. *Jusqu'à quel point la santé des missionnaires souffre-t-elle du climat?*

Le climat de Jérusalem est décidément salubre. On ne peut lui attribuer les maladies et les morts des missionnaires. Le docteur Dalton ne se portait pas bien lorsqu'il est arrivé dans le pays; madame Thomson est morte d'une fièvre cérébrale; et la mort du docteur Dodge fut occasionnée par un voyage trop rapide, dans lequel il fut exposé à toutes sortes de privations.

XII. *Peut-on se loger convenablement en Palestine, et la vie y est-elle chère?*

On peut se loger très-passablement à Jérusalem. Un des missionnaires paie 15 livres sterling de loyer, et un

autre 17 livres sterling. Dans l'hiver, il est très-difficile d'éviter l'humidité dans les maisons, à cause des pluies fréquentes ; mais les privations les plus pénibles sont celles d'une société chrétienne et du culte public. Un missionnaire est exposé à bien des épreuves qu'il ne prévoyait pas. Il faut qu'il ait beaucoup de patience, et qu'il se résigne d'avance à des désappointements et à des lenteurs beaucoup plus difficiles à supporter que les privations temporelles, qui sont peu de chose. Un missionnaire qui vient ici ne doit pas s'attendre à se mettre tout de suite à l'œuvre ; il faut qu'il soit disposé à demeurer tranquille et à attendre. On peut souvent dire : « Sa force est de se tenir en repos. »

On se procure facilement des provisions ; mais les denrées coûtent maintenant le double de ce qu'elles coûtaient autrefois, et il y a des choses dont le prix a quadruplé depuis l'arrivée de M. Nicolayson. Cela vient de ce qu'il y a plus d'argent dans le pays.

En allant nous promener, vers le soir, hors de la porte de Sion, nous vîmes deux troupeaux, l'un de chèvres et l'autre de brebis, qui montaient lentement vers le sommet de la colline ; le berger marchait devant et les brebis le suivaient. Nous pensâmes aux paroles du Sauveur : « Quand il a mis dehors ses propres brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix (1). » On raconte à ce sujet qu'un voyageur soutenant un jour à un berger de Syrie que les brebis connaissaient le vêtement du berger et non sa voix, le berger lui proposa de changer de costume avec lui. Tous deux allèrent ensuite au milieu du troupeau ; le voyageur, revêtu de l'habit du berger, appela les bre-

(1) Jean X, 4.

bis et essaya de les conduire, mais elles ne connaissaient pas sa voix et ne bougèrent pas, tandis que le déguisement de leur berger ne les empêcha pas de courir vers lui aussitôt qu'il les appela.

En rentrant nous allâmes chez le consul, qui avait invité le gouverneur de Jérusalem à passer la soirée avec nous. Ce Turc occupe la maison qui passe pour avoir appartenu à Ponce-Pilate; c'est un beau jeune homme, et il arriva vêtu d'un superbe costume oriental, et accompagné de trois domestiques dont l'un portait sa pipe. Il fut très-affable et s'amusa beaucoup à regarder nos lunettes et nos montres. Il but du vin avec nous, probablement pour nous montrer combien un musulman distingué peut être libéral dans ses opinions.

Nous partîmes le lendemain pour Hébron; le consul et sa femme, M. Nicolayson et M. George Dalton firent avec nous cette excursion. Les uns étaient montés sur des mules, et les autres sur des chevaux; les selles étaient, comme à l'ordinaire, très-larges et très-peu commodes. Après avoir traversé la vallée de Gihon, nous tournâmes vers le midi, et nous entrâmes dans la belle plaine des Rephaïns. A trois milles environ de la ville, nous arrivâmes à un puits auquel on rattache une tradition intéressante. On dit que les mages, qui avaient perdu de vue depuis quelque temps l'étoile qui les guidait, s'assirent auprès de ce puits pour se reposer, et que l'un d'eux vit tout à coup l'étoile se réfléchir dans l'eau claire du puits. Il la montra à ses compagnons, et tous « eurent une fort grande joie. » Ce puits est peut-être la fontaine de Nephtoah (1).

Nous passâmes auprès du couvent d'Elie, car les moines supposent que le prophète Elie s'enfuit par ce che-

(1) Jos. XV, 9.

min vers Béerscébah (1), et ils prétendent montrer, sous un arbre, l'empreinte laissée par son corps, lorsqu'il s'endormit sur la terre, bien que cette marque soit sur un roc très-dur. De là nous aperçûmes pour la première fois Bethléhem, à trois milles vers le sud, sur une hauteur. Elle présentait un aspect très-agréable ; mais, comme nous la réservions pour notre retour, nous nous contentâmes alors de saluer de loin ce lieu mémorable. Un peu plus loin on nous montra le sépulcre de Rachel ; ce tombeau est évidemment moderne, et il a probablement été bâti par les Mahométans ; mais ce doit être là l'endroit où Rachel mourut et fut enterrée. « Et ils partirent de Béthel, et il y avait encore quelque petit espace de pays pour venir à Ephrat, lorsque Rachel enfanta ; et elle fut dans un grand travail ; et Rachel mourut, et elle fut ensevelie au chemin d'Ephrat, qui est Bethléhem ; et Jacob dressa un monument sur sa sépulture, et c'est le monument de la sépulture de Rachel qui subsiste encore aujourd'hui (2). » Les Juifs visitent souvent ce tombeau, et, comme ils le faisaient déjà du temps de Benjamin de Tudèle, plusieurs inscrivent leurs noms et leur demeure sur le plâtre blanc des murs intérieurs. A l'ouest du tombeau on voit sur une colline un grand et beau village appelé Bet-Jalah, qu'on nous dit être entièrement habité par des chrétiens. C'est peut-être l'ancien Tseltsah, « près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin (3), » où l'on avait trouvé les ânesses du père de Saül. Dans d'autres passages de l'Ecriture, ce lieu est appelé Tsélah (4), d'où l'on a pu facilement former le nom moderne, en ajoutant la syllabe « bet » (c'est-à-dire maison). S'il en est ainsi, c'est là que furent enterrés les

(1) 1 Rois XIX, 3. — (2) Gen. XXXV, 16, 19, 20. — (3) 1 Sam. X, 2.
(4) 2 Jos. XVIII, 28.

os de Saül et de Jonathan « à Tsélah, au sépulcre de Kis, père de Saül (1). »

Laissant Bethléhem à l'est, et marchant toujours vers le sud, nous arrivâmes en peu de temps à la vallée où se trouvent les trois grands réservoirs de Salomon. Ils sont peu éloignés l'un de l'autre et placés à différentes hauteurs, de sorte que l'eau coule de l'un dans l'autre; de là elle est conduite à Bethléhem et puis à Jérusalem par un aqueduc de pierre qui tourne autour des collines. Les murailles des réservoirs sont de maçonnerie solide enduite de ciment. Tout près de là on voit un fort, bâti par les Sarrasins; ses murailles sont hautes et crénelées, et il devait être destiné, dans l'origine, à protéger les réservoirs. Nous laissâmes nos mules à l'ombre de ses murailles, et nous mesurâmes les réservoirs avec autant d'exactitude que le permettait la disposition du terrain. Le réservoir supérieur a près de quatre cents pieds de longueur, deux cent trente de largeur, et, à un point déterminé, vingt-cinq de profondeur. Le réservoir du milieu est un peu plus long, mais moins large, et celui d'en bas a près de six cents pieds de longueur, mais n'en a pas deux cents de largeur. A tous les coins il y a des degrés pour descendre dans les réservoirs; ils étaient tous les trois à moitié pleins, et l'eau était pure et délicieuse. Ces réservoirs sont certainement très-anciens, et, selon toute probabilité, ils sont l'ouvrage de Salomon. La seule allusion à ces réservoirs, que contiennent les saintes Ecritures, se trouve dans le livre de l'Ecclésiaste : « Je me suis fait des jardins et des vergers, et j'y ai planté toutes sortes d'arbres fruitiers; je me suis fait des réservoirs d'eaux pour en arroser le parc planté d'arbres (2). » Il est très-probable qu'un des usages de ces

(1) 2 Sam. XXI, 14. — (2) Ecclés. II, 5, 6.

citernes était d'arroser de vastes jardins, et la partie inférieure de la vallée, qui est maintenant couverte de riches moissons, présentait un excellent emplacement pour les jardins, les vergers et les pépinières que décrit l'Ecclésiaste. Dans Josèphe et dans le Talmud, ce lieu est appelé Etham. Le premier dit : « A six milles environ de Jérusalem est un lieu appelé Etham, où l'on voit de beaux jardins et des ruisseaux d'eau ; Salomon allait s'y promener à cheval, le matin. » Nous allâmes boire à une fontaine qui était au coin du réservoir supérieur; d'après la tradition, « c'est la source close et la fontaine cachetée » à laquelle est comparée l'Eglise, dans le cantique de Salomon (1). Dans les anciens temps on couvrait souvent l'ouverture des puits pour conserver l'eau vive, si précieuse dans ces contrées. On faisait alors la récolte de l'orge. C'était près de ce lieu que Noémi et Ruth trouvèrent des moissonneurs comme elles revenaient de Moab, car « elles entrèrent dans Bethléhem au commencement de la moisson des orges (2). » Les champs fertiles que nous avions sous nos yeux étaient peut-être ceux de Booz, dans lesquelles Ruth glanait après les moissonneurs, comme les Syriennes que nous voyions alors.

Nous passâmes ensuite sur des montagnes très-rocailleuses; le sentier était bordé d'arbrisseaux odorants et de fleurs sauvages : l'arbre le plus commun était le chêne vert, et de temps en temps le chèvrefeuille venait nous rappeler notre patrie. Ces terrasses, couvertes de broussailles, étaient évidemment destinées jadis à la culture de la vigne. A l'extrémité d'une longue vallée nous trouvâmes un village nommé Sipheer, qui occupe peut-être la place de Kirjath-Sepher, la ville que frappa Hothniel, pour obtenir Hacsa, fille de Caleb (3). Nous n'avions pas

(1) Cant. IV, 12. — (2) Ruth I, 22. — (3) Jos. XV, 16.

le temps de chercher les sources de dessus et les sources de dessous qu'Hacsa demanda et obtint de son père. D'autres voyageurs ont trouvé près de là des cavernes sépulcrales. On distinguait souvent sur les hauteurs les ruines des villes et des villages de Juda. A une heure environ d'Hébron est une fontaine considérable et très-fréquentée, nommée Ain-Derwa. C'est peut-être « le puits de Sira, » auprès duquel les messagers de Joab trouvèrent Abner, lorsqu'ils le firent revenir à Hébron pour le tuer par trahison (1).

Nous voyagions depuis près de huit heures, mais sans presser nos montures. A deux milles environ de la ville, nous entrâmes dans la vallée d'Hébron. Le chemin traverse des vignes plantées de figuiers et de grenadiers, et les collines qui les dominent sont couvertes d'oliviers. Les vignes étaient dans toute leur beauté; les grappes commençaient à se former, et elles répandaient une odeur agréable. « Le figuier a jeté ses premières figues, et les vignes ont des grappes et rendent de l'odeur (2). » Dans plusieurs vignes nous vîmes cette tour destinée à protéger la récolte, dont il est souvent question dans l'Écriture. Nous campâmes, vers quatre heures, sur un vert gazon, ombragé par quelques beaux oliviers. Hébron conserve encore sa beauté. Dieu bénit le lieu dans lequel il venait s'entretenir avec Abraham, son ami. La ville est dans une belle et fertile vallée, dominée à l'est et à l'ouest par de hautes montagnes. Les maisons sont placées de manière à former quatre quartiers, séparés par un espace considérable. Le quartier le plus vaste est celui qui entoure la mosquée; les maisons couvrent la pente orientale. Plus haut encore sont les ruines d'anciens bâtiments. Cette division de la ville lui

(1) 2 Sam. III, 26. — (2) Cant. II, 13.

donne un aspect un peu singulier ; les coupoles qui terminent les maisons et les beaux oliviers dont elles sont entourées ajoutent beaucoup à sa beauté. A quelques milles au nord de la ville on montre une ruine qui n'a plus que les quatre murs, et que les Juifs appellent la maison d'Abraham ; ils donnent à la plaine qui l'entoure le nom de plaine de Mamré ; mais nous serions beaucoup plus portés à croire que la véritable plaine de Mamré est la belle vallée qui est au sud-est de la ville.

Le gouverneur musulman ayant appris l'arrivée du consul anglais lui envoya un mouton en présent, et vint nous voir quelques moments après. M. Nicolayson servit d'interprète. Lorsque le consul le remercia de son présent, il répondit : « C'est la bénédiction d'Abraham. Ce n'est là que ce qu'on doit faire dans la cité d'El-Halil. Si Abraham eût été ici, il aurait envoyé un mouton ou un veau, et nous sommes à la place d'Abraham. » Le nom arabe de la ville est El-Halil, « le Bien-Aimé. » On l'appelle ainsi en mémoire d'Abraham, « l'ami de Dieu. »

Un vieux Juif, Rabbi-Haiim, qui est devenu aveugle dans sa vieillesse, ayant appris l'arrivée de M. Nicolayson, lui envoya un *oka* de vin comme témoignage de respect et d'affection. Ce petit incident nous toucha d'une manière toute particulière, comme ayant eu lieu dans la ville qu'habitait Abraham ; il montre bien que les Juifs de la Palestine ont de la bienveillance pour les missionnaires protestants, quoiqu'ils sachent bien quelle est l'œuvre qu'ils veulent accomplir. Un chrétien grec, nommé Élie, qui connaissait nos compagnons de voyage, eut toutes sortes d'attentions pour nous.

Lorsque l'obscurité fut venue, nous vîmes plusieurs vers luisants autour de notre tente. Le ciel était magnifique ; les étoiles paraissaient plus grandes et plus

brillantes que dans notre pays, à cause de la pureté de l'atmosphère, et, par la même raison, on en distinguait un plus grand nombre à l'œil nu. C'était sous le même ciel et dans cette même plaine de Mamré que Dieu « mena dehors Abraham, et lui dit : Lève les yeux vers le ciel et compte les étoiles, si tu les peux compter : c'est ainsi que sera ta postérité (1). » La vue de ce beau ciel nous rappela aussi cette précieuse promesse : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice luiront, comme les étoiles, à toujours et à perpétuité (2). »

Nous nous rassemblâmes tous dans la même tente pour le culte du soir. M. Nicolayson lut le chapitre XVIII de la Genèse, et pria du fond du cœur pour Israël, demandant à Dieu que ceux auxquels les promesses avaient été faites pussent jouir bientôt de la communion du Rédempteur, comme Abraham en jouissait en ce lieu, et pour que nous pussions recevoir l'esprit d'intercession d'Abraham, afin de pouvoir prier avec efficacité pour un monde plongé dans les ténèbres de la superstition et de l'incrédulité.

Le lendemain matin nous nous réveillâmes de bonne heure, et, nous efforçant de réaliser à Hébron les sentiments de véritables enfants d'Abraham, nous méditâmes toutes les portions de l'Écriture qui se rapportent à ce lieu.

A peine avions-nous fini de déjeuner que le gouverneur nous fit une seconde visite, et nous offrit de nous conduire à la mosquée qu'on croit placée au-dessus de la caverne de Macpéla. Nous nous dirigeâmes vers la mosquée. Le janissaire du consul marchait le premier ;

(1) Gen. XV, 5. — (2) Dan. XII, 3.

plusieurs Juifs se mirent à notre suite. Comme nous passions dans les rues d'Hébron, les jeunes garçons et les jeunes filles criaient : *Nazarani!* nous montrant ainsi que « Nazaréen » est encore une injure dans le pays. La mosquée est un grand édifice quadrangulaire; il y a deux minarets aux deux coins opposés. La partie inférieure des murs est évidemment de la plus haute antiquité; les pierres sont très-grandes, et elles sont taillées sur leurs bords d'une manière particulière, comme les anciennes pierres du fondement du temple, à Jérusalem. Nous mesurâmes une de ces pierres; elle avait environ vingt-quatre pieds sur quatre, et il y en avait d'autres encore plus grandes. Sur les deux côtés principaux il y a seize pilastres, et dix sur les deux autres côtés; ils sont composés de ces immenses pierres. La partie supérieure de l'édifice est évidemment d'origine mahométane, et elle est surmontée de créneaux. On nous permit de monter le large escalier massif qui conduit dans l'intérieur du bâtiment. La porte de la mosquée fut ouverte, mais il ne fut permis à aucun de nous de passer le seuil de marbre. On nous montra la fenêtre de l'endroit qui contient le tombeau d'Abraham et de Sara. L'on dit que la caverne de Macpéla est au-dessous. Aucun des lieux sacrés n'est gardé avec autant de jalousie que le tombeau d'Abraham. On regarda comme une faveur très-particulière de nous le laisser voir de cette manière, car il est généralement défendu aux voyageurs d'approcher de la porte de la mosquée. Nous dûmes ce privilége à une lettre du gouverneur de Jérusalem.

Un peu plus loin, on nous permit de regarder par une fenêtre, et nous vîmes un tombeau couvert d'un riche tapis de soie verte. On nous dit que c'était le tombeau de Joseph, et cependant nous avions vu dans l'É-

criture que Joseph a été enterré à Sichem (1). Les seules personnes qui aient été enterrées à Macpéla, d'après l'Écriture, sont Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Léa (2). Les Juifs croient que ce monument remarquable est un des ouvrages de Salomon; et, d'après la forme particulière de l'édifice et la grandeur des pierres, il paraît au moins très-probable qu'il est d'origine juive. Il était d'ailleurs très-naturel que les Juifs désirassent conserver le souvenir du lieu où était enterré le père de leur nation. On ne permet maintenant aux Juifs que de regarder par un trou qui se trouve près de l'entrée, et de prier le visage tourné vers le tombeau d'Abraham.

Nous montâmes ensuite sur la montagne la plus élevée au sud-est d'Hébron, afin de voir, s'il était possible, la plaine de Sodome, du lieu où l'avait vue Abraham le jour où la ville fut détruite par le feu du ciel. Les flancs de la montagne étaient rocailleux et glissants, mais le sommet était couvert de vignes. Nous nous assîmes à l'ombre de quelques buissons, et nous contemplâmes la belle vue qui s'offrait à nous de tous les côtés. La ville, divisée en quatre parties, était immédiatement au-dessous de nous. On voyait distinctement la mosquée, les toits plats et les dômes. Les pentes des montagnes étaient couvertes de vignes, et plus haut étaient des bosquets d'oliviers. On croit que la ville ancienne était bâtie au-dessus de l'endroit où se trouve la mosquée, et s'il en est ainsi il n'y a peut-être rien d'absurde dans la tradition d'après laquelle les rabbins prétendent que les rayons du soleil couchant qui doraient les tours d'Hébron étaient vus de Jérusalem, et servaient de signal pour immoler le sacrifice du soir. Hébron était une des

(1) Act. VII, 16. — (2) Gen. XLIX, 31 ; L, 18.

villes de refuge, et on devait la voir de loin. Vers le midi est une chaîne de montagnes au delà de laquelle on voit une vaste étendue de désert. C'est dans cette direction que se trouvait Carmel, où Nabal faisait paître ses troupeaux (1). Mais le point de vue qui nous parut le plus intéressant fut celui de l'est; car c'était vers ce côté qu'étaient tournés les yeux d'Abraham, lorsque « regardant vers Sodome et Gomorrhe, et vers toute la terre de cette plaine-là, il vit monter de la terre une fumée comme la fumée d'une fournaise (2). » Une chaîne de montagnes élevées intercepte la vue de la mer Morte, mais on voit clairement la profonde vallée qu'elle forme, et plus loin les montagnes de Moab. Si Abraham était réellement sur la montagne au haut de laquelle nous étions alors, il ne devait pas voir la plaine même, mais la fumée qui montait de la terre comme d'une fournaise. S'il voyait la plaine, il fallait qu'il fût sur la chaîne qui est plus rapprochée de la mer Morte.

Ce devait être par ce chemin qu'Abraham conduisit les anges qui se dirigeaient vers Sodome, et c'était pour nous quelque chose de bien solennel que la pensée que nous étions sur le lieu où Abraham s'approcha du Seigneur et lui dit : « Feras-tu périr même le juste avec le méchant? » De quelles merveilles de miséricorde et de jugement ces montagnes ont été les témoins!

En retournant à la ville, nous visitâmes le vaste réservoir d'Hébron. Il est encore en son entier ; la maçonnerie est ancienne et solide, et il a cent trente-trois pieds carrés. C'est certainement là l'étang sur lequel David fit pendre les mains et les pieds des meurtriers d'Isç-boseth (3). Il y a un autre réservoir dans la ville, mais il n'est pas aussi grand. Nous visitâmes ensuite le tom-

(1) 1 Sam. XXV, 2. — (2) Gen. XIX, 28. — (3) 2 Sam. IV, 12.

beau d'Hothniel ; le sépulcre est taillé dans le roc, et il y a neuf niches. Nous arrachâmes de l'hysope des crevasses du mur extérieur (1). Elle croit en tiges minces, qui portent un feuillage épais. Il y a plusieurs autres sépulcres dans les environs de la ville ; on montre dans la ville même des tombeaux qu'on dit être ceux d'Abner, de Jessé, père de David, et même d'Esaü. Dans les rues nous vîmes des mères qui portaient leurs enfants sur l'épaule (2) ; quelques-unes avaient le tour des yeux peints avec du stibium (3), et toutes portaient à leurs chevilles des anneaux qui répondaient à ce qu'Esaïe appelle « l'ornement des sonnettes (4). »

Dans l'après-midi nous allâmes dans le quartier des Juifs. Ils ont deux synagogues ; l'une d'elles appartient aux Juifs espagnols, et l'autre aux Juifs polonais. Celle des Espagnols est la plus grande, quoiqu'elle n'ait pas plus de quarante pieds de long ; elle est propre, mais misérablement meublée. Les siéges étaient des bancs à demi brisés, les lampes étaient de bronze, la chaire du lecteur n'était qu'une portion du plancher un peu plus élevée et entourée d'une grille. L'arche n'avait rien de remarquable ; il n'y avait d'autres décorations que les ornements d'argent ordinaires sur les rouleaux de la loi, et quelques versets en hébreu, écrits sur les rideaux et sur les murs. Quatorze enfants aux yeux noirs et brillants étaient assis par terre et apprenaient une leçon en hébreu sous la surveillance d'un vieux Juif.

La synagogue des Polonais était encore moins soignée ; on y voyait cependant des lampes élégantes, et entre autres une lampe d'argent donnée par un Juif de Londres, qui l'avait fait faire à Jérusalem. On nous dit qu'il

(1) Rois 1 IV, 33. — (2) Es. XLIX, 22. — (3) Ezéch. XXIII, 40.
(4) Es. III, 18.

y avait dans la ville environ quatre-vingts Juifs allemands et polonais.

Nous visitâmes ensuite une des quatre *yishvioth* ou bibliothèques des Juifs. Les livres étaient couverts de poussière, et il n'y avait que deux lecteurs. Nous allâmes voir le vieux rabbin avèugle, qui nous avait envoyé un présent de vin à notre arrivée. Il nous reçut avec beaucoup de bonté, nous fit asseoir dans la cour extérieure de sa maison, et nous eûmes avec lui une conversation intéressante. Il était venu en Palestine à l'âge de vingt-quatre ans, et y était depuis cinquante ans. Comme Isaac « ses yeux étaient ternis, et il ne pouvait plus voir. » Une douzaine de Juifs, et autant d'enfants, se rassemblèrent autour de nous, tandis que plusieurs Juives, placées un peu plus loin, écoutaient en silence notre conversation. M. Nicolayson leur parla avec beaucoup de liberté; il leur dit pourquoi il était venu vivre dans le pays, et leur exprima les vœux des chrétiens pour leur salut. Nous nous réjouîmes de nous entretenir ainsi avec les Juifs dans leur pays. Ils nous apportèrent du sorbet et de l'eau. Le costume des Juives est très-gracieux, et elles ont de belles physionomies; plusieurs d'entre elles portent de riches ornements, même lorsqu'elles sont occupées de soins domestiques.

Sur le soir nous allâmes à cheval auprès du chêne d'Abraham, à un mille environ au nord-ouest. C'est un arbre immense et très-vieux. Il occupe peut-être la place de l'arbre que Jérôme indiquait de son temps comme le chêne d'Abraham. Ses branches étendues présentent deux cent cinquante-six pieds de circonférence et quatre-vingt-un pieds de diamètre. A l'endroit où le tronc est le plus mince nous mesurâmes vingt-deux pieds neuf pouces, et, à l'endroit où les branches se séparent, vingt-

cinq pieds neuf pouces. C'était sous un arbre semblable qu'Abraham avait dressé sa tente, lorsqu'il « vint demeurer dans les plaines de Mamré, qui est en Hébron (1). » Et ce fut là qu'il reçut ses hôtes célestes (2). Le chemin qui conduit de cet arbre à la ville traverse des vignes magnifiques; au milieu de chaque vigne est une tour qu'habite le gardien de la vigne. On nous dit qu'une grappe de ces raisins pesait quelquefois six livres, et sir Moses Montefiore nous raconta qu'il avait acheté à Hébron une grappe de raisins qui avait près de trois pieds de long. C'était une de ces grappes-là que les espions portaient à deux, suspendue à un bâton. On compte à Hébron sept cents Juifs, et en tout environ neuf mille habitants.

Le 15 juin nous repartîmes d'Hébron de grand matin; nous nous trouvâmes quelques heures après sur le bord des réservoirs de Salomon, et alors, tournant à droite, nous suivîmes l'ancien aqueduc qui portait de l'eau à Jérusalem. Nous avions au-dessous de nous une petite vallée verdoyante que sa forme a fait nommer par les Arabes « El Tos, la coupe. » C'est peut-être là une de ces vallées retirées dans lesquelles David se plaisait à conduire son troupeau, et où il composait des psaumes, tels que le XXIIIe, « L'Eternel est mon berger, je n'aurai pas de disette; il me fait reposer dans des parcs herbeux, et il me conduit le long des eaux tranquilles. » Un joli ruisseau serpente au fond de la vallée. On y voit aussi un ancien village entouré de jardins bien cultivés. A l'est, l'objet le plus remarquable était la montagne des Francs, avec son sommet plat et ses pentes douces. Si c'est là Beth-kérem, on ne pouvait trouver un lieu plus favorable pour y élever un signal de feu. Nous arrivâ-

(1) Gen. XIII, 18. — (2) Gen. XVIII, 8.

mes à Bethléhem, en passant au milieu de collines couvertes de terrasses plantées de vignes et de figuiers. La ville est au sommet d'une montagne qui est escarpée et rocailleuse du côté du midi. Les rochers de craie blanche ressemblaient à du marbre; ils étaient tellement glissants que nous crûmes plus prudent de monter à pied. Lorsque nous fûmes près du sommet, nous vîmes « le puits qui est à la porte de Bethléhem. » Il est protégé par une espèce de portique, composé de quatre petites voûtes, sous lesquelles on tire l'eau par deux ouvertures. Il y avait plusieurs personnes sous la voûte, et l'une d'elles était descendue dans le puits pour le nettoyer, de sorte que ce fut en vain que nous désirâmes de cette eau après laquelle soupirait David. Nous avons su depuis que le professeur Robinson pensait que ces ouvertures sont pratiquées au-dessus de l'aqueduc qui porte l'eau à Jérusalem, et qu'il n'y a de source d'eau vive ni dans la ville ni dans les environs. Quoi qu'il en soit, la situation de ce puits correspond exactement à la description du livre des Chroniques (1), et à la direction de ce qu'on suppose être la caverne d'Hadullam, au sud-est de Bethléhem, au-dessus de la montagne de Tékoah. Nous prîmes plaisir à réaliser cette scène. L'armée des Philistins était campée dans la vallée des Géants; leur garnison était à Bethléhem, et David était dans la caverne d'Hadullam. Dans la chaleur brûlante du jour, il regarda la montagne qui le séparait de sa ville natale, et s'écria sans réfléchir : « Oh! qui est-ce qui me fera boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem? » Ses trois plus vaillants capitaines résolurent aussitôt de manifester leur dévouement pour leur chef en exposant leurs vies pour aller puiser de cette eau, au milieu des

(1) 1 Chron. XI, 17.

traits de leurs ennemis. « Et ces trois-là passèrent tout au travers du camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits qui était à la porte de Bethléhem, et, l'ayant apportée, ils la présentèrent à David, qui n'en voulut point boire, mais qui la répandit à l'honneur de l'Eternel. »

La montagne sur laquelle la ville est bâtie est de craie blanche; elle est couverte de poussière, et la réverbération du soleil sur les pierres blanches est très-fatigante pour les yeux. Les figuiers, les oliviers, les grenadiers et les champs d'orge qui couvrent le nord de la montagne prouvent que Bethléhem peut encore être ce que son nom signifie : « La maison du pain. » Cependant, dans ce moment la peste ravageait la ville, et nous ne pûmes pas trouver même du pain dans le bazar, de sorte qu'il nous fallut en aller chercher dans le couvent latin. Ce couvent est un bâtiment très-massif qui ressemble à un fort; sa porte extérieure est très-basse, et l'on dit qu'on l'a faite ainsi pour empêcher les Arabes d'entrer à cheval dans le couvent pour le piller. L'église, qu'on croit généralement avoir été bâtie par Hélène en 326, est vaste et belle, et les colonnes d'ordre corinthien sont en granit. Nous trouvâmes un grand plaisir à nous reposer un moment dans la fraîche atmosphère de ce vénérable édifice. Les moines nous pressèrent de visiter le lieu consacré par le souvenir de la naissance du Seigneur; ils nous montrèrent une crèche de marbre comme l'endroit où avait été déposé le divin Enfant; mais ils voulurent bien convenir que ce n'était pas la même crèche, mais seulement la même place. Ils nous montrèrent la pierre sur laquelle Marie s'asseyait, et nous indiquèrent une étoile d'argent qui marquait l'endroit où le Sauveur était né. L'étoile est destinée à représenter celle qui s'arrêta sur

le lieu où était le petit enfant. » La grotte est éclairée par plusieurs belles lampes, et l'on y voit plusieurs tableaux des premiers maîtres; mais de même que l'église du Saint-Sépulcre, tout cela produisit sur nous une impression très-pénible. Si cette grotte est véritablement le lieu de la nativité, il semble qu'on ait voulu dissimuler l'humiliation de l'étable et de la crèche. Bien que la tradition qui fait naître Christ dans cette grotte remonte à la plus haute antiquité, les simples paroles de l'Évangile ne permettent guère d'admettre que cette croyance soit bien fondée; car il est dit : « Elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'emmaillota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie; » et il n'existe aucune preuve que l'étable du caravansérail de l'Orient fût une grotte taillée dans le roc. On nous conduisit encore dans une autre grotte creusée dans le roc, et les moines nous dirent que c'était là que vivait la Vierge Marie.

Nous montâmes ensuite sur le toit du couvent, et nous eûmes grand plaisir à contempler de là l'azur du ciel, et les champs et les vallées qui entourent Bethléhem. Ces objets-là du moins sont restés les mêmes que dans le temps où David parcourait ces pâturages avec son troupeau, et nous étions certains d'avoir sous nos yeux la vallée dans laquelle l'ange du Seigneur avait proclamé la bonne nouvelle : « N'ayez point de peur, car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple. » Vers le midi, à six milles environ, on nous fit remarquer la montagne de Tékoah, qui donne son nom au désert qui l'entoure. Le prophète Amos parcourait jadis les pentes arides de cette montagne, avec les autres bergers qui y faisaient paître leurs troupeaux; mais nous n'y vîmes ni bergers ni troupeaux. En parcourant ce couvent, nous

n'oubliâmes point que c'était là qu'avait vécu et qu'était mort Jérôme. Il contemplait habituellement la scène qui était sous nos yeux, et c'était en ce lieu qu'il avait traduit en latin la parole de Dieu.

Nous nous remîmes en chemin, et nous nous arrêtâmes quelques moments au puits des Mages, qui est l'endroit où l'on aperçoit pour la première fois la sainte cité. Nous avions derrière nous Bethléhem, devant nous Jérusalem; d'un côté, le lieu où l'amour de Dieu a commencé à se manifester; de l'autre, celui où cet amour a tout accompli par la mort d'Emmanuel. C'est par ce chemin que le Tasse fait arriver les croisés à Jérusalem; c'est de là qu'ils la voient pour la première fois :

Ecco apparir Gierusalem si vede,
Ecco additar Gierusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Gierusalemme salutare si sente.

Vue du midi, Jérusalem n'a pas à beaucoup près le même aspect de désolation que lorsqu'on arrive du côté de l'occident; et, cependant, elle paraît toujours de loin « comme une cabane dans une vigne (1). » Lorsque nous approchâmes de la vallée d'Hinnom, nous fûmes étonnés de sa profondeur et de l'élévation hardie de Sion. Nous trouvâmes, en arrivant chez M. Nicolayson, les premières lettres d'Ecosse que nous eussions reçues depuis notre départ. Nous éprouvâmes une joie mêlée de reconnaissance, en apprenant que tous ceux que nous aimions étaient en bonne santé, et que nos troupeaux n'étaient pas négligés. On nous écrivait que l'affaire d'Auchterard avait été décidée contre l'Eglise d'Ecosse, dans la Chambre des Lords. Nous sentîmes tous que c'était une chose solennelle que de recevoir de semblables nouvelles

(1) Es. I, 8.

à Jérusalem : elles nous annonçaient que l'heure de l'épreuve sonnerait probablement bientôt pour l'Église d'Écosse. Il nous sembla que le jugement de Dieu devait commencer par la maison de Dieu en Écosse ; et nous nous souvînmes des paroles de la prophétie qui annonce qu'à l'époque où Israël sera délivré, « Il y aura une grande affliction, telle que depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en a point eu de semblable. » Nous terminâmes la soirée du samedi en lisant ensemble le second chapitre de saint Luc.

Ce fut avec une émotion bien solennelle que nous vîmes commencer ce dimanche dans lequel nous avions résolu de célébrer ensemble la Cène du Seigneur. Les lieux que nous avions visités pendant la semaine, le Calvaire, Gethsémané, Béthanie et Bethléhem, étaient bien propres à préparer nos cœurs à prendre part à la sainte communion du Seigneur. En nous dirigeant, à travers les rues et le bazar rempli de monde, vers la maison du consul où nous devions nous réunir, nous sentions plus vivement que jamais cette vérité: que c'était pour des pécheurs ordinaires, tels que ceux qui se trouvaient alors dans les rues de Jérusalem, et entre autres pour nous, que Jésus était mort. C'était pour des êtres qui n'étaient pas plus relevés de leur nature ou plus dignes de son amour que les habitants actuels de la ville que « Dieu avait été manifesté en chair. » Considéré sous ce point de vue, n'est-ce pas une merveille qui surpasse toute intelligence que l'amour du Christ? L'accès au chemin qui conduit au Père paraît librement ouvert aux plus grands pécheurs; et l'on sent qu'on peut s'appliquer personnellement la rédemption ! Si Christ eût rencontré l'un de nous ce jour-là dans les rues de Jérusalem, il lui aurait dit : « Veux-tu être guéri ? »

Nous nous réunîmes dans la chambre haute où nous avions célébré le culte le dimanche précédent; nous étions quatorze, en comptant deux Juifs convertis et un chrétien de Nazareth, qui avait été amené à la connaissance de la vérité par les missionnaires américains; ce fut « un temps de rafraîchissement de la part du Seigneur. » Après la liturgie de l'Eglise anglicane, M. Nicolayson prêcha, avec beaucoup de chaleur et de simplicité, sur 1 Jean I, 3: « Nous avons communion avec le Père et avec Jésus-Christ son Fils. » Le docteur Keith se joignit à lui pour administrer le pain et le vin; dans la soirée, M. Bonar prêcha sur Jean XIX, 2, 3: « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, » et sur le désir des chrétiens d'être avec Christ et le désir de Christ d'être avec ses rachetés. Nous étions profondément émus en présentant à Dieu nos actions de grâces, après cette sainte Cène, par laquelle nous avions annoncé la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, et qu'il pose ses pieds sur le mont des Oliviers, et ce fut avec une nouvelle ferveur que nous nous unîmes à la prière, dans laquelle un de nous demanda que les fêtes solennelles d'Israël lui fussent bientôt rendues, que les chemins de Sion cessassent d'être dans le deuil, et que, dès ce moment, le Saint-Esprit, qui dans cette même ville était descendu sur les apôtres, descendit sur nous et sur toutes les Eglises. Nous nous séparâmes après avoir chanté ensemble la fin du psaume CXVI. En retournant sur le mont de Sion, nous nous arrêtâmes pour contempler le mont des Oliviers, doré par les derniers rayons du soleil couchant. Après la première Cène, le Seigneur s'était rendu dans le jardin de Gethsémané pour y souffrir la plus douloureuse agonie, et c'était aussi sur la

montagne des Oliviers qu'il avait quitté ses disciples pour monter dans le ciel.

Le 17 juin, à six heures du matin, nous assistâmes au service en hébreu dans la maison des missions. M. Nicolayson lut la liturgie en hébreu d'une manière très-édifiante, et M. Bergheim, Siméon et nous, nous lûmes les réponses : il était très-doux d'employer ainsi la langue du peuple de Dieu à bénir Dieu au nom de Jésus.

Dans l'après-midi, nous allâmes voir le fort de David, la seule forteresse qui subsiste encore sur le mont de Sion. Elle est au sud de la porte de Jaffa, et domine la vallée de Gihon ; la partie inférieure d'une des tours remonte évidemment à une haute antiquité. Les pierres sont très-grandes ; elles sont taillées dans les angles, et l'on nous assura qu'elles étaient parfaitement solides ; on croit que c'est là la tour d'Hippicus, que Josèphe représente comme une masse compacte, et qui fut épargnée par Titus lorsque le temple et la ville furent détruits. Ne peut-elle pas remonter encore plus haut et désigner au moins le site de la « forteresse de Sion, que David conquit sur les Jébusiens (1)? » ou la tour de David dont Salomon a dit dans son cantique : « Ton cou est comme la tour de David, bâtie à créneaux à laquelle pendent mille boucliers (2). » Nous descendîmes dans la vallée de Hinnon et nous fîmes une esquisse du mont de Sion, qui est très-escarpé de ce côté ; en revenant, nous cueillîmes plusieurs branches de la plante appelée *spina Christi;* les Arabes la nomment Nabka, et elle croît en abondance sur les collines de Jérusalem ; les branches sont très-flexibles, de sorte qu'il serait facile d'en former une couronne ; les épines sont en grand nombre ; elles

(1) 2 Sam. V, 7. — (2) Cant. IV, 4.

sont très-pointues et ont environ un pouce de long. Il est très-probable que c'est la plante dont les soldats romains firent une couronne pour la mettre sur la tête de Christ (1).

Vers le soir nous allâmes voir cette portion de l'ancien temple près de laquelle les Juifs ont obtenu la permission d'aller prier, et de pleurer la gloire des anciens jours. C'est une portion de l'enceinte occidentale du Haram, et l'on y arrive par des rues étroites et solitaires. Le Juif qui nous servait de guide ôta ses souliers en approchant de ces pierres massives, et baisa le mur.

Chaque vendredi soir, à l'heure où commence le sabbat des Juifs, on trouve plusieurs Juifs en prière en ce lieu ; car ils croient que Dieu accueille encore d'une manière plus favorable les prières qui lui sont adressées à travers les fentes de cet édifice, dont Jéhovah a dit : « Mes yeux et mon cœur seront toujours là (2). » Cet usage s'est perpétué pendant des siècles, et ils réalisent ainsi les paroles prophétiques de Jérémie : « Cela ne vous touche-t-il point? Vous tous, passants, regardez, et voyez s'il y a une douleur comme ma douleur, qui m'est arrivée, à moi que l'Éternel a affligée, au jour de l'ardeur de sa colère (3). » Nous comptâmes dix rangées de ces pierres massives, les unes sur les autres. L'une de ces pierres avait quinze pieds de long sur trois de large ; une autre, huit pieds carrés ; d'autres, plus au midi, avaient vingt-quatre pieds de long ; elles sont taillées d'une manière particulière, comme les immenses pierres de la mosquée d'Hébron, et sont d'une pierre crayeuse très-blanche qui ressemble à du marbre. Plusieurs ont été en quelque sorte polies par les larmes et les baisers des enfants d'Israël. Au-dessus de ces grandes pierres le mur

(1) Matth. XXVII, 29. — (2) 1 Rois IX, 3. — (3) Lam. I, 12.

a été continué avec des pierres plus petites et plus irrégulières; il est évidemment d'une date moderne, et forme un contraste complet avec la base. Plus tard, M. Mac Cheyne retourna en ce lieu avec M. George Dalton; ils passèrent devant les maisons dans lesquelles les lépreux vivent tous ensemble, à l'est de la porte de Sion, et dans l'enceinte de la ville. Un peu plus loin, les monceaux de décombres couronnés de cactus qui couvrent le mont de Sion étaient si hauts qu'ils dépassaient le mur de la ville. Vu de ce point, le mont des Oliviers présente un très-bel aspect. Le dôme de la mosquée *El-Aksa* nous parut en assez mauvais état, et celui de la mosquée d'Omar est loin d'être magnifique. Après avoir suivi l'ancienne vallée du Tyropœon, et avoir passé devant la porte que l'on appelle la porte du Fumier, et qui est maintenant fermée, M. Dalton montra à M. Mac Cheyne, dans la muraille du Haram, les traces d'une ancienne arche que le professeur Robinson considère comme les restes du pont qui unissait le temple au mont de Sion; Josèphe en parle souvent, et il est remarquable comme remontant à la plus haute antiquité. Les pierres du mur du temple qui forment la base de ce pont antique sont énormes. Cette intéressante découverte tendrait à prouver que les grandes pierres qui forment en grande partie le fondement de l'enceinte actuelle du Haram ont été réellement placées là par les Juifs, et sont les restes du mur extérieur du temple de Salomon. Cette conclusion ne contredit nullement la prophétie du Seigneur : « Il n'y restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée; » car ces terribles paroles s'appliquaient au temple même, qui était orné de belles pierres et de beaux dons, et elles ont été accomplies à la lettre : car la mosquée d'Omar a été construite entièrement par les

Mahométans, sur le rocher de Morija, et probablement sur le lieu même où était le temple.

L'endroit où les Juifs vont pleurer est un peu au nord de cet ancien pont. M. Mac Cheyne y trouva un jeune Juif assis par terre. Son turban, d'une couleur grisâtre, particulière aux Juifs de ce pays, ombrageait une figure pâle et pensive; son livre de prière était ouvert devant lui, et il paraissait profondément absorbé. M. Dalton, faisant l'office d'interprète, lui demanda ce qu'il lisait. Il montra le livre : c'était le psaume XXII. Frappé de cette circonstance, M. Mac Cheyne lut tout haut jusqu'au verset 16 : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, » et lui demanda : « De qui le prophète dit-il ceci? » Le Juif répondit : « De David et de toutes ses afflictions! » « Mais on n'a jamais percé les mains et les pieds de David! » Le Juif secoua la tête. On lui expliqua alors que David était prophète, et avait écrit ces choses d'Emmanuel, qui était mort pour la rémission des péchés de plusieurs. Il fit le mouvement de lèvres que font les Orientaux pour montrer qu'ils méprisent ce qu'on leur dit. « Connaissez-vous le moyen d'obtenir le pardon dont parle David dans le psaume XXXII? » Le Juif secoua la tête; car c'est là ce qui manque surtout aux Juifs: « Ils ne connaissent pas le chemin de la paix. »

Le même soir nous visitâmes toutes les synagogues de Jérusalem, à l'heure de la prière du soir. Elles sont au nombre de six; toutes sont petites et misérablement meublées, et il y en a quatre sous le même toit. Des lampes assez belles sont leur seul ornement. La chaire du lecteur n'est guère qu'une élévation du plancher entourée d'une grille de bois; on ne voit pas autour de l'arche de riches broderies comme dans les synagogues d'Europe. Comme c'était un jour ordinaire, nous trouvâmes

dans chaque synagogue les enfants juifs qui avaient reçu des leçons de lecture; et dans une des plus grandes synagogues on nous indiqua un groupe d'enfants comme étant des orphelins qu'on enseignait gratuitement. Nous allâmes ensuite faire une visite à un rabbin dont la maison, comme celle de Juste, « tenait à la synagogue (1). » Nous nous promenâmes avec lui sur le toit. Ce toit était entouré d'une grille ou d'un parapet, comme cela est ordonné dans la loi : « Tu feras des défenses tout autour de ton toit (2). » Il y a dans la ville trente-six yishvioth pour l'étude de la loi. Dans une de ces salles, voisine de la synagogue, quelques vieillards faisaient la prière du soir; mais il paraît qu'en général on néglige de se réunir pour cette prière. Lorsque notre guide, qui était Juif, entra dans sa synagogue, il nous quitta aussitôt, et, allant se mettre devant l'arche, il pria très-dévotement, mais avec un peu d'ostentation. Le triste aspect des Juifs de Jérusalem nous fit une grande impression. Leurs vêtements mesquins, leurs visages pâles, leur expression timide, tout semble annoncer une grande misère. Ils sont évidemment beaucoup plus pauvres que les Juifs d'Hébron. « La couronne de leur tête est tombée; malheur à eux, parce qu'ils ont péché (3)! »

Le soir nous eûmes une conversation intéressante sur les connaissances littéraires que doivent avoir les missionnaires destinés à travailler en Palestine. L'hébreu est la langue la plus nécessaire, et on le parle surtout à l'espagnole. Il faut qu'un missionnaire étudie dans son pays les éléments de l'arabe, et mieux il saura la langue, mieux cela vaudra; mais on ne peut acquérir la vraie prononciation que sur les lieux. Cependant l'arabe n'est pas aussi absolument nécessaire que l'hébreu.

(1) Act. XVIII, 7. — (2) Deut. XXII, 8. — (3) Lam. V, 16.

L'espagnol est utile, ainsi que l'allemand, et il faut savoir l'italien pour pouvoir communiquer avec les Européens en général. Les Sephardim parlent un espagnol modifié par les Juifs, et les Ashkenazim, ou les Juifs d'Europe, un polonais qui est de même particulier aux Juifs. Tous savent un peu d'italien. Tous les Juifs qui sont en Palestine parlent aussi l'hébreu; mais ils attachent souvent aux mots une signification qui n'est pas le sens véritable ou grammatical, de sorte qu'il est absolument nécessaire de bien connaître la langue originelle pour être sûr que l'on entend les mêmes choses qu'eux par les mêmes mots. Il faut aussi qu'un missionnaire ait étudié à fond les prophéties; cette étude le mettra en état de raisonner avec les Juifs, et lui donnera espérance et persévérance. Le talent de la prédication n'est pas aussi nécessaire que celui de la discussion; mais on doit espérer que tous deux trouveront bientôt leur emploi. Le missionnaire doit connaître la littérature hébraïque de manière à comprendre le Talmud, afin de pouvoir le combattre; il doit aussi avoir étudié la Cabbale, afin de connaître les sources des idées juives, et de savoir l'effet que les arguments tirés de l'Écriture doivent probablement produire sur leur esprit. Le Zohar est une des parties les plus importantes de la Cabbale. Savoir le chaldéen et le syriaque serait aussi très-utile. Il est bon qu'il y ait dans la mission des Juifs et des Gentils. Un Juif converti, qui aurait fait des études et qui serait consacré, réunirait les avantages de tous deux; mais il serait toujours désirable qu'il eût un collaborateur qui ne fût pas né Juif. Ce qui est surtout indispensable au missionnaire qui cherche à ramener les Juifs, c'est la foi et la persévérance. Il ne doit jamais abandonner une station sans une nécessité absolue. Il peut faire des tour-

nées dans les environs, mais il doit avoir un centre d'influence. Il est extrêmement important que les missionnaires conservent les convertis auprès d'eux et forment une Eglise, pour deux raisons : c'est faire peu que de convaincre ou même de convertir un homme, si on ne lui apprend pas à marcher dans les voies de l'Évangile ; et les convertis sincères qui appartiennent à une mission exercent une très-grande influence sur les autres Juifs. On doit en même temps se faire une règle de ne donner, autant que possible, aucun secours à des convertis, à moins que ce ne soit en échange de travaux de littérature ou d'agriculture.

Le lendemain matin, quelques-uns de nous se mirent en marche pour faire une visite d'adieu à Béthanie, et aux lieux les plus remarquables à l'est de la ville. Nous nous arrêtâmes quelque temps à Gethsémané, que nous revoyions toujours avec un nouvel intérêt, et qui nous a laissé un souvenir doux et sacré que le temps n'effacera jamais ; puis, traversant au nord de l'église de l'Ascension, nous arrivâmes au sommet du mont des Oliviers, et nous jouîmes encore une fois de la vue de la mer Morte, dont les eaux tranquilles sont d'un bleu foncé, et des montagnes de Moab. Nous comprenions alors ce que dit le prophète Ezéchiel à Jérusalem : « Ta sœur aînée, c'est Samarie et les villes de son ressort, laquelle est située à ta gauche ; et ta jeune sœur qui est située à ta droite, c'est Sodome et les villes de son ressort (1). » Lorsque, détournant les regards de ce lac mystérieux, qui recèle sous ses eaux pesantes Sodome et Gomorrhe, on se tourne vers l'endroit où Jésus, « voyant la ville, pleura sur elle, » on sent que la vue du châtiment de Sodome pouvait avoir excité plus vivement encore l'inef-

(1) Ezéch. XVI, 46.

fable compassion du Rédempteur, et l'amener à mettre en action ces tendres paroles du prophète : « Comment t'abandonnerais-je, Ephraïm ? comment te livrerais-je, Israël ? comment te traiterais-je comme Adma ; et te réduirais-je dans l'état de Tséboïm ? Mon cœur est agité dans moi, et mes compassions se sont échauffées en même temps (1). »

Nous jetâmes aussi de là un dernier coup d'œil sur le cours du Jourdain, qui n'est indiqué que par une trace de verdure. Au delà se trouve la vallée de Sittim, dans les plaines de Moab. C'est un désert couvert de pâturages ; il a, dit-on, quinze milles de long sur dix milles de large, et il présente un vaste espace sur lequel pouvaient s'étendre les tentes de milliers d'Israélites. Non loin de là Élie monta au ciel dans un chariot de feu, et son manteau tomba auprès de son successeur. Ces mêmes cieux se sont ouverts une seconde fois, et le Saint-Esprit est descendu sous la forme d'une colombe, et s'est posé sur la tête du Sauveur, lorsqu'il fut baptisé par Jean dans le Jourdain.

Nous remarquâmes un village en ruines sur une hauteur qui est au sud de Béthanie, et à un demi-mille environ de distance ; on l'appelle Abu-dis. Ces ruines ne seraient-elles pas celles de Bethphagé, village dans lequel les disciples allèrent chercher un ânon pour l'amener à Jésus ? On n'a jamais trouvé d'autres traces de Bethphagé, et aucun voyageur n'a donné à Abu-dis un nom ancien qui paraisse devoir être le véritable. La seule objection que l'on puisse faire, c'est qu'Abu-dis, au lieu d'être sur le chemin de Jéricho, est à un demi-mille plus au sud. Mais les paroles de l'évangéliste, bien comprises, n'impliquent pas que Bethphagé fût sur le chemin de

(1) Osée XI, 8.

Jéricho, ou que Jésus fût entré dans le village; Jésus revenait de Jéricho, probablement par la grande route qui existe encore : « Et, comme ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils étaient près de Bethphagé et de Béthanie, vers le mont des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, et il leur dit : Allez-vous-en à la bourgade qui est *devant vous* (1). » Le sens le plus naturel n'est-il pas que, lorsqu'ils arrivèrent auprès de ces deux villages qui étaient sur le mont des Oliviers (et Bethphagé fut peut-être nommé le premier parce qu'il était plus en vue), Jésus envoya deux de ses disciples au village qui était en face d'eux, sur la hauteur. S'il avait dû passer par ce village, il n'aurait pas eu besoin d'envoyer des messagers chercher le poulain.

Nous descendîmes au bourg de Marie et de Marthe, sa sœur, qui est caché par des terrasses, des rochers et des figuiers. Nous nous y arrêtâmes longtemps, tantôt entourés de quelques paysans, tantôt lisant entre nous le onzième chapitre de saint Jean. Le nom de Christ a été en quelque sorte répandu dans ce lieu par ses œuvres de puissance et d'amour, comme l'huile de senteur de Marie fut répandue sur les pieds du Sauveur, et ce doux parfum réjouit encore aujourd'hui le cœur des vrais discip les

Nous quittâmes Béthanie à regret, et nous nous dirigeâmes vers Jérusalem, par le sentier large et rocailleux qui doit être l'ancienne route de Jéricho. Jésus passa sur ce chemin, monté sur le poulain d'une ânesse; c'est là que l'on étendit, sur le chemin, des vêtements et des branches d'arbres, en criant : Hosanna! A une petite distance de Béthanie, on voit de loin une partie de Jérusalem; on la perd ensuite de vue en descendant dans

(1) Marc XI, 1, 2.

un ravin; puis on remonte et l'on tourne autour de la montagne des Oliviers, et, tout d'un coup, l'on découvre la ville tout entière. Nous lûmes en cet endroit le chapitre XI de saint Marc. Jésus passait sur ce chemin lorsqu'il dit au figuier : « Que jamais personne ne mange de ton fruit ; » et le lendemain les disciples le virent séché jusqu'aux racines ; et Jésus dit : « Quiconque dira à *cette montagne :* Ote-toi de là et te jette dans la mer, tout ce qu'il aura dit lui sera accordé. » Nous vîmes plusieurs figuiers le long de la route, et nous cueillîmes quelques-unes de leurs feuilles comme souvenir de ce lieu.

Quittant le chemin, et descendant la pente escarpée du mont du Scandale, nous essayâmes d'arriver à la vallée de Josaphat par le village suspendu de Siloé. Nous n'y réussîmes pas sans peine ; car les maisons, dont plusieurs sont d'anciens sépulcres taillés dans le roc, sont placées l'une au-dessus de l'autre d'une manière très-singulière.

Nous traversâmes vers le réservoir de Siloé, et l'ombre du rocher fut un véritable soulagement pour nous. Nous lûmes le chapitre IX de saint Jean, et VII, 37. Nous fîmes aussi, en remontant, une dernière visite à la fontaine de Siloé. Nous rentrâmes ensuite par la porte de Sion. Passant dans le quartier des Juifs, nous contemplâmes avec tristesse les misères d'Israël dans la cité qu'habitait David. Les Juifs sont certainement les plus misérables de tous les habitants de Jérusalem, et, si nous avions pu pénétrer jusqu'à leurs précieuses âmes, leur misère temporelle ne nous aurait probablement semblé qu'un pâle emblème de la mort spirituelle qui règne dans l'intérieur « Ah ! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquité, toute la tête est en douleur, et tout

le cœur est languissant (1). » Puissions-nous ne jamais perdre les sentiments de profonde compassion envers Israël que réveillèrent en nous ces quelques jours passés à Jérusalem, et ne jamais nous reposer jusqu'à ce que la même flamme soit allumée dans les cœurs de tous les fidèles de l'Église de nos pères !

(1) Es. I, 4.

CHAPITRE IV.

GABAON. — SICHEM. — SAMARIE. — LE MONT CARMEL.

Le 18 juin, dans l'après-midi, tous nos préparatifs de départ étant achevés, nous montâmes sur nos chevaux, et nous traversâmes lentement les rues de Jérusalem, que nous quittions à regret. Nous nous séparions aussi avec peine de ces amis qui nous avaient accueillis avec tant d'affection dans cette terre étrangère. Bien que nous n'en eussions joui que quelques jours, la communion des saints avait eu pour nous une inexprimable douceur. M. Nicolayson, dont nous n'oublierons jamais l'affection fraternelle, nous accompagna pendant quelques milles, et puis nous dit adieu.

Un chrétien de l'Eglise romaine, nommé Joseph, nous avait demandé la permission de voyager avec nous. Il demeurait à Bethléhem, et était venu nous voir plusieurs fois à Jérusalem, où il venait vendre des grains de chapelet, des écritoires, et d'autres objets de nacre de perle qui se fabriquent à Bethléhem. Il avait sur le bras les images de la Vierge Marie et du saint sépulcre, tracées avec une teinture de henné, usage qui paraît remonter fort haut.

Nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, et nous passâmes auprès des tombeaux des juges, mais nous ne pûmes que les entrevoir. Ils sont taillés dans le roc, de la même manière que les tombeaux des rois. Bien qu'ils passent généralement pour la sépulture des membres du

Sanhedrin, on ne sait rien de bien certain à cet égard. Nous descendîmes, par un sentier très-rocailleux, jusqu'au fond de la profonde vallée que quelques voyageurs appellent la vallée d'Ela.

Deux heures après notre départ de Jérusalem, nous arrivâmes à Naby-Samuel, située sur le sommet d'une montagne très-haute, couverte de terrasses. Il y a là quelques maisons d'un aspect misérable et une vieille église en ruines, qu'on dit avoir été bâtie par le célèbre saint George, mais qui est maintenant transformée en une mosquée dont le minaret attire de loin les regards. Depuis plusieurs siècles on considère ce lieu comme l'ancienne Rama, où était né le prophète Samuel, où il a vécu et gémi sur le pays et sur son roi apostat, et où il a été enterré (1). La seule chose qui pourrait inspirer des doutes sur ce point, c'est le récit de la visite de Saül à Samuel (2). Samuel avait reçu, dans sa maison de Rama, le futur roi d'Israël; lorsque Saül le quitte, Samuel décrit sa route comme le conduisant « près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin, à Tseltsah. » Mais le sépulcre de Rachel et Tseltsah se trouvant à plusieurs heures de marche au sud de Naby-Samuel, tous les pas que Saül faisait dans cette direction devaient l'éloigner de Guibha, qui est au nord-est. On peut cependant expliquer ce passage d'une manière satisfaisante. Le père de Saül ne vivait pas à Guibha, mais à Tseltsah, car nous lisons que c'est là qu'était le sépulcre de sa famille; mais Saül avait un oncle qui demeurait à Guibha, et c'était là qu'il résidait aussi, tant avant qu'après son élévation, et voilà pourquoi on l'appelait Guibha de Saül. Lorsque le père de Saül eut perdu ses ânesses, il envoya chercher son fils pour qu'il l'aidât

(1) 1 Sam. I, 1; VIII, 4; XXV, 1. — (2) 1 Sam. IX, 10.

à les retrouver. Cependant Saül les avait cherchées en vain, et il se rendait à Tseltsah pour le dire à son père, lorsque son serviteur l'engagea à s'arrêter à Rama pour consulter le prophète. En quittant Samuel, il se rendit à Tseltsah chez son père, en passant près du sépulcre de Rachel; il trouva près de là deux hommes qui lui dirent que les ânesses étaient retrouvées; il rencontra ensuite trois hommes dans la plaine de Thabor (lieu qu'on ne connaît pas aujourd'hui), et ensuite, après avoir vu son père, il revint chez lui à Guibha, qui est appelée « la montagne de Dieu, » parce qu'il y avait là une école de prophètes. La position de Naby-Samuel s'accorde du reste parfaitement avec l'idée qu'on se fait de Rama. Les ruines se trouvent sur un point très-élevé, d'où la vue est magnifique, et le nom de Rama signifie une hauteur, et son autre nom, Ramathaïm-Sophim, « les hauteurs des sentinelles. » La conjecture de quelques voyageurs, qui ont cru voir dans Naby-Samuel l'ancienne Mitspa, le lieu de réunion d'Israël, ne nous paraît reposer sur aucun fondement solide.

Nous montâmes sur le toit de la mosquée abandonnée; de là on compte douze villes ou villages. Au midi, on voyait distinctement Jérusalem, abritée par le mont des Oliviers; et, plus loin, à douze milles environ vers le sud, Bethléhem et la montagne des Francs. Nous étions alors placés de manière à comprendre la prophétie de Jérémie, qui se rapporte au massacre des enfants de Bethléhem : « On a ouï dans Rama des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus (1). » Le tombeau de Rachel a suggéré la pensée de représenter la mère de Joseph et de Benjamin

(1) Matth. II, 18.

comme se levant pour gémir sur les petits enfants massacrés. Les lamentations commencent au sépulcre de Rachel, et les vagues de la douleur roulent, en quelque sorte, de Bethléhem jusqu'à la montagne sur laquelle est bâtie Rama. Tout près de nous et dans la même direction était un village appelé Bet-Iksa, qui est peut-être l'ancienne Scécu, où il y avait une grande fosse (1), et au sud-est Kephorieh, qui doit être bâtie sur les ruines de Képhira; car les autres villes des Gabaonites, Beeroth, Gabaon, Kirjath-Jéharim, étaient toutes dans ce district (2). Emmaüs devait ressembler à ces villages retirés, et il était probablement dans la même direction. Nous nous représentions les deux disciples suivant le sentier rocailleux qui conduit à Naby-Samuel, à travers plusieurs vignes, et Jésus lui-même s'approchant d'eux, s'entretenant avec eux, et leur expliquant les Ecritures, de sorte qu'ils ne s'apercevaient ni de la fuite du temps, ni des difficultés du chemin; car « leurs cœurs brûlaient au dedans d'eux (3). » A l'est s'étendait une belle contrée montagneuse, terminée par les hautes montagnes de Moab. Sur une hauteur rapprochée de nous était Bet-Hanina; au nord-est, sur une autre colline, Ram, et plus au nord Kelundieh. Dans la même direction, mais hors de la portée de notre vue, Guibha de Saül et Micmas subsistent encore. Tout à fait au nord nous voyions Ram-Allah, dans une position très-remarquable; un peu à l'ouest, Bethhoor, qu'on croit être Beth-Horon supérieure, et sur la montagne qui la domine Bet-Unia. A l'ouest, au delà des montagnes d'Éphraïm, nous voyions la vaste plaine de Saron, bornée par la mer Méditerranée, sur laquelle le soleil couchant répandait alors un torrent de rayons dorés.

(1) 1 Sam. XIX, 22. — (2) Jos. IX, 17. — (3) Luc XXIV, 32.

A nos pieds, du côté du nord, et à un mille environ de distance, était El-Geeb, l'ancienne Gabaon, d'où étaient sortis les rusés Gabaonites qui avaient trompé Josué et la congrégation d'Israël (1). Elle est décrite comme « une grande ville, une ville royale, plus grande qu'Haï, et dont tous les hommes étaient vaillants (2). » Elle est située sur le sommet d'une colline remarquablement ronde, et qui est si complétement couverte de terrasses, non par l'art, mais par la nature, qu'on croirait voir une suite d'escaliers depuis le haut jusqu'en bas. Les bâtiments sont à l'ouest sur le sommet; le reste est couvert de beaux oliviers. Plusieurs des terrasses sont plantées de vignes et d'arbres fruitiers. Au delà de Gabaon est une belle vallée ou plaine profonde, qui a deux ou trois milles de longueur. Il y a environ un mille entre Gabaon et les collines basses qui la bornent à l'ouest, et qui laissent entre elles deux ouvertures par lesquelles on communique avec la plaine de Saron; l'une d'elles est la descente de Beth-Horon. Lorsque nous demandâmes à nos muletiers le nom de cette vallée, ils répondirent : Ajaloun. Nous leur répétâmes plusieurs fois notre question, pour être sûrs de ne pas nous tromper, et ils répondirent toujours : Ajaloun. Il ne paraît pas qu'on eût, jusqu'à présent, trouvé ce nom encore subsistant et appliqué à cette vallée, et cela nous fait craindre que nos muletiers ne l'aient appris de quelque voyageur. Quoi qu'il en soit, la scène du miracle de Josué était devant nous, revêtue des plus brillantes couleurs. Le soleil descendait vers l'ouest; il était près de disparaître dans la Méditerranée, et ses rayons tombaient horizontalement sur la colline de Gabaon; dans le même moment la lune se levait, et peu après elle répandait ses rayons argentés.

(1) Jos. IX. — (2) Jos. X, 2.

sur cette paisible vallée. Telle était probablement la position du soleil et de la lune dans ce jour mémorable où Josué pria et « dit : En présence d'Israël, soleil, arrête-toi sur Gabaon ! et toi, lune, arrête-toi dans la vallée d'Ajalon (1). » Il est dit clairement que la bataille qui se livra entre Josué et les cinq rois des Amorrhéens eut lieu à « Gabaon. » Elle dura probablement la plus grande partie du jour; vers le soir, les troupes des Amorrhéens commencèrent à plier, et Israël les poursuivit vers la descente de Beth-Horon; et, dans ce défilé escarpé, l'Éternel les accabla d'énormes grêlons, de sorte qu'ils moururent. Mais avant qu'ils eussent perdu de vue Gabaon, Josué avait prononcé l'étonnante prière que nous avons citée, et il est intéressant de remarquer qu'Esaïe appelle la scène des merveilles de cette journée « la vallée de Gabaon. »

La lumière du soir, qui dorait alors la tour et la vallée, répandait sur tous les objets un charme particulier, et c'était avec un vif intérêt que nous contemplions ce lieu où « l'Éternel avait écouté la voix d'un homme. » C'était aussi à Gabaon qu'Abner et Joab s'étaient rencontrés près de l'étang, et que vingt-quatre jeunes gens avaient commencé la lutte qui se termina d'une manière si terrible (2). On nous dit plus tard que l'étang subsistait encore au nord de la colline. Là aussi, « près de la grande pierre qui est à Gabaon, » Joab assassina Hamasa, et « répandit durant la paix le sang qu'on répand en temps de guerre, et ensanglanta la ceinture qu'il avait sur ses reins, et les souliers qu'il avait aux pieds (3). » Dans le même lieu, Johanan, fils de Karéah, trouva Ismaël « auprès des grosses eaux qui sont à Gabaon. » «L'Éternel apparut à Solomon, à Gabaon, en songe

(1) Jos. X, 12. — (2) 2 Sam. II, 12. — (3) 1 Rois II, 5.

de nuit, et lui dit : Demande-moi ce que tu veux que je te donne (1). » Gabaon est donc consacré comme un lieu de prière, et, plus encore, comme un lieu où Dieu a montré au monde, avant la venue du Rédempteur, de quelle libéralité il voulait user envers ses enfants. Toutes ces merveilles furent un prélude au don ineffable de son Fils bien-aimé, devant lequel toutes les autres merveilles de son amour pâlissent et s'effacent.

Nous descendîmes dans la plaine, mais nous n'entrâmes pas à Gabaon, parce que le soleil se couchait. Comme nous traversions les vignes qui bordent la colline de Geeb, deux renards en sortirent, et, traversant le chemin, ils coururent dans les champs de blé. Le feuillage épais de la vigne cache ces animaux, qui sont attirés par le fruit. Ainsi il est dit dans le cantique de Salomon : « Prenez-nous les renards, et les petits renards qui gâtent les vignes, depuis que nos vignes ont des grappes (2). » Ces renards nous rappelèrent aussi ceux que Samson lâcha dans un pays de blé et de vignes, tel que celui que nous avions sous les yeux (3). Nous continuâmes à marcher vers le nord, et nous passâmes près de deux autres villages situés sur des collines couvertes de terrasses : l'un de ces villages se nommait Raphat. L'obscurité se répandait sur les objets qui nous entouraient; nous pûmes voir cependant que Benjamin avait une portion agréable. Deux heures après notre départ de Rama, nous arrivâmes à Beer, l'ancienne Beeroth. La soirée était remarquement belle; la terre était couverte de vers luisants, et un grand nombre de mouches brillantes voltigeaient autour de nous. On dressa notre tente devant une fontaine jaillissante; au-dessus était un oratoire mahométan en ruines. Nous

(1) 1 Rois III, 5. — (2) Cant. II, 15. — (3) Juges XV, 5.

nous souvînmes que c'était en ce lieu que Jotham était venu se réfugier, lorsqu'il s'était enfui de Sichem, à cause de la crainte qu'il avait de son frère Abimélec (1). D'après la tradition, ce fut aussi à Beer que Joseph et Marie s'aperçurent que l'enfant Jésus n'était pas dans la compagnie de ceux qui faisaient le voyage avec eux, et ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher (2). C'est probablement aussi près de là que « Débora la prophétesse se tenait sous un palmier, entre Rama et Bethel, dans la montagne d'Éphraïm. »

Les restes de la ville de Beeroth se voient sur une hauteur, au nord-est de la fontaine qui lui a donné son nom. Nous ne comprîmes pas ce qui avait pu faire supposer à quelques voyageurs que c'était le site de Micmas; car on ne voit près de là aucun ravin profond, et il ne s'y trouve pas non plus de rochers escarpés, tels qu'étaient ceux de Botsets et de Séné (3); on n'est pas, d'ailleurs, à l'est de Bethel, mais au sud-ouest. Nous apprîmes plus tard que le professeur Robinson et M. Nicolayson avaient visité Micmas, au sud-est de Béthel. Un ravin profond au-dessous des ruines et deux rochers escarpés indiquent encore la position de la ville, et son nom arabe est Mukhmas. Beeroth était une des villes qui appartenaient aux Gabaonites, et elle tomba ensuite dans le lot de Benjamin (4). Les meurtriers d'Isç-boseeth étaient originaires de cette ville.

Le lendemain nous partîmes de grand matin, et, nous dirigeant vers le nord-est, nous traversâmes de beaux pâturages. Nous vîmes à notre gauche une caverne qui nous parut très-profonde, et qui nous rappela celle dans laquelle s'étaient réfugiés les cinq rois amorrhéens qui

(1) Juges IX, 21. — (2) Luc II, 44. — (3) 1 Sam. XIV, 4.
(4) Jos. IX, 17, et XVIII, 25.

s'étaient enfuis de la bataille de Gabaon, et s'étaient cachés dans une caverne à Makkéda (1).

Nous arrivâmes en peu de temps dans les environs de Bethaven ou Béthel. Les Arabes donnent aux ruines de la ville et aux collines qui l'entourent le nom de Beteen. Ce nom vient probablement de Bethaven. Il paraît qu'aux jours de Josué cette région s'appelait le désert de Beth-Aven (2), et la colline sur laquelle était bâtie la ville s'appelait peut-être aussi Bethaven. Ceux qui avaient bâti la ville l'avaient appelée Luz; mais Jacob, reconnaissant de la vision que Dieu lui avait envoyée en ce lieu pendant son sommeil, l'appela Bethel, « la maison de Dieu. » Plus tard elle devint le siége d'un culte idolâtre, et le prophète d'Israël, indigné, rappela son ancien nom de « Bethaven, » ou « maison de vanité, » et l'appela même quelquefois seulement « Aven (3). »

Nous tournâmes vers la droite, et nous nous dirigeâmes vers les ruines qui couvrent le sommet d'une colline assez élevée. On ne retrouve pas beaucoup de restes d'édifices, mais on voit des monceaux d'anciennes pierres, le fondement d'un mur et une citerne brisée qui indiquent d'anciennes habitations. Tout le sommet de la colline est couvert de ces décombres, et il y a assez d'espace pour une ville considérable. Nous regardâmes avec un profond intérêt une colline beaucoup plus haute, située au delà du ravin, à l'est de Béthel. C'est là probablement qu'Abraham avait planté sa tente, lorsqu'il arriva pour la première fois, étranger et solitaire, dans le pays de Canaan; car il est dit « qu'il passa vers la montagne qui est à l'orient de Béthel, ayant Béthel à l'occident et Haï à l'orient, et qu'il dressa là un autel à l'Éternel (4). »

(1) Jos. X, 16. — (2) Jos. XVIII, 12. — (3) Osée X, 5, 8.
(4) Gen. XII, 8; XIII, 3.

Il revint plus tard visiter ce lieu, montrant avec quelle sainte hardiesse il se confiait à la garde de l'Éternel, bien qu'il fût entouré d'ennemis de tous côtés. Nous lûmes aussi le récit de la vision qu'eut Jacob en ce lieu, lorsqu'ayant pris des pierres il en fit son chevet, et que s'étant endormi il songea qu'il voyait une échelle qui était appuyée sur la terre, et dont le haut touchait jusqu'aux cieux, et nous nous appliquâmes la prière qui termine ce récit (1). C'était à Béthel que Jéroboam avait placé un des veaux d'or, et qu'il se tenait auprès de l'autel sur lequel il brûlait un encens idolâtre. Il avait peut-être un double but dans la politique impie qui lui avait fait choisir ce lieu; car nous remarquâmes qu'il devait être en vue de la grande route de Jérusalem, de sorte qu'on pouvait facilement séduire les Israélites qui se rendaient à la maison de Dieu; il cherchait ainsi tout à la fois à les éloigner de Dieu, et à effacer les saints souvenirs des manifestations que l'Éternel avait accordées en ce lieu à leurs pères Jacob et Abraham. La conduite de ces enfants de Béthel, qui se moquèrent d'Élisée, et qui lui rappelèrent l'ascension d'Élie, en lui disant : « Monte, chauve, » peut faire conjecturer que le plan de Jéroboam n'avait que trop réussi. Le prophète, qui était venu de Juda pour avertir Jéroboam, avait probablement suivi le chemin par lequel nous venions de passer. Débora, nourrice de Rebecca, était morte en ce lieu, et avait probablement été enterrée dans le ravin, vers le midi; car il est parlé d'un chêne au-dessous de Béthel, et Jacob montra la tendre affection qu'il portait à Débora, en l'appelant « Allonbacuth (le chêne des pleurs). »

Il est peu de sites aussi intéressants que celui de Bé-

(1) Gen. XXVIII.

thel. Les ruines informes qui sont dispersées sur le sommet de la colline sont elles-mêmes des témoins silencieux de la vérité et de la fidélité de Dieu. Il avait dit : « Ne cherchez point Béthel, et n'entrez pas à Guilgal; car Guilgal sera entièrement transportée, et Béthel sera *réduite à rien* (1). » Cette parole a été accomplie à la lettre. Nous ne nous rappelâmes pas dans le moment la prophétie d'Osée : « Les hauts lieux d'Aven, qui sont le péché d'Israël, seront détruits; *l'épine et le chardon croîtront sur leurs autels* (2) ; » mais, d'après la stérilité du sol, et l'abondance de chardons et d'autres plantes de cette espèce dont il est couvert, l'épine et le chardon croissent certainement sur les autels de Béthel, d'après la parole de celui qui ne peut mentir.

Continuant à marcher vers le nord, nous vîmes à notre gauche un village nommé Ain-Yebrud, situé sur le sommet d'une colline très-rocailleuse, mais couverte de terrasses plantées de vignes. Peu de temps après nous vîmes un autre petit village du même nom, situé sur une colline semblable à l'autre, mais entièrement inculte, et ne présentant guère à l'œil que le roc nu. Ce contraste était très-frappant, et il nous montra quel changement produisait dans ce pays un peu de culture, et comment, par la bénédiction de Dieu, « le Liban pourrait être changé en bien peu de temps en un champ fertile. » Un peu plus loin, sur une autre colline, nous vîmes un autre village nommé Geeb. Quelques personnes pensent que c'est l'ancien Gob, fameux dans les guerres contre les Philistins (3) ; tandis que d'autres supposent que c'est Guibha, sur le mont Éphraïm, lieu de sépulture d'Éléazar, fils d'Aaron. Ces villages, sur les sommets des collines, n'ont pas seulement l'avantage d'être faciles à dé-

(1) Amos V, 5. — (2) Osée X, 8. — (3) 2 Sam. XXI, 18.

fendre, mais l'air doit y être très-sain. Nous étions entourés de tous côtés des collines terrassées d'Éphraïm, et souvent le rocher était entièrement caché par le feuillage brillant de la vigne; l'orge mûr ondoyait sous les figuiers; le sentier était bordé de convolvulus d'une très-belle espèce et d'autres fleurs odorantes, et les tourterelles chantaient sur les oliviers qui bordaient les collines. A l'extrémité de ce défilé nous trouvâmes une vallée plus large, qui allait de l'est à l'ouest, et qui était traversée par le lit d'un ruisseau alors à sec. Nous conjecturâmes que ce pouvait être un des ruisseaux de Gahas, dans la montagne d'Éphraïm (1). Nous montâmes par le ravin d'un ruisseau tributaire, bordé comme le premier de beaux arbres fruitiers, et nous arrivâmes à un bâtiment que l'on dit être à moitié chemin entre Jérusalem et Naplouse. C'était jadis une forteresse, et elle paraît avoir servi de retraite à des bandits. Il y a près de là une caverne singulière, qui devait favoriser leurs brigandages.

Au bout d'une heure nous arrivâmes, en montant, à une petite plaine assez fertile qui s'étend vers l'est; nous avions à notre gauche, sur la hauteur, un village nommé Singeel, et à notre droite, sur une éminence située au milieu de la plaine, un autre village nommé Turmus-Aya. C'était à cet endroit que nous aurions dû tourner à droite pour visiter Seiloun, sur le site de l'ancienne Scilo. Notre guide nous avait promis de nous conduire par ce chemin; mais, désirant abréger les fatigues du voyage, il nous laissa marcher vers le nord, et ne nous avertit que lorsqu'il était trop tard pour revenir sur nos pas. Nous sûmes ensuite que ces ruines étaient à une heure de distance du chemin que nous avions suivi. M. Calhoun,

(1) 2 Sam. XXIII, 30.

missionnaire américain, qui a vu Scilo, nous a dit qu'elle était située sur une hauteur, entourée de belles vallées de tous les côtés, excepté vers le midi, et que ces vallées étaient assez vastes pour contenir des multitudes, à l'époque des grandes fêtes. Derrière ces vallées s'élèvent des montagnes assez élevées. Notre serviteur Ibrahim avait visité ce lieu avec le professeur Robinson, et n'y avait trouvé que des ruines. Le prophète avait dit : « Allez maintenant à mon lieu qui était à Scilo, où j'avais établi mon nom dès le commencement, et regardez ce que je lui ai fait, à cause de la malice de mon peuple d'Israël (1). » Avec quelle exactitude la situation de cette ville est décrite dans l'Écriture : « Scilo, vers l'aquilon de Béthel, et au soleil levant du chemin qui monte de Béthel à Sichem, et au midi de Lebona. Le pays qui l'entoure est très-propre à la culture de ces vignes dont on parle un peu plus loin (2). »

Nous montâmes sur le sommet d'une montagne rocailleuse, ayant à gauche une vallée très-profonde, et au-dessous de nous, à droite, une petite plaine pittoresque, entourée de collines. Nous y descendîmes par un sentier dangereux, et nous arrivâmes à une vieille ruine, appelée Khan-el-Luban, et ensuite à une belle fontaine. Au nord-ouest de la vallée était le village de Luban, l'ancienne Lebona.

Nous rencontrâmes un peu plus loin le scheik bédouin que nous avions vu à Jérusalem, et qui devait conduire lord Claude Hamilton à Ammon et à Jérash. Il avait fidèlement accompli sa promesse, et revenait de Naplouse, où il avait laissé lord Hamilton. Il nous reconnut avec joie et nous montra les présents qu'il avait reçus. En sortant de la vallée nous trouvâmes une petite ville

(1) Jér. VII, 12. — (2) Juges XXI, 19, 21.

qu'un vieil Arabe nomma Sawee, et qui ressemblait à un nid au milieu des rochers. Nous descendîmes dans une autre vallée très-profonde et très-rocailleuse ; quelques paysans l'appelèrent Ouady-Deeb. Lorsque nous eûmes traversé le lit desséché du torrent, et que nous fûmes montés sur le sommet de la colline opposée, nous jouîmes de la plus belle vue. Une grande plaine s'étend vers le nord ; elle paraît avoir cinq ou six milles de longueur et deux milles de largeur, et elle est entourée de montagnes parsemées de villages. La plus haute à l'ouest était Garizim, qui porte un tombeau blanc à son sommet, et au delà Hebal ; ces deux montagnes dominent Sichar. La plaine était beaucoup mieux cultivée que tout ce que nous avions vu jusqu'alors en Palestine, elle était couverte de champs de doura, qui étaient d'un vert brillant, et d'orge mûr. Nous descendîmes dans cette belle plaine, et nous marchâmes, à l'ouest, le long des collines.

Les paysans faisaient la moisson ; nous n'avions pas encore vu autant de mouvement et d'activité dans ce pays. Trois villages sont perchés sur les collines dans la position la plus romantique. C'étaient probablement des villes florissantes à l'époque où la portion de Joseph était bénie par l'Eternel et possédait « les fruits qui croissent sur le haut des montagnes anciennes, et ce qu'il y a de plus exquis sur les coteaux éternels (1). » Un des récits les plus intéressants de l'Evangile se présenta vivement à notre souvenir. Le Seigneur, s'étant mis en chemin pour aller à Jérusalem, « envoya des gens devant lui, qui, étant partis, entrèrent dans un bourg des Samaritains pour lui préparer un logement, et ils ne le reçurent pas. » Ses disciples auraient voulu qu'il fît

(1) Deut. XXXIII, 15.

descendre sur eux le feu du ciel; mais il les reprit avec douceur, en leur disant : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. » Et ils allèrent dans un autre village. Il est probable que le Sauveur suivait alors le même chemin, et nous avions peut-être devant nous le village dans lequel on n'avait pas voulu le recevoir (1).

Après avoir marché environ deux heures dans cette plaine fertile, nous montâmes sur le côté oriental du mont Garizim, par un sentier creusé dans le roc, et nous arrivâmes à l'entrée de la vallée de Sichar. Nous ne savions pas alors que c'était à ce détour de la route que Jésus s'était reposé; car c'est tout près de là qu'est le puits de Jacob. Nous avançâmes dans la vallée, et nous nous reposâmes quelque temps auprès d'une fontaine appelée Beer-el-Defnar. L'eau coule dans un vaste réservoir, et arrose ensuite un beau jardin potager. La vallée a environ deux milles de longueur de l'est à l'ouest jusqu'à Naplouse, l'ancienne Sichar, et elle paraît avoir environ un mille de largeur. Le soleil commençait à descendre vers l'occident, et ses rayons traversaient directement la vallée. Nous passâmes dans un beau bosquet de vieux oliviers, et, arrivant sur les bords d'un ruisseau qui serpentait au milieu d'un beau gazon, nous plantâmes nos tentes à l'ouest de Sichar. Nous avions souvent lu des descriptions de la beauté de ce lieu, mais il surpassa notre attente. La ville, couronnée de dômes et de minarets, est d'une propreté et d'une blancheur remarquables. Dans les jardins qui l'entourent croissent des amandiers, des grenadiers, des figuiers, de la vigne et des mûriers. Assis à la porte de notre tente, nous contemplions avec délices ce coup d'œil intéressant. Le mont Hébal était devant nous; il s'élève à environ huit

(1) Luc IX, 52-56.

cents pieds au-dessus de la plaine. Il est escarpé, rocailleux et stérile. A sa base il y a çà et là quelques oliviers, mais plus haut on ne voit guère que le *cactus opuncia* qui couvre toute la montagne, de même que le genêt épineux couvre tant de montagnes en Ecosse. Vue d'un autre point plus à l'ouest, cette montagne s'avance, menaçante et entièrement dépouillée de verdure, au-dessus de la vallée. Le mont Garizim s'élevait derrière nous à une égale hauteur ; mais, bien qu'il soit très-escarpé en plusieurs endroits, il n'a pas l'apparence sombre et stérile du mont Hebal. Il a une exposition au nord, et de ce côté du moins les rayons brûlants de soleil ne dessèchent pas sa verdure. Nous vîmes dans ses ravins ombragés des champs de blé, des oliviers, et des jardins qui lui donnaient une apparence agréable. De certains côtés les rochers de Garizim semblent absolument suspendus au-dessus de la ville, de sorte que la voix de Jotham planant au-dessus de la vallée, lorsqu'il répétait la parabole des arbres du haut d'un des sommets de Garizim, pouvait facilement être entendue par un auditoire silencieux qui l'écoutait avec attention dans la plaine (1).

Ce fut aussi en ce lieu, et sur les pentes de ces deux montagnes, que les bénédictions et les malédictions furent si solennellement prononcées aux jours de Josué (2). Six tribus se tenaient sur les pentes de Garizim, et les six autres sur les pentes d'Hébal ; tandis que l'arche de l'alliance, entourée des sacrificateurs et des lévites, était placée dans la vallée. Les lévites prononcèrent à voix haute et distincte les malédictions au nom de Jéhovah. A chaque pause les six tribus placées sur Hébal répondaient « amen ! » On prononça ensuite les bénédictions

(1) Juges IX, 7—20. — (2) Deut. XXVII, 12.

de la même manière, et les six tribus placées sur Garizim répondirent à chaque bénédiction: « Amen! » Les voix réunies des lévites qui étaient dans la vallée devaient se faire aisément entendre des multitudes qui couvraient les montagnes des deux côtés, car les sons s'élevaient au milieu du silence d'une multitude plongée dans le plus profond recueillement. C'était un noble sanctuaire que cette belle vallée qui n'avait d'autres murailles que ces montagnes rocailleuses, et d'autre voûte que le ciel. Il serait impossible de se représenter un spectacle plus sublime que celui que présentait cette nation qui, après avoir fait alliance avec son Dieu, courbait la tête en sa présence, et répondait par un amen solennel à ses menaces et à ses promesses.

A notre culte du soir nous lûmes le quatrième chapitre de saint Jean, avec un vif et nouvel intérêt. A peine nous étions-nous étendus dans nos tentes, pour chercher le repos, que les loups et les chacals, qui trouvent un abri dans les montagnes voisines, poussèrent des hurlements prolongés; les chiens qui errent autour des portes de la ville répondirent par des aboiements de défi, et, pendant plusieurs heures, il y eut une lutte régulière entre les deux partis. Les cordes de nos tentes furent ébranlées plusieurs fois par les poursuivis ou les poursuivants, et la vallée retentit jusqu'au milieu de la nuit de leurs cris confondus.

Le lendemain, M. Bonar, s'étant réveillé avant le lever du soleil, se dirigea à travers un bosquet d'arbres fruitiers vers la porte de la ville; et, la trouvant déjà ouverte, il y entra. Errer seul dans les rues de Sichar, à cette heure matinale, lui semblait presque un rêve. Il rencontra un enfant juif qui le conduisit à la synagogue. Elle était petite, mais propre, et était entièrement pleine.

Les Juifs se réunissent tous les jours pour une heure au lever du soleil. Ils étaient là environ cinquante, et tous portaient le *tephillin* ou les phylactères sur la main gauche et sur le front, comme c'est l'usage à la prière du matin; ils paraissaient animés d'une véritable dévotion; car ce ne fut guère qu'après la fin du service qu'ils levèrent la tête pour voir l'étranger; plusieurs d'entre eux vinrent lui parler. Il dit quelques mots d'italien à l'un, et essaya de l'allemand avec un autre, car il s'aperçut qu'ils appartenaient à différentes nations; il y avait là en effet des Espagnols, des Russes et un Juif d'Alep; les autres étaient natifs de Sichar. Après avoir causé quelques moments ils se séparèrent pour aller déjeuner. M. Bonar pria un Juif de lui montrer le chemin du puits de Jacob. Ils sortirent par la porte orientale et suivirent la base de Garizim pendant près de deux milles, pour arriver au puits couvert que désigne la tradition. Il est immédiatement au-dessous du sentier rocailleux que nous avions suivi le jour précédent, à ce point de la route où nous avions quitté la plaine pour entrer dans la vallée étroite de Sichar. Le guide leva une grosse pierre qui couvre l'entrée de la voûte basse construite au-dessus du puits, et alors, passant par l'ouverture étroite, il engagea M. Bonar à le suivre. Il le fit; mais comme il descendait, sa Bible, qui était dans une poche intérieure près de sa poitrine, s'en échappa, tomba dans le puits, et on l'entendit plonger dans l'eau à une grande profondeur. Le guide exprima par des signes très-significatifs qu'on ne pourrait pas la ravoir, parce que « le puits était profond. » La petite chambre qui est sur l'ouverture du puits paraît avoir été bâtie avec soin; peut-être a-t-elle été faite avec les pierres qui formaient la margelle, dont les puits sont souvent entourés en

Orient, et qui fournit un siége aux voyageurs fatigués. Le puits lui-même est taillé dans le roc. M. Calhoun, qui l'a visité récemment, a trouvé qu'il avait soixante-quinze pieds de profondeur, et il y avait alors dix ou douze pieds d'eau. Dans tous les autres puits que nous vîmes dans cette vallée, l'eau est à la portée de la main; mais il paraît que l'eau ne s'élève jamais bien haut dans celui-ci; ce doit bien être là réellement le puits de Jacob, et l'on dirait encore aujourd'hui : il faut avoir quelque chose pour puiser, car le puits est profond. La grande profondeur du puits doit donner à l'eau une fraîcheur particulière, et les souvenirs qui rattachaient ce puits à leur père Jacob devaient lui attirer une grande vénération. Aussi, quoiqu'il y ait un beau courant d'eau à l'ouest de Naplouse, au moins deux fontaines jaillissantes dans l'intérieur des murailles, et la fontaine El-Defna à un mille environ plus près de la ville, il est très-probable que les gens de la ville conservent de la vénération pour le puits de Jacob et y viennent souvent. Cela peut servir à expliquer pourquoi la Samaritaine venait si loin tirer de l'eau; il paraît aussi très-probable que la ville s'étendait autrefois beaucoup plus à l'est qu'aujourd'hui. D'ailleurs le récit même de l'Evangile semble indiquer que le puits était situé assez loin de la ville. Celui qui « conduit les aveugles par un chemin qu'ils ne connaissent pas » attira ce jour-là cette femme par les attraits invisibles de la grâce, au delà de toutes les autres fontaines, jusques vers le puits près duquel elle devait rencontrer celui qui « lui dit tout ce qu'elle avait fait, » le Sauveur du monde et le Sauveur de son âme.

A une petite distance, au nord du puits, se trouve le tombeau de Joseph : c'est un sépulcre blanchi qui indique, à ce que l'on croit, la place où les os de Joseph fu-

rent enterrés (1). Soit à dessein, soit par hasard, nous ne pûmes nous en assurer; un beau cep de vigne a fait son chemin sur le mur qui entoure le tombeau, et ses branches se balançaient alors sur le haut du mur comme pour rappeler la description prophétique de cette tribu favorisée, qu'avait prononcée Jacob mourant : « Joseph est un rameau fertile près d'une fontaine, ses branches ont couvert la muraille (2). » Le beau champ qui nous entourait est sans doute « la part que Jacob donna à son fils Joseph, et qu'il avait gagnée sur les Amorrhéens avec son épée et avec son arc (3). » Et cette plaine est celle de Moré, près de Sichar. Quelques personnes se sont imaginé que ce nom venait de l'exploit de Jacob, comme s'il signifiait « la plaine de l'archer. »

Vers huit heures le reste de notre troupe se rendit à la ville pour visiter les Juifs et les Samaritains. Sous un arbre, près de la porte, nous vîmes cinq ou six êtres misérables, sales, à demi nus et minés par la maladie. Dès qu'ils nous virent ils se levèrent précipitamment et tendirent les bras vers nous, en nous suppliant de leur donner l'aumône. Nous remarquâmes que quelques-uns d'entre eux avaient perdu leurs mains, et que les autres avaient le visage rongé par la maladie; mais l'idée ne nous vint pas que c'étaient des lépreux; on nous le dit plus tard. Ces lépreux étaient hors de la porte de la ville, comme ces dix hommes qui s'écrièrent : « Jésus, notre maître, aie pitié de nous (4). » Si notre maître eût été avec nous, il eût dit : « Je le veux, sois nettoyé. » Sur l'arbre étaient suspendus des lambeaux de drap, de différentes couleurs. On les considère comme des offrandes sacrées, d'après une superstition des Mahométans, qu'on

(1) Jos. XXIV, 32. — (2) Gen. XLIX, 22. — (3) Gen. XLVIII, 22.
(4) Luc XVII, 13.

ne nous a jamais bien expliquée, mais que nous avons fréquemment retrouvée dans d'autres parties du pays.

Nous traversâmes les rues et nous trouvâmes un bazar qui peut donner une juste idée des bazars de l'Orient. C'est un chemin couvert; quelques fenêtres pratiquées dans le toit ne l'empêchent pas d'être sombre, mais on y trouve une fraîcheur agréable. Au milieu est un sentier creux non pavé, large de trois pieds environ, et sur lequel passent les mules ou les chameaux. De chaque côté est un pavé de pierre élevé, très-uni et très-glissant, sur lequel se tiennent les marchands qui y étalent leurs marchandises. Lorsque cet espace est débarrassé de tout cet étalage, on peut s'y promener. Il nous paraissait assez étrange de marcher au milieu de ces marchands à longues barbes, qui étaient assis, les jambes croisées, devant leurs portes, la pipe à la bouche. La présence d'un étranger excite généralement peu de curiosité; souvent ils ne daignent pas lever les yeux. Ayant trouvé le quartier des Juifs, nous allâmes à la synagogue, et plusieurs Juifs nous y suivirent. Les petits enfants se rassemblèrent aussi autour de nous, et les femmes nous regardèrent par la porte. Nous sortîmes notre Bible hébraïque, et les prophéties qui se rapportent au Messie devinrent le sujet de notre conversation. Nous lûmes et nous commentâmes Daniel IX, Esaïe IX et LIII, Ezéchiel XXXVI, XXXVII, et Jérémie XXIII. Les hommes écoutèrent assez volontiers, et quelques-uns des enfants nous prenaient les mains, mais les femmes paraissaient mécontentes et impatientées. Ibrahim, notre domestique, qui comprenait ce qu'elles disaient, s'écria : « Ecoutez comme cette femme vous maudit. »

Un Samaritain entra dans la synagogue et s'y assit. Il était beaucoup mieux vêtu que les pauvres Juifs. Il

nous invita à visiter la synagogue des Samaritains, et nous le suivîmes. Nous trouvâmes le rabbin assis sur un tapis dans une cour propre et agréable, tout près de la synagogue. C'était un vieillard : son aspect était vénérable, et il était très-bien vêtu. Il nous reçut avec bonté, et causa avec nous avec beaucoup de liberté.

Dès qu'il se fut assuré que nous lui ferions un présent, il ouvrit la porte de la synagogue, et, lorsque nous eûmes ôté nos souliers, il nous permit d'y entrer. C'est une salle vaste et aérée, et le plancher est couvert d'un tapis. Une moitié du plancher est un peu plus élevée que le reste, et il paraît qu'on s'assied en cet endroit pendant la lecture de la loi. On garde les manuscrits dans un enfoncement dans lequel on ne nous permit pas d'entrer. Après une longue attente, et lorsque nous eûmes promis une somme considérable (car il nous dit que cette vue valait 150 piastres), le rabbin consentit à nous montrer la copie de la Torah, ou des Cinq Livres de Moïse, qui est si renommée à cause de son antiquité. On dit qu'elle a été écrite par Abisçuah, fils de Phinées et qu'elle date de 3600 ans. On la tira de son enveloppe de velours, et on en déroula une partie devant nous. Les rouleaux sont ornés d'argent aux deux bouts, et le dos du manuscrit est couvert de soie verte. C'est certainement un manuscrit très-ancien : le parchemin est sali et usé, mais les lettres sont très-lisibles; il est écrit avec l'ancien caractère samaritain. Si c'est bien là l'exemplaire qui est si célèbre, les Samaritains n'ont plus pour lui la même superstition, car ils nous permirent de le toucher. Il y avait aussi là plusieurs livres de prière, écrits à la plume, avec le caractère samaritain.

Les Samaritains parlent peu l'hébreu; leur langage est l'arabe; mais avec le secours de notre serviteur,

Ibrahim, et d'un Juif qui se tenait près de nous, nous obtînmes des réponses à nos questions, et nous nous communiquâmes plusieurs remarques sur des passages de l'Écriture. Le fils du rabbin était un intéressant jeune homme, plein de candeur et de désir d'écouter la vérité. Il admettait que la prophétie qui concerne « la semence de la femme » se rapporte au Messie; et il disait qu'ils attendaient encore un prophète « semblable à Moïse. » Mais les Samaritains ne croyent pas que les Juifs doivent être remis en possession de leur pays. Ils nous dirent qu'il y avait dans la ville environ cent cinquante personnes qui appartenaient à leur secte, dont quarante fréquentaient la synagogue. L'inimitié entre les Juifs et les Samaritains n'est plus aussi profonde qu'autrefois, mais nous vîmes bien qu'elle existait encore. Nous avions vu un Samaritain assis dans la synagogue des Juifs, et le Juif qui nous accompagnait était alors assis dans la synagogue samaritaine; mais il était facile de voir que le Juif était jaloux des égards que nous avions pour les Samaritains. Après avoir pris congé du rabbin et de son fils, nous retournâmes au quartier des Juifs. Nous trouvâmes dans la synagogue un vieux rabbin à cheveux gris qui lisait le Talmud. Nous causâmes longtemps avec lui en hébreu, et nous cherchâmes surtout à lui montrer dans l'Écriture « l'Eternel, notre justice. » Il était doux de s'entretenir avec un Juif dans la ville où Jacob a souvent demeuré, et avec un Samaritain dans le lieu où Jésus a dit : « Levez vos yeux, et regardez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées. » Notre guide juif nous mena ensuite à une belle source à l'ouest de la ville, dans l'intérieur des murailles; il paraît qu'elle vient du mont Garizim. Il nous dit que c'était Jacob qui avait bâti les murs de cette fontaine.

Un petit garçon juif nommé Mardochée, aux yeux noirs étincelants, s'était attaché depuis quelques moments à la main de M. Mac Cheyne ; il ne parlait que l'arabe, mais il engageait M. Mac Cheyne à le suivre par les gestes les plus expressifs. Il y consentit, et le petit garçon, tout joyeux, le conduisit à travers plusieurs rues, grandes et petites, et ensuite, ouvrant une porte et montant un escalier, il le mena à la maison de l'*hazan* juif, lecteur de la synagogue. La chambre dans laquelle il fut introduit était grande ; on y jouissait d'une fraîcheur délicieuse et elle était proprement meublée à l'orientale, avec un tapis et un divan couvert de coussins. Le *hazan* n'était pas chez lui, mais sa femme parut bientôt et reçut l'étranger avec beaucoup d'affabilité. Elle portait le vêtement particulier aux femmes juives et tenait à la main une longue pipe qu'elle portait de temps en temps à sa bouche ; elle ne parlait que l'arabe ; car il paraît que les femmes, en Palestine, ne connaissent pas l'hébreu, et sont ainsi entièrement privées de comprendre la parole de Dieu qu'on lit dans les synagogues. Elle fit apporter de l'eau de rose et ensuite du café, et parut voir chez elle avec plaisir son hôte inattendu. Lorsque M. Mac Cheyne prit congé, le petit guide le pressa de renouveler sa visite. Il le conduisit ensuite au bazar, et s'arrêta auprès de la boutique d'un vieillard à l'aspect vénérable, en disant *yéhudi*, un Juif. On s'assit sur le pavé de pierre, on prit la Bible hébraïque et on lut la description des os secs, dans Ezéchiel. Plusieurs Juifs, qui pouvaient parler italien ou *la lingua franca*, s'approchèrent, et tous prirent part à la discussion. Le marchand paraissait être un Juif mondain qui s'inquiétait peu des choses spirituelles ; mais quelques autres Juifs parurent prendre intérêt à cette conversation. Quittant ce groupe, le petit

Juif proposa à M. Mac Cheyne de le conduire au puits de Jacob ; mais il était trop tard, car nous devions partir vers midi de Sichar ; ce fut avec peine que M. Mac Cheyne persuada an petit Mardochée de venir à nos tentes pour recevoir une récompense de la peine qu'il avait prise. Nous dîmes adieu au jeune Juif, en lui donnant un traité en hébreu pour le hazan, un second pour le vieux Juif du bazar, et un troisième pour son père, et en lui mettant dans la main une pièce d'argent qu'il regarda d'un air tout étonné.

Nous éprouvions un vif regret de nous éloigner si vite de ce lieu ; la bénédiction de fécondité deux fois répétée, qui a été prononcée sur la portion de Joseph, « repose encore sur la vallée de Sichar. » Son pays est béni par l'Éternel de ce qu'il y a de plus exquis aux cieux, de la rosée, et de l'abîme qui est en bas, et de ce qu'il y a de plus délicieux entre les choses que le soleil produit (1). » Il semblerait que le Seigneur se souvient encore de ses compassions pour son peuple, et qu'il en perpétue le souvenir par les beautés de la nature dont il entoure ce lieu béni.

Nous nous préparions à monter à cheval, lorsque nous vîmes arriver les quatre Juifs intéressants avec lesquels nous avions navigué de Syra à Alexandrie ; nous pouvions à peine en croire nos yeux : ils étaient à cheval et se dirigeaient vers Jérusalem. Après nous avoir quittés en Égypte, ils s'étaient embarqués à Alexandrie pour Beyrout ; ils avaient subi une quarantaine de seize jours, et ils accomplissaient alors leur pèlerinage. Nous causâmes ensemble comme d'anciens amis; ils nous saluèrent avec beaucoup de cordialité et reçurent volontiers des traités en hébreu.

(1) Gen. XLIX, 22 ; Deut. XXXIII, 13, 14.

Le chemin qui conduit à Samarie est peut-être le meilleur que nous ayons trouvé en Palestine; c'est une grande route large et unie au pied des collines. Elle était sûrement très-fréquentée jadis par les rois d'Israël, qui devaient faire entretenir avec soin le chemin qui conduisait à leur capitale. On marche pendant une heure environ vers le nord-ouest; puis on traverse une chaîne de montagnes qu'on peut regarder comme une continuation d'Hébal. Nous trouvâmes ensuite une vallée arrosée par une belle rivière et par plusieurs fontaines; cette contrée forme un contraste complet avec la partie méridionale de la Palestine (1). Nous étions environnés de beaux jardins, et les figuiers, les oliviers et les orangers étaient chargés de fruits. Nous remarquâmes des plantations d'oignons qui pouvaient rivaliser avec les oignons d'Égypte; nous vîmes aussi plusieurs villages entourés d'arbres. Un vieil aqueduc formé de onze arches traverse la vallée; l'eau qu'il porte fait tourner un moulin. Avant de quitter la vallée de Naplouse, nous nous retournâmes pour voir encore une fois Hébal, qui, vu de cet endroit, nous parut extrêmement stérile et rocailleux.

Nous suivîmes ensuite une chaîne de montagnes assez considérable, et, lorsque nous eûmes atteint le point le plus élevé, nous vîmes la montagne de Samarie, qui s'élevait au-dessus de la plaine à la hauteur d'environ quatre cents pieds; elle est oblongue, descend par une pente insensible vers l'ouest, et son sommet forme un plateau assez vaste. Elle est à l'entrée d'une plaine qui s'étend vers l'ouest, et les montagnes qui l'entourent sont élevées; c'est une colline au milieu de montagnes plus

(1) Ps. CXXVI, 4.

élevées, noble situation pour une ville royale. Un bosquet d'oliviers couvre la plaine et le bas de la pente méridionale de la colline ; sur la montagne qui est à droite, on voit un village pittoresque appelé Nakoura, et au-dessus le tombeau blanc d'un saint musulman. Nous lûmes la prophétie de Michée, qui se rapporte à Samarie (1), et, cherchant à en bien comprendre le sens, nous demandâmes au docteur Keith ce qu'il entendait par l'expression : « Je réduirai Samarie comme en *un monceau de pierres* qu'on fait dans les champs où l'on plante des vignes. » Il nous répondit qu'il supposait que nous trouverions les anciennes pierres de Samarie, non sous la forme de ruines, mais amoncelées en tas semblables à ceux que l'on fait lorsqu'on nettoye une vigne ou un champ. Peu de moments après, cette conjecture se trouva pleinement vérifiée. Nous nous arrêtâmes à l'extrémité orientale de la colline, à côté d'un ancien aqueduc, et au-dessous de la ruine d'une ancienne église grecque qui s'élève de ce côté au-dessus du misérable village de Subuste. Cette ruine est une des mieux conservées que nous ayons vues en Palestine. Hérode, qui avait rebâti la ville, l'avait appelée *Sébaste*, ce qui veut dire « Auguste, ou vénérable, » en l'honneur de César Auguste ; mais Dieu avait écrit sa sentence plusieurs siècles auparavant. Nous montâmes à pied par un chemin étroit et rapide qui se divise bientôt en deux, et qui conduit au village en passant près des fondements de l'église en ruines. Le sentier est bordé d'une sorte de mur grossier composé de pierres entassées dont plusieurs sont sculptées ; quelques-unes sont détachées et semblent prêtes à tomber : il y en a de très-grandes qui ont évidemment appartenu à d'anciens édifices.

(1) Mich. I, 6.

L'aspect de cette partie de la colline suggère l'idée que les édifices de l'ancienne ville ont été précipités du sommet de la colline en bas. Nous fîmes le tour du plateau, et nous trouvâmes partout des traces du même procédé. Les habitants du pays, voulant faire de la place pour leurs champs et leurs jardins, ont achevé de renverser les anciens bâtiments, et ont précipité les pierres dans la vallée; des masses de pierres, et dans un endroit deux colonnes brisées, sont encore en quelque sorte à moitié chemin. Du côté du midi nous comptâmes dans la vallée treize monceaux de pierres considérables, dont la plupart entouraient les troncs des oliviers. L'église dont nous avons parlé est la seule ruine solide qui subsiste encore, sur l'emplacement de l'orgueilleuse cité. Nous vîmes dans les maisons des paysans plusieurs morceaux de colonnes antiques, qui étaient souvent posés horizontalement dans la muraille; nous remarquâmes entre autres un chapiteau corinthien, et une pierre délicatement sculptée. Près du village, et au milieu d'un champ cultivé, étaient six colonnes, privées de leurs chapiteaux, ensuite sept autres qui paraissaient avoir formé le côté opposé de la colonnade, et un peu plus loin dix-sept autres colonnes. Du côté du nord-est nous trouvâmes quatorze piliers debout. Mais ce fut au nord-ouest du plateau qu'elles se trouvèrent en plus grand nombre; nous en comptâmes cinquante-six, placées en double rang à égale distance, toutes sans chapiteau, plusieurs brisées en travers, et quelques-unes dont il ne reste plus que la base. Ces ruines sont peut-être le reste de quelqu'un des temples idolâtres de Samarie, ou plus probablement de portiques qui faisaient le tour de la ville. C'est là tout ce qui reste de Samarie, « la couronne d'orgueil. » Un champ couvre la plus grande par-

tie du plateau; la moisson était faite, et les paysans faisaient fouler le blé. La pente du midi est couverte en partie de figuiers, d'oliviers, et de grenadiers. Nous trouvâmes un cep solitaire, unique représentant des vignes magnifiques qui entouraient jadis la capitale. Un renard s'élança à travers notre chemin, et courut vers les jardins, témoignage vivant d'une ville désolée.

Combien cette scène est frappante lorsqu'on se souvient que c'est là que l'impie Achab avait bâti un temple à Baal, que régnait la cruelle Jézabel, et qu'Elie et Elisée ont fait tant de miracles. Mais nous éprouvâmes une sorte de terreur solennelle en lisant sur les lieux mêmes les paroles que le prophète de Dieu a prononcées, il y a deux mille cinq cents ans : « Je réduirai Samarie comme en un monceau de pierres qu'on fait dans les champs où l'on plante des vignes; et je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements (1). » Chaque mot révèle un trait nouveau de la désolation de Samarie, qui diffère dans tous ses détails de la désolation de Jérusalem, et chaque parole a été littéralement accomplie. Nous avions trouvé sur le sommet et dans la vallée, du côté du midi, des monceaux de pierres qui avaient sans aucun doute appartenu aux temples, aux palais et aux maisons de Samarie, et l'on n'avait pas laissé ces édifices tomber en poussière sur la colline sur laquelle ils avaient été bâtis, comme cela arrive dans les autres villes ruinées; mais elles avaient été précipitées dans la vallée pour laisser la place libre aux cultivateurs. Ainsi les destructeurs de Samarie, dont le nom est inconnu, et de simples laboureurs avaient accompli, sans le savoir, la parole de Dieu. Enfin, plusieurs des pierres amonce-

(1) Mich. I, 6.

lées dans la vallée sont très-grandes et très-massives, comme celles qu'on emploie pour les fondements. Dans plusieurs parties de la vaste colonnade, il ne reste plus que les bases des colonnes, et nous avions remarqué que l'église ruinée avait été bâtie sur des fondements d'une date beaucoup plus ancienne que l'église elle-même, les pierres étant extrêmement grandes, et taillées comme celles du mur du temple de Jérusalem et de la mosquée d'Hébron. Ces fondements étaient maintenant découverts, de sorte que la dernière portion de la prophétie se trouve aussi accomplie avec l'exactitude la plus frappante : « Je découvrirai ses fondements. »

Nous examinâmes la vieille église. C'est un bâtiment très-massif, qui doit avoir été construit à l'époque des croisades, car on y voit plusieurs croix de Templiers. Les Mahométans ont brisé un des côtés de chacune de ces croix, dans le désir de les faire ressembler à des croissants. Sous l'église est un tombeau dans lequel on prétend, d'après la tradition, que l'on a enterré Jean-Baptiste. Nous nous procurâmes de la lumière, et, au bout d'un escalier de vingt et une marches, nous nous trouvâmes dans un beau caveau, dont le plancher était incrusté de marbre. Il contient cinq niches pour les morts : celle du centre est, dit-on, celle de Jean-Baptiste; la porte a un gond de pierre comme les portes remarquables des sépulcres des rois à Jérusalem.

La situation de Samarie est très-remarquable. Le soleil commençait à s'abaisser vers l'occident, et ses rayons doraient toute la contrée. Nous comprenions clairement alors le sens de la description d'Esaïe : « Malheur à la couronne d'orgueil, aux ivrognes d'Ephraïm! Ceux qui sont au haut de la vallée grasse sont étourdis de vin (1). »

(1) Es. XXVIII, 1.

La vallée à l'entrée de laquelle est la colline de Samarie est encore aujourd'hui couverte d'oliviers, et il est probable qu'on y voyait autrefois des vignes et des jardins, tandis que la colline elle-même, couverte de tours et de palais, s'élevait au-dessus de tout le reste comme une glorieuse couronne. La force naturelle de la position de la ville nous fit aussitôt comprendre les paroles d'Amos : « Malheur à ceux qui se confient en la montagne de Samarie (1). »

A une demi-heure de distance de la colline, au nord et au midi, et plus près encore du côté de l'est, s'élève le cercle de montagnes qui enferment la vallée de Samarie ; c'est là ce que l'Ecriture appelle « les montagnes de Samarie. » Dans les jours de la gloire d'Israël, lorsqu'elles étaient couvertes de vignes, la capitale apparaissait entourée de verdure et d'abondance. Les jours viennent où ces mêmes montagnes de Samarie seront plus brillamment ornées que jamais, et cultivées par les mains des Israélites rachetés ; car cette parole infaillible, qui a prédit les désolations dont nos yeux sont les témoins, a prédit la gloire à venir : « Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie ; ceux qui plantent planteront et en recueilleront les fruits pour leur usage (2). »

Nous nous souvînmes du récit du siége de Samarie par Benhadad, roi de Syrie (3), et nous remarquâmes qu'il serait très-facile de bloquer de tous les côtés une ville située de cette manière, et d'intercepter tout secours. Il nous parut probable que le courtisan incrédule qui fut étouffé à la porte avait été renversé par la foule du peuple qui descendait précipitamment la colline, pour aller au camp des Syriens (4).

(1) Amos VI, 1. — (2) Jérém. XXXI, 5. — (3) 2 Rois, VI, 24.
(4) 2 Rois VII, 17.

Comme nous avions encore plusieurs heures de marche à faire, nous fûmes forcés de quitter Subuste avant le coucher du soleil. Nous entendîmes en passant le bruit du moulin à bras dans quelques maisons, et nous vîmes un homme à genoux sur le toit de sa maison, qui nous rappela Pierre à Joppé (1). Nous pensâmes aussi avec satisfaction que Philippe l'évangéliste avait prêché Christ à Samarie, et qu'alors il y avait eu une grande joie dans cette ville, une joie plus grande qu'aux jours de sa royale magnificence ; car la joie qu'apportait Philippe était puisée à la source jaillissante en vie éternelle.

Nous nous dirigeâmes vers le nord, ayant à notre droite un village appelé « Bet-Emireen, la maison des émirs. » Au bout d'une demi-heure nous commençâmes à monter, et nous arrivâmes à un village romantique appelé Bourka. Les paysans étaient activement occupés sur leurs aires ; leurs maisons n'étaient que de boue, mais elles étaient entourées d'oliviers ; un chemin très-escarpé nous conduisit en peu de temps au sommet de la montagne, et un spectacle magnifique s'offrit à nos regards. A l'occident, la mer Méditerranée et cette portion de la plaine de Saron qui s'étend jusqu'à l'ancienne Césarée ; au nord, immédiatement au-dessous de nous, Ouady-Gaba, belle plaine ondulée, arrosée par une belle rivière et couverte d'oliviers. Cette rivière doit être le torrent de Kana, dont parle Josué. Au nord-est s'élevaient les montagnes de Galilée, parmi lesquelles nous crûmes distinguer dans l'éloignement le mont Thabor. A l'entrée de la vallée, au-dessous de nous, il y avait un étang assez considérable, le premier que nous eussions vu dans le pays. Nous descendîmes cette montagne, que les Ara-

(1) Act. X, 9.

bes appelèrent Jebel-Gaba; et, marchant vers le nord-est, nous traversâmes le petit village de Matalish et ensuite celui de Gaba; le dernier indique peut-être la position de l'ancienne Guibbéthon, où Nabad, fils de Jéroboam, fut tué par Bahasça; car il paraît que cette ville était près de Tirtsa, qui était près de Samarie. La lune se leva dans toute sa beauté; nous entendions de tous côtés le bruit des grillons et des sauterelles, et nous voyions briller autour de nous les mouches porte-flambeau et les vers luisants. Nous campâmes sur la plaine vis-à-vis Sanour. Nous profitions en général du temps pendant lequel les domestiques étaient occupés à dresser les tentes pour aller méditer sous l'ombrage des arbres. A notre culte du soir nous lûmes ensemble le récit de quelques-unes des actions d'Elisée à Samarie, dans le sixième chapitre du second livre des Rois.

Le lendemain matin nous passâmes au pied d'une colline escarpée et rocailleuse, sur laquelle est le château ruiné de Sanour, qui date des croisades. Nous étions alors dans la demi-tribu de Manassé, et nous remarquâmes l'abondance des courants d'eau, et les restes de fertilité qui rendent cette contrée si supérieure aux parties méridionales du pays, comme si les bénédictions qui avaient été prononcées « sur le sommet de la tête de celui qui était Nazaréen, entre ses frères, » n'avaient pas encore perdu leur efficacité.

Nous marchâmes sur les bords de l'étang que nous avions vu la veille; les Arabes l'appelèrent Merj-Ibnama. Ce n'est qu'un amas d'eau produit par les pluies, et il est souvent à sec en été. Il était tombé cette année-là beaucoup plus de pluie qu'à l'ordinaire, ce qui explique comment il y avait encore autant d'eau dans cette saison.

Trois heures après avoir quitté Sanour nous arrivâ-

mes à Jenin, située sur la limite de la grande plaine d'Esdraélon, ce qui lui a toujours donné quelque importance. On croit que c'est l'ancienne Ginœa, dont il est fait mention dans les guerres de Josèphe. C'est encore une ville considérable, entourée de jardins; une mosquée surmontée de son minaret domine tous les autres édifices. Cette ville est le rendez-vous des chameliers bédouins. Elle était entourée d'un grand nombre de tentes brunes qui ressemblent à nos camps de bohémiens, et, dans un seul troupeau, nous comptâmes jusqu'à trente chameaux.

Nous dirigeant alors vers le nord-ouest, nous suivîmes le bord de la plaine d'Esdraélon, l'ancienne vallée de Jizréhel. Nous y trouvâmes de vastes champs d'orge mûr et quelques bosquets d'oliviers, mais plus souvent la plaine était abandonnée aux ronces. Il est bien triste de voir nues et désolées les parties les plus fertiles de ce beau pays. Les grandes routes sur lesquelles couraient les chars des rois de Jizréhel n'existent plus; on est revenu aux jours de Sçamgar: « Aux jours de Sçamgar, fils de Hanath, aux jours de Jahel, les grands chemins n'étaient plus fréquentés, et les voyageurs allaient par des routes détournées (1). » La menace de Moïse est accomplie: « La terre se reposera et se plaira dans ses sabbats tout le temps qu'elle sera désolée (2). » Le soleil donnait à plomb sur la plaine, et la chaleur était très-forte. Tantôt nous nous abritions un moment sous un arbre, tantôt nous galopions en avant pour créer un courant d'air. C'était sur cette plaine unie que les Cananéens faisaient manœuvrer leurs chariots de fer aux jours de Josué (3); c'est aussi là qu'avait été défait Si-

(1) Juges V, 6. — (2) Lév. XXVI, 34. — (3) Jos. XVII, 16.

sera avec ses troupes innombrables et ses neuf cents chariots de fer. « Les rois sont venus, ils ont combattu; les rois de Canaan ont combattu à Tahanac, près les eaux de Méguiddo (1). » Nous vîmes qu'Achab pouvait aisément rouler dans son chariot de Carmel à Jizréhel, tandis qu'Elie courait devant lui, car il n'y avait aucun obstacle dans toute la plaine (2). Et nous comprîmes aussi que Jéhu pouvait « marcher avec furie » du Jourdain vers Jizréhel. C'était dans une autre partie de la même vallée que le bon roi Josias vint livrer bataille à Pharaon-Néco, dans la vallée de Méguiddo, lorsque les archers tirèrent contre lui et le blessèrent dans son chariot, où il mourut (3).

Nous quittâmes la plaine, et nous traversâmes quelques collines basses à l'ouest, près d'un village nommé Bourkeen, et, moins de trois heures après notre départ de Jenin, nous arrivâmes à Ramouni (c'est-à-dire Grenade), village entouré de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, d'où l'on entendait sortir le chant du merle et de la tourterelle. Ce lieu pourrait être le site d'Hadadrimmon, dont parle Zacharie, comme étant près de la vallée de Méguiddo (4). Il y a là de l'espace pour une grande ville, et l'on y voit plusieurs réservoirs qui annoncent que c'était jadis un lieu assez important. Des troupeaux de chèvres étaient couchés auprès du puits, et les femmes arabes étaient occupées à les traire, tandis qu'un jeune garçon tirait de l'eau dans une outre et la versait dans l'auge. Nous passâmes sur des collines couvertes de caroubiers et de chênes verts; on y voyait en abondance d'immenses chardons dont la tête était d'un beau violet, la *spina Christi* et le convolvulus. Les traces

(1) Juges IV, 15; et V, 19. — (2) 1 Rois XVIII, 44.
(3) 2 Chron. XXXV, 23. — (4) Zach. XII, 11.

de terrasses et les ruines nombreuses prouvaient que ce désert était jadis un pays très-peuplé. Le premier village que nous trouvâmes se nommait Am-el-Fehm, c'est-à-dire « la mère du charbon, » probablement à cause des bois dont tout le voisinage est couvert. Peu de moments après, une ouverture entre les collines nous laissa voir la plaine d'Esdraélon, et jusqu'aux montagnes de Nazareth, qui ne semblaient qu'à quelques heures de distance. Nous marchâmes vers le nord-ouest, et ce pays montagneux prit un aspect plus stérile : les vallées étaient tristes et sans culture ; les chardons régnaient sans partage, et les pierres blanches dont ils étaient parsemés nous rappelaient la vision des os secs. Vers le coucher du soleil les montagnes s'ouvrirent à l'occident, et nous vîmes la mer Méditerranée et la ligne de la côte, près de Césarée. Notre guide se trompa de chemin, mais nous arrivâmes enfin à un endroit convenable pour camper, près d'un village nommé *Dalee*. Ibrahim nous apporta d'excellent lait de chèvre, qui fut un précieux supplément à notre repas du soir. Nous avions traversé ce jour-là une portion du pays célèbre pour sa fertilité, et nous n'avions guère trouvé qu'un labyrinthe de ronces et d'épines. Esaïe a dit : « Les épines et les ronces monteront sur la terre de mon peuple ; » mais il a dit aussi : « L'esprit sera répandu d'en haut, et le désert deviendra un carmel (1). »

Nous traversâmes le lendemain la portion d'Issachar, dont « le pays était délicieux ; » et cependant les pâturages étaient brûlés, et l'on ne voyait d'autres marques de fertilité que quelques petites plantations d'orge et de tabac. Bientôt il se leva une brise de mer qui tempéra la chaleur excessive de la matinée, et, à mesure que nous

(1) Es. XXX, 13, 15.

descendions vers l'occident, le pays devenait plus fertile, et ressemblait à la contrée montagneuse qui sépare Hébron de Bethléhem. Nous suivîmes un sentier rocailleux qui sépare des collines boisées, et, après avoir escaladé un rocher qui se termine en pointe, et qui paraît suspendu au-dessus de l'entrée, nous trouvâmes quelques cavernes naturelles très-profondes, qui ont peut-être servi jadis de retraite au prophète Élie. En sortant de ce défilé, nous nous trouvâmes sur le bord de la mer, dans une plaine étroite qui est une continuation de la plaine de Saron. Du haut du rocher sur lequel nous avions grimpé, nous avions vu cette plaine à nos pieds, et, sur le rivage, des monceaux de décombres, sans aucune ruine distincte, qui indiquent le site de Tortura, l'ancienne Dor, à neuf milles au nord de Césarée, l'une des villes dont Manassé ne put chasser les Cananéens (1). Nous ne perdîmes plus la mer de vue, et, après avoir traversé plusieurs champs d'orge ou de sésame, mais le plus souvent une plaine inculte, nous arrivâmes sur le bord de la Méditerranée, et nous retrouvâmes avec joie ses eaux d'un bleu foncé. Nous nous dirigeâmes vers le nord, et un peu plus loin, regardant en arrière, nous vîmes sur un petit promontoire des ruines de colonnes et d'anciens édifices. Ce lieu, que les Arabes appellent Athlete, se nommait jadis *Castellum Peregrinorum*. Nous étions trop pressés pour penser à retourner sur nos pas pour examiner ces ruines.

Nous suivions alors le même chemin que suivait Paul, lorsqu'il voyageait avec quelques amis, dans la direction opposée, de Ptolémaïs à Césarée (2). A quatre milles de là nous approchâmes du mont Carmel; mais il se passa un peu de temps avant qu'on pût nous persuader

(1) Jos. XVII, 11, 12. — (2) Act. XXI, 8.

que nous avions devant nos yeux cette célèbre montagne dont nous avions entendu parler dès notre enfance. Son aspect n'avait rien d'imposant ; elle semblait, au contraire, presque insignifiante. L'un de nous s'écria : « Est-ce bien là le Carmel?... Lochnagar est plus beau que cela ! » Nous nous étions attendus à voir cette montagne majestueuse s'élever comme une tour immense au-dessus de la mer, et nous n'étions pas peu désappointés de voir que le Carmel n'est réellement qu'une chaîne peu élevée, qui s'abaisse toujours à mesure qu'elle approche de la mer, et qui se termine par un promontoire qui n'a guère plus de neuf cents pieds. Cependant, lorsque, des hauteurs qui dominent Saint-Jean-d'Acre, nous eûmes vu le Carmel dans toute sa longueur, ce sentiment de désappointement disparut entièrement.

A son extrémité septentrionale, il arrive si près de la mer qu'il ne reste plus qu'une langue de terre étroite entre la montagne escarpée et rocailleuse et le rivage. Sur cet espace on voyait une multitude de tentes de toutes les formes et de toutes les grandeurs, tandis que des hommes revêtus de costumes variés étaient couchés autour des tentes ou se promenaient sur le rivage. Cette scène pittoresque nous aurait paru plus agréable si nous n'avions pas su que c'était là que nous devions rester en quarantaine. La peste ravageait depuis longtemps plusieurs parties du midi de la Palestine, mais elle ne s'était pas étendue au nord du mont Carmel; de sorte que les voyageurs qui venaient du midi étaient obligés de faire une quarantaine de quatorze jours, ou seulement de sept jours lorsqu'ils consentaient à laisser laver tous leurs vêtements dans la mer. Nous campâmes sur le rivage ; les vagues de la mer baignaient presque les cordes de nos tentes, et un soldat égyptien, homme simple et bon,

nous fut donné pour *guardiano*, afin de nous empêcher de toucher les autres; car s'il arrivait aux nouveaux venus de toucher les personnes, les vêtements ou les cordes des tentes de ceux qui les ont précédés, ceux-ci seraient obligés de recommencer leur quarantaine.

Assis à la porte de notre tente, nous avions une vue magnifique. Devant nous s'étendait la Méditerranée, qui n'avait d'autres bornes que l'horizon; à droite était la belle baie de Saint-Jean-d'Acre, que l'œil pouvait embrasser dans toute son étendue sans rencontrer d'autres obstacles que les fortifications éloignées de la ville ou les petits vaisseaux des habitants du pays. Dans le fond du paysage s'élevait Djebel-Scheik, l'ancien Hermon, noble montagne, « repaire des lions et des léopards (1). » La brise de mer venait nous rafraîchir, et nous avions l'avantage de nous baigner tous les jours dans la mer; mais le sable brûlait souvent comme une fournaise, et le thermomètre était généralement à 86 degrés de Fahrenheit, jour et nuit.

Le jour suivant était un dimanche, et nous saluâmes avec joie le jour du repos. Tranquillement assis dans nos tentes, nous lûmes l'histoire d'Elie, et en particulier le récit du sacrifice qu'il offrit sur le Carmel (2). Le soir, à la fraîcheur, nous errâmes loin de nos tentes, et nous jouîmes avec délices de ces moments de loisir et de retraite. Les associations d'idées que réveillaient les objets dont nous étions entourés nous excitaient à recommander à Dieu avec ardeur nos âmes, nos troupeaux, notre patrie, et le voyage que nous faisions alors pour le bien d'Israël. Nous soupirions après la prière fervente et efficace d'un Elie.

Une grande partie de la journée du lundi fut employée

(1) Cant. IV, 8. — (2) 1 Rois XVIII.

à plonger dans la mer nos tentes et nos vêtements, tandis que nos livres et nos papiers subirent une fumigation ; nour nous soumîmes volontairement à cet inconvénient pour que notre quarantaine fût réduite à sept jours. A la manière dont on observe aujourd'hui les quarantaines, il est fort douteux qu'elles servent à quelque chose. Un voyageur dont la tente était près de la nôtre nous raconta que son domestique, désirant sauver un bel habit de l'immersion dans l'eau salée, l'avait suspendu au milieu des choses qui séchaient, comme s'il eût déjà été plongé. Notre *guardiano* lui-même, toutes les fois qu'il s'agissait d'un article de quelque valeur, nous proposait d'un air fin de l'enterrer dans le sable, jusqu'à ce que la fumigation fût terminée ; et il ne semblait pas comprendre pourquoi nous ne voulions pas y consentir. Les opérations de cette journée nous firent mieux comprendre cette parole qui est si souvent répétée dans la loi cérémonielle : « Il lavera ses vêtements et sera souillé jusqu'au soir (1). »

Nous employâmes le reste de la semaine à mettre en ordre les notes que nous avions prises en voyage, à écrire des lettres, et à méditer solitairement le long du rivage. La chaleur était très-forte ; le matin et le soir il y avait généralement une brise agréable, mais la proximité de la mer rendait les nuits aussi chaudes que les jours. On nous fournissait une nourriture saine et simple. Les habitants de la ville voisine de Khaïfa nous apportaient des melons d'eau et des fruits en abondance. L'eau était quelquefois assez rare, car il n'y avait pour toute la quarantaine qu'une seule source qui n'était pas très-abondante. Nous étions depuis longtemps étrangers au luxe d'être assis sur des chaises, et cette privation

(1) Lév. XI.

nous était par conséquent moins sensible qu'elle ne nous l'aurait été dans un autre temps ; mais ceux qui n'ont pas fait cette expérience s'imagineraient difficilement combien il nous était incommode, dans un pareil climat, d'écrire, assis sur le sable, avec nos pupitres sur nos genoux.

Lord Hamilton et M. Littleton étaient nos compagnons de quarantaine, et la tente de lord Rokeby, qui venait aussi de voyager dans cette contrée, était assez près de la nôtre. Etendus sur le sable à des distances respectueuses, sous les yeux de notre *guardiano*, nous nous entretenions amicalement ensemble des choses intéressantes que nous avions vues. Le docteur Keith expliquait souvent les prophéties de la parole de Dieu. Un jour, comme nous parlions des animaux sauvages qui existent aujourd'hui dans le pays, lord Hamilton nous dit que son domestique avait vu, la nuit précédente, tout près de nos tentes, deux de ces lynx aux yeux brillants, qu'on appelle lynx du mont Carmel. Ils avaient aussi vu, sur les bords du Jourdain, des lynx et des sangliers sauvages, et à Jenin, un matin, avant le lever du soleil, seize hyènes à la fois.

Quelquefois, lorsque la marée se retirait, car il y a en ce lieu un flux et reflux de quelques pieds, nous ramassions, au milieu des rochers, des éponges et des coquilles. Nos voisins cherchaient le polype qui fournissait autrefois la célèbre couleur pourpre, et nous trouvâmes plus tard plusieurs coquilles de ces animaux. On les voyait jadis dans toutes les parties de la baie, et il y en avait deux espèces. L'une fournissait un bleu foncé, l'autre une teinte plus brillante, comme l'écarlate ; et en mêlant ensemble ces deux nuances on obtenait le vrai pourpre. C'est ainsi qu'Ascer, dont les belles et riches

plaines fournissaient des mets dignes de la table des rois, leur procurait aussi la teinte de leurs robes royales, que les marchands de Tyr et de Sidon portaient dans les cours éloignées. Jacob avait prononcé cette bénédiction sur Ascer : « Il fournira les délices royales. »

Il y avait une grande quantité de sauterelles entre la mer et la montagne, et nous trouvâmes quelques scorpions noirs, petits, mais dangereux à cause de leur venin. Un soir, notre guardiano en écrasa un sous ses pieds et nous montra son aiguillon. C'est peut-être cet animal qu'on a voulu désigner sous le nom de l'aspic, dont il est dit que « l'enfant qui tette s'ébattra sur son trou (1). »

Nous vîmes plusieurs couchers de soleil magnifiques; un soir surtout le soleil descendit dans les grandes eaux, en couvrant du plus beau cramoisi des nuages qui ressemblaient à des flocons de laine. Dans le cours de la semaine sir Moses Montefiore arriva à la quarantaine, et l'on planta ses tentes à peu de distance des nôtres. Il nous envoya un beau melon d'eau, et deux bouteilles de « vin du Liban, » qu'il s'était procurées dans le couvent du mont Carmel. Si c'était là un bon échantillon de ce fameux vin, il doit avoir beaucoup perdu de son excellence depuis le temps d'Osée, car nous ne lui trouvâmes pas un goût très-agréable (2). Il a le même goût que le vin de Chypre, saveur qui vient, dit-on, du goudron que l'on met au fil avec lequel on coud les outres qui contiennent ce vin. Sir Moses et le docteur Keith se promenèrent souvent sur la plage, en s'entretenant des prophéties qui ont été accomplies par les désolations du pays, sujet dont sir Moses s'était évidemment assez oc-

(1) Es. XI, 8. — (2) Osée XIV, 7.

cupé; mais il éloignait positivement toute allusion au Nouveau-Testament.

Le vendredi soir, un assez grand nombre de soldats arabes du pacha d'Egypte entrèrent en quarantaine, et vinrent camper assez près de nous; c'étaient des barbares indisciplinés, qui ne possédaient rien que leurs piques et leurs mousquets, qu'ils fixaient en enfonçant les baïonnettes dans le sable. Ils avaient souvent entre eux des querelles bruyantes, et quelquefois, lorsque nous passions devant leurs tentes, moitié sérieux, moitié plaisanterie, ils nous couchaient en joue, en criant *Nazarani*. Le soir, nous les entendions chanter leurs chansons arabes, comme nos jeunes Egyptiens dans le désert, une seule voix dirigeant le chant, et le chœur répondant en frappant des mains.

Le samedi, le médecin déclara qu'une femme et ses deux enfants, qui habitaient une tente posée à quelques pas de la nôtre, étaient malades de la peste. C'était un avertissement bien solennel dans une position telle que la nôtre; mais nous nous rappelâmes le psaume XCI, et nous nous confiâmes avec un abandon encore plus complet à celui qui nous avait amenés jusque-là. Personne ne mourut de la peste pendant notre séjour dans ce lieu. Nous désirions vivement de pouvoir monter sur le mont Carmel, mais pour le moment nous devions nous contenter d'errer au pied de la montagne, et d'examiner les vastes cavernes que l'on trouve en grand nombre dans ces rochers crayeux. C'est dans quelque caverne semblable qu'Abdias avait caché les prophètes du Seigneur, et les avait nourris de pain et d'eau (1).

Le dimanche, après avoir célébré notre culte ensemble dans notre tente, nous nous étions séparés pour

(1) 1 Rois XVIII, 13.

passer l'après-midi dans le recueillement, lorsque nous entendîmes tirer le canon sur le bord opposé de la baie, et nous vîmes la ville de Saint-Jean-d'Acre enveloppée de fumée. Cela dura environ une heure, et nous ne pouvions en imaginer le motif, lorsqu'il arriva un courrier de Saint-Jean-d'Acre qui nous annonça que l'armée du pacha avait remporté une grande victoire à Nezib, et qu'il avait ordonné qu'on la célébrât, dans toutes les grandes villes, par des réjouissances qui devaient durer trois jours. Cette nouvelle nous causa d'abord de la satisfaction, car il nous semblait que le pays serait plus tranquille, et que nous pourrions en profiter pour visiter la Galilée. Une visite que nous fit le soir le vice-consul de Kkaïfa renversa toutes nos espérances; il nous dit que les routes qui conduisaient en Galilée étaient alors tellement infestées de brigands qu'il ne pourrait se décider à nous fournir des chevaux pour une semblable excursion. Notre quarantaine était finie, et il ne nous restait d'autre parti à prendre que celui de nous embarquer pour Beyrout.

Le soir, à la fraîcheur, nous montâmes sur le mont Carmel, par un chemin profond et rocailleux. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, bien au-dessus du couvent latin, nous nous assîmes dans un endroit d'où l'on voyait en plein la mer, à l'ouest et au nord. C'était près de là que devait être Élie lorsqu'il pria sur le haut du Carmel, et qu'il dit à son serviteur, par sept fois, d'aller regarder du côté de la mer. Nous aussi nous priâmes ensemble pour que notre Dieu répandît une pluie abondante de bénédictions sur nos âmes, sur nos amis, sur nos troupeaux, et sur notre mission qui semblait en ce moment entravée.

C'était quelque chose de bien solennel que d'être ainsi

agenouillés sur le sommet solitaire du Carmel. Le soleil descendait dans la mer, l'air était d'une fraîcheur et d'une pureté délicieuses; le vent faisait à peine trembler les feuilles, et cependant les arbrisseaux odoriférants répandaient de tous côtés les plus doux parfums. Le calme profond du sabbat régnait autour de nous et sur la mer qui baigne de deux côtés le pied de la montagne, et qui s'étend en face à perte de vue. A l'est et au nord-est on voyait cette portion de la belle plaine d'Esdraélon qui s'étend jusqu'aux blanches murailles de Saint-Jean-d'Acre, et « ce torrent ancien, le torrent de Kisçon, » qui serpentait vers la mer, non loin du Carmel. Ce sont là les eaux qui entraînèrent les ennemis de Débora et de Baruc (1), et qui furent teintes du sang des prophètes de Baal, lorsque le feu du ciel fut tombé sur le sacrifice d'Élie. Au midi, la langue de terre, qui sépare la montagne de la mer, devient plus loin en s'étendant la plaine de Saron; et la chaîne du mont Carmel présente une suite de hauteurs qui se dirigent vers le sud-est, et dont les sommets sont tantôt nus et rocailleux, tantôt couverts d'arbrisseaux et de fleurs sauvages. C'est sur l'un de ces plateaux que des multitudes d'Israélites étaient réunis autour d'Élie, lorsqu'il se tint au milieu d'eux et leur dit : « Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés? » C'est là que, tombant sur leurs visages, ils s'écrièrent : « C'est l'Éternel qui est Dieu! c'est l'Éternel qui est Dieu! »

Nous n'oublierons pas cette soirée; nous n'avions jamais rien vu d'aussi beau que le spectacle qui s'offrit à nos yeux, et les traits de ce tableau sont toujours présents à notre mémoire. Cette scène nous donna la solution de toutes nos difficultés par rapport aux allusions de l'Écriture qui se rapportent à cette montagne. Le

(1) Juges V, 21.

mont Carmel n'est pas remarquable par sa hauteur, et la Bible ne le vante nulle part sous ce rapport. Nous avons déjà dit que le sommet le plus rapproché de la mer n'a pas plus de neuf cents pieds de haut. Le point le plus élevé est au sud-est, et il n'a que douze cents pieds. Mais cette chaîne de montagnes s'étend jusqu'à près de huit milles dans le pays, et sa fertilité avait jadis passé en proverbe : le nom de Carmel, qui signifie « champ fertile, » lui a évidemment été donné pour cette raison. Lorsque cette longue chaîne de montagnes était couverte de vignes, d'oliviers, de figuiers et d'amandiers, non-seulement sur les pentes, mais sur les plateaux, le Carmel, digne de son nom, ne devait-il pas ressembler à un immense jardin suspendu au milieu du pays? Dans le temps de « la magnificence du Carmel, » comme s'exprime le prophète (1), combien il devait être facile de se cacher sur son sommet (2); car des vignes et des figuiers à l'épais feuillage offraient une retraite sur toute la longueur de son sommet. Il existe maintenant, dans le jardin du couvent, quelques ceps de vigne qui produisent d'excellents raisins; c'est là tout ce qui reste pour indiquer le lieu où Hozias avait ses vignerons (3). Quelques oliviers croissent encore au nord de la montagne; mais, aussi loin que s'étendait notre vue, ce vaste sommet, jadis semblable à un jardin, était couvert d'arbrisseaux sauvages et de plantes épineuses, si ce n'est dans les endroits où le roc est complétement nu. Ce même Dieu qui avait dit : « Sion sera labourée comme un champ, » et « je jetterai les pierres de Samarie dans la vallée, » avait dit aussi : « Le sommet de Carmel sèchera (4). » On trouve dans les prophètes de nombreuses allusions à cette montagne

(1) Es. XXXV, 2. — (2) Amos IX, 3. — (3) 2 Chron. XXVI, 10.
(4) Amos I, 2.

remarquable. Amos représente le pécheur comme ne pouvant éviter d'être découvert, lors même qu'il se cacherait sur le sommet du Carmel ou qu'il se plongerait dans la mer qui entoure sa base. Lorsque Michée veut exprimer le soin avec lequel le grand Berger paît ses rachetés, ou le peuple d'Israël rentré dans l'alliance de son Dieu, il dit : « Païs ton peuple qui demeure (1) maintenant seul dans les forêts, au milieu du Carmel, » et quand Esaïe veut décrire la fertilité et la beauté de la terre renouvelée, il s'écrie : « La magnificence de Carmel lui sera donnée ! »

Le lendemain nous nous rendîmes à Khaïfa, jolie petite ville entourée de murs, et nous visitâmes la synagogue, dans laquelle nous trouvâmes une trentaine de Juifs. Nous causâmes avec trois ou quatre Juifs russes qui parlaient allemand, et nous leur apprîmes le but de notre voyage. Il y avait là plusieurs jeunes garçons qui portaient comme les hommes les tephillins. Quelques enfants vinrent à nous, nous baisèrent les mains, et les posèrent sur leurs têtes, afin que nous les bénissions à la manière des Juifs. Ils ne savaient pas avec quelle sincérité nous désirions que Dieu répandît en effet « son Esprit sur la postérité d'Israël, et sa bénédiction sur ceux qui sont sortis de lui. » Nous nous embarquâmes sur un grand bateau découvert, où il n'y avait ni cabine, ni même de tente. Il était conduit par un homme et un jeune garçon, misérable reste des marins phéniciens, jadis si fameux. Nous sentîmes bientôt péniblement le balancement de notre barque qu'agitait le moindre vent, et dans laquelle nous étions exposés sans abri aux rayons brûlants du soleil. Nous passâmes devant Saint-Jean-d'Acre, qui fait un bel effet, mais qui n'a rien de formidable. C'est l'an-

(1) Mich. VII, 14.

cienne Ptolémaïs, où Paul demeura un jour (1). Peu après on nous indiqua Zeeb, l'ancienne Nezib, une des villes d'Ascer, dont il ne put chasser les Cananéens (2). Vers le coucher du soleil, nous étions en face de Tyr, « la ville forte, » et nous pouvions distinguer clairement ce qui était jadis une île. Là le vent tomba, et nous eûmes un calme plat qui dura plusieurs heures. Nous passâmes une nuit pénible, exposés à une forte rosée; mais nous nous souvînmes que notre Maître dormait dans une barque pareille à celle-là, et nous n'osâmes nous plaindre. Au point du jour nous étions devant Saïda, l'ancienne Sidon, et peu de temps après nous vîmes la chaîne du Liban qui s'élevait vers les nues avec une tranquille majesté. Vers midi, nous entrâmes dans le port de Beyrout. La ville présente un aspect agréable, et la colline qui s'élève sur le derrière est parsemée de maisons de campagne, et complétement couverte de jardins verdoyants et de plantations de mûriers. Un fort en mauvais état s'avance dans la mer au milieu d'une baie d'une rare beauté, et le mont Liban domine tout ce beau paysage.

On célébrait encore les réjouissances publiques. Les habitants étaient vêtus de leurs habits de fête; les uns parcouraient les rues avec des instruments de musique, en chantant et en frappant des mains, d'autres faisaient des combats simulés au son de la musique. Nous fûmes charmés de nous réfugier dans l'auberge d'un chrétien grec, nommé Joseph; c'était la première auberge que nous eussions vue depuis notre départ d'Alexandrie.

Nous vîmes bientôt arriver deux missionnaires américains, MM. Thompson et Hebard, qui nous firent l'accueil le plus amical. Ils paraissent pleins de zèle, et leurs efforts ont été couronnés de succès. Ils ont un service ré-

(1) Actes XXI, 7. — (2) Juges I, 31.

gulier en arabe le dimanche; il est suivi par une centaine de personnes qui appartiennent, pour la plupart, aux Eglises grecque, latine et arménienne. Leurs écoles du dimanche pour les enfants font beaucoup de bien, et leurs écoles de la semaine sont suivies par soixante garçons et par quarante filles. Outre cela il y a une vingtaine de Syriens dans un séminaire, destiné à former des maîtres indigènes. Ils prennent d'abord les jeunes garçons à l'essai pour deux mois, et si pendant ce temps ils ne donnent pas des preuves suffisantes d'aptitude et de talent, on ne pousse pas plus loin leur instruction. Quelques-uns de ces jeunes gens sont Arabes; il y a un Arménien, un Maronite, un Druse, et quelques autres appartiennent à l'Église grecque. Les missionnaires ont baptisé dix-huit personnes. Ils ont pour adversaires les catholiques romains, et plus encore les Maronites. Les Grecs et les Arméniens montrent des dispositions plus favorables. M. Hebard demeure à Beyrout en hiver; mais en été il visite le mont Liban, et travaille parmi les Druses. C'est un peuple singulier. On croit qu'ils étaient Mahométans dans l'origine, mais à présent on peut à peine dire qu'ils aient une religion; ils célèbrent leur culte en secret, et ont certaines doctrines qu'ils ne font connaître qu'aux initiés. Ils sont très-ignorants; mais ils accueillent beaucoup mieux les missionnaires que les Maronites.

Nous eûmes le bonheur de rencontrer à Beyrout M. Scott Calman, Juif converti, nouvellement arrivé d'Angleterre. Nous l'avions connu à Londres, et la Providence nous le ramena pour être notre compagnon de voyage jusqu'à notre retour en Angleterre. Nous eûmes aussi beaucoup de joie de faire connaissance avec M. Pieritz, jadis rabbin juif à Yarmouth, et maintenant mis-

sionnaire de la Société de Londres, ainsi que M. Levi et le docteur Gertsman.

Pendant notre séjour à Beyrout nous visitâmes souvent les missionnaires américains. Leurs maisons sont dans une situation charmante, à un demi-mille sur la hauteur, au midi de la ville, et au milieu de plantations de mûriers. Du toit et des fenêtres de M. Thompson nous voyions, au nord, la côte de Syrie, avec ses nombreuses baies; mais ce qui attirait surtout notre attention, c'était l'aspect majestueux du Liban. Cette noble chaîne de montagnes, bien digne de sa renommée, est cultivée d'une manière merveilleuse à l'aide de terrasses, et elle est encore très-fertile. On voit sur certains points, à plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, des villages entourés d'une brillante végétation; et sur plusieurs pics, à une élévation de six mille pieds, nous pouvions distinguer des pins élancés qui se détachaient sur l'azur du ciel. Le premier jour, les nuages couvraient d'abord le sommet de la chaîne, mais ils disparurent bientôt, et, à l'extrémité d'un ravin profond qui paraît déchirer entièrement la montagne, nous vîmes Sannin, le pic le plus élevé du Liban, à une hauteur de dix mille pieds. Les rayons du soleil couchant doraient magnifiquement la cime de la montagne, et nous comprîmes que l'Église eût vu jadis, dans ses traits d'une calme et inaltérable majesté, un emblème du divin Rédempteur : « Son port est comme le Liban (1). » La neige brillait dans plusieurs des crevasses les plus élevées. Non loin de Sannin se trouvent les vieux cèdres qui subsistent comme le mémorial de la gloire du Liban. On voit aussi dans d'autres parties de la montagne des cèdres plus petits. Il y a près de deux cent mille habitants dans les villages du Liban.

(1) Cant. V, 15.

Cette population dépasse celle de tout le reste de la Palestine. Cela peut donner une idée de l'ancienne gloire du Liban, et explique le désir ardent de Moïse : « Que je passe, je te prie, et que je voie ce bon pays qui est au delà du Jourdain, et cette bonne montagne, le Liban (1). » A quelques milles à l'est de Beyrout, au delà de la chaîne du Liban, se trouve la belle vallée de Célésyrie (la Syrie creuse), entre le Liban et l'Anti-Liban. On dit qu'elle est très-fertile, et qu'elle abonde en beaux courants d'eau ; ce sont là quelques-uns des ruisseaux qui découlent du Liban (2). A l'extrémité septentrionale de cette vallée est une ville considérable appelée Hamah, qui est sans aucun doute l'ancienne Hamath, limite septentrionale du pays que Dieu donna à Israël (3), et qui doit encore être leur frontière dans les derniers jours, d'après Ézéchiel (4), qui la joint à Béroth, cette Beyrout dans laquelle nous étions alors. M. Thompson nous apprit que la célèbre lady Esther Stanhope était morte quelques jours auparavant, dans la résidence qu'elle avait choisie au milieu des montagnes, près de Sidon. Il avait assisté à ses funérailles, et avait lu le service des morts sur son tombeau, dans son jardin.

Un soir nous allâmes voir les anciennes colonnes qui sont enfoncées dans le port, et ce qui reste d'un ancien pavé en mosaïque, près du rivage. Ce sont des restes de monuments romains bâtis à l'époque où Berytus était renommé pour son école de droit, et fréquenté par les savants de divers pays. Nous remarquâmes aussi un vieux caravansérail dans lequel s'abritaient autrefois les voyageurs, mais qui est abandonné aujourd'hui. C'est un grand bâtiment carré ; la partie inférieure était destinée

(1) Deut. III, 25. — (2) Cant. IV, 15. — (3) Nomb. XXXIV, 8.
(4) Ezéch. XLVII, 16.

aux animaux, et l'étage supérieur, entouré d'une galerie, était habité par les voyageurs. A l'est de la ville est un cimetière musulman, dans lequel on voit un cyprès solitaire. Le ciel de Syrie est remarquablement doux le soir. On voyait des familles entières qui jouissaient de la fraîcheur du soir sur le toit de leurs maisons; l'on y couche même quelquefois dans cette saison de l'année. Beyrout est une des villes les plus chaudes de la Syrie : le thermomètre était généralement à 85 ou 90 degrés de Fahrenheit pendant le jour, et s'élevait souvent à 96 pendant la nuit. Il paraît qu'il n'y a que peu ou point de brise de terre, à cause de la proximité des montagnes, de sorte que l'air est parfaitement calme jusqu'au matin, où la brise de mer se fait sentir. Il y a environ deux cents Juifs à Beyrout. Nous visitâmes la synagogue le vendredi soir, au commencement du sabbat juif.

M. Pieritz nous dit quels sont les lieux qui lui paraissent les plus convenables pour y établir des stations de mission pour les Juifs. Le grand-duché de Posen est, à son avis, le champ de travail qui promet le plus; il y a là près de cent mille Juifs. La Société de Londres y a envoyé trois ouvriers, mais il en faudrait trente. Les Juifs de ce pays ont été assez éclairés pour se détacher du Talmud, sans devenir rationalistes. Cela peut s'expliquer par leur situation au milieu de Chrétiens protestants. Près de la moitié des Juifs qui ont été convertis sont de ce pays, et, entre autres, trois des missionnaires qui travaillent à Jérusalem.

La Moldavie et la Valachie présentent d'autres champs très-vastes et négligés jusqu'à ce jour; on y vit extraordinairement bon marché, et il y a de grandes ressources pour le commerce, dont on n'a pas encore tiré parti, de sorte que les Juifs qui chercheraient la vérité et ceux qui

se convertiraient pourraient facilement pourvoir à leur subsistance sans être obligés de recourir à leurs frères.

D'après son expérience personnelle, il nous cita aussi Gibraltar comme un point sur lequel il serait bon de placer une station missionnaire. D'un côté se trouve la côte de Barbarie, où il n'y a pas une ville qui ne contienne des milliers de Juifs remarquables par leur industrie; de l'autre côté on a l'Espagne et le Portugal, qu'habitent un grand nombre de ceux qu'on appelle « nouveaux chrétiens, » et qui sont tous des Juifs baptisés auxquels un missionnaire prudent pourrait avoir accès. Dans Gibraltar même, il y a environ deux mille Juifs qui parlent hébreu et espagnol, et plusieurs d'entre eux envoyent leurs enfants dans les écoles chrétiennes. M. Pieritz pense que le traité le plus utile pour les Juifs est un bon traité chrétien, bien simple et bien clair, tel que celui que l'on voudrait donner à un chrétien de nom indifférent, pour lui exposer la simple vérité de son état de condamnation, et de la nécessité de la mort et de l'expiation de Christ. Il croit que cela vaut beaucoup mieux qu'un traité de controverse médiocre. Si l'on veut faire de la controverse, il faut qu'elle soit solide et complète; car sans cela les Juifs, accoutumés par l'étude du Talmud à des raisonnements serrés, verraient bientôt ce qui manquerait à ce traité et le laisseraient de côté.

M. Pieritz nous raconta plusieurs anecdotes intéressantes sur les Juifs de la Palestine. A Jérusalem, on pressait un Juif de lire la Bible; il répondit : « J'ai peur. —Pourquoi? — Parce que j'ai une femme et des enfants. » Il voulait dire que, s'il étudiait la Bible, il serait convaincu de la vérité, et qu'alors l'inimitié des Juifs réduirait sa famille à la misère. Six semaines après l'arrivée de M. Pieritz à Jérusalem, le savant rabbin nommé Joseph,

dont nous avons déjà rapporté la conversion, vint causer avec lui, et resta depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; le résultat fut qu'il ne voulut plus lire ses livres rabbiniques. Peu après il vint secrètement tous les jours, et ils étudièrent ensemble la plus grande partie du prophète Esaïe, et tout l'Evangile selon saint Matthieu. Un jour il lui dit qu'il lui était venu à la pensée que, le Messie devant venir à l'époque où Jésus était né, il avait pu arriver qu'il eût profité de cette circonstance, et qu'il fût parvenu par la force de son génie à attirer sur lui l'accomplissement de toutes les prophéties. M. Pieritz lui donna à méditer et à comparer entre eux Esaïe LIII, Daniel IX et Zacharie XII. Lorsqu'il eut lu le premier de ces chapitres, il revint, disant qu'il le comprenait; il l'appliquait en partie aux Juifs, et en partie au Messie comme à l'un des Juifs. M. Pieritz l'engagea à lire les trois chapitres; il resta longtemps plongé dans une profonde méditation, puis il s'écria: « Il est assez facile de comprendre, mais ne pas comprendre c'est là qu'est la difficulté. » De ce moment il s'occupa avec une véritable anxiété des choses spirituelles. Un vendredi soir, comme on parlait de la véracité devant Dieu et devant les hommes, on lui cita une des prières du Talmud qui dit: « *Je te rends grâces d'avoir ordonné* » telle et telle chose, bien qu'il n'y eût aucun commandement qui se rapportât à ces choses-là dans la Bible; il sentit aussitôt la force de cet exemple. Comme, en rentrant chez lui, il trouva tout préparé pour le service par lequel on commence le sabbat, il refusa de le faire. Ses amis commencèrent à avoir des soupçons sur son compte, mais le changement qui s'était opéré en lui devint public d'une manière inattendue. Il se trouva un jour chez M. Pieritz au moment où il disait à un Mahométan « que l'incrédu-

lité des Juifs n'était pas une objection contre le Christianisme, puisqu'il y en avait plusieurs d'entre eux qui croyaient; » et il en appela à Joseph, qui convint hardiment qu'il était de ce nombre. Le Mahométan rapporta cette déclaration aux Juifs, et Jérusalem fut bouleversée ; on prononça sur Joseph une excommunication si terrible que tous ceux qui étaient dans la synagogue fondirent en larmes. On le força ensuite de faire divorce avec sa femme; l'on obtint par des sollicitations répétées qu'il quitterait Jérusalem, et il alla se faire baptiser à Constantinople.

Dans une autre occasion, il y eut une discussion publique dans laquelle le rabbin Benjamin parla en faveur du Talmud. Elle ne dura pas longtemps; mais trois mois après il vint dire à M. Pieritz que, bien qu'il fût convaincu, lors de la discussion, que la vérité se trouvait de son côté, en s'en retournant chez lui il avait été amené à réfléchir et à examiner les choses de plus près. Un autre jour il revint avec le rabbin Eléazar; ils avaient apporté une liste de questions écrites; mais lorsqu'ils eurent entendu M. Pieritz exposer la vérité, ils s'en retournèrent sans les montrer. Ils commencèrent à lire ensemble le Nouveau-Testament. Un soir, tandis qu'ils étaient occupés de cette manière, le rabbin Abraham arriva à l'improviste; ils essayèrent de cacher leurs livres, mais il insista pour les voir. Il leur promit le secret et ils lui montrèrent leurs Nouveaux-Testaments. Il fut très-affligé et il voulut les accompagner chez M. Pieritz; il arriva très-monté contre le Christianisme. Il commença par soutenir que la citation qui se rapporte à Bethléhem-Ephrata, dans le second chapitre de saint Matthieu, n'était pas exacte, et fit à ce sujet plusieurs raisonnements assez subtils; mais M. Pieritz s'en tint à ce

que disait l'Evangile. Le rabbin Abraham devint bientôt le plus zélé des trois pour le Christianisme, et tous résolurent de déclarer ouvertement leurs convictions. Deux de ces Juifs appartiennent aux meilleures familles juives de la Russie.

M. Pieritz ne croit pas qu'il y ait plus de huit mille Juifs dans toute la Palestine. Quant à leurs moyens d'existence, les Ashkenazim dépendent presque complétement des contributions d'Europe; les Sephardim n'en dépendent pas tout à fait autant, parce qu'ils font un peu de commerce. Si l'on retirait ces contributions, ils seraient tous forcés de recourir au travail, et cela vaudrait beaucoup mieux. C'est là ce que pensent tous les amis intelligents d'Israël. Il n'y a point de rabbins proprement dits parmi les Ashkenazim, car le rabbin n'est soutenu que comme membre de la congrégation; mais, parmi les Sephardim, il y a des « Hachamim ou sages, » car ils ne les appellent pas rabbins. Ce sont tous ceux qui sont au-dessus de la classe inférieure, et qui ont une certaine instruction. Au-dessus de cette classe est celle du « hacham morenu, ou docteur. » Ils ont pour lui un respect sans bornes, et se soumettent à lui comme à une sorte de pape. Il est bien soutenu par eux et vit souvent dans l'opulence; les Ashkenazim sont loin d'avoir le même respect pour leurs rabbins. Les Juifs polonais et allemands sont généralement plus savants que les Sephardim nés dans le pays; mais, d'un autre côté, les derniers connaissent mieux la Bible. Sur la côte de Barbarie, on rencontre souvent des Juifs très-illettrés qui connaissent bien leur Bible. Il y a parmi les Juifs de Palestine un mélange des usages des différents pays; mais on incline généralement à se conformer aux mœurs et aux lois des Sephardim, en particulier pour les céré-

monies des enterrements. Il y a beaucoup plus de pharisaïsme parmi les Sephardim que parmi les Juifs étrangers, et beaucoup moins de moralité. La polygamie se voit souvent parmi les premiers, mais elle n'est pas permise parmi les Ashkenazim. Il y a maintenant à Jérusalem plusieurs Juifs qui ont deux femmes, et quelques-uns en ont quatre. On voit divorcer tous les jours. M. Pieritz nous cita une Juive de Jérusalem qui n'avait pas plus de trente ans, et qui était mariée à son cinquième mari. Quel commentaire de la question que firent les pharisiens à notre Seigneur : « Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque sujet que ce soit? » et de l'admirable réponse du Seigneur Jésus.

Les Juifs de Palestine ont moins de moralité que ceux d'Europe. Ceux qui habitent Saffet ne valent pas ceux de Jérusalem. Les plus respectables de tous sont ceux d'Hébron. Ils sont généralement très-pauvres. Il n'est pas vrai, comme on l'a quelquefois supposé, que, bien que les maisons aient un extérieur misérable, elles soient bien meublées dans l'intérieur. Les Juifs sont plus accessibles et plus bienveillants dans ce pays que dans aucun autre, à cause de leur triste position. La Bible déclare que l'affliction sera un moyen de les humilier. Il en est ainsi en Palestine. Dans les autres contrées où ils sont absorbés par les affaires, ou vivent dans la prospérité, ils ne veulent pas écouter les missionnaires.

Les Karaïtes, ou Juifs qui s'en tiennent au texte de la parole de Dieu et qui rejettent les traditions, sont très-nombreux en Crimée. Ils sont généralement très-ignorants, et n'ont aucune littérature qui leur appartienne en propre. On dit qu'en Turquie et dans la Crimée ils répètent leurs prières en turc. Leur livre de prières est une belle compilation; il est tiré presque entièrement de

l'Ecriture, et contient aussi quelques cantiques ; il n'est pas vrai qu'ils excluent de leurs Bibles aucun des livres de l'Ancien-Testament. Les autres Juifs détestent cette secte encore plus que les Gentils.

Quant aux études littéraires nécessaires pour un missionnaire, les observations de M. Pieritz s'accordaient avec ce que nous avons déjà dit sur ce sujet. Il insistait seulement sur la nécessité de savoir, outre l'hébreu, les dialectes usités par les Juifs dans les différents pays qu'ils habitent. Il pensait aussi que l'étude du Talmud était très-utile à un missionnaire. Nous n'oublierons pas les dernières paroles que nous adressa cet homme intéressant : « Envoyez plutôt un bon missionnaire que cinquante médiocres. Plus d'une fois, en arrivant dans un pays après tel ou tel missionnaire, j'ai regretté qu'on y fût venu avant moi ; mais combien il était satisfaisant d'arriver après Wolff! Tous les Juifs des lieux qu'il avait visités savaient ce qu'il était venu faire parmi eux : leur déclarer que hors de Christ il n'y a pas de rémission des péchés. »

On rencontre souvent, dans les rues de Beyrout, des femmes druses, qui portent sur leurs têtes le tantour, ou « corne » d'argent, couverte d'un voile blanc. Cet ornement, qui est très-loin d'être gracieux, n'est adopté que par les femmes du Liban. Il est probable que cette mode a été empruntée dans l'origine de certaines expressions de l'Ecriture ; mais la corne à laquelle la Bible fait allusion est simplement, comme chez les Grecs, la corne des animaux ; comme elle est leur principal moyen de défense, elle devint le symbole naturel de la puissance.

Nous rencontrâmes un homme qui portait une clef de bois suspendue sur sa poitrine, et, sur son épaule, une clef de fer qui pendait sur son dos ; et nous vîmes ensuite

qu'il arrivait souvent aux marchands qui portaient plus d'une clef de les suspendre ainsi sur leur épaule. C'était jadis l'usage en Judée : « Je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule (1). » Nous remarquâmes aussi que chrétiens, Juifs et Mahométans portaient également à la main une espèce de chapelet, dont les grains passaient sans cesse entre leurs doigts.

Nous délibérions depuis quelque temps sur la manière dont nous devions achever de remplir la mission importante dont on nous avait chargés, et nous en vînmes enfin à décider que le docteur Black, dont la santé avait souffert du climat de la Syrie et de la fatigue du voyage, retournerait en Angleterre, par Constantinople et le Danube, avec le docteur Keith, en continuant à prendre des informations sur les Juifs dans les villes importantes par lesquelles ils passeraient, tandis que les deux plus jeunes membres de la députation visiteraient les Juifs de la Galilée, et reviendraient en Angleterre en traversant l'Europe. Ils s'adjoignirent M. Calman, Juif converti et missionnaire plein de zèle, qui avait travaillé cinq ans en Palestine, et qui savait à fond l'arabe et l'allemand.

Le samedi soir nous assistâmes à un service en arabe avec une vingtaine de Syriens convertis, et entre autres un vénérable vieillard, nommé Karabet, qui avait été vingt ans évêque arménien à Jérusalem, mais qui avait renoncé aux erreurs de cette Église en sacrifiant tous ses intérêts terrestres. Le lendemain, les missionnaires nous conduisirent dans la maison du consul américain, chez lequel se célèbre le service du dimanche matin. Il y avait là une congrégation de plus de cent personnes,

(1) Es. XXII, 22.

composée des résidents anglais et de leurs familles, et de Syriens qui comprenaient l'anglais. Le docteur Black prêcha sur Romains V, 1. A trois heures nous nous séparâmes de nos chers compagnons de voyage, qui s'embarquèrent pour Smyrne sur un bateau à vapeur. C'était une chose bien solennelle et bien douloureuse que de nous séparer ainsi « sans savoir ce qui devait nous arriver. »

Nous nous rendîmes ensuite à la maison des missionnaires, et, trouvant près de la porte plusieurs jeunes garçons syriens qui attendaient le commencement du service arabe, nous nous assîmes à l'ombre des mûriers, et nous causâmes avec deux d'entre eux qui parlaient remarquablement bien anglais ; ils nous racontèrent, avec beaucoup d'exactitude, l'histoire sainte jusqu'à la sortie de l'Égypte. M. Thompson prêcha en arabe à un auditoire attentif, composé d'environ cent trente personnes de plusieurs pays différents. Il y avait là deux évêques arméniens, Karabet et Jacob-Aga ; des Grecs, des catholiques grecs, un chrétien abyssinien et un Druse, des Juifs convertis, des Américains presbytériens et des ministres de l'Église d'Écosse. Nous portions des noms divers, et cependant, nous en avons la confiance, plusieurs d'entre nous n'étaient qu'un en Christ. Après le service, nous montâmes dans une chambre haute, plus retirée, pour participer à la cène du Seigneur. L'un de nous était assis entre deux Juifs pleins de foi, l'autre entre les deux évêques arméniens. Plusieurs des autres auditeurs communièrent aussi, de sorte que c'était un emblème de la réunion de la grande multitude qui se rassemblera là-haut, de tous les pays et de toutes les nations, à la table de notre Père. Cette communion fut pour nous une source d'eau vive, et nous fûmes fortifiés pour continuer notre voyage

après le départ de nos frères aînés. Il nous semblait alors que nous recommencions notre mission avec une double responsabilité; mais nous espérions voir s'accomplir en nous la bénédiction prononcée sur Ascer : « Ta force durera autant que tes jours ! »

CHAPITRE V.

SYROPHÉNICIE. — GALILÉE.

Le lundi 8 juillet, nous partîmes pour la Galilée. Nous nous séparâmes d'Ahmed et d'Ibrahim, et le dernier montra beaucoup d'affection et de sensibilité en nous disant adieu. Nous nous dirigeâmes vers le midi, au milieu d'un bosquet de pins qu'entourent des plantations de mûriers, et nous employâmes deux heures à traverser le banc de sable qui barre le promontoire de Beyrout. Nous étions séparés du Liban par un bois d'oliviers qui est, dit-on, le plus considérable de toute la Palestine: mais le Liban lui-même fut ce qui excita le plus vivement notre admiration, car toute la portion inférieure de la chaîne est couverte de villages; d'un seul point nous en comptâmes vingt et un entourés de terrains cultivés. A l'époque où ces hauteurs magnifiques étaient couronnées de forêts de pins et de cèdres, quel effet ne devaient pas produire ces paroles du prophète : « Le bois du Liban ne suffirait pas pour le feu, et les bêtes qui y sont ne seraient pas suffisantes pour l'holocauste (1). »

Nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, au midi du promontoire, et nous passâmes près d'un petit khan, autour duquel il y avait beaucoup de mouvement; les uns déchargeaient leurs ânes et d'autres étendaient leurs tapis pour la nuit. Ces voyageurs nous engagèrent à nous arrêter, en nous disant qu'en allant plus loin nous ris-

(1) Es. XL, 16.

quions d'être pillés. Peu de temps après, l'obscurité étant survenue, nous perdîmes notre chemin près des bords d'une large rivière qui descend du Liban et qu'on appelle Damour; c'est l'ancien Tamyras. Nous errâmes au milieu des mûriers, et nous finîmes par trouver un gué près des ruines d'un pont. Les racines de la montagne se prolongent en cet endroit jusqu'à la mer, et forment des promontoires rocailleux. Nous les traversâmes successivement sur ce qui nous parut être une ancienne route romaine, et, après avoir passé dans un village, nous arrivâmes à un khan bâti sur le rivage et appelé Naby-Younes, « le prophète Jonas. » Il y a là une petite baie, qui, d'après une tradition mahométane, est le lieu où Jonas fut jeté sur le rivage par la baleine. Le gardien du khan nous offrit de nous y loger; mais, après avoir acheté un peu de son pain salé et de son *leban* (lait aigre), nous préférâmes camper sur le rivage près de la mer.

Le lendemain matin un vieux Musulman à cheveux blancs, qui se donnait le titre de derviche de Naby-Younes, vint à notre tente demander l'aumône, et reçut avec reconnaissance une petite pièce de monnaie. Nous nous dirigeâmes vers le promontoire le plus proche, et de là nous vîmes la côte et Sidon à deux heures de distance. Cette ville est sur un promontoire élevé qui s'avance assez loin dans la mer; du côté de l'orient elle est entourée d'une muraille haute et fortifiée, et deux mosquées dominent les autres édifices. L'objet le plus frappant est une forteresse bâtie sur un rocher dans le port, et qu'un pont de neuf arches, qu'on dit être un reste du temps des croisades, unit à la ville. Entre la ville et les montagnes il y a des jardins bien cultivés et ornés de grands arbres. On peut compter au delà cinq chaînes distinctes du Liban, qui s'élèvent les unes au-dessus des autres. La

grande Sidon, bien que déchue de son ancienne gloire, occupe encore une noble position. Au nord de la ville coule une rivière considérable qui descend du Liban et se jette dans la baie. Lorsque nous l'eûmes traversée à gué, nous nous trouvâmes au milieu d'une scène animée. Les paysans portaient leurs melons et leurs fruits au marché; les femmes musulmanes, vêtues de blanc, le visage couvert d'un voile de couleur foncée et les pieds chaussés de larges bottines jaunes, faisaient leur promenade du matin et se dirigeaient vers les tombeaux. Nous nous fîmes conduire à la synagogue, bâtiment massif avec un toit voûté dans le style gothique. Un vieillard assis par terre était entouré d'enfants auxquels il apprenait à lire l'hébreu; le vieux rabbin, dont la maison touchait à la synagogue, arriva bientôt, suivi de vingt ou trente Juifs. Plusieurs d'entre eux reconnurent M. Calman, et lui témoignèrent de la satisfaction de le revoir. Ils paraissaient disposés à entrer en discussion sur la religion. M. Bonar eut une conversation animée avec deux jeunes garçons, et, tirant son Nouveau-Testament hébraïque, il pria l'un d'eux de lui lire un chapitre. Ils commencèrent à lire le second chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu; mais, au moment où ils allaient le finir, un Juif plus âgé, regardant par-dessus leur épaule, leur dit à l'oreille quel était le livre qu'ils lisaient, et ils le fermèrent aussitôt. Nous dîmes au rabbin que nous étions venus d'un pays éloigné pour visiter Israël, et que nous avions vu l'accomplissement de la parole de Dieu dans les désolations de Jérusalem. Un certain Juif fit des signes pour engager à nous chasser de la synagogue; mais les autres se montrèrent mieux disposés à notre égard; en particulier, un jeune rabbin de la côte de Barbarie, qui parlait un peu français et qui nous montra leurs ma-

nuscrits de la loi, et nous dit que l'un d'entre eux avait été écrit à Bagdad, trois cents ans auparavant, et leur avait coûté 200 dollars. Il nous reçut ensuite poliment dans sa maison, nous fit servir de la limonade et du café, et accepta un traité hébreu, appelé « la Ville de refuge. » Il nous apprit qu'il y avait trois cents Juifs à Sidon.

Nous traversâmes le bazar pour aller à un beau khan qui appartenait jadis aux Francs. La ville est solidement bâtie, et les bazars sont en bon état. On voit peu d'édifices modernes, mais nous trouvions à chaque pas des fragments de colonnes et de pierres sculptées, qui rappellent l'antique grandeur de cette ville célèbre.

Toute la magnificence de Sidon a disparu ; car « Dieu a exercé ses jugements contre elle (1). » « L'épée est venue de toutes parts sur elle. » Il n'y a plus à Sidon de marchands qu'on puisse citer ; il ne reste pas de traces de ce vaste commerce qui faisait sa richesse. « Sois honteuse, ô Sidon ! car la mer, la force de la mer a parlé, disant : Je n'ai point été en travail d'enfant, et je n'ai point enfanté, et je n'ai point nourri de jeunes gens ni élevé aucunes vierges (2). »

Un chrétien grec, qui est agent consulaire, vint nous conseiller de ne pas aller plus avant, nous disant qu'un voyageur avait été tué par les Arabes le jour précédent, sur le chemin de Tyr. Nous n'avions aucun motif de douter de la véracité de cet homme ; mais nous espérâmes qu'il avait été mal informé, et, à tout événement, nous nous remîmes entre les mains de Dieu, et nous quittâmes Sidon vers une heure.

Les jardins et les bosquets qui entourent la ville du côté de l'orient nous fournirent un ombrage agréable ; c'est peut-être dans un de ces jardins qu'Alexandre-le-

(1) Ezéch. XXVIII, 22. — (2) Es. XXIII, 4.

Grand trouva Abdolonyme. Nous traversions alors la belle plaine qui s'étend au delà de Tyr; on y voyait des champs d'orge, de doura et de tabac; mais la plus grande partie de la plaine était inculte, et couverte de ronces et d'épines. Elle est bordée à l'est par une chaîne de montagnes peu élevées qui se rattachent au Liban; elles s'ouvrent souvent pour laisser voir de jolies petites vallées, et les hauteurs sont couvertes de villages et d'oliviers.

Trois heures après notre départ nous trouvâmes des fragments de colonnes de marbre épars sur le rivage. Ce sont les restes d'anciennes maisons de campagne, ou peut-être d'une petite ville. A l'époque de la splendeur de Tyr et de Sidon, c'était un bon emplacement pour les maisons de campagne des princes et des riches marchands.

Près de là nous trouvâmes Sarfend, l'ancienne Sarepta. La ville, qui s'étendait jadis vers le rivage, est aujourd'hui sur une hauteur à un mille environ de la mer. Elle domine une vallée étroite, remplie d'oliviers. La vigne croissait autrefois sur ces collines, et le vin de Sarepta a été célébré par un poëte latin; mais ce qui nous inspirait un vif intérêt pour cette ville, c'était le souvenir du séjour qu'y avait fait le prophète Elie, chez la pauvre veuve dont il ressuscita le fils. L'Eternel laissa de côté les veuves du pays d'Israël, ainsi que les princes de Tyr et de Sidon, et il choisit une pauvre veuve ignorée du monde qui habitait à Sarepta, enseignant ainsi au monde qu'il choisit ses vases d'élection comme il lui plaît. Elie devait s'être promené souvent sur ce rivage, et il nous était doux de penser que nous marchions alors sur ses traces. Cette plaine fertile, qu'on peut bien appeler « les frontières de Tyr et de Sidon, » est peut-être aussi la scène d'un des récits les plus touchants de l'Evangile; c'est probablement de ce côté que se dirigeait le

Seigneur, en s'éloignant de la mer de Galilée, lorsque la Cananéenne vint au devant de lui et se jeta à ses pieds pour obtenir la guérison de sa fille (1).

Un peu après Sarfend, nous nous éloignâmes du rivage, et nous grimpâmes sur une montagne pour voir une grande caverne qui paraît naturelle, et qui a environ soixante pieds de profondeur sur trente de largeur et vingt à trente de hauteur. De l'ouverture de la caverne nous comptâmes une vingtaine de sépulcres, taillés dans le roc; ce sont là probablement les tombeaux des riches et des princes de Tyr. Deux heures plus loin, nous arrivâmes auprès du fleuve le plus considérable que nous eussions encore vu dans le pays. C'est le Kasimieh, qu'on croit être l'ancien Leontes; il prend sa source près de Balbec, traverse la belle vallée de Célésyrie, et se jette dans la mer au nord de Tyr. Nous passâmes la rivière sur un pont, auprès duquel nous vîmes assis quelques Bédouins à l'air sauvage et suspect, qui avaient tout l'air de guetter une proie. Cette rencontre déplaisait évidemment à nos domestiques; cependant nous les saluâmes paisiblement, et nous continuâmes notre chemin. Sur l'un des bords escarpés de la rivière est un vieux khan dans lequel nous résolûmes de camper pour la nuit; car le soleil venait de se coucher, et ce qu'on nous avait raconté à Sidon nous faisait penser davantage aux « périls des voleurs. » L'on ajouta à nos inquiétudes en nous disant que ce lieu était infesté de scorpions; nous nous décidâmes cependant à tendre notre tente sur le toit du khan. Plusieurs voyageurs arrivèrent bientôt avec leurs mules, et notre repos ne fut troublé que par le cri des chakals.

Nous arrivâmes de bonne heure à Tyr, qui ressemble

(1) Matth. XV, 21.

à un long promontoire qui s'avance dans la mer. On voit entre la ville et les montagnes une colline de forme conique, surmontée d'un khan ou d'un tombeau, et plus près de Tyr les restes de l'ancien aqueduc. A chaque pas qu'on fait, des fragments de colonnes rappellent l'ancienne ville, dont celle-ci n'est en quelque sorte que l'ombre. Nous nous arrêtâmes quelque temps au milieu des ruines de l'ancienne église chrétienne, dans laquelle on dit qu'a prêché Eusèbe; les vagues venaient se briser sur deux grandes colonnes qui étaient au pied du mur et qui avaient encore leurs chapiteaux.

Du haut d'une tour nous vîmes toute l'étendue de ce qui formait cette île de Tyr, jadis couverte des palais des marchands. Il paraît qu'elle avait à peu près un mille du nord au midi; il n'est pas facile d'estimer sa largeur, parce qu'on ne sait pas bien où commençait la chaussée d'Alexandre. La ville ou plutôt le village moderne est clairsemé sur la partie orientale de l'ancienne île; la partie la plus voisine de la mer est cultivée, et produit du tabac. Le petit port de Tyr est au nord de la presqu'île, et est presque entouré d'un mur en ruine. Il n'égale pas aujourd'hui les ports de nos grands villages d'Ecosse. Nous y comptâmes une dizaine de grands bateaux pêcheurs; des vaisseaux plus grands ne pourraient pas y entrer. L'île était dans l'origine à un demi-mille du rivage; mais Alexandre fit construire dans l'espace qui la séparait sa fameuse chaussée; ce fut un travail prodigieux, et il y fit employer les pierres et jusqu'à la poussière de l'ancienne Tyr, qu'il fit racler. Dans le cours des siècles la mer a porté du sable de chaque côté de cette chaussée, de sorte qu'elle forme maintenant un isthme étroit, avec de belles baies sablonneuses de chaque côté. On trouve encore en différents endroits des ruines

de murailles et de fondements. Les maisons de Tyr sont bâties de bonnes pierres, et entremêlées de palmiers, de vignes, de figuiers et de grenadiers, qui donnent à ce village un aspect frais et agréable. Le nom moderne est Sour, et l'on y compte environ quinze cents habitants. Il est très-probable que la mer a avancé sur cette côte, et a beaucoup diminué la grandeur de l'île, ce qui explique comment les fortifications, presque imprenables, dont parle l'histoire, et les palais des marchands de Tyr, pouvaient être réunis sur cet espace, qui semblerait maintenant trop petit pour les contenir. M. Wylde, qui a voyagé récemment en Palestine, donne plusieurs preuves intéressantes de cet envahissement de la mer sur la côte de la Syrie. C'est ce qu'annonce également le peu de profondeur des ports de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre.

Pour bien comprendre l'accomplissement des prophéties qui se rapportent à Tyr, il faut se souvenir que, bien que l'on ait pu bâtir une forteresse sur l'île dans des temps très-reculés, la ville la plus ancienne, appelée par les historiens Palæ-Tyrus, ou Vieille-Tyr, était située sur la côte, à une distance de près de quatre milles, au sud de l'île. C'était là qu'était la Tyr, ville forte, « citée dans les jours de Josué, et la Tyr près de laquelle passa Joab dans le temps de David (1). » Comme l'ont fait plusieur voyageurs avant nous, nous nous tînmes au milieu des ruines qui couvrent l'île de Tyr, et, regardant au sud de la baie, nous cherchâmes à conjecturer où pouvait être située l'ancienne Tyr; plus tard, en revenant de Saint-Jean-d'Acre, nous cherchâmes avec le plus grand soin quelques restes de la ville forte, mais ce fut en vain. La parole de l'Eternel s'est accomplie : « Quand on te cherchera on ne te trouvera plus à jamais, dit le Sei-

(1) Josué XIX, 29; 2 Sam. XXIV, 7.

gneur l'Eternel (1). » A huit milles environ au sud de l'île, on voit un promontoire rocailleux et escarpé, qu'on appelle *Cape Blanco*, parce que le rocher est blanc. Le chemin passe au-dessus, et l'on y remarque des degrés singuliers, taillés dans le roc, qu'on suppose être les *Scalæ Tyriorum*, ou échelle tyrienne des anciens. Entre le *Cape Blanco* et l'île s'étend une baie spacieuse. Nous nous dîmes qu'aux jours de la gloire de Tyr, lorsqu'on prenait les cèdres du Liban pour lui faire des mâts, et les chênes de Basçan pour faire les rames, et le fin lin d'Egypte pour servir de voiles, et que « tous les navires de la mer et leurs mariniers étaient avec cette ville pour trafiquer et pour faire son commerce, » cette vaste baie, remplie d'une forêt de mâts, devait offrir un spectacle à peu près semblable à celui que présentent aujourd'hui les ports de nos grandes villes de commerce, et qu'il devait être encore rehaussé par la beauté du pays et du climat.

Il est assez probable que l'ancienne Tyr s'étendait aussi loin que le sommet escarpé du *Cape Blanco*, dont pouvait venir son nom de Tsour, « rocher. » Comme M. Jowett l'a conjecturé, la Tyr de l'île n'était peut-être d'abord que le port de la ville ancienne, à laquelle elle était unie par des aqueducs qui subsistent encore en partie, bien qu'elle fût à quatre milles de distance. Si cette conjecture était fondée, elle expliquerait la vaste circonférence qu'avait la ville, selon Pline, et la magnifique description qu'en fait Ezéchiel : « Ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue parfaite en beauté. »

Avec quelle solennelle exactitude la parole de Dieu a été accomplie sur les deux Tyrs ! Amos a dit : « A cause de trois crimes de Tyr, même à cause de quatre, je

(1) Ezéch. XXVI, 21.

ne révoquerai point ceci : je mettrai le feu à la muraille de Tyr, et ce feu dévorera ses palais (1). » Et il ne reste d'autre trace de ses palais que ces colonnes renversées au-dessus desquelles les vagues viennent se briser. Ezéchiel est entré dans les détails les plus minutieux : « On détruira les murailles de Tyr, et l'on démolira ses tours. Je raclerai sa poussière hors d'elle et la rendrai semblable à une pierre sèche ; elle servira à étendre les filets au milieu de la mer; car j'ai parlé, dit le Seigneur l'Eternel (2). » Il paraît qu'Alexandre-le-Grand a littéralement fait racler la poussière de Tyr, et qu'il s'en est servi, aussi bien que des pierres de l'ancienne Tyr, pour bâtir sa chaussée. Les paroles de Quinte-Curce sont très-remarquables, *humus aggerebatur*, et les rocs unis qui bordent le rivage sur l'emplacement de l'ancienne ville servent littéralement à étendre des filets.

C'est aussi quelque chose de bien frappant que cette incertitude sur laquelle on est par rapport à la vraie situation de l'ancienne Tyr ; les uns la plaçant sur le rivage, les autres plus avant dans les terres, à Ras-el-Ain ; d'autres encore, sur une hauteur rocailleuse appelée Marschuk, au nord-est ; et tous montrant ainsi le parfait accomplissement de cette malédiction trois fois répétée : « Je ferai qu'on sera tout éperdu à cause de toi, de ce que tu ne seras plus ; et quand on te cherchera on ne te trouvera plus à jamais, dit le Seigneur l'Éternel (3). »

Le voyageur qui contemple le lieu où fut Tyr est prêt à se demander, en employant les expressions mêmes du prophète : « N'est-ce pas ici votre ville qui faisait votre joie? celle dont l'antiquité est depuis si longtemps? Qui a pris ce conseil contre Tyr, dont les marchands

(1) Amos I, 10. — (2) Ezéch. XXVI, 4. — (3) Ezéch. XXVI, 21.

sont des princes, et dont les facteurs sont les plus honorables de la terre? L'Éternel des armées a pris ce conseil ici pour flétrir l'orgueil des superbes et pour avilir tous les plus honorables de la terre. Il a étendu sa main sur la mer, et il a fait trembler les royaumes; il a donné ordre de détruire les forteresses de Tyr (1). » Mais il se lèvera un jour plus brillant sur Tyr, lorsqu'elle sera une ville sainte. Car ce prophète déclare que, bien qu'après sa ruine elle doive retourner à ses gains coupables, il viendra pourtant un temps où « son trafic et son salaire seront consacrés à l'Éternel; il n'en sera rien réservé, ni serré; car son trafic sera pour ceux qui habitent en la présence de l'Eternel, pour manger jusqu'à être rassasiés et pour avoir des habits durables (2). » Ceci doit être une allusion à quelque événement qui se rattache au retour du peuple d'Israël en Palestine; car les Juifs sont d'une manière particulière « ceux qui habitent en la présence de l'Eternel. » Peut-être de même qu'Hiram fournissait des cèdres et d'autres matériaux pour le temple, du temps de Salomon, de même Tyr peut aussi venir à l'aide des Israélites lorsqu'ils reviendront dans leur pays.

Le premier Juif que nous rencontrâmes à Tyr était venu d'Alger; il y avait appris un peu de français, et il nous dit qu'il y avait environ cent Juifs à Tyr; cinq familles étaient venues récemment d'Alger, et les autres de Saffet, après le tremblement de terre du 1[er] janvier 1837. Il nous conduisit à la synagogue, qui était très-misérable, car il n'y avait qu'une seule lampe auprès de l'arche. Plusieurs Juifs se réunirent autour de nous. Nous prîmes notre Bible hébraïque, et nous commençâmes à discuter. Un jeune Juif, qui paraissait prendre intérêt à

(1) Es. XXIII, 7-11. — (2) Es. XXIII, 18.

cette conversation, allait souvent chercher une réponse auprès des gens âgés. Nous visitâmes ensuite le rabbin de Tyr chez lui; il nous reçut avec plaisir, et nous parut intelligent. Toutes les fois que M. Calman le serrait de près dans la discussion des passages de l'Ecriture, il recourait à ses commentateurs, prenant de vieux in-folio très-minces sur les tablettes de sa bibliothèque. Comme nous étions assis auprès d'une fenêtre ouverte qui donnait sur la mer, nous rappelâmes cette promesse de Dieu, que « la terre sera pleine de la connaissance du Seigneur, comme les eaux couvrent le fond de la mer; » et il ajouta cette remarque intéressante, que, de même qu'il y a des cavernes et des inégalités de profondeur dans la mer, et que cependant la surface de l'eau est de niveau et parfaitement unie, il en sera de même alors; les hommes auront encore des capacités de science et de jouissance inégales, et cependant tous présenteront la même apparence, parce que chacun sera plein selon sa mesure. Il affirmait que, si les Juifs étaient dispersés dans le monde entier, c'était pour répandre la connaissance du vrai Dieu; mais il fut assez embarrassé lorsque nous lui citâmes Ezéchiel XXXVI, 23 : « Je sanctifierai mon grand nom que vous avez profané parmi les nations. »

Nous retournâmes au khan pour nous reposer; mais notre visite avait excité une grande curiosité parmi les Juifs, et plusieurs de ceux que nous n'avions pas encore vus vinrent nous visiter. Le dos appuyé contre un des piliers du khan, et la Bible hébraïque à la main, nous soutenions une discussion à bâtons rompus avec les Juifs qui allaient et venaient. Nous en eûmes jusqu'à six à la fois. Quelques-uns d'entre eux manifestèrent un peu d'irritation contre nous; mais les autres se montrèrent polis et affectueux.

En tournant lentement autour de la belle baie qui est au sud de la péninsule, nous pensâmes avec émotion à ce qui s'était passé sur ce même rivage, lorsque l'apôtre Paul s'arrêta à Tyr, en retournant à Jérusalem. Les disciples de Tyr « nous accompagnèrent tous avec leurs femmes et leurs enfants, jusque hors de la ville, où, nous étant mis à genoux sur le rivage, nous fîmes la prière, et, après nous être embrassés, nous montâmes sur le vaisseau; et ils retournèrent chez eux (1). »

A une petite distance de la ville, nos mules s'arrêtèrent pour boire auprès d'un puits, dont l'auge était une pierre très-bien sculptée, qui ressemblait à un vieux sarcophage. Un peu plus loin, nous remarquâmes un singulier monument, qui reposait sur des pierres taillées, d'une grandeur colossale. Nous avons su depuis que les gens du pays avaient signalé ce monument au docteur Robinson sous le nom de kabr Hairan, « sépulcre d'Hiram. » Il est donc très-possible que ce soit le tombeau de l'allié du roi Salomon.

Lorsque nous fûmes arrivés sur le haut des montagnes, nous nous dirigeâmes vers le sud-est, et nous remarquâmes que les pentes, et même les sommets de montagnes, dont quelques-unes avaient jusqu'à mille pieds d'élévation, étaient plantés d'oliviers. Voilà ce que nous n'avions pas vu dans le sud de la Palestine; et cela nous frappa d'autant plus que nous étions dans la tribu d'Ascer, sur laquelle avait été prononcée cette bénédiction prophétique : « Il lavera ses pieds dans l'huile. » Le sol de ces montagnes ne paraît pas favorable à la culture de la vigne ni aux pâturages, mais les oliviers y viennent remarquablement bien, et l'huile qu'ils fournissent est d'une qualité supérieure.

(1) Act. XXI, 3-7.

Nous arrivâmes auprès d'un village agréablement situé au fond d'une vallée, et entouré de champs de blé et d'oliviers, et un vieux paysan nous apprit qu'il se nommait « Kana. » Nous tressaillîmes en entendant ce nom de l'Ecriture prononcé par un ignorant Musulman ; c'est sûrement là Kana d'Ascer dont parle Josué (1).

En sortant de Kana, nous montâmes péniblement sur une montagne escarpée, au sommet de laquelle était un autre village appelé Sedeekin, c'est-à-dire « le fidèle ou le juste ; « les Mahométans lui ont donné ce nom parce que tous les habitants sont de leur religion. Il est entouré de figuiers et de champs de tabac. Le climat des montagnes de Galilée nous parut délicieux. Nous descendîmes ensuite dans une vallée très-ombragée, appelée « la vallée du loup. » Les montagnes qui nous entouraient avaient environ huit cents pieds de haut, et étaient tapissées jusqu'au sommet d'arbres et d'arbrisseaux. Le sentier qui serpente au milieu de ces belles montagnes devient probablement en hiver le lit d'un torrent. Dans cette saison ce ravin présentait l'aspect le plus romantique; on y voyait, au milieu de beaucoup d'autres arbres, le hêtre, le chêne, l'églantier et le genêt, et le chèvrefeuille et la clématite suspendaient leurs guirlandes autour des arbrisseaux plus forts, et répandaient au loin leurs doux parfums. Au bout d'une heure et demie nous arrivâmes auprès d'une grande caverne naturelle ; le sentier devint alors très-escarpé, mais nos petits chevaux syriens grimpèrent avec courage.

L'obscurité tomba sur nous avant que nous fussions arrivés au haut de la montée, et nous découvrîmes que nous étions près d'un village, à une certaine odeur de paille, particulière aux villages arabes. Ce village se

(1) Jos. XIX, 28.

nommait Jettar, et nous trouvâmes un abri dans le khan. Les villageois vinrent nous visiter avec empressement. Ils sont tous Mahométans; on y compte environ quarante familles, et le tremblement de terre de 1837 a renversé quinze maisons. Près du village est un grand réservoir, dans lequel viennent boire des troupes de léopards et de loups. On nous dit qu'il y avait beaucoup de loups, de sangliers sauvages et de gazelles dans la vallée que nous venions de traverser. Il paraît qu'on voit dans le voisinage les ruines de plusieurs anciennes villes. Le nom de Jettar et l'aspect remarquable du pays nous suggérèrent la pensée que nous sortions peut-être de la vallée de Jiphtahel, citée par Josué (1).

Nous fûmes réveillés de bonne heure par un bruit de chevaux, et nous vîmes passer un soldat armé d'un fusil et de pistolets; et peu de moments après, deux Juifs que nous avions vus à Tyr. L'un d'eux nous dit dans son mauvais français qu'un messager était venu dire à Tyr qu'un Juif avait été tué par les Bédouins à deux heures de distance de là, sur le chemin de Saffet, et qu'ils allaient à la recherche de son corps. Nous n'avons jamais su si ce rapport était fondé; mais il nous fit sentir que notre voyage en Galilée n'était pas sans danger. Les paysans de Jettar étaient dans l'effroi; ils allaient à un marché un peu éloigné, qui était à peu près dans la même direction que Saffet, et ils auraient voulu nous persuader de marcher tous ensemble. Nous ne crûmes pourtant pas devoir céder à leur désir, car ce détour nous aurait empêchés d'arriver le même jour à Saffet. Leur conseil nous rappela les jours de Sçamgar, « où les voyageurs allaient par des routes détournées. » Nous lûmes à notre culte du matin le chapitre XXVI d'Esaïe, et, nous confiant

(1) Jos. XIX, 27.

au Seigneur, nous nous remîmes en route et traversâmes la tribu de Nephtali.

Nous descendîmes dans une profonde vallée entourée de montagnes boisées jusqu'au sommet, et, après avoir fait le tour d'une montagne de forme conique qui était à l'issue de cette vallée, nous nous trouvâmes au milieu de plusieurs bergers qui abreuvaient leurs troupeaux, et nous fûmes frappés du contraste que présentait cette scène paisible avec les alarmes du matin. Nous traversâmes alternativement des collines et des vallées couvertes d'arbres et d'arbrisseaux, et en particulier de jasmin et de genêt qui croissent naturellement en Palestine. Nous vîmes en plusieurs endroits les restes d'anciennes terrasses, la plupart naturelles. Vers midi nous nous arrêtâmes pour nous reposer dans un village nommé Kefr-Birhom, situé sur le sommet d'une montagne; ses habitants, au nombre de deux cents, sont tous des chrétiens maronites. Ils nous reçurent avec beaucoup de bienveillance, et nous fîmes connaissance avec leur prêtre, qui avait l'air doux et vénérable. Il était vêtu d'un caftan ou manteau noir, et avait une espèce de turban noir très-élevé. Il s'assit auprès de nous, à l'ombre d'un grand figuier; plusieurs des paysans se placèrent à une distance respectueuse; et, avec le secours de M. Calman, nous discutâmes quelques points de doctrine. L'un de nous se promena dans le village, et, entrant dans la chaumière d'un maronite, il lut dans son livre de prières, en syriaque, ce qui causa une telle joie à ce pauvre homme qu'il salua du nom de frère ce voyageur inconnu. Peu après, lorsque nous étions tous assis sous le figuier, cet homme arriva avec un présent de quatre œufs; nous lui donnâmes un porte-crayon, et il retourna chez lui en courant, pour nous rapporter

deux pigeons. Le gouverneur d'Hébron nous avait donné un mouton, et ce pauvre homme nous apportait deux pigeons; telle était la proportion indiquée dans le Lévitique I, 10, 14, entre le don du riche et celui du pauvre. Nous vîmes arriver plusieurs Juifs de Tyr qui se rendaient à Saffet, et parmi eux le jeune homme qui avait discuté avec nous dans la synagogue. Il vint à nous, et, prenant la Bible hébraïque, il posa le doigt sur Josué II, 1, où il est dit que Josué envoya deux espions pour examiner le pays, et il nous dit : « Vous êtes maintenant des espions semblables à ceux-là. »

Nous trouvâmes dans le village plusieurs ruines; la principale est celle d'une ancienne synagogue. La porte et deux fenêtres sont encore assez bien conservées, mais à moitié enfoncées dans les décombres. La partie supérieure de la porte est ornée d'une belle guirlande de feuilles de vignes et de grappes de raisins sculptées dans la pierre. Les fenêtres sont aussi ornées de sculptures; il y a encore trois colonnes debout, et plusieurs fragments sont dispersés dans le village. Nous regrettâmes de n'avoir pas le temps d'aller voir une autre porte en ruine, à un quart de mille du village; on nous dit qu'elle n'était pas aussi élégamment sculptée que celle que nous avions vue, mais qu'elle portait une inscription.

Nous nous remîmes en route, accompagnés par les Juifs, avec lesquels nous causâmes le long du chemin. Deux heures après nous vîmes à notre droite une belle montagne qu'on regarde généralement comme le mont Nephtali. A sa base s'étend une vaste plaine qui peut être une partie de la plaine de Zaanaim, où demeurait Héber le Kénien, et où Barac rassembla son armée (1). La montagne, qui pouvait être vue de loin « de tout

(1) Juges IV, 10, 11.

Zabulon et de tout Nephtali, » servait de signal pour le rendez-vous, et la ville dans laquelle on devait se réunir était Kédès, l'une des villes de refuge ; c'était là qu'était né Barac. Si Kédès était en effet près de cette montagne, elle était bien choisie comme lieu de refuge, car la montagne l'indiquait de loin au meurtrier qui fuyait le vengeur du sang, et la plaine rendait sa course facile. C'est ainsi qu'étaient situées Sichem et Hébron, qui étaient aussi des villes de refuge.

Nous laissâmes à notre gauche, mais sans le savoir, le village de Gish, qu'on suppose être le site de Gischala, dont Joseph parle comme étant surtout peuplé d'agriculteurs, et près de laquelle il dit qu'était Kydessa, qui est peut-être le village moderne de Kadyta, un peu au sud-est. M. Calman avait visité Gish immédiatement après le tremblement de terre, qui a totalement détruit ce village. Un des rochers était fendu sur une largeur considérable, et il est impossible de savoir quelle était la profondeur de ces fentes. Un demi-mille plus loin nous nous détournâmes pour voir un réservoir singulier, appelé Birket-el-Gish, qui doit avoir été jadis le cratère d'un volcan. Il est de forme ovale, et peut avoir onze cents pas de circonférence. Les rochers sont noirs et sont évidemment composés de lave ; les champs sont couverts de pierres noires du même genre, au midi et à l'est, tandis qu'on n'en voit ni au nord ni à l'ouest. Il y avait beaucoup d'eau dans le réservoir, et les troupeaux venaient s'y désaltérer. En retournant vers le chemin nous aperçûmes, pour la première fois, une partie de la mer de Galilée. Nous vîmes aussi en plein Saffet; ses maisons, blanches comme la neige et perchées sur le sommet d'une montagne élevée, brillaient aux rayons du soleil

tagne sur laquelle est bâtie Saffet est entourée de terrasses plantées de vignes et d'oliviers, et les sentiers, qui sillonnent le roc blanc dans toutes les directions, étaient couverts de paysans montés sur des mules ou sur des chameaux, qui arrivaient au marché du vendredi. Au nord-ouest, près de la ville, est un village appelé Ain-Zeitoun, « source d'oliviers; » plus loin le village de Kadyta, et sur une hauteur à l'ouest Saccas. Sur la pente de la montagne de Nephtali, on distinguait confusément les tombes blanches des rabbins qui sont enterrés à Marona.

Nous visitâmes le sommet méridional, sur lequel est bâti le quartier mahométan, et, assis au milieu des tombeaux, en face du lac de Galilée, dont l'aspect était calme et solennel, nous méditâmes sur les événements qui s'étaient passés dans cette contrée. En retournant par le bazar, nous eûmes l'occasion de voir le marché qui se tient à Saffet toutes les semaines. Tout était bruit et confusion comme dans les marchés d'Europe. On voyait là les Bédouins avec leur long fusil sous le bras; car, bien qu'ils soient connus pour des voleurs, ils peuvent venir au marché sans danger. Les femmes syriennes portaient à leur nez l'ornement auquel Esaïe fait allusion; il passe dans un trou percé dans la narine, et n'est ni aussi grand ni aussi désagréable à voir que nous l'aurions pensé (1). Un usage très-commun et beaucoup plus déplaisant, c'est celui de se faire des marques, avee une couleur appelée henné, sous la bouche et sur le menton. Dans plusieurs boutiques nous ne vîmes pas d'autres poids dans les balances que des pierres unies, usage qui remonte aux anciens temps, car il en est fait mention dans le livre des Proverbes, chapitres XI et XVI.

L'usage de sécher du blé et d'autres objets sur les

(1) Es. III, 21.

toits des maisons est aussi commun aujourd'hui que du temps de Rahab (1). Ces toits se lient tellement les uns aux autres que rien ne serait plus facile que de s'enfuir par ce chemin en cas d'alarme (2). Il y a même encore à Saffet certains endroits où les toits des maisons de la rangée inférieure servent de rue à la rangée supérieure. Il en était généralement ainsi dans cette ville avant le tremblement de terre. On nous raconta, à ce sujet, une histoire fort connue dans le pays. Un homme qui marchait derrière son chameau dans une rue fut tout étonné de le voir s'enfoncer : le toit de la maison sur laquelle il passait avait cédé. Le propriétaire, tout effrayé de cette visite inattendue, porta plainte devant le cadi, réclamant des dommages pour son toit brisé; mais il trouva à l'audience le chamelier qui voulait obtenir réparation pour le mal que s'était fait son chameau, par suite de la négligence du propriétaire qui n'entretenait pas bien son toit. On ne dit pas quelle fut la décision du cadi.

Vers le soir, nous grimpâmes à travers une vigne jusqu'aux ruines informes du château bâti sur le pic le plus élevé de la montagne de Saffet, afin de voir le lac de Galilée dans toute sa beauté. Nous dérangeâmes plusieurs grands serpents qui s'éloignèrent à notre approche. Immédiatement au-dessous de nous étaient la maison du gouverneur et le quartier mahométan. Il y avait entre nous et le lac de Galilée trois chaînes de collines, et, bien qu'il nous eût semblé qu'il n'était pas à plus de deux milles de distance, il faut réellement plus de quatre heures de marche pour y arriver, tellement on est trompé par la transparence de l'atmosphère. Nous voyions de là la plus grande partie du lac, qui nous présentait, sous la forme d'un

(1) Jos. II, 6. — (2) Luc XVII, 31.

ovale, une vaste étendue d'eau paisible et unie d'un bleu foncé. Dans une partie du lac, nous pouvions distinguer vers le milieu une trace semblable à celle que laisserait un vaisseau qui viendrait de fendre les eaux. Nous aurions cru que cette marque était occasionnée par le courant du Jourdain qui traverse le lac, s'il n'y eût eu des moments où nous ne la retrouvions plus. A l'est les montagnes sont élevées et nues, et elles se terminent brusquement au rivage. Nous ne pûmes découvrir une seule ville ou un seul village sur cette côte, bien que nous vissions de la fumée s'élever d'un ou deux points. Sur la côte occidentale les montagnes ne sont ni aussi élevées, ni aussi rapprochées du rivage, et leur aspect est plus varié. Nous remarquâmes qu'il n'y avait sur le bord du lac rien qui ressemblât à une plaine, si ce n'est vers le nord-ouest, où s'étend une vaste plaine verte qui paraît avoir un mille ou un mille et demi dans sa plus grande largeur. Nous en conclûmes que ce devait être là le pays de Génézareth, dont il est fait mention si souvent dans les Évangiles; car c'était dans cette plaine qu'étaient situées Capernaum et plusieurs autres villes dont on ne connaît plus exactement le site aujourd'hui.

Au midi de cette plaine, deux promontoires s'avancent dans le lac. Sur celui qui était le plus rapproché de nous, quelques édifices que nous avions peine à distinguer indiquent le site de Tibériade; un peu plus loin un bâtiment blanc attire les regards vers le rivage : ce sont les bains chauds de Tibériade. Sur le second promontoire nous pouvions apercevoir un village éloigné qui est probablement Kerak, l'ancienne Tarichæa, et le lac se termine en cet endroit. Il peut avoir quinze milles de long, et neuf milles dans sa plus grande largeur. Le pays montagneux qui entoure le lac à l'ouest et au sud-

ouest présente un très-bel aspect. Un peu à l'ouest de Tibériade on voit les hauteurs de Huttin, que la tradition désigne comme la montagne des Béatitudes. Au-dessus s'élève le sommet gracieux du mont Thabor, et au delà le petit Hermon, célèbre par ses rosées; plus loin encore sont les stériles montagnes de Guilboah, sur lesquelles sont tombés Saül et Jonathan, et que David a célébrées dans sa complainte (1).

Nous pouvions nous représenter le temps où Jésus marchait sur les bords de ce lac, et prêchait à des multitudes silencieuses, rassemblées autour de lui. Quelle ineffable condescendance que celle de ce Fils de Dieu revêtu de notre nature, qui, debout sur la pente de ces montagnes que nous avions devant les yeux, avait daigné étendre sa main vers les pécheurs, en leur disant avec une céleste compassion : « Venez à moi et je vous soulagerai! » Il y avait quelque chose de bien solennel dans le sentiment avec lequel nous contemplions les montagnes sur lesquelles il avait prié, seul avec son Père. « Il se retira encore seul sur la montagne, » « et ses disciples descendirent au bord de la mer (2). » Les rives du lac sont maintenant stériles et désolées, si on les compare à ce qu'elles étaient alors; mais elles sont en accord avec le calme solennel de cette scène. On ne voit pas un arbre sur les montagnes; et cette plaine de Génézareth, si célèbre, à l'époque où vivait Josèphe, par l'étonnante variété et la beauté des arbres et des plantes dont elle était couverte, n'est plus aujourd'hui qu'une solitude de roseaux et de buissons. « Voici, votre demeure va devenir déserte (3). » La demeure subsiste, mais elle est déserte. Les rochers et les montagnes qui entourent ce lac sont demeurés les mêmes; l'eau du lac

(1) 2 Sam. I, 21. — (2) Jean VI, 15. — (3) Matth. XXIII, 38.

est aussi pure et aussi abondante que dans les temps anciens, et cependant tout cela présente un aspect désolé. Les villes ont disparu, et la nombreuse population qui se pressait sur ce rivage est réduite à quelques misérables habitants de villages de boue.

Nous dirigeâmes ensuite nos pas vers le quartier des Juifs. Ils attribuent à Saffet une sainteté particulière, parce que Siméon, auteur du Zohar, et plusieurs autres rabbins éminents sont enterrés dans le voisinage de cette ville. Nous entrâmes dans une synagogue où plusieurs personnes lisaient le Talmud et les commentateurs. Un jeune homme lisait un commentaire sur 1 Chron. XXIX, où sont rapportées les paroles de David mourant. Cela nous amena à parler des consolations dont on a besoin à l'heure de la mort, et nous en vînmes enfin à cette question : « Comment un pécheur peut-il être justifié devant Dieu ? » Nous parlions un mélange d'hébreu et d'allemand. Le jeune homme paraissait très-sérieux ; mais plusieurs personnes se réunirent autour de nous, et interrompirent la conversation en nous demandant de quel pays nous étions venus. Avant de les quitter, M. Bonar leur lut, dans un traité, l'histoire de Salmasius, qui regrettait, sur son lit de mort, de n'avoir pas consacré sa vie à l'étude des saintes Ecritures. Dans une autre synagogue, nous causâmes avec un jeune homme qui parlait hébreu et allemand, et trois vieillards restèrent quelques moments auprès de nous ; mais ils nous regardaient d'un œil soupçonneux et nous quittèrent bientôt. Nous apprîmes dans la journée qu'ils avaient entendu dire, à quelques personnes de la suite de sir Moses Montefiore, que nous étions venus dans le but de les rendre chrétiens, et qu'on leur avait recommandé de ne pas entrer en discussion avec nous.

Vers le coucher du soleil, nous vîmes les préparatifs qu'on faisait dans toutes les maisons juives pour le sabbat. Les femmes apportèrent du four du pain de froment très-blanc, le premier de ce genre que nous eussions vu chez les natifs de la Palestine. On mettait tout en ordre dans les maisons, on arrangeait la table et les espèces de couches sur lesquels on s'étend ; partout la lampe du sabbat était allumée, et l'on entendait les enfants murmurer tout bas la bénédiction que prononçait tout haut le père de famille : « Tu es béni, Seigneur, roi du monde, toi qui nous as sanctifiés par tes commandements, et qui nous as ordonné d'allumer la lampe du sabbat. » Peu après, tous se précipitèrent vers la synagogue, pour y commencer le sabbat. Il y a dans Saffet deux synagogues pour les Ashkenazim, et deux pour les Sephardim, et six de ces lieux d'étude appelés *yishvioth*. Nous visitâmes une des synagogues des Ashkenazim, et nous la trouvâmes propre et bien éclairée par des lampes où brûlait de l'huile d'olive. Plusieurs hommes très-vénérables étaient assis tout autour. Plus de la moitié d'entre eux avaient des barbes presque blanches, et leurs cheveux gris flottaient sur leurs épaules. Rien ne peut surpasser la véhémence avec laquelle ils lisaient leurs prières. Ils criaient de toute leur force, et de temps en temps la voix de quelque vieux Juif s'élevait encore au-dessus de toutes les autres. Il était évident qu'on regardait ce service comme une œuvre spécialement méritoire. Un vieillard étendait souvent la main en invoquant l'Eternel, et serrait son poing tremblant dans l'ardeur de ses supplications. Les uns frappaient des mains, les autres les joignaient et les tordaient comme dans l'angoisse de la détresse, par un désir ardent de voir leur requête exaucée. Quelques-uns se frappaient la poitrine.

Un homme qui tremblait de vieillesse s'arrêta sur le mot « Adonaï, » Seigneur, et le répéta avec les intonations les plus variées, jusqu'à ce qu'il n'eût plus de voix. Tous, jeunes et vieux, se balançaient en avant et en arrière, et se penchaient vers la terre. C'est là une partie importante du culte, selon les talmudistes rigoureux, parce que David a dit : « Tous mes os diront : Eternel ! qui est semblable à toi (1)? » Lorsque le service fut terminé, un jeune homme prolongea ses dévotions avec une grande véhémence. Nous crûmes d'abord qu'il avait l'esprit dérangé, mais on nous assura que c'était au contraire un homme très-dévot. Tantôt il frappait la muraille, tantôt il tapait des pieds ; il courbait souvent tout son corps vers la terre en criant très-fort : « Adonaï, Israël n'est-il pas ton peuple? » d'un ton de reproche et comme s'il était irrité que Dieu ne lui répondît pas sur-le-champ. Tout ce service nous mettait sous les yeux en réalité la description d'Esaïe : « Pourquoi avons-nous jeûné, et tu n'y as point eu d'égard? Pourquoi avons-nous affligé nos âmes, et tu ne t'en es point soucié? » « Vous ne jeûnez point comme ce jour le requerrait pour faire que votre voix soit exaucée d'en haut (2). »

Jamais nous n'avions été plus profondément affectés à l'aspect du peuple d'Israël, jamais il ne nous était apparu sous une forme plus triste et plus solennelle : des hommes sincères et dévots, « cherchant à établir leur propre justice. » Lorsque tout fut fini, aucun d'eux n'avait l'air satisfait de gens qui ont des motifs de croire que leurs prières ont été acceptées. Plusieurs visages portaient, au contraire, l'empreinte de la détresse et presque du désespoir.

Nous n'eûmes que le temps de donner un coup d'œil à

(1) Ps. XXXV, 10. — (2) Es. LVIII, 3, 4.

deux autres synagogues, avant que le service fût fini. Nous retrouvâmes partout la même véhémence. On dit cependant que les Juifs de Tibériade surpassent encore, à cet égard, ceux de Saffet. Tous les Ashkenazim qui sont ici appartiennent à la secte appelée des Chasidim, qui est la plus superstitieuse et la plus pharisaïque de toutes.

Nous aurions voulu visiter l'extrémité supérieure du lac de Galilée, et voir si nous trouverions quelques indices de la position de Bethsaïde; mais les uns nous disaient que nous pourrions faire cette course en deux heures, les autres qu'il en fallait sept, et qu'il nous faudrait une escorte, parce que les Bédouins avaient volé des chevaux de ce côté. Nous ne voulûmes pas risquer de nous trouver en marche le jour du repos, et nous résolûmes d'aller seulement à Marona et à un village nommé Jurmah, où plusieurs Juifs s'étaient réfugiés. Chaque année des pèlerins juifs visitent les sépulcres de Marona, et après beaucoup de prières ils brûlent des châles précieux trempés dans l'huile en l'honneur des rabbins morts. Cette année même, sir Moses Montefiore avait fait ce pèlerinage, et les Juifs de Saffet l'avaient accompagné en chantant et en frappant des mains.

M. Calman resta à Saffet pour voir quelques-uns de ses anciens amis juifs, et pour éviter de les scandaliser inutilement en voyageant le jour du sabbat juif.

Deux heures après avoir quitté Saffet nous arrivâmes à Marona. Nous y trouvâmes des ruines de terrasses, des cavernes et des sépulcres creusés dans le roc, dont quelques-uns sont très-grands; mais l'objet le plus remarquable est une belle porte comme celle que nous avions vue à Kefr-Birhom. La sculpture semblait faite sur le même modèle. Les pierres sont très-grandes, et l'on peut juger de l'espace qu'occupait tout l'édifice, d'après

les fondements qui subsistent encore. Un peu plus bas sont les tombeaux des saints hommes vénérés par les Juifs ; on a bâti au-dessus un oratoire blanchi et entouré de murs. Nous entrâmes par une porte étroite, et nous nous trouvâmes dans une cour, au centre de laquelle croissait un figuier. De là on entre dans l'oratoire, où l'on jouit d'une agréable fraîcheur. Un œuf d'autruche est suspendu au plafond ; sur un pupitre étaient posés des livres de prières pour les pèlerins juifs : nous y laissâmes un de nos traités en hébreu. Les Juifs dévots ont écrit leurs noms sur les murailles. Au-dessus reposent les saints juifs, et le plus distingué de tous, le principal auteur du Zohar. Un peu plus bas, sur la colline, nous entrâmes dans une grande caverne, dans laquelle étaient creusées sept voûtes contenant plusieurs places pour des corps morts ; mais toutes étaient vides. Le village de Marona est misérable, et n'a d'autre ornement qu'un palmier solitaire. Il appartient aux chrétiens maronites, qui ont un si grand respect pour le principal Juif du village qu'ils protègent tous ses frères à cause de lui.

Nous montâmes environ une heure pour arriver à Jurmah. Le chemin était pittoresque et sauvage, et l'air pur et délicieux. Du village on aperçoit le lac de Galilée. On nous avait dit de demander la maison du rabbin Israël. Il était malade et dans son lit ; mais sa famille et les autres Juifs du village nous reçurent avec beaucoup de bienveillance. Ils ne sont pas plus de quinze ou vingt. Ce sont principalement des Russes qui ont quitté Saffet à cause des troubles du pays. On nous servit du pain, du fromage, du lait, et une espèce de boisson spiritueuse. Nous parlions hébreu et allemand, et avant de partir nous eûmes une conversation sur le pardon du péché. Nous étions touchés de cette hospitalité juive qui nous

était accordée dans un des villages du pays d'Israël, et ils ne parurent nullement blessés de nos paroles. De la porte de la maison ils nous indiquèrent Bet-Jan, village à une demi-heure de distance, dans lequel s'étaient réfugiées plusieurs familles juives; ils nous parlèrent aussi d'un village situé trois heures plus haut dans la montagne, et appelé Bukeah, où résident vingt Juifs qui cultivent la terre comme fellahs. Si cela est vrai, c'est le seul exemple que nous ayons entendu citer de Juifs cultivant la terre en Palestine.

Nous retournâmes à Saffet à temps pour visiter les synagogues des Sephardim. Nous rencontrâmes en chemin un vieux Juif qui portait son livre de prières à la main, comme nos vieux paysans écossais portent leurs Bibles à l'église. Oh! si les Israélites pouvaient avoir cette connaissance de la parole de Dieu que le Saint-Esprit a accordée à plusieurs de nos paysans d'Écosse!... Les synagogues des Sephardim sont toutes les deux dans une petite cour plantée de figuiers; elles sont propres et bien éclairées. Nous nous entretînmes de nouveau avec le jeune Juif qui nous avait suivis de Tyr. Comme nous lui parlions, d'après le psaume XXXII, du bonheur d'avoir son pardon, il nous dit: « Mais il y a longtemps que j'ai obtenu mon pardon, en faisant quatre pas dans cette terre sainte. » Et faisant ensuite allusion au chapitre LIII d'Ésaïe, il dit: « Oui, il s'applique au Messie qui est maintenant assis à la porte de Rome, parmi les pauvres et les malades. » Singulière légende qui existe dans le Talmud, et qui est un des moyens par lesquels les Juifs s'efforcent d'éluder la force de cette prophétie. Toutes les fois qu'un Juif voulait entrer en conversation avec nous, il était retenu par les signes des anciens.

Nous apprîmes dans la soirée qu'une troupe de Bédouins s'était jetée sur un petit village nommé Mijdel, situé sur les bords du lac de Galilée, et qu'ils avaient tout pillé. Cette nouvelle répandit un nouvel effroi dans Saffet.

Nous passâmes un dimanche paisible et doux. Le matin nous lûmes ensemble l'épître aux Philippiens, et nous priâmes à l'ombre d'un olivier, ayant en face de nous le mont Nephtali. L'après-midi nous eûmes un second culte sur le sommet de la montagne, au milieu des tombeaux des Mahométans, et voyant à nos pieds le lac de Galilée.

Ce fut à Saffet que nous remarquâmes pour la première fois « l'éruv, » cordon étendu d'une maison à l'autre en travers de la rue, ou fixé sur des perches élevées. Ce cordon est destiné *à représenter une muraille*, et ainsi, au moyen d'une fiction ridicule, les Juifs peuvent accomplir le précepte du Talmud : Que personne ne porte un fardeau le jour du sabbat, pas même un livre de prière, un mouchoir ou une pièce d'argent, si ce n'est dans une ville murée. Combien les paroles du Seigneur Jésus sont encore applicables à ce peuple : « Ils m'honorent en vain en enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

Le soir notre domestique Antonio, jeune garçon simple de cœur, lut avec nous la Bible italienne. Il fut très-frappé des paroles de Christ sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Depuis plusieurs jours il lisait un peu tout seul dans la soirée. M. Calman commença à parler à nos muletiers; mais lorsque l'un d'eux eut compris comment il fallait sanctifier le sabbat, il dit « qu'il n'aimait pas cela, car c'était le seul jour qu'il eût pour ses divertissements. »

Lorsque les docteurs Keith et Black étaient encore avec nous, nous avions souvent parlé de Saffet comme d'un lieu convenable pour une station de mission, et maintenant que nous venions de visiter ce village, notre conviction s'était encore fortifiée ; et nous désirions vivement voir arriver le moment où notre bien-aimée Eglise d'Ecosse pourrait établir une mission pour les Juifs dans un endroit aussi favorable. Le climat de Saffet est délicieux, même au cœur de l'été, et l'air de la montagne est pur et sain. Le missionnaire pourrait descendre en hiver à Tibériade, où l'on ne souffre jamais du froid. Maintenant ce pays n'est visité qu'à d'assez longs intervalles par les missionnaires de Jérusalem. Les Juifs de Saffet ont des relations continuelles avec ceux de Jérusalem et de la côte ; de sorte qu'ils étaient au courant de tout ce que faisaient nos frères anglais à Jérusalem, et même de tous nos mouvements, depuis que nous voyagions dans le pays. Ils sont généralement très-accessibles, et la réserve que plusieurs d'entre eux manifestaient à notre égard ne venait que des recommandations qu'on leur avait faites. Les Sephardim nous écoutaient volontiers, et à Jurmah, où ils n'étaient sous aucune influence étrangère, ils nous avaient montré beaucoup de bienveillance. Les Juifs ne font presque rien, et par conséquent ils ont beaucoup de loisir pour lire et discuter. L'état de trouble et d'angoisse dans lequel ils vivent doit les mieux disposer à écouter les vérités de l'Evangile que ne le ferait la prospérité.

Si l'on jugeait convenable d'engager les nouveaux convertis à s'occuper d'agriculture, ce lieu serait plus favorable que tout autre, comme le prouve l'exemple des Juifs de Bukeah. L'excessive dévotion des Juifs de Tibériade et de Saffet ne les rend que plus dignes d'inté-

rêt. Ils ont une affection particulière pour ces deux villes, parce qu'elles sont du nombre de leurs quatre villes saintes. Ils prétendent que Jérémie a caché l'arche quelque part dans la montagne de Saffet, et que le Messie viendra d'abord en Galilée. Cette opinion vient probablement de ce passage d'Esaïe : « La Galilée des Gentils, le peuple qui marchait dans les ténèbres, a vu une grande lumière ; » prophétie qui a été accomplie lorsque le Seigneur est venu habiter près de la mer de Galilée.

A six heures du matin nous dîmes adieu à notre hôte juif et à sa famille. Plusieurs Juifs nous saluèrent lorsque nous traversâmes la ville. Nous descendîmes vers le midi dans une vallée profonde, appelée Ouady-Hukkok. C'est peut-être l'endroit cité dans Josué (1) : « La frontière de Nephtali devait retourner du côté d'occident vers Aznoth-Tabor, puis sortir de là à Hukkok ; de sorte, que du côté du midi, elle devait se rencontrer à Zabulon. » En descendant encore vers le midi, nous remarquâmes à droite un rocher singulier d'une hauteur considérable, dans lequel étaient plusieurs cavernes, dont quelques-unes, très-grandes, paraissent avoir été faites ou agrandies par la main des hommes. On ne put nous dire le nom de cet endroit, mais nous conjecturâmes plus tard que ce pouvait être le site de Jotapata, ville natale de Josèphe, car il ressemble à la description qu'il fait de cette forteresse dans le troisième livre des guerres. D'après les descriptions des voyageurs, il paraît que les cavernes d'Arbela, que l'on croit être le Beth-Arbel d'Osée, dans une vallée au sud-ouest de la plaine de Génézareth, ressemblent beaucoup à celles-là.

Nous traversâmes une jolie colline au sud-est, et nous arrivâmes dans la plaine fertile de Génézareth, près

(1) Jos. XIX, 34.

d'une fontaine appelée « la fontaine du figuier, » et que quelques personnes croient être la fontaine de Capernaum. On nous indiqua des monceaux de décombres au milieu des buissons de la plaine comme étant les ruines de Capernaum ; mais il règne une grande incertitude à cet égard. La plaine de Génézareth a la forme d'un arc tendu ; sa longueur est d'environ quatre milles sur les bords du lac, et sa plus grande largeur de deux milles, du lac au pied des collines. Il est probable que les collines qui l'entourent appartenaient, au moins en partie, au territoire de Génézareth dans les jours de sa splendeur. On ne pouvait trouver un terrain plus favorable pour les jardins et les vergers, et du temps de Josèphe les différents étages de cet amphithéâtre étaient couverts d'une multitude d'arbres de toute espèce, qui fournissaient les fruits des différentes saisons. Nous traversâmes une belle rivière, qui arrose la plaine, et dont nous avions vu la source dans les montagnes au-dessous de Saffet. Une belle récolte de doura mûrissait près de là. Les roseaux et les chardons croissaient à une hauteur remarquable sur les bords de l'eau. Plus loin nous trouvâmes un autre courant d'eau qui descend des montagnes. Sur la hauteur étaient les restes d'une ancienne ville, dont nous ne pûmes savoir le nom. Il y a des pâturages dans lesquels paissaient les chevaux des Bédouins ; mais là même croissaient en profusion des roseaux, des arbrisseaux et des plantes épineuses.

Tel est l'état actuel du pays de Génézareth, jadis un jardin de princes, maintenant un désert. Nous avons dit que l'on ne sait pas exactement où était située cette Capernaum qui est si souvent nommée la ville du Sauveur ; on a encore plus de doute sur les sites de Chorazin et de Bethsaïda. Il est probable que ces villes étaient aussi

dans les limites de cette petite plaine, mais personne ne peut dire en quel endroit (1). Cette parole solennelle : « Malheur à toi ! » prononcée par le Seigneur Jésus sur ces trois villes, dans lesquelles il avait annoncé l'Evangile, sont tombées sur elles avec un pouvoir exterminateur. Tyr et Sidon sont mieux traitées que ces villes-là.

Nous trouvâmes le petit village de Mijdel tout à fait désert. Nous avions déjà rencontré, dans la vallée, plusieurs des pauvres paysans pillés, qui emportaient à Saffet le peu d'effets qu'on leur avait laissés. Il est assez probable que ce village occupe le site de Migdal-el, citée par Josué comme une des villes de Nephtali ; on croit aussi généralement que c'est le site de la Magdala du Nouveau-Testament (2), d'où venait le nom de Marie-Madeleine. Mais ceci est douteux, car il paraît qu'il y avait une ville du même nom sur le côté oriental, et ce nom, qui signifie « une tour, » était commun en Palestine.

Lorsque nous fûmes arrivés au bord du lac, nous vîmes toute la rive supérieure qui a la forme d'un demi-cercle. Nous distinguions facilement, à l'ouverture des collines, l'endroit par lequel arrive le Jourdain. A l'est les montagnes paraissent beaucoup plus hautes et plus escarpées. Au nord l'objet le plus grandiose était le mont Hermon, parsemé de neige. Le soleil étincelait sur

(1) On pense généralement qu'il y avait deux villes appelées Bethsaïda, sur les bords opposés du lac de Tibériade. L'une était la ville de Philippe, d'André et de Pierre (Jean I), que le Seigneur associe à Chorazin et à Capernaum (Matth. XI), et qui était dans le pays de Génézareth (Marc VI). Cette ville était évidemment à l'ouest du lac. L'autre, qui est nommée en même temps que Césarée de Philippe (Marc VIII) et que le lieu désert où le Seigneur nourrit cinq mille hommes (Luc IX, 10), était à l'est du Jourdain, probablement au nord du lac et à une heure de distance. On voit encore en cet endroit les ruines d'une ville sur une colline.

(2) Matth. XV, 39.

les eaux, et toute cette scène respirait le calme et la sérénité. Que de fois Jésus l'avait contemplée, en marchant sur les bords de ce lac ! Nous *sentions* en ce moment pourquoi il se retirait avec ses disciples *vers la mer*, lorsqu'il était tourmenté par les persécutions de ses ennemis. Les rabbins ont dit plus vrai qu'ils ne le croyaient, lorsqu'ils ont déclaré que « DIEU aimait cette mer plus que toutes les autres. »

Après Mijdel, la rive du lac tourne encore plus vers le sud-est, et, comme les collines sont tout près du bord, le sentier est souvent très-élevé au-dessus de l'eau. Quelquefois un torrent descend des montagnes, et le rivage s'abaisse doucement et forme une petite baie avec une grève couverte de cailloux, et puis l'on retrouve des bords escarpés. C'est sûrement auprès d'une de ces baies que se trouvait le Seigneur lorsqu'il se rassembla autour de lui une si grande multitude qu'il fut obligé d'entrer dans une barque, et il prononça la parabole du semeur, tandis que « la multitude se tenait sur le rivage (1). » C'était peut-être aussi lors d'une promenade solitaire autour de quelqu'une de ces baies qu'il s'approcha de Jacques et de Jean qui raccommodaient leurs filets sur le rivage (2). Le plus vaste de ces espaces, formé par l'ouverture des montagnes, était cultivé et paraissait très-fertile, et nous remarquâmes sur le rivage un grand puits circulaire entouré de murs en ruines. Lorsque nous fûmes arrivés sur le promontoire qui est au delà, nous vîmes en plein la partie méridionale du lac, et les tours et les sombres murs de Tibériade étaient à nos pieds. Sur le bord opposé, les montagnes de Basçan faisaient l'effet d'une muraille droite et continue qui descendait jusqu'au lac, et qui donnait à ses eaux une teinte

(1) Matth. XIII, 1, 2. — (2) Marc I, 19.

de bleu plus foncée. Nous ne pûmes pas distinguer un seul arbre sur ces montagnes, et de notre côté ils étaient en très-petit nombre. On voit quelques palmiers au milieu des murailles et des tours de Tibériade, qui sont noires comme de la lave, ce qui donne à ces ruines le plus mélancolique aspect. Cette ville a beaucoup souffert du tremblement de terre qui a bouleversé Saffet, et les désordres qu'il a causés n'ont pas été réparés. On l'appelle aujourd'hui Tabaria.

Nous voulions nous établir dans l'ancienne église de Saint-Pierre, reste des premiers siècles du Christianisme, mais nous pensâmes que nous serions plus proprement et plus fraîchement en plantant notre tente entre cette église et le lac. Les misérables cabanes dans lesquelles vivent les habitants de Tibériade excitèrent notre compassion. Ce ne sont guère que des branches d'arbre couvertes de terre, et ils n'ont d'autre combustible que le fumier séché des chevaux et des bêtes à cornes, ce que nous avions déjà vu à Saffet.

Nous traversâmes plusieurs arcades en ruines, pour arriver au quartier des Juifs. Nous vîmes d'abord les Ashkenazim, allemands et russes, avec leurs chapeaux à larges bords, ou leurs grands bonnets fourrés, et leurs sales robes polonaises, le plus incommode de tous les vêtements dans un semblable climat. Il y a dans la ville trois synagogues pour les Ashkenazim et deux pour les Sephardim, outre plusieurs salles d'étude très-propres et très-aérées. Dans la première synagogue d'Ashkenazim où nous entrâmes nous trouvâmes trois vieillards, dont les barbes étaient blanches comme la neige; l'un d'eux était sourd, et tous étaient presque aveugles; ils étudiaient pourtant les volumes du Talmud. Ce spectacle était fait pour exciter une compassion semblable à celle

qu'éprouvait le Seigneur en voyant dans la Galilée des multitudes qui étaient « comme des brebis qui n'ont point de berger. » Nous avions à peine commencé à causer avec eux qu'un jeune Juif les avertit en les touchant du doigt, et aussitôt ils se turent. Ils paraissaient absorbés par leurs études, et peu après ils sortirent l'un après l'autre. Le voile est sur leur cœur, et ils sont sur le seuil de l'éternité. Dans une autre synagogue, nous trouvâmes un assez grand nombre de Juifs plus jeunes, qui causèrent assez librement avec nous, jusqu'au moment où ils furent aussi avertis et se montrèrent plus réservés. Cependant un Juif respectable, nommé Haïm, entra dans la synagogue, et reconnut aussitôt M. Calman. C'était un homme aimable et intelligent, qui avait quelques moyens d'existence, et qui exerçait la médecine. Dans une visite précédente, il avait très-bien accueilli MM. Calman et Nicolayson qui lui avaient laissé un Nouveau-Testament hébreu. Lorsqu'il reconnut M. Calman il tressaillit, et ne lui parla qu'avec un peu de contrainte; avant de nous quitter, il nous engagea, bien qu'assez froidement, à venir chez lui, et nous le lui promîmes.

Nous visitâmes ensuite une synagogue des Sephardim, qui nous accueillirent beaucoup mieux. Nous trouvâmes un vieux Juif entouré de vingt enfants auxquels il apprenait à lire le premier chapitre des Lamentations de Jérémie avec les inflexions de voix convenables. Plusieurs Juifs se rassemblèrent autour de nous, et nous eûmes une discussion intéressante qui dura une heure. Le maître commença par nous faire des questions sur l'hébreu. M. Calman causait avec lui en arabe. Pendant ce temps les enfants qui s'étaient assemblés autour de M. Bonar lurent une partie du premier chapitre des

Lamentations, en le traduisant en arabe. Ils s'amusèrent aussi à lui faire plusieurs questions en hébreu. Un groupe de jeunes gens causaient avec M. Mac Cheyne près de la porte. Il leur prouvait par Zach. XIII, 1, que les Juifs ne connaissaient pas la source du pardon. Ils amenèrent deux de leurs rabbins qui avaient l'air vénérable, et les engagèrent à répondre à nos questions. Les rabbins nous montrèrent beaucoup de bienveillance; mais comme ils n'aimaient pas la discussion, ils se retirèrent peu de temps après.

Du côté opposé de la cour était une de leurs salles d'étude, dans laquelle était une collection considérable de livres hébreux. Il n'y avait alors que six cents Juifs à Tibériade, à cause des troubles qui agitaient le pays. Les Bédouins inspiraient la même terreur qu'à Saffet. Ce fut en vain que nous cherchâmes à retrouver les traces de l'ancienne académie juive, où les compilateurs de la Mischna et de la Guemara avaient accompli leurs travaux. Nous demandâmes s'il ne restait pas de traces d'ancien bâtiment qui se rattachât à cette fameuse école de Tibériade, mais on ne put pas nous répondre, et aucun des Juifs ne paraissait bien connaître cette histoire. En sortant de la synagogue nous trouvâmes, sous une arche de bâtiments ruinés, un rouleau de parchemin, qui contenait en manuscrit une partie du livre d'Esther, et qu'on avait jeté là au milieu de fragments d'autres livres, parce qu'on avait fait quelque faute en les copiant.

Nous allâmes chez le médecin juif Haïm, conduits par une petite fille juive qui parlait allemand. Nous lui fîmes des questions sur son père et sur sa mère, et elle répondit que tous deux avaient péri sous les ruines du tremblement de terre. Nous trouvâmes la maison du docteur propre et bien arrangée. Il nous dit que, s'il n'avait pas

causé plus librement avec nous dans la synagogue, c'était parce qu'il était très-suspect à ses frères. Quelque temps auparavant, quelques Juifs avaient découvert, en son absence, son Nouveau-Testament, et, lorsqu'il était revenu, il les avait trouvés qui le mettaient en pièces feuille après feuille. Il nous le montra; c'était une Bible hébraïque à laquelle était joint le Nouveau-Testament. Il en avait sauvé une partie, mais on avait détruit tout le commencement jusqu'à l'épître aux Corinthiens. C'était un homme affectueux et agréable, et il penchait beaucoup vers le Christianisme.

Dans la soirée, comme nous nous promenions sur le rivage, nous vîmes une barque amarrée tout près de là, et nous apprîmes qu'elle appartenait à un Juif qui s'en servait pour pêcher. On nous parla de plusieurs tombeaux creusés dans le roc, dans ces montagnes de Basçan qui paraissaient si escarpées, et notre désir de traverser le lac s'en accrut encore; car nous étions sûrs que le rivage opposé était « le pays des Gadaréniens, vis-à-vis de la Galilée. » En comparant toutes les circonstances, il nous parut probable que nous avions devant les yeux la scène du miracle accompli sur l'homme qui était possédé d'une légion de démons, et que le lieu escarpé dont on nous parlait pouvait être la montagne du haut de laquelle le troupeau de pourceaux s'était précipité dans la mer. Nous fîmes donc marché avec le batelier pour nous transporter de l'autre côté, ce qu'il croyait pouvoir faire en une heure à l'aide de la brise; mais, tout d'un coup, et sans nous donner d'autre raison que la crainte de voir changer le vent, il refusa de nous faire traverser le lac, et nous fûmes obligés de renoncer à ce projet. Peu après nous le vîmes s'embarquer.

Nous retournâmes à notre tente, dressée sur la grève.

Nos domestiques s'étaient procuré un excellent poisson du lac, et ils étaient occupés à le faire cuire, ce qui nous rappela vivement le récit contenu dans le chapitre XXI de saint Jean. C'était en ce même lieu, ou près de là, que Jésus se tenait un matin sur le rivage, et qu'il dit à ses disciples : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » et qu'il prépara pour eux de « la braise et du poisson mis dessus, et du pain, » leur disant : « Venez et dînez. » Ce fut après ce repas qu'il adressa d'abord à Pierre, mais aussi à tous ceux qui, comme nous, sont bergers du troupeau de Christ, cette question si saisissante : « M'aimes-tu? » et cette précieuse recommandation : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Lorsque l'obscurité fut venue, le docteur Haïm vint à notre tente. Il n'avait pas osé venir plus tôt par crainte des Juifs. Comme nous lui demandions, en regardant le lac, s'il y avait quelquefois des tempêtes, il dit : « Oui; et en hiver *les tempêtes sont plus dangereuses que celles de la grande mer.* » Cela s'accorde tout à fait avec ce que nous avait raconté M. Hebard, l'un des missionnaires de Beyrout. Il avait visité le lac en avril, et avait campé un soir tout au bord de l'eau. Vers minuit il s'était élevé, tout d'un coup, une telle tempête qu'il était obligé de se tenir aux pieux de sa tente. Telle était la tempête qui avait couvert de flots la petite barque dans laquelle dormait le Seigneur, au milieu de ses disciples, et l'on ne peut s'étonner qu'ils fussent épouvantés et qu'ils criassent : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons! » puisque de semblables orages sont plus dangegeux que ceux de la grande mer (1).

Nous nous réveillâmes vers minuit, et nous demeurâmes quelque temps assis sur le bord du lac. Les ténèbres

(1) Matth. VIII, 24.

avaient complétement enveloppé les eaux. Les prières que faisait le Seigneur pendant la nuit, sur les hauteurs voisines de ces rivages, nous apparaissaient comme une réalité actuelle; et le souvenir du jour où, vers la quatrième veille de la nuit, Jésus alla à ses disciples « marchant sur la mer, » répandait un intérêt inexprimable sur ces eaux paisibles. Il n'est aucun lieu, sans en excepter Jérusalem, qui produise une impression aussi profonde et aussi solennelle que le lac de Galilée.

Le matin nous nous baignâmes avec délices dans l'eau pure du lac, qui nous parut aussi douce et aussi agréable que celle du Nil. Pendant que nous étions dans l'eau, un pêcheur vint à passer avec un filet qu'il jeta dans la mer. Nous ne pûmes considérer ses jambes nues et ses bras brunis par le soleil sans penser que c'était à deux hommes comme celui que nous avions sous les yeux que le Seigneur Jésus avait dit autrefois, sur ce même rivage : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

Nous résolûmes d'aller à cheval jusqu'aux bains chauds, à deux milles au sud de Tibériade, pour mieux voir l'extrémité du lac. En traversant la ville nous vîmes plusieurs habitants qui se levaient, après avoir couché sur leur toit, de même que Saül avait couché sur le toit de la maison de Samuel (1). Les Juifs étaient réunis dans leur synagogue, et nous vîmes une chose extraordinaire, trois femmes assises sous un veranda, ayant devant elles de grands in-folios qui paraissaient être des livres de prières. Plusieurs des enfants auxquels nous avions parlé la veille nous reconnurent et nous saluèrent. Ne pourrait-on pas pénétrer dans les familles juives en montrant de l'affection aux enfants ?

(1) 1 Sam. IX, 26.

Nous sortîmes de la ville à travers une des brèches faites dans la muraille par le tremblement de terre, et nous suivîmes les bords unis du lac jusqu'à « Hammam-Tabaria, » ou les bains chauds de Tibériade, bâtiment blanc que nous avions vu de Saffet, et qu'on croit bâti sur le site d'une ville forte appelée « Hammath, » citée par Josué, et qui était près de la ville de Cinnereth, qui a donné son nom au lac. Ce bâtiment a été construit par Ibrahim-Pacha; il est très-beau : tous les pavés sont en marbre. Le bain est offert gratuitement au public; on ne paie que les domestiques qui fournissent aux baigneurs tout ce dont ils ont besoin. Il y a des baignoires de marbre blanc dans des chambres particulières. Le bain commun est au centre; c'est un grand bassin de marbre; il est rond, et est constamment réchauffé par l'eau qui vient des sources. Il a environ cinq pieds de profondeur, et nous avions d'abord de la peine à supporter la chaleur de l'eau; mais lorsqu'on a nagé quelque temps, la sensation de la chaleur devient très-agréable et ouvre tous les pores. On nous fit ensuite asseoir dans la chambre qui précède, pour laisser un libre cours à la transpiration, et l'on nous servit des melons d'eau et du café. Nous examinâmes deux des principales sources, qui sont si chaudes que nous ne pouvions y tenir la main plus d'une seconde. Entre les sources et le lac, on voit plusieurs pétrifications curieuses, entre autres le tronc et les racines de quelques vieux oliviers. Nous ne vîmes pas mieux l'extrémité du lac de cet endroit que de Tibériade, et nous serions allés volontiers jusqu'aux ruines de Tarichæa, et à l'endroit où le Jourdain sort du lac, si nous n'avions pas eu une aussi longue journée à faire.

Nous nous éloignâmes à regret des bords de la mer de Galilée, et nous nous dirigeâmes vers l'ouest, en esca-

ladant les montagnes escarpées qui entourent la petite plaine de Tibériade. Les rochers sur lesquels nous marchions étaient noirs et d'origine volcanique. Lorsque nous eûmes atteint le sommet de la montagne, nous eûmes à notre droite, mais un peu au-dessous de nous, la belle plaine de Huttin; à notre gauche était une plaine encore plus élevée, et presque entièrement cultivée. La plaine de Huttin présentait une variété de champs cultivés et d'espaces abandonnés aux fleurs sauvages. Nous traversâmes de vastes champs couverts de chardons odoriférants à fleurs violettes, dont la tige avait souvent six ou huit pieds de haut, et parfois douze ou quinze têtes. Nous vîmes bondir les gazelles par-dessus les arbrisseaux et les rochers, et nous pensâmes à ce passage du cantique : « Mon bien-aimé vient sautant sur les montagnes et bondissant sur les coteaux; il est semblable à la gazelle ou au faon des biches (1). »

Nous aperçûmes bientôt dans l'éloignement, vers le midi, le mont Thabor, que les Arabes appellent Djebel-Tor; tandis que près de nous, à notre droite, s'élevait la montagne qu'on appelle les Cornes-de-Huttin, à cause de ses deux sommets coniques. On la nomme aussi, d'après la tradition, la montagne des Béatitudes, parce que c'est là, dit-on, qu'a été prononcé le sermon sur la montagne; par cette même raison on l'appelle aussi la montagne de Toubat, ou des Bénédictions. D'après une autre tradition, on suppose que c'est aussi là que le Seigneur Jésus nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons (2). Il est possible que ces deux traditions soient exactes, mais l'on n'en a aucune preuve, et elles n'ont peut-être d'autre motif que l'aspect remarquable que ces deux pics donnent à cette montagne. Nous arri-

(1) Cant. II, 8, 9. — (2) Jean VI.

vâmes à un grand village appelé Lubiah, d'où l'on voit en plein le Thabor ; les arbres qui l'entourent lui donnent un aspect agréable. Nous descendîmes ensuite dans la vaste plaine d'Esdraélon ; et ayant ordonné à Antonio et aux muletiers de porter notre bagage à Dabourieh, village situé au pied du Thabor, du côté de l'occident, nous traversâmes rapidement la plaine, accompagnés de Botros, domestique de M. Calman, dans l'intention de monter sur le Thabor avant le coucher du soleil.

La plaine a environ trente milles de longueur et vingt de largeur, et elle est singulièrement unie. On ne cultive guère qu'un seizième de cette vaste plaine; le reste est couvert de ronces et d'épines dont les couleurs variées produisent d'abord l'apparence de diverses cultures. L'œil mesure difficilement les distances sur cette vaste étendue; des hauteurs de Lubiah, il nous semblait que nous serions au Thabor en moins d'une heure, et nous marchâmes plus de deux heures, de toute la vitesse de nos chevaux. Les mauvaises herbes étaient souvent aussi hautes que nos chevaux, et à peine vîmes-nous un arbre. Le Thabor a une forme très-gracieuse, mais son aspect varie beaucoup selon les différents côtés desquels on l'aperçoit, ce qui explique la grande diversité qui existe entre les vues qu'on en a faites. Vu du nord il présente une portion de sphère, et paraît couvert jusqu'au sommet de beaux bois qui offrent une retraite aux animaux, pour lesquels on « étend un filet sur Thabor (1). » Vu de l'ouest, c'est un cône tronqué qui paraît plus élevé et plus escarpé, et vu du midi il n'y a presque pas d'arbres; mais c'est toujours un objet très-frappant et très-remarquable, selon ce qu'a dit le prophète : « Comme Thabor est entre les montagnes (2). » Nous passâmes au milieu de

(1) Osée V, 1. — (2) Jér. XLVI, 18.

plusieurs troupeaux de chèvres, et nous vîmes près de la montagne un khan ruiné, et une forteresse avec des tours aux quatre coins, qui paraît avoir été bâtie par les Francs, à l'époque des croisades. Tout auprès se trouve le tombeau d'un saint mahométan sous l'ombrage d'un grand arbre; une cruche d'eau était posée sur le tombeau, selon l'usage des Mulsumans. Les branches inférieures de l'arbre étaient couvertes de morceaux d'étoffe de différentes couleurs, qui étaient là comme une sorte d'*ex-voto*

Nous nous arrêtâmes un moment pour examiner une charrue qui se trouvait là sous un arbre. Elle était entièrement de bois; le soc était seulement revêtu d'une plaque de fer très-mince; elle était par conséquent très-légère et l'on pouvait la guider d'une seule main. Nous vîmes par là combien il serait facile d'accomplir littéralement les paroles des prophètes : « Les nations forgeront leurs épées en hoyaux (1). » On arrive au Thabor par une sorte d'avenue large et creuse, plantée d'une manière régulière de beaux chênes, de sorte qu'on croirait se diriger vers un château plutôt que vers un désert. Le Thabor lui-même et la chaîne basse qui le rattache aux montagnes de Nazareth étaient couverts des mêmes arbres; non pas de broussailles, comme les montagnes de Juda, mais de grands arbres qui croissaient à des distances régulières, comme s'ils avaient été plantés par un jardinier.

Nous savions que le village de Dabourieh, où l'on devait porter notre bagage, était à l'ouest de la montagne, tout près de sa base, et nous aurions dû aller y chercher un guide, ou du moins monter par le sentier tracé de ce côté de la montagne, comme on le fait ordinairement;

(1) Mich. IV, 3; et Es. II, 4.

mais le jour était avancé, nous n'avions pas de temps à perdre, et nous résolûmes de monter droit devant nous du côté du nord. Quittant la route, et pénétrant par un sentier étroit dans le bosquet de chênes, nous commençâmes à monter. Nous perdîmes bientôt toutes traces de sentier, et nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe d'arbrisseaux entrelacés de ronces et de grands arbres. La montagne était très-escarpée, et de temps en temps nos mules avaient bien de la peine à avancer. A la fin nous mîmes pied à terre; les branches d'arbres entrelacées nous obligeaient souvent à passer les premiers et à tirer nos bêtes par le trou que nous avions fait. Nous cherchâmes en vain la trace d'un sentier, et il fallut marcher en avant au milieu des arbres et des épines qui déchiraient nos mains et nos vêtements, en tirant après nous nos mules, aussi harassées que nous-mêmes. Un moment nous étions presque décidés à passer la nuit au milieu des arbres, entourés de bêtes sauvages, car il nous semblait que nous étions encore loin du sommet; le soleil commençait à descendre vers l'occident, et retourner sur nos pas eût été aussi difficile que de monter. Cependant nous priâmes celui qui garde Israël de nous diriger. Peu à peu nous arrivâmes auprès d'anciennes pierres, qui étaient évidemment les restes de quelque édifice, ce qui nous fit penser que nous étions près du sommet, et à notre grande joie notre conjecture se vérifia bientôt. Le soleil venait de disparaître, mais il faisait encore assez clair pour que nous pussions bien voir les points principaux de cette magnifique perspective. Nous grimpâmes sur les ruines des vieilles fortifications du côté du sud-est, qui est le point le plus élevé. Au nord et au nord-est nous vîmes la plaine que nous avions traversée, les hauteurs de Huttin et le profond bassin des monta-

gnes qui entourent la mer de Galilée. D'autres voyageurs ont vu une partie du lac; nous ne l'aperçûmes pas, mais les montagnes escarpées de Basçan semblaient tout près de nous. A l'ouest et au sud-ouest s'étendait la plus grande partie de la plaine d'Esdraélon, terminée par la longue chaîne du Carmel, et arrosée par le Kishon, qui coulait à pleins bords vers la Méditerranée. Au midi était la chaîne gracieuse du Petit-Hermon, et derrière le sommet du mont Guilboah. Entre nous et Hermon était une partie de la plaine, couverte de champs immenses de chardons et de fleurs sauvages de toutes les couleurs. Combien cette plaine devait être belle lorsqu'elle était parsemée de beaux villages, de jardins et de champs de blé, et entourée de montagnes fertiles! Au pied du Petit-Hermon, M. Calman nous montra Endor, où Saül était allé consulter la femme qui avait un esprit de Python, la veille de sa mort (1); et, un peu plus loin vers l'ouest, le village de Naïm, qui marque encore le lieu où Jésus ressuscita le fils de la veuve (2).

Le Thabor s'élève de mille pieds environ au-dessus de la plaine, et répond bien à la description : « Il les mena seuls à part sur une haute montagne. » Le plateau qui se trouve à son sommet a environ un mille de circonférence; il est couvert de groupes de beaux arbres et de broussailles, et il présente un lieu complétement retiré dans le centre du pays. Si ce fut là réellement qu'eut lieu la Transfiguration, une difficulté ressort de ce fait qu'il y avait jadis, sur ce sommet, une forteresse et un village; car sans cela il serait difficile de trouver dans tout le monde un lieu plus convenable pour cette scène céleste. Il y avait quelque chose de solennel dans la pensée que nous étions probablement sur « la sainte

(1) 1 Sam. XXVIII. — (2) Luc VII, 11.

montagne, » consacrée par la visite de Moïse et d'Elie, par la présence du Seigneur transfiguré, et par la voix qui dit du haut du ciel : « C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Barac avait jadis assemblé ses dix mille hommes sur cette montagne (1). Et un grand nombre d'hommes pieux et savants croient, d'après l'Apocalypse, que c'est dans la plaine qui s'étend à ses pieds que les armées de l'antechrist, rassemblées dans le lieu appelé Armageddon, doivent être un jour détruites.

Nous serions restés volontiers plus longtemps sur le sommet du Thabor, pour méditer sur le passé et sur l'avenir; car lors même qu'il ne nous restait que les associations d'idées qui s'y rattachent, nous sentions « qu'il était bon d'être sur cette montagne; » mais l'obscurité descendait rapidement, et, ne pouvant plus jouir de la belle vue, nous nous décidâmes à descendre. La lune se leva, et à sa clarté notre domestique nous guida, vers le sud, par un sentier escarpé et rocailleux. Lorsque nous arrivâmes au pied de la montagne, six ou huit hommes qui étaient couchés par terre se levèrent précipitamment et s'avancèrent vers nous, de gros bâtons à la main. Cet aspect était assez effrayant ; mais nous nous rassurâmes bientôt en voyant que c'étaient de paisibles cultivateurs qui gardaient leurs tas de blé pendant la nuit. De leur côté, ils nous prirent d'abord pour les Bédouins qu'ils redoutaient, et ils furent charmés de ne trouver en nous que des voyageurs égarés. Nous apprîmes alors que Dieu nous avait merveilleusement conservés et guidés. Ils pouvaient à peine croire que nous descendissions de la montagne; car ils nous dirent qu'une bande d'Arabes était en embuscade au milieu des bois, et que plusieurs personnes avaient été tuées le jour précédent. Il était donc évident

(1) Juges IV, 14.

que nous avions échappé au danger en quittant le chemin direct et en montant d'un côté de la montagne par lequel on ne passe guère. L'obscurité, qui ne nous avait pas permis de faire le tour du sommet, nous avait aussi empêchés d'approcher de la retraite des Bédouins. Deux des paysans nous conduisirent à Dabourieh, et nous y trouvâmes nos domestiques, qui étaient fort inquiets de nous. Ils avaient dressé la tente et avaient placé une lumière dans l'intérieur, pour que nous pussions distinguer de loin ses rideaux blancs; mais ils commençaient à craindre que nous ne fussions tombés entre les mains des Arabes. Jamais peut-être nous n'avions été aussi reconnaissants envers Dieu que ce soir-là, lorsque nous fûmes paisiblement assis dans notre tente, après les alarmes et les fatigues de cette journée. Nous terminâmes notre culte en chantant de tout notre cœur le psaume CXXIV.

Tout près du village de Dabourieh, un petit ruisseau du même nom vient du nord se jeter dans le Kishon. Les uns croient que le nom de Dabourieh vient de Thabor; d'autres conjecturent qu'il peut venir de la prophétesse Débora, qui avait accompagné Barac sur cette montagne; mais il est plus probable que le village est sur le site de la ville de Dabrath, qui était dans la tribu d'Issachar et appartenait aux lévites (1). De la porte de notre tente nous voyions, à travers la plaine, les villages d'Endor et de Naïm, au pied du Petit-Hermon. A l'ouest d'Hermon est Solam, l'ancienne Sçunem, et vers le midi, près de Guilboah, Zerin, l'ancienne Jizréhel; mais nous ne les visitâmes pas.

Deux heures après avoir quitté Dabourieh, nous commençâmes à descendre vers Nazareth. La ville est située à l'ouest, sur la pente d'une des montagnes de craie

(1) Jos. XXI, 28.

qui entourent la vallée, qu'on a souvent comparée à une coupe. Les maisons sont bâties en pierres très-blanches, et ont une meilleure apparence que celles des autres villes de la Palestine. Les bâtiments du couvent sont très-massifs, et il y a dans la ville une mosquée entourée de cyprès. On ne voit d'autres ruines que les restes d'un vieux khan près de l'entrée de la ville. Les jardins sont remplis d'oliviers et de figuiers. Les femmes que nous vîmes près du puits nous parurent mieux vêtues que celles de la plupart des autres villes, et en tout nous trouvâmes à Nazareth un air de prospérité qui surpassa notre attente. Nous nous rendîmes au khân, qui est un des meilleurs du pays.

Nazareth est dans une situation très-retirée. L'on dit que cette circonstance y attirait jadis les gens les plus méprisables de la Galilée, de sorte que la corruption des habitants de Nazareth avait fini par passer en proverbe. C'est au milieu de telles gens que le Seigneur Jésus vécut trente ans, paisiblement soumis à la volonté de son Père, lui rendant dans l'obscurité cette parfaite obéissance qui est imputée à tous ceux qui croient en lui.

Nous visitâmes le couvent, et nous vîmes toutes ses prétendues merveilles. On nous montra la chambre de l'Annonciation, dans laquelle l'ange Gabriel avait salué Marie en lui disant : « Je te salue, toi qui es reçue en grâce ; » la maison de Joseph, taillée dans le roc, et le pilier curieusement (les habitants disent *miraculeusement*) suspendu au toit. Les moines voulaient nous conduire dans une autre partie de la ville, pour nous montrer la table de pierre sur laquelle Christ avait dîné avec ses disciples avant et après sa résurrection, mais nous avions assez vu de choses de ce genre. Il y a dans le couvent un ou deux bons tableaux, surtout celui qui représente

l'Annonciation; mais on voudrait que Dieu le Père n'y parût pas sous la figure d'un vieillard. On y voit aussi un ancien portrait de Christ, que l'on dit avoir été envoyé par lui au roi d'Edesse.

Du jardin du couvent les moines nous indiquèrent la montagne du haut de laquelle les habitants de Nazareth avaient voulu précipiter le Seigneur; elle est à un mille et demi de la ville. Cette tradition ne peut subsister devant les paroles expresses de l'Évangile : « Et s'étant levés, ils le mirent hors de la ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne *sur laquelle la ville était bâtie*, pour le précipiter (1). » Nous visitâmes ensuite le lieu élevé qui, d'après le docteur Clarke, doit être celui d'où l'on voulut précipiter le Seigneur. Cette hauteur est réellement une continuation de la montagne sur laquelle la ville est bâtie. C'est un rocher qui forme plusieurs précipices dangereux, et nous n'hésitâmes pas à adopter la conjecture du docteur Clarke.

Les rochers blancs qui entourent Nazareth lui donnent un aspect particulier. La poussière dont les arbres étaient alors couverts ajoutait encore à l'apparence de sécheresse; la chaleur était très-forte, et les rayons du soleil, renvoyés par les rochers blancs, étaient très-fatigants pour les yeux. Près de l'entrée de la ville est une bonne fontaine, qu'on appelle la fontaine de la Vierge, parce qu'on dit que Marie et son fils Jésus allaient y puiser de l'eau.

Nous fûmes retenus à Nazareth plus longtemps que nous ne l'aurions voulu, le muletier qui s'était engagé à nous conduire de Saffet à Saint-Jean-d'Acre nous ayant brusquement quittés pour se joindre à une caravane qui allait partir pour Damas. Nous allâmes chez le cadi pour

(1) Luc IV, 29.

nous plaindre; lorsqu'il parut, les gens qui l'attendaient baisèrent le bord de son vêtement, en signe de respect. C'est dans le même esprit que les adorateurs de Baal baisaient jadis son image (1). Il y a peut-être une allusion à cet usage dans ce passage du Psaume II : « Baisez le fils (ou rendez hommage au fils), de peur qu'il ne se courrouce. » Le cadi ne pouvait rien pour nous, et nous renvoya au muteselim; et encore ajouta-t-il que cette cause devrait aller devant le sheik! Sur ces entrefaites, le muletier était parti, et, n'ayant nulle envie d'attendre qu'on l'eût ramené, nous continuâmes notre voyage sans lui.

En quittant Nazareth, nous suivîmes un sentier qui passe sur les montagnes rocailleuses qui sont au nord-ouest de la ville, et nous arrivâmes près de Kefr-Kenna, qu'on regarde généralement comme Cana de Galilée, où le Seigneur Jésus changea l'eau en vin. Nous avons appris depuis que le docteur Robinson a découvert que le véritable site de Cana de Galilée est Kana-el-Jelil, village ruiné, à trois heures au nord de Nazareth. Nous avions vu ce dernier village après avoir quitté Sephourieh, mais il n'avait pas attiré notre attention. Sephourieh est l'ancienne *Sepphoris*; ce nom, qui veut dire en hébreu « un oiseau, » vient sûrement de ce que cette ville est sur une éminence, et ressemble à un oiseau perché sur une montagne. Elle est dominée par un château en ruines, et on voit çà et là des fragments de colonnes. Le rabbin Judah, le saint qui a complété la Mischna, était dans cette ville.

Les paysans nous offrirent du *leban*, que nous acceptâmes. Nous parcourûmes une aire très-vaste, et nous fîmes plusieurs questions sur les opérations de l'agri-

(1) 1 Rois XIX, 16.

culture. On fait passer sur le blé, pour le séparer de l'épi, un instrument qu'on appelle *loah;* c'est une planche plate, sous laquelle sont enfoncées des pierres, à distance régulière, à peu près comme les clous sous les souliers d'un paysan. Ce *loah* est traîné par deux chevaux ou deux bœufs; un jeune garçon assis sur la planche les dirige, et la planche tourne en rond sur le blé. On se sert généralement de cet instrument, et c'est probablement celui dont parle le prophète (1). On appelle *midra* la fourche de bois avec laquelle on secoue le blé, et *raha* la pelle de bois creuse qui sert à achever l'opération. Cette *raha* est évidemment le *van*, dont il est parlé dans le Nouveau-Testament. Le blé tombe en tas sur l'aire, tandis que la balle est emportée par le vent, et va former un monceau à une petite distance. Les paysans ne brûlent pas la balle; ils la donnent à leur bétail, et elle est si parfaitement sèche que, si on y mettait le feu, on ne pourrait guère parvenir à l'éteindre. Ces simples coutumes font mieux comprendre les paroles de David : « Il n'en sera pas ainsi des méchants; mais ils seront comme la balle que le vent chasse loin (2); » et ce que Jean-Baptiste dit de Jésus : « Il a son van dans ses mains, et il nettoiera parfaitement son aire, et amassera son froment dans le grenier; mais il brûlera la balle au feu qui ne s'éteint point (3). »

Nous continuâmes à marcher vers le nord-ouest, et nous entrâmes dans une vaste plaine entourée de collines basses. Nous trouvâmes çà et là quelques champs de doura, mais la plus grande partie de la plaine était couverte de chardons et de mauvaises herbes. La terre était très-dure et la route très-unie; il y passe un grand

(1) Es. XXVIII, 27. — (2) Ps. I, 4. — (3) Matth. III, 12.

nombre de voyageurs, mais jamais de voitures à roues. Nous nous aperçûmes que notre domestique Antonio n'était pas avec nous ; nous supposâmes qu'il avait oublié un manteau à Sephourieh, et qu'il était retourné le chercher sans rien dire. Lorsque nous fûmes arrivés à l'entrée du beau défilé d'Abilène, nous nous arrêtâmes quelque temps auprès d'un puits et d'un khan en ruine pour attendre Antonio ; mais, ne le voyant pas venir, nous nous préparions à partir sans lui, lorsque nous vîmes arriver auprès du puits un vieillard, monté sur un âne, qui nous engagea à ne pas aller plus loin. Il venait d'être arrêté et menacé par huit Bédouins armés, qui étaient en embuscade dans la vallée, pour arrêter les voyageurs qui se rendaient à Saint-Jean-d'Acre. Ils ne l'avaient laissé aller que parce qu'il était vieux et que son âne n'avait aucune valeur. Cet avertissement nous mit dans un grand embarras ; nous ne savions si nous devions camper dans le vieux khan et marcher la *nuit, ou nous* diriger vers un village qui était près de là. Tandis que nous délibérions, il arriva des gens qui conduisaient des chameaux à Sephourieh. Ils n'avaient rencontré personne, et ils pensèrent que le vieillard avait pris des soldats du pacha pour des Bédouins. Enfin, considérant que nous n'avions aucun lieu sûr pour y camper, nous nous décidâmes à marcher en avant, en nous confiant en celui qui peut tout, et qui nous avait préservés de tout mal jusque-là. Nous entrâmes donc dans la belle vallée de Zabulon, qu'on appelle maintenant Ouady-Abilène. Tantôt la vallée était large, bien cultivée, et entourée de montagnes boisées et escarpées ; tantôt elle devenait presque aussi étroite qu'un défilé. Dans un de ces passages étroits un de nos gens ramassa un bâton que nous reconnûmes pour être celui d'Antonio, ce qui fit naître

bien des conjectures. Vers le coucher du soleil nous rencontrâmes une troupe de Bédouins, à l'aspect sombre et formidable, mais sans armes. Ils étaient montés sur des ânes, et portaient à la main de gros bâtons. Ils nous regardèrent de très-près, mais ils nous rendirent notre salut et passèrent tranquillement. Nos domestiques pensèrent qu'en voyant que nous étions des Francs ils avaient supposé que nous devions avoir des armes à feu. Quant à nous, cette délivrance nous rappela celle de Josaphat, lorsque « Dieu fit qu'ils s'éloignèrent de lui (1). » Nous ne rencontrâmes plus aucun voyageur sur ce chemin ; c'est un des meilleurs de la Palestine, et il devait être très-fréquenté dans les anciens temps.

En sortant de cette vallée, nous vîmes à la clarté des dernières lueurs du soir la ville d'Abilène, à notre gauche, sur le haut d'une montagne. On ne peut guère douter que ce soit là l'ancienne Zabulon, sur la frontière d'Ascer, le nom moderne venant évidemment de l'ancien (2). Les voyageurs qui l'ont visitée y ont trouvé des restes d'arches et d'autres édifices ; quant à nous, nous ne la vîmes que de loin et dans le crépuscule. Nous nous dirigeâmes ensuite vers un petit hameau, et nous campâmes entourés de chameaux et de troupeaux.

Nous célébrâmes notre culte du soir avec un sentiment de reconnaissance particulier, pour les délivrances qui nous avaient été accordées. Nous étions péniblement occupés du sort de notre pauvre Antonio, et nous sentions toute la force de cette prière du Psalmiste : « Eternel, garde-moi des mains du méchant ; préserve-moi de l'homme violent (3). »

Le 18 juillet, nous nous dirigeâmes vers Saint-Jean-

(1) 2 Chron. XVIII, 31. — (2) Jos. XIX, 27. — (3) Ps. CXL, 5.

d'Acre, que nous apercevions déjà. Lorsque nous fûmes arrivés sur la hauteur, le mont Carmel, qui nous apparut dans toute sa beauté, le monastère qui le couronne, les murailles blanches de Khaïfa, la baie de Saint-Jean-d'Acre, et au delà les eaux bleues de la Méditerranée, présentaient un spectacle magnifique, éclairé des premiers rayons du soleil. On voit sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre plusieurs élévations qui paraissent avoir été faites de main d'homme, pendant un temps de guerre, et probablement à l'époque des croisades. Cette plaine a dix-huit milles de long et six de large; elle est belle et bien arrosée. Nous traversâmes le lit desséché d'un torrent qui se jette dans la mer au sud de la ville; c'est l'ancien Belus ou Sihor-Libna, c'est-à-dire « Sihor du promontoire blanc. » Il sort du *Palus-Cendovia*, qui est à six milles de là dans l'intérieur du pays.

Nous entrâmes dans la ville et nous traversâmes un bazar bien approvisionné; on rencontrait, à *tout moment*, des soldats du pacha, et nous n'avions pas encore vu de ville aussi animée en Orient. Les fortifications ne nous parurent pas très-formidables; elles doivent avoir été plus imposantes dans d'autres temps; car la situation remarquable de Saint-Jean-d'Acre, comme clef de de cette portion du pays, en a toujours fait un poste vivement attaqué et vaillamment défendu.

On nous conduisit au couvent latin. On n'exige aucun prix des voyageurs, mais il est d'usage de laisser un dédommagement proportionné aux frais que l'on a occasionnés. Nous dînâmes avec une demi-douzaine de moines, pendant que deux autres servaient à table. La conversation roula sur les nouvelles du jour, et sur la délivrance remarquable que la Providence nous avait accordée.

A notre grande joie nous vîmes arriver notre domestique Antonio. Son histoire était à peu près telle que nous l'avions supposée. Il était retourné à Séphourieh pour chercher un manteau, et, ne le trouvant pas, il avait couru bien vite pour nous rejoindre; mais on lui avait indiqué un chemin différent de celui que nous avions pris, et il était entré dans la vallée au moment où nous l'attendions auprès du khan. A peine avait-il fait quelques pas que six ou huit Bédouins s'étaient précipités sur lui et l'avaient entraîné dans la montagne, après lui avoir fait des questions auxquelles il avait répondu par une histoire de son invention. Ils l'avaient attaché à un arbre, après l'avoir dépouillé de tous ses vêtements, et, ayant emmené son cheval, ils l'avaient laissé dans cet état jusqu'au coucher du soleil. Alors ils étaient venus le détacher, l'avaient emmené plus haut dans les montagnes et l'avaient laissé là. Ce pauvre garçon avait passé la nuit tout nu sur un arbre, dans une frayeur continuelle des bêtes sauvages; et, dès qu'il avait fait jour, il avait cherché le chemin qui conduisait à Saint-Jean-d'Acre. Des paysans lui avaient donné quelques vêtements, et il était arrivé au couvent bien joyeux de nous revoir, et nous fûmes bien contents aussi de le retrouver sain et sauf après une semblable aventure. L'accident arrivé au pauvre Antonio avait été, entre les mains de Dieu, le moyen de notre délivrance; car les Bédouins nous auraient certainement attaqués, pillés et peut-être massacrés, s'ils n'avaient été occupés à le conduire dans la montagne, pendant que nous traversions le défilé. Le soir nous entendîmes Antonio et les autres domestiques chanter un chœur de vengeance contre les voleurs. Une seule voix guidait; les autres répondaient en chœur, puis tous frap-

paient leurs mains l'une contre l'autre. Ce chœur commençait ainsi :

Une seule voix : « Que la malédiction d'Allah tombe
Le choeur : « Sur les Bédouins. »
Une seule voix : « Que l'épée d'Allah vienne
Le choeur : « Sur les Bédouins. »

Cette forme rappelait le psaume CXXXVI, bien que ce chant exprimât des sentiments si différents de ceux qu'exprime ce cantique de louanges et d'amour.

Nous fûmes très-bien reçus par le vice-consul anglais, Juif intelligent qui parlait l'allemand et l'italien, et un peu d'anglais. Nous lui racontâmes ce qui venait d'arriver, et il nous conduisit chez l'aga ou gouverneur, vieillard à longue barbe, qui était assis sur un tapis dans un coin de la chambre. Nous ôtâmes nos souliers à la porte, et nous nous assîmes par terre ; M. Calman et Antonio racontèrent notre histoire; il la fit écrire par son secrétaire et promit d'envoyer vingt soldats pour prendre les voleurs; mais il est très-probable que, dès que nous l'eûmes quitté, il n'y pensa plus. Tandis que nous étions dans la cour, un pauvre homme vint se plaindre que son jardin avait été pillé par les Arabes. Nous n'en sommes pas encore au temps où « l'on n'entendra plus parler de violence dans le pays (1). »

Nous rencontrâmes un Juif qui nous conduisit à la synagogue. Il y a environ soixante Juifs dans la ville. Nous eûmes une conversation intéressante avec trois jeunes gens. L'un d'entre eux lut volontiers un chapitre dans le Nouveau-Testament, bien que son compagnon nous regardât d'un air soupçonneux et parût fâché de le voir lire dans ce livre. Nous vîmes alors entrer dans la syna-

(1) Es. LX, 18.

gogue un homme âgé qui monta dans la chaire du lecteur. Il posa à côté de lui une cruche d'eau, ouvrit son livre de prières, lava ses mains et mit son *tallith*. On nous dit qu'il avait l'intention de passer ce jour-là six heures en prières, et qu'il s'était pourvu d'une cruche d'eau afin que son gosier ne se desséchât pas pendant cet exercice de dévotion corporelle. Le Seigneur Jésus a dit : « Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, et ne faites pas comme les hypocrites; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues pour être vus des hommes (1). »

Le même jour nous laissâmes derrière nous les murailles de Saint-Jean-d'Acre, ne nous doutant guère qu'elles seraient sitôt en ruines. Nous nous arrêtâmes quelque temps auprès d'un aqueduc situé au nord de la ville, qui est évidemment un ouvrage ancien et qui sert encore; il y a cent arches entières. Mezra est située près d'une belle rivière qui sort des montagnes et se jette dans la mer; l'on y voit un beau jardin qui appartient à Ibrahim-Pacha. Il est entouré de grands cyprès, et il est rempli de citronniers et d'autres arbres fruitiers de l'Orient, d'arbrisseaux odoriférants et de fleurs magnifiques qui répandaient une délicieuse odeur. Cette belle plaine est parsemée de petits villages. Sur la droite, on voit Sheik-Daud, jadis village chrétien, et Zeitoun. A trois heures de Saint-Jean-d'Acre, on voit sur le rivage Zeeb, l'ancienne Achsib; elle est sur une élévation près de la mer et est entourée de palmiers. Près de là un berger jouait de la flûte, en marchant devant son troupeau; ce son nous parut très-agréable dans la tranquillité du soir, et il nous fit d'autant plus de plaisir que la musique est une chose bien rare en Palestine.

(1) Matth. VI, 5, 7.

Une heure après nous arrivâmes à Boussa, sur la limite de la plaine de Saint-Jean-d'Acre. La chaîne des collines basses qui la borde à l'est, pendant douze ou treize milles, se termine en cet endroit par un promontoire élevé et rocailleux. La plaine qui longe la côte au sud du mont Carmel, la plaine de Tyr et celle de Saint-Jean-d'Acre se ressemblent beaucoup, mais la dernière est la plus fertile.

Le soleil allait s'enfoncer dans la Méditerranée, et nous nous hâtâmes d'arriver au khan de Nakoura avant l'obscurité. De gracieuses gazelles se jouaient sur le rivage, et bondissaient sur les hauteurs rocailleuses qui nous dominaient, et dont il sortait jadis des sangliers et des léopards. Nous continuâmes le lendemain à suivre le rivage, dont l'aspect est très-pittoresque, les vagues qui viennent battre constamment contre les rochers blancs leur ayant donné des formes singulières et frappantes.

Nous arrivâmes auprès d'une fontaine abondante dont l'eau est délicieuse; elle est abritée par une arche sur laquelle on lit une inscription arabe; elle porte encore le nom du grand vainqueur de Tyr, « Iscanderoon. » Un peu plus loin on marche sur les restes d'une ancienne chaussée qu'on dit être l'ouvrage d'Alexandre-le-Grand; ce sont les *Scalæ Tyriorum*, qui conduisent sur le *Cape-Blanco*, dont nous avons déjà parlé. Du côté du nord les degrés ont été taillés dans le roc avec un immense travail, et sur le bord existe encore un solide parapet. Nous cherchâmes le long du rivage les restes de l'ancienne Tyr. A une demi-heure environ du *Cape-Blanco*, nous trouvâmes quelques ruines anciennes, et, entre autres, plusieurs citernes; mais, du reste, rien de remarquable. Ce furent les seules traces que nous pûmes trouver de quelque chose qui ressemblât à une ville, le long de la baie, au sud de Tyr.

A une heure de distance de Tyr, nous nous détournâmes vers la droite pour visiter les fameux réservoirs que Salomon fit, dit-on, construire pour Hiram, roi de Tyr. Cet endroit, appelé Ras-el-Ain, ou « tête de la source, » est à trois milles environ de la porte de la Tyr moderne. Il y a quatre grands réservoirs très-remarquables ; ils sont élevés au-dessus de la plaine au moyen d'un ouvrage de maçonnerie très-solide. On monte par des degrés sur un large bord sur lequel on peut en faire le tour ; ils sont constamment pleins, et deux d'entre eux communiquent ensemble. L'eau est portée par un bel aqueduc à Marshuk, et de là elle allait anciennement à Tyr ; mais il paraît que l'eau du plus grand ne sert maintenant qu'à faire tourner la roue d'un moulin.

Au lieu d'entrer à Tyr, nous allâmes visiter la colline de Marshuk, que quelques voyageurs ont indiqué comme le site de Palæ-Tyrus ; mais cela ne peut pas être, puisque Strabon dit qu'elle était à trente stades au sud de l'île, tandis que Marshuk n'est pas à un tiers de cette distance, à l'est de la moderne Tyr. Une heure avant le coucher du soleil nous étions près de Sarfend, l'ancienne Sarepta, et nous allâmes voir la mosquée qui, d'après la tradition, est bâtie sur la maison de la veuve chez qui logeait Élie. Au-dessous est une cave dans laquelle une lampe est continuellement allumée, et l'on dit qu'il s'y est opéré des cures merveilleuses. Vis-à-vis Sarfend on voit, sur le rivage, un village nommé Ain-Teen, que quelques voyageurs indiquent comme le véritable site de Sarepta.

Le soleil étant couché, nous nous hâtâmes d'arriver à Sidon. On nous raconta une légende assez curieuse sur sept grosses pierres que l'on voit au bord du chemin. Ce sont, dit-on, sept Musulmans qui ont été changés en

pierres, parce qu'ils poursuivaient un chrétien dont les compagnons étaient coupables, mais qui était lui-même innocent. Un peu plus loin on remarque un monceau de pierres qui couvre le tombeau d'un esclave qui a été exécuté en cet endroit pour avoir pillé et assassiné des voyageurs. Les voyageurs qui passent par là ajoutent ordinairement une pierre au tas. Un beau clair de lune embellit pour nous l'aspect de Sidon. Nous traversâmes des bosquets de beaux arbres, et l'air était parfumé par l'odeur des fleurs. Nous arrivâmes à dix heures, et, ne pouvant être admis dans la ville, nous campâmes hors des murs.

Le lendemain matin nous étions sur pied de bonne heure, et nous vîmes les dames musulmanes qui sortaient de la ville pour aller visiter les tombeaux, qui sont au milieu d'un beau bosquet de cyprès et d'autres arbres. Le vice-consul anglais vint nous visiter, et nous apprit la mort du sultan de Constantinople. Nous suivîmes une seconde fois la baie de Naby-Younes; nous traversâmes le Damour; puis, laissant de côté le banc de sable, nous passâmes par un grand bois d'oliviers qui s'étend au pied du mont Liban. Nous aurions voulu être à Beyrout assez tôt pour visiter la synagogue, car le 20 juillet est le jour qu'on a consacré à la commémoration de la destruction du temple; mais nous ne pûmes arriver qu'un peu avant le coucher du soleil. Nous entrâmes dans la ville pleins de joie et de reconnaissance de ce que notre Dieu nous avait permis de visiter la Galilée, et nous ramenait en sûreté et en paix.

Le bateau à vapeur ne devait partir pour Smyrne que huit jours après. Nous retournâmes donc à l'auberge de Giuseppe, et nous employâmes ce temps à écrire des lettres et à préparer notre journal. Un soir nous vîmes les

funérailles d'un pauvre homme du pays. On porta le corps hors de la ville, non dans un cercueil, mais sur un brancard, comme le fils de la veuve de Naïm. Quelques pleureuses de profession le suivaient, et poussaient de temps en temps des cris pour déplorer sa mort.

Vers le milieu de la semaine, M. Mac Cheyne prit la fièvre; il fut soigné avec beaucoup d'affection par le docteur Gerstmann, Juif converti, attaché à la mission de Jérusalem, qui le fit transporter dans une maison sur la hauteur, pour lui procurer un air plus frais. Comme il se trouva mieux le samedi, le médecin nous engagea à nous préparer à nous embarquer le lendemain; car il pensait que l'air de la mer serait plus favorable à la santé de M. Mac Cheyne qu'un séjour prolongé à Beyrout.

Nous nous embarquâmes donc le dimanche 28 juillet, dans l'après-midi, après avoir dit adieu aux amis qui nous avaient si bien accueillis. Les quatre Juifs des Dardanelles, avec lesquels nous avions navigué vers l'Égypte, et que nous fûmes très-surpris de retrouver alors pour la troisième fois, étaient les seules personnes que nous connussions à bord. Ce fut pour nous une soirée de dimanche solennelle et presque mélancolique. M. Mac Cheyne était couché sur le pont, et nous fixâmes nos regards sur le sommet majestueux du Liban, jusqu'à ce qu'il s'effaçât et disparût dans les ombres du crépuscule.

CHAPITRE VI.

SMYRNE. — CONSTANTINOPLE.

A sept heures du matin nous jetâmes l'ancre à Larnica, près de l'ancienne *Citium*, dans l'île de Chypre. Cette ville a un aspect assez agréable, avec sa mosquée et ses maisons blanches entremêlées de beaux palmiers. L'île de Chypre devait être jadis très-peuplée et très-fertile. M. Thompson, missionnaire à Beyrout, qui a parcouru l'intérieur de l'île, a trouvé dans plus de soixante villages les ruines d'anciennes églises, et de vastes plaines qu'on laisse incultes et qui pourraient produire d'abondantes moissons. La vue de Chypre reporte le chrétien au temps des apôtres. C'était la patrie de ce Barnabas qui vendit ses biens pour en apporter le prix aux apôtres, et qui traversa cette île avec saint Paul, de Salamine à Paphos, en annonçant les richesses incompréhensibles de Christ. C'était aussi là que vivait le proconsul Serge Paul, et Élymas le magicien; et Mnason, « le vieux disciple, » chez qui logea Paul à Jérusalem, avait passé là sa jeunesse. Maintenant aucun Juif n'ose plus mettre le pied sur ce rivage, à cause du zèle furieux des Grecs, qui ont persécuté tous les hommes de cette nation qui ont visité cette île ou qui ont été jetés sur la côte, depuis le règne de Trajan. Chypre s'associe dans notre souvenir à de douloureuses épreuves; car la maladie de M. Mac Cheyne s'accrut dans ce lieu avec une rapidité

désolante ; il avait une fièvre ardente, et nous n'avions à bord ni médecin ni remèdes.

Le lendemain nous navigâmes en vue de la côte de Pamphylie, et le jour suivant, 31 juillet, nous jetâmes l'ancre à Rhodes, à six heures du matin. A gauche du port on voit des montagnes escarpées. La ville est sur le rivage, abritée par des collines couvertes de verdure, et de chaque côté sont des jardins. Nous pensâmes à Paul, qui avait passé à Rhodes lorsqu'il se rendait en grande hâte à Jérusalem. Nous aurions voulu pouvoir débarquer, car il y a là environ mille Juifs ; mais ce n'était pas possible, à cause de la maladie de M. Mac Cheyne. C'est à Rhodes qu'est mort le célèbre commentateur Aben-Ezra ; mais il avait ordonné de porter ses os dans la Terre-Sainte.

Nous suivîmes ensuite la côte de Carie, bordée de rochers escarpés. Il nous semblait souvent que nous naviguions au pied de nos montagnes d'Écosse, tandis que les vagues venaient doucement se briser au bas des rochers. On nous montra Cnide. Une petite baie qui s'avance au loin dans les terres forme un très-bon port ; mais une tour ruinée fut tout ce que nous pûmes apercevoir de l'ancienne ville.

Nous vîmes ensuite Stanchio, l'ancienne *Cos*, et nous nous souvînmes que Paul avait aussi fixé ses regards sur cette île (1). La principale ville est agréablement située et entourée de jardins. Les bâtiments sont tous en pierre blanche, et ils se détachent sur des collines couvertes de verdure. Le célèbre médecin Hippocrate était né dans cette île.

Un peu avant le coucher du soleil, un voyageur nous indiqua l'île de Patmos, aujourd'hui Palmosa. Elle est à

(1) Act. XXI, 1.

seize milles au sud-ouest de Samos, et elle a environ dix-huit milles de circonférence. Nous vîmes les pics de deux montagnes, mais nous ne passâmes pas très-près de l'île. Nous nous réjouîmes cependant d'avoir pu apercevoir ce lieu remarquable, dans lequel le disciple bien-aimé vit les visions de Dieu. Les regards de Jean s'étaient souvent fixés sur les montagnes et sur les îles au milieu desquelles nous passions; souvent aussi l'aspect du lieu de son exil dut lui rappeler le moment où, lorsqu'il se tenait sur le sable de la mer, « les îles s'enfuirent et les montagnes ne furent plus trouvées (1). »

Le lendemain matin nous étions près des rivages de l'Ionie; nous avions laissé derrière nous Icare, et nous passions près de Samos, patrie de Pythagore. Paul aussi avait touché à Samos quelques jours avant d'adresser son mémorable discours aux anciens d'Éphèse (2). Nous jetâmes l'ancre pour quelques heures à Chios, maintenant Scio. Sur le rivage plusieurs édifices vides et dilapidés rappellent les terribles massacres qui ont dévasté cette belle île, avant la révolution. La ville est bien située et entourée d'orangers. Il y avait beaucoup de mouvement dans le port. Les quatre Juifs, nos anciennes connaissances, nous montrèrent beaucoup de bienveillance jusqu'au moment où nous nous séparâmes d'eux. Ce fut à Smyrne, où nous débarquâmes à six heures du soir. Lorsqu'on remonte dans le golfe, la ville, entourée de grands cyprès et dominée par des collines bien cultivées, présente le plus bel aspect. En entrant dans le port on remarque une hauteur parsemée de pierres blanches plates; c'est le cimetière des Juifs.

Notre premier soin fut de demander un médecin pour M. Mac Cheyne, mais nous apprîmes qu'il était trop tard

(1) Apoc. XVI, 20. — (2) Act. XX, 15.

pour en avoir un ce soir-là dans la ville, les meilleurs médecins habitant tous la campagne; de sorte que M. Mac Cheyne, tout souffrant qu'il était, nous pressa de le conduire sur-le-champ à Bouja, village à trois milles de Smyrne, où demeurait un médecin anglais. La chaleur était si étouffante dans la ville que nous crûmes en effet plus sage de prendre ce parti. En arrivant à l'auberge de Bouja nous y trouvâmes le chirurgien d'une frégate anglaise, et l'on nous recommanda de consulter aussi le docteur Dracopoli, médecin grec, qui connaissait bien les maladies du pays. Nous reçûmes plus tard la visite de M. Lewis, jadis missionnaire parmi les Juifs, et alors chapelain du consulat anglais; il insista vivement pour que nous allassions demeurer chez lui dès le lendemain, et nous ne saurions être assez reconnaissants de toutes les bontés dont nous fûmes comblés par lui et par M[me] Lewis pendant notre séjour à Smyrne. Leurs soins contribuèrent certainement beaucoup à la guérison de M. Mac Cheyne. Que le Seigneur leur accorde la bénédiction que saint Paul implorait pour Onésiphore qui l'avait souvent consolé; « que le Seigneur leur fasse trouver miséricorde devant lui, en ce jour-là (1)! »

Nous passâmes notre premier dimanche à Bouja. Nous assistâmes au service qui se célébra dans la chapelle anglaise, qu'on a récemment bâtie dans ce village; c'est un édifice élégant et commode, dans lequel officient alternativement M. Lewis et M. Jetter, missionnaire envoyé par la Société de l'Église anglicane. On a écrit sur la chaire de la chapelle : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie (2); » et ces paroles nous parurent encore plus frappantes dans le voisinage de cette ville de

(1) 2 Tim. I, 18. — (2) Apoc. II, 10.

Smyrne pour laquelle elles furent d'abord prononcées; elles nous rappelèrent ce Polycarpe qui avait été si longtemps pasteur de cette Eglise, et qui, après avoir obéi à cette exhortation, avait reçu sa récompense. Ce dimanche fut pour nous un de ces jours passés dans la maison de Dieu, « qui valent mieux que mille autres jours.»

Le dimanche suivant ne fut pas aussi paisible, mais il eut aussi ses jouissances particulières. Nous le passâmes à Smyrne. Nous fûmes assez étonnés d'entendre le matin le son des cloches; nous apprîmes qu'elles appartenaient aux églises que les catholiques romains ont bâties dans la ville, au nombre de trois. On compte environ cinq mille catholiques à Smyrne, et ils y ont une école florissante. Le matin M. Bonar prêcha pour le chapelain du consulat anglais sur ce texte du livre des Actes VIII, 8 : «Il y eut une grande joie dans cette ville; » et, l'après-midi, nous assistâmes au service dirigé par les missionnaires américains chez le consul hollandais. Ces dimanches sanctifiés dans la terre étrangère eurent pour nous une grande douceur. Nous eûmes aussi plusieurs services, dans la semaire, à Bouja ; ils sont dirigés par les missionnaires américains, et l'on y voit généralement une cinquantaine de personnes. Ces précieuses réunions nous rappelaient les réunions du même genre qui avaient lieu dans nos chères paroisses d'Écosse.

M. Lewis nous raconta qu'il avait connu à Ancône une jeune Juive, nommée Sarina, qui tenait une école. Outre l'italien, elle savait le latin et plusieurs autres langues, et enseignait la géographie et l'histoire. Bien qu'elle fût occupée dans son école depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, dès qu'elle avait fini, elle venait s'entretenir avec M. et Mme Lewis. Elle était aimable et intelligente, et elle écoutait volontiers les

instructions d'un chrétien. Elle lisait les livres chrétiens et les traduisait en italien, et elle déplorait l'ignorance et la triste position des Juives d'Ancône. Lorsque M. Lewis et sa femme quittèrent la ville, Sarina en éprouva une vive douleur, et elle les aurait suivis volontiers si elle n'avait pas eu une mère âgée qu'elle soutenait par son travail. Ils ont appris dernièrement que cette jeune Juive était morte depuis deux ans, et qu'elle avait laissé, à moitié traduit, un livre sur la vérité du Christianisme.

Nous trouvâmes dans l'auberge de Bouja un Américain qui arrivait de la Crimée, et qui nous confirma dans l'opinion qu'on nous avait déjà donnée des Juifs Karaïtes. Il avait visité leur principale ville, appelée Joofud-Kalah, « la forteresse des infidèles. » Il y a environ quinze cents Karaïtes dans cette ville, et ils sont près de cinq mille en Crimée. Ce sont les plus respectables de tous les Juïfs; ils ont la réputation d'être intelligents, honnêtes et industrieux, et ils sont très-favorisés par le gouvernement.

Nous apprîmes d'un marchand de Smyrne, M. Barter, que les Juifs sont exposés, dans cette ville, à toutes sortes d'insultes de la part des Turcs et des Grecs. Peu de temps auparavant, il avait vu un Grec appliquer un coup si violent à un Juif, qui marchait devant lui dans la rue, que le pauvre Juif avait fondu en larmes sans oser opposer aucune résistance. M. Barker ayant demandé au Grec le motif d'une si étrange conduite, celui-ci lui répondit, avec un grand sang-froid : « Il déteste Christ. » Il y a peu de jours un Juif se baignait dans la mer avec un Turc; en plongeant dans l'eau, le Turc se frappa contre une ancre, et mourut de ce coup. On mit sur-le-champ le Juif en prison, en disant qu'il était *peut-être* la

cause de cet accident, et personne n'aurait pu dire ce qui devait en résulter pour l'accusé. Avec quelle exactitude Moïse a dit : « Tu seras exposé tous les jours à souffrir des torts et des concussions (1). »

La personne qui nous donna les renseignements les plus intéressants sur les Juifs de Smyrne fut M. Cohen, Juif converti, missionnaire de la Société de Londres pour la conversion des Juifs. Nous sortîmes un matin avec lui, sur les six heures, pour visiter les synagogues. Elles sont toutes propres et commodes; on a bâti à l'entrée des portiques pour avoir plus de fraîcheur. Plusieurs de ces portiques sont ombragés de ceps de vignes, et nous trouvâmes plusieurs Juifs qui lisaient leurs prières sous cet abri. Ils paraissaient sincèrement pieux, car ils ne se laissèrent pas distraire par l'arrivée de personnes étrangères.

On compte à Smyrne environ neuf mille Juifs, et ce nombre doit s'accroître depuis quelque temps, car on ajoute une nouvelle synagogue aux dix ou douze qui existaient déjà. Il n'y a parmi eux d'autre missionnaire que M. Cohen, qui est né à Constantinople, et qui parle avec assez de facilité l'italien, le français, l'espagnol, le grec, l'anglais, le turc, l'arménien et l'hébreu. Sa femme est une de ces jeunes filles de Scio qui ont échappé au massacre, et qui ont été élevées en Angleterre. Il visite librement tous les Juifs, et ils lui rendent ses visites.

Nous vîmes chez lui trois Juifs intelligents et respectables, qui restèrent trois heures à causer avec nous. Ils feuilletèrent les ouvrages de Jarchi, et s'exprimèrent très-librement sur ce commentateur. L'un de ces trois Juifs dit en s'en allant qu'il était aux « deux tiers persuadé que le Christianisme était vrai. » M. Cohen nous dit que

(1) Deut. XXVIII, 33.

cette disposition d'esprit n'était pas rare parmi les Juifs de Smyrne, et qu'il connaissait au moins cinq familles dans la ville qui seraient disposées à admettre Jésus comme le Messie, tout en conservant les rites et les coutumes de leur nation.

Voilà dix ans que M. Cohen habite Smyrne, et il a trouvé les Juifs très-portés à examiner le Christianisme; mais il n'est pas plus tôt question de baptiser un Juif que les autres excitent contre lui le gouvernement, et le forcent à quitter la ville. On a cependant baptisé plusieurs Juifs dans les églises grecque et romaine, parce que les membres de ces Eglises ont des moyens de les protéger.

Les Juifs ont plusieurs écoles, mais le système d'enseignement est déplorable. On ne s'occupe sérieusement des enfants que lorsqu'ils ont atteint quatorze ans. Les missionnaires pourraient établir des écoles avec quelque espoir de succès, parce qu'ils sont aussi mal traités que mal enseignés par leurs instituteurs. En prenant l'Ancien-Testament pour livre d'école, le maître pourrait l'expliquer et en faire la base de toute vérité. L'espérance de voir leurs enfants apprendre à fond la grammaire hébraïque, et quelques-unes des langues modernes, engagerait les Juifs à les envoyer dans les écoles des chrétiens.

Nous reçûmes de plusieurs individus des renseignements intéressants sur Saloniki, l'ancienne Thessalonique. La communauté juive vit tout à fait à part. Les Juifs, qui sont au nombre de près de cinquante mille, exercent une grande influence à Saloniki. Il faudrait résider longtemps au milieu d'eux pour les bien connaître, car ils sont très-réservés, et ne se mêlent pas avec les étrangers; ils sont très-stricts dans leurs dévotions, et

publient beaucoup de livres, presque tous les Juifs aspirant au titre d'auteur. Ils étudient l'astronomie, et publient les meilleurs almanachs juifs pour l'indication des saisons et des changements de temps. Il paraît que le fameux imposteur Sabbathai Sevi, qui était né à Smyrne, a encore plusieurs partisans à Saloniki.

M. Calman employa toute une journée à visiter les Juifs de Smyrne avec M. Cohen. Il fut conduit par lui dans les familles qui sont disposées à admettre Christ comme le Messie, mais qui voudraient conserver les rites de leur nation, tels que la pâques et le sabbat juif. Toutes ces familles sont riches; elles possèdent de grands magasins, et toutes sont sous la protection des Européens, de sorte que les séductions temporelles n'ont pas de prise sur elles ; mais elles sont fatiguées de la servitude dans laquelle les retiennent les rabbins. Ces Juifs disent qu'ils ont lu le Nouveau-Testament, et qu'ils n'y ont rien trouvé contre l'usage d'observer le jour de repos le samedi ; et ils ne veulent pas consentir à y renoncer, car ils se croiraient traîtres envers leurs frères s'ils rejetaient cette marque de nationalité. Ils proposaient de conserver aussi leurs fêtes comme un mémorial de ce que Jéhova, qu'ils adorent maintenant comme Messie, est le même Dieu qui les a délivrés autrefois. Ils voudraient se nommer « adorateurs du Messie, mais non pas chrétiens, » parce tous ceux qu'ils ont connus sous ce nom sont adonnés à l'idolâtrie et à l'immoralité. Si l'on établissait une Eglise d'après ces principes, et qu'elle fût soutenue par la sympathie d'Anglais influents, ils ne doutent pas que des centaines de leurs frères ne se joignissent bientôt à eux. M. Calman pensa qu'ils connaissaient bien l'Ecriture, mais qu'ils ne sentaient pas le fardeau du péché. C'est leur intelligence qui accepte le Christia-

nisme; ils l'embrasseraient pour être délivrés du joug de la superstition dont ils sont fatigués. Une vieille Juive, qui a été amenée par M. Cohen à s'occuper sérieusement du salut de son âme, est devenue très-zélée pour s'occuper des autres; elle trouve son plaisir à lire les Ecritures, visite les autres Juives, et a fait du bien à plusieurs d'entre elles.

Nous sommes portés à penser que Smyrne est un lieu très-favorable pour une station de mission, à cause de la population considérable de Juifs qui se trouve dans la ville et dans les environs, et des voyageurs juifs qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Asie, aussi bien que de Constantinople et de Saloniki. Le climat est agréable et sain, et le souvenir des Eglises florissantes qui existaient jadis dans l'Asie-Mineure doit exciter un vif intérêt pour cette contrée dans le cœur de tous les chrétiens.

Nous nous informâmes avec soin « *des sept Églises d'Asie.* » Smyrne, la seule que nous ayons pu visiter, a une population de cent mille habitants, sur lesquels on compte neuf mille Juifs, mille Européens, huit mille Arméniens et environ vingt mille Grecs. Les Arméniens et les Grecs forment l'Église nominale de Smyrne, et elle ressemble bien peu à celle qui existait du temps de l'apôtre Jean; cependant, c'est encore la plus florissante de toutes, peut-être parce que Dieu se souvient de ses fidèles témoins, dont le sang a été répandu dans cette ville pour sa cause. C'est peut-être aussi pour ce motif que Pergame, où Antipas se montra son fidèle disciple, compte encore un assez grand nombre de chrétiens de nom. On l'appelle aujourd'hui Bergamo; il y a quinze cents Grecs et deux cents Arméniens sur treize mille Mahométans. C'est, après Smyrne, la seule ville des sept

Églises dans laquelle il se trouve encore des Juifs ; il y en a une centaine. On y voit les restes d'une ancienne église qui porte le nom de Saint-Jean, et de nombreuses ruines de théâtres, de temples et de murailles. Elle est dans une plaine magnifique ; une hauteur fortifiée domine la ville.

Éphèse n'est plus une ville, et « son chandelier a été entièrement ôté de sa place. » Ce ne sont pas les restes d'une ville moderne appelée Ayasoluk qui indiquent le véritable site d'Éphèse, mais quelques ruines qui sont près de là, au pied des montagnes de Corissus et de Prion. On dit que c'est sur cette dernière montagne que Timothée a été enterré. On voit les ruines d'un stade de sept cents pieds de longueur, et celles d'un vaste théâtre qui était sûrement celui dans lequel la multitude courut avec fureur (1). Mais il ne reste rien du temple de la grande déesse Diane, dont on vendait des modèles en argent. Chacune des colonnes de ce temple était d'un seul morceau de marbre de Paros, et l'on avait mis deux cent vingt ans à le bâtir ; mais tout a disparu. Quelques paysans, tous Mahométans, habitent là de misérables huttes. Dieu a abandonné cette ville, parce que « le sel y avait perdu sa saveur. » L'ardente charité d'Onésiphore (2) ne trouva pas d'imitateurs dans la génération suivante. On oublia les exhortations de Paul et les instructions d'Apollos ; et l'épître venue de Patmos, et la résidence du disciple bien-aimé au milieu des Éphésiens ne purent les empêcher « d'abandonner leur première charité. » Tous ses fidèles sont depuis longtemps recueillis dans le paradis de Dieu, où ils se nourrissent des fruits de « l'arbre de vie (3). »

Thyatire, maintenant Akhisar, est dans une plaine.

(1) Act. XIX, 29. — (2) 2 Tim. I, 18. — (3) Apoc. II, 7.

C'est une ville de manufactures. L'industrie de Lydie s'est conservée dans sa ville; c'est encore là que se fait aujourd'hui le plus beau pourpre que l'on envoie maintenant à Smyrne et en d'autres lieux. Deux églises, appartenant l'une aux Grecs et l'autre aux Arméniens, perpétuent le souvenir, mais non la foi vivante des premiers chrétiens.

Philadelphie se nomme maintenant Alah-Sher, « ville de beauté; » et elle est en effet dans une magnifique situation, au milieu de jardins et de vignes, dominée par les hauteurs du Tmolus, et en face d'une des plus belles plaines de l'Asie. Il y a cinq églises grecques. Une seule colonne ancienne y est demeurée debout, et semble être là pour rappeler aux voyageurs cette promesse : « Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira jamais. » M. Calhoun a remarqué que les chrétiens grecs de cette ville sont remarquablement hospitaliers, comme si l'amour fraternel devait caractériser cette ville, à laquelle il a donné son nom.

Sardes, maintement Sart, n'a pas même de chrétiens de nom. Tous ceux qui en étaient dignes marchent depuis longtemps « en vêtements blancs avec Christ, » et ils n'ont pas laissé de successeurs. Elle était bâtie en partie sur une colline, et le Pactole traversait son forum. Parmi ses nombreuses ruines, on distingue deux anciennes églises qui sont peut-être les restes des édifices dans lesquels se réunissaient ces chrétiens qui avaient « la réputation d'être vivants, mais qui étaient morts. »

Laodicée, maintenant Eski-Hissar, ou « Vieux-Château, » est située sur une colline. On y voit les restes de trois théâtres et d'un cirque qui contenait trente mille personnes; ces lieux étaient peut-être fréquentés de

temps en temps par les chrétiens tièdes de cette Eglise, qui ne voyaient aucun mal à prendre part aux dissipations du monde, tandis qu'ils participaient aussi à la coupe du Seigneur.

Outre ces sept Eglises, il est fait mention dans l'Ecriture d'Hiérapolis, maintenant Pambouk-Kalasi, où il n'y a pas un seul chrétien ; et de Colosse, maintenant Konas, où l'on trouve environ trente chrétiens de l'Eglise grecque. Antioche de Pisidie, maintenant Isbarta, se fait remarquer par le nombre de ses fontaines jaillissantes; on y trouve encore plusieurs églises grecques. Iconium, bien connu sous le nom de Konieh, est dans un état florissant; mais Derbe, patrie de Gaius et de Timothée, et Lystre, où Paul a été lapidé, n'ont encore été décrites par aucun voyageur.

L'immoralité a augmenté d'une manière effrayante parmi les Mahométans, et même parmi toutes les classes d'habitants, dans la Turquie d'Asie, et ce pays se dépeuple rapidement. On voit partout des cimetières auprès desquels il n'existe plus de village. En 1838, la peste, la petite vérole et d'autres maladies ont emporté la plupart des enfants au-dessous de deux ans. Les fréquentes réquisitions de jeunes gens pour l'armée diminuent de jour en jour la population, et les gouverneurs se plaignent de ce qu'on ne trouve plus personne pour les différents services. Tout annonce le déclin de l'empire turc.

Notre séjour à Bouja nous fut très-agréable. Toute cette contrée a de l'intérêt pour le voyageur. Près du village s'élève le mont Corax, et au delà on voit dans l'éloignement les splendides hauteurs du Tmolus, qu'on appelle maintenant Bous-Dag. Vers le nord est le mont Sipylus, au pied duquel était la ville de Magnésie, où

Antiochus éprouva une défaite signalée. Au midi de Bouja s'élève la chaîne du Dactyle. Le chemin de Bouja à Smyrne traverse la belle vallée de Sainte-Anne. On y voit des restes d'un aqueduc et plusieurs autres ruines qui montrent quelle était jadis l'étendue de Smyrne. En approchant de la ville on traverse le pont de la Caravane, jeté sur une rivière étroite et profonde ; c'est le Mélès, sur les bords duquel on dit qu'est né Homère. L'objet qui frappe le plus lorsqu'on arrive à Smyrne, c'est le magnifique bosquet de cyprès qui ombrage le vaste cimetière des Turcs. On voit sur chaque tombeau un pilier de deux pieds environ, au haut duquel est sculptée une tête coiffée d'un turban ou d'un fez coloré, tel que le mort le portait pendant sa vie. Les couleurs les plus ordinaires sont le jaune et le rouge. Les turbans verts indiquent les tombeaux des descendants du prophète. Les Mahométans n'enterrent jamais qu'un seul corps dans un tombeau, de sorte qu'ils sont extrêmement multipliés.

Un de nos amis de Bouja qui avait visité la Grèce nous dit, dans une de nos promenades, plusieurs choses qui éclaircissent quelques passages de l'Ecriture. En Grèce, tous les bergers se servent d'un grand bâton crochu pour diriger et protéger les brebis. C'est la houlette de berger dont il est parlé dans le psaume XXIII et dans le chap. VII, 14, du prophète Michée. On dit souvent parmi les Grecs : « Telle chose est arrivée il y a trois jours, » lorsqu'il ne se trouve cependant qu'un seul jour plein dans l'intervalle, parce qu'ils comptent les parties du premier et du troisième jour comme des jours complets. Cette manière de parler explique ce que dit le Seigneur de Jonas dans saint Matthieu XII, 40. Dans toute la Grèce les natifs du pays ne prennent guère de

nourriture avant onze heures, et alors ils ont ἄριστον, que nous traduisons par dîner, et ensuite, vers huit ou neuf heures du soir, ils ont δεῖπνον ou le souper, qui est le principal repas. Cela explique l'invitation de notre Seigneur à ses disciples sur les bords du lac de Galilée : « Jésus leur dit : Venez et dînez (1), » c'est-à-dire venez prendre le repas du matin.

Nous montâmes un matin sur la colline qui est derrière la ville, et que plusieurs voyageurs regardent comme le véritable site de l'ancienne Smyrne. On y voit les ruines d'un vieux château. Nous visitâmes le stade, où Polycarpe souffrit le martyre, A. D. 167. Près de là sont des arches brisées qui formaient une partie des voûtes sous lesquelles on gardait les bêtes sauvages. Polycarpe était attaché à un pieu au milieu du stade ; on avait allumé du feu autour de lui ; mais comme la flamme ne le consumait pas, on l'acheva avec l'épée. Ce serviteur du Seigneur, qui avait guidé son troupeau par son exemple aussi bien que par sa voix pendant quatre-vingt-six ans, se montra « fidèle jusqu'à la mort, et reçut la couronne de vie. » Un grand cyprès s'élève auprès d'un tombeau qu'on dit être celui de Polycarpe. Nous lûmes en ce lieu l'épître adressée par le Seigneur à l'Église de Smyrne. Là il nous semblait entendre l'écho répéter ces paroles : « Ne crains rien des choses que tu as à souffrir (2). »

On voit près de là les ruines d'un théâtre ; l'arche qui formait l'entrée est assez bien conservée. On peut suivre la trace des murs qui enfermaient un vaste espace circulaire, et l'on trouve près du stade quelques restes de l'ancien mur de la ville. Une partie du château remonte à une haute antiquité ; du côté du midi sont les ruines du tem-

(1) Jean XXI, 12. — (2) Apoc. II, 10.

ple d'Esculape. Du haut de cette colline on voit tout le golfe, et dans le lointain l'île de Lesbos.

La santé de M. Mac Cheyne s'était bien améliorée à Bouja, mais il n'aurait pas été prudent à lui de se rembarquer encore, et M. Bonar et M. Calman crurent devoir se décider à le confier aux soins des excellents amis qui les avaient si bien accueillis, et à se rendre à Constantinople, pour continuer leurs recherches, en attendant qu'il pût les rejoindre. Ils s'embarquèrent donc le 17 août sur un bateau à vapeur autrichien.

Nous trouvâmes sur le pont des gens de toutes les nations, soldats turcs, et marchands grecs et arméniens, Américains, Anglais, Maltais, Français, Maures, Persans, et enfin des femmes voilées, des Juifs, et des derviches turcs, coiffés de grands chapeaux blancs de forme conique.

Vers trois heures du matin nous étions devant Lesbos, aujourd'hui Mytilène, et le bateau jeta l'ancre, peut-être dans le même port dans lequel était entré le vaisseau de Paul (1). Nous arrivâmes ensuite en face du cap Baba, l'ancien Lectum, à l'extrémité de la chaîne de l'Ida, mont célèbre, qui dominait les plaines de Troie. Tout homme instruit qui navigue sur cette côte se sent irrésistiblement attiré vers ces scènes qui excitent un si vif intérêt depuis tant de siècles ; mais le chrétien ne laisse pas absorber toute son attention par les souvenirs classiques ; il pense à l'apôtre des Gentils, qui a suivi à pied ce rivage de Troas à Assos, en méditant sur « la profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu. »

(1) Act. XX, 14.

Vers sept heures du matin nous étions vis-à-vis l'île de Ténédos, qui est à six milles de la côte de Troie. Nous vîmes ensuite à l'ouest la grande île de Lemnos, et vers le nord-ouest Imbros, derrière laquelle se trouve Samothrace (1). Nous contemplâmes surtout avec un vif intérêt Eski-Stamboul, l'ancienne Troas, où Paul vit dans une vision un Macédonien qui lui dit : « Passe en Macédoine et viens nous secourir. » C'était aussi là que demeurait Carpus, l'ami chez lequel Paul avait laissé son manteau, ses livres et ses parchemins (2). Près de là sont deux célèbres promontoires, Rhæteum, où fut enterré Ajax, et Sigeum, aujourd'hui Jenesherry, où fut enterré Achille. C'est en visitant ce tombeau qu'Alexandre-le-Grand exprima le désir d'avoir un autre Homère pour célébrer ses exploits. Nous vîmes sur la plaine de Troie deux *tumuli* de forme conique ; l'un est probablement le tombeau d'Antiloque, et l'autre celui de Patrocle. On nous montra l'embouchure du Scamandre, et l'endroit où il se joint au Simoïs. Un officier très-obligeant, qui nous indiquait tous ces lieux intéressants, ajouta qu'on voyait maintenant tous les jours des officiers anglais pêcher dans ces eaux classiques.

Quelques heures après nous entrâmes dans l'Hellespont ou détroit des Dardanelles, et nous passâmes entre les célèbres Sestos et Abydos. En cet endroit le détroit n'a que sept stades de largeur, ou pas tout à fait un mille. Les forteresses modernes de Romanie et de Natolie occupent le site des anciennes villes ; elles sont près des bords de l'eau sur un terrain bas, et fort peu élevées ; cependant, si elles étaient habilement commandées, elles défendraient complétement l'entrée du dé-

(1) Act. XVI, 11. — (2) 2 Tim. IV, 13.

troit. Il y a plus de cent pièces de canon dans chaque forteresse. C'est là que Léandre s'immortalisa par son téméraire exploit; c'est aussi là que Xercès, ce roi « qui souleva tout le monde contre le royaume de Grèce (1), » fit construire un pont de bateaux qui joignait l'Europe à l'Asie pour transporter son immense armée. En voyant ses soldats couvrir les rivages des deux continents, il répandit des larmes dans son regret orgueilleux de ce que, dans cent ans de là, il ne resterait pas un seul homme de toute cette multitude, pour rendre témoignage de sa puissance. Quelles étaient différentes les larmes de celui qui pleurait sur le triste sort qui attendait Jérusalem.

La largeur moyenne du détroit des Dardanelles est de trois milles, et il a environ soixante milles de long. Une brise délicieuse et une mer unie rendirent notre navigation facile et agréable, et nous pûmes passer une grande partie de ce saint jour du dimanche dans la retraite et la méditation.

Quelques-uns des Juifs qui étaient à bord étaient des hommes francs et simples. L'un d'eux avait une Bible hébraïque que M. Cohen lui avait donnée à Smyrne; mais lorsque nous montrâmes les nôtres, ils les examinèrent de près, et regardèrent les feuillets à travers le jour, pour voir si le papier ne portait pas l'empreinte d'une croix!

Vers le soir nous arrivâmes à Gallipoli, vis-à-vis de l'ancienne Lampsaque. Cette ville est située près des bords du fleuve Ægos-Potamos, à l'embouchure duquel Lysandre remporta une victoire fatale pour Athènes. Nous allions entrer dans la mer de Marmara, l'ancienne Propontide; mais la nuit vint, et nous la traversâmes dans l'obscurité.

(1) Dan. XI, 2.

Il n'était pas six heures du matin lorsque nous fûmes en vue de Constantinople. Il n'est pas de situation plus admirable que celle de cette ville. Le détroit des Dardanelles lui sert de porte au sud, et le Bosphore au nord, de sorte qu'elle repose en sûreté sur ses sept collines. Le ciel était obscurci par quelques nuages; mais c'était un attrait de plus pour nous, qui, depuis quatre mois, avions à peine vu un nuage. Il nous semblait voir une agréable matinée d'été en Ecosse, lorsque la vapeur repose encore sur les montagnes, et que les nuages couvrent d'un voile léger l'étendue du ciel. La première partie de la ville qui s'offre aux regards du voyageur qui entre dans le Bosphore se nomme Stamboul. Il a devant lui le dôme massif de Sainte-Sophie, de gracieux minarets de tous les genres, des palais, des mosquées et des bains innombrables. Les beaux arbres qui entourent un si grand nombre d'édifices de marbre blanc, et la mer bleue qui, semblable à une rivière large et profonde, baigne le rivage et remonte dans le port, se réunissent pour orner Constantinople d'une beauté qui est peut-être sans égale. Nous jetâmes l'ancre dans le port bien connu appelé « la Corne-d'Or, » parce qu'il a la forme de la corne d'un bœuf; on dit qu'il est très-profond. Nous allâmes au rivage dans une caïque, barque légère qui a généralement trois pieds de large et plus de vingt pieds de long; on en voit des centaines sillonner la mer dans toutes les directions avec une vitesse surprenante. Nous prîmes un logement dans la partie de la ville qui se nomme Galata; mais, heureusement pour nous, nous n'y restâmes pas longtemps. Les missionnaires américains, MM. Goodell et Calhoun, vinrent nous voir aussitôt qu'ils apprirent notre arrivée; ils nous pressèrent vivement d'aller loger chez eux, à Péra, et nous pas-

sâmes des jours très-heureux sous leur toit hospitalier.

En allant visiter le consul anglais, nous remarquâmes dans les rues les voitures des dames turques, qu'on appelle *araba*, et qui sont basses et traînées par deux chevaux. Les glaces des portières sont remplacées par des rideaux. On rencontre aussi dans les rues des charrettes tirées par des bœufs. Nous vîmes croître des melons sur les toits, dans le centre de la ville, et les murs des maisons sont souvent couverts de ceps de vignes. Les bâtiments sont généralement misérables. La partie inférieure d'une maison est souvent de marbre (qu'on apporte comme une pierre commune des îles voisines), tandis qu'il n'y a au-dessus qu'un misérable hangard de bois. Nous passâmes devant la maison des derviches dansants; elle ressemble à un monastère.

En retournant à Péra nous remarquâmes plusieurs personnes enveloppées dans leur hyke ou manteau, qui se préparaient à dormir en plein air. On retrouve cet usage dans tout l'Orient, et il peut expliquer comment le jeune homme qui suivait Christ la nuit où il fut arrêté n'avait sur le corps qu'un linceul (1).

M. Farman, missionnaire de la Société de Londres, vint nous voir avec un Juif allemand converti, nommé Merkuson. On ne sait pas exactement quel est le nombre et la position des Juifs qui habitent Constantinople. On croit qu'en comptant les Juifs de Scutari, d'Ortakoy et des villages voisins, cette population juive peut s'élever à quatre-vingt mille âmes, mais il est très-possible que cette évaluation soit au-dessus de la vérité. La plupart de ces Juifs sont descendus d'Espagnols qui se sont réfugiés dans ce pays, lorsqu'ils ont été chassés d'Espagne.

(1) Marc XIV, 51.

Ils parlent l'espagnol et le turc. On compte environ six cents Allemands et deux cents Italiens. Ils sont généralement très-ignorants. On croit que des écoles pour les enfants des Juifs allemands réussiraient bien ; mais pour décider les parents à y envoyer leurs enfants, il faudrait qu'on y enseignât le français et l'italien. Il paraît qu'on pourrait trouver un Juif qui enseignerait l'hébreu d'après l'Ancien-Testament, et qui verrait sans peine les visites d'un missionnaire. M. Farman croit même qu'on pourrait bientôt faire pénétrer le Nouveau-Testament dans l'école, et qu'on aurait, dès le commencement, quinze garçons et autant de filles, qu'il faudrait instruire dans des classes séparées. Tout cela ne s'applique qu'aux Juifs allemands, car les Juifs espagnols montrent, au contraire, une grande haine pour le Christianisme.

Le grand obstacle que rencontre ici le missionnaire, c'est qu'il ne peut espérer aucune protection pour les Juifs qui cherchent la vérité ou qui arrivent à une vraie conversion; car, les Juifs étant reconnus par le gouvernement comme communauté, ils peuvent faire bannir un de leurs frères lorsqu'ils le désirent. Lorsqu'un Juif converti a été baptisé par un ministre protestant, les Grecs et les Arméniens refusent de le faire travailler ; de sorte qu'il n'a plus d'autre appui que le missionnaire. M. Farman s'est établi à Bouyoukdéré, afin de trouver une protection et du travail pour les Juifs convertis, auprès des Francs qui habitent en grand nombre ce village.

M. Farman est depuis quatre ans à Constantinople; M. Schauffler, missionnaire américain, y était resté plus longtemps, mais il s'était surtout occupé de traductions; c'est par lui que le Juif Merkuson a été amené à la connaissance de la vérité. M. Wolff est le premier qui soit venu visiter ses frères dans cette ville. M. Farman et

M. Nicolayson, qui vinrent ensuite, décidèrent la Société de Londres à la choisir pour une de ses stations.

Le lendemain nous prîmes une caïque pour aller visiter M. Farman à Bouyoukdéré, village à douze milles de Péra, à l'autre extrémité du Bospbore. Nous restâmes autant que possible auprès du rivage pour éviter le courant qui vient de la mer Noire; cependant, il nous retarda tellement que, partis à sept heures, nous n'arrivâmes pas avant onze heures. Nous vîmes sur la gauche le palais d'hiver du sultan, qui a quelque chose d'imposant, malgré son irrégularité. Il y a dans l'intérieur un grand espace au milieu duquel est un jardin très-soigné, orné de fontaines. Presque en face, sur l'autre rive du Bosphore, est le palais doré, ainsi appelé parce qu'il est tout couvert d'ornements dorés; le jeune sultan l'habitait alors. Sur la rive d'Europe on voit, pendant dix ou douze milles, une suite de maisons presque sans interruption; elles sont tout près du bord, et l'espace, entre la mer et des collines élevées et escarpées qui les dominent, est souvent très-étroit. Sur le haut de ces collines sont des jardins et de beaux cyprès qui forment un très-beau coup d'œil. Nous arrivâmes à Ortokoy, c'est-à-dire « village du milieu; » c'est un grand faubourg de la ville : il est misérable et mal bâti. On y compte environ six mille Juifs, mais ils sont généralement de la classe inférieure. Ils ont là plusieurs grandes écoles qui ne se rattachent pas aux synagogues. Les Juifs qui les dirigent ont souvent acheté des Bibles aux missionnaires pour leurs élèves. On voit çà et là des tours blanches sur les hauteurs, et sur le rivage de petits forts armés de canons. On remarque une forteresse qui, selon les uns, est d'origine gênoise, tandis que, selon les autres, elle a été bâtie par Constantin. Ses tours sont carrées et ses

murailles crénelées. Comme ouvrage de Constantin, elle aurait d'autant plus d'intérêt qu'il ne reste rien de cet empereur, dans la ville qui porte son nom. Nous passâmes devant Thérapia et nous arrivâmes à Bouyoukdéré, agréablement situé à peu de distance de la mer Noire. Il ne nous fallut que deux heures pour revenir.

Le soir nous allâmes voir l'aqueduc de Valens, sur une colline, et l'endroit par lequel entra Mahomet II, qui prit Constantinople. On nous montra aussi les restes des anciennes murailles de la ville.

Les Arméniens forment une communauté particulière à Constantinople. Ils sont très-opposés au protestantisme, et n'ont point de communications déclarées avec les missionnaires. Il paraît cependant que le Saint-Esprit a commencé son œuvre dans plusieurs cœurs. Un jeune prêtre, décidément pieux, travaille avec zèle parmi ses frères. Un riche banquier, qui a fait beaucoup de sacrifices pour les écoles, s'occupe toujours avec ardeur de cet objet, et se montre très-favorable aux missionnaires. Soixante jeunes gens environ ont suivi les écoles des missionnaires, et ils leur témoignent encore beaucoup d'affection.

Nous avions eu l'espoir d'entrer dans le sérail, à la suite de l'amiral anglais, sir R. Stopford, qui devait le visiter le lendemain; mais nous arrivâmes trop tard, et nous ne pûmes voir que l'extérieur de cet édifice, qui est vaste, magnifique, et orné de plusieurs minarets dorés au milieu de grands arbres. Il est dans la portion la plus ancienne de la ville, qui se nomme Stamboul.

Nous passâmes devant l'ancien divan, qui a été brûlé il y a quelques années. La porte est une arche élevée qui a la forme d'une feuille d'arbre étendue; l'on dit que c'est de là qu'est venu le nom de la Sublime-Porte. Nous

visitâmes ensuite la mosquée de Sainte-Sophie, couronnée du dôme le plus vaste qu'il y ait dans le monde; c'est un magnifique édifice. Tout auprès est la mosquée d'Achmet, qui a six minarets, qui ne sont pas seulement dorés, mais couverts d'or. Près de cette mosquée on voit la place appelée Atméidan, l'ancien hippodrome dans lequel Bélisaire célébra ses victoires par un triomphe semblable à ceux de Rome. Au milieu de cette place est un obélisque qui a été apporté d'Égypte par l'empereur Théodose. Nous vîmes auprès de l'obélisque une colonne d'airain très-curieuse qui représente trois serpents entrelacés. Elle a été apportée de Delphes, et l'on croit que c'est la colonne sur laquelle on avait placé le trépied d'or consacré à Apollon, après la défaite de Xerxès. On nous montra ensuite un mausolée élevé en l'honneur du père du dernier sultan et de deux autres sultans. L'intérieur est magnifiquement orné; plusieurs lampes brûlaient dans ce lieu, qui est très-fréquenté par les pieux Mahométans, à l'heure de la prière.

Le bazar est composé de plusieurs rues, couvertes d'un toit qui met à l'abri du soleil. Dans une rue sont les cordonniers, dans une autre les marchands de pipes; puis les bijoutiers et les marchands d'étoffes de soie et de fourrures.

Dans l'après-midi nous allâmes à Scutari, l'ancienne Chrysopolis, port de mer de Chalcédoine, sur la rive asiatique du Bosphore, pour voir les derviches hurleurs. Ils commençaient alors leurs dévotions, et leurs prières ressemblaient à un chant. Ils formèrent ensuite un demi-cercle autour de leur chef, et se mirent à prier en faisant tous les mouvements imaginables du corps, de la tête et des mains. De temps en temps leur chef les excitait en criant, ullah! illah! d'un ton qui nous faisait frissonner.

Bientôt toute la troupe se livra aux mouvements les plus frénétiques, et plusieurs semblaient tout près d'expirer de fatigue. Alors entra un derviche dansant qui s'assit et joua tranquillement de la flûte, tandis que les autres marquaient la mesure avec les gestes les plus violents. On vit ensuite paraître trois derviches dansants qui tournèrent en cercle pendant vingt minutes sans s'arrêter. On nous dit que l'extravagance de ces derviches allait souvent encore plus loin. Nous vîmes suspendus aux murs les instruments avec lesquels ils se torturaient, comme jadis les prêtres de Baal : des crochets, des outils pointus dont ils se perçaient les joues. Un décret du dernier sultan leur a interdit ces pratiques. Plusieurs personnes vinrent ensuite demander à ces derviches leur bénédiction. Un homme qui avait mal aux yeux s'approcha du chef, qui pria pour lui et le renvoya; et cependant ces derviches mènent la vie la plus immorale. Ce triste spectacle nous fit prier avec une nouvelle ardeur pour la conversion de ce peuple aveugle !

L'ancienne Chalcédoine se nomme aujourd'hui Kadikoy, « le village des juges, » par allusion au fameux concile, dans lequel on condamna les opinions d'Eutychès, qui soutenait qu'il n'y avait qu'une seule nature en Christ. En retournant à Galata nous eûmes la navigation la plus agréable, par un magnifique coucher de soleil. Un vaisseau grec, chargé de pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, sortait du port. C'était un petit brick sur lequel les passagers étaient entassés, et il arrive souvent que ces vaisseaux, dirigés par d'ignorants matelots, périssent par des tempêtes soudaines.

Le 23 août nous visitâmes une école juive dans laquelle nous trouvâmes environ quatre-vingts enfants. Nous vîmes suspendus au mur le bâton et le fouet; les

enfants nous parurent cependant moins mal traités qu'à Smyrne. Ces écoliers n'avaient presque point de livres, et se passaient quelques feuillets de main en main. Dans une autre école nous trouvâmes trente enfants qui lisaient des extraits de l'Ancien-Testament, et qui avaient aussi très-peu de livres d'école. Au moment où nous entrâmes ils lisaient ce passage : «Je t'ai abandonnée pour un peu de temps; mais je te rassemblerai par mes grandes compassions (1). » Ces pauvres enfants répétèrent bien des fois les mots et les syllabes, mais ils étaient sûrement bien loin de sentir tout ce que ce court verset renferme d'amour et de miséricorde pour leur nation.

Nous entrâmes ensuite dans une synagogue située sur une hauteur; elle était bien bâtie et propre. Il y a seize synagogues dans le quartier des Juifs, et trois à Péra. Les Juifs nous regardèrent d'un œil inquiet et soupçonneux, et nous ne pûmes les amener à causer avec nous. Nous eûmes de la peine à trouver la synagogue des Juifs Karaïtes; il y en a environ cent familles dans la ville. Ils vivent tous ensemble dans le même quartier, et sont méprisés et haïs par les autres Juifs, qui ont essayé plusieurs fois de les faire bannir, mais qui n'ont pas encore pu y parvenir. Ils portent les franges ou tsitsith, selon le commandement contenu dans le livre des Nombres, mais il n'est pas semblable à celui des autres Juifs. C'est une espèce de ceinture, au bout de laquelle sont des franges bleues et blanches, et non pas seulement des fils blancs. Ils n'ont point de tephillin ou philactères. Ils n'ont qu'une seule école pour leurs enfants. Le rabbin était à Stamboul, et nous résolûmes de revenir le lendemain.

(1) Es. LIV, 7.

Vers cinq heures du matin nous nous embarquâmes sur la Corne-d'Or pour aller à la synagogue des Juifs Karaïtes. Ils étaient déjà réunis au nombre d'environ quatre-vingt, et leurs souliers étaient en tas à la porte. Ils restèrent assis par terre pour lire les prières; lorsqu'on apporta la loi, ils se levèrent en signe de respect, et se rassirent ensuite (1). Lorsqu'on eut achevé de lire, le rabbin, qui nous avait fait asseoir à côté de lui, lut et expliqua un passage du Deutéronome, XXI, 10—23, dans lequel il est question du Juif qui désire épouser une femme qui est devenue sa captive, à la suite d'une guerre. Le rabbin dit plusieurs choses intéressantes sur la nécessité de veiller sur les premiers mouvements de son cœur, et sur le danger des alliances contractées avec des personnes qui n'ont pas une véritable piété. Ainsi, ajouta-t-il, après avoir parlé d'un semblable mariage, Moïse parle de « la femme haïe; » car un mariage qui n'est pas fondé sur la crainte de Dieu doit amener bien souvent la dissension et la haine; mais ce n'est pas tout, une mère qui n'a pas de piété ne peut élever ses enfants dans la crainte de Dieu; aussi Moïse parle-t-il ensuite du fils rebelle. Après ce rapprochement ingénieux, le rabbin s'étendit sur la responsabilité qui pèse sur les parents, et les exhorta à n'admettre dans leurs maisons que des personnes intègres et pieuses. Il finit en rappelant la sage précaution des Juifs Karaïtes, qui n'admettent un homme dans leur communion qu'après l'avoir instruit et éprouvé pendant cinq ans. Lorsqu'ils l'ont trouvé sincère et fidèle, ils le reçoivent comme frère, et il prend une femme parmi eux.

Lorsque le service fut terminé, le rabbin nous invita

(1) *Voy.* Néhém. VIII, 5.

à entrer chez lui. Selon la coutume du pays un domestique apporta de l'eau et des confitures. Le rabbin est un homme d'un certain âge, qui montre assez d'intelligence et de savoir, et qui parle facilement l'hébreu. Il déplora l'ignorance des membres de son troupeau, approuva beaucoup le projet des chrétiens d'établir des écoles parmi eux, et ajouta que, s'il se réalisait, il y enverrait son propre fils. Il nous dit que sa secte n'avait pas été aussi opprimée par les chrétiens que par les Juifs, et qu'elle n'avait aucune inimitié contre les disciples de Jésus. Il savait que certains chrétiens regardaient les Karaïtes comme les descendants des dix tribus qui n'ont eu aucune part à la mort de Christ. Il nous dit qu'il y avait douze cent soixante ans que les Karaïtes s'étaient séparés des autres Juifs, et que le rabbin des Karaïtes doit toujours être un Cohen, c'est-à-dire un descendant d'Aaron. Il nous apprit qu'il était l'auteur d'une traduction du Pentateuque en turc. Avant de le quitter nous lui achetâmes, à un prix modéré, plusieurs ouvrages très-rares, qui sont presque tous des commentaires composés par des Juifs Karaïtes.

Les Karaïtes de la Crimée sont tellement estimés que, l'empereur de Russie voulant les faire servir comme soldats, ils le prièrent de s'informer si depuis six cents ans on avait jamais accusé un Karaïte d'aucun crime; ajoutant que, si on les envoyait à la guerre, il perdrait quelques-uns de ses meilleurs sujets. L'empereur admit la vérité de ce qu'ils avançaient, et renonça à son projet. Les Karaïtes d'Odessa s'occupent de commerce; l'on dit qu'il y en a aussi une colonie en Lithuanie, sur les bords d'un beau lac, et qu'ils s'adonnent à l'agriculture. M. Calman a aussi trouvé des Karaïtes dans le village de Heet, près de Bagdad.

Nous sommes étonnés que l'on n'ait pas encore envoyé de missionnaires à ces Juifs, qui sont bien moins aveuglés par l'attachement à la tradition que leurs frères. La bienveillance qu'ils montrent pour les chrétiens ne rappelle-t-elle pas ce Macédonien qui apparut en songe à Paul, et qui lui dit : « Viens nous secourir ? »

CHAPITRE VII.

VALACHIE. — MOLDAVIE.

Le bateau à vapeur de Smyrne arriva à Constantinople le 26 août ; et ce fut avec une grande joie et une profonde reconnaissance que nous trouvâmes à bord M. Mac Cheyne, parfaitement rétabli, et en état de continuer le voyage. Quelques heures après nous dîmes adieu aux excellents frères d'Amérique qui nous avaient si bien reçus, et nous nous embarquâmes sur un bateau à vapeur autrichien. Lorsque nous entrâmes dans la mer Noire, il s'éleva un vent contraire qui nous rappela ces tempêtes qui avaient engagé les anciens à donner à cette mer le nom d'inhospitalière ; mais nous ne la vîmes pas enveloppée d'un de ces brouillards épais qui ont, dit-on, suggéré l'idée de son nom moderne. Nous ne pensâmes pas à chercher des yeux les îles Cyanées, qui avaient fait courir de si grands dangers au fameux vaisseau des Argonautes. Il paraît que les rivages du Pont-Euxin étaient jadis couverts d'autels élevés par les marins en l'honneur des dieux auxquels ils attribuaient leur délivrance.

Le lendemain matin, la mer était unie comme une glace, et nous naviguâmes rapidement le long de la côte occidentale. Elle est basse, de sorte que nos regards erraient au loin sur des plaines couvertes en partie de bois, sans être arrêtés par aucun objet remarquable. Nous passâmes le cap Emineh Bourun, par lequel se

termine le Balkan, le célèbre Hæmus des temps anciens. La Mœsie était située entre cette chaîne de montagnes et le Danube. A midi nous jetâmes l'ancre devant la ville de Varna, qui occupe le site de l'ancien Odyssus et qui est à cent vingt-huit milles du Bosphore, sur le rivage plat d'une belle baie. Les maisons sont en bois; huit minarets les dominent. Après Varna, la côte occidentale s'élève et devient très-pittoresque; elle est bordée de rochers blancs à formes hardies, qui s'avancent au-dessus de la mer; elle se termine par le cap Kalacria, l'ancienne Tiristria. Ce promontoire est surmonté des ruines d'un vieux château génois; la baie se nomme Kavarna, et c'est le point du rivage du Pont-Euxin que le poëte Ovide a rendu célèbre. Nous avons sûrement passé peu après devant le lieu de son exil, Tomi en Sarmatie; et nous pouvons maintenant comprendre la description qu'il fait de son voyage dans ses élégies.

Le lendemain, la mer était calme comme un lac; des multitudes de tortues se jouaient dans les eaux autour du vaisseau; ce sont là, sans doute, les dauphins qu'a décrits Ovide. Vers sept heures nous vîmes les cinq montagnes; elles sont à trente milles environ de la côte et au midi du Danube; elles ont une forme régulière et sont placées en ligne. Un peu plus loin nous passâmes devant l'embouchure sud-ouest du Danube, et peu après devant une autre embouchure qui n'est indiquée que par les bois qui couvrent les bords du fleuve. Les eaux bourbeuses de la rivière font perdre à la mer sa couleur bleue, et lui donnent celle de l'argile. La côte est basse et plate; on ne voit que les grands roseaux qui la bordent, et plus loin des arbres. Vers midi notre vaisseau entra dans le Danube par l'embouchure appelée Seluna. Près de là est un village russe, devant lequel plusieurs vaisseaux

russes étaient à l'ancre. Le courant est très-rapide, et la navigation est dangereuse à l'entrée du fleuve. On dit que les dangers de la navigation de la mer Noire viennent surtout des rivières qui s'y jettent; on en compte près de quarante, et leurs lits changent continuellement, à cause du limon qu'elles entraînent. Nous avions à notre droite la Bessarabie, qui est sous la domination de la Russie. Des soldats russes, chargés de garder la frontière, étaient en sentinelle sur le rivage, devant quelques misérables huttes de roseaux et de boue. Nous remontâmes lentement la rivière, dont les bords marécageux sont couverts de roseaux, et nous vîmes de près les cinq montagnes, que l'on ne remarque que parce qu'elles sont entourées de vastes plaines; car elles sont peu élevées.

Nous nous arrêtâmes une demi-heure à Tultsha, ville turque de Bulgarie. Le bateau était alors dans la branche de Saint-Georges, qui forme la limite des Etats russes, et qui devient un lac en cet endroit. Les mousquites devenaient de plus en plus insupportables; c'est le fléau de ceux qui naviguent sur le Danube. Les voiles dont nous étions pourvus ne suffisaient pas pour écarter ces visiteurs incommodes, et il nous fut impossible de dormir.

Le 29 août nous arrivâmes, au point du jour, à Galatza, ville de Moldavie, près de laquelle nous comptions faire notre quarantaine. La station est deux milles plus bas. C'est un vaste enclos entouré de barrières, au milieu duquel sont des cabanes de bois. Le contraste avec notre quarantaine au pied du Carmel était frappant; mais l'atmosphère était plus fraîche, et nous nous sentions en Europe. Nous ne pouvions voir de là que les collines de sable qui nous séparaient de Galatza, à l'ouest les

montagnes du petit Balkan, et les cinq montagnes sur la rive opposée du Danube.

Nous étions entrés dans l'ancienne Dacie ; devant nous était l'Ister; et ces paysans vêtus d'habits de toile serrés par de larges ceintures de cuir, chaussés de sandales romaines, et dont les longs cheveux tombaient sur leur front et sur leur cou, étaient les descendants de ces Barbares qui avaient si souvent effrayé Rome. De nombreux troupeaux de bœufs bruns couvraient de vastes pâturages, et l'on entendait crier les essieux de lourds chariots traînés par quatre ou huit bœufs, qu'on dirige en les frappant sur la tête. Entre nous et la ville étaient les tentes grossières d'une troupe de tsiguènes ou bohémiens, occupés à faire des briques. Avant le coucher du soleil, il tomba quelques grosses gouttes de pluie accompagnées de coups de tonnerre; c'était la première pluie qui nous eût rafraîchis depuis que nous avions quitté les rivages humides de l'Angleterre.

Le dimanche nous apporta sa sainte paix. Nous priâmes ensemble dans notre appartement, et le soir nous causâmes avec un Juif de Jérusalem qui était arrivé à la quarantaine.

Le vice-consul anglais nous donna quelques renseignements sur la Moldavie. C'est un pays intéressant, mais bien en arrière pour la civilisation. Il n'y a pas longtemps qu'il existe à Galatza quelque chose qui ressemble à une auberge. Le gouvernement fait peser sur le peuple des impôts considérables, et le propriétaire d'une terre peut exiger des paysans quatre-vingts jours de travail dans l'année, en outre de la dîme de tout ce qu'ils possèdent. Cependant le travail se paie bien, et le pays serait très-fertile s'il était cultivé; mais on y voit de vastes plaines entièrement incultes. On tue annuelle-

ment quatre cent mille bœufs pour faire du suif, et l'on envoie environ deux cent cinquante mille moutons au marché de Constantinople. Dans les classes élevées on parle principalement le grec moderne et le français; le peuple parle valaque. Les Valaques et les Moldaves appartiennent à l'Église grecque. Quelques étrangers, qui sont catholiques romains, ont bâti dernièrement une chapelle pour leur culte à Galatza.

Il y a beaucoup de Juifs à Galatza, mais la plupart sont assez misérables. Le consul anglais protége les intérêts mercantiles des sujets anglais, qui sont presque tous des Grecs des îles Ioniennes. Les bohémiens ou tsiguènes (nom qui vient, disent certains auteurs, de Zoan, ancienne capitale de l'Égypte) sont au nombre de dixhuit mille environ en Moldavie; il y en a quatre-vingt mille en Valachie. Presque tous sont esclaves; on les vend et on les achète à son gré. On en a vendu un dernièrement 200 piastres, mais le prix ordinaire est 500 piastres. Le prix moyen est d'environ 3 livres sterling pour les hommes; les femmes se vendent bien meilleur marché. Comme les bohémiens des autres contrées, ils ont de beaux yeux noirs et de longs cheveux noirs. Ils ont un langage qui leur est particulier, et, quoiqu'ils ne semblent avoir aucun système religieux, ils sont très-superstitieux par rapport aux jours heureux ou malheureux. Les hommes sont les artisans les plus habiles du pays : les forgerons et les maçons sont presque tous bohémiens. Les femmes sont habiles cuisinières, et l'on en trouve dans presque toutes les familles riches. Ils ont tous beaucoup de goût pour la musique vocale et instrumentale, et ils y excellent. Quelques bohémiens forment une classe à part sous le nom de bohémiens turcs; ils ont acheté leur liberté du gouvernement, et sont tous de

la Turquie ; mais ils sont en petit nombre ; on en compte douze familles à Galatza. Dans l'hiver ils vivent dans la ville, presque sous terre ; mais en été ils dressent leurs tentes en plein air, bien que dans l'enceinte de la ville. Les hommes s'occupent du commerce des chevaux, et les femmes font des sacs et d'autres articles du même genre.

Les boyards ou nobles du pays sont peu cultivés, et passent une grande partie de leur temps à danser et à jouer aux cartes. Les prêtres grecs de la Moldavie ont très-peu de dignité ; plusieurs d'entre eux s'occupent de commerce, et ils se montrent généralement très-opposés à la lecture de la parole de Dieu.

Le 5 septembre nous quittâmes la quarantaine avec joie, et en allant à Galatza nous vîmes de plus près la colonie de bohémiens. Leur aspect nous rappela les pauvres paysans des bords du Nil ; ils étaient couverts de haillons, et portaient leurs petits enfants nus sur l'épaule ou sur le côté, exactement comme les Égyptiens. Ils travaillaient péniblement à l'ardeur du soleil à faire des briques. Ce spectacle nous rappela le temps où leurs ancêtres exigeaient les mêmes travaux des Israélites. « Les Égyptiens leur rendaient la vie amère par une dure servitude, en les employant à faire du mortier, des briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs (1). » Si ce sont réellement là les descendants du peuple de Pharaon, comme semblent le prouver leur nom, leurs traits et leurs usages, ils sont un exemple de la justice rétributive de Dieu, dans ses dispensations envers les nations qui persécutent Israël. Sur ce pauvre peuple méprisé qui erre sur la terre s'accomplit cette prophétie répétée trois fois : « Je disperserai les Égyptiens parmi les nations, et je les répandrai parmi les pays, et ils sauront que je

(1) Exode I, 14.

suis le Seigneur l'Eternel (1). » Le nombre de ces bohémiens, leur ignorance et leur état de dégradation réclament d'une manière bien frappante les travaux d'un missionnaire chrétien.

Galatza est entouré d'acacias; c'est l'arbre le plus commun dans le pays, et celui qui y réussit le mieux. On compte à Galatza plus de dix mille habitants. Plusieurs rues sont pavées de planches posées en travers, d'autres ne sont pas pavées du tout, de sorte qu'elles sont remplies de poussière en été et de boue en hiver. Les maisons sont bâties généralement en bois, ainsi que les églises. Nous rencontrâmes un grand nombre de Juifs, et nous en vîmes plusieurs dans leurs boutiques. Tous portent la robe polonaise et le grand chapeau allemand, ou le bonnet fourré des Russes; ils laissent croître leurs moustaches et leur barbe. Ils sont généralement artisans ou changeurs. Les habitants de Galatza nous parurent très-industrieux; les femmes filent à la quenouille, même en marchant. Les soldats oppriment souvent les bourgeois. Nous remarquâmes un grand nid de cigognes, sur le haut d'un clocher. On en voit un grand nombre sur les cheminées, qui sont fermées par en haut et ouvertes sur les côtés. Les habitants du pays ne permettent pas qu'on dérange les nids de cigognes, dans l'idée que cela leur porterait malheur. Ces oiseaux arrivent régulièrement au milieu d'avril.

Les cimetières sont à l'entrée de la ville; près du fossé qui entoure Galatza est un monceau de terre qui indique l'endroit où, pendant la révolution grecque, Ypsilanti et six cents Grecs se défendirent courageusement contre cinq mille Turcs qui les taillèrent en pièces.

Dans l'après-midi nous allâmes visiter les Juifs de Ga-

(1) Ezéch. XXIX, 12-16; XXX, 23-26.

latza. Nous entrâmes dans la boutique d'un changeur, qui nous conduisit chez le rabbin. C'est un homme doux et intelligent, qui nous montra d'abord beaucoup de réserve, parce que (comme nous l'apprîmes plus tard) l'Église grecque le persécute, et que, voyant que nous étions chrétiens, il supposa que nous étions Grecs. Nous lui dîmes que nous étions venus d'Écosse pour visiter les brebis perdues de la maison d'Israël, et que nous désirions vivement leur salut. Il nous conduisit alors à leur synagogue, qui est petite et misérable. Deux ou trois Juifs vinrent nous y trouver. A la porte était une boîte sur laquelle était écrit en hébreu, *aumônes* : « *Un don fait en secret apaise la colère.* » Cela amena une conversation sur la manière de plaire à Dieu et de détourner sa colère. Nous leur demandâmes s'ils recueillaient des aumônes pour les Juifs de la Terre-Sainte; ils nous dirent qu'ils faisaient une collecte pour eux à tous les mariages. Ils n'ont pas d'école pour leurs enfants, mais de temps en temps quelqu'un d'entre eux s'offre à instruire un certain nombre d'enfants pendant quelques mois. Ils nous dirent qu'il était impossible qu'ils n'éprouvassent pas de haine pour les chrétiens qui les persécutent partout. Lorsqu'ils nous entendirent citer des textes hébreux, ils eurent de la peine à se persuader que nous fussions chrétiens. Il n'ont pas l'idée qu'un chrétien puisse avoir des sentiments de bienveillance et d'affection pour eux. Peu d'entre eux parlent hébreu, tous parlent allemand, et ils savent aussi le valaque. Le rabbin nous dit qu'il y avait cinq cents Juifs à Galatza, mais le vice-consul croit qu'il y en a près de deux mille.

Dans la soirée le vice-consul nous conduisit dans son brisca à Ibrahilow, port de la Valachie, à trois heures de Galatza. Une grande partie de la vaste plaine que nous

traversâmes était sans clôture, et, en plusieurs endroits, elle était couverte de roseaux, ce qui prouve qu'elle est souvent inondée. Nous passâmes devant plusieurs chaumières paisibles qui reportèrent nos pensées vers notre chère Écosse. Vers le crépuscule nous arrivâmes à la rivière Sireth, tributaire du Danube, que l'on traverse dans un bac; c'est la limite entre la Moldavie et la Valachie. Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à Ibrahilow, où nous fûmes reçus chez le vice-consul de Valachie.

Nous avions fait nos préparatifs pour partir au point du jour pour Bucharest, mais lorsque nous nous réveillâmes il pleuvait à verse. Ce temps contrariait nos projets, et pourtant il nous semblait retrouver un ancien ami; car nous n'avions pas eu une semblable matinée depuis notre départ d'Écosse. On voyage ordinairement dans ce pays dans une charrette de poste, car on ne peut guère donner un autre nom à une voiture qui est toute en bois, très-légère, et dont les côtés sont en osier grossier et les roues très-basses. L'intérieur est rempli de paille, et le voyageur s'assied ou se couche dessus à son gré. Trois de ces voitures étaient devant notre porte, et chacune était attelée de quatre petits chevaux de Valachie. Mais le vice-consul de Galatza ne voulut pas nous laisser partir dans ces voitures découvertes avec un temps pareil; il eut la bonté d'envoyer chercher, à Galatza, sa brashovanca, voiture couverte sans ressorts, où on peut aller quatre, et il insista pour que nous la gardassions jusqu'à Jassy.

Nous employâmes cette journée à parcourir Ibrahilow. Les rues sont larges; plusieurs maisons sont bâties en briques, mais elles n'ont généralement qu'un étage. Elles sont entourées d'acacias, et ce fut là que nous vîmes, pour la dernière fois, des oliviers. Les croix doubles et ornées,

placées sur les églises grecques, sont très-brillantes, car elles sont dorées ou en étain poli. Le Danube coule à pleins bords dans la ville. Le commerce des grains augmente, et la ville devient de plus en plus importante; on y compte à présent six mille habitants.

Les Valaques s'habillent comme les Moldaves; mais comme il faisait humide, plusieurs paysans portaient un surtout de peau de mouton avec la laine en dedans et un bonnet pareil. Nous rencontrâmes dans la rue plusieurs Russes ; on les reconnaît à leur physionomie particulière, à leurs yeux bleu clair et à leurs chapeaux élevés. Les paysans vous ôtent leurs chapeaux, lorsqu'ils vous rencontrent, et un boyard en voiture nous salua de même. Il se commet peu d'actes de violence dans ces provinces, mais il y règne une déplorable immoralité.

Près de l'entrée de la ville est un ancien fort romain situé sur une petite élévation. Nous entrâmes dans la boutique d'un horloger juif venu d'Odessa. Il nous dit qu'il y avait à Ibrahilow trente familles juives, qui ont une vieille synagogue, très-petite, et que huit familles de Vienne en bâtissent une nouvelle pour elles, car il y a de la division entre ces Juifs si peu nombreux. Ils n'ont pas de rabbin, et chacun veut gouverner. Ce jeune homme nous dit aussi qu'il avait deux traités adressés aux Juifs, que des missionnaires avaient remis à Jérusalem à un voyageur juif qui les lui avait donnés. Ce simple fait nous fit sentir combien il était important de fournir aux missionnaires des traités clairs et pressants, adressés aux Juifs; qui peut dire où cette semence ira germer? Il ajouta qu'il avait entendu dire que plusieurs étudiants juifs étaient devenus chrétiens en Angleterre, et que des traités pour les Juifs avaient pénétré en Russie. Plusieurs Juifs s'étaient rassemblés autour de nous, et ils nous

conduisirent à la synagogue. Nous nous arrêtâmes à l'endroit où l'on bâtissait la nouvelle synagogue, et les ouvriers juifs, qui prenaient leur repas, entrèrent en conversation avec nous. Ils nous dirent qu'ils croyaient que le Messie viendrait, et qu'il y avait à Smyrne et ailleurs bien des gens qui croyaient qu'il viendrait l'année prochaine (en 1840). M. Calman leur répondit que l'essentiel était de savoir dans quel but il devait venir; que c'était pour ôter le péché, tandis que les Juifs n'ont à présent aucun moyen d'obtenir leur pardon. Il le leur prouva en leur montrant que, bien qu'ils fissent plusieurs choses pour effacer leurs péchés, comme d'observer le sabbat, d'aller en pèlerinage à Jérusalem et de faire un certain nombre de pas dans la Terre-Sainte, ils n'arrivaient pourtant jamais à la vraie paix. Un Juif répondit qu'ils n'avaient pas de péché, parce qu'ils gardaient le sabbat, qu'ils ne mangeaient pas de porc, qu'ils ne buvaient pas de vin qu'un Gentil eût touché, qu'ils ne mangeaient jamais sans s'être lavé les mains, et qu'ils portaient les tsitsiths. M. Calman leur répondit : Dieu veut plus que tout cela, il veut le cœur. Votre cœur est-il droit devant Dieu ? Osez-vous dire que vous l'aimez en tout temps ? Vous êtes donc pécheurs, et où sont vos sacrifices ? Vous n'en avez pas même le jour de l'expiation. Le Juif répondit que lire ou répéter les passages de la Bible, qui décrivent les sacrifices, valait autant qu'offrir les sacrifices. Voilà ce que Dieu n'a jamais dit, reprit M. Calman, et vous ne le croyez pas vous-même, puisque vous cherchez encore à obtenir votre pardon par vos pèlerinages. Il leur parla alors de ces Juifs de Smyrne qui sont disposés à devenir chrétiens, pourvu qu'ils puissent conserver le repos du samedi et les fêtes des Juifs. Le Juif qui avait discuté avec M. Calman nous suivit dans les

rues, et déplora l'ignorance et l'orgueil de ses frères. Il nous dit que personne parmi eux ne pouvait parler hébreu, et que très-peu de gens le comprenaient. Il ajouta que, si l'on établissait une école, il pensait que les Juifs en profiteraient avec joie. Il nous parla ensuite du rabbin Bibas, de Corfou, qui avait passé récemment à Ibrahilow en se rendant à Bucharest, et qui voyageait pour travailler à la réformation de ses frères. En prêchant sur Esaïe XI, 1—5, il avait dit qu'il était question dans ce passage des sept sciences, la musique, l'astronomie, etc., et avait ajouté : Lorsqu'un homme se porte bien une médecine lui ferait du mal; mais lorsqu'il est malade, il faut qu'il laisse le pain de côté pour prendre une médecine. La loi, c'est le pain; mais les Juifs sont malades, ils sont ignorants et dégradés. Il faut donc laisser de côté l'étude de la loi, et prendre la médecine, c'est-à-dire étudier les sept sciences dont j'ai parlé. Ce rabbin a produit une grande impression sur les Juifs *ici et ailleurs*. Ce jeune Juif parlait de lui avec admiration, et était surtout enchanté de lui avoir entendu dire qu'il fallait enseigner aux Juifs les sciences et l'art militaire, afin qu'ils pussent arracher la Palestine aux Turcs, sous la conduite du Messie, comme les Grecs leur ont arraché la Grèce.

Il était neuf heures du soir lorsque nous partîmes d'Ibrahilow pour Bucharest, capitale de la Valachie, qui est à cent vingt milles de distance. La brashovanca, voiture couverte, ainsi appelée de Brashova, ville d'Autriche, où elle a été inventée, nous fut bien précieuse. Les maisons de poste ne sont que des chaumières solitaires, dans lesquelles il n'y a qu'une ou deux chambres sans meubles; les chevaux sont dans les champs, où l'on ne va les chercher qu'à l'arrivée des voyageurs, et il se

passait souvent beaucoup de temps avant qu'on eût pu les réunir et les atteler.

Le lendemain nous traversâmes des plaines sans fin, dans lesquelles il n'y a pas une seule élevation ou un seul arbre sur lesquels la vue puisse se reposer. Ce sont des pâturages couverts de troupeaux de bœufs bruns ou de buffles; on y voit aussi des chevaux, des moutons, et de grands troupeaux d'oies. Nous vîmes plusieurs cabanes en assez bon état; elles étaient construites en osier recouvert de terre et blanchies; les toits étaient couverts de roseaux. On trouve de temps en temps dans ces vastes plaines des croix en pierre, qui sont probablement destinées à rappeler aux voyageurs celui qui est mort pour nous. Nous remarquâmes plusieurs élevations artificielles qui servaient probablement jadis de signaux et de guet. A huit heures du matin nous passâmes auprès d'un petit lac, entouré de rochers. Vers midi nous arrivâmes à un village (le prémier depuis Ibrahilow) appelé Slobodzi; il y a une église grecque et un couvent. Nous traversâmes une rivière sur un pont de bateaux; de l'autre côté le pays s'élève d'environ trente pieds, après quoi on retrouve une autre grande étendue unie. C'est là un de ces steppes qui caractérisent le pays. Vers le soir nous traversâmes un grand village, appelé Obeleshti, situé sur les bords d'un petit lac. Le soleil couchant répandait une teinte agréable sur cette scène, qui reposa nos yeux fatigués de la monotonie du pays que nous avions parcouru. Les deux villages que nous avons nommés sont les deux seuls endroits un peu importants que nous eussions vus dans un voyage de cent vingt milles.

Nous n'arrivâmes à Bucharest qu'à trois heures du matin, ayant perdu plusieurs heures aux relais de poste,

faute de savoir la langue et d'avoir l'expérience de cette manière de voyager. Il n'y avait pas de place dans l'auberge qu'on nous avait indiquée, et, pendant que nous frappions à la porte d'une seconde auberge, sans pouvoir nous faire ouvrir, nous entendîmes un bruit de voix qui paraissait venir d'une chambre haute, très-éclairée; c'était une synagogue; les Juifs y étaient réunis pour célébrer le commencement de leur année. Les hommes du guet et nos postillons imitaient leurs cris, en se moquant de leurs dévotions. Tellement se sont accomplies à la lettre les paroles de Moïse : « Tu seras un sujet d'étonnement, de railleries et de fable, parmi tous les peuples chez lesquels l'Eternel t'aura emmené (1). » Plusieurs Juifs arrivaient à la synagogue à travers les sombres rues de la ville, et l'un d'eux offrit de nous conduire à un khan. Nous y trouvâmes une chambre vide, dans laquelle nous étendîmes nos matelats.

Nous vîmes le lendemain matin que ce khan, *qui est* situé sur le bord de l'Embrowitz, était assez vaste pour couvrir environ un acre de terrain. La cour était entourée de bâtiments. Le bas était occupé par les chevaux et les voitures de tout genre; le premier étage était consacré aux voyageurs qui ne faisaient que passer, et le second à ceux qui restaient plus de six mois. Cette description s'applique à presque tous les caravansérails de l'Orient, elle peut expliquer l'étable de Bethléhem. Joseph et Marie, ne trouvant plus de place dans le premier étage, furent obligés de chercher un refuge dans la partie inférieure de l'hôtellerie, et ce fut là que les bergers trouvèrent l'enfant Jésus. Autour du premier étage était une large galerie dans laquelle on voyait se promener des voyageurs de différents pays, principale-

(1) Deut. XXVIII, 37.

ment des Russes, des Hongrois et des Grecs. Nos oreilles étaient fatiguées des sons de ces langages étranges et barbares pour nous. Nous soupirions en vain après la sainte paix d'un dimanche d'Ecosse, et nous cherchâmes un séjour plus tranquille dans un khan plus petit et plus propre, tenu par un Grec. Le soir nous reçûmes la visite du consul général anglais, qui nous accueillit avec la plus grande bienveillance. Nous passâmes une partie de nos journées chez lui, et nous trouvâmes parmi ses domestiques trois Ecossais, qui éprouvèrent une vive joie en voyant arriver des compatriotes dans ce pays étranger.

La Valachie est un beau pays ; si elle était entièrement cultivée, elle pourrait nourrir douze millions d'habitants, tandis qu'il n'y en a pas maintenant beaucoup plus de deux millions. On pourrait aisément cultiver les immenses plaines que nous avons traversées, si les bras ne manquaient pas. Près des trois quarts des terres de la Valachie et de la Moldavie sont la propriété des monastères. Plusieurs domaines appartiennent à des couvents de pays éloignés, tels que celui du mont Sinaï et du mont Athos ; ils sont affermés à un prix raisonnable à des gens du pays. La partie occidentale de la province, appelée Petite-Valachie, est une région montagneuse, toute différente de celle que nous avions vue. C'est là qu'est Crayava, lieu de rendez-vous ordinaire des croisés qui allaient à la Terre-Sainte. Plusieurs districts du pays sont exposés à être ravagés par les sauterelles. Bucharest a cent vingt mille habitants. Il y a trois cents soixante-six églises grecques, deux églises pour les catholiques romains, une pour les luthériens, et une pour les calvinistes. Il n'y a pas de mosquées, car depuis le traité fait à Andrinople, en 1829, aucun Mahométan ne

peut avoir de propriétés ou établir son domicile en Valachie ou en Moldavie.

Le commerce le plus considérable est l'exportation des grains, principal produit du pays. On exporte beaucoup de cantharides, insectes qu'on recueille dans les bois de la Petite-Valachie. On envoie aussi en Angleterre des crins de cochon très-forts, pour faire des brosses, et l'on expédie en France une immense quantité de sangsues.

Tous les boyards ou nobles habitent la capitale. Ils visitent rarement leurs domaines, qui sont abandonnés à des agents. Les prêtres grecs sont plus respectables que dans d'autres pays. Tous ceux qui composent le clergé inférieur peuvent être mariés; ceux d'un rang supérieur n'en ont pas la permission, et il règne une grande immoralité parmi eux. Les paysans du pays bas forment une race servile, mais le vrai paysan valaque se trouve sur les monts Carpathiens; il est brave et indépendant. On trouve souvent dans les champs des sommes d'argent qui y ont été enfouies dans les temps d'invasion. Une des causes les plus habituelles des crimes dans ce pays, et en même temps un des symptômes les plus révoltants de l'immoralité qui y règne, c'est la multiplicité des divorces; on l'obtient aisément, et il ne nuit pas à la réputation des gens qui se sont séparés, et qui se remarient bientôt avec d'autres personnes.

Bucharest est bâtie sur une plaine marécageuse; il y a quelques années elle était pavée de planches posées sur des canaux dont les émanations amenaient des fièvres intermittentes. Les Russes ont desséché ces canaux et ont assaini la ville. Les églises sont plus belles à l'extérieur qu'à l'intérieur. La plupart des clochers sont couverts d'étain poli qui éblouit lorsque le soleil donne

dessus. On les faisait autrefois en briques; on y a renoncé à cause des tremblements de terre qui sont fréquents. Les maisons sont entremêlées de beaux jardins remplis de ceps de vigne, d'abricotiers et de noyers. La plupart des maisons étant en bois, les incendies sont fréquents et dangereux.

On ne put nous dire exactement le nombre des Juifs qui habitent la ville. D'après l'aspect de leurs synagogues, il doit y en avoir près de cinq mille. Sept synagogues appartiennent aux Juifs polonais, qui sont la plupart artisans. Ceux qui font le même métier fréquentent la même synagogue. Il y a une belle synagogue espagnole que suivent les hommes riches et influents. Les Juifs de Bucharest sont généralement très-corrompus.

Nous visitâmes d'abord une des synagogues des Polonais, et, comme on célébrait alors la fête du nouvel an, elle était complétement pleine, aucun Juif n'osant s'absenter un jour tel que celui-là. Tous portaient la robe noire polonaise et le bonnet de fourrure, et avaient le *tallith*, dont le devant était orné d'une bande brodée en argent. Le vieux rabbin portait un éphod, ou espèce de chemise blanche, dont le collet était richement brodé d'or et d'argent. Ils portent ce vêtement, qu'on appelle « la chemise des rabbins, » en imitation de ceux qui ont écrit le Talmud, et l'on en revêt tous les rabbins avant de les enterrer. Le rabbin commença le psaume XLVII; tous se joignirent à lui, et ils le répétèrent sept fois. Ils pensent que le verset 6 : « Dieu est monté avec un cri de joie; l'Éternel est monté au bruit de la trompette, » justifie la cérémonie particulière de ce jour, c'est-à-dire de sonner de la trompette. Ils croient aussi que chaque premier jour de l'an est une sorte de jour de jugement. « Chaque année, à la fête

de Rosh-Hashanna, les péchés de chacun de ceux qui viennent au monde sont mis en balance avec ses mérites. Celui qui est trouvé juste est scellé pour la vie; celui qui est trouvé méchant est scellé pour la mort. » D'après cela ils s'imaginent qu'à cette époque Satan paraît spécialement devant Dieu pour accuser chaque âme. *Pour troubler Satan* et l'empêcher de porter ses accusations, et aussi pour *changer en miséricorde l'attribut de jugement que Dieu allait exercer contre eux*, leurs hommes sages, de bienheureuse mémoire, ont ordonné que l'on sonnerait de la trompette chaque année, le premier jour du mois *élul*.

Le vieux rabbin se servait d'une petite corne de bélier, dont il avait assez de peine à tirer un son éclatant. Un autre rabbin chantait en hébreu l'ordre de sonner, et le premier sonnait de la trompette; cela fut répété neuf fois, et l'on sonna plus longtemps la dernière fois. Ensuite, tous ceux qui étaient présents poussèrent des cris en imitant le son de la trompette. Ils ressemblaient exactement à une troupe d'enfants qui voudraient imiter un régiment; et si ce spectacle n'avait pas été aussi triste, il nous aurait paru d'un ridicule achevé. On pria ensuite avec une très-grande véhémence, et un rabbin et trois jeunes gens chantèrent le psaume qui ne s'applique pas maintenant à Israël : « Heureux le peuple qui a sujet de pousser des cris de réjouissance (1). »

Nous visitâmes ensuite la synagogue espagnole. Les Juifs étaient richement vêtus, et les Juives que nous vîmes à la sortie étaient enveloppées de manteaux de soie bordés de fourrure. Ils accomplissaient la même cérémonie, mais il semblait qu'il y avait là moins de zèle et plus de dignité.

(1) Ps. LXXXIX, 16.

Dans l'après-midi nous retournâmes à la synagogue, dans l'espoir de les voir marcher vers le bord de la rivière, pour « jeter tous leurs péchés au profond de la mer (1), » ce qu'ils font en secouant leurs vêtements sur l'eau, comme s'ils rejetaient leurs péchés de leur sein; mais il était de trop bonne heure, et l'on nous dit qu'ils attendaient que l'obscurité fût venue pour n'être pas remarqués par les gens de la ville.

Les Juifs sont employés comme ouvriers par des gens de toutes les religions, de sorte qu'ils ne dépendent pas de leurs frères pour avoir de l'ouvrage. Sur dix charpentiers il y en a peut-être neuf qui sont Juifs, et l'on n'a égard qu'à leur capacité. Ce fait est important, puisqu'il écarterait entièrement la difficulté qu'éprouvent souvent les missionnaires pour soutenir les Juifs qui cherchent la vérité ou qui sont convertis.

Le 10 septembre, dans l'après-midi, nous allâmes chez un banquier juif qui devait nous introduire auprès du rabbin Bibas, de Corfou. Il n'était pas chez lui; mais nous trouvâmes son fils, et ses trois filles richement parées et portant sur leurs têtes de beaux diamants; car les filles de Juda, même dans leur captivité, ont le même goût pour la parure qu'aux jours du prophète Esaïe (2). En causant avec le fils du banquier, nous nous aperçûmes bientôt qu'il était de ces Juifs qui ne s'occupent guère de la Palestine, et qui n'attendent pas le Messie, mais qui croient que l'éducation et la civilisation peuvent seules relever les Juifs. « Il faut, nous dit-il, qu'ils sachent se servir des armes, afin d'être en état de défendre leur pays lorsqu'ils le posséderont. » Le père arriva peu de temps après, et il nous conduisit au logement du rabbin de Corfou, qui nous reçut avec politesse. Il parlait faci-

(1) Mich. VII, 19. — (2) Es. III, 18—24.

lement l'anglais, et il nous dit qu'il était né à Gibraltar et qu'il s'honorait d'être Anglais. Il dirige à Corfou une congrégation de quatre mille personnes. Lorsque nous entrâmes il s'excusa de ne pas se lever, une légère indisposition, suite de la fatigue du voyage, le retenant sur son sofa. Nous lui dîmes que « les usages de l'Orient convenaient à un homme de sa nation. » Il répliqua: « Non! non! les Juifs ne sont pas des Orientaux. — Abraham est pourtant venu du fond de l'Orient. — Cela est vrai; mais il ne faut pas classer toute une nation d'après son premier père. » Il commença aussitôt à parler de la situation de la terre promise, nous priant de lui dire pourquoi Dieu avait choisi Israël pour son peuple particulier, et lui avait assigné cette portion de la terre. On s'étendit assez sur ce sujet, et, toutes les fois que nous essayions d'introduire quelque chose qui répondît mieux à notre but, il nous arrêtait en affectant une grande exactitude logique, et nous ramenait *au point* en question. Il nia que Dieu eût jamais eu l'intention de maintenir les Juifs séparés des autres nations, affirmant qu'il les destinait à éclairer toute la terre, devoir qu'ils devraient encore accomplir s'ils en avaient le pouvoir, et s'ils avaient, comme les Anglais, les moyens d'envoyer des missionnaires. Il amena ensuite une autre question. « Où était le jardin d'Eden, et comment quatre fleuves tels que ceux que décrivait Moïse avaient pu exister, puisqu'on ne les trouvait plus nulle part? » Il céda enfin à la remarque que cela devait être vrai, puisque cela était déclaré dans la parole de Dieu. Il nous dit ensuite que c'était l'heure de la prière, et qu'il ne pouvait prolonger la conversation. Il montra beaucoup d'habileté et d'adresse pour nous empêcher d'amener la conversation sur la religion du cœur et de la conscience;

car tel était évidemment son but. Lorsque nous prîmes congé de lui, en lui disant que l'affection que nous portions aux Israélites était ce qui nous avait amenés chez lui, il nous déclara qu'aucun chrétien ne pouvait aimer les Juifs plus qu'il n'aimait les chrétiens. Il ajouta qu'il voyageait pour voir ce qu'on pourrait faire pour relever ses frères de leur triste condition, et qu'il désirait vivement voir sir Moses Montefiore à son retour de la Terre-Sainte. Nos appels à l'Écriture lui déplaisaient évidemment; par exemple, lorsqu'il nous avait dit que les Juifs devaient être un peuple très-saint, puisque Dieu les avait ainsi conservés, nous répondîmes avec le prophète Ezéchiel : « Je ne le fais pas pour l'amour de vous, dit le Seigneur l'Éternel, afin que vous le sachiez (1); » mais il détourna aussitôt la conversation.

Le lendemain nous nous rendîmes à l'église métropolitaine, pour assister au service qu'on célébrait pour l'anniversaire du prince de la Valachie. L'église est très-belle, et ses murailles sont couvertes de dorures et de tableaux, qui représentent les saints et les apôtres. La chaire est ornée de belles dorures, mais il ne paraît pas qu'on en fasse souvent usage. Le prince lui-même n'était pas présent, parce qu'il était indisposé; mais on voyait là tous les principaux boyards. On dit que l'évêque est un homme de bien; et nous dirons à son honneur qu'il a permis la libre circulation des saintes Écritures en Valachie. Le service consistait surtout en prières pour le prince, suivies de chants religieux. A la fin les nobles s'approchèrent de l'évêque et baisèrent une croix qu'il tenait dans sa main gauche, la Bible qui était sur une table, et la main de l'évêque.

Nous retournâmes chez notre ami le rabbin Bibas, et

(1) Ezéch. XXXVI 32.

cette fois nous résolûmes de proposer nous-mêmes les sujets de conversation. M. Calman insista d'abord sur ce qu'il y avait d'immoral et d'insensé dans plusieurs des enseignements du Talmud. Le rabbin répondit que le Talmud était écrit par des personnes qui avaient composé le sanhédrim, et que Dieu avait ordonné de se soumettre à leur décision, sous peine de mort (1). Il chercha ensuite à expliquer d'une manière satisfaisante les préceptes que nous accusions d'être immoraux, et, en voulant défendre les erreurs d'histoire et de géographie, il tomba dans de grossières absurdités, essayant de prouver, d'après la Bible, que la Terre-Sainte avait une immense étendue, et que Jérusalem avait jadis contenu plusieurs millions d'âmes. Il voulait aussi démontrer que le Messie ne devait être qu'un simple homme. Il admit que les Juifs étaient maintenant dans la condition la plus misérable, et qu'en Pologne en particulier ils étaient plongés dans la plus profonde superstition, *parce qu'ils* entendaient à la lettre tout ce que contient le Talmud. Il pensait que la première chose à faire était de tirer les Juifs de leur ignorance, et il aurait voulu qu'on les élevât dans des écoles, où il auraient lu et étudié la Bible jusqu'à dix ans, la Mischna de dix à quinze, et le Talmud de quinze à vingt. Il croyait qu'on ferait bien de renoncer à lever des contributions pour la Terre-Sainte, et qu'on devrait obliger les Juifs qui y habitent à travailler. Il regardait comme illusoire le plan de sir Moses Montefiore d'acheter des terres en Palestine pour les faire cultiver par des Juifs, tant qu'il n'y aurait dans ce pays aucune sécurité pour la propriété. Il pensait qu'il fallait d'abord élever les Juifs, et leur enseigner les sciences. Nous essayâmes alors de nous adresser à sa conscience,

(1) Deut. XVII, 11, 12.

mais il refusa de discuter autrement que par écrit sur les droits de Jésus à être regardé comme le Messie. Nous lui dîmes que nous avions quitté notre pays pour l'amour des Israélites, et il nous répondit : « Quel bien voulez-vous leur faire ? » Nous répliquâmes : « Leur envoyer des instituteurs.—Dès qu'ils commenceront à enseigner le Christianisme, les Juifs les quitteront.—Non, quelques-uns recevront la vérité ; » et nous montrâmes M. Calman. Le rabbin tressaillit et parut très-supris, car il n'avait pas soupçonné que notre ami fût Israélite; puis il dit : « Ah ! oui, il y en aura un ou deux. » Nous le pressâmes alors de comparer l'aveuglement et le misérable état des os secs d'Israël, décrits par les prophètes, avec ce qu'*il savait* être la véritable condition de son peuple, et d'examiner sérieusement si le sang de ce Jésus qu'ils rejetaient ne pouvait pas être cette source ouverte pour le péché et pour la souillure, par laquelle Israël doit être sauvé. Il sembla surpris de la chaleur avec laquelle nous lui parlions. Il sentit évidemment que nous étions sincères, et nous nous séparâmes bons amis.

M. Calman alla voir un jeune Juif très-estimable, qui avait été baptisé peu de temps auparavant dans l'Eglise grecque, et il lui demanda comment un Juif consciencieux avait pu devenir idolâtre comme le sont les Grecs. Il répondit que, bien qu'il assistât au culte dans leurs églises, il n'adorait jamais leurs images. Son âme avait éprouvé des besoins, et, d'après ce qu'il avait entendu dire de Jésus, il avait pensé qu'il trouverait en lui ce qu'il lui fallait. C'est là ce qui l'avait d'abord conduit à l'Eglise grecque; mais il avouait que son ignorance était encore tellement grande qu'il ne pouvait discuter avec ses frères et qu'il les évitait. Lorsque M. Calman lui ex-

pliqua le chapitre LIII d'Ésaïe, lui montrant quelle est l'œuvre de Christ et « l'instruisant plus exactement de la voie de Dieu, » le jeune homme éprouva la joie la plus vive, car c'était là beaucoup plus qu'il n'en avait appris des Grecs. Il avait un Nouveau-Testament en hébreu, mais il le comprenait peu, et il avouait qu'il s'était souvent demandé pourquoi il était devenu chrétien. Maintenant il voyait la vérité d'une manière qui affermissait sa conviction. Il soupirait après un instituteur, et se réjouissait à la pensée qu'il viendrait peut-être, à Bucharest, un missionnaire pour instruire ses frères. Quelle scène intéressante que celle qui s'ouvre devant nous, et combien Dieu peut avoir d'enfants encore cachés parmi ces milliers d'Israël qui sont dispersés.

Le 13 septembre nous partîmes pour Foxshany, frontière de la Valachie et de la Moldavie; une petite rivière qui passe dans la ville sépare les deux provinces. Vers le matin nous traversâmes un beau pays; des collines boisées bornaient l'horizon au sud-ouest; mais nous retrouvâmes bientôt une grande plaine unie, et, après avoir monté un steppe, nous arrivâmes vers dix heures à Foxshany. On y compte environ soixante familles de Juifs; ils sont tous polonais, et ont un rabbin qu'ils soutiennent. La plupart des Juifs de Foxshany sont artisans. Ils ont deux synagogues et une salle d'étude publique.

Ce soir-là commençait « le jour de la repentance, » nom donné au sabbat qui précède immédiatement « le jour de l'expiation. » Le lendemain le rabbin prêche un sermon pour exhorter à la repentance; ils n'ont que deux sermons réguliers dans l'année: celui-là et celui de la fête de Pentecôte. Dans les dix jours qui séparent le premier jour de l'an du jour de l'expiation, les Juifs font

plus de prières et d'aumônes que pendant tout le reste de l'année ; aussi trouvâmes-nous les deux synagogues pleines de gens qui priaient à voix très-haute, et avec de grands mouvements du corps; les petits garçons eux-mêmes se balançaient en lisant leurs prières avec beaucoup d'ardeur, et leurs gestes ressemblaient beaucoup à ceux des Juifs de Saffet. Lorsque le service fut fini, ils se rassemblèrent en foule autour de nous; ils nous firent plusieurs questions, et finirent par nous demander « *si le Messie était venu ou s'il devait venir.* » Nous répondîmes qu'il était déjà venu, pour mourir, et devait venir une seconde fois avec gloire. Alors plusieurs Juifs s'éloignèrent et ne voulurent plus nous écouter.

Le lendemain nous traversâmes la rivière Sireth sur un pont de bateaux, et, après avoir monté un steppe, nous nous trouvâmes dans une belle plaine. Le pays devint ensuite plus ondulé et plus boisé, et nous arrivâmes à cinq heures du soir à Birlat, où nous comptions passer le dimanche. Cette ville est agréablement située; elle a une population de dix mille habitants, et, comme toutes les villes de Moldavie, elle occupe un vaste espace. La principale église a trois beaux clochers couverts en étain, et surmontés de quatre croix dorées, très-ornées. On voit des peintures sur les murailles extérieures, surtout dans les villes où il y a des Russes. Nous passâmes un paisible et heureux dimanche dans la chambre haute du khan. Mais nous eûmes de la peine à nous procurer de la nourriture, car les gens du khan avaient commencé par nous dire que, si nous avions besoin de quelque chose, il nous faudrait aller l'acheter au bazar.

Nous rencontrâmes un Juif qui nous conduisit à la synagogue; nous y trouvâmes deux jeunes gens qui causèrent avec nous en allemand. Nous leur parlâmes de

l'Ecriture, leur expliquant qu'elle est l'ouvrage de Dieu, tandis que le Talmud est l'ouvrage de l'homme. Ces deux jeunes gens parurent très-surpris de ce que nous croyions aux Ecritures aussi fermement que les Juifs. On compte à Birlat environ cent trente familles de Juifs russes, autrichiens et allemands; ils vivent paisiblement et ne sont pas persécutés.

Après Birlat le pays est plus varié; on traverse des prairies entourées de collines boisées et une belle rivière coule au milieu de la vallée. Nous arrivâmes assez tard à Waslui; le premier khan dans lequel nous cherchâmes un logement était rempli de Juifs qui se rendaient à Jassy, pour y célébrer le jour de l'expiation. Nous nous établîmes dans une misérable cabane et nous nous consolâmes de ne pouvoir dormir, parce que nous désirions voir la cérémonie singulière qu'accomplissent les Juifs dans la nuit qui précède le jour de l'expiation. Nous nous levâmes donc avant une heure du matin, et nous vîmes le *shochet* juif, ou « tueur, » aller éveiller les Juifs de maison en maison, leur donnant de la lumière, afin qu'ils pussent se lever et apporter leur « cipporah » ou expiation, c'est-à-dire un coq pour chaque homme et une poule pour chaque femme. Nous approchâmes d'une fenêtre et nous vîmes distinctement ce qui se passait dans la maison; un petit garçon lisait les prières, et sa mère, qui était veuve, se tenait debout auprès de lui, tenant une poule blanche dans ses mains. Lorsqu'il arriva à une certaine phrase de la prière, la mère leva la poule qui se débattait et la fit tourner autour de sa tête en répétant ces paroles: « Que ceci me remplace et soit pris à ma place; que ceci soit ma victime expiatoire; cet oiseau ira à la mort, et moi j'irai à la vie bienheureuse. » Cela se fit trois fois; puis la porte de la maison s'ouvrit,

et le petit garçon courut porter la poule au shochet, afin qu'il la tuât de la manière convenable.

Cette cérémonie est absurde, et cependant combien elle est touchante! C'est maintenant le *seul sang* que l'on répande en Israël. Le sang des boucs et des taureaux ne coule plus auprès de l'autel d'airain, l'holocauste continuel n'est plus offert, on ne tue même plus l'agneau pascal; Israël ne connaît plus d'autre sacrifice que ce coq et cette poule tués par le couteau du shochet. C'est pour ce misérable sacrifice de leur invention qu'ils rejettent le sang du Fils de Dieu. Cette cérémonie montre cependant qu'Israël conserve un reste de connaissance de l'imputation du péché, de la vraie nature du sacrifice, et de la nécessité de l'aspersion du sang pour le pardon du péché! Mais les Juifs sont tellement aveugles, par rapport à la véritable signification de cette cérémonie, que les rabbins soutiennent que ce n'est pas un sacrifice expiatoire, mais qu'il obtient le pardon comme étant un acte d'obéissance pour les traditions des anciens.

Nous quittâmes Waslui vers deux heures du matin. Le pays que nous traversions devenait de plus en plus beau, et dans l'après-midi nous arrivâmes dans une vallée entourée de collines couvertes d'ormeaux, de pruniers et de pommiers chargés de fruits. Le chèvrefeuille et le houblon grimpaient autour des arbres, et des fleurs sauvages embellissaient ce lieu solitaire. Peu après nous entrâmes dans la vaste plaine ondulée de Jassy. A la distance de plusieurs milles, on voyait la ville entourée de verdure et ornée de clochers qui brillaient au soleil. Nous y entrâmes avant qu'il fût couché, et nous suivîmes de longues rues habitées par des artisans. Les maisons, qui n'ont qu'un étage, nous parurent plus misé-

rables que celles de Bucharest. Les Juifs étaient occupés à fermer leurs boutiques. On voyait déjà des familles qui se rendaient à la synagogue; car personne n'aurait voulu s'absenter dans une occasion aussi solennelle que le commencement du jour de l'expiation. Plusiéurs de ces Juifs étaient des hommes de bonne mine, et les femmes étaient vêtues avec luxe; quelques-unes portaient des bijoux. Nous nous hâtâmes d'aller à la synagogue. Nous y trouvâmes une grande foule; tout était plein, jusqu'à la galerie des femmes, et l'on y voyait plusieurs enfants. Le chant d'absolution, connu sous le nom de « Col Nidre, » avait déjà été chanté, et nous le regrettâmes; car l'air est beau et plaintif, et c'est l'un de ceux que les Juifs regardent comme venant du Sinaï. Trois rabbins vêtus de blanc se tiennent debout, et, en leur propre nom comme au nom de Dieu, ils donnent à tous ceux qui sont dans la synagogue l'absolution de tous les péchés qu'ils ont commis dans l'année qui a fini quelques jours auparavant. Le nombre de grandes chandelles allumées et la foule produisaient une chaleur suffocante dans toutes les synagogues que nous visitâmes; et l'on entendait de loin les cris frénétiques des dévots zélés qui étaient inondés de sueur. Ils frappaient leurs mains l'une contre l'autre, les joignaient, les tordaient, se frappaient la poitrine et se tordaient le corps de manière à nous rappeler les Juifs de Saffet et de Tibériade. Dans cette occasion les Juifs prient toute la nuit et tout le jour suivant, jusqu'au soir, au moment où « les étoiles se montrent. »

Le lendemain (18 septembre) nous retournâmes de bonne heure à la synagogue. Les Juifs viennent de la campagne pour cette solennité, comme ils allaient jadis à Jérusalem. Nous visitâmes douze de leurs synagogues; elles étaient toutes remplies d'hommes, de femmes et

d'enfants, comme le soir précédent. Nous vîmes même des mères qui avaient leurs enfants au sein, ou auprès d'elles dans des berceaux. Cela nous rappela le jeûne décrit par Joël, XI, 16 : « Appelez les anciens, faites venir les enfants et ceux qui sont à la mamelle. » Un grand nombre d'hommes étaient assis à l'ombre des murs, ou se tenaient debout, priant le visage tourné vers Jérusalem, parce qu'il n'y avait plus de place dans l'intérieur de la synagogue. Le pavé était généralement couvert de paille ou de foin dans l'intérieur, pour soulager les Juifs pendant ce long service; car la plupart d'entre eux ôtent leurs souliers, à cause de la sainteté particulière de ce jour. Tout le jour la synagogue est remplie d'immenses chandelles allumées. Chaque famille en fournit une, et chacun des membres de la famille a un fil dans la mèche de la chandelle. Ces fils représentent les âmes, d'après la manière dont ils interprètent ce passage des Proverbes, XX, 27 : « L'esprit de l'homme est une lampe divine » (ou la chandelle du Seigneur). Dans un jour aussi solennel, aucun Juif ne toucherait une de ces chandelles, lors même qu'elle devrait tomber et risquer de mettre le feu à la synagogue : ce serait regardé comme une œuvre servile; mais ils emploient un domestique d'entre les Gentils, qu'on appelle lorsqu'il y a quelque service de ce genre à rendre.

Les prières contiennent la plus grande partie du chapitre XVI du Lévitique, dans lequel sont décrits les sacrifices du jour de l'expiation. Le reste du service consiste à lire un poëme hébreu, dont la plupart des assistants comprennent à peine quelques mots; car c'est de l'hébreu très-difficile. Cependant tous lisent tout haut, et cette lecture devient par moments une espèce de chant. Plusieurs des hommes paraissaient épuisés du

violent exercice qu'ils se donnaient, et quelques-uns d'eux avaient les yeux rouges et enflés à force de pleurer. Beaucoup d'hommes mariés portaient l'éphod ou chemise blanche des rabbins. Parmi les femmes, quelques-unes pleuraient et d'autres sanglotaient tout haut.

On compte dans la ville deux cents synagogues, et il y en a environ trente qui sont grandes. Il y en a vingt dans une seule rue. Dans quelques-uns de ces bâtiments le toit était couvert de peintures qui représentaient le paradis et la création, des bêtes sauvages, des arbres, des poissons, et aussi le chandelier d'or et la table des pains de proposition. Près de l'entrée de la ville, nous remarquâmes dans plusieurs endroits l'*éruv*, ou cordon étendu de maison en maison en travers d'une rue, pour faire de Jassy une ville entourée de murailles, comme nous l'avions déjà observé à Saffet.

Il nous fut impossible de savoir exactement le nombre des Juifs qui habitent Jassy, mais il paraît être de *quinze* à vingt mille. Le gouvernement les considère comme une communauté séparée, et leurs chefs paient les impôts pour tous, et se font ensuite rembourser par leurs frères, en mettant un impôt sur les articles de luxe. En moyenne, chaque famille paie un ducat qui équivaut à dix shelings. Les Juifs sont presque tous artisans; ils ne sont pas opprimés par le gouvernement, mais ils sont vexés par le bas peuple. Ils parlent un allemand corrompu. Si quelques-uns de leurs chefs devenaient chrétiens, leur exemple pourrait exercer une grande influence. Ils ont plusieurs écoles à Jassy, mais elles ne sont pas bonnes.

Vers six heures du soir nous allâmes dans deux des plus grandes synagogues, pour voir la conclusion des cérémonies du jour de l'expiation. Lorsque le soleil se

couche, les Juifs prient pour la dernière fois, et avec plus de véhémence que jamais; car s'ils n'obtiennent pas le pardon de leurs péchés avant que les étoiles paraissent, il ne leur reste aucun espoir de pardon pour cette année-là. Lorsqu'ils vont prononcer leur dernière prière, une trompette sonne comme le jour du nouvel an, mais une seule fois, et puis tout est fini ! Alors ils sortent en foule de la synagogue à la clarté de la lune qui vient de se lever. Ils formaient des groupes, le visage tourné vers la lune; car les Juifs croient que les taches qu'on distingue dans la lune sont la shechinah. Chaque groupe avait une chandelle allumée, afin qu'une personne pût lire la prière adressée à la shechinah qui est dans la lune. C'était un spectacle bien singulier que celui de tous ces hommes coiffés d'un grand bonnet fourré, avec le *tallith* autour de leurs épaules, et généralement de longues barbes qui tombaient jusque sur les livres qu'ils tenaient dans leurs mains. En voyant tous ces visages tournés vers la lune, nous nous rappelions le temps où « les pères des Juifs abandonnaient le culte de Jéhovah, et servaient Baal et Ashtaroth, et faisaient des gâteaux pour la reine des cieux (1). » Lorsque le service fut fini, ils parurent délivrés d'un pesant fardeau, et en effet ils avaient jeûné et prié pendant vingt-quatre heures, et ils se dispersèrent dans toutes les directions. Plusieurs s'en allèrent chantant gaîment en pleine rue, et se criant les uns aux autres : « La paix soit avec toi ! » Ils parlent ainsi dans la pensée que leurs péchés leur sont pardonnés. Combien ils connaissent peu le pardon qui sanctifie et qui attire à Dieu le cœur du pécheur. « Le pardon se trouve auprès de Dieu, afin qu'on le craigne. » Il arrive souvent aux Juifs d'aller s'égayer ensemble en sor-

(1) Jér. VII, 18.

tant de leurs synagogues, et nous vîmes ensuite, en passant, dans plusieurs cabarets dont les portes étaient ouvertes, des Juifs qui buvaient et chantaient joyeusement. Ainsi se termina le jour de l'expiation. Qu'il ressemble peu à ce jour solennel dans lequel le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très-saint. Nous remarquâmes que les gens de la ville ne troublèrent pas les Juifs pendant toute la cérémonie.

Nous consacrâmes le jour suivant à visiter les Juifs. Nous entrâmes d'abord dans une école où se trouvaient environ trente enfants, garçons et filles; le livre de prières paraissait être le seul livre d'école. On apprenait aux enfants à lire, et non à comprendre, comme nous dit le maître lui-même, qui ne put pas expliquer les paroles du passage que les écoliers lisaient. Plusieurs Juifs se rassemblèrent autour de nous, et M. Calman s'efforça de leur faire sentir combien leur ignorance de la parole de Dieu est déplorable. Ils parurent convaincus, *et ils* avouèrent que cette ignorance était universelle à Jassy. Un Juif intelligent que nous avions vu la veille au soir nous avait raconté que, trois ans auparavant, un rabbin, le Juif le plus considérable de Jassy, avait commencé à lire beaucoup l'Ecriture, et à prêcher contre le Talmud. Les Juifs en furent tellement irrités qu'ils le chassèrent de la ville, ainsi que sa famille, et qu'il fut obligé d'aller à Brody. Ils lui donnèrent 1000 ducats en expiation; car on regarde comme un grand péché de chasser un rabbin.

Nous allâmes voir un vieux Juif qu'on nous avait dépeint comme un épicurien, c'est-à-dire un incrédule. Nous trouvâmes un homme de bonne mine, d'environ soixante ans, qui avait l'air doux et pensif; auprès de lui était son fils, qui lui ressemblait beaucoup. Nous recon-

nûmes en eux ces Juifs néologues qui ont rejeté le Talmud, mais qui rejettent aussi, ou à peu près, la parole de Dieu. Le vieillard nous dit que dans sa jeunesse on lui avait enseigné à regarder comme venant de Dieu les Ecritures et le Talmud, et qu'ayant été éclairé pour voir les fables et les folies du Talmud, il avait été amené à douter aussi de l'autorité de la Bible. Il ajouta qu'il regrettait de ne pouvoir croire que la Bible fût la parole de Dieu. Il nous dit aussi qu'il croyait être le seul Juif de Jassy qui pût parler hébreu, qu'il n'y avait presque point de Juifs qui sussent grammaticalement leur propre langue, et qu'ils ne désiraient pas que leurs enfants fussent plus instruits qu'eux. Nous lui demandâmes ce qu'il pensait du chapitre LIII d'Esaïe; il nous répondit qu'il pensait qu'il se rapportait à Jésus, et qu'il avait été écrit par quelque chrétien *après l'événement;* mais il ne put avancer aucune preuve de ce qu'il disait, ni répondre aux arguments qui établissent l'authenticité de ce passage. Le jeune homme était beaucoup moins imbu que son père des opinions des néologues, et il prétendait être plus chrétien que juif. Il admettait que le Pentateuque était inspiré, mais non pas les prophètes. Le vieillard nous apprit que son fils et lui appartenaient à une société secrète dont le siége était à Tarnapol, ville de la Pologne autrichienne, et que le principal rabbin des Juifs rabbiniques de cette ville en était le chef, à l'insu de sa congrégation. Ils se conforment extérieurement à la religion judaïque, mais ils répandent leurs principes en secret avec une grande activité. Leurs jeunes gens sont maîtres de langues, et ont ainsi l'occasion de faire pénétrer leurs opinions parmi les jeunes Juifs. Le fils de ce vieillard donne lui-même des leçons dans six familles riches de Jassy, dont les enfants sont entièrement sous son in-

fluence, détestant le judaïsme, et observant le dimanche aussi bien que le sabbat juif. Un autre fils de ce Juif demeure à Vienne, chez un beau-frère qui est baptisé, et qui a l'ordre d'élever les jeunes gens comme chrétiens. Il y a à Vienne un grand nombre de Juifs qui ont fait baptiser leurs enfants, tout en voulant mourir Juifs. En Gallicie beaucoup de pères élèvent leurs enfants dans le Christanisme, et « je crois, ajouta le vieillard, que dans un siècle il ne restera pas un Juif en Gallicie. » Lorsqu'il apprit que nous étions ministres et calvinistes, il nous dit qu'il avait beaucoup lu, et qu'il connaissait le système calviniste, que c'était le plus philosophique de tous, et il ajouta : « Si je devenais chrétien, je deviendrais calviniste. » Ces deux Juifs nous témoignèrent beaucoup de bienveillance, et le père nous dit que ce jour était un des plus heureux de sa vie. Quelle scène solennelle nous dévoila cette entrevue : la moitié de la nation d'Israël chancelant sur le bord de l'abîme *de l'incrédulité* ! Ceux qui ont assez de lumières pour voir la folie du Talmud n'ont pas une assez grande mesure de grâce pour croire à la parole de Dieu ; les chaînes rouillées du judaïsme commencent à tomber, mais les bras affaiblis d'Israël n'ont pas assez de vie pour saisir le Sauveur promis aux pères. Il y a des milliers d'Israélites qui sont dans un état de transition, mais ce n'est pas là le changement promis dans les prophètes : « Je m'en irai et je retournerai à mon premier mari ; car alors j'étais mieux que je ne suis maintenant (1). » La porte est ouverte, l'époque est critique, et le devoir de l'Eglise chrétienne est évidemment d'intervenir sans délai, d'attirer Israël, de lui parler avec amour et de lui dire : « O Israël, convertis-toi à l'Eternel ton Dieu ; car tu es tombé par ton iniquité (2). »

(1) Osée II, 7. — (2) Osée XIV, 1.

Nous allâmes ensuite dans la maison du principal rabbin, où l'on commençait à dresser une tente pour la fête des Tabernacles. Le rabbin était un homme de bonne mine, mais il n'était pas instruit. Il paraissait fatigué des longs services du jour précédent. Nous lui expliquâmes le but de notre visite en termes généraux, déplorant l'ignorance que nous avions trouvée parmi les Juifs, et insistant sur la nécessité d'établir des écoles, dans lesquelles ils pourraient apprendre à lire grammaticalement la parole de Dieu. Il convint de tout ce que nous disions; mais, tout en paraissant désirer de voir ses frères plus instruits, il nous dit qu'il fallait s'adresser aux hommes qui avaient de l'influence, tels que les marchands, qui devaient s'occuper de ces projets, et qui pourraient amener leur accomplissement. Tandis que nous étions avec lui, nous vîmes arriver une jeune femme, accompagnée de ses parents ; elle venait demander le divorce; il est aussi commun parmi les Juifs que parmi les Grecs.

Nous fûmes invités à assister le soir à un mariage juif. Nous arrivâmes à l'heure indiquée; mais il y eut un long retard, parce que le marié n'avait pas apporté à la mariée un bandeau de diamants, ornement très-recherché à Jassy, et que la jeune fille et ses parents refusaient d'achever la cérémonie avant qu'il fût acheté. Comme nous nous promenions devant la porte, M. Calman s'entretint avec un Juif des absurdités du Talmud et du mal qu'il fait. Il parut convaincu, et répondit : « Je vois bien que nous n'avons pas de religion. Mais que ferons-nous? Deviendrons-nous chrétiens comme les Grecs, qui n'ont pas la parole de Dieu? »

Nous nous lassâmes d'attendre, et, lorsque nous revînmes, au bout de quelques heures, nous apprîmes que

l'on avait achevé la cérémonie du mariage, et que l'on était alors assis au festin de noces. M. Calman nous raconta les cérémonies d'un mariage juif. Le jour du mariage, le *bathan*, ou poëte, qui joue un grand rôle dans cette circonstance, va de grand matin chez la mariée, et lui parle de la manière la plus solennelle de ses péchés, en l'exhortant à implorer son pardon; car le mariage est considéré comme une institution par laquelle les péchés sont pardonnés, exactement comme le jour de l'expiation, les pèlerinages, etc. Pendant ce discours, qui dure quelquefois deux heures, la mariée et ses compagnes sont souvent en larmes. Le bathan va ensuite trouver le marié et l'exhorte de la même manière. Ensuite le marié met le vêtement blanc qu'il porte le jour de l'expiation, et passe un certain temps à prier et à confesser ses péchés à Dieu, prononçant les mêmes prières que dans ce jour solennel. Il se rend ensuite à la synagogue; une troupe de musiciens l'accompagne, et va de là chez la mariée, pour l'y accompagner à son tour. On les place l'un à côté de l'autre, et l'on tient au-dessus de leurs têtes le dais du mariage posé sur quatre perches. On lit le contrat qui indique la somme que le mari promet de donner à la femme en cas de divorce. On apporte un coupe pleine de vin, on prononce sur elle sept bénédictions. Le marié met l'anneau de mariage au doigt de la mariée, en disant : « Voici ; tu es consacrée à moi, avec cet anneau, selon la loi de Moïse et d'Israël. » On prononce sept autres bénédictions sur le vin; après quoi ils le goûtent, et le verre est jeté par terre et brisé, ce qui signifie que, même dans leur joie, ils ne valent pas mieux qu'un verre brisé. On les conduit ensuite ensemble à la maison de la mariée, où nous les trouvâmes assis au haut bout de la table, en silence. La mariée avait le visage couvert, presque jusqu'à la bouche, d'un mou-

choir qu'elle porte ainsi durant toute la cérémonie. Son vêtement était blanc, ainsi que celui de la plupart de ses compagnes.

La table était entourée de convives; les hommes étaient placés d'un côté, et les femmes de l'autre. Avant de manger, ils lavent tous leurs mains dans un vase à deux anses, afin qu'une main ne puisse pas souiller l'autre (1). Ce spectacle nous rappela vivement les noces de Cana. Durant le repas il y avait de la musique. Plusieurs Juifs jouaient bien du violon, de la basse, des cymbales, du tambourin, et d'une harpe d'une forme singulière, qu'on nous dit être un instrument juif. On en joue en frappant sur les cordes avec deux instruments de bois, et cela produit un effet assez agréable. Il est remarquable que les Juifs d'Europe fassent usage d'un aussi grand nombre d'instruments de musique, tandis qu'en Palestine, selon la prédiction du prophète : « La joie de la harpe a cessé. » Le bathan, ou poëte, interrompait souvent la musique, et excitait la gaîté de la société par les vers allemands qu'il improvisait sur les nouveaux mariés et sur leurs amis.

On ne nous invita pas à nous mettre à table; car, si des Gentils comme nous avaient touché la nourriture des Juifs, elle aurait été souillée; mais on nous faisait passer des plats dans l'endroit où nous étions assis. On fit plusieurs collectes; la première fois qu'on fit passer l'assiette, c'était pour le cuisinier, et on appela cela « la soupe dorée; » ensuite « pour Jérusalem, » et une troisième fois « pour le couple nouvellement marié. » Ce présent devait les dédommager du repas qu'ils donnaient. Le marié aurait dû prêcher un sermon à la compagnie; mais, comme il n'était pas instruit, le bathan parla pour

(1) Marc VII, 3.

lui. Après le souper, on dansa. Quelques petites filles dansèrent d'abord ensemble. L'oncle du marié, grand Juif de bonne mine, qui avait une longue barbe, dansa ensuite seul, et puis enfin il dansa avec la mariée, la conduisant autour de la salle avec un mouchoir. Ceci forme la fin de la cérémonie ordonnée par le Talmud. Le vin était aussi abondant qu'à la noce de Cana ; mais comme c'était simplement du vin du pays, il ne produisit aucun effet fâcheux.

Notre dernière journée à Jassy se passa, en grande partie, en entretiens avec les Juifs qui vinrent nous voir. Aucun ne semblait véritablement occupé de son âme, mais tous nous entendirent volontiers exposer la vérité. Nous discutâmes ensemble plusieurs passages, et, malgré leur ignorance, ils apportèrent à cette conversation un vif intérêt. Un Juif très-intelligent, avocat dans la ville, vint nous demander un Nouveau-Testament en hébreu; il nous dit qu'il le désirait depuis longtemps, et qu'il ne céderait aucun des traités en hébreu que nous lui donnions, parce qu'il avait besoin de tout cela pour discuter avec ses amis. M. Calman eut une longue discussion avec un vieux Juif à barbe blanche, tandis que M. Bonar lisait le chapitre XV de saint Luc, en allemand, à un Juif assis à côté de lui, et que deux autres, assis devant une table, examinaient quelques portions du Nouveau-Testament et des traités hébreux. Un jeune garçon qui servait dans l'hôtel parut voir avec beaucoup d'intérêt toutes ces visites de Juifs, et il finit par nous dire que lui-même était un Juif baptisé. Il avait vécu quelque temps dans un couvent avec cinq autres convertis, pour se faire instruire; mais la superstition et la conduite des moines les avaient tous éloignés du Christianisme.

En quittant Jassy nous allâmes à Botouchany. Cette

ville s'étend sur un vaste espace; les maisons sont entremêlées de jardins qui lui donnent un aspect agréable. Sur vingt mille habitants il y a quatre ou cinq mille Juifs. Nous vîmes un grand nombre d'entre eux vêtus de leurs plus beaux habits, et ils nous parurent beaucoup plus propres et plus soignés que ceux de Jassy ou de Bucharest. Leurs maisons étaient bien blanchies, et devant les fenêtres était un petit veranda.

Le soleil se couchait lorsque nous arrivâmes à Teshawitz, et il était trop tard pour traverser la rivière Soutchava, qui forme ici la frontière autrichienne, et entrer en quarantaine. Nous nous logeâmes donc, pour la nuit, dans une petite auberge tenue par un Juif, qui avait dressé devant sa porte une cabane, avec les branches des saules qui croissent sur le bord de la rivière, la fête des Tabernacles devant commencer le lendemain au soir; il nous montra ensuite sa branche de palme, appelée *lulab*, et son beau fruit, appelé *eszrach*, qu'on suppose être « le fruit d'un bel arbre » dont il est parlé dans la loi (1). C'est un fruit semblable à un limon, et il ne mûrit qu'une fois en trois ans; on l'apporte d'Italie et de la Terre-Sainte, et l'on paie quelquefois plus de 100 dollars pour en avoir un pour la fête. Cet homme avait payé le sien 4 roubles, c'est-à-dire environ 1 livre sterling. Les Karaïtes ne sont pas aussi exacts; ils se servent d'une orange ou de quelque autre beau fruit. Cet homme avait aussi entremêlé de petites branches de myrte les feuilles de palmier (2). Lorsque nous entrâmes dans sa maison, le sabbat juif allait finir. Aussitôt qu'il fut fini, le père de famille commença à bénir les lumières, qui sont toutes éteintes le jour du sabbat, parce qu'il n'est pas permis aux Juifs d'allumer du feu, ou

(1) Lév. XXIII, 40. — (2) Néh. VIII, 15.

même de l'entretenir ce jour-là. Lorsque le sabbat est fini, ils allument du feu et bénissent Dieu pour ce feu. Ce Juif bénit aussi l'encens et la boisson dont on devait faire usage, et pria sur toutes ces choses. On bénit l'encens par suite de l'ancien usage d'employer l'encens dans le troisième repas, le jour du sabbat. En bénissant les lumières, il répandit un peu de *rakee* (espèce de liqueur) sur la table, et y mit le feu; ensuite, trempant son doigt dedans, il agita le rakee enflammé devant son visage. On fait cela pour montrer que « le commandement de l'Éternel est pur, et qu'il fait que les yeux voient. »

Lorsque nous eûmes achevé notre repas, la famille témoigna une grande curiosité de voir des étrangers qui avaient vu Jérusalem. Le père, la mère, une vieille tante, deux garçons et une petite fille se rassemblèrent autour de nous. Le père (notre hôte) s'exprima très-librement, et nous dit qu'il espérait aller bientôt lui-même à Jérusalem. La mère nous demanda si nous avions vu les restes de l'ancien temple. Nous lui racontâmes ce que nous avions vu, et, montrant aux petits garçons un plan de Jérusalem, nous leur indiquâmes les lieux les plus intéressants de la ville et des environs, et nous leur fîmes voir quelques-uns des croquis que nous avions faits. L'un d'eux se montra fort empressé pour nous dire ce qu'il savait de l'histoire des Israélites, et tous deux, très-étonnés de l'intérêt que nous manifestions pour les Juifs, se persuadèrent que nous étions Juifs, et nous demandèrent pourquoi nous voyagions le jour du sabbat. Nous leur dîmes que nous observerions notre sabbat le lendemain. M. Bonar demanda ensuite à la petite fille, qui se nommait Esther, ce qu'elle savait de la Bible. Elle lui dit qu'elle n'avait pas lu la Bible, mais que sa mère lui avait appris l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jo-

seph. Il lui demanda ensuite ce qu'elle savait de Dieu. « Dieu, lui répondit-elle, est au-dessus de tout; il est cent fois meilleur que mon père ou ma mère; et si j'étais malade, mon père ou ma mère ne pourraient pas me guérir, mais Dieu le pourrait. » Nous lui dîmes qu'elle devait véritablement l'aimer; car il nous avait tant aimés que de donner son Fils pour nous sauver. Nous lui dîmes encore : « Où est Dieu? » Elle leva la main en haut et dit : « Là! — Mais n'est-il pas encore autre part? » Elle regarda autour de la chambre et dit : « Oui, ici. » Et ensuite elle ajouta : « Dans mon cœur aussi et partout. » Nous lui demandâmes si elle savait qu'elle avait péché? Elle dit : « *Je n'ai pas de péché.* » Sa mère lui avait appris qu'elle était sans péché, comme fille d'Abraham. Nous lui parlâmes de ce que la Bible déclare sur le péché, et le danger auquel il expose tous les hommes. Nous lui donnâmes une coquille ramassée sur le bord du lac de Galilée; elle exprima une grande joie, et nous dit qu'elle la suspendrait à son cou. Le père nous apporta alors une boîte dans laquelle il recueille des dons pour les Juifs de Palestine, et une autre boîte pour un rabbin de ses amis qui est allé dans la Terre-Sainte. Il nous montra ensuite un peu de terre qu'il avait apportée du tombeau d'un rabbin auprès duquel il allait autrefois chercher l'absolution, et qu'il aimait beaucoup. La mère nous demanda si nous pouvions lui donner des nouvelles d'un rabbin de Russie que l'empereur avait fait mettre en prison; elle ne comprenait pas pour quel motif. « Ce ne peut être pour ses péchés, ajouta-t-elle, car il n'en avait commis aucun; ce doit être pour les péchés du peuple d'Israël. » Quelles étranges idées flottent dans les esprits des Juifs! Ils n'ont que des fragments de vérités qui sont empreints de superstition; ils recon-

naissent le principe de la substitution, mais ils vont l'appliquer à un rabbin, oubliant qu'il est dit dans un psaume : « Personne ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (1). » Lorsque nous nous fûmes séparés pour la nuit, le Juif nous entendit chanter ensemble un psaume à notre culte du soir ; il demanda à M. Calman ce que nous avions chanté, et lorsqu'il lui répondit que nous adorions Dieu ensemble avant de nous coucher, il en fut très-surpris.

Nous passâmes la matinée du dimanche dans un endroit retiré, au milieu des aunes et des saules qui bordent la rivière Soutchava; mais vers le soir, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'être tranquilles dans l'auberge, nous résolûmes de traverser la rivière et d'entrer en quarantaine. Nous passâmes donc la rivière au gué, et une demi-heure après nous étions logés dans la station de quarantaine autrichienne, nommée Bossanze. Nous passâmes la soirée dans le calme et la paix. Nous venions d'entrer dans un autre des royaumes de ce monde, et nous soupirions après un temps où ils deviendront tous les royaumes de Dieu et de son Christ.

La Moldavie et la Valachie, que nous venions de parcourir, présentent évidemment les plus grands avantages pour l'établissement de missions parmi les Juifs, qui y sont très-nombreux, en particulier dans les deux capitales, et qui sont dans des dispositions d'esprit très-intéressantes. Leur confiance dans le Talmud est fort ébranlée, et ils sont dans une situation critique, à peu près également disposés à accueillir celui qui leur apportera l'incrédulité ou celui qui leur annoncera l'Évangile. Le devoir de l'Église chrétienne est évidemment de leur présenter la vérité telle qu'elle est en Jésus, pour

(1) Ps. XLIX, 7.

remplacer les superstitions dont ils commencent à se lasser. Un missionnaire qui croirait pouvoir s'abstenir de travailler directement à la conversion de la population grecque, pour consacrer tous ses efforts à chercher les brebis perdues de la maison d'Israël, ne rencontrerait probablement aucun empêchement de la part du gouvernement. Dès que la lumière commencerait à arriver des Juifs au reste de la population, la jalousie des prêtres amènerait certainement des persécutions; mais ce sont là des dangers qui accompagnent les succès de l'Évangile en tout temps et en tout lieu; c'est toujours à travers beaucoup de tribulations que s'accomplissent ses triomphes, et nous sommes appelés à avancer dans le sentier du devoir, en laissant l'avenir entre les mains de Dieu. Lorsque nous avons visité ces provinces, aucun missionnaire n'y avait encore porté la parole de vie, et bien des Juifs ne voulaient pas croire que nous fussions chrétiens, parce qu'ils n'avaient jamais vu de chrétiens qui aimassent les Juifs. Depuis notre retour, la Société de Londres a envoyé un missionnaire à Bucharest, et notre Eglise en a envoyé deux à Jassy.

Un autre point très-important, c'est que les Juifs qui chercheraient la vérité et qui se convertiraient pourraient conserver leurs moyens d'existence. Tout Juif qui arrive dans ces contrées est obligé d'apporter un certificat qui prouve qu'il a un métier qui peut le faire vivre. Toutes les denrées sont à très-bon marché, et le commerce offre beaucoup de ressources. On employe des artisans sans s'informer de leur religion, et plusieurs Juifs, entrés dans l'Église grecque, ont continué à gagner leur vie comme auparavant.

Nous ajouterons encore que la Moldavie touche la Pologne autrichienne, dans laquelle un voyageur ose à

peine faire pénétrer même une Bible anglaise. Si les Juifs de la Moldavie recevaient la glorieuse lumière de l'Évangile, comme ils ont des rapports continuels avec les Polonais, ils pourraient faire pénétrer quelques rayons de lumière dans ce pays de ténèbres, fermé pour le messager de la bonne nouvelle.

CHAPITRE VIII.

POLOGNE AUTRICHIENNE.

Notre quarantaine à Bossanze était la troisième depuis notre départ de Jérusalem, et c'était certainement la plus agréable ; elle devait durer cinq jours. Nous étions dans un lieu sain et élevé, et nous avions sous les yeux une belle contrée, appelée la Bukovine. Nous parlions latin avec le médecin de la station, et avec un Hongrois dont la prononciation ne différait pas beaucoup de la nôtre. Nous employions nos journées à écrire des lettres, et à mettre en ordre nos journaux, et le soir nous nous promenions dans l'enclos de notre prison.

Le 27 septembre nous partîmes dans notre brisca, char couvert du pays, et nous arrivâmes en moins d'une heure à la ville de Soutchava, qui a huit clochers brillants et un château en ruines. La population, qui est considérable, est composée de Grecs, de catholiques romains et d'Arméniens. Il y a aussi environ deux cents familles de Juifs qui font le commerce des grains. Ils ont une école dans laquelle on enseigne l'allemand et le latin. Ils attendent le Messie et leur rétablissement dans leur pays. Nous en rencontrâmes quelques-uns avec lesquels nous causâmes un moment ; ils nous demandèrent si nous étions catholiques, et, lorsque nous leur dîmes que non, et que nous venions de la Grande-Bretagne, ils nous demandèrent si nous étions calvinistes, et nous répondîmes affirmativement. En nous voyant remonter en voiture, l'un

de ces Juifs nous demanda où nous comptions aller ce jour-là. Il avait de la peine à croire que nous fussions réellement chrétiens, car ils ne sont guère accoutumés à trouver de la bienveillance chez ceux qui ne sont pas de leur nation. Lorsque ce Juif vit que nous voyagerions plus tard que six heures du soir, c'est-à-dire après le commencement de leur sabbat, il secoua la tête et dit aux autres que nous n'étions décidément pas Juifs. Nous leur laissâmes un traité en hébreu. On avait examiné nos livres à la quarantaine, mais on nous les avait laissés.

La route que nous suivîmes était macadamisée et en très-bon état; les chaumières étaient fort supérieures à celles de la Moldavie, et l'aspect du pays annonçait une plus grande civilisation. On voyait beaucoup de pruniers et de pommiers dans les jardins. Nous traversâmes un pont en bois couvert; le péage était tenu par un Juif, comme presque tous ceux du pays. Les Juifs sont *encore*, comme Matthieu, « assis au bureau des impôts. »

Vers deux heures nous arrivâmes à la jolie ville de Sireth, sur la rivière du même nom, que nous avions déjà traversée en Moldavie. En entrant dans la ville nous avions rencontré plusieurs Juifs vêtus de leurs habits de fête. Nous entrâmes ensuite en conversation avec deux d'entre eux, et un troisième consentit à nous servir de guide. Il y a trois cents familles juives dans la ville; ils ont deux synagogues et trois salles d'étude ou *beth-midrash*. Nous entrâmes dans une des synagogues, et nous commençâmes une conversation intéressante avec deux jeunes gens. Ils nous dirent qu'ils attendaient le Messie, ou quelque autre événement, cette année-là. Ils nous parlèrent d'un rabbin remarquable qui demeurait à Chosow, à huit milles de là; plusieurs milliers de Juifs allaient le

visiter en pèlerinage, à l'époque de la fête des Tabernacles. Les Juifs jouissent d'une plus grande liberté dans la Bukovine que dans la Gallicie; la taxe sur les chandelles, qui existe dans cette seconde province, est très-onéreuse pour les Juifs qui en allument un très-grand nombre le jour du sabbat. Nous leur demandâmes s'il y avait parmi eux beaucoup d'incrédulité; ils nous répondirent qu'ils étaient tous talmudistes, excepté trois épicuriens, probablement des membres de la société de Tarnapol. Nous vîmes dans la synagogue plusieurs exemplaires du Talmud et de la Mischna, mais nous ne trouvâmes dans la bibliothèque que quelques fragments de la Bible hébraïque. Ces jeunes gens connaissaient à peine les Écritures, et lorsque M. Calman leur montra combien l'esprit de la Bible diffère de celui qui règne dans le Talmud, ils défendirent le Talmud et les rabbins. Ils s'appuyèrent sur une singulière explication d'un passage du Deutéronome pour exalter les rabbins. Au lieu de dire : « Tu aimeras *donc* l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, etc. (1), » ils traduisaient le mot hébreu, que nous rendons par *donc*, par *aussi*, disant : «Tu aimeras *aussi* l'Éternel ton Dieu ; » et ils ajoutaient : « Qui donc devons-nous aimer auparavant de tout notre cœur ? Ce sont sûrement *les rabbins ?* » M. Calman leur montra qu'ils blasphémaient en mettant ainsi les rabbins avant Dieu; il insista sur ce qu'ils ne comprenaient pas le sens du mot hébreu et les pressa d'étudier leur langue grammaticalement. En effet, si l'hébreu était compris selon la grammaire, il est impossible de calculer tout ce que le Talmud perdrait aussitôt de son influence. Cela produirait sur les Juifs l'effet que produit la connaissance des sciences naturelles sur les Hindous. Nous insistâmes sur ce que les Juifs n'ont plus de sacrifices; ils prétendirent que répéter

(1) Deut. VI, 5.

les passages qui ordonnent et décrivent les sacrifices vaut autant qu'offrir les sacrifices, et ils nous citèrent Osée XIV, 2 : « Adressez-lui vos *paroles*, et dites-lui : Nous t'offrirons *les sacrifices de nos lèvres*. » Ils ne voyaient pas que le prophète décrit Israël comme prononçant les paroles de la confession, et retournant au sang du grand sacrifice. Ils nous écoutèrent cependant, lorsque, lisant le chapitre LIII d'Esaïe, nous leur parlâmes de celui qui « a été frappé pour nos iniquités; » mais ils cherchèrent à éluder la force de ces passages, en disant : « A chaque génération il y a un Messie qui souffre pour sa nation. » Ils voulaient parler des rabbins qui sont opprimés, tels que celui que l'empereur de Russie à fait mettre en prison. Lorsque M. Calman leur déclara qu'il était devenu chrétien, ils tressaillirent et lui dirent d'un air de doute et de crainte : « Et vous aimez encore les Juifs? » Il répondit : « Oui, certainement, j'aime encore les Juifs, et de tout mon cœur. » Ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Traversant la Sireth, nous continuâmes notre voyage entre des collines boisées; la plaine était bien cultivée, et les chemins excellents, comme dans tous les États autrichiens. Nous arrivâmes à dix heures du soir à Czernowitz, où nous trouvâmes une auberge très-passable.

Czernowitz est une jolie ville; les rues sont larges et propres. Les maisons ont généralement deux ou trois étages, et il y a des casernes et autres édifices publics. La plupart des noms qu'on lit sur les boutiques sont polonais. La ville est située sur une hauteur au bas de laquelle coule le Pruth; elle est entourée de tous côtés de plaines fertiles; sur l'autre rive du Pruth est un village appelé Satagora, dans lequel il y a quelques Juifs.

A Czernowitz il y a trois mille Juifs, et ils ont huit synagogues, dont trois grandes que nous visitâmes, et qui

sont sous le même toit. Il se forma bientôt un groupe autour de chacun de nous. Nous entrâmes en conversation en leur disant que nous venions de Jérusalem. Ils nous demandèrent si les Juifs de la Terre-Sainte étaient comme ceux de leur pays; nous leur répondîmes que oui, mais qu'il parlaient tous hébreu. « Oh ! ici, personne ne peut parler hébreu que le rabbin. — Espérez-vous retourner dans votre pays? — Nous nous y attendons de jour en jour. — Nous autres chrétiens, nous attendons le second avénement du Messie. — Quel Messie? Est-ce le Messie Ben-Joseph? » Cela nous conduisit à leur parler de l'unique Sauveur, qui est élevé pour donner à Israël la repentance et la rémission des péchés. Nous leur dîmes que les chrétiens de notre pays aimaient les Juifs; ils nous répondirent : « Il n'en est pas de même ici. » Dans les deux autres synagogues, qui appartenaient aux Chasidim, les Juifs étaient beaucoup plus occupés de leurs prières et criaient plus fort, et avec plus de véhémence. Au moment où nous sortions, un de ces Juifs courut après nous pour nous demander s'il existait encore une portion considérable du mur du temple à Jérusalem, et quelle était sa largeur et sa longueur; si nous avions vu Hébron, et si l'on savait où est la caverne de Macpéla.

Les Juifs de cette contrée sont très-ignorants; on leur enseigne à lire l'hébreu, mais non à le comprendre; et cependant plusieurs d'entre eux envoient leurs enfants dans les colléges, où l'on apprend l'allemand et le latin. Quelques-uns ne croient plus au Talmud, et plusieurs sont tellement indifférents qu'ils ne vont à la synagogue que le jour de l'expiation. Le Juif qui nous servait de guide dans la ville (car nous avions soin de prendre toujours un Juif pour guide) nous dit qu'il croyait aux Ecri-

tures de l'Ancien-Testament, mais qu'il ne croyait pas du tout au Messie. Le fait est que plusieurs d'entre eux connaissent si peu l'Ecriture qu'ils s'imaginent que la doctrine d'un Messie est une des traditions de leurs rabbins, et non pas une promesse de Moïse et des prophètes.

Nous partîmes dans l'après-midi dans une bonne voiture à ressorts, qui appartenait à l'aubergiste. Nous traversâmes le Pruth sur un long pont de bois; ses bords sont couverts de saules. Le pays est plat, mais il paraît fertile. Dans les villages que nous traversâmes nous reconnaissions les cabanes des Juifs aux tentes de feuillage érigées devant les portes, pour la fête des Tabernacles.

Vers cinq heures nous commençâmes à descendre entre deux montagnes dont les pentes étaient couvertes de bois taillis. En approchant de l'ouverture de ce défilé, nous aperçûmes les clochers de Zalesky qui brillaient au soleil couchant, au milieu des peupliers et des ormeaux qui entourent la ville. Avant d'y entrer, nous traversâmes le Dniester sur un pont de bateaux; cette rivière, qui est profonde et rapide, sépare la Bukovine de la Gallicie, qui fait partie de la Pologne autrichienne. Nous nous arrêtâmes quelques heures dans la ville, qui est aussi jolie de près que de loin. Les montagnes que nous avions traversées forment une barrière élevée du côté du midi; leurs pentes couvertes de verdure, et la rivière impétueuse qui coule à leur pied, ajoutent beaucoup à la beauté du tableau. A l'entrée de Zalesky on remarque une belle maison, entourée de grands jardins. Les Juifs nous apprirent que c'était la résidence d'un riche Gallicien, le baron Brownovitsh, Juif baptisé dans l'Eglise romaine. Son père et ses frères ont aussi reçu le baptême, et vingt Juifs de la classe la plus riche ont suivi leur exemple. Lors même que les motifs de semblables

conversions seraient parfaitement purs, elles ne sauraient complétement satisfaire les amis d'Israël. Le baron a continué de montrer beaucoup de bienveillance à ses frères juifs, et il a bien des occasions de la leur témoigner ; car il possède en propriété cette ville et vingt villages.

On compte à Zalesky environ trois mille Juifs. La plus grande de leurs synagogues est pourtant négligée et sale, et le service, auquel nous assistâmes, se fit à la hâte et sans solennité. Nous remarquâmes, ce que nous avions déjà vu en d'autres endroits, plusieurs gâteaux de Pâques (aphikumen) suspendus dans la synagogue, comme un charme contre le feu, les vols et les accidents. Nous parlâmes à plusieurs Juifs, mais nous les trouvâmes insouciants et mondains; l'on nous cita sept familles allemandes qui ne vont jamais à la synagogue. Nous partîmes avant la nuit, et, après avoir traversé des plaines arides que balayait un vent froid d'automne, nous arrivâmes à dix heures du soir dans un joli village, appelé Jaglinski, dans lequel il y avait une bonne auberge polonaise.

Le lendemain était un dimanche, et nous assistâmes le matin au service qui se célébra dans l'Eglise; le chant et l'orgue étaient passables, mais il n'y avait pas de nourriture pour l'âme. En voyant ces paysans baiser dévotement l'image du Sauveur, nous comparâmes les pays catholiques avec notre heureuse Ecosse, et nous sentîmes que, si quelque chose pouvait éveiller dans le cœur d'un presbytérien d'Ecosse le sentiment de la grandeur de ses priviléges, c'était le spectacle de ce culte tout extérieur, dans lequel l'ignorance et la superstition dominent. Le prêtre avait l'air respectable, et paraissait beaucoup plus cultivé que ses paroissiens.

Oh! si Dieu voulait susciter un second Martin Boos dans ce pays de ténèbres, pour proclamer la bonne nouvelle de la justice obtenue par l'obéissance d'un seul!

Nous employâmes la plus grande partie de la journée à prier ensemble et à étudier les Ecritures, et vers le coucher du soleil nous résolûmes de visiter les Juifs qui se réunissaient alors pour célèbrer le commencement du jour appelé dans l'Evangile « le dernier et le grand jour de la fête (1). » Nous priâmes notre Dieu de nous donner l'occasion de proclamer les paroles de Jésus: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » et notre prière fut exaucée.

En traversant le village, nous remarquâmes que les paysans ôtaient leurs chapeaux longtemps avant d'être près de nous; ils ne nous saluaient pas avec l'air ouvert d'hommes libres, mais ils avaient un air sombre et servile, qui est le résultat d'une longue oppression; les barons polonais tenaient leurs paysans dans un *véritable* esclavage, et ce système s'est perpétué, faute d'une classe moyenne qui pût servir de lien entre le riche et le pauvre. En passant devant une chaumière dont le propriétaire s'était marié le matin, nous vîmes une grande troupe de gens qui dansaient sur le gazon, au son du violon et du tambourin. Hélas! ils ne connaissent pas d'autres joies que celles de la terre, et le dimanche est pour eux un jour de dissipation et de vains amusements.

Les Juifs de ce village ont trois synagogues, dont la plus belle est élevée et spacieuse. Comme nous demandions à un jeune garçon juif si la synagogue qui était devant nous était celle des *Chasidim*, il répondit: « Non, c'est celle des *prostakis*, » c'est-à-dire « du commun peuple. » C'était dans sa bouche un terme de mépris;

(1) Jean VII, 37.

car l'esprit des anciens pharisiens subsiste dans le peuple d'Israël, et ils disent encore : « N'approche point de moi, car je suis plus saint que toi (1). » Nous leur parlâmes du Messie envoyé pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés. Plusieurs parurent nous écouter avec un vif intérêt lorsque nous leur dîmes que nous avions vu Jérusalem, et que nous leur parlâmes de l'affection que nous portions à la maison d'Israël. Ils furent très-étonnés et ne parurent pas nous croire, lorsque nous leur dîmes qu'en Ecosse les vrais chrétiens observaient le sabbat chrétien presque aussi exactement que les Juifs observent le samedi ; qu'ils s'abstenaient de travailler et de voyager, mais qu'ils lisaient la Bible et servaient Dieu en public et en particulier. A la fin l'un d'eux alla vers M. Calman, qui était au milieu d'un autre groupe, et lui demanda si ce que nous avions dit était bien vrai. Il revint ensuite dire à ses frères que c'était bien la vérité, et tous en parurent très-satisfaits. Quelques petits garçons nous lurent une portion de la loi, en commençant par « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, » ce qui amena une autre conversation ; et lorsque nous n'hésitâmes pas à employer les paroles : « Écoute, ô Israël, l'Eternel ton Dieu est le seul Eternel, » leur disant que nous croyions à *ce seul Dieu*, leur parlant de sa nature admirable et de son incarnation, ils nous écoutèrent avec une grande attention, et l'un d'eux nous dit : « Êtes-vous nés chrétiens ? » En les quittant, nous allâmes à la synagogue des Chasidim. On nous conduisit avec politesse à une place convenable pour voir la procession qu'on allait faire en l'honneur de la loi. Plusieurs Juifs s'approchèrent de nous avec empressement, et écoutèrent avec intérêt quelques détails sur Jérusa-

(1) Es. LXV, 5.

lem. L'un d'eux nous parla de l'oppression sous laquelle gémissait leur nation. Nous leur dîmes que les vrais chrétiens d'Ecosse et d'Angleterre aimaient les Juifs, et que le Messie nous recommandait d'avoir pour eux une affection particulière. Nous eûmes alors l'occasion de leur dire comment Jésus, à l'époque de la fête qu'ils allaient célébrer, était venu dans le temple, et avait invité les pécheurs à venir à lui.

Le service commença. La synagogue était extrêmement pleine, et il y avait beaucoup de grandes chandelles, ce qui causait une chaleur très-fatigante. Après une courte prière, on appela les personnes qui devaient prendre part à la procession; et l'on confia à chacune d'elles un rouleau de la loi, qu'elle devait porter dans ses bras. On les appelle d'après l'ordre alphabétique, et celui qui préside dit à chacun de ceux qu'il nomme : « Rendez à la loi l'honneur qui lui est dû. » Lorsque la première troupe eut été appelée et arrangée, *le vieux* rabbin commença la procession. On donna le signal en employant (d'une manière qui nous parut en quelque sorte une profanation) ces paroles de l'Exode : « Parle aux enfants d'Israël et dis-leur qu'ils marchent (1). » Aussitôt ils se mirent à tourner lentement autour de la synagogue, tous ceux qui étaient présents chantant une prière. Le chant devint toujours plus fort, et les mouvements plus rapides. Ils frappèrent des mains, crièrent, et finalement dansèrent de toutes leurs forces, en berçant dans leurs bras les volumes de la loi. Le vieux rabbin à cheveux gris dansa avec les gestes les plus véhéments, et tous chantèrent, sautèrent et frappèrent des mains, jusqu'à ce que la synagogue fût devenue une scène de confusion impossible à décrire. Lorsqu'une troupe était

(1) Exode XIV, 15.

fatiguée de danser, on appelait d'autres personnes pour en former une seconde, jusqu'à ce que tous les membres de la synagogue eussent pris part à cette singulière procession, destinée à honorer la parole du Dieu vivant. Quelle caricature de David sautant de toute sa force devant l'Eternel, et quel contraste avec la pure jouissance que donnait au saint roi la parole de Dieu : « Oh! combien j'aime ta loi! C'est ce dont je m'entretiens tout le jour. »

Lorsque tout fut fini, le rabbin nous fit dire qu'il désirait nous parler. Nous allâmes donc dans sa maison, qui touchait à la synagogue, et qui se remplit aussitôt de Juifs, tous très-empressés de voir des chrétiens qui venaient de Jérusalem et qui s'intéressaient au bien-être des Juifs. Lorsque nous eûmes répondu à plusieurs questions sur la position de leurs frères dans la Palestine, M. Calman profita de cette occasion favorable, et, commençant par s'appuyer sur les principes des Chasidim, qui font profession d'agir en toutes choses par un amour pur et désintéressé pour Dieu, il leur montra avec beaucoup d'affection ce que Jehovah a fait pour nous porter à l'aimer, lorsqu'il nous a donné son Fils bien-aimé. Nous nous séparâmes ensuite d'eux de la manière la plus amicale, et nous retournâmes à notre auberge. Puisse se lever bientôt pour Sion le jour où s'accomplira cette promesse : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous paîtront avec science et avec intelligence (1). »

Le lundi nous nous remîmes en route, et nous traversâmes la vallée et le village de Jaglinsky. Le temps était serein, mais nous n'avions pas encore eu aussi froid. Nous allions vers le nord à travers un pays plat, et il ne restait plus sur pied d'autre récolte que celle du retsky.

(1) Jér. III, 15.

La route était parfaitement droite, de sorte que nous pouvions voir à plusieurs milles devant nous, perspective qui eût été désespérante pour des piétons. Nous arrivâmes à un grand village nommé Zadcow, et nous remarquâmes un cimetière planté de croix noires ; à l'entrée était une grande croix ornée de crânes et d'ossements humains, ce qui se voit assez souvent en Pologne.

L'*éruv* et les tentes de feuillage placées devant plusieurs chaumières nous apprirent qu'il y avait là quelques enfants d'Abraham. Nous parlâmes à plusieurs d'entre eux, qui nous apprirent qu'on comptait en ce lieu trois cents familles juives. Tous les paysans et les femmes elles-mêmes portaient des peaux de mouton pour se garantir du vent du nord.

Nous traversâmes quelque beaux bois d'ormes, de chênes et surtout de bouleaux. Les villages sont très-éloignés les uns des autres et présentent peu d'intérêt. Les églises seules ont quelque chose de pittoresque, surtout les vieilles églises de bois : le clocher est souvent un bâtiment distinct de l'église ; quelquefois il surmonte la voûte qui lui sert d'entrée.

Après avoir traversé plusieurs villages, nous arrivâmes à Trembowla, jolie ville sur les bords de la Sireth, dominée par les ruines d'un vieux château et par un fort carré. On y voit deux belles églises, et une grande synagogue bâtie en bois qui paraît tomber en ruines. Nous rencontrâmes plusieurs Juifs qui nous dirent qu'ils étaient environ quinze mille dans la ville; ils nous écoutèrent parler du Messie et de l'expiation offerte par lui pour le péché.

Le pays était très-nu avant Trembowla ; mais nous entrâmes alors dans une belle vallée arrosée par la Si-

reth. Les champs étaient fertiles et presque entièrement couverts de chanvre. A l'extrémité de la vallée est un lac tranquille que traverse la rivière. Les montagnes sont bien boisées, et de jolies cabanes entourent et dominent le lac.

Vers le coucher du soleil nous arrivâmes à Tarnapol, une des plus belles villes de la Pologne autrichienne ; à cent milles au nord de Czernowitz ; elle est bien située, près d'un grand lac d'où sort la Sireth, qui entoure une partie de la ville. Les églises sont belles, ainsi que les autres édifices publics. Nous vîmes dans les rues des Juifs et des Juives vêtus de leurs plus beaux habits, à cause de la fête.

Nous nous rendîmes à la synagogue de la nouvelle école. Le service n'était pas commencé, mais un grand nombre de Juifs bien vêtus se promenaient sous le portique ; nous vîmes aussi beaucoup de femmes très-parées ; mais il n'y avait pas dans tout cela la moindre apparence de piété, et l'on paraissait regarder la synagogue comme un lieu de dissipation où l'on venait étaler sa toilette. Trois soldats juifs, revêtus de l'uniforme autrichien, se trouvaient au milieu de la foule qui attendait l'ouverture des portes, et quelques jeunes garçons très-polis nous offrirent de nous bien placer. Ils étaient allés au collége ; ils pouvaient parler latin, et ils paraissaient assez fiers de leur science. La synagogue s'ouvrit enfin ; elle était vaste et commode, bien peinte et éclairée de bougies ; il y avait des galeries pour les femmes, et elle ressemblait à la belle synagogue de Livourne, bien qu'elle ne fût pas aussi grande. Les Juifs nous montrèrent beaucoup de politesse, mais le service fut sans intérêt pour nous ; il était trop évident que l'on était venu là pour voir du monde et pour être vu.

Nous allâmes ensuite à une synagogue des Chasidim; nous y trouvâmes des Juifs d'une classe beaucoup plus pauvre, qui lisaient les prières avec toute la ferveur de la dévotion. Quelques moments après, ils commencèrent la procession en l'honneur de la loi. Un porte-drapeau marchait le premier, ensuite le rabbin, puis six autres Juifs qui portaient chacun un rouleau de la loi. Sur le drapeau était brodée l'aigle d'Autriche, avec ces paroles: « Je vous ai portés comme sur des ailes d'aigle (1). » Nous visitâmes aussi la grande synagogue des Juifs rabbiniques. Nous désirions voir la procession de la maison du rabbin à la synagogue, triste scène de tumulte et de folie. Plusieurs Juifs tiraient des coups de pistolet et des pétards dans la rue. Les portes de la synagogue n'étaient pas encore ouvertes, et la foule qui entourait le portique courait çà et là avec les expressions d'une joie bruyante. Hélas! que ces enfants de Jacob étaient loin des sentiments du patriarche. « Que ce lieu est vénérable! C'est ici la maison de Dieu, et c'est ici la porte des cieux (2). » Le vieux rabbin arriva aves ses amis; on portait devant eux une bannière et des torches allumées, et la multitude poussait des cris de joie; les portes s'ouvrirent, et l'on se précipita dans la synagogue. Les lustres de bronze répandaient des flots de lumière dans cette vaste synagogue voûtée. Il y a environ six cents ans qu'elle a été bâtie, et elle ressemble à nos églises gothiques les moins ornées. Sur l'un des côtés était la galerie des femmes, fermée par un treillis. Après la prière, on appela trente-six Juifs pour rendre hommage à la loi, et l'on confia à chacun d'eux un des volumes tirés de l'arche. On portait devant la bannière éclairée, puis un drapeau surmonté d'un flambeau allumé, et le rabbin, qui

(1) Exode XIX, 4. — (2) Gen. XXVIII, 17.

paraissait un homme grave et respectable, suivait avec les trente-six Juifs qui portaient la loi. Il n'y eut ni danse, ni cris extravagants; mais une troupe de jeunes Juifs chantèrent des airs gais, imitant souvent le son des trompettes et d'autres instruments militaires, et les spectateurs frappaient des mains, tandis que la procession fit sept fois le tour de la synagogue. Et c'est là tout ce qu'Israël connaît aujourd'hui de la joie de la fête des Tabernacles! Où sont les jours d'Esdras et de Néhémie, lorsque « la joie de l'Eternel était leur force ; » lorsqu'ils « firent des tabernacles et se tinrent dans les tabernacles; et il y eut une très-grande joie? Et on lut le livre de la loi de Dieu, depuis le premier jour jusqu'au dernier. Ainsi on célébra la fête solennelle pendant sept jours, et il y eut une assemblée solennelle au huitième jour, comme il était ordonné (1). Certainement l'Eternel a fait oublier dans Sion les fêtes solennelles et le sabbat (2). » Ce n'est pas là le culte que les enfants d'Israël rendront à Dieu dans ces jours « où ils puiseront des eaux avec joie des sources de cette délivrance; parce que l'Eternel sera leur force et leur louange (3). » Et ce ne sera pas non plus avec les sentiments que nous avions alors que les nations converties contempleront, en ce jour-là, le culte saint du peuple d'Israël, lorsqu'elles « monteront chaque année pour se prosterner devant le Roi, l'Eternel des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles (4). »

Tarnapol a quinze mille habitants, et les Juifs composent environ la moitié de cette population. On dit que l'académie est très-bonne. Les Juifs passent le 1er octobre en prières, comme anniversaire de la mort de Moïse.

(1) Néh. VIII, 17, 18. — (2) Lam. II, 6. — (3) Es. XII, 3.
(4) Zach. XIV, 16.

Nous visitâmes une synagogue des Chasidim, dans une partie de la ville que nous n'avions pas encore parcourue. Notre arrivée produisit un grand effet; la terreur se peignit sur tous les visages, le chant cessa presque, et les Juifs chuchotèrent entre eux d'un air inquiet. Tout cet effroi venait de ce qu'ils nous prirent d'abord pour des envoyés du gouvernement autrichien, qui voulaient épier leurs actions, afin de trouver un prétexte pour les opprimer. Avec quelle exactitude se sont accomplies ces paroles : « Je rendrai leurs cœurs lâches, quand ils seront au pays de leurs ennemis, de sorte que le bruit d'une feuille émue les poursuivra; ils fuiront comme s'ils fuyaient de devant l'épée, et ils tomberont sans que personne les poursuive (1). » M. Calman les rassura, et nous vîmes bientôt recommencer la danse en l'honneur de la loi, avec plus de véhémence que jamais. Ils dansèrent d'abord deux à deux, puis trois ou quatre en se tenant par la main; ils sautaient et chantaient en même *temps*, et frappaient de temps en temps des mains, de manière à nous rappeler la danse de nos jeunes Égyptiens dans le désert. Quelques-uns d'entre eux paraissaient prendre la chose au sérieux, et avaient une expression sauvage et fanatique, tandis que la physionomie des autres exprimait la gaîté et la légèreté. Un Juif âgé, à l'air doux et sérieux, causa avec nous ; et lorsqu'il nous eut entendu parler de l'expiation offerte une fois par le Messie pour le péché, il resta auprès de nous, nous accompagna lorsque nous sortîmes, et nous serra les mains, en demandant à Dieu de bénir notre voyage.

Nous fîmes une seconde visite aux Juifs de la nouvelle école. Ils achevaient la procession de la loi ; car ils font les mêmes cérémonies que les autres Juifs, bien qu'ils les

(1) Lév. XXVI, 36.

dédaignent au fond du cœur. Les Juifs de l'ancienne et de la nouvelle école ont un grand mépris les uns pour les autres. On nous apprit que le rabbin qui avait fondé la nouvelle école à Tarnapol était mort ce jour-là, et que les Chasidim se réjouissaient de cette nouvelle. Ce rabbin a introduit un nouveau système d'éducation pour les jeunes Juifs de la ville, en fondant une académie dans laquelle on enseigne régulièrement l'allemand, le polonais, le latin, l'hébreu et plusieurs branches des sciences. Il avait eu assez de crédit auprès du gouvernement pour forcer d'abord tous les enfants Juifs à fréquenter l'académie; mais on retira ensuite cet ordre, permettant seulement au parti de la nouvelle école de faire payer une certaine taxe par chaque garçon que l'on n'enverrait pas à l'académie. Cela n'a pas empêché les Juifs rabbiniques de demeurer aussi attachés que jamais à leur ancien système, et de trois mille enfants juifs, il n'y en a que deux cents qui suivent l'école de Tarnapol. Ce n'est pourtant pas uniquement par attachement pour l'ancien système que ces Juifs se sont opposés à tout changement; plusieurs ont été influencés par leur intérêt et par leur éloignement personnel pour le rabbin qui vient de mourir. Il est bien à regretter que ceux-là même qui sont élevés dans les écoles de la nouvelle synagogue n'acquièrent pas cette connaissance grammaticale de l'hébreu qui aurait pour eux une si grande importance, puisqu'elle les mettrait en état de lire avec intelligence la parole de Dieu. Ils ne peuvent être admis à l'académie avant un certain âge, de sorte que leur première instruction n'est pas basée sur un fondement solide.

Il n'est pas facile d'arriver à avoir des notions précises sur les véritables opinions de la nouvelle synagogue

de Tarnapol. On peut appeler ces Juifs incrédules, parce qu'ils ne font pas de la Bible le fondement de leur foi; mais ils diffèrent beaucoup des Juifs incrédules de la France et de l'Allemagne, car ils ont un grand respect pour la Bible, et s'ils l'ont rejetée, c'est plutôt parce qu'ils croyent pouvoir arriver à la vérité sans elle que par suite d'aucune répugnance positive. Ils prennent beaucoup d'intérêt à tout ce qui se rapporte à la Terre-Sainte, bien qu'ils ne croyent pas que les Juifs doivent y retourner. Plusieurs d'entre eux pensent comme les autres Juifs incrédules que l'émancipation politique est le seul Messie qu'ils doivent attendre. C'est en rejetant le Talmud qu'ils ont été amenés à rejeter aussi la Bible. S'ils conservent les cérémonies rabbiniques, c'est surtout parce que les Chasidim les ont accusés de former une nouvelle secte, ce qui est sévèrement interdit par le gouvernement autrichien. Ce fait prouve qu'il n'y a pas de convictions bien sincères parmi eux; l'intérêt et la faveur du monde sont leurs principaux mobiles. Plusieurs Juifs de cette classe vinrent nous voir, et nous montrèrent une grande politesse. L'un d'eux nous dit: « La Bible a fait son temps, et l'on a maintenant besoin de quelque chose de nouveau. » Comme nous demandions à un autre: pourquoi ils conservaient les cérémonies judaïques puisqu'ils rejetaient le Talmud, il nous fit cette réponse jésuitique: « En agissant ainsi, nous obtenons accès dans les familles des autres Juifs, et nous avons ainsi l'occasion de répandre tranquillement nos doctrines et de saper les préventions de nos frères. » A Odessa ils ont obtenu l'approbation de l'empereur de Russie pour leurs écoles. Nous discutâmes longtemps avec ces Juifs; M. Calman leur parla clairement du vrai Christianisme. M. Mac Cheyne expliqua Zacharie XII, 10, à un Juif intéressant

qui parlait latin, et qui leur dit qu'il n'y avait guère que vingt Juifs à Tarnapol qui pussent soutenir une conversation dans cette langue.

Le soir nous allâmes voir le chef des Juifs rabbiniques, le rabbin Rapaport, dont on nous avait parlé à Jassy, comme étant à la tête de la société secrète qui voulait saper le judaïsme, et qui est regardé comme un des Juifs les plus instruits qui existent, tant pour les langues que pour la science en général. Il nous reçut poliment, mais avec une dignité un peu affectée. Il nous fit plusieurs questions sur la Palestine, et parut au courant de ce qui se passait dans ce pays. Nous lui demandâmes quelles étaient ses opinions par rapport au Messie; il nous répondit avec beaucoup de réserve « que l'époque de sa venue n'était pas déterminée, et que la doctrine d'un Messie n'était pas un des articles fondamentaux de la confession de foi des Juifs; ces articles ne se rapportant, disait-il, qu'à Dieu, à la résurrection et au jugement final des hommes. » Un des Juifs qui étaient là s'exprima plus ouvertement, disant : « Il vaudrait mieux que le Messie n'eût jamais été prédit. »

Un jeune Juif bien élevé vint nous voir, pour s'offrir comme maître pour les écoles que nous avions témoigné le désir de voir établir pour les Juifs. Il avait enseigné dans l'académie que les Jésuites dirigent dans la ville, et il causa avec nous en latin. Lorsqu'il nous dit qu'il avait renoncé à toute espérance de voir Israël rétabli dans son pays et de voir venir le Messie, il employa cette expression remarquable : « *Despero,* » c'est-à-dire « je n'en ai aucune espérance, » la même expression qu'employe le prophète Ézéchiel lorsqu'il prédit quel sera l'état des enfants d'Israël avant que le souffle vivifiant les ranime : « Voici, ils disent : Nos os sont devenus secs, et notre

espérance est perdue (1). » Ce jeune homme faisait profession de croire encore à la Bible, et nous insistâmes sur ce qu'il devait croire ces choses, parce que Dieu les avait révélées, et non parce qu'elles lui étaient suggérées par sa raison. La nouvelle synagogue fait de grands progrès à Tarnapol, malgré la vive opposition des Juifs rabbiniques et surtout des Chasidim. On nous cita un exemple assez curieux : la nouvelle secte avait proposé de former une colonie sous la sanction du gouvernement. Dans le désir de combattre ce projet, les Chasidim distribuèrent, parmi le peuple, des charmes qui consistaient en petits papiers sur lesquels étaient écrites de mystérieuses sentences en hébreu; nous nous fîmes donner un de ces papiers comme objet curieux.

Nous visitâmes le cimetière juif; il est près de l'entrée de la ville et est orné d'arbres. Il est couvert de pierres droites sur lesquelles sont gravées des inscriptions bien conservées, bien que quelques-unes remontent à deux cents ans. On a élevé quelques beaux monuments à des rabbins. On enterra un petit garçon pendant que nous étions là. On l'apporta enveloppé d'un linceul blanc et porté sur un brancard. Un Gentil creusa le tombeau, un Israélite ne devant faire aucune œuvre servile un jour de fête. On remplit de terre un petit oreiller, et on le posa sous la tête du mort, qui fut enterré le visage découvert; on posa seulement au-dessus du corps une planche, pour le garantir de la terre qu'on allait jeter dans la fosse. On n'attache pas la planche, afin que le mort n'ait aucune peine à sortir à la résurrection, et l'on met même quelquefois un bâton à côté de lui pour l'aider à se lever. Avant que le corps fût descendu dans la fosse, les parents du mort se penchèrent sur lui et le prièrent de leur pardonner s'ils

(1) Ezéch. XXXVII, 11.

l'avaient jamais offensé pendant sa vie. On nous montra le tombeau d'une Juive nommée Galla, fille d'un rabbin, qui est morte il y a deux cents ans. On nous raconta qu'elle avait dernièrement apparu en songe à plusieurs personnes de la ville, pour leur dire qu'elle avait obtenu le pouvoir de guérir ceux qui viendraient prier auprès de son tombeau; et, d'après notre guide, tous ceux qui sont allés à son tombeau ont été guéris. Les prophètes d'Israël avaient dit : « Le peuple ne s'enquerra-t-il pas de son Dieu? Quoi! aller aux morts pour les vivants! à la loi et au témoignage. Que s'ils ne parlent selon cette parole-ci, il n'y aura point de lumière du matin pour lui (1). »

Le lendemain matin, au moment où nous allions partir, nous vîmes arriver beaucoup de monde autour de la maison voisine; c'était celle du rabbin Perl, réformateur et fondateur de la Nouvelle Ecole, et cinq cents Juifs environ étaient venus pour assister à son enterrement.

Vers une heure nous arrivâmes à Zalosc, située auprès d'un lac, comme plusieurs petites villes de Pologne. On compte là cent familles juives. Vers le coucher du soleil, nous remarquâmes une colline couronnée d'une belle église, et près de là un grand bâtiment entouré d'arbres, qui nous parut être un couvent. Ce village, qui se nomme Potkamin, est un des plus beaux de la contrée. Nous nous entretînmes quelques moments avec plusieurs Juifs, qui nous dirent qu'il y avait là trois cents familles juives. Un vieillard, qui nous entendit dire que nous venions de la Terre-Sainte, nous demanda si nous avions prié sur les tombeaux des saints à Jérusalem. M. Calman répondit que la parole de Dieu défendait de prier les morts. Le vieillard cita l'Ecclésiaste, IV, 2 : « J'estime

(1) Es. VIII, 19, 20.

plus les morts qui sont déjà morts que les vivants qui sont encore en vie. » Pour confirmer le sens qu'il donnait à ce passage, il ajouta que, d'après la Guemara, Salomon priait les morts. M. Calman leur montra qu'en s'en rapportant à la Guemara les Juifs se confiaient à la parole de l'homme, qui perdait leurs âmes. Là-dessus un autre Juif répliqua : « Mais si nous n'avions pas la Guemara, comment saurions-nous quand il faut se servir d'un pot ou d'une cuiller? » En quittant ce village, nous remarquâmes qu'il y avait une grille de bois en travers de la rue pour remplacer l'*éruv*.

Nous n'arrivâmes que le soir assez tard à Brody, dont on ne nous ouvrit la porte que parce que nous étions des voyageurs anglais. Le lendemain matin, pendant que nous faisions notre toilette, nous vîmes notre porte s'entr'ouvrir huit fois de suite pour laisser passer une figure à longue barbe, coiffée d'un bonnet fourré. C'étaient des colporteurs juifs qui venaient nous offrir des peignes, du savon, etc. Nous finîmes par fermer notre porte à clef, pour nous débarrasser de ces importuns.

Brody est situé au milieu d'une plaine de sable, et est à cinq milles de la frontière de Russie. Le pays qui entoure la ville est tellement plat que le village éloigné de Potkamin est le seul objet qui arrête l'œil. Les maisons de Brody sont cachées par les arbres, de sorte qu'on ne voit la ville que lorsqu'on y est entré. Le voisinage de la Russie donne de l'importance à cette ville et accroît son commerce. Il n'y a que trois églises, une pour les catholiques romains et deux pour les chrétiens grecs, tandis qu'il y a cent cinquante synagogues. Aussi la ville semble-t-elle tout à fait juive, les autres habitants étant comme perdus au milieu de la foule des Juifs. Des enfants juifs jouent dans les rues, des servantes juives par-

courent la ville; on ne voit que des femmes juives aux portes et aux fenêtres, et des marchands juifs remplissent la place du marché. En parcourant les rues, s'il nous arrivait de tourner la tête vers une boutique, un Juif se précipitait aussitôt vers nous pour nous inviter à venir lui acheter quelque chose. Près du marché où se vend la viande, il y a un endroit particulier pour la chair qui a été déchirée, et qui ne se vend qu'aux Gentils; car la loi défend aux Juifs de « manger de la chair déchirée aux champs par les bêtes sauvages (1). » L'on retrouve chez les Juives de Brody cette passion pour les belles coiffures qui excitait les reproches d'Ésaïe. Elles portent une espèce de couronne de velours noir orné de rangs de pierres précieuses ou de perles fausses; et, quoique cet ornement coûte plusieurs livres sterling, elles y tiennent tellement que, parmi les vieilles femmes qui vendent dans les marchés, on en trouverait à peine une qui ne porte pas sa couronne de velours, comme si elles étaient encore des reines dans leur captivité.

Nous n'avions pas encore vu de ville qui eût un aspect aussi complétement juif; aussi les indications affichées à la poste ne sont-elles pas seulement imprimées en allemand et en polonais, mais aussi en hébreu.

On compte environ vingt-cinq mille Juifs à Brody, et il n'y a pas dix mille chrétiens. Les protestants sont en très-petit nombre, et le pasteur allemand de Lemberg ne vient les visiter qu'une fois par an, et prêche dans la salle de l'auberge dans laquelle nous logions. Quelques-unes de nos congrégations d'Écosse apprécieraient peut-être mieux la prédication de la vérité si elles étaient réduites à l'entendre aussi rarement!

Les Juifs de Brody font un commerce considérable

(1) Exode XXII, 31.

avec Leipsick et Odessa. Il y a parmi eux une quarantaine de riches qui peuvent avoir dix ou vingt mille livres sterling, mais le plus grand nombre est pauvre. La Nouvelle École a beaucoup de partisans dans la ville, quoiqu'elle n'ait qu'une synagogue. La nouvelle génération abandonne généralement l'étude du Talmud, et plusieurs jeunes gens ont été baptisés. Il y a quelque instruction parmi eux; car dans une synagogue nous trouvâmes plusieurs jeunes garçons qui comprenaient l'hébreu et le parlaient. Ils commencent à fréquenter les écoles du gouvernement, dans lesquelles on enseigne le latin et les éléments des sciences. Le rabbin de la Nouvelle École parle latin et français.

Nous visitâmes une de leurs plus belles synagogues; elle ressemble à une ancienne église gothique : la voûte, qui est très-élevée, est soutenue par quatre immenses piliers; des lustres de bronze très-beaux pendent à la voûte, et il y en a plusieurs devant l'arche. Cette synagogue pourrait aisément contenir deux ou trois mille personnes. La voix de la prière et l'*amen* fortement prononcé de la congrégation doivent retentir d'une manière très-solennelle sous ces voûtes. Dans le portique sont de grands vases remplis d'eau pour se laver les mains(1), et le livre de prières est collé en entier sur des planches suspendues au mur, en faveur des pauvres. Dans un beth-midrash qui tient à la synagogue, nous trouvâmes plusieurs Juifs occupés à étudier, et il se forma un groupe autour de chacun de nous. Plusieurs de ces Juifs parlaient facilement l'hébreu, mais ils montraient beaucoup plus de réserve que les Juifs de Moldavie et de Valachie. Ils se figuraient qu'il y avait quelque rapport entre le gouvernement autrichien et notre visite, et les

(1) *Voy.* Jean II, 6.

questions que nous leur fîmes sur leurs livres augmentèrent leurs soupçons, parce que quelques-uns de leurs livres, qui condamnent l'idolâtrie de Rome, sont prohibés.

Nous visitâmes l'hôpital, qui appartient exclusivement aux Juifs, et nous trouvâmes les salles aussi propres et aussi bien arrangées que dans notre pays. La cuisine est belle, et l'on y prépare les mets à l'anglaise. Il y a des bains et un jardin pour les malades. Les médecins sont juifs, ainsi que les chirurgiens et les infirmières. Il y avait alors cinquante-trois malades; au-dessus de chaque lit est une planche sur laquelle on écrit le nom et la maladie de celui qui y est couché. On nous dit que cet établissement coûtait 25 livres sterling par semaine, et que cette somme était fournie par l'intérêt de divers legs et par des contributions recueillies dans la ville.

Nous allâmes ensuite visiter le nouveau cimetière, ouvert en 1831, à l'époque où le choléra emporta cent cinquante personnes par jour à Brody, pendant l'espace de trois mois. Les pierres qui sont posées sur les tombes sont généralement peintes, et l'épitaphe est écrite en lettres d'or ou d'une couleur brillante. On voit sur les monuments des devises et des emblèmes, tels qu'un lion, une biche, un aigle, un palmier. Sur le tombeau d'une dame très-riche, qui avait fait le voyage de Palestine, on avait représenté un vaisseau vers lequel volait la colombe de Noé. Toute cette scène nous rappela vivement les paroles du Seigneur Jésus aux pharisiens : « Vous bâtissez les tombeaux des prophètes, et vous ornez les sépulcres des justes (1). » Le même esprit règne encore aujourd'hui en Israël. Le guide juif qui nous accompagnait nous raconta d'une manière touchante la mort du rab-

(1) Matth. XXIII, 29.

bin Landau, dont nous avions souvent trouvé le portrait dans les maisons juives. Il était venu de Lemberg à l'époque des ravages du choléra, et, ayant visité ce cimetière, il avait prié avec beaucoup de ferveur sur les tombeaux des rabbins, leur demandant pardon et leur promettant d'être bientôt avec eux. Il retourna dans sa ville, tomba malade, mourut et fut enterré le jour suivant.

Dans la soirée nous allâmes à la boutique d'un Juif, et nous achetâmes les tephillin ou phylactères les plus larges qu'il eût, un mezuzah et un tallith. Une Juive, qui avait préparé le tallith, refusa de coudre la bande brodée sur le voile, à moins que nous ne lui donnassions un ruban de soie pour les séparer, prétendant que sans cela elle violerait la loi, qui leur défend de mêler « la laine et le lin » dans leurs vêtements.

Le 4 octobre le commissaire de police, personnage important et rusé, nous envoya chercher et nous questionna assez rudement. Il soupçonnait probablement que nous étions des missionnaires, et nous tendit un piége en prétendant que nous étions Juifs et que nous voyagions avec de faux passeports. Le commissaire tenait à la main une lettre de Jaglinsky, dans laquelle on disait que nous étions allés dans la synagogue, et que nous nous étions joints aux prières des Juifs. « D'ailleurs, ajouta-t-il, pourquoi avez-vous acheté des tephillin hier soir ? » Nous fûmes aussi amusés qu'embarrassés de cette accusation d'être Juifs et non pas chrétiens, et nous répondîmes que nous étions des pasteurs protestants d'Écosse, et que tous les ministres de ce pays apprenaient l'hébreu ; que nous avions lu dans la synagogue pour montrer aux Juifs que nous savions leur langue, et que nous avions acheté des tephillin comme curiosités. Nos

réponses parurent satisfaire le commissaire, et il nous donna des passeports pour Lemberg. « Seulement, ajouta-t-il, il faut que vous passiez par Zloozow. »

En retournant dans les deux principales synagogues, nous rencontrâmes un jeune homme d'une des meilleures familles juives, qui nous demanda une entrevue à notre auberge; sa physionomie était agréable, ses manières douces et sérieuses, et il parlait bien le latin. Il nous dit qu'il appartenait à la Nouvelle École, et pourtant il croyait que les Ecritures étaient la parole de Dieu. Il ne croyait pas que les Juifs dussent retourner dans la Terre-Sainte; il pensait qu'ils ne devaient pas attendre d'autre Messie que leur émancipation civile et politique, et il disait que la vraie religion n'était que le sentiment naturel d'amour pour Dieu. Sa conscience était évidemment troublée; il n'avait jamais lu le Nouveau-Testament, et, quoiqu'il comprît la loi, il ne pouvait comprendre ni les psaumes, ni les prophètes. Nous lui montrâmes un petit Nouveau-Testament en allemand, et il nous pria instamment de le lui laisser. Nous lui répondîmes que, si la chose venait à la connaissance du commissaire de police, il pourrait nous retenir et nous inquiéter, et il nous promit de ne le montrer qu'après notre départ. Nous lui accordâmes le livre qu'il désirait; il le cacha dans les plis de sa robe polonaise, et répéta : « Personne ne le saura. » Nous priâmes Dieu intérieurement de lui donner de puiser de l'eau vive à cette source, dans le désert où des guides aveugles tremblent qu'une goutte du ciel ne tombe sur l'âme altérée. Il tint sa promesse, mais nous vîmes bientôt que la précaution n'était pas inutile, et que les Autrichiens n'étaient pas guéris de leurs soupçons à notre égard.

Nous avions loué une voiture, et, ayant l'intention de

partir avant que les portes fussent fermées, nous nous rendîmes à la douane ; mais les officiers et les soldats passèrent trois heures à examiner tous nos effets. Ils fouillèrent dans tous les coins de la voiture, et nos personnes furent seules respectées. On nous prit tous nos livres dans toutes les langues, jusqu'à nos Bibles anglaises et hébraïques, et l'on nous donna le choix de les laisser envoyer à Lemberg et d'attendre à Brody la décision du censeur, ou de les laisser envoyer hors des États d'Autriche. Nous préférâmes le dernier parti, et l'on fit un paquet de tous nos livres pour l'envoyer attendre notre arrivée à Cracovie. Lorsque nous insistâmes pour garder notre Bible anglaise, on nous répondit : « Cela n'est pas permis en Autriche. » Il nous fallut payer une amende pour quelques lettres de recommandation cachetées. Plus nous paraissions vexés, plus la satisfaction des officiers paraissait grande; on voyait qu'ils ne tenaient pas tous les jours dans leurs griffes des *ministres* protestants. Nous fûmes obligés de coucher dans un khan juif près de la porte de la ville, et nous eûmes là de pénibles preuves de la rapacité des Juifs. Voyant notre vif désir de partir le lendemain matin, ils nous suscitèrent toutes sortes d'obstacles, et nous extorquèrent de l'argent de toutes les manières. Nous ne pûmes que prier pour le prompt accomplissement de la prophétie de Sophonie : « Les restes d'Iraël ne feront plus d'iniquité ; ils ne proféreront plus de mensonge; et il n'y aura plus dans leur bouche de langue trompeuse (1). »

Nous partîmes enfin vers midi, et nous traversâmes une plaine bien cultivée. Après Brody le paysage devient plus varié. A trois heures nous nous reposâmes quelques moments dans le village de Sassow, où nous trouvâmes

(1) Soph. III, 13.

une petite synagogue de bois, et deux cents familles de Juifs qui étaient tous de l'Ancienne École et qui attendaient le Messie. Nous remarquâmes une curieuse église polonaise, toute bâtie en bois, ainsi que son clocher. L'*hartsmi*, ou auberge polonaise, est un long bâtiment avec de grandes portes aux deux extrémités, de sorte que les voitures entrent d'un côté et sortent de l'autre. Des deux côtés sont des écuries pour vingt ou trente chevaux, et à l'un des bouts il y a quelques chambres passables pour les voyageurs. On n'y voit point d'autre lit qu'un tas de paille dans un cadre de bois; on étend quelquefois un drap par-dessus, et le voyageur n'a d'autre couverture que son manteau.

Les champs que nous traversâmes en sortant de ce village étaient d'un brun rougeâtre, parce qu'ils étaient couverts des tiges basses du *retsky* qu'on venait de couper. Vers six heures du soir nous arrivâmes à Zloozow, grand village dans lequel il y a trois belles églises. Nous vîmes que ce n'était pas sans motif qu'on nous avait envoyés là, au lieu de nous laisser aller directement à Lemberg ; car nous trouvâmes en arrivant un officier du gouvernement qui nous attendait pour nous conduire au surintendant de la police. C'était un homme très-aimable, qui avait vu beaucoup d'Anglais à Vienne, et qui parlait très-bien anglais. Lorsqu'il eut causé un moment avec chacun de nous, il se leva, et nous dit que nous aurions nos passeports sans retard. Tandis qu'on préparait nos chevaux, nous parcourûmes le village. On dit qu'il y a cinq cents familles juives. Nous rencontrâmes un Juif intéressant et très-sérieux, qui revenait de la prière du soir, et qui nous dit que les Juifs de ce village étaient rabbinistes, et tellement superstitieux qu'ils lui en avaient voulu d'avoir coupé une

partie de sa barbe. Il n'était pas de la Nouvelle École, mais il pensait cependant que ses partisans faisaient du bien de plusieurs manières; quant à lui, il espérait, nous disait-t-il, être sauvé, s'il s'abstenait de tout ce que sa conscience condamnait, et s'il était loyal dans son commerce, ce qui était fort rare. Nous insistâmes sur ce que le point le plus important était de trouver un sacrifice expiatoire qui pût purifier la conscience. Il nous écoutait avec intérêt, mais il fallut nous séparer, et nous arrivâmes assez tard dans une auberge solitaire, tenue par une famille juive qui nous reçut de son mieux.

Le lendemain était un dimanche, et nous le passâmes dans ce lieu retiré. Une chaîne de collines boisées bornait la ville du côté du nord, et l'on n'apercevait que trois chaumières. Après notre culte du matin, nous nous séparâmes pour méditer, en convenant de nous réunir à une certaine heure. M. Mac Cheyne se dirigea vers les collines, et, lorsqu'il eut fait environ un mille *et demi*, il s'assit pour lire. Quelques moments après deux bergers polonais vinrent s'asseoir auprès de lui. Après avoir en vain essayé de communiquer avec eux par signes, M. Mac Cheyne se leva pour les quitter; mais ils se mirent devant son chemin, et voulurent le forcer à marcher vers les bois dont les collines étaient couvertes. Il s'ensuivit une lutte désespérée, qui dura environ un quart d'heure, jusqu'à ce que M. Mac-Cheyne, épuisé des efforts violents qu'il avait faits, fut renversé sur la terre. Les bergers échangèrent quelques paroles, et puis ils coururent tout à coup vers les bois. Il est très-probable qu'ils avaient l'intention de voler M. Mac Cheyne, et les gens de l'auberge furent étonnés qu'ils n'eussent pas tiré leurs grands couteaux. Nous ne pûmes conjecturer ce qui les avait portés à s'enfuir si vite.

Nous sentîmes que la main de Dieu, qui nous avait délivrés de tant de dangers pendant notre voyage, s'était encore étendue sur nous, pour nous préserver de tout mal. Nous passâmes ensemble le reste de la journée. Notre hôte nous prêta sa Bible hébraïque, nous avions conservé un Nouveau-Testament anglais; nous passâmes un heureux dimanche, sentant vivement la réalité de cette promesse : « Je leur serai comme un petit sanctuaire dans les pays où ils sont allés (1). »

Notre hôte nous parla d'une ville du voisinage, appelée Premyslaw, dans laquelle le judaïsme règne avec une telle puissance qu'un Juif n'oserait pas paraître dans les rues sans être vêtu exactement à la manière des Juifs, de peur d'être mis en pièces par les Chasidim. Cette ville était naguère encore très-insignifiante; la célébrité de son rabbin a été la source de sa prospérité; c'est un de ceux que les Juifs de la Bukovine et de la Gallicie viennent visiter, pour lui demander de prier pour eux, dans les cas de détresse ou de maladie. Ils arrivent toujours, comme Saül allait à Samuel, avec un présent, qu'ils appellent *pedeeoon*, rançon. Une seule personne lui a apporté dernièrement une somme d'environ 6 livres sterlings, pour obtenir d'être délivrée de quelque calamité, et durant les fêtes plus de trois mille Juifs sont venus à lui, chacun apportant son présent. De cette manière il est devenu très-riche; il reçoit souvent un grand nombre de Juifs à sa table, et dépense jusqu'à 30 livres sterlings par semaine pour soutenir sa dignité. Il se donne pour prophète, prétendant connaître les événements à venir, et deviner les péchés particuliers d'une personne, en la regardant fixement. Ne peut-on pas bien appliquer à un pareil homme les paroles de Jérémie : « Je n'ai

(1) Ezéch. XI, 16.

point envoyé ces prophètes-là, et ils ont couru; je ne leur ai point parlé, et ils ont prophétisé (1). » Notre hôte nous parla aussi d'une visite que fit dans cette contrée, il y a environ quatre ans, le rabbin de Rugen, qui est maintenant en prison. Il voyageait avec trois voitures qui lui appartenaient, et les Juifs l'entouraient avec un tel empressement qu'il y avait sur le chemin plus de sept cents voitures de toute espèce, pour le suivre ou pour aller à sa rencontre. Il coucha dans l'auberge où nous étions, en allant de Brody à Lemberg. Il se rassemblait autour de lui une telle foule qu'il pouvait à peine prendre quelque repos, et plusieurs personnes vinrent pour le regarder pendant qu'il dormait. Sa présence excitait un tel enthousiasme que le gouvernement autrichien en conçut de l'inquiétude, et lui ordonna de quitter le pays en trois jours. La mère de notre hôte avait souvent visité ce rabbin, pour trouver la paix de sa conscience. Nous leur montrâmes ce passage des psaumes : « Personne ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (2); » et cet ordre de Dieu : « Invoque-moi au jour de ta détresse; je t'en délivrerai, et tu me glorifieras (3). »

Nous partîmes le lendemain pour Lemberg, où nous retrouvâmes les rues pavées, les belles maisons et tous les autres indices de la civilisation européenne. Les personnes des classes élevées étaient vêtues à peu près comme les Anglais, si ce n'est que les dames ne portaient pas de chapeau et le remplaçaient par un petit parasol.

Lemberg est une grande ville; on y compte cent trente mille habitants; elle est dans une belle vallée entourée de collines assez élevées. A l'est la colline a été arran-

(1) Jérém. XXIII, 21. — (2) Ps. XLIX, 8. — (3) Ps. L, 15.

gée de manière à former une belle promenade pour les gens à pied et en voiture. Du sommet de cette colline on voit toute la ville et les environs; les maisons sont hautes et bien bâties, les rues et les places sont vastes. Il y a plusieurs belles églises, des casernes et d'autres beaux édifices publics. On bâtissait alors une très-grande salle de spectacle.

Nous visitâmes le marché des Juifs; mais nous ne le trouvâmes pas aussi propre et aussi bien arrangé que celui de Brody. Les Juifs de Lemberg sont misérables et méprisés. Le bonnet fourré russe, ou le chapeau à larges bords, et la robe noire polonaise ont très-bon air lorsqu'ils sont portés par des Juifs à l'air respectable, avec des barbes flottantes et bien soignées; mais lorsque ces vêtements sont sales et déchirés, ils donnent un aspect très-misérable.

Il y a à Lemberg deux grandes synagogues et quatre plus petites; il y en a aussi plusieurs dans des maisons particulières. Nous visitâmes une des plus grandes, qui est dans le style gothique, comme celle de Brody; la voûte est soutenue par quatre immenses piliers, et les murailles sont couvertes d'ornements de mauvais goût; nous vîmes dans le portique le livre de prière collé sur des planches, comme à Brody. Nous demandâmes si les Juifs envoyaient de l'argent à la Terre-Sainte. L'un d'eux nous dit à l'oreille que le gouvernement défendait de faire sortir de l'argent du pays. Vers le coucher du soleil nous eûmes l'occasion de voir les funérailles d'une vieille Juive. Le corps était porté sur un brancard et couvert d'un drap noir. Les hommes suivaient, vêtus comme à l'ordinaire, et une foule de femmes et d'enfants terminaient le cortége. Un Juif, qui portait une boîte pour recevoir des collectes, marchait immédiatement derrière

le brancard, et il criait de temps en temps en hébreu : « Les aumônes délivrent de la mort! » Les mêmes paroles étaient brodées sur le drap noir. Plusieurs Juifs vinrent mettre des pièces de monnaie dans la boîte; l'argent devait être remis à la Société des funérailles. A la porte du cimetière une femme poussa un cri très-fort, qu'elle continua pendant qu'on avançait. Lorsqu'on fut arrivé sous un petit portique, on posa le brancard, et l'on découvrit le visage de la morte. Tous les parents l'entourèrent, et, se courbant sur le corps, jusqu'à ce que leurs lèvres touchassent presque celles de la défunte, ils la supplièrent de leur pardonner s'ils l'avaient offensée de quelque manière. Après cela on se remit en marche vers la fosse, dans laquelle on ne descendit que le corps, le visage découvert. Plusieurs des femmes s'unirent alors pour faire de grandes lamentations. Mais leur douleur était feinte; car, après avoir crié d'un air très-lugubre, elles s'arrêtaient tout d'un coup et se mettaient à se disputer entre elles, ou paraissaient complétement indifférentes. Elles nous rappelèrent ces pleureuses dont il est parlé dans l'Ecriture (1). On apporta ensuite la toile d'un oreiller qui devait être mis sous la tête de la défunte, et les femmes se disputèrent à qui le remplirait le plus vite de terre. On recommença à demander pardon à la morte avec beaucoup de véhémence, et plusieurs de ses parents la supplièrent de prier pour eux et pour leurs enfants lorsqu'elle arriverait devant Dieu. Le hazan ou lecteur se tint auprès du tombeau, et, à la demande des parents qui devaient le payer pour ce service, il lut plusieurs prières pour les morts. Lorsqu'il eut fini, on couvrit le corps, et l'on

(1) Jér. IX, 17, et Matth. XI, 17.

retourna au portique, où le fils aîné de la défunte pria pour sa mère en lisant une prière qui était collée sur une planche suspendue au mur ; il fut aidé en cela par le hazan, car on nous assura qu'il n'y comprenait presque rien. Avant de quitter le cimetière, chaque individu lava ses mains dans de l'eau tirée de grands vases de terre placés près de la porte dans ce but ; car les Juifs croient que les mauvais esprits planent au-dessus des cimetières, et pourraient entrer en eux s'ils s'étaient souillés en touchant un corps mort. L'hôpital juif, bâtiment vaste et commode, donne sur le cimetière ; plusieurs malades se promenaient devant la porte, et d'autres se tenaient aux fenêtres pour voir ce triste spectacle.

D'après le dernier recensement, il y a à Lemberg trois mille familles juives, ou près de quinze mille Juifs. Quelques-uns appartiennent à la Nouvelle École, mais ils n'ont pas de synagogue. Nous remarquâmes, sous le portique d'une vieille synagogue, des anneaux fixés à la muraille, auxquels étaient attachés des fers pour le cou et pour les pieds. On s'en servait jadis pour attacher et exposer en public les personnes qui avaient violé d'une manière grave les lois du Talmud. Nous arrivâmes quelques minutes trop tard pour voir la cérémonie de la circoncision ; car nous vîmes le fauteuil d'Elie, placé près de la table sur laquelle avait été posé l'enfant. On l'appelle ainsi, d'après la singulière croyance qu'Elie vient s'y asseoir, sans être vu, à chaque circoncision, probablement dans son zèle pour l'exact accomplissement de la loi. Sur le dos du fauteuil est écrit : « Trône d'Elie ; sa mémoire soit en bénédiction. » Nous causâmes avec un Juif très-affable, qui prétendit que le passage dans lequel il est prédit qu'à l'époque où viendra le Messie

« ceux du peuple de Dieu seront tous justes (1) » signifie qu'il n'y aura plus alors d'hypocrites; mais que tous seront ouvertement bons ou ouvertement méchants.

Nous partîmes le 8 octobre dans une voiture juive assez bonne, conduite par un vieux Juif à longue barbe. Nous traversâmes de vastes plaines légèrement ondulées, fertiles, mais monotones. Nous vîmes plusieurs villages qui n'ont rien de remarquable, et le lendemain au soir nous couchâmes à Rzezow, jolie ville bien bâtie, qui est à peu près à moitié chemin entre Lemberg et Cracovie. Le lendemain nous continuâmes notre chemin au milieu de belles avenues d'arbres. Au milieu du jour nous nous arrêtâmes dans un khan juif pour y dîner. Ces auberges, qu'on rencontre partout, ont un aspect particulier; elles sont généralement plus pittoresques que comfortables. On entre d'abord par une grande porte dans une sombre étable couverte, au milieu des chevaux et des *briscas;* on vous conduit de là dans une grande chambre placée à l'une des extrémités, et qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher et de salle pour boire et pour fumer. Les choses qui frappent, comme particulièrement juives, sont le *mezuzah* sur le linteau de la porte, le mizrach suspendu au mur oriental, pour montrer dans quelle direction est Jérusalem, et la lampe de bronze ou lampe du sabbat, suspendue au plafond. Dans un coin est le foyer sans grille, et le dîner bout dans des ustensiles de terre placés devant des fagots qui pétillent. Des ustensiles de cuivre et de terre propres et brillants ornent les murs, et la cuve qui sert pour la lessive a son coin marqué. Dans le khan où nous dînâmes ce jour-là, il y avait encore dans la chambre deux lits passables, qui servaient de sofa le jour; un

(1) Es. LX, 21.

berceau dans lequel était un bel enfant. La mère et une jeune fille préparaient le dîner, et la fille mariée, qui avait de beaux traits juifs, soignait les enfants. La vache buvait dans un seau, sans que personne la repoussât, et les poules becquetaient çà et là aux pieds des différents hôtes. Quatre Juifs à longues barbes dînaient au bout d'une table, tandis que nous occupions le bout d'une autre table, et que deux autres personnes dînaient sur une commode. Plusieurs autres Juifs, la pipe à la bouche, allaient et venaient, tandis que deux Gentils, de Breslau, s'efforçaient de nous faire comprendre leur allemand. En dépit de ces apparences peu flatteuses, le dîner était excellent et très-bon marché.

Dans l'après-midi nous traversâmes Pilsno. Un paysan qui était sur le chemin, remarquant le Juif qui conduisait notre voiture, se mit à lui crier, sans aucun motif, et pour le plaisir de l'insulter : « Maudit Juif. » Il montra par là à quel point l'ancien peuple de Dieu est devenu « un sujet d'étonnement, de railleries et de fables parmi tous les peuples vers lesquels l'Eternel l'a emmené (1). » Quelles que soient les différences qui existent d'ailleurs entre les nations, elles s'accordent sur ce point; ce catholique romain nous aurait sûrement dit, comme le Grec dont on nous avait parlé à Smyrne, que « les Juifs étaient les *ennemis du Christ.* » Leurs ennemis ont dit : « Nous ne serons coupables d'aucun mal, parce qu'ils ont péché contre l'Eternel, qui est la demeure de la justice; contre l'Eternel qui a été l'attente de leurs pères (2). »

Après le coucher du soleil, nous passâmes à Tarnow, et le soir nous arrivâmes assez tard à un khan solitaire qui n'était pas aussi comfortable que celui que nous avons décrit. Nous préférâmes coucher dans le grenier à foin,

(1) Deut. XXVIII, 37. — (2) Jér. L, 7.

où nous étendîmes nos matelas. Pendant que nous étions à table, une jeune Juive, qui nous avait apporté du pain et du beurre, emporta bien vite un couteau qui était sur la table, de peur que des Gentils comme nous ne souillassent le couteau dont ils se servaient. Cette même servante nous dit cependant, le lendemain matin, que nous devions être des gens pieux et respectables, puisque nous avions visité la Terre-Sainte.

Le 11 octobre il faisait un brouillard si épais que nous ne vîmes rien jusqu'à notre arrivée à Bochnia, où nous remarquâmes un nombre considérable de mendiants. Dans la campagne on voit des individus à genoux sur le bord du chemin, mais dans les villes ils marchent en corps. Nous étions entrés chez un boulanger pour acheter du pain; il se rassembla plus de vingt mendiants devant la porte, et ils nous assaillirent tous ensemble lorsque nous voulûmes sortir.

Nous remarquâmes un curieux exemple de scrupule superstitieux chez le fils du Juif qui nous conduisait, et qui avait accompagné son père. Nous donnâmes à ce jeune garçon du pain et du beurre, au moment de notre déjeuner, et nous remarquâmes que, bien qu'il eût l'air impatient de mordre sur sa tartine, il la garda plusieurs heures sans y toucher. Il agit ainsi parce qu'il venait de manger de la *viande*, et que, s'il avait goûté du *beurre* tout de suite après, il aurait cru violer le précepte qui dit : « Tu ne feras point cuire le chevreau au lait de sa mère (1). »

Dans l'après-midi nous traversâmes Vieliczka, beau village entouré de jardins et de vergers, qui couvrent le fond d'une profonde vallée. Il est renommé à cause de ses mines de sel, qui attirent beaucoup de voyageurs. Nous

(1) Exode XXIII, 19.

aurions voulu pouvoir nous arrêter pour les visiter, mais le temps nous pressait.

Du sommet d'une hauteur voisine, nous vîmes Cracovie, à une distance d'environ quatre milles, et la Vistule serpentant dans la plaine. Nous arrivâmes bientôt à Podgorze, faubourg de Cracovie, sur la rive autrichienne de la rivière. Lorsque nos passeports eurent été examinés, nous traversâmes la rivière et nous allâmes loger à l'auberge de la Rose. Dès notre arrivée nous fûmes soumis à l'interrogatoire le plus minutieux ; il nous fut très-facile de répondre aux nombreuses questions contenues sur le papier imprimé de la police, mais il n'est pas aussi facile d'oublier l'esprit soupçonneux que montrèrent nos interrogateurs.

Le même soir nous nous fîmes conduire chez M. Otremba, ministre luthérien, qui nous reçut avec beaucoup de bienveillance. Il nous apprit que le docteur Gerlach, missionnaire de la Société de Londres, avait quitté Cracovie pour Varsovie, et était mort depuis quelques mois, mais qu'il y avait à Cracovie un missionnaire anglais envoyé pour les Juifs.

Cracovie était jadis une ville très-importante, lorsqu'elle était la capitale de la Pologne, et son air antique lui donne encore un aspect majestueux. Les maisons sont élevées et souvent massives, les églises anciennes et pittoresques. L'ancien château et la cathédrale, bâtis sur la même colline, dominent la ville. Une délicieuse promenade, ombragée de grands peupliers, entoure Cracovie et ajoute beaucoup à sa beauté. C'est à Cracovie que sont enterrés les anciens rois de Pologne; mais lorsque nous vîmes dans l'éloignement, à l'occident, les montagnes de la Moravie, le souvenir de tous les hommes de Dieu nés dans ce pays, dont les noms se rattachent au

triomphe de l'Evangile dans les pays plongés dans les plus profondes ténèbres, répandit sur cette scène un intérêt plus saint et plus vif que tous les souvenirs historiques que réveillaient les tombeaux des rois de Pologne.

Nous eûmes de la peine à trouver la demeure du missionnaire anglais, M. Thomas Hiscock, ministre de l'Église anglicane, dans lequel nous reconnûmes un frère bien-aimé dans la foi. Ce fut véritablement une agréable surprise que de nous retrouver comme chez nous, lorsque nous fûmes assis avec cet excellent missionnaire, sa femme, qui est une vraie servante du Seigneur, et leurs deux enfants. M. Hiscock avait travaillé d'abord un an en Westphalie, allant de lieu en lieu, un havresac sur le dos, pour visiter les Juifs, et il avait eu pendant ce temps bien des marques de la bénédiction de Dieu. Depuis lors il a habité Cracovie, où il a été exposé à bien des épreuves. Ses ennemis ont excité plusieurs fois des tumultes parmi les Juifs, sous sa fenêtre, afin de le rendre *suspect au* gouvernement. Il a affaibli sa santé en se fatiguant à donner des leçons d'allemand, d'hébreu et de latin à de jeunes Juifs, pour avoir l'occasion de leur annoncer « toutes les paroles de cette vie. » Toujours occupé du service de son Maître, il laisse rarement échapper l'occasion de parler aux Juifs, qui sont attirés chez lui par quelque affaire de commerce, des choses qui appartiennent à leur paix, et il adresse la parole aux plus misérables de ceux qu'il rencontre dans la rue, chose que ne ferait ici pour rien au monde un autre Gentil. Souvent aussi il va dans leurs boutiques acheter de petits articles uniquement pour se faire écouter d'eux.

Le dimanche 13 octobre nous assistâmes, le matin, au service luthérien, et l'après-midi nous nous rendîmes dans la chambre du missionnaire, et M. Hiscock prêcha

sur Matth. XXI, 13 : «Que disent les hommes que je suis ?» Le soir nous nous réunîmes encore dans cette même chambre, au nombre de cinq, « pour annoncer la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » M. Mac Cheyne dirigea le service, et ce fut pour nous tous comme une source d'eau vive « dans une terre altérée et sans eau.»

On dit que l'Université de Cracovie est la plus ancienne de l'Europe, après celle d'Oxford. Elle pourrait rendre de grands services si les Autrichiens ne lui étaient pas défavorables, dans l'idée qu'elle répand des germes de révolution parmi les jeunes gens. Plusieurs étudiants appartenant aux meilleures familles polonaises désirent apprendre l'anglais, et l'on pourrait facilement placer parmi eux des Bibles anglaises.

Les classes supérieures sont habillées à peu près comme les Anglais, mais les hommes du peuple portent un surtout blanc avec une bordure rouge, un chapeau à larges bords et de longues bottes. Les femmes portent une étoffe blanche grossière, et un mouchoir rouge ou blanc autour de la tête. Les Juifs portent le bonnet fourré, et la longue robe noire qu'on regarde comme un reste de l'habillement des anciens nobles Polonais ; mais ces vêtements sont le plus souvent sales et déchirés.

On nous donna les plus affligeants détails sur les mœurs des habitants de Cracovie, où l'immoralité est devenue si générale qu'on ne la regarde plus comme une chose honteuse. Les nobles oppriment leurs vassaux, et les vassaux, à leur tour, oppriment cruellement leurs domestiques.

La population de Cracovie est généralement estimée à quarante-neuf mille âmes, et là-dessus on compte vingt-deux mille Juifs. Ces derniers vivent ensemble dans un quartier séparé de la ville par une branche de la rivière

que l'on appelle la petite Vistule. Ce quartier se nomme Casimir, d'après Casimir-le-Grand, qui régnait en Pologne il y a cinq cents ans, et qui, ayant épousé une belle Juive, nommée Esther, accorda à son peuple, à sa demande, de s'établir dans ce lieu. On compte encore dix mille Juifs dans d'autres parties de la république. Ils font toutes sortes de commerce et n'ont pourtant pas de pain à manger. Ils sont tellement pauvres que, parmi tous les Juifs de la république, il n'y en aurait pas dix mille qui pussent payer 1 sheling pour une Bible hébraïque. Douze familles logent souvent dans la même chambre en hiver, les portions sont marquées sur le plancher, et chaque famille est entassée sur la place qui lui est assignée. Les enfants restent le plus souvent au lit pour avoir chaud, parce qu'ils n'ont pas de vêtement pour se préserver du froid. Avec quelle exactitude se sont accomplies les paroles que le Saint-Esprit a prononcées par la bouche de Moïse : « Quand je vous aurai rompu le bâton du pain, dix femmes cuiront votre pain dans un four, et vous rendront votre pain au poids ; vous en mangerez, et vous n'en serez point rassasiés (1). »

Les Juifs de Cracovie sont très-attachés au Talmud ; ils croient généralement à la venue du Messie. Le gouvernement a institué dernièrement une école pour les enfants juifs, et y a placé un Juif pour enseigner l'hébreu, l'allemand et le polonais ; mais les Juifs n'ont pas voulu envoyer leurs enfants à cette école, parce qu'elle était établie par des chrétiens. L'Université est aussi ouverte aux Juifs, de sorte qu'ils peuvent y étudier sans frais, et M. Hiscock a souvent préparé de jeunes Juifs à y entrer. Il existe une loi qui défend aux Juifs de se marier, à moins qu'ils ne sachent lire et écrire le polonais.

(1) Lév. XXVI, 26.

Dans ces dernières années, le ministre luthérien a baptisé quinze Juifs, dont neuf avaient été instruits par M. Hiscock. Il pense que quelques-uns d'entre eux avaient été amenés à une véritable connaissance du salut qui est en Christ; mais il avait encore plus d'espérance de la conversion de quelques autres qui avaient senti la puissance de la parole, et qui paraissaient convaincus, mais qui ont quitté la ville. Lorsqu'un Juif vient au missionnaire en témoignant le désir d'être baptisé, si celui-ci a des motifs de croire que le cœur de cet homme est réellement changé, il s'adresse au Sénat pour demander qu'il soit examiné. Il se passe souvent six semaines avant qu'il reçoive une réponse. L'examen se fait ensuite devant un magistrat catholique et le ministre luthérien. Lorsqu'ils sont satisfaits, le Juif est baptisé par M. Otremba et est enregistré dans l'Eglise luthérienne. Aussitôt qu'on sait qu'un Juif a demandé le baptême, ses frères le rejettent et les chrétiens ne lui témoignent pas beaucoup d'intérêt, de sorte que le missionnaire est souvent appelé à le soutenir jusqu'à ce qu'il ait été examiné et baptisé. Il arrive le plus souvent que les Juifs sont obligés de quitter Cracovie après leur baptême, et alors ils vont ordinairement gagner leur pain en Hongrie, de sorte que dans ce pays ceux qui veulent gagner Christ sont appelés à renoncer à tout le reste. Si les convertis avaient quelque moyen de gagner leur vie, M. Hiscock est persuadé que la moitié de la génération nouvelle des Juifs embrasserait le Christianisme. Plus de quatre-vingts personnes se sont adressées à lui pour obtenir le baptême; mais, autant qu'il pouvait en juger, c'était par des motifs mondains, et par conséquent il les a détournées de ce projet.

Un missionnaire qui travaille parmi les Juifs à Craco-

vie ne peut se rendre à la synagogue pour raisonner avec eux, parceque, s'il se trouvait là un seul Juif mal disposé, il pourrait facilement exciter un tumulte, dont la police profiterait aussitôt pour accuser le missionnaire. Pour le même motif il ne peut prêcher sur la voie publique. Il va généralement dans une boutique, achète un livre de peu de valeur, et commence à parler du péché et de l'expiation, et la boutique se remplit bientôt de Juifs. Lorsque des Juifs ou des Juives viennent à sa porte pour offrir leurs marchandises, il profite de cette occasion pour leur annoncer l'Evangile du salut. Un jour que nous dînions avec lui, deux Juifs vinrent lui proposer d'acheter quelque chose : il leur parla très-clairement de l'unique chemin qui conduise à la paix. Ils témoignèrent le désir d'acheter une Bible hébraïque pour eux deux, mais il leur en donna à chacun une, ce qui leur causa une grande joie. Il lui vient souvent ainsi trente visiteurs dans un seul jour. Nous pensâmes à la vie que Paul menait à *Rome*. « Paul demeura deux ans entiers dans une maison qu'il avait louée, où il recevait tous ceux qui le venaient voir ; prêchant le règne de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus-Christ, avec toute liberté, et sans aucun empêchement (1). »

M. Hiscock invite aussi les jeunes gens à prendre des leçons chez lui, et il leur enseigne l'anglais, le français, l'allemand et le latin. Il leur met la Bible entre les mains et leur apprend les langues, en leur expliquant les Ecritures. Un rabbin prononça une fois un *herem*, ou une sentence d'excommunication, contre tous les Juifs qui visiteraient la maison du missionnaire, et un homme aposté par lui fit le guet pendant plusieurs mois pour voir si les Juifs viendraient chez lui. En dépit de toute

(1) Act. XXVIII, 30, 31.

cette opposition, M. Hiscock les trouve disposés à l'écouter dans leurs boutiques et quelquefois dans un endroit retiré. Le gouvernement lui permet de distribuer des Bibles, et des traités en hébreu, en allemand et en polonais, *parmi les Juifs;* et la parole de Dieu arrive ainsi quelquefois indirectement aux Polonais.

Nous allâmes plus d'une fois visiter les Juifs dans leur quartier. Ces multitudes de Juifs à longues barbes, et la plupart misérablement vêtus, excitaient vivement notre compassion. Les Juifs de Cracovie sont encore plus disposés que ceux de Brody à vous presser d'acheter leurs marchandises. Ils se précipitent hors de leurs boutiques, viennent souvent jusqu'au milieu de la rue, et vont même quelquefois jusqu'à vous tirer par la manche. Le jour vient où ils presseront ainsi les nations d'acheter « les richesses incompréhensibles de Christ (1). » Nous entrâmes chez un libraire, et nous causâmes avec plusieurs Juifs. L'un d'eux nous dit aussitôt : « Vous êtes Anglais. » Et lorsque nous lui demandâmes ce qui le lui faisait supposer, il répondit : « Vous parlez tout de suite de religion. » M. Calman leur cita plusieurs des erreurs du Talmud, et leur reprocha le culte idolâtre qu'ils rendaient à la lune. Ils se défendirent avec plus de vivacité que l'on n'en voit généralement parmi eux.

Notre guide juif nous dit un jour : « Qui sait si Moïse a jamais existé ? » Cette parole montre que la secrète incrédulité, si commune en Gallicie, se répand aussi dans ce pays sous l'apparence du judaïsme. Cependant ils se vantent souvent d'être tellement fermes dans leur foi qu'aucun Juif polonais n'a jamais été baptisé, ce qui est contraire à la vérité.

Nous profitâmes d'une belle soirée pour aller nous

(1) *Voy.* Zach. III, 10.

promener à un mille de la ville, sur les bords de l'étang d'Esther. Il est entouré de saules, de peupliers et d'acacias; près de là est un vieux château, entouré d'un grand parc qui était jadis le palais de la belle Juive que le roi Casimir-le-Grand avait épousée au commencement du XVI[e] siècle. Elle aimait ses frères comme l'Esther des Écritures, et c'est elle qui leur a procuré tous les priviléges dont ils jouissent encore aujourd'hui en Pologne. Un jour le roi découvrit sur sa tête les marques de la terrible maladie, appelée la plique polonaise, qui est commune parmi les pauvres de ce pays. Son amour se changea en haine, et dans sa rage il la condamna à être noyée dans cet étang, ce qu'on exécuta sur-le-champ; l'on ordonna ensuite à toutes les Juives de se voiler en public, de peur qu'elles ne séduisissent le roi par leur beauté. Ce palais et ces jardins avaient été faits pour Esther; nous montâmes sur une colline artificielle qu'on avait faite dans le parc afin que la reine pût jouir de la vue des environs. Nous vîmes de là le tombeau de Kosciusko, célèbre général polonais, qui avait voulu rendre à Cracovie son indépendance et qui est mort en Amérique. On a rapporté ses os, on les a enterrés en cet endroit, chaque citoyen y a apporté un panier de terre, et c'est ainsi que s'est formé le monticule élevé en son honneur. Près de la porte de la ville est un autre monticule conique du même genre, consacré à la mémoire du roi Cracus, fondateur de Cracovie.

CHAPITRE IX.

PRUSSE ET HAMBOURG.

Le 15 octobre nous nous séparâmes à regret de M. Hiscock et de sa famille, car nous avions joui d'une douce communion avec ces enfants de Dieu isolés; et ceux-là seulement qui ont fait la même expérience peuvent comprendre ce qu'éprouvent les chrétiens qui se trouvent et qui se quittent dans la terre étrangère.

On nous avait rendu les livres qu'on nous avait pris à Brody; nous nous étions défaits de nos matelas, qui nous avaient été jusque-là indispensables, et dont nous ne devions plus avoir besoin dans la Prusse, où nous devions retrouver les avantages de la civilisation. Nous nous dirigeâmes vers le nord, en traversant le territoire de Cracovie; il n'est pas très-étendu, mais on traverse alternativement des collines et des vallées; le paysage est embelli par des forêts de pins et de belles eaux, et les monts Carpathiens bornent la vue sur la gauche. Nous passâmes près de Zarnow, où il y a douze cents Juifs; puis, traversant la Vistule, nous entrâmes en Silésie. Nous vîmes sur le soir les clochers de Nicolaï, et dans la nuit nous nous arrêtâmes une demi-heure à Gleiwitz : la pleine lune éclairait la vieille place du marché. Nous suivîmes une excellente route, macadamisée comme celles de notre pays; et nous nous éveillâmes à cinq heures du matin, au moment où nous entrions dans

Oppeln, belle et grande ville qui nous donna une idée favorable de la propreté des villes de Prusse. Ce fut un spectacle agréable pour nous que celui des jeunes garçons qui, leurs sacs remplis de livres sur le dos, se dirigeaient joyeusement vers l'école.

Nous quittâmes Oppeln au moment où le soleil, qui venait de se lever, brillait sur l'Oder et sur les jolies promenades qui entourent la ville. Nous arrivâmes à Breslau le soir sans avoir rien vu de remarquable. Les chemins sont bordés d'arbres, le plus souvent de peupliers. Les champs sont bien cultivés par des paysans qui paraissent industrieux et heureux, et nous vîmes de loin plusieurs beaux villages, entourés d'arbres. Nous avions eu parmi nos compagnons de voyage plusieurs Juifs, mais nous n'avions pu les reconnaître qu'à leurs traits. La longue barbe, l'habit, le langage, les manières, en un mot toute marque de nationalité avait disparu, et ils paraissent généralement désirer d'imiter en tout la *population* chrétienne. M. Calman reconnut entre autres deux Juives qui ne se distinguaient en rien des autres Prussiennes par leurs vêtements ou leurs manières ; il leur parla de la Terre-Sainte sans réussir à exciter leur intérêt, et nous vîmes bien qu'elles auraient préféré n'être pas reconnues comme faisant partie du peuple d'Israël.

Breslau est une belle ville très-ancienne, entourée de fossés, et elle a une population de quatre-vingt-dix mille âmes. Les bords de l'Oder sont couverts de jolies promenades ombragées de beaux arbres ; et d'autres arbres, dispersés çà et là dans la ville, ajoutent beaucoup à sa beauté. Les maisons les plus anciennes sont en bois; plusieurs ont un aspect étrange. Il y a dans la ville onze églises protestantes et treize églises catholiques.

Nous visitâmes l'Université, vaste et antique édifice, qui donne d'un côté sur la rivière. On n'avait pas encore repris les cours, de sorte que nous ne pûmes voir que les salles d'étude, qui sont aussi spacieuses que celles de nos universités. Nous visitâmes ensuite une de ces écoles de Prusse si justement célèbres. Il y avait cent enfants divisés en trois classes. La première comprenait les enfants de quatre à six ans, la seconde ceux de six à dix, et la troisième ceux de dix à quinze. Ils commencèrent par chanter un cantique à deux parties, les filles chantant la première partie et les garçons chantant le ténor, et le maître les accompagna avec le violon. Tous chantaient en suivant sur la musique, et ce chant était délicieux. Le maître fit une courte prière; après quoi chaque écolier montra qu'il avait son crayon, son papier, etc., et ils s'assirent pour dessiner. Les filles copiaient des fleurs et des ornements, les garçons des plans d'architecture, etc. C'était l'occupation de cette heure-là. Tous les écoliers doivent apporter des crayons, un compas et une règle. Ils apprennent le petit catéchisme de Luther, et lisent le Nouveau-Testament. Les passages de l'Écriture que l'on doit apprendre par cœur sont écrits sur un tableau noir, ainsi que les leçons du lendemain. Tous ces enfants étaient tranquilles, propres, bien vêtus, et il y avait parmi eux plusieurs jeunes Israélites. Tous payent environ 1 franc de France par mois. Lorsque nous sortîmes, tous les écoliers se levèrent, et murmurèrent ensemble d'une voix douce : « *Adieu.* »

Nous nous rendîmes alors chez le docteur Neumann, Juif converti, homme d'une vraie piété, et l'un des cinq professeurs de l'Université de Breslau, qui sont enfants d'Abraham selon la chair. Il nous reçut avec beaucoup de bienveillance. Son fils aîné est pasteur de quelques

Allemands protestants, qui se sont établis à Rio-Janeiro, dans le Brésil.

On compte à Breslau trente mille catholiques romains, et cinquante-quatre mille luthériens; il y a environ six mille Juifs, et ils ont douze synagogues. Dans le cours de 1839 on avait baptisé neuf Juifs; en 1836 il y avait eu vingt-six baptêmes. La grande majorité des Juifs rejettent le Talmud, et la Bible en même temps; ils négligent leurs rites religieux. Les jeunes Juifs n'observent pas leur sabbat; ils laissent leurs boutiques ouvertes, et négligent les prières du matin et du soir, qu'ils abandonnent aux vieillards. On dit que plusieurs ont été baptisés sans l'avouer publiquement. Dans le reste de la Silésie, il y a environ dix mille Juifs dans de semblables dispositions; un missionnaire qui saurait parler allemand pourrait travailler parmi eux avec la complète approbation du gouvernement, et avec de grandes probabilités de succès.

Le soir nous résolûmes de visiter le quartier des Juifs, et nous rencontrâmes en chemin un vieux Juif de Kempfen, qui nous conduisit dans leur plus belle synagogue, vaste édifice, avec de beaux vitraux peints. Il n'y avait pas plus de douze Juifs réunis pour la prière du soir, et l'un d'eux était un soldat juif. Cependant ils paraissaient attentifs et pieux.

Nous partîmes à neuf heures pour Posen, et nous traversâmes un pays monotone, sur des chemins très-sablonneux. A huit milles environ de Breslau, dans une autre direction, sont établis dans les montagnes les quatre cents Tyroliens qui ont dernièrement abandonné leurs vallées natales, par attachement pour la foi protestante.

Le 19 octobre nous arrivâmes à midi à Posen, principale ville du grand-duché de Posen. Le soir deux petits

Juifs nous conduisirent chez M. Bellson, missionnaire de la Société de Londres, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité. Il est lui-même Juif converti de Hesse-Cassel; il a travaillé parmi ses frères en Hollande pendant quatre ans, trois ans à Bromberg, et ensuite à Posen. Nous allâmes visiter avec lui quelques amis des Juifs, et entre autres un des médecins les plus distingués de la ville, le docteur Cohen, Juif converti.

Posen a une population de trente-quatre mille habitants; on les divise ainsi : 20,000 catholiques romains, 7,000 protestants, et 7,000 Juifs. Il y a à Posen deux grandes écoles chrétiennes. Les Juifs riches y envoient leurs enfants, de sorte qu'ils renoncent rapidement au Talmud. Le grand-duché de Posen est un des champs de mission les plus favorables pour ceux qui veulent travailler à la conversion des Juifs; on en compte 73,000 dans la province, et il n'est pas de ville où l'on n'en trouve un certain nombre. A l'époque de notre voyage, la Société de Londres avait trois ouvriers dans cette portion de la vigne du Seigneur.

Il y avait aussi, dans différentes parties du grand-duché sept écoles pour les enfants juifs, sous la direction des missionnaires et d'un comité établi à Posen. Chacune de ces écoles coûte annuellement de 25 à 40 livres sterlings. Les maîtres doivent avoir été élevés dans une école normale, et avoir été examinés et brevetés par le gouvernement, car ce sont là des conditions indispensables pour diriger une école en Prusse. Le comité s'applique autant que possible à n'avoir que des personnes d'une vraie piété; il n'emploie jamais de Juifs convertis, parce que cela exciterait des préventions contre l'école. Dans toutes ces écoles les enfants reçoivent l'éducation qu'on donne généralement en Prusse.

On n'enseigne pas l'hébreu, parce qu'il faudrait pour cela des maîtres beaucoup plus instruits; mais on emploie l'Ancien-Testament comme livre d'école, et les maîtres introduisent librement les récits et les doctrines du Nouveau-Testament. Dans plus d'une école on fait lire le Nouveau-Testament; les enfants d'une de ces écoles connaissent même les éléments de l'histoire de l'Eglise.

Dans la ville de Posen, l'école était presque dispersée pour un temps, à cause du baptême de deux des filles. Elle avait été tout d'un coup réduite de quatre-vingt-trois écoliers à treize, par suite des menaces des rabbins. Il y a déjà eu des orages de ce genre; on doit s'y attendre, et ils peuvent se dissiper promptement. Nos missionnaires dans les Indes ont souvent eu des épreuves semblables, après le baptême d'indigènes convertis. Nous visitâmes cette école le 21 octobre, et nous n'y trouvâmes que onze enfants juifs, tous très-jeunes. Le maître nous parut doué d'un excellent esprit. Il questionna ses élèves sur l'enfance de Christ, et ensuite ils chantèrent un cantique, et il les accompagna avec le violon. Jusqu'à l'époque des baptêmes cette école était très-florissante. Le maître a eu à la fois jusqu'à douze enfants qui lui donnaient les plus douces espérances, et les deux jeunes filles qui ont été baptisées étaient de ce nombre. En 1839 il y avait deux cent soixante-sept écoliers dans les sept écoles missionnaires de cette province. En plusieurs endroits il y a une classe du soir qui est suivie par des Juifs plus âgés, et même par des hommes mariés. A Posen, il est venu le soir jusqu'à quarante ou cinquante personnes qui désiraient surtout apprendre à écrire; mais la lecture et l'explication des Ecritures sont toujours les objets dont on s'occupe le plus. Toutes

les écoles sont gratuites, car si les parents devaient payer on n'aurait pas un seul élève.

Le docteur Cohen nous dit que les maîtres d'école qui veulent obtenir un brevet en Prusse sont obligés de suivre une des écoles normales pendant trois ans. Ils reçoivent ensuite un certificat qui porte la signature et le sceau des autorités compétentes. Les plus habiles obtiennent le n° 1, ceux qui viennent après le n° 2, les moins avancés le n° 3. Voici les différents articles que mentionne le certificat : 1 la religion ; 2 la langue allemande ; 3 l'élocution ; 4 l'écriture ; 5 le calcul ; 6 la géométrie ; 7 la géographie ; 8 l'histoire ; 9 le chant ; 10 le piano et l'orgue ; 11 le violon ; 12 la théorie de la musique ; 13 le dessin ; 14 le talent d'enseignement. Sur chaque point, on met « *passablement*, *bien* » ou « *très-bien*, » suivant le degré de science de l'instituteur.

Le salaire du maître dans les écoles pour les Juifs est de 20 livres sterling pour l'année, et un présent qui varie de quelques dollards à 3 livres sterling. La maîtresse qui est occupée deux heures par jour à apprendre aux jeunes filles à coudre et à tricoter reçoit 4 livres sterling par an. Il faut ajouter à cela le loyer de l'école, les matériaux nécessaires, et environ 5 livres sterling pour meubler la chambre d'école de l'appareil et des livres nécessaires ; de sorte qu'on peut soutenir une école-missionnaire, dans le grand-duché de Posen, pour 35 ou 40 livres sterling par an. Les chrétiens d'Ecosse n'auraient donc pas de grands sacrifices à faire pour ouvrir un plus grand nombre de ces précieuses écoles, pour les pauvres enfants juifs de la Pologne prussienne.

Le soir nous fîmes le tour de la forteresse que l'on bâtit maintenant à Posen. Elle est très-vaste ; les mu-

railles sont de briques très-dures, fortement cimentées ensemble, et il y a des bastions de terre impénétrables pour les boulets de canon. Aux angles sont de petits forts construits de manière que vingt hommes pourraient les défendre contre une armée, et ils communiquent, par des passages souterrains, avec d'autres fortifications éloignées. Lorsque tous les ouvrages seront finis, Posen sera entourée de cinq forteresses semblables, de sorte que ce sera une des villes les plus fortes du monde.

Nous partîmes de Posen à minuit, avec M. Bellson, pour visiter une des écoles juives, et nous arrivâmes vers dix heures du matin à Storchnest, petit village tranquille et retiré. Nous trouvâmes à l'école trente-huit enfants, dont quinze étaient des filles. Tous paraissaient très-pauvres; mais ils avaient de belles figures juives. Au moment où nous entrâmes les enfants lisaient l'histoire de Joseph dans la Bible allemande. Nous les entendîmes questionner sur l'histoire sainte, la grammaire, la géographie et l'histoire naturelle, et ils répondirent très-bien. Ils chantèrent ensuite trois cantiques de Luther, le maître les accompagnant avec son violon. Il nous semblait voir une école d'une petite paroisse d'Ecosse bien dirigée; seulement le chant était beaucoup plus beau.

Nous passâmes par Lissa, qui contient dix mille habitants, dont quatre mille Juifs. Vers le soir nous arrivâmes à Fraustadt. Cette ville, qui passe pour une des villes les plus propres de la Prusse, est renommée pour le nombre des moulins à vent dont elle est entourée; nous en comptâmes près de cent, tous en activité. On porte la farine à Berlin et dans d'autres grandes villes. Nous passâmes la soirée avec MM. Hartmann et Graff, tous deux missionnaires de la Société de Londres.

M. Hartmann a la permission de prêcher dans pres-

que toutes les églises du grand-duché de Posen et de la Silésie, et il profite de cette liberté pour prêcher aux Juifs les samedis. Quand le missionnaire arrive dans une ville, il répand parmi les Juifs quelques notices imprimées, pour annoncer qu'il prêchera à telle heure, sur tel texte ou sur tel sujet. Il rassemble ainsi dans l'église paroissiale un auditoire de deux cents à cinq cents Juifs et Juives. Ils écoutent très-tranquillement, et ne font point d'objections, comme ils en feraient dans une chambre; seulement, lorsque le missionnaire cite un passage de l'Ecriture en hébreu (ce qu'il fait toujours), les Juifs répètent la citation avec lui, et le corrigent lorsqu'il fait quelque faute de prononciation. Il leur prêche clairement que le Messie est venu, et que Jésus est le Messie. M. Hartmann prêcha une fois dans l'église paroissiale de Krotosheim, à un auditoire de près de huit cents Juifs, qui l'écoutèrent très-paisiblement jusqu'au moment où il commença à déclarer de la manière la plus explicite que Jésus-Christ était le Messie; dès qu'il eut prononcé cette parole, ils se levèrent et quittèrent précipitamment l'église. A Pleshen, où il n'y a que six cents Juifs, il en a rassemblé dernièrement trois cents, et deux cents à Kobylin. Dans ces occasions-là, les enfants qui suivent les écoles des missionnaires se font un plaisir d'assister au sermon, et y amènent souvent leurs parents.

Les missionnaires se rendent aux trois foires qui se tiennent à Francfort-sur-l'Oder, en mai, juillet et novembre, et ils prêchent à de nombreux auditoires de Juifs, le samedi et le dimanche. M. Hartmann prêche une fois par mois à Walstein, et une fois par mois à Glogau; mais s'il y avait d'autres ministres consacrés ou d'autres candidats au ministère, ils pourraient traverser,

en prêchant, non-seulement le grand-duché, mais toute la Silésie. Ces deux zélés Allemands nous dirent qu'ils travaillaient depuis douze ans dans cette province, et qu'ils remarquaient un très-grand changement dans les dispositions des Juifs. Il y a douze ans les Juifs n'auraient pas voulu entrer dans une église chrétienne, et ils n'étaient pas disposés à causer sur des sujets religieux; mais maintenant ils semblent convaincus dans leur esprit que le judaïsme est faux, et que le Christianisme peut être vrai; mais ils ne sentent pas le fardeau du péché, et par conséquent ils n'arrivent pas à une véritable conversion. Le temps est venu où les chrétiens sont appelés à faire les plus grands efforts pour leur envoyer l'Evangile; car sans cela l'incrédulité s'emparera d'eux, sous une forme ou sous un autre. Quelle vaste sphère pour les travaux des missionnaires! Nous pourrions voir réaliser ici notre système écossais d'églises et d'écoles de paroisse, parmi des milliers d'*Israélites*.

Depuis notre retour en Ecosse trois nouvelles écoles ont été établies dans le grand-duché de Posen, à l'aide de contributions recueillies parmi les chrétiens d'Ecosse, et la facilité avec laquelle cela s'est fait prouve que le comité pourrait les multiplier à l'infini, si on lui en fournissait les moyens.

Nous n'avons encore vu nulle part un champ de travail aussi favorable pour ceux qui sentent que la simple proclamation de la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ est le principal devoir d'un ministre. Le missionnaire peut traverser librement ces provinces, entrer dans les églises, rassembler les enfants d'Israël, et leur déclarer comme un autre Paul que celui qui est l'espérance d'Israël « est déjà venu. »

Nous quittâmes Fraustadt le 23 octobre, accompagnés

par les trois missionnaires; nous étions tous dans le wagon missionnaire, comme ils l'appellent, et nous arrivâmes, en peu de temps, à Schlichtingsheim, joli village polonais qui a la forme d'un carré au milieu duquel est une pièce de gazon plantée d'arbres. Il y avait dans l'école vingt-trois enfants juifs, tous jeunes, les aînés ayant dernièrement quitté l'école, au bout de leurs huit années d'étude. Les écoliers étaient appliqués et animés, et le maître paraissait avoir l'art de fixer leur attention. Il les questionna sur les livres de Moïse; quand ils répétèrent la promesse que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, il leur demanda : « Qui est cette semence ? » Ils répondirent : « le Messie. » Il leur demanda alors quelle était la première prophétie qui se rapportât ensuite à lui dans la Bible? Ils citèrent les paroles de Jacob : « Le sceptre ne sera point ôté de Juda jusqu'à ce que le Scilo vienne, » et ils ajoutèrent que cette prédiction se rapportait à Jésus-Christ. Il leur demanda ensuite de lui montrer Bethléhem sur une carte de Palestine, et leur demanda qui était né dans cette ville. Ils citèrent la prophétie de Michée et l'expliquèrent de la naissance de Christ. Ils indiquèrent ensuite Nazareth et d'autres lieux de la Terre-Sainte, en racontant les événements qui s'y étaient passés. Le bourgmestre, qui est lui-même un Juif baptisé, se tourna vers nous et nous dit : « Ces enfants ont plus de connaissance du Christianisme dans le cœur que les enfants de beaucoup de chrétiens. » Le maître a le talent d'exciter les enfants à le prier de leur parler du Christianisme; ils lui demandent souvent de leur permettre de lire dans le Nouveau-Testament, et il le leur accorde quelquefois. On les fit ensuite calculer de tête, exercice pour lequel les jeunes Juifs ont, dit-on, des dispositions particulières. On nous montra aussi quelques

cahiers d'écriture et quelques dessins, et les enfants finirent par chanter un cantique de Luther.

Le maître d'une autre de ces écoles dit à ses élèves, la veille de Noël, qu'il ne tiendrait pas l'école le lendemain, en leur expliquant par quel motif, il fut très-surpris de voir arriver dans l'après-midi plusieurs de ses écoliers, qui lui demandèrent de leur permettre de venir le jour suivant pour l'entendre parler de ce Sauveur, dont il devait célébrer la naissance; il y consentit avec joie; presque tous les enfants vinrent le lendemain, et ils lui fournirent ainsi l'occasion la plus favorable de leur faire connaître le Seigneur Jésus. Un autre maître se promenait un jour dans les champs avec quelques-uns de ses élèves, qui l'entourèrent pour le supplier de leur parler de son Messie. Il s'assit aussitôt au milieu d'eux et annonça le Sauveur à son petit troupeau.

Nous repartîmes pour Glogau et nous traversâmes un village qui avait été renversé il y a quelques années par une inondation, mais qui est maintenant rebâti. On nous raconta là une anecdote intéressante: un soir d'été un vieux Juif était assis auprès d'une pieuse chrétienne devant la porte de sa chaumière; le Juif lui dit: « Si vous vouliez être franche, vous diriez que Jésus n'est pas le Fils de Dieu. » Elle répondit d'une manière très-solennelle: « Aussi certainement que nous sommes assis ici « et que le soleil brille dans le ciel, aussi certainement « Jésus est le Fils de Dieu, et vrai Dieu lui-même; et si « vous ne croyez pas en lui, vous ne serez pas sauvé. » Le vieillard retourna chez lui sans faire aucune réponse, et quelque temps après il tomba malade et fut bientôt aux portes de la mort. Les Juifs, selon leur usage, vinrent dans sa chambre allumer des chandelles; il reprit sa connaissance plusieurs fois, et tout d'un coup il s'é-

cria : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi! » Là dessus tous les Juifs s'éloignèrent, et il mourut seul, invoquant de tout son cœur le Seigneur Jésus.

Après avoir traversé un large pont-levis, nous entrâmes à Glogau, ville fortifiée sur l'Oder; elle a douze mille habitants, sur lesquels on compte quinze cents Juifs. Il y a plusieurs églises protestantes; l'une d'elles, bâtie en briques, date de cinq cents ans. Son gymnase est regardé comme un des meilleurs de la Prusse pour l'enseignement du latin. Ce fut avec un profond regret que nous nous séparâmes de nos trois amis missionnaires qui nous quittèrent en cet endroit; bien que nous ne les connussions que depuis quelques jours, nous les regardions comme des frères, car nous nous sentions unis les uns aux autres par notre amour pour le même Sauveur et par notre compassion pour Israël.

Après le départ des missionnaires, M. Klopsch, directeur du gymnase, vint nous inviter à passer la soirée chez lui. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'affection par sa femme et ses enfants, et nous passâmes une douce soirée avec cette pieuse famille. Nous causâmes en latin avec le vieux directeur. Nous parlâmes de l'état de la Palestine. On nous fit beaucoup de questions sur les lieux cités dans la Bible. M. Klopsch nous dit que quarante jeunes garçons juifs suivaient le gymnase, et qu'il avait bon espoir d'un jeune Juif qui venait de lui-même lui demander de l'instruire dans la foi chrétienne. Nous vîmes encore là, dans la soirée, un jeune homme qui se préparait pour le ministère, et un pieux Morave avec sa femme, qui nous donnèrent des détails intéressants sur plusieurs de leurs établissements.

Nous quittâmes Glogau avant le jour. Nous traversâmes Neusaltz, village morave, qu'habite Kolmeister,

vénérable missionnaire qui a travaillé trente ans dans le Labrador. Nous vîmes ensuite la jolie ville de Grunberg, qui est entourée de collines couvertes de vignes. Vers neuf heures du soir nous arrivâmes à Francfort-sur-l'Oder, et le lendemain, au point du jour, nous entrâmes dans la capitale de la Prusse.

Berlin est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une description. C'est réellement une belle ville; elle est dans une plaine, et est traversée par la Sprée, qui se jette dans l'Elbe. Le château, le musée, les églises sont de beaux édifices. Le palais du roi et plusieurs belles maisons bordent une longue allée de tilleuls qui s'étend jusqu'à la porte de Brandebourg, et qui forme une des plus belles promenades de l'Europe. Les rues sont larges et animées, bien qu'elles ne soient pas aussi pleines de monde que celles de Londres et de Paris.

Notre premier soin fut d'aller voir M. Becker, missionnaire de la Société de Londres. Il nous donna plusieurs détails intéressants sur l'état des Juifs. On en compte cinq ou six mille à Berlin, et il y a de neuf cents à mille prosélytes. La plupart de ces derniers sont pauvres, et ceux qui sont riches ne s'intéressent pas beaucoup à la conversion de leurs frères. On a formé à Berlin une société pour venir au secours des pauvres Juifs qui paraissent disposés à chercher la vérité ou qui l'ont embrassée; mais on ne les aide qu'en leur procurant du travail. Nous assistâmes le même soir à une des réunions de ce comité, et nous fûmes présentés au révérend M. Kuntze et à M. Focke, secrétaire du comité. Une des premières démarches du comité fut de chercher des artisans chrétiens qui consentissent à prendre des Juifs convertis, ou bien disposés, comme ouvriers ou comme apprentis. On en trouva d'abord une trentaine, mais

tous n'eurent pas assez de zèle et de patience pour persévérer. On voudrait pouvoir fonder un établissement dans lequel les Juifs seraient nourris et logés, et ne seraient chez leurs maîtres que pendant les heures de travail.

M. Becker nous dit qu'il avait prêché le dimanche précédent dans la prison, et que sur quatre cents prisonniers il y avait quarante Juifs. Un jeune Juif qui a été mis en prison pour vol, et qui y est resté deux ans, a appris pendant ce temps plusieurs portions de la Bible et du catéchisme, et maintenant qu'il est en liberté il vient régulièrement auprès du missionnaire et paraît vraiment sérieux.

Berlin a une population de deux cent cinquante mille âmes, et soixante-dix églises de différentes dénominations. On a bâti dernièrement deux nouvelles églises, et l'on a nommé trois ministres de plus, à cause de l'accroissement de la population. La prédication de l'Evangile produit quelques fruits, et bien des gens viennent demander ce qu'ils doivent faire pour être sauvés. Gossner, qui a été amené à la connaissance de la vérité par Martin Boos, et qui a écrit sa vie, est pasteur de l'église bohémienne, et son ministère a été remarquablement béni. Les vrais chrétiens de Berlin s'intéressent à la conversion des Juifs; mais ils ne paraissent pas avoir encore compris toute l'importance de cette cause. M. Kuntze instruit chaque semaine les gens qui cherchent la vérité, chrétiens de nom ou Juifs. Depuis le commencement de ses travaux, il a baptisé cent douze Juifs, dont quarante étaient du grand-duché de Posen. Cette contrée est celle qui a fourni jusqu'à présent le plus grand nombre de prosélytes, ce qui est encore un nouvel encouragement à diriger ses efforts de ce côté. Comme

nous le disait M. Kuntze, c'est une œuvre qui exige beaucoup de patience et de persévérance; mais plus les Juifs sont déchus et dégradés, plus ils doivent exciter notre compassion; et combien nous devons nous sentir encouragés et réjouis par cette promesse : « Et il arrivera, ô maison d'Israël, que, comme vous avez été en malédiction parmi les nations, je vous en délivrerai, et vous serez en bénédiction (1). »

Le rabbin Abraham, Juif converti et baptisé, nous conduisit à une des synagogues de la Nouvelle École. Des deux côtés était un chœur de jeunes Juifs remarquables par leurs beaux traits. Les Juifs plus âgés étaient dans le centre; ils ne portaient aucun vêtement particulier, si ce n'est qu'ils avaient le tallith sur les épaules; les femmes avaient une place à part, mais elles n'étaient pas cachées par un treillis. Après une courte prière, les jeunes garçons chantèrent en s'entre-répondant un beau psaume hébreu; ensuite le rabbin, le docteur *Auerbach*, fit une prière improvisée en allemand, et prêcha sur le sacrifice d'Abraham, en insistant sur le devoir de servir Dieu et de lui obéir. Il citait l'Écriture en hébreu, mais donnait ensuite la traduction en allemand. Nous causâmes avec plusieurs des Juifs qui étaient là. La vieille synagogue est un vaste et bel édifice, dans le style gothique; elle ressemble à celle de Brody, mais elle n'est pas aussi belle.

Nous visitâmes le magnifique musée qui est ouvert au public, et de là nous nous rendîmes chez Elsner, agent de la Société biblique et de celle des Traités, pieux Allemand plein de zèle pour répandre la bonne nouvelle du salut. Il nous donna le traité de la réformation qu'on venait d'imprimer. On devait célébrer le samedi suivant

(1) Zach. VIII, 13.

une fête en commémoration de la réformation. Ce même jour, trois cents ans auparavant, leur roi avait confessé publiquement la foi réformée, en prenant la sainte Cène sous les deux espèces, dans la vieille église de Nicolaï (le 2 novembre 1539). La famille royale avait résolu de communier le samedi dans la même église. En retournant chez nous, nous allâmes voir ce vénérable édifice dans lequel prêchait jadis Bucholzer.

Le dimanche 27 octobre, nous allâmes entendre prêcher M. Becker, dans l'église appelée « Kloster-Kirche, » qui est vieille et sombre, et bâtie en briques. Nous nous rendîmes ensuite à la Dom-Kirche, où le roi assiste ordinairement au service divin avec sa famille. C'est un édifice moderne; la voûte est élevée et soutenue par deux rangées de colonnes. On y fait tous les dimanches cinq services à différentes heures. A deux heures nous entendîmes M. Kuntze dans l'église des Orphelins. L'auditoire était nombreux et recueilli; le chant fut délicieux, et le sermon fut prononcé avec beaucoup de vie et de chaleur. Chaque fois que le nom du Seigneur Jésus-Christ fut prononcé, soit dans la prière, soit dans le sermon, la plupart des auditeurs s'inclinèrent. Pendant la prière, quelques personnes se mirent à genoux ou se tinrent debout, mais les autres restèrent assises. Après qu'on eût prononcé la bénédiction, tous restèrent assis une ou deux minutes dans un profond silence, et ensuite ils se levèrent pour retourner chez eux.

Le lundi nous visitâmes l'école juive, qui se rattache à la Nouvelle Synagogue; on y élève cent cinquante jeunes garçons. Il y a quatre classes : dans la plus élevée on enseigne à fond l'hébreu; un des élèves traduisit une portion d'Esaïe en notre présence; il y a là un petit appareil de bibliothèque pour faire des expériences de

physique, et un jardin pour l'étude de la botanique. Le directeur nous conduisit à la maison des orphelins, où l'on élève seize orphelins. Lorsque leur éducation est achevée, ces orphelins sont placés en apprentissage sous des maîtres chrétiens, et deux d'entre eux ont été baptisés.

A quatre heures nous allâmes entendre prêcher Gossner dans l'église bohémienne. Elle était entièrement remplie, et l'auditoire était remarquablement attentif et sérieux. Gossner prêche avec beaucoup de ferveur et de simplicité, et n'épargne ni les grands, ni les petits. Il prêcha d'abord sur un texte du Nouveau-Testament, puis sur un texte de l'Ancien ; les deux discours étaient très-courts. A la fin, l'assemblée chanta un cantique missionnaire, qui se rapportait spécialement aux frères qui sont allés en Australie; Gossner lisait chaque vers, et tous chantaient d'une manière délicieuse.

Le 29 octobre nous entendîmes professer le *docteur* Neander devant quatre cents étudiants. Il n'avait pas de robe ; il était vêtu d'une redingote brune, et s'appuyait négligemment sur son pupitre. Il parle très-distinctement, et si lentement que les étudiants pouvaient écrire chacune de ses paroles; lorsqu'il citait quelque nom propre peu connu, il l'épelait. Le but de la leçon était d'examiner quel est l'auteur de l'épître aux Hébreux. Le docteur est un homme singulier. Lorsque quelque visiteur va chez lui, il faut quelquefois qu'il le cherche dans toute sa chambre avant de le trouver, parce qu'il est caché derrière des tablettes et des in-folios. Il faut ensuite lui faire question sur question pour le faire parler, car on ne tire de lui que ce qu'on lui demande. Il est très-bon pour les étudiants et les reçoit chez lui, le soir, deux fois par semaine. Le feu roi dési-

rait faire de l'Université de Berlin la première université d'Allemagne, et il y a réussi, en y attirant les professeurs les plus capables pour toutes les branches de l'enseignement. Nulle part, en Allemagne, la théologie n'est enseignée d'une manière plus orthodoxe et plus solide. Hengstenberg est professeur de critique biblique, et se renferme dans l'interprétation de l'Ancien-Testament.

Nous allâmes voir Gossner ; c'est un vieux ministre plein de vie et d'ardeur. Il ne prend pas un intérêt particulier à la cause des Juifs. « Il faut aujourd'hui les pêcher à la ligne, nous dit-il ; le moment des grands coups de filets n'est pas encore venu. » Il nous parla beaucoup de Martin Boos : « c'était un homme comme Luther, disait-il, mais très-doux, et je suis moi-même un monument de ses succès. » Il pensait que la principale raison pour laquelle Boos ne s'était jamais uni à aucune Eglise protestante, c'est qu'il ne pouvait s'arranger de la froideur et de l'incrédulité dans lesquelles elles étaient de son temps si généralement plongées. Trente-sept prêtres bavarois furent les fruits de ses travaux ; ils restent dans l'Eglise catholique romaine, mais ils y prêchent la vérité telle qu'elle est en Jésus. Plusieurs membres de son troupeau devinrent protestants, mais les autres ne purent supporter les épreuves auxquelles ils furent exposés.

Gossner nous parla ensuite de ses travaux à Saint-Pétersbourg. Il y a dix-huit ans qu'il fut forcé de se séparer du troupeau qu'il avait rassemblé dans cette ville. Son ministère avait réveillé un grand nombre de personnes, et on lui ordonna tout d'un coup de partir. On l'enchaîna à un soldat et on le conduisit hors de la Russie. Des multitudes de personnes auxquelles il avait fait du bien le suivirent en pleurant pendant dix milles ; il les sup-

plia de retourner sur leurs pas, et les bénit en leur disant adieu. Après tant d'années, il y a encore à Pétersbourg des personnes qui se réunissent chaque année le jour de son anniversaire, pour demander à Dieu de prolonger sa vie. Quels liens plus durables que ceux qui unissent des chrétiens à leur père spirituel!

Nous passâmes la soirée avec M. Kuntze et deux Juifs convertis, très-intéressants; l'un deux est un médecin qui désire être employé comme missionnaire-médecin parmi ses frères, l'autre est un membre zélé de la société formée à Berlin pour visiter les malades. Ils nous apprirent que le nombre des ministres vraiment pieux s'accroissait à Berlin. Ils ont entre eux des réunions d'entretiens et de prières; une de ces réunions se compose de sept pasteurs qui se réunissent le lundi soir pour étudier ensemble les Écritures. M. Kuntze avait établi à Berlin des écoles du dimanche, et elles continuèrent paisiblement leur marche pendant trois ans; mais *le gouvernement* les a prohibées, d'après ce motif que les maîtres n'avaient pas de brevet. On ne permet pas non plus les réunions de prières, de peur qu'elles ne favorisent les sentiments républicains. Cependant M. Kuntze tient une réunion le mercredi soir, dans le grand salon du baron Kotswitz, pieux vieillard de quatre-vingt-trois ans, et l'on y voit souvent jusqu'à quatre cents personnes.

Le lendemain nous visitâmes l'École normale, dirigée par M. Diesterweg, qui est regardé comme un des professeurs les plus habiles de toute la Prusse. Nous le trouvâmes à l'étage supérieur, apprenant à soixante jeunes maîtres les éléments de la logique. L'enseignement oral par demandes et par réponses paraît être un des principes du système. Le professeur fait une question, et tous ceux qui sont prêts à répondre lèvent l'in-

dex. Il en nomme un qui répond. La leçon continue ainsi avec la plus grande rapidité, et l'intérêt est constamment excité et entretenu. Lorsque les jeunes gens ont reçu ces instructions pendant deux ans, on les introduit dans les étages inférieurs pour enseigner les enfants, le maître les observant et les reprenant en particulier lorsqu'ils ne s'y prennent pas bien. Nous visitâmes six classes de l'école dans lesquelles on enseignait de cette manière. Dans l'une, on exerçait les enfants à calculer de tête; dans d'autres, on leur apprenait le français, l'anatomie et l'histoire naturelle, toujours au moyen de ces questions et de ces réponses qui donnent tant de vie aux leçons. Dans une classe, ils lisaient une histoire abrégée de la réformation, et ils chantèrent ensuite un cantique. Cette visite nous intéressa vivement, et nous désirâmes voir introduire ce système en Écosse.

Nous allâmes voir la maison des missions de Berlin, dans la rue de Sébastien, et nous fûmes reçus avec beaucoup de bienveillance chrétienne par les directeurs. Ils ont une salle pour la prière, des chambres convenables pour les étudiants, une petite bibliothèque et une chapelle. Nous vîmes là plusieurs jeunes gens qui se sont consacrés à la cause des missions; l'un d'eux était Jacobson, Juif converti, plein d'amour pour son maître, qui se préparait à porter plus tard à ses frères la bonne nouvelle du salut qui est en Christ. Chaque étudiant coûte 30 livres sterling par an.

Le même soir nous eûmes le plaisir de voir le docteur Robinson, professeur américain, auteur des Recherches bibliques en Palestine, ouvrage que nous avons souvent cité dans ce voyage, et qu'il travaillait alors à terminer.

Nous partîmes le soir pour Hambourg; nous passâmes à Spandau dans la nuit, et le lendemain à Ludwigslust,

ancienne résidence du duc de Mecklesberg. Nous arrivâmes de grand matin à Hambourg. Les environs de la ville sont très-beaux ; on aperçoit de temps en temps les bords de l'Elbe à travers de belles avenues d'arbres. On compte dans la ville cent cinquante mille habitants. Elle forme une espèce de république gouvernée par un sénat. Il y a dans la ville quatre mille Anglais qui ont un ministre anglican.

Nous allâmes voir M. Moritz, missionnaire de la Société de Londres pour la conversion des Juifs ; il est né Juif, mais il est converti depuis bien des années. Lors de son premier voyage à Londres, avant sa conversion, il demeurait chez une Juive ; le samedi, au lieu d'aller à la synagogue, il passa la journée à parcourir la ville. Le dimanche matin il fut étonné de la tranquillité qui régnait partout, et il demanda à son hôtesse juive pourquoi toutes les boutiques étaient fermées ; elle lui répondit : « Les Anglais craignent Dieu, et si nous *avions* observé notre sabbat comme ils observent le dimanche, il y a longtemps que le Messie serait venu. » Ces paroles, sorties des lèvres d'une Juive, furent le premier trait qui lui perça le cœur ; car il avait toujours pensé que les chrétiens étaient des idolâtres. La flèche resta dans la blessure, et il ne trouva la paix que lorsqu'il eût été amené aux pieds de Jésus. Après son baptême, il lut dans les journaux que l'empereur Alexandre se proposait d'établir des colonies de Juifs près de la mer d'Asof ; là dessus il écrivit à un ami, à Saint-Pétersbourg, que l'on devrait d'abord envoyer des missionnaires chrétiens parmi les Juifs de Russie. Sa lettre fut mise sous les yeux de l'empereur, et d'après son désir il entreprit aussitôt cette œuvre. De 1817 à 1825 il parcourut plusieurs provinces russes, la Volhynie, la Courlande et

la Crimée, en prêchant l'Evangile aux Juifs. Sa propre tante et ses deux cousins furent les prémices de ses travaux. Il fut souvent invité à prêcher dans les synagogues, et les Juifs l'écoutèrent avec un profond intérêt. Pour les attirer, il leur enseignait quelquefois la vérité sous la forme de paraboles; car les Juifs les aiment encore autant que leurs pères (1). Un jour, prêchant dans la synagogue de Kiow, il prononça la parabole suivante : « Un pauvre Juif, qui avait un désir ardent de devenir riche, mit un bandeau sur ses yeux pour prier *Mazal* (la fortune); et il allait partout, dans les rues et sur les chemins, criant : « O Mazal ! Mazal ! rends-moi riche ! » Mazal jeta enfin d'en haut un grand sac plein de bijoux précieux, qui tomba droit devant lui. Le pauvre homme, qui avait toujours son bandeau sur les yeux, courut en avant, et trébucha sur le trésor qu'on lui avait envoyé. Il ne se retourna pas pour voir ce qui l'avait fait tomber, mais il continua de marcher en criant : « O Mazal ! Mazal ! rends-moi riche ! » Mazal, voyant son trésor méprisé, le reprit, et le Juif resta mendiant comme auparavant. » Les Juifs qui l'écoutaient lui demandèrent l'explication de cette parabole, et il la leur donna en leur lisant le verset 6 du chapitre IX d'Esaïe, et le psaume II. Il y eut alors un profond silence; à la fin quelques jeunes gens lui dirent : « Le bandeau sera-t-il toujours sur nos yeux? » Il leur répondit de prier l'Esprit de Dieu de l'ôter. Cinq de ces jeunes gens datent de ce jour les premières impressions sérieuses qui les ont amenés à une vraie conversion.

M. Moritz nous raconta, à cette occasion, une parabole intéressante qui se trouve citée, dans un des livres des Juifs, comme une sorte de commentaire du verset 23

(1) Juges IX, 7.

du psaume LV. « Un pauvre homme voyageait par un temps très-chaud, portant sur son dos un fardeau très-pesant. Un homme riche, qui passait dans son chariot, eut pitié de lui, et l'engagea à se placer sur un siége qui était derrière lui dans son chariot. Quelques moments après le riche se retourna, et vit le voyageur qui gémissait encore sous le poids de son fardeau. Il lui demanda pourquoi il ne l'avait pas déposé dans le chariot. Le pauvre homme répondit que c'était bien assez qu'il eût consenti à le porter lui-même sur son chariot, et qu'il n'avait pas la présomption d'en demander davantage. « Pauvre insensé, répondit l'homme riche, si j'ai la volonté et le pouvoir de vous porter vous-même, croyez-vous que je ne sois pas capable de porter aussi votre fardeau? » Il en est de même de Dieu; lorsqu'il reçoit un pauvre pécheur et qu'il accepte sa personne, il porte aussi le fardeau de ses soucis. »

En 1819, M. Moritz était à Dorisow, prêchant l'Evangile aux Juifs, lorsqu'un rabbin de Kletsk, ville du voisinage, accompagné de quelques jeunes gens, vint le voir, et lui demanda pourquoi il ne venait pas leur prêcher l'Evangile. M. Moritz répondit qu'il irait volontiers s'ils étaient disposés à le recevoir. Il alla donc à Kletsk; il annonça ouvertement l'Évangile aux Juifs, et leur donna tous les Nouveaux-Testaments et tous les traités qu'il avait. Il n'apprit alors aucun résultat particulier de sa prédication ; mais il y a un an on reçut à Varsovie des lettres de quarante Juifs de Kletsk, qui demandaient si un certain Moritz vivait encore, et qui, dans le cas où il aurait été à Varsovie, proposaient de venir pour se faire baptiser par lui. « Jette ton pain sur la face des eaux, et, *après plusieurs jours*, tu le retrouveras (1). »

(1) Ecclés. XI, 1.

Cet excellent missionnaire considère la Russie comme le champ le plus important pour une mission parmi les Juifs. Il y a au moins deux millions de Juifs dans la Russie d'Europe, sans compter la Pologne, et tous sont talmudistes, à l'exception des Juifs de la Courlande, qui sont un peu plus éclairés. Mais on ne peut guère espérer de voir des protestants obtenir la permission de travailler parmi eux, car le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour détruire le protestantisme. Les missionnaires de Bâle qui sont allés au Caucase obtinrent la permission de baptiser les Juifs convertis; mais au bout d'un an on les renvoya tous du pays. Dans les contrées qui bordent la mer Baltique, les protestants qui épousaient des femmes de la religion grecque obtenaient autrefois la permission d'élever quelques-uns de leurs enfants comme protestants; mais maintenant tous doivent appartenir à la religion grecque. Autrefois, lorsque des protestants étaient très-éloignés d'un ministre protestant, les prêtres grecs baptisaient leurs enfants, qui restaient cependant protestants; mais maintenant ces enfants-là doivent être élevés dans la religion grecque.

M. Moritz confirma tout le bien qu'on nous avait dit des Karaïtes de la Russie. Il y a deux colonies de Juifs de cette secte près de Wilna, une ville dans laquelle, ils sont quinze cents, et un village dans lequel ils sont trois cents, et ils gagnent leur vie en cultivant la terre. Dans une ville de Lithuanie appelée Kareimisky-Neustadt (ville neuve des Karaïtes), ils cultivent le houblon et les concombres. En Crimée, ils sont plus de quatre mille, et sont presque tous fermiers. Ils ont beaucoup de moralité, et l'on peut avoir confiance en eux. Autrefois ils ne recevaient pas les prophètes, mais seulement la loi; mais à présent ils regardent tout l'Ancien-Testament comme

ayant une origine divine. Ils observent avec exactitude toutes les ordonnances extérieures de la loi, et n'allument jamais de feu le jour du sabbat, même dans les hivers les plus rigoureux; mais ils s'appuyent sur leur propre justice.

M. Moritz est né en Suède; il nous a appris qu'il n'y avait dans ce pays que deux cent cinquante familles de Juifs, et qu'ils ne peuvent habiter que quatre villes: Stockholm, où il y a six cents Juifs; Gottenberg, où il y en a quatre cent cinquante; Narkoping, où il y en a cent, et Carlscron, où il y en a quarante. M. Moritz a visité ces quatre villes, dans lesquelles un missionnaire pourrait agir avec une liberté parfaite, car un des évêques lui offrit une église pour prêcher l'Evangile aux Juifs. Il n'en est pas de même en Danemarck; il y a deux mille six cents Juifs à Copenhague, autant à Altona, et environ mille dispersés dans le pays; mais on ne permet à aucun missionnaire de travailler parmi eux.

Nous obtînmes aussi de M. Moritz quelques renseignements sur d'autres contrées de l'Allemagne qu'il avait visitées. Dans le pays de Bade, il y a vingt mille Juifs; ils ont pour la plupart rejeté le Talmud, excepté ceux de de Carlsruhe. En Bavière, il y a trente mille Juifs, qui forment un mélange de talmudistes et de rationalistes, et l'on s'est peu occupé d'eux, les deux tiers de la population appartenant à l'Eglise catholique romaine. Dans le Wurtemberg il n'y a que douze cents Juifs; ils sont généralement rationalistes, mais ils paraissent disposés à recevoir avec bienveillance les missionnaires. Jusqu'à présent il n'y en a aucun à demeure au milieu d'eux; c'est cependant un champ de travail très-encourageant, car on trouverait presque partout des familles de vrais chrétiens qui aiment les enfants d'Israël; et si les

travaux d'un missionnaire étaient bénis de Dieu, il pourrait former autour de lui une congrégation de Juifs. M. Moritz insista à plusieurs reprises sur les avantages que présenterait une semblable congrégation. « C'est là, » nous disait-il, « le seul moyen de faire une impression durable sur l'esprit des Juifs. Si votre Eglise préparait un plan et le présentait au roi de Prusse, elle obtiendrait certainement la permission de rassembler tous les Juifs convertis autour d'un missionnaire, comme les établissements des Moraves, de sorte qu'ils pourraient se soutenir mutuellement, s'attacher les uns aux autres, et être nourris de la saine doctrine. Je connais, » ajoutait-il, « plusieurs familles juives du Wurtemberg qui se joindraient sur-le-champ à une semblable congrégation; mais à présent elles sont retenues par la pensée que la plupart des chrétiens de nom qui les entourent sont des incrédules, tandis qu'elles sont arrêtées d'un autre côté par les épreuves et les luttes pénibles qui attendent les Juifs convertis. »

Hambourg présente beaucoup de difficultés aux missionnaires. Il y a neuf mille Juifs fixés dans la ville, et le commerce y amène sans cesse des voyageurs de la Pologne, de la Bavière, et même quelquefois de Constantinople et de l'Asie. La plupart de ces Juifs sont talmudistes, mais ils sont loin d'être dévots. Les Juifs de la Nouvelle Ecole ont une synagogue élégante dans laquelle ils ont un orgue, et leurs cantiques se chantent sur des airs allemands.

Lorsque M. Moritz arriva, il adressa une lettre circulaire aux Juifs, qui vinrent en foule le visiter. Quelque temps après, les rabbins de l'Ancienne et de la Nouvelle Ecole employèrent toute leur influence pour éloigner de lui les Juifs, et ils y réussirent en effet. Il ouvrit alors

une école, et enseigna pendant plusieurs mois vingt-quatre pauvres enfants juifs; mais les rabbins menacèrent d'ôter aux parents les aumônes qu'ils recevaient, et on lui retira tous ses écoliers. A l'époque de notre visite, M. Moritz prêchait chez lui tous les mardis, et avait environ soixante-dix auditeurs; mais la plupart étaient chrétiens, et il n'y avait guère parmi eux que quatre ou cinq Juifs. Cependant il a vu quelques fruits de ses travaux. Les Juifs étrangers qui passent à Hambourg viennent souvent chercher chez lui un traité ou une Bible; il profite de ces occasions pour leur annoncer l'Évangile, et il arrive souvent qu'ils reviennent. Les Juifs ont beaucoup d'influence sur le gouvernement, parce qu'ils sont riches, et tiennent entre leurs mains une grande partie du commerce de la ville. Ils ont une police à eux; aucun Juif étranger ne peut rester plus de deux jours dans la ville sans leur permission, et lorsqu'ils soupçonnent un voyageur juif de s'occuper *sérieusement* du Christianisme, ils le font partir le plus promptement possible. Malgré tous ces inconvénients, Hambourg est une station très-importante, et nous rendîmes grâces à Dieu d'y trouver un missionnaire aussi fidèle et aussi zélé.

Les détails que nous donnait M. Moritz sur sa position à Hambourg nous rappelèrent ce que nous avions entendu dire à M. Bellson, missionnaire à Posen, du séjour qu'il avait fait à Amsterdam. Il y a vingt-cinq mille Juifs dans cette ville; mais ceux qui sont riches et qui ont de l'influence montrent une opposition très-vive et ne se laissent pas approcher, tandis que les Juifs de la classe inférieure insultent ouvertement les missionnaires. Ils l'attaquèrent un jour dans sa maison, et essayèrent d'exciter une émeute. Il faudrait en Hollande des

hommes énergiques, qui pussent lutter contre l'opposition, et il nous semble que les églises écossaises que nous avons à Amsterdam et à Rotterdam pourraient faciliter les efforts de nos missionnaires.

Nous visitâmes l'ancienne synagogue; elle est grande, et était entièrement remplie de Juifs insouciants qui n'avaient rien de distinctif, si ce n'est le tallith que quelques-uns portaient sur leurs épaules. Ils ont peu de dévotion, et ne paraissent tenir aux superstitions des rabbins que pour la forme.

Nous nous rendîmes ensuite dans la synagogue de la Nouvelle École. Le rabbin récitait un cantique allemand d'une voix très-forte. Il prononça ensuite un sermon sur la patience et la soumission à la volonté de Dieu. Il cita un auteur chrétien et plusieurs cantiques, et parla même de la patience *chrétienne*. Il y avait environ deux cents personnes; les dames occupaient la galerie et une tribune de côté. Lorsque le prédicateur eut achevé son sermon et eut prononcé la bénédiction de la même manière que les luthériens, il se retira. L'on indiqua un cantique allemand, et l'orgue joua un des plus beaux psaumes nationaux. Un autre rabbin commença ensuite la prière en hébreu, mais la plupart de ceux qui étaient là sortirent pendant cette prière. Ce qui distingue particulièrement leur livre de prière, c'est qu'*ils ont effacé toute mention du Messie.* « Ai-je été un désert à Israël ? ai-je été une terre ténébreuse? Pourquoi mon peuple a-t-il dit : Nous sommes nos maîtres, nous ne viendrons plus à toi (1)? » N'est-il pas bien triste et bien remarquable que, tout en empruntant aux luthériens tant d'usages extérieurs, ces Juifs manifestent une haine violente contre le Christianisme. Comme le père d'Annibal,

(1) Jér. II, 31.

ils font jurer à leurs enfants, lors de leur confirmation, qu'ils ne deviendront jamais chrétiens. M. Moritz s'était souvent entretenu avec une jeune Juive qui avait reçu de profondes convictions de la vérité, mais qui se refusait toujours à les exprimer d'une manière positive, en disant : « J'ai juré, j'ai juré. »

Le même soir nous sortîmes par la porte de Hambourg, et nous allâmes à Altona, qui n'en est séparée que par une avenue, mais qui est cependant dans la province de Holstein et appartient au Danemarck; c'est une belle ville, et elle a trente mille habitants. Il y a une jolie promenade ombragée par des tilleuls, et les rives de l'Elbe forment un beau point de vue. On y compte deux mille six cents Juifs, et plusieurs d'entre eux avaient leurs boutiques ouvertes, bien que ce fût le jour du sabbat.

Ce fut ce jour-là que nous entendîmes parler pour la première fois des réveils remarquables qui venaient d'avoir lieu en Écosse. M. Rheder, pasteur d'une petite congrégation de réformés, qui nous avait montré beaucoup de bienveillance, nous apporta un journal qui contenait quelques lignes sur les réveils de Kilsyth et de Dundee, dans la pensée que nous pourrions lui donner de plus grands détails; mais toutes nos lettres avaient été envoyées à Varsovie, et nous ignorions complétement ce qui était arrivé, notre Dieu nous ayant réservé cette joie pour le terme de notre pèlerinage. Ces nouvelles étaient très-courtes et très-incomplètes, et, bien que Dundee fût nommé, nous ne savions pas jusqu'à quel point nous avions part à cette rosée de bénédictions. Nous fûmes cependant remplis de joie en apprenant que Dieu avait répandu son Esprit comme dans les anciens jours, et nous lui rendîmes grâces de nous avoir

envoyé ces bonnes nouvelles au moment où nous allions rentrer dans notre patrie. Nous vîmes aussi un motif particulier de joie et de reconnaissance dans cette circonstance que Dieu avait envoyé cette effusion de son Esprit dans l'année où l'Église d'Écosse avait étendu son bras pour chercher la paix et le salut d'Israël. Nous sentîmes que ces mêmes promesses qui nous avaient si souvent soutenus dans nos épreuves avaient aussi été accomplies pour notre Église : « Quiconque te bénit sera béni. » « Priez pour la paix de Jérusalem ; que ceux qui t'aiment jouissent de la paix (1) ! »

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que d'être séparé depuis longtemps d'un troupeau bien-aimé, et d'avoir répandu son cœur devant Dieu pour lui dans les solitudes de la terre étrangère, peuvent seuls comprendre l'ardent désir que nous éprouvâmes de nous retrouver dans nos paroisses, et de savoir si elles avaient eu part à ces rosées abondantes de grâce qui étaient tombées sur les pâturages du désert.

Le dimanche 3 novembre, M. Mac Cheyne prêcha dans la chapelle de M. Rheder. Nous jouîmes ensuite du privilége de prendre la Cène du Seigneur avec quelques personnes pieuses, parmi lesquelles étaient quatre enfants d'Israël convertis. M. Bonar prêcha dans l'après-midi sur Jérémie, XXXI, 3-7, et donna une idée générale de ce que nous avions vu de l'ancien peuple de Dieu. Le soir nous eûmes une douce réunion chez M. Moritz, qui lut le psaume CII et pria pour nous avec effusion de cœur, avant de nous dire adieu.

Nous quittâmes Hambourg après minuit, et nous vînmes nous embarquer à Shulau pour Londres. Nous y arrivâmes le 6, après un heureux voyage, et, lorsque nous

(1) Ps. CXXII, 6.

eûmes passé quelques jours au milieu des amis qui nous avaient accompagnés de leurs vœux et de leurs prières, nous partîmes pour l'Ecosse, et, « la bonne main de notre Dieu étant sur nous, nous arrivâmes en paix. »

Le comité de notre Eglise, qui nous avait recommandés au Seigneur lors de notre départ, nous accueillit avec joie, ainsi que la commission de l'assemblée générale, et l'on offrit de solennelles actions de grâces pour notre retour, ainsi que des prières ferventes pour nos deux frères aînés, que nous croyions arrivés avant nous, et qui avaient été arrêtés par des maladies dangereuses, le docteur Black à Vienne et le docteur Keith à Pesth en Hongrie, où il fut retenu jusqu'au printemps suivant.

En reportant nos regards en arrière, nous pouvons dire, à la louange de la grâce de Dieu, qu'il a béni cette entreprise depuis le commencement jusqu'à la fin. Un intérêt profond et vraiment scripturaire a été excité en faveur d'Israël dans les villes et dans les campagnes d'Ecosse, et il a pénétré jusque dans les classes les plus pauvres. Lorsque nous sommes allés de paroisse en paroisse pour raconter les choses que nous avions vues et entendues, nous avons toujours eu la satisfaction de voir nos vieux paysans d'Ecosse, à l'air patriarcal et vénérable, assis jusque sur les marches de la chaire, pour entendre parler de « la postérité d'Abraham, l'ami de Dieu, » de cette nation dont leurs pieux ancêtres demandaient avec tant de ferveur le rétablissement.

Lorsque les docteurs Keith et Black furent arrivés, on présenta un rapport à l'assemblée générale de 1840, et l'on résolut à l'unanimité que la cause d'Israël formerait désormais une des grandes œuvres missionnaires de notre Eglise. L'assemblée générale de l'Eglise presbyté-

rienne d'Irlande prit la même résolution en juillet 1841. Le grand résultat de ce voyage a donc été que la vénérable Eglise d'Ecose a été amenée, dans des jours d'angoisse et de perplexité, à reconnaître, ainsi que l'Eglise d'Irlande, qu'elle avait des devoirs à remplir envers les Juifs et envers les Grecs, et à imiter humblement l'Eglise apostolique de Jérusalem, en envoyant quelques-uns de ses fils vers les Gentils, et quelques autres vers ceux de la circoncision (1). Il est vrai que, lorsque nous tournons nos regards vers les millions de païens qui vivent dans les ténèbres, et vers les os secs d'Israël qui blanchissent la terre, nous sentons que ce qu'on a fait jusqu'à présent ne répond nullement aux besoins d'un monde qui périt, et ne dégage point notre responsabilité. Il y a cependant un petit commencement; le cri : « Passez ici et venez nous secourir, » s'entend maintenant distinctement dans les points les plus éloignés de notre pays ; et tous ceux qui désirent l'avancement du règne de Dieu doivent rendre grâce à Dieu de ce que ces deux Eglises, si purement évangéliques, se sont levées pour prêcher Christ crucifié à leur peuple, et étendent leurs mains pour offrir de l'eau vive aux païens des pays les plus éloignés, et aux milliers de Juda qui sont dispersés sur la terre. « Non point à nous, Eternel! non point à nous, mais donne gloire à ton nom, pour l'amour de ta bonté, pour l'amour de ta vérité. »

(1) Gal. II, 9.

APPENDICE.

N° I. — JUIFS DE CORFOU.

On compte environ deux mille Juifs à Corfou. Ils demeurent tous dans un quartier particulier, mais qui n'est pas séparé du reste de la ville par une muraille, comme cela a lieu à Rome, à Ancône et dans d'autres villes d'Italie. Ils ont deux synagogues et deux petits oratoires. Les Juifs de Corfou sont généralement malpropres dans leurs maisons et dans leurs vêtements, et leur ignorance est telle que plusieurs d'entre eux ne connaissent même pas les principaux événements de l'histoire de leur nation. Ceux qui tiennent le premier rang parmi eux sont marchands, et en particulier marchands de draps et de toiles; ceux de la classe moyenne sont artisans, et surtout tailleurs. La dernière classe, qui est la plus nombreuse, se compose de marchands de vieux habits, de portefaix et de matelots.

Ils sont généralement industrieux, et sont parvenus à acquérir de l'aisance, et quelques-uns même de l'opulence, au milieu d'une population très-misérable. Les Grecs les détestent, et saisissent toutes les occasions de les insulter et de les maltraiter, et s'ils n'étaient protégés par les Anglais, ils seraient extrêmement malheureux. Il y a vingt ans, un Juif n'aurait pas osé se montrer dans les rues pendant la semaine sainte; mais les choses ont bien changé depuis lors.

Leur principal rabbin se nomme Bibas; il est né à Gibraltar et s'honore d'être Anglais. C'est un pharisien de l'Ancienne Ecole, qui observe exactement la loi. Il avait voulu défendre de porter des ombrelles le jour du sabbat, disant que c'était violer le quatrième commandement; mais, bien que les Juifs de Corfou observent très-strictement le sab-

bat, ils se révoltèrent contre une semblable prohibition. Jusqu'à présent les chrétiens de toutes les dénominations qui habitent Corfou se sont peu occupés de l'état spirituel des Juifs.

N° 2. — JUIFS DE DAMAS.

Les Juifs de Damas descendent, comme leurs frères de Bagdad, de la première et de la seconde captivité. Ils désignent une grotte qui est à trois milles environ de la ville comme ayant été habitée par le prophète Élie, à l'époque où il fut envoyé pour oindre Hazaël comme roi de Syrie. Cette grotte est devenue une sorte de synagogue souterraine; on s'y rend le dernier jour de chaque mois, qui est un jour de prières et de supplications. Elle sert aussi de refuge dans les temps de danger. A l'époque des apôtres, il devait y avoir beaucoup de Juifs à Damas; mais il en a péri un grand nombre pendant les guerres des Juifs contre les Romains; ils ne se sont jamais relevés de ces calamités. D'après les renseignements fournis par M. Calman, qui a visité cette ville quelques années avant les persécutions qu'ils ont souffertes, il n'y a guère plus de cinq mille Juifs à Damas.

Comme leurs frères de Bagdad, ils s'occupaient alors de banque et de trafic; mais étant moins riches et exerçant peu d'influence, ils excitaient moins l'envie, et vivaient en paix avec les autres habitants de la ville. Ils avaient peu de préventions contre le Christianisme, et voyaient volontiers le missionnaire, lui rendaient ses visites, et recevaient sans répugnance les traités et les livres chrétiens. Le quartier des Juifs est très-éloigné de celui des chrétiens, de sorte qu'ils n'ont de rapports entre eux que pour les affaires, ce qui contribue à maintenir la bonne harmonie. M. Calman regarde Damas comme une station missionnaire très-importante, non-seulement pour la prédication de l'Évangile, mais pour la dissémination de la parole de Dieu. Des caravanes vont et viennent régulièrement, plusieurs fois par an, de Damas à Bagdad, à Mossul, à Alep et à d'autres grandes villes. Les Juifs achètent tous les exemplaires des saintes Écritures qu'ils peuvent obtenir de l'agent de la Société biblique britannique et étrangère;

ils les envoient dans les villes qu'on vient de citer, et de là ils vont en Perse et dans le Curdistan. C'est là, à ce qu'il paraît, le seul moyen de faire parvenir la parole de Dieu aux Juifs qui habitent ces pays éloignés. On pourrait aussi facilement établir à Damas des écoles dans lesquelles on enseignerait aux enfants juifs l'hébreu, l'arabe et l'anglais.

N° III. — JUIFS DE BAGDAD.

M. Calman a aussi visité les Juifs de Bagdad, qui se considèrent comme les descendants des Juifs qui ont été transportés dans cette ville lors de la première captivité. Ils ont encore un chef appelé « chef de la captivité de Babylone. » Cette charge remonte au premier ou au second siècle, ainsi que celle de chef ou prince de la Terre-Sainte. Il est probable qu'ils ont institué ces charges et donné ces titres dans le but de contredire la prophétie de Jacob : « Le *sceptre* ne sera point ôté de Juda, ni le *législateur* d'entre ses pieds, jusqu'à ce que le Scilo vienne. » Ils appliquent encore la première portion de ce passage à leur « chef de la captivité, » et le mot de *législateur à leur* « prince de la Terre-Sainte. » Les Romains abolirent cette dernière charge, de sorte que les Juifs ne parlent plus que de la première. Ils disent encore qu'on ne faisait princes que ceux qui prouvaient qu'ils descendaient de Juda. On dit que les Juifs eux-mêmes demandèrent aux Romains de déposer le prince de la Terre-Sainte, parce qu'il les opprimait. A présent le chef de la captivité ne descend pas de Juda ; il est nommé par la Porte et par le gouvernement local de Bagdad, pour recueillir le tribut imposé aux Juifs du pays. Ils détestent cette charge, et voudraient qu'elle fût abolie. M. Calman, visitant un jour le chef de la captivité, lui demanda s'il croyait réellement être le *sceptre* qui devait subsister en Juda. Il n'osa pas répondre affirmativement, et se contenta de sourire. L'existence de cette charge est pourtant encore un argument que les Juifs de l'Orient font valoir contre le Christianisme.

On croit qu'il y a environ cinq ou six mille Juifs à Bagdad. Ce nombre était cinq fois plus considérable il y a neuf ans ; mais ils ont été détruits par la peste, la guerre civile et les inondations qui ont désolé

successivement cette ville. La population de Bagdad a été réduite, à cette époque, de cent vingt mille habitants à vingt mille.

Rien n'est plus déplorable que leur état moral et religieux, et cet état, qui est celui de toute la population, a beaucoup empiré depuis les derniers jugements de Dieu; on dirait que les habitants de cette malheureuse ville ont pensé que, tous ses fléaux étant épuisés, ils n'avaient plus rien à craindre de sa colère, ou qu'ils se sont endurcis comme Pharaon. Ce que nous disons là ne s'applique qu'à leur état moral; car ils sont très-superstitieux, et observent avec la plus grande exactitude les traditions du Talmud, n'épargnant pour cela ni fatigue, ni dépenses. Les pèlerinages sont regardés, parmi eux, comme une des œuvres les plus méritoires, et plusieurs familles accompagnent chaque année les caravanes qui vont à Damas et à Alep, pour visiter les tombeaux de leurs rabbins favoris, tel que celui du principal auteur du Zohar, à Marona. Les pauvres qui n'ont pas le moyen d'aller à la Terre-Sainte vont en pèlerinage aux innombrables tombeaux des auteurs du Talmud, qui sont dans les environs de l'ancienne Babylone. Quelques-uns vont aux tombeaux des prophètes Jérémie et Ezéchiel, qu'on suppose avoir été enterrés sur les frontières de la Perse, et ils font là des vœux et des prières.

Le commerce de Bagdad et des environs est entièrement entre les mains des Juifs. Ils ont quelquefois interrompu le commerce, en retirant leurs capitaux, lorsque le pacha a voulu nuire à leurs intérêts en changeant la valeur des monnaies. Ils n'ont guère d'autre travail manuel que d'écrire le Pentateuque sur des bandes de parchemin; mais leur habileté dans ce genre est célèbre dans tout l'Orient.

Ils montrent la plus vive opposition contre le Christianisme et les missionnaires; cette disposition vient surtout de ce que le chef de la captivité a le pouvoir de punir tout Juif qui embrasse le Christianisme, et il lui est arrivé d'user de ce pouvoir avec une telle rigueur que le criminel est mort sous le fouet. Cette aversion vient encore de ce que les chrétiens, et en particulier les Arméniens, se vengent sur les pauvres Juifs du mal que leur font les mahométans. La haine particulière que portent les Juifs aux Arméniens peut venir de ce qu'on a souvent prétendu qu'Aman était Arménien, et que les Arméniens étaient les Amalékites de la Bible. Lorsque M. Calman accompagna M. Groves à Bagdad, en 1832, pour essayer d'ouvrir une école pour les Juifs, il ne put réussir, à cause de la crainte qu'inspire le chef de la captivité.

A Bagdad et dans tout l'Orient on étudie généralement la Cabbale de préférence au Talmud. On peut dire que le Talmud est maintenant en plus grande vénération en Pologne qu'à Babylone. Ce qui fait préférer la Cabbale dans un lieu où ont vécu les auteurs du Talmud, c'est qu'on en a tiré une portion considérable du Coran; de sorte que l'idée du mahométisme s'associe dans l'Orient à celle du Talmud.

A deux journées de distance de Bagdad est une ville qu'on appelle Heet ou Hith, sur les bords de l'Euphrate, dans le désert qui est entre Damas et Bagdad; M. Calman visita vingt familles de Karaïtes qui habitent en ce lieu; ils travaillent presque tous à faire des bijoux et des ornements d'argent pour les habitants de la ville et pour les Arabes du désert. Comme ils avaient de la peine à vivre de leur industrie dans cette petite ville, ils essayèrent de s'établir à Bagdad ou dans les environs; mais ils rencontrèrent une si violente opposition de la part des Juifs rabbiniques qu'ils furent obligés de rester dans cette ville qu'ils habitent depuis des siècles. Le temps vient où « le bruit de la trompette parviendra aux oreilles de ceux qui étaient perdus au pays d'Assyrie (1). » Lorsque M. Calman visita leur *hacham*, ou docteur, il était vêtu d'une longue chemise d'une étoffe grossière, et avait une corde autour de ses reins. Une petite chambre carrée lui servait de cabinet et de synagogue. Il avait quelques manuscrits, qu'il n'aurait cédés à aucun prix. Il fut charmé de voir que M. Calman était aussi opposé que lui au Talmud, et il l'écouta avec attention lorsqu'il lui lut, dans l'Ancien-Testament, les déclarations des prophètes qui se rapportent au Sauveur envoyé pour souffrir et mourir. La principale objection du *hacham* contre le Christianisme était le passage d'Esaïe (2): « Le peuple qui mange la chair des pourceaux. » M. Calman lui montra que ce passage ne pouvait se rapporter aux chrétiens, parce que le peuple dont parle Esaïe « sacrifie dans les jardins, etc. » Il semble que ces Karaïtes ont été conservés pour être des témoins vivants contre le Talmud, dans le lieu même où il a été composé, et où il a exercé une si grande influence.

(1) Es. XXVII, 13. — (2) Es. LXV, 4.

INDEX.



